This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

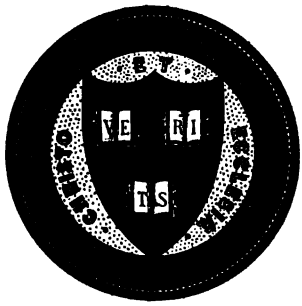
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP3.4



Harvard College Library.

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT
(Class of 1828).

Received 2 Aug., 1897.

CONGRÈS BIBLIOGRAPHIQUE

INTERNATIONAL

CONGRÈS

BIBLIOGRAPHIQUE

INTERNATIONAL

Paris, 1878.

TENU A PARIS DU 1er AU 4 JUILLET 1878

Sous les auspices de la Société Bibliographique

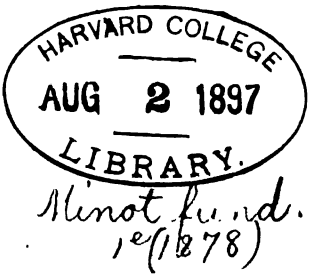
COMPTE-RENDU DES TRAVAUX

Paris, France. Soc. bibliographique.
[Publ.]

PARIS
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE
35, RUE DE GRENELLE, 35

1879

~~IV, 3154~~
BP 3.4



BRUXELLES. — A. VROMANT, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.

AVANT-PROPOS

Le premier Congrès bibliographique international s'est assemblé à Paris le 1er juillet 1878, et le présent volume contient les principaux travaux qui lui ont été soumis.

En préparant cette réunion la Société bibliographique a voulu servir, par de nouveaux efforts, la cause à laquelle elle s'est vouée depuis sa fondation. Elle a pensé qu'il était utile de retracer, dans une série de rapports, le mouvement scientifique et littéraire de la dernière période décennale, afin de fournir d'amples matériaux et des renseignements sûrs à tous ceux qui travaillent. Elle a songé aussi à leur faire connaître toutes les ressources bibliographiques dont ils peuvent disposer. Elle a cherché surtout à faciliter le développement des sociétés et des relations internationales, non seulement pour l'étude, mais encore pour la propagande, notamment en ce qui concerne les publications populaires.

L'accueil qui, en France et à l'étranger, a été fait à son appel, la haute approbation que S. E. le Cardinal-archevêque de Paris a bien voulu témoigner au Congrès, et les précieux encouragements que S. E. le Cardinal-archevêque de Rouen a daigné lui apporter, justifient pleinement l'initiative prise par la Société bibliographique.

A la vérité, le vaste programme que le Congrès s'était tracé n'a pu être rempli dans son entier, et plus d'une étude, inachevée faute de temps, a dû être ajournée à une autre

session. Néanmoins le zèle et l'érudition avec lesquels les rapports ont été préparés, le soin que le Comité de publication a apporté dans le choix des documents, tout permet de penser que l'œuvre sera utile dès maintenant et portera d'heureux fruits dans l'avenir.

Le compte-rendu du Congrès comprend deux parties. La première, sous le titre d'*Introduction*, offre l'historique du Congrès, c'est-à-dire les détails relatifs à son organisation, les statuts, le programme des travaux des sections, la liste des membres et les extraits des procès-verbaux des séances. La seconde est consacrée aux *Travaux du Congrès ;* elle comprend naturellement quatre subdivisions qui répondent aux quatre sections : mouvement scientifique et littéraire ; publications populaires ; bibliographie proprement dite ; sociétés et relations internationales.

INTRODUCTION

ORGANISATION DU CONGRÈS

Par décision du Conseil de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE, un *Comité d'organisation* a été constitué en avril 1878 pour préparer la réunion à Paris d'un *Congrès bibliographique international.*

Le Comité d'organisation a été composé ainsi qu'il suit :

M. G. DE BEAUCOURT, *président*,
M. JUST DE BERNON, *secrétaire*.
M. EDMOND DEMOLINS, *trésorier*.

MM. ANATOLE DE BARTHÉLEMY, le marquis DE BIENCOURT, ALEXIS DELAIRE, LÉON GAUTIER, CLAUDIO JANNET, le comte DE MARSY, le comte DE MOUSTIER, le comte DE PUYMAIGRE, le vicomte DE SAINT-MAURIS, MARIUS SEPET, le marquis DE VIRIEU, *membres*.

Le Comité a rédigé les Statuts du Congrès et préparé le Programme des travaux de ses quatre sections. Grâce au concours zélé des membres de la Société bibliographique, il a pu, malgré la brièveté du délai, réunir au 1er juillet près de trois cents adhésions.

STATUTS

ARTICLE PREMIER.

Un Congrès Bibliographique international est organisé à Paris, sous la direction de la Société Bibliographique, et par les soins d'un Comité nommé par le Conseil de la Société.

ART. 2.

Le Congrès a pour objet l'étude de tout ce qui se rattache : 1° au mouvement scientifique et littéraire depuis dix ans ; 2° aux publications populaires ; 3° à la bibliographie proprement dite ; 4° aux sociétés et relations internationales.

ART. 3.

Le Congrès se tiendra à Paris, du 1er au 4 juillet, dans le local de la Société d'horticulture, 84, rue de Grenelle.

La cotisation de membre est fixée à 10 francs.

ART. 4.

Tous les membres de la Société Bibliographique qui adresseront au Comité d'organisation le montant de cette cotisation, feront de droit partie du Congrès.

Les membres de la Société des Publications populaires jouiront des mêmes droits que les membres de la Société Bibliographique.

Seront également admises à faire partie du Congrès, et à prendre part à ses travaux, les personnes et les associations qui, en ayant fait la demande au Comité d'organisation, auront reçu une carte de membre et payé le prix de la cotisation.

ART. 5.

Seront nommés membres fondateurs du Congrès les personnes qui auront versé une somme d'au moins 50 francs. Leurs noms seront inscrits en tête de la liste des membres ; il leur sera délivré un exemplaire du compte rendu sur papier vergé.

ART. 6.

Les membres du Congrès auront le droit : 1° de présenter leurs travaux au Congrès ; 2° de prendre part à ses discussions ; 3° de voter sur toute question soumise à l'assemblée générale ou à la section à laquelle ils auront déclaré vouloir appartenir ; 4° de recevoir le compte rendu du Congrès.

ART. 7.

La direction du Congrès est confiée à un Conseil composé de vingt membres.

ART. 8.

Le Conseil se réunira, pendant la durée du Congrès, toutes les fois que le Président du Congrès jugera à propos de le convoquer.

Il examinera les vœux présentés par les sections, et décidera quels sont ceux qui pourront être soumis au vote de l'assemblée générale.

Il sera chargé de statuer sur toutes les questions qui pourraient être soulevées pendant le Congrès, et qui n'auraient pas été prévues par le règlement, qu'il est également chargé d'interpréter.

ART. 9.

Le Congrès est divisé en quatre sections : I. MOUVEMENT SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE ; II. PUBLICATIONS POPULAIRES ; III. BIBLIOGRAPHIE PROPREMENT DITE ; IV. SOCIÉTÉS ET RELATIONS INTERNATIONALES. Chacune des sections se réunira séparément, sous la direction d'un bureau spécial.

ART. 10.

Le Congrès se réunira au moins deux fois en assemblée générale : 1° le jour de l'ouverture, pour l'installation du Conseil et des différentes sections ; 2° le jour de la clôture. Dans cette dernière séance seront présentés les vœux proposés par les sections et admis d'après ce qui a été dit à l'article 8.

Le Conseil pourra décider, en outre, qu'il y aura d'autres assemblées générales, s'il le croit nécessaire, ainsi que des conférences.

ART. 11.

Les sections pourront organiser, dans le cours du Congrès, des visites à l'Exposition, afin d'étudier ce qui se rapporte à leurs travaux spéciaux.

Des rapports seront faits sur ces visites, et insérés dans le compte rendu du Congrès.

ART. 12.

Les membres des comités départementaux de la Société Bibliographique sont priés de vouloir bien se charger de réunir des adhésions au Congrès. Des carnets leur seront remis à cet effet.

ART. 13.

Des cartes d'invitation seront adressées aux représentants de la presse, et des places spéciales leur seront réservées. Ces cartes ne leur donneront pas le droit de prendre part aux discussions du Congrès, s'ils n'en sont déjà membres.

ART. 14.

Des invitations pourront être adressées également, au nom du Conseil, pour les assemblées générales.

ART. 15.

La publication du compte rendu du Congrès sera faite par les soins d'une commission désignée par le Conseil, et sous sa surveillance.

A moins de circonstances de force majeure, elle devra avoir lieu, au plus tard, dans le délai de huit mois.

ART. 16.

Cette publication comprendra la liste des membres, les allocutions et discours prononcés dans les assemblées générales, les procès-verbaux des séances, et un choix des rapports et des mémoires présentés au Congrès.

La Commission d'impression sera chargée d'examiner les travaux qu'elle jugera devoir figurer dans cette publication, et elle présentera, à cet effet, un rapport au Conseil qui statuera définitivement.

PROGRAMME DES TRAVAUX

1re SECTION.

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE.

1° Livres.

Exégèse et histoire biblique. — *Rapporteur,* M. ***

Droit. — *Rapporteur,* M. TERRAT, professeur à l'Université catholique de Paris.

Philosophie et morale. — *Rapporteur,* M. ANTONIN RONDELET, professeur à l'Université catholique de Paris.

Rapport du R. P. TONDINI sur l'importance de la philosophie et sur l'accord entre les philosophes chrétiens.

Science sociale. — *Rapporteur,* M. CLAUDIO JANNET, professeur à l'Université catholique de Paris.

Géologie. — *Rapporteur,* M. DE LAPPARENT, ingénieur des mines, vice-doyen de la faculté des sciences à l'Université catholique de Paris.

Chimie. — *Rapporteur,* M. LEMOINE, docteur-ès-sciences, professeur à l'Université catholique de Paris.

Anthropologie et études préhistoriques. — *Rapporteur,* M. A. ARCELIN, archiviste paléographe.

Archéologie de la Suède et de la Norvége. — *Rapporteur,* M. E. BEAUVOIS.

Linguistique et philologie. — *Rapporteur,* M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, correspondant de l'Institut.

Littérature ancienne. — *Rapporteur,* M. CH. HUIT, professeur à l'Université catholique de Paris.

Littérature épique du moyen-âge. — *Rapporteur,* M. LÉON GAUTIER, professeur à l'École des Chartes.

Littérature française du moyen-âge, en général. — *Rapporteur,* M. MARIUS SEPET, attaché au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Littératures méridionales. — *Rapporteur,* M. le comte DE PUYMAIGRE, membre correspondant de l'Académie de l'histoire de Madrid, de l'Académie des belles-lettres de Barcelone, de l'Académie de Palerme, de la commission *per i testi di Lingua* de Bologne, de l'Académie des *Zelanti,* etc...

Littérature finnoise. — *Rapporteur,* M. E. BEAUVOIS.

Littérature slave. — *Rapporteur,* le R. P. MARTINOV, de la Compagnie de Jésus.

Littérature canadienne. — *Rapporteur,* M. E. RAMEAU.

Littérature romanesque contemporaine. — *Rapporteur*, M. FIRMIN BOISSIN.

Géographie et voyages. — *Rapporteur*, M. ALEXIS DELAIRE, ancien élève de l'École polytechnique.

Antiquités chrétiennes des premiers siècles. — *Rapporteur,* M. l'abbé DUCHESNE, professeur à l'Université catholique de Paris.

Sources de l'histoire de France. — *Rapporteur*, M. J. VAESEN, archiviste paléographe.

Histoire de la Révolution française. — *Rapporteur,* M. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Histoire de l'enseignement primaire en France. — *Rapporteur*, M. l'abbé ALLAIN.

Épigraphie. — *Rapporteur,* le R. P. THÉDENAT, prêtre de l'Oratoire.

Numismatique. — *Rapporteur,* M. ANATOLE DE BARTHÉLEMY.

Histoire des Congrès. — *Rapporteur,* M. le comte DE MARSY.

2° Publications périodiques et journaux.

Périodiques français et des pays de langue française. — *Rapporteur,* M. Just DE BERNON.

Périodiques allemands. — *Rapporteur,* M. C. REICHENBACH.

Périodiques anglais. — *Rapporteur*, M. GUSTAVE MASSON.

Périodiques italiens et espagnols. — *Rapporteur,* M. le comte DE PUYMAIGRE.

Périodiques russes. — *Rapporteur,* le R. P. MARTINOV.

Périodiques polonais. — *Rapporteur,* M. BRONISLAS ZALESKI.

La Presse en Angleterre. — *Rapporteur,* M. DE BERNHARDT.

La Presse en Allemagne. — *Rapporteur,* M. C. REICHENBACH.

DEUXIÈME SECTION

PUBLICATIONS POPULAIRES

1° **Livres.**

Littérature populaire en France. — *Rapporteur*, M. le comte DE MOUSTIER.

Littérature populaire en Angleterre. — *Rapporteur*, M. Gustave MASSON.

Littérature populaire en Allemagne. — *Rapporteur*, M. C. REICHENBACH.

Littérature populaire en Suisse. — *Rapporteur*, M. PHILIPONA.

2° **Publications périodiques et journaux populaires.** — *Rapporteur*, M. Alfred DE BESANCENET.

3° **Tracts, almanachs et images.** — *Rapporteur*, M. Léon GAUTIER.

4° **Moyens de diffusion.** — *Rapporteur*, M. le marquis DE BIENCOURT.

5° **Bibliographie des publications populaires.** — *Rapporteur*, M. le vicomte DE SAINT-MAURIS.

6° **Bibliothèques populaires.** — *Rapporteur*, M. le vicomte DE SAINT-MAURIS.

TROISIÈME SECTION

BIBLIOGRAPHIE PROPREMENT DITE

1° **Bibliologie.** — Systèmes de classement, Bibliographies générales collectives. — *Rapporteur*, M. F. ESCARD.

2° **Bibliographies périodiques nationales contemporaines.** — *Rapporteur*, M. G. PAWLOWSKI.

3° **Bibliographies périodiques par spécialités.** — *Rapporteur*, M. G. PAWLOWSKI.

4° **Bibliographies générales ou nationales par spécialités.** — *Rapporteur*, M. G. PAWLOWSKI.

5° **Revues critiques de Bibliographie.** — *Rapporteur*, M. Ch. DEJACE.

6° **Monographies bibliographiques individuelles.** — (Bibliog. molièresque, cornélienne, dantesque, etc...) — *Rapporteur*, M. G. PAWLOWSKI.

7° **Mouvement de la production depuis 10 ans dans les différents pays.** — *Rapporteur*, M. E. BABELON.

8° **La Conférence des Bibliothécaires de Londres en 1877.** — *Rapporteur*, M. le comte DE MARSY.

QUATRIÈME SECTION

SOCIÉTÉS ET RELATIONS INTERNATIONALES

1° **Sociétés bibliographiques.**
En France. — *Rapporteur*, M. DE BEAUCOURT.
En Allemagne. — *Rapporteur*, M. J. DE BERNON.

2° **Sociétés savantes ayant un caractère international.** — L'Institut Smithsonien. — *Rapporteur*, M. J. VAESEN.

3° **Type d'une Société d'étude et de production.** — Bibliothèque, Salon de lecture, bibliothèque circulante.

4° **Publications internationales à entreprendre.** — *Rapporteur*, le Rév. H. FORMBY.

5° **Échanges internationaux, traductions, reproductions d'ouvrages et de gravures.**

6° **Relations à établir pour la publicité, la vente, etc. Dépôts et correspondants à l'étranger.** — Bureau néerlandais.— *Rapporteur*, M. le comte de MARSY.

7° **Organisation provinciale de la Société bibliographique. — Création de sections d'étude au sein de la Société.** — *Rapporteur*, M. J. DE BERNON.

LISTE DES MEMBRES

BUREAU DU CONGRÈS

Président : M. le comte DE CHAMPAGNY, de l'Académie française.

Vice-présidents : MM. le baron BAUDE, ancien ambassadeur.
BONNETTY, directeur des *Annales de philosophie chrétienne.*
F. H. O'DONNELL, membre du Parlement britannique.
Le baron KERVYN DE LETTENHOVE, président de l'Académie royale de Belgique.
Le commandeur J. B. DE ROSSI, membre de l'Institut.
Le docteur SCHŒTTER, professeur-secrétaire de la section historique de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg.
Le marquis DE VOGUÉ, membre de l'Institut.
Le baron DE WITTE, membre de l'Institut.

Secrétaire général : M. Alexis DELAIRE.

Trésorier : M. Edmond DEMOLINS.

MEMBRES DU CONSEIL

MM. Anatole DE BARTHÉLEMY, membre du Comité des Travaux historiques.
G. DE BEAUCOURT, président de la Société bibliographique.
Le marquis DE BIENCOURT.
Léon GAUTIER, professeur à l'École des Chartes.
Claudio JANNET, professeur à l'Université catholique de Paris.
Le comte DE MARSY.
Le marquis DE MONCLAR, Consul de France à Stuttgardt.
Le comte DE MOUSTIER, président de la Société des Publications populaires.
A. NISARD, doyen de la Faculté des lettres à l'Université catholique de Paris.
POUJOULAT.

MM. Le comte DE PUYMAIGRE.
Le marquis DE RAIGECOURT, ancien pair de France.
Étienne RÉCAMIER.
Le comte RIANT, membre de la Société des Antiquaires de France.
Antonin RONDELET, professeur à l'Université catholique de Paris.
Le vicomte R. DE SAINT-MAURIS.
Marius SEPET.
B. TERRAT, professeur à l'Université catholique de Paris.
A. DE VILLEFOSSE, attaché à la Conservation du Musée du Louvre.
Le marquis DE VIRIEU.

BUREAUX DES SECTIONS.

1re SECTION.

Président : M. A. NISARD, doyen de la faculté des lettres à l'Université catholique de Paris.
Vice-Président : M. le comte DE PUYMAIGRE.
Secrétaires : MM. le baron D'ARTIGUES et CH. DEJACE.

2e SECTION.

Président : M. le comte DE MOUSTIER, président de la Société des publications populaires.
Vice-Président : M. le marquis DE BIENCOURT.
Secrétaires : MM. J. DELAVILLE LE ROULX et Paul DURRIEU.

3e SECTION.

Président : M. le baron DE WITTE, membre de l'Institut.
Vice-président : M. Anatole DE BARTHÉLEMY.
Secrétaires : MM. G. BITH et J. VAESEN.

4e SECTION.

Président : M. DE BEAUCOURT, président de la Société bibliographique.
Vice-président : M. le vicomte DE SAINT-MAURIS.
Secrétaires : MM. Ernest BABELON et J. DE BERNON.

DÉLÉGUÉS.

Par le Comité de Toulouse : M. le chanoine DUILHÉ DE SAINT-PROJET, professeur à l'Université catholique de Toulouse.

— *du Mans :* MM. Alexandre CELIER, le comte X. DE CHAVAGNAC, DE GAYFFIER.

— *de Bordeaux :* MM. Ch. WETTERWALD, Fernand LAPEYRE.

— *de Rouen :* M. Paul ALLARD.

— *d'Orléans :* M. le vicomte de BEAUCORPS.

MEMBRES FONDATEURS.

MM. DE BEAUCOURT, président de la Société bibliographique.

DE BERNON (Just), docteur en droit, à Paris.

HORTIS (le chevalier Attilio), conservateur de la bibliothèque de la ville, à Trieste.

RIANT (le comte), membre de la Société des antiquaires de France, à Paris.

MEMBRES ADHÉRENTS.

MM. ACQUADERNI (le docteur Giovani), à Bologne (Italie).

ALBRIER, à Sivry-lez-Saint-Prix (Côte-d'Or).

ALLAIN (l'abbé), vicaire de Saint-Louis, à Bordeaux (Gironde).

ALLARD (Paul), délégué du Comité de Rouen (Seine-Inférieure).

AMBROSI (Dom Bartolomeo Cavaliere), archiprêtre, à Biadène (Treviso Veneto, Italie).

AMY (A.), juge au tribunal, à Provins (Seine-et-Marne).

ANSELME DE PUYSAYE (le marquis d'), à Avignon (Vaucluse).

ARBOIS DE JUBAINVILLE (H. d'), correspondant de l'Institut, à Troyes (Aube).

ARCELIN (Adrien), secrétaire perpétuel de l'Académie de Mâcon.

ARTIGUES (le baron d'), à Paris.

BABELON (Ernest), archiviste-paléographe, à Paris.

BALINCOURT (le marquis de), capitaine de frégate, à Paris.

BARBET (l'abbé J.), à Ramousies, par Sains (Nord).

BARD (Georges), à Paris.

BARTHÉLEMY (Anatole de), membre du Comité des travaux historiques, à Paris.

BAUDE (le baron), ancien ambassadeur, à Paris.

BEAUCORPS (le vicomte Maxime de), délégué du Comité d'Orléans (Loiret).

MM. BEAUREPAIRE (le comte G. de), à Paris.
BEAUVOIS, à Corberon (Côte-d'Or).
BÉGOUEN (le comte), trésorier-payeur général, à Toulouse.
BELUZE (E.), président du Cercle catholique, à Paris.
BERGA (René), à Lyon (Rhône).
BERNARD, à Charleville (Ardennes).
BERNARD, à Paris.
BERNHARDT (F. de), à Londres.
BERNON (le baron de), à Paris.
BERTOLOTTI (A), archivista di Stato, à Rome.
BESANCENET (Alfred de), à Arcueil (Seine).
BESLAY (François), rédacteur en chef du *Français*, à Paris.
BIENCOURT (le marquis de), à Paris.
BIGAULT DE FOUCHÈRES, à Etampes (Seine-et-Oise).
BITH (G.), à Paris.
BLANCHON (J.), à Lyon (Rhône).
BONNASSIEUX, fils, archiviste, à Paris.
BONNEFOY (l'abbé), à Paris.
BONNETTY, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, à Paris.
BOSCQ, à Châtillon (Seine).
BOUCHACOURT (Emmanuel), à Paris.
BOURDETTE (J), à Paris.
BOUTEILLER (de), ancien député, à Paris.
BOVENT (de), au château de Panchien, par Luynes (Indre-et-Loire.
BOVET (le R. P. Pierre-Canisius), pénitencier, à Rome.
BOYENVAL (de), ancien sous-préfet, à Paris.
BURNS et OATES, éditeurs, à Londres.
BUXARÉO (Félix), à Paris.
BUXARÉO (Mme).
CALLA (Louis), à Passy-Paris.
CAMPAGNE (le marquis de), à Paris.
CAPMAS, à Paris.
CARNÉ-MARCEIN (le vicomte de), lieutenant de vaisseau, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
CARS (le marquis des), à Paris.
CELIER (A.), délégué du Comité du Mans (Sarthe).
CHAMBORANT DE PÉRISSAT (le baron A. de), à Paris.
CHAMPAGNY (le comte de), de l'Académie française, à Paris.
CHANTROT, à Paris.
CHARAUX (Auguste), professeur à l'Université catholique de Lille (Nord).
CHARLES (l'abbé), curé de Saint-Pierre de Chaillot, à Paris.

MM. CHAULNES (le vicomte G. de), à Orléans (Loiret).
CHAVAGNAC (le comte Xavier de), délégué du Comité du Mans.
CHEVALIER (l'abbé Ulysse), chanoine honoraire, à Romans (Drôme).
CHOBERT (Charles), à Paris.
CIESZKOWKI (Sigismond), à Neuilly (Seine).
COLLAS (Louis), à Paris.
COMITÉ DE L'UNION CATHOLIQUE DE LA GIRONDE (le), à Bordeaux.
COMITÉ CATHOLIQUE DE LILLE (le).
COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE (le), à Toulouse.
CONDAMIN (l'abbé James), professeur à l'Université catholique de Lyon (Rhône).
CORNUDET (Michel), maître des requêtes au Conseil d'État, à Paris.
CROZE (Ch. de).
DEHAISNE (l'abbé), archiviste, à Lille (Nord).
DEJACE (Charles), à Liège (Belgique).
DELAIRE (Alexis), à Paris
DELATTRE (le R. P.) de la Compagnie de Jésus, à Louvain (Belgique).
DELAVILLE LE ROULX, à Paris.
DELAVILLE LE ROULX (Joseph), archiviste paléographe, à Paris.
DELVIGNE (le chanoine), curé du Sablon, à Bruxelles (Belgique).
DEMOLINS (Edmond), à Paris.
DEPOINT (Joseph), sténographe de la Chambre des députés, à Pontoise.
DESBASSAYNS DE RICHEMONT (le comte), sénateur.
DESSAIN (H.), éditeur, à Malines (Belgique).
DIGARD, à Paris.
DOP (F.), curé, à Larressore, près Ustaritz (Basses-Pyrénées).
DUCHESNE (l'abbé), professeur à l'Université catholique de Paris.
DUCLOS (l'abbé), curé de Saint-Eugène, à Paris.
DUFOUR DE LA THUILLERIE, à Séez (Orne).
DUFRESNE (Robert), à Janval, par Dieppe (Seine-Inférieure).
DUILHÉ DE SAINT-PROJET (le chanoine), professeur à l'Université catholique, délégué du Comité de Toulouse (Haute-Garonne).
DUMOULIN (D.), imprimeur, à Paris.
DURRIEU (Paul), archiviste-paléographe, à Paris.
EPINOIS (Henri de L'), à Limeray (Indre-et-Loire).
ESCARD (F.), à Paris.
FERRIÈRE LE VAYER (la marquise de), à Paris.
FÉRUSSAC (le baron de), à Versailles.
FORBES (le R. P. James), de la Compagnie de Jésus, à Paris.
FOYER (le Journal le), à Paris.

MM. FORMBY (le R. P.) du tiers-ordre de Saint-Dominique, à Hinckley, Leicester (Angleterre).
FRANCOTTE (H.), à Liège (Belgique).
FRESNE (le comte de), à Paris.
FULIN (Rinaldo), directeur de l'*Archivio veneto*, à Venise (Italie).
FUZET (l'abbé), représentant l'Université catholique de Lille.
GARIDEL (Joachim de), au château de Beaumont, par Saint-Menou (Allier).
GAUTIER (Léon), professeur à l'École des Chartes, à Paris.
GAUTRAY (Amédée), à Paris.
GAYFFIER (de), délégué du Comité du Mans (Sarthe).
GIBON (Alexandre), à Commentry (Allier).
GOUBAUX-GODIN, à Madère.
GOY (l'abbé A. de), curé de Vauclaix (Nièvre).
GRIMBERT (Charles), à Douai (Nord).
GUERNE (le baron de), à Douai (Nord).
GUIBÉ (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, à Paris.
GUIOL (Mgr L.), recteur de l'Université catholique de Lyon.
HARLEZ (le chanoine de), professeur à l'Université catholique de Louvain (Belgique).
HAUTCŒUR (Mgr), prélat de la Maison de S. S. le Pape Léon XIII, recteur de l'Université catholique de Lille.
HEINRICH (G.-A), doyen de la la faculté des lettres de Lyon.
HENNIN, à Paris.
HERDER (Benjamin), éditeur, à Fribourg en Brisgau (Grand-Duché de Bade).
HOUSSAYE (l'abbé), vicaire de la Madeleine, à Paris.
HUBAULT (G.), professeur d'histoire, à Paris.
HUBERT (l'abbé), vicaire, à Nemours (Seine-et-Marne).
HUIT (Charles), professeur à l'Université catholique de Paris.
INGOLD (le R. P.), bibliothécaire de l'Oratoire, à Paris.
ISOARD (Mgr), auditeur de Rote pour la France, à Rome.
JANNET (Claudio), professeur à l'Université catholique de Paris.
JEANNEZ (E.), à Roanne (Loire).
JONGLEZ DE LIGNE, président de la Société de Saint-Charles-Borromée, à Lille (Nord).
KERNAERET (Mgr Jude de), professeur à l'Université catholique d'Angers (Maine-et-Loire).
KERVYN DE LETTENHOVE (le baron), président de l'Académie royale de Belgique.
KUHN (l'abbé H.), curé de Brouderdoff, par Niderwiller (Lorraine allemande).
KURTH (Godefroid), professeur à l'Université de Liège.

MM. LAAGE DE MEUX (Ed. de), château de Moléon, par Nouan-le-Fuzelier (Loir-et-Cher).
LA BAUME (E. de), à Paris.
LALLEMAND (Léon), à Passy-Paris.
LAMARQUE (Alfred de), inspecteur des forêts à Abbeville (Somme).
LAPEYRE (F.), délégué du Comité de Bordeaux et de l'Union catholique de la Gironde.
LAPPARENT (de), professeur à l'Université catholique de Paris.
LA PANOUSE (la vicomtesse de), à Paris.
LARRE (l'abbé), à Ustaritz (Basses-Pyrénées).
LAURISTON-BOUBERS (le comte de), au château de Rocau, par Molineuf (Loir-et-Cher).
LAVEDAN (Léon), directeur du *Correspondant*, à Paris.
LA VILLARMOIS (le vicomte de), au château de Montgauger, par Saint-Epain (Indre-et-Loire).
LECOY DE LA MARCHE, professeur à l'Université catholique de Paris.
LECESNE, à Paris.
LEFEBVRE (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, à Paris.
LEMOINE (Georges), ingénieur des ponts et chaussées, professeur à l'Université catholique de Paris.
LÉOUZON-LE-DUC, à Paris.
LE PLAY (Albert), à Paris.
LESCOEUR (le R. P.), de l'Oratoire, à Paris.
LESPINASSE (René de), à Luanges (Nièvre).
LIVONNIÈRE (le comte de), au château de Chavigné, par Beaufort (Maine-et-Loire).
LOMBAERTS, à Rio de Janeiro (Brésil).
LORAY (le marquis de), à Besançon.
LUÇAY (le comte de), à Paris.
MAGGIOLO (Adrien), à Paris.
MAGIMEL, à Paris.
MAINSARD (J.-B.), à Saint-Malo (Ille et Vilaine).
MAISTRE (le comte Eugène, de), château d'Allerey (Saône-et-Loire).
MARCHAIN, à Châteauroux (Indre).
MAROLLES (Victor de), à Paris.
MARSY (le comte de), à Compiègne (Oise).
MARTIN (l'abbé), directeur de l'imprimerie catholique de Saint-Paul, à Paris.
MARTINOV (le R. P.), de la Compagnie de Jésus, à Paris.
MASSON (Gustave), bibliothécaire de l'University College, à Harrow on the Hill (Angleterre).

MM. MAZARD (H.A.), à Neuilly (Seine).
MELLET (le comte de), à Chaltrait, par Montmort (Marne).
MENU (Eugène), membre de plusieurs sociétés savantes, à Mons-en-Laonnois (Aisne).
MEYER, à Paris.
MICHELS (D. des), à Paris.
MILSANT, sous-bibliothécaire, à Dijon (Côte d'Or).
MONCLAR (le marquis de), consul de France, à Stuttgart.
MONIN (G.), notaire, à Villefranche (Rhône).
MONTIGNY (le baron de), à Paris.
MOUSSAC (J. de), à Montmorillon (Vienne) [2 souscriptions].
MOUSTIER (le comte de), président de la Société des publications populaires, à Paris.
MOTET (l'abbé), aumônier de la Visitation, à Avignon (Vaucluse).
MURY (l'abbé Pantaléon), à Strasbourg.
NEVEUX (le baron), ancien préfet, à Paris.
NIGON DE BERTY, à Paris.
NISARD (A.), doyen de la faculté des lettres à l'Université catholique de Paris.
NODET (Charles), à Paris.
NOINVILLE le comte de), au château de Bienfaite, par Orbec (Calvados).
O'DONNELL (F.-H.), membre du Parlement britannique, à Londres.
OGIER DE BAULNY (Gaston), à Paris.
OLLENDON (Edouard d'), à Paris.
PAGÉS (Léon), à Paris.
PARSEVAL (Charles de), à Paris.
PASSY (Louis), député, à Paris.
PAWLOWSKI (Gustave), à Paris.
PHILIPONA, à Fribourg (Suisse).
PHILIPPE (E.), président du tribunal civil, à Vitry-le-François.
PHILIPPON (Georges), à Paris.
PICARD l'abbé), doyen de Précy-sous-Thil (Côte-d'Or).
PICARD, 5, rue Fénelon, à Paris.
PLARD (l'abbé), professeur au petit séminaire d'Auxerre (Yonne).
PLAS (L. de), à La Faye, par Aubeterre-sur-Dronne (Charentes).
POCQUET (B.), à Paris.
POEY (l'abbé), Institution Saint-Martin, à Pau (Basses-Pyrénées).
POUJOULAT, à Paris.

MM. Pouret (Léon), à Paris.
Prado y Rojas (Aurélio), à Buenos-Ayres (Confédération Argentine).
Puymaigre (le comte de), à Paris.
Rageau (l'abbé), au château de Villefort.
Raguenet (Octave), à Orléans (Loiret).
Raigecourt (le marquis de), ancien pair de France, à Paris.
Rameau, à Paris.
Ravignan (le baron de), sénateur, à Paris.
Récamier (Étienne), à Paris.
Regnard (l'abbé J.), vicaire à Saint-Eustache, à Paris.
Reichenbach (Corneille), à Paris.
Renauld (l'abbé F.), à Paris.
Ribot (Paul), à Paris.
Riencourt (la comtesse de), à Saint-André.
Roger (O.), substitut à Bourges (Cher).
Roland-Gosselin, à Paris.
Romain (Georges), à Paris.
Rondelet (Antonin), professeur à l'Université catholique de Paris.
Roquefeuil (le comte F. de), conseiller référendaire à la Cour des comptes, à Paris.
Rossi (le Commandeur J.-B. De), à Rome.
Roubaud (Léon), notaire, à Marseille (Bouches-du-Rhône).
Roussel (Lucien), à Pont-Audemer (Eure).
Rozat (Ferdinand), notaire, à Bordeaux (Gironde).
Saint-Chamans (la marquise de), à Paris.
Saint-Maur (René), à Paris.
Saint-Mauris (le vicomte de), à Paris.
Schoetter (le docteur), professeur à l'Institut Royal et Grand-Ducal de Luxembourg.
Sciout (Ludovic), à Paris.
Selle (le comte Paul de la), château de la Barbée, près La Flèche (Sarthe).
Sepet (Marius), à Paris.
Serry (madame de), à Paris.
Sevin (Cyrille), à Paris.
Soultrait (le comte de), trésorier payeur général, à Besançon.
Sumien (Emile), rédacteur de la *Gazette du Midi*, à Marseille. (Bouches-du-Rhône)
Suremain (Frédéric de), à Châlon-sur-Saône (Saône-et-Loire).
Tamizey de Larroque, correspondant de l'Institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).
Terrat (B.), professeur à l'Université catholique de Paris.

MM. TEULÉ (l'abbé), à Nantes (Loire-inférieure).
THÉODORE (l'abbé), château de Mimande, par Chagny (Saône-et-Loire).
TOLRA DE BORDAS (Mgr), prélat de la Maison de S. S. Léon XIII, à Paris.
TONDINI (le R. P.), barnabite, à Gien (Loiret)
TOURRET (G.), à Paris.
TROCMÉ, ancien maire d'Arpajon (Seine-et-Oise).
UNION CATHOLIQUE ET SOCIALE DE LA TOURAINE (l'), à Tours (Indre-et-Loire).
VAESEN (J.), archiviste-paléographe, à Lyon (Rhône).
VAGNER, rédacteur en chef de l'*Espérance*, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).
VALLÉE (Xavier), à Paris.
VAN DER HAEGEN, à Paris.
VAN DER LAAT (Emmanuel), à Anvers (Belgique).
VASSEUR (Charles), à Saint-Germain, par Belvès (Dordogne).
VERING (Dr F.), à Czernovitz en Buchowine (Autriche).
VERNHET (l'abbé), à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), [4 souscriptions].
VIAN, expert en héraldique, à Paris.
VILLEFOSSE (A. de), attaché à la Conservation du Louvre, à Paris.
VIRIEU (le marquis de), à Paris.
VOGUÉ (le marquis de , membre de l'Institut, ambassadeur de France à Vienne.
WAZIERS (le comte de), à Paris.
WEST (G.), intendant militaire, à Paris.
WETTERWALD (Charles), délégué du comité de Bordeaux.
WILLOX (l'abbé), curé de Saint-Josse, à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).
WITTE (le baron de), membre de l'Institut, à Paris.
ZALESKI (Bronislas), à Paris.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

—

SÉANCE GÉNÉRALE D'OUVERTURE

Lundi 1er juillet

(La séance est ouverte à 10 heures) [1]

Présidence de M. le comte DE CHAMPAGNY, de l'Académie française,

Assisté de Mgr DE KERNAÉRET, de Mgr TOLRA DE BORDAS, de MM. A. DE BARTHÉLEMY, G. DE BEAUCOURT, le marquis DE BIENCOURT, le comte A. DE MOUSTIER, le comte DE PUYMAIGRE, le vicomte R. DE SAINT MAURIS.

—

A la demande de M. le Président, Mgr Tolra de Bordas prononce la prière d'usage.

M. LE PRÉSIDENT déclare ouverte la session du Congrès bibliographique international et remercie le Comité d'organisation du dévouement avec lequel il a préparé cette réunion.

Il croit répondre aux vœux de l'assemblée en déposant de suite à Rome, aux pieds du Saint-Père, le respectueux et filial hommage du Congrès, et en sollicitant pour les travaux de la session la bénédiction apostolique [2].

(*Acclamations répétées.*)

[1] Pour appeler les bénédictions de Dieu sur les travaux du Congrès, une messe du Saint-Esprit a été célébrée, le lundi 1er juillet, à huit heures du matin, dans la chapelle de l'Archevêché, par Son Eminence le cardinal-archevêque de Paris ; elle a été suivie d'une allocution de Son Eminence.

[2] Un télégramme est immédiatement transmis au Vatican, pour être présenté à Sa Sainteté par Son Eminence le cardinal Pitra, protecteur de la *Société bibliographique*.

M. LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL donne lecture de la liste des membres du Congrès.

Il communique ensuite à l'assemblée les lettres par lesquelles MM. le duc DE NORFOLK, Edwin DE LISLE et ALBERDINGHE-THYM, expriment leur vive sympathie pour le Congrès bibliographique et leur regret de ne pouvoir y prendre part.

M. le comte RIANT, en s'inscrivant comme membre fondateur, le R. P. HENRY FORMBY et M. CHARAUX, professeur à l'Université catholique de Lille, en envoyant aussi leur adhésion, présentent leurs excuses de ne pouvoir, en raison de la date, se rendre au Congrès.

Plusieurs des comités de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se sont fait représenter auprès du Congrès :

Le comité de Toulouse a délégué : M. le chanoine DUILHÉ de Saint-Projet, professeur à l'Université catholique de Toulouse.

Le comité du Mans : MM. Alexandre CELIER, le comte Xavier DE CHAVAGNAC, DE GAYFFIER.

Le comité de Rouen : M. Paul ALLARD.

Le comité d'Orléans : M. le vicomte de BEAUCORPS.

Le comité de Bordeaux : MM. Ch. WETTERWALD, Fernand LAPEYRE.

M. Lapeyre a reçu en outre une délégation spéciale de *l'Union catholique de Bordeaux.*

M. le marquis D'AURAY fait hommage au Congrès de 10 séries des numéros de l'*Association Catholique* pour 1878. Ces dons sont placés dans la salle d'entrée avec la collection complète des publications de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE [1].

M. LE PRÉSIDENT rappelle brièvement le programme des études du Congrès et invite les diverses sections à commencer de suite leurs travaux.

La séance est levée à 10 heures et demi.

[1] Les principales publications de la Société bibliographique comprennent : 1° des recueils périodiques : *Bulletin*, in-8°, 9e année ; *Polybiblion, revue bibliographique universelle*, in-8°, 11e année ; *L'illustration pour tous*, journal illustré à 5 centimes. — 2° Des ouvrages de fonds : Les *Assemblées provinciales sous Louis XVI*, par le comte de Luçay ; *M. Henri Martin et son Histoire de France*, par M. H. de l'Epinois ; *Histoire des Français dans l'Inde*, par le lieutenant-colonel Malesson ; *Règlement ecclésiastique de Pierre le Grand*, traduit et annoté par le R. P. Tondini ; *Etude sur Jeanne d'Arc*, par le comte de Bourbon-Lignières ; *Jean de Vienne*, par le marquis de Loray, etc.... — 3° des ouvrages de bibliographie : *Répertoire des sources historiques au moyen-âge*, par M. l'abbé U. Chevalier, etc. — 4° des ouvrages

PREMIÈRE SECTION.

Séance du 1er juillet. — Présidence de M. le comte DE PUYMAIGRE, vice-président.

La séance est ouverte à 2 h. 1/2 par la prière.

L'ordre du jour appelle les rapports de MM. J. de Bernon (*Périodiques français et des pays de langue française*), le R. P. Tondini (*Importance de la philosophie*), Claudio Jannet (*Science sociale*), Adrien Arcelin (*Anthropologie et études préhistoriques*), E. Beauvois (*Archéologie préhistorique de la Suède*), et E. Rameau (*Littérature franco-canadienne*).

A propos du rapport de M. de Bernon, Mgr de Kernaëret rappelle que la Société scientifique de Bruxelles publie à la fois la *Revue des Questions scientifiques* et des *Annales* fort appréciées. M. Ch. Dejace cite quelques *Revues* belges, M. Ch. Huit, la *Revue de la Suisse catholique* et le *Monde de la science* publiés à Fribourg.

Le R P. Tondini insiste, avec une haute élévation de pensée, sur l'*importance de la philosophie*. Répondant à une observation, il rappelle qu'il n'a pas l'intention de faire triompher un système quelconque, mais seulement d'indiquer les moyens les plus propres à établir l'*accord entre les philosophes chrétiens*. A cet égard il formule un vœu qui est renvoyé au Conseil pour être soumis, s'il y a lieu, au vote du Congrès en séance générale.

En terminant son rapport, M. Claudio Jannet montre le rang éminent qu'occupent dans la science sociale les savants catholiques et l'école d'observation fondée par M. Le Play. M. Ch. Huit fait remarquer que l'éloquent professeur de l'Université catholique a pris lui-même une large part à cette utile rénovation de l'économie sociale.

Après la lecture du rapport de M. A. Arcelin, Mgr de Kernaëret reconnaît que l'expression de « règne humain » a été acceptée par des auteurs catholiques et qu'elle a pour elle l'autorité de M. de Quatrefages. Mais si la conclusion du savant professeur doit être adoptée, on ne peut sans réserve accepter ses prémisses qui semblent attribuer à l'homme trois âmes superposées.

de vulgarisation : *Collection de petits mémoires*, sous la direction de M. Marius Sepet; *Histoire de France*, par M. Demolins; *Classiques pour tous*, etc. — 5° des brochures pour les classes dirigeantes : *Questions du jour*, *Questions politiques et sociales*. — 6° des brochures populaires : *Bibliothèque à 25 centimes; Brochures sur la Révolution française; Bibliothèque variée Tracts; Almanach historique et patriotique*, etc....

A la suite du rapport de M. Rameau, MM. de Bernon, Nigon de Berty et Claudio Jannet présentent quelques observations et signalent tout particulièrement les ouvrages de l'auteur du Rapport. M. Rameau ajoute que la race franco-canadienne, seule parmi les races latines, est pleine de vitalité intellectuelle et matérielle. Cela tient à ce que, seule aussi, elle a gardé pour le passé un culte intelligent qui n'exclut pas le progrès. M. Beauvois constate chez les Islandais le même respect des traditions nationales. Le Canada et l'Islande sont peut-être les seuls pays qui possèdent une histoire des premiers temps de l'occupation.

Après la prière, la séance est levée à 5 heures.

—

Séance du 2 juillet. — Présidence de M. A. Nisard, président.

La séance est ouverte à 2 h. 1/2 par la prière.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente.

M. Rameau a la parole pour communiquer à l'assemblée une lettre qui lui arrive du Canada et qui complète heureusement l'esquisse tracée dans la dernière séance. Cette lettre, dont le style, comme le remarque M. le Président, rappelle çà et là les traditions littéraires du grand siècle, sera, sur la demande de la section, jointe au rapport de M. Rameau.

L'ordre du jour appelle les rapports de MM. le comte de Puymaigre (*Périodiques italiens et espagnols*), le comte de Marsy (*Histoire des Congrès*), de Lapparent (*Progrès de la géologie*), l'abbé Allain (*Histoire de l'enseignement primaire*), E. Beauvois (*Littérature finnoise*), A. Delaire (*Géographie et voyages*), F. Boissin (*Le Roman contemporain*) et de Bernhardt (*La Presse en Angleterre*).

Après le rapport de M. le comte de Marsy, M. de Lapparent revendique pour l'*Association scientifique de France*, fondée par M. Leverrier, une part d'influence dans le progrès des sciences. M. de Marsy accepte l'observation pour le passé, mais à ses yeux l'Association scientifique est une œuvre toute personnelle, destinée par conséquent à décliner plus ou moins rapidement après la mort de son illustre fondateur.

Le rapport de M. de Lapparent amène Mgr de Kernaëret à signaler les services que rendent déjà à la science de la terre, l'enseignement des Universités catholiques et les études personnelles de MM. de Lapparent, l'abbé Boulay, Hermite.... En réponse à une observation de M. Rameau sur le caractère d'infériorité que présenteraient les ouvrages américains, M. de Lapparent rend

hommage aux travaux des géologues des Etats-Unis qui montrent autant de méthode que de vues élevées.

M. le baron d'Artigues, secrétaire, donne lecture du rapport de M. l'abbé Allain sur l'*Histoire de l'enseignement primaire*. M. de Beaucourt rappelle la science et le zèle avec lesquels l'auteur a défendu sur ce point la vérité historique. M. Nigon de Berty ajoute des renseignements très précis sur les ordonnances et les édits qui ont développé l'enseignement primaire depuis les capitulaires de Charlemagne jusqu'aux lois de 1833 et de 1850.

M. Chesnelong, sénateur, prend place au bureau.

La section, après avoir entendu les autres rapports mis à l'ordre du jour, termine sa séance à 5 h. 1/2 par la prière d'usage.

—

Séance du 3 juillet. — Présidence de M. A. Nisard, puis de S. E. le Cardinal de Bonnechose.

La séance est ouverte à 2 h. 1/2 par la prière.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 2 juillet.

L'ordre du jour appelle les rapports de MM. le comte de Puymaigre (*Littératures méridionales*), l'abbé Duchesne (*Antiquités chrétiennes*), Antonin Rondelet (*Philosophie et morale*), Ch. Huit (*Littérature ancienne*), Marius Sepet (*Littérature française du moyen-âge*) et Léon Gautier (*Littérature épique du moyen-âge*).

Après le rapport de M. le comte de Puymaigre, M. Digard fait observer que la traduction avec commentaire de *I Promissi Sposi*, de Manzoni, est le premier ouvrage de Cantù. C'est seulement une réédition qui a paru dernièrement à l'occasion de la mort de Manzoni. M. Digard complète la nomenclature des ouvrages de Cantù, et signale une importante étude parue à Padoue sur le *Droit italien*, ainsi qu'un ouvrage d'Albéri publié il y a cinq ans pour défendre le pouvoir temporel du Pape.

Le R. P. Tondini mentionne le *Bulletin de la bibliographie italienne* qui paraît tous les quinze jours à Florence.

S. E. le Cardinal de Bonnechose prend place au fauteuil.

M. de Beaucourt annonce que jusqu'à l'ouverture de la session M. de Rossi avait fait espérer sa présence au Congrès. Il est malheureusement retenu à Rome par les travaux de la *Société d'archéologie sacrée*, mais il est heureux du moins de se savoir remplacé par l'éminent professeur de l'Université catholique, M. l'abbé Duchesne, dont l'autorité et le savoir sont si justement appréciés, même par la science allemande. A la suite du rapport de M. l'abbé Duchesne, le R. P. Tondini indique, d'après une

lettre qu'il a reçue de M. de Rossi et qu'il communiquera au Rapporteur, comment les monuments de l'antiquité chrétienne témoignent de l'ancienneté de la juridiction spirituelle et temporelle des Papes.

Après MM. A. Rondelet, Ch. Huit et Marius Sepet, M. J. de Bernon offre au Congrès de la part de M. Léon Pagés : 1° quelques livraisons de la *Revue catholique des Institutions et du droit* ; 2° Divers tracts et opuscules de M. Pagés (*Vœu national*, *Valmy*, etc.). M. Léon Gautier présente sur la *Littérature épique au moyen-âge* et la *Chanson de Roland*, un rapport éloquent que l'assemblée interrompt plusieurs fois de ses chaleureux applaudissements.

S. E. le Cardinal de Bonnechose, à la prière de M. de Beaucourt, daigne prendre la parole.

ALLOCUTION DE S. E. MGR LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE ROUEN [1].

Messieurs,

Je vous remercie de m'avoir appelé au milieu de vous. J'étais loin de croire que vous pussiez embrasser tant de sujets différents. Lorsque votre Secrétaire général m'a remis le programme de vos travaux, j'ai regretté de n'avoir pu assister à vos premières séances. J'y aurais entendu, en effet, des discours bien intéressants si j'en dois juger par ceux d'aujourd'hui.

Je considère votre œuvre, messieurs, d'après ce qui m'en a été dit, comme l'un de nos auxiliaires les plus efficaces et les plus puissants. On a parlé tout à l'heure de la littérature ancienne, de la littérature grecque, de la littérature du moyen-âge et surtout de nos poésies nationales ; au fond, j'ai saisi toujours une pensée religieuse. Comme on l'a justement dit, plus nous retournerons vers les anciennes traditions de la France, plus nous y trouverons ce vieux sentiment catholique qui l'a fait naître, qui l'a fait grandir et qui contribuera encore à lui rendre son rang dans le monde. Vous vous inspirez de cette pensée quelquefois plus directement encore : vous faites imprimer des livres empreints d'un caractère chrétien et vous travaillez à les répandre autant que possible.

Mais vous vous occupez aussi des questions sociales, et en effet tout se tient. Nous venons d'entendre plus d'un discours

[1] En autorisant le Comité de publication à reproduire cette improvisation, Son Eminence a bien voulu permettre qu'on lui conservât le caractère familier qui, sans rien enlever à l'élévation sereine de la pensée, ajoute un charme plus intime à son expression.

qui en est la preuve. On s'est plaint de la faiblesse des études philosophiques, de la mollesse d'une partie de nos jeunes gens. J'admets en grande partie ces observations. Cependant, au milieu de beaucoup de défaillances, je constate, avec un vrai plaisir et un ferme espoir pour l'avenir de notre patrie, qu'il y a encore dans la jeunesse de grandes pensées, de généreuses aspirations vers ce qui doit élever l'âme et faire d'excellents citoyens, des héros comme la France en a produits.

La philosophie doit être l'objet de toute notre attention; quoique membre du Conseil supérieur de l'instruction publique je répugne au baccalauréat tel qu'on le pratique. C'est là ce qui tronque les études philosophiques. Les parents visent à ce qui est immédiatement utile : il faut être bachelier, on fait à peine une logique écourtée. Mais dans nos établissements, où nous sommes libres, nous faisons une philosophie complète, et, quelles que soient les exigences du baccalauréat, nous lui donnons tout le développement qu'elle mérite.

Sans doute il y a des livres de philosophie très défectueux, mais il en existe de bons; et vous pourrez travailler, messieurs, à rendre populaires ceux qui se maintiennent au niveau des connaissances actuelles sans cesser de se rattacher, par leurs racines les plus profondes, à l'ancienne science philosophique que l'Église a inaugurée dans le monde.

On a parlé aussi de la moralité et de l'état auquel, sous ce rapport, nous sommes arrivés. Oui, il y a une regrettable mollesse dans les caractères, même une triste corruption dans les esprits, et cela, dans les différentes sphères sociales. Il y a eu là de grandes erreurs,et ces erreurs sont encore vivantes ; souvent même elles sont glorifiées par des hommes de talent qui nous empêchent de retrouver la voie par laquelle nous pourrions revenir à l'ordre et à la prospérité dans la vérité.

Il faut donc combattre ces faux principes, et les combattre par des livres. C'est là le terrain commun. Vous ne vous occupez pas des livres, en effet, pour satisfaire uue vaine curiosité, mais pour faire le bien. Nous voulons travailler tous en commun à rendre les hommes heureux en les rendant meilleurs, et c'est pour cela qu'il faut les éclairer.

Or, la nuit s'est faite depuis un siècle (elle remonte jusqu'au protestantisme !) sur les vérités fondamentales de la famille et de la société. On y a substitué des sophismes qu'il faut démasquer. Il y en a qu'on a groupés sous le drapeau de 1789, et dont souvent on parait infatué, et comme ensorcelé; il est urgent de les percer à jour. D'éminents écrivains ont eu le courage de montrer ce qu'il y avait de fantasmagorie et de men-

songes dans les principes de 89. On avait voulu faire de ces faux dogmes les principes régulateurs de la France; nous en subissons maintenant les conséquences. Pour refaire notre patrie, il faut appeler sur l'erreur le jour et la lumière.

Depuis quelque temps, j'ai lu des livres très remarquables et que vous connaissez tous. Ils sont d'un secours efficace pour atteindre le but que j'indique et qui est par excellence votre œuvre. Notre Seigneur nous a donné à tous la mission de répandre la vérité. Nous, dans l'Église, notre tâche est de propager la connaissance de nos dogmes et de nos mystères. Notre grande œuvre, c'est le catéchisme; c'est l'enfance que nous prenons pour l'instruire. Bientôt on aura chassé la religion de l'école, mais nous aurons encore le catéchisme et nous ne nous en dessaisirons jamais. Par là nous faisons entrer les grandes vérités chrétiennes dans l'âme des enfants. Je suis pénétré d'admiration quand je tiens dans mes mains le catéchisme et que je le parcours. Que les grands esprits, les hommes de bonne foi de l'antiquité, auraient été heureux s'ils avaient su trouver la solution des problèmes qui troublent l'humanité et qui en font le tourment! Plus heureux, nous avons cette solution. Eh! bien, l'âme est si naturellement chrétienne, comme l'a dit Tertullien, que, quel que soit celui de nos dogmes, celui de nos mystères qu'on présente à l'âme de l'enfant, elle l'admet de suite. Ce n'est jamais le mystère, le surnaturel qui fait reculer l'enfant ou qui le trouble; l'âme humaine est faite pour le mystérieux, pour l'incompréhensible, parce qu'elle sent qu'elle est bornée et dans la dépendance d'un Être infini qu'elle ne peut comprendre.

Voilà notre œuvre. Mais ces enfants que nous avons pénétrés des grandes vérités chrétiennes, plus tard ils nous échappent, et ils tombent dans un milieu social déplorable. Le jeune homme respire, dans l'atmosphère qui l'entoure, des doctrines fausses, des préjugés, des mensonges, des erreurs de tout genre. C'est vous, messieurs, qui pouvez vous emparer des esprits arrivés à ce degré de la vie. La presse quotidienne fait sans doute un mal énorme : mais vous cherchez à le neutraliser ou à l'atténuer par les publications que vous encouragez. Ce moyen pratique est excellent. Sous l'attrait séduisant de la forme littéraire, vous faites arriver les vérités dont l'âme a besoin, dont elle est avide.

J'ai rencontré tout dernièrement encore, dans mes visites pastorales, de ces esprits droits dont la vue avait été obscurcie. Je leur prêtais quelques-unes des plus courtes parmi les publications sociales qui combattent nos erreurs dominantes. Ils les goûtaient, admettaient la vérité, venaient me remercier et me demander d'autres ouvrages du même genre.

Ce que nous avons à restaurer d'abord, c'est la famille, afin de restaurer ensuite la société. Quand vous aurez rétabli le respect de l'autorité paternelle dans la famille, vous aurez rétabli le respect des lois dans la société. Mais il faut que l'autorité se rende respectable. Je comprends ce qui a été fait au siècle dernier contre le pouvoir paternel, parce qu'il était arrivé que dans beaucoup de familles, le christianisme ayant péri, le père ne commandait plus qu'en son propre nom au lieu de parler au nom de Dieu. Là où subsistent encore les traditions patriarcales, quand le père et la mère parlent et commandent, c'est au nom de Dieu.

Enseignons à tous les dix Commandements, le Décalogue sur lequel a reposé le monde antique. Telle est la base sur laquelle il faut reconstituer l'ordre social et qu'il faut opposer aux vains prestiges d'une fausse liberté par laquelle on fascine et égare les jeunes intelligences. Nous travaillerons ensemble, Messieurs, à cette grande œuvre, et à ce prix seulement nous pouvons espérer de voir reparaître dans notre patrie la sécurité, la prospérité, la grandeur et la gloire. (*Applaudissements prolongés*).

S. E. donne ensuite sa bénédiction à l'assemblée, et la séance est levée à 6 heures.

—

Séance du 4 juillet. — Présidence de M. A. Nisard.

La séance est ouverte à 2 h. 1/2 par la prière.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 3 juillet.

M. Lecoy de la Marche présente quelques observations sur le rapport de M. Marius Sepet. M. le Président fait remarquer que toute la liturgie catholique est l'art de prier, et que les hymnes notamment témoignent souvent d'une sublime inspiration poétique qui ne saurait être oubliée dans le tableau littéraire du moyen-âge. M. l'abbé Duchesne aurait voulu qu'on mentionnât qu'une large part du mouvement intellectuel s'était portée alors vers les grandes études philosophiques et théologiques. Il cite à cet égard la thèse remarquable récemment soutenue par M. l'abbé Trochon sur les travaux exégétiques du moyen-âge.

M. le Secrétaire-général rappelle qu'à la fin de la séance précédente S. E. le Cardinal de Bonnechose a daigné nous exhorter, avec une rare élévation de parole et de pensée, à seconder l'action de l'Eglise dans le milieu social en combattant les faux

dogmes de 1789, en restaurant la famille et l'autorité paternelle sur la base des dix commandements. Chacun a compris à quel auteur éminent et à quelles publications le vénérable prélat a fait allusion. Mais Son Eminence a bien voulu charger le Secrétaire-général de compléter sa pensée en nommant aujourd'hui M. Le Play et en déposant sur le bureau du Congrès les brochures dont Elle recommandait avec tant d'autorité la diffusion. M. le Secrétaire-général remet entre les mains de M. le Président : 1° *L'erreur sous l'ancien régime et la Révolution*, par M. F. Le Play, brochure in-18 ; 2° *L'Annuaire de l'économie sociale*, t. III, 1878, 1er et 2e fascicules. D'autres exemplaires sont à la disposition des membres dans la salle d'entrée.

L'ordre du jour appelle les rapports de MM. Reichenbach (*Périodiques allemands, la Presse en Allemagne*), le R. P. Martinov (*Périodiques russes, Littératures slaves*), d'Arbois de Jubainville (*Linguistique et Philologie*), A. de Barthélemy (*Numismatique*), le R. P. Thédenat (*Epigraphie*), Maxime de la Rocheterie (*Histoire de la Révolution française*), Terrat (*Histoire du droit*), Vaesen (*Sources de l'histoire de France*), G. Masson (*Périodiques anglais*).

A la suite de la lecture des deux rapports de M. Reichenbach, M. le Président exprime à l'auteur les remerciements et les félicitations de l'assemblée pour cette instructive communication.

Après la présentation de la *Note* de M. d'Arbois de Jubainville, le R. P. Martinov fait observer que la théorie de M. Auguste Schleicher sur l'absence de toute parenté entre les langues sémitiques et les langues indo-européennes, est trop absolue. Mgr de Kernaëret ajoute aux ouvrages cités : 1° *Les origines indo-européennes, essai de paléontologie linguistique* par A. Pictet, ouvrage capital ; 2° *La grammaire comparée des langues romanes*, par Dietz (traduction française de MM. Aug. Brachet, Gaston Paris et Morel Fatio). M. Pawlowski signale également la traduction française de la *Grammaire comparée des langues européennes* de Bopp, par M. Michel Bréal, et les importants travaux sur la *Grammaire comparée des langues slaves*, par F. Miklosich.

Comme complément au rapport de M. de la Rocheterie, M. A. de Villefosse rappelle que M. Courajod, dans la *Revue des questions historiques*, a tout récemment détruit la thèse qui fait dater de 1789 nos musées nationaux.

Après le rapport de M. Terrat, M. de Bernon signale l'enseignement même de M. Terrat et ses travaux sur le *Colonat*. Mgr de Kernaëret indique l'utilité que présenterait la publication des principaux textes des capitulaires et des autres monu-

ments du droit, du ve au xe siècle. M. Léon Gautier demande que le Congrès attire l'attention sur la rédaction des ouvrages de ce genre. Autrefois, les professeurs étaient appelés *lecteurs*, et c'est pourquoi nous avons encore le mot *leçon*. Tout l'enseignement était fondé sur un livre que les professeurs commentaient. Aujourd'hui encore l'Allemagne en possède pour les diverses branches de l'enseignement. Il nous faudrait une chrestomathie française. Ainsi à l'École des Chartes les livres font complètement défaut pour presque tous les cours. Ils seraient surtout utiles pour le droit et les institutions politiques.

Le Congrès prendrait une heureuse initiative en provoquant la rédaction de manuels semblables pour toutes les branches d'études.

Après quelques observations de MM. le baron d'Artigues, Ch. Dejace et Terrat, le vœu est formulé et renvoyé à l'examen du Conseil.

Le R. P. Tondini ajoute aux sources citées par M. Vaesen l'indication d'un ouvrage récent sur les relations de l'Italie et de l'Orient aux temps des croisades. M. de Villefosse mentionne également la publication de la *Correspondance des intendants et des contrôleurs généraux sous Louis XIV, par M. de Boislisle.*

Les rapports qui, faute de temps, n'ont pu être présentés en séance, seront néanmoins transmis à la Commission de publication par les soins de M. le Président.

La séance est levée à 6 heures après la prière.

DEUXIÈME SECTION.

Présidence de M. le comte DE MOUSTIER, président, puis de M. le marquis DE BIENCOURT.

La séance est ouverte à 2 heures 1/2.

M. le Président retrace le programme des questions soumises à la 2me section.

L'ordre du jour appelle les rapports de MM. le comte de Moustier (*Littérature populaire en France*) et le marquis de Biencourt (*Moyens de diffusion*).

M. le comte de Moustier donne lecture des deux premières parties de son Rapport (Religion et morale; histoire). Observations de MM. Callas, le marquis de Raigecourt et de Laage, sur quelques additions proposées aux listes dressées par M. le

rapporteur ; — de M. le marquis de Virieu, sur la nécessité de comprendre sur ces listes, comme l'a fait M. de Moustier, des publications d'un caractère élevé; — de M. le marquis de Biencourt, sur l'utilité de ces documents, soit pour la constitution d'une bibliothèque populaire, soit pour la composition d'ouvrages pour le peuple.

A la suite du rapport de M. le marquis de Biencourt, observations de M. Digard, sur l'utilité croissante du colportage et sur les dépôts de publications chez tous les libraires, sans distinction d'opinion ; — de M. de Biencourt, sur la nécessité de la charité intellectuelle et sur les distributions gratuites, surtout dans les écoles ; — de M. de Laage, sur la diffusion par la poste.

La séance est levée à 4 heures 1/2.

—

Séance du 2 juillet. — Présidence de M. le comte DE MOUSTIER.

La séance est ouverte à 2 heures 1/2.

Lecture et adoption du procès-verbal.

L'ordre du jour appelle les rapports de M. de Besancenet (*Publications périodiques et journaux populaires*); de M. le vicomte de Saint-Mauris (*Bibliographie des publications populaires*); de M. Philipona (*Littérature populaire en Suisse*).

Sur le rapport de M. de Besancenet, qui s'occupe surtout de la presse à 5 centimes, divers membres présentent des observations : M. Callas, sur la tactique de certains journaux qui répètent pendant 8 ou 15 jours, en gros caractères, un même sujet afin de frapper le lecteur ; — M. l'abbé de Laval, aumônier militaire de la place de Vincennes, sur une très intéressante publication qu'il a fondée. Elle est intitulée : *La France religieuse et militaire*, et elle a pour but d'établir un lien entre les aumôniers et les soldats. M. l'abbé de Laval ajoute de touchants détails sur la dévotion des soldats, notamment pour N.-D. de Perpétuel Secours, qui orne la chapelle de Vincennes et dont il a placé l'image en tête de son journal.

A la suite du Rapport de M. de Saint-Mauris, M. le Président donne des renseignements complémentaires sur la *Bibliothèque Franklin* et sur la *Société des publications populaires*.

La séance est levée à 4 heures 1/2.

—

Séance du 3 juillet. — Présidence de M. le comte DE MOUSTIER.

La séance est ouverte à 2 heures.

Lecture et adoption du procès-verbal.

L'ordre du jour appelle le rapport de M. Léon Gautier (*tracts, almanachs et images*) et la fin du rapport de M. le comte de Moustier (*Littérature populaire en France*).

En terminant son éloquent rapport, M. Léon Gautier le résume en trois vœux qui, après diverses observations, sont adoptés et renvoyés au Conseil du Congrès.

M. Philipona ajoute quelques renseignements sur l'imagerie en Suisse.

M. le comte de Moustier achève la lecture de son rapport sur la littérature populaire (voyages, géographie, romans, économie sociale, sciences).

La 2me section se réunit à la 1re pour recevoir la visite que S. E. le Cardinal de Bonnechose veut bien faire au Congrès.

La séance est levée à 3 heures 1/2.

—

Séance du 4 juillet. — Présidence de M. le comte DE MOUSTIER.

La séance est ouverte à 2 heures 1/2.

Lecture et adoption du procès-verbal.

L'ordre du jour appelle les rapports de M. G. Masson (*Littérature populaire en Angleterre*); de M. Reichenbach (*Littérature populaire en Allemagne*); de M. le vicomte de Saint-Mauris (*Bibliothèques populaires*).

M. de Beaucourt donne lecture du rapport de M. G. Masson et ajoute d'intéressants compléments en partie fournis par les communications du R. P. Formby.

M. Reichenbach complète son rapport par des éclaircissements oraux.

Après le rapport de M. le vicomte de Saint-Mauris, MM. le vicomte de Beaucorps et Bith fournissent des renseignements pratiques sur le fonctionnement des bibliothèques de Gien, d'Orléans et du département de l'Isère.

MM. le vicomte de Beaucorps et le baron de Ravignan demandent que le catalogue des publications populaires soit plus connu et qu'il serve de lien entre les diverses œuvres de propagande.

MM. le vicomte de Saint-Mauris et le marquis de Biencourt ajoutent quelques observations sur les livres de prix qui mériteraient une étude spéciale.

La séance est levée à 4 heures.

TROISIÈME SECTION.

Séance du 3 juillet [1]. — Présidence de M. le baron DE WITTE, membre de l'Institut.

La séance est ouverte à 9 heures.

Sur l'invitation de M. le Président M. Léouzon-Leduc donne des renseignements curieux et piquants sur l'*Indicateur de la Presse en Russie*. Cette institution remonte à 1821 et a été créée pour combattre l'influence de la littérature européenne contre laquelle s'exerce encore une censure très active.

M. l'abbé Chevalier s'excuse de ne pouvoir fournir à la section les rapports que le Comité d'organisation lui avait demandés.

M. le comte de Marsy met sous les yeux de l'assemblée le volume publié par le *Congrès des Bibliothécaires de Londres en 1877*, et donne lecture d'une note sur ce sujet.

M. Pawlowski présente deux rapports sur les *Bibliographies périodiques nationales contemporaines* et sur les *Bibliographies périodiques par spécialité*.

M. l'abbé Chevalier ajoute quelques observations sur une publication périodique de la Turquie et sur la bibliographie que M. Garcin de Tassy a publiée chaque année dans le *Journal asiatique* sur la littérature hindoustane.

La séance est levée à 11 heures.

—

Séance du 4 juillet. — Présidence de M. le baron DE WITTE, membre de l'Institut.

La séance est ouverte à 9 heures.

Lecture et adoption du procès-verbal.

L'ordre du jour appelle les rapports de M. Babelon (*mouvement de la production dans les divers pays depuis dix ans*) ; de M. Escard (*Bibliologie : système de classement.....*) ; de M. Dejace (*Revue critique de bibliographie*).

M. Escard termine son rapport par des vœux qui sont adoptés après discussion et transmis au Conseil.

M. le comte de Marsy dépose un vœu sur l'amélioration du service du dépôt légal de la librairie ; ce vœu est également transmis au Conseil.

La séance est levée à 10 heures 3/4.

[1] La 3e section n'a tenu séance ni le 1er, ni le 2 juillet.

QUATRIÈME SECTION.

Séance du 1er juillet. — Présidence de M. G. DE BEAUCOURT.

La séance est ouverte à 10 heures 1/2.

M. le Président communique à la section le programme des travaux tel qu'il a été préparé par le Comité d'organisation. Il présente ensuite son rapport sur les *Sociétés bibliographiques en France*.

Discussion à laquelle prennent part: MM. de Beaucourt, le marquis de Biencourt, Blanchon, Demolins, Dufresne, Mgr de Kernaëret, M. l'abbé Picard, MM. le vicomte de Saint-Mauris et le marquis de Virieu, sur l'union plus ou moins étroite à établir entre la Société des publications populaires, la Société de Saint-Michel et la Société bibliographique. Elles pourraient unir leurs efforts pour la production et la diffusion,en conservant chacune leur but spécial.

La séance est levée à 11 heures 3/4.

—

Séance du 2 juillet. — Présidence de M. G. DE BEAUCOURT.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2.

Après le rapport de M. de Bernon sur les *Sociétés bibliographiques en Allemagne*, la section prend en considération une proposition relative à la publication, sous forme d'archives, des documents qui concernent l'histoire de la Révolution. Cette proposition est l'objet d'un vœu qui sera transmis au Conseil.

La discussion s'engage sur les moyens de développer l'organisation provinciale et les relations internationales de la Société bibliographique, afin d'en faire un centre d'études et d'informations. Mgr de Kernaëret insiste sur le concours réciproque que peuvent se prêter les Universités catholiques et la Societé bibliographique.

La séance est levée à 10 heures 3/4.

—

Séance du 3 juillet. — Présidence de M. G. DE BEAUCOURT.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2.

Lecture et adoption des procès-verbaux des deux précédentes séances.

A propos du procès-verbal, M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet insiste sur la nécessité de créer une *Bibliothèque scienti-*

fique pour combattre les doctrines fausses qui se parent du nom de la science pour s'imposer aux esprits.

M. le Président lit une lettre de M. Monin, de Villefranche (Rhône), qui s'excuse de ne pouvoir assister au Congrès et qui présente des observations sur la constitution des Comités provinciaux.

M. de Bernon analyse une communication du Rév. Formby sur des publications internationales à entreprendre, et dont la réalisation comporte, suivant lui, trois conditions : l'identité des sujets traités dans les diverses langues ; l'emploi des gravures en commun, enfin la simple traduction.

M. le Président cite comme modèle de publication internationale une collection viennoise de science vulgarisée.

M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet rappelle le succès qu'a obtenu la *Bibliothèque scientifique internationale* éditée par la librairie Germer-Baillière. Il pense que la Société bibliographique devrait ne pas se renfermer dans le domaine de l'histoire, mais embrasser toutes les sciences, et il formule à cet égard un triple vœu qui est adopté et transmis au Conseil.

Mgr de Kernaëret insiste sur l'utilité des traductions d'ouvrages scientifiques.

M. de Beaucourt annonce qu'une collection scientifique est à l'étude pour être publiée par la Société bibliographique; le manque de ressources suffisantes en a seul ajourné l'exécution.

M. l'abbé Théodore écrit pour signaler une *Revue* polyglotte qui paraît à l'imprimerie Saint-Paul.

Mgr Tolra de Bordas formule un vœu relatif à la publication d'un recueil indiquant les ouvrages mis à l'Index. Ce vœu, appuyé par M. Léon Pagés, est adopté.

M. Vaesen lit son rapport sur l'Institut Smithsonien.

La séance est levée à 10 h. 1/2.

—

Séance du 4 juillet. — Présidence de M. de Beaucourt.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2.

Lecture et adoption du procès-verbal.

Sur l'invitation de M. le Président, M. Léon Boré complète par diverses indications le rapport de M. de Bernon; il insiste notamment sur l'avenir de la *Görresgesellschaft* et sur le Congrès des catholiques allemands en 1877.

M. Digard demande la publication par la Société bibliogra-

phique d'un *Annuaire*, analogue au *British Almanack*, et contenant des documents législatifs, etc.

M. Blanchon présente un projet pour la création d'une usine d'imagerie et de typographie.

M. de Bernon lit deux notes : l'une sur les bibliothèques circulantes en Angleterre ; l'autre sur le développement à donner aux sections d'études dans la Société bibliographique.

M. de Beaucourt résume les travaux et les vœux de la section.

La séance est levée à 10 h. 1/2.

SÉANCE GÉNÉRALE DE CLOTURE.

Sous la présidence de M. le comte DE CHAMPAGNY, de l'Académie française, assisté par le Bureau et le Conseil du Congrès.

La séance est ouverte à 8 heures 1/2 par la prière récitée par Mgr Tolra de Bordas.

M. LE PRÉSIDENT annonce qu'il a reçu de S. E. le Cardinal Pitra la réponse suivante :

M. le comte,

« Sa Sainteté daigne agréer l'hommage du Congrès bibliographique international, et très volontiers accorde à tous les membres sa bénédiction apostolique. »

Cardinal PITRA.

(Acclamations prolongées.)

M. LE PRÉSIDENT rappelle, dans une courte allocution, le but et la portée des travaux du Congrès, et donne ensuite la parole à M. DE LAPPARENT.

DISCOURS DE M. DE LAPPARENT

Ingénieur des mines, vice-doyen de la Faculté des Sciences à l'Université catholique de Paris.

Messieurs,

Au moment où vont se terminer les travaux d'un Congrès pendant la durée duquel on a passé successivement en revue les principales branches des sciences humaines, il est naturel qu'on ait songé à vous présenter un résumé de l'état actuel de nos connaissances. Quant à l'esprit dans lequel ce résumé doit être conçu, les tendances bien connues de la Société bibliographique l'indiquent à l'avance : ce ne peut être qu'une sorte de synthèse des sciences, envisagées dans une pensée philosophique, avec l'intention de rechercher jusqu'à quel point le monument scien-

tifique, laborieusement élevé par les générations successives, s'accorde dans ses lignes avec un autre monument bien plus ancien, qui n'a pas été bâti de main d'homme, et que tous ici nous entourons de notre respect et de notre amour : je veux parler de l'édifice de nos croyances.

En un mot, les sciences, au point de merveilleux développement où elles sont aujourd'hui parvenues, apportent-elles un renfort intellectuel à tous les motifs que nous avons déjà de nous incliner devant les enseignements de la foi ; ou bien ne faut-il y voir, comme le veulent certains esprits, qu'une protestation de l'intelligence émancipée contre des dogmes qu'une humanité encore ignorante aurait trop facilement acceptés ? Tel est le grand sujet auquel on a pensé qu'il conviendrait de consacrer quelques instants dans cette soirée de clôture.

Notre premier soin doit être de définir la science ; car, si c'est une des choses dont on parle le plus, c'est, assurément, une de celles qu'on connaît le plus mal. Chaque jour nous voyons certains journalistes invoquer la science comme la panacée universelle qui doit guérir tous les maux de l'humanité. A les entendre, l'organisation de la société doit être désormais fondée sur la science, et c'est à la pure méthode scientifique qu'il appartient de venir remplacer des vieilleries au respect desquelles une intelligence affranchie ne peut plus s'attarder. Cependant, ce qui est fort curieux, la plupart de ces écrivains n'ont aucunement qualité pour parler au nom de la science. Leur éducation (si éducation il y a) n'a pas été dirigée de ce côté. Je les comparerais volontiers à ce facétieux militaire qui prétendait avoir mangé approximativement d'un mets délicat, parce qu'il connaissait une personne qui en faisait son régal habituel. Eux aussi ont goûté approximativement les fruits de l'arbre de la science ; c'est-à-dire qu'ils ont, dans le camp des savants, des amis dont ils se font volontiers les interprètes peu autorisés. Mais, si ces amis sont, parfois, d'utiles ouvriers du travail scientifique, ce sont, en général, de très pauvres philosophes. Or, il est aisé de démontrer que la science et la philosophie sont absolument inséparables ; de telle sorte que ceux qui nient les droits de la seconde sont sans qualité pour parler au nom de la première.

Examinons donc ce que c'est que la science, comment elle prend naissance, de quelle manière elle se développe, enfin vers quel but elle tend.

Ce serait une grande erreur de croire que la science ait pour point de départ cette soif de savoir, cette curiosité intellectuelle qu'on peut regarder comme un des traits distinctifs de notre humanité.

Tel est bien, sans doute, le mobile qui pousse, de nos jours, la plupart de ceux qui se voient à l'étude des sciences. Mais il dut en être tout autrement au début. Les sciences sont nées petit à petit, d'une façon en quelque sorte inconsciente, par une conséquence naturelle de la loi du travail imposée à l'homme dès sa chute.

Pour prouver cette assertion, il nous faut remonter bien loin dans l'histoire, et nous transporter par la pensée jusqu'à cette heure solennelle où le premier homme, déchu de sa grandeur originelle, se trouva face à face avec la nature et condamné à en tirer lui-même, par un labeur pénible, tout ce qui était nécessaire à son existence matérielle. Certes, quand il lui fallut pourvoir à tous les besoins de sa nourriture, de son vêtement, de son habitation, de sa défense contre les bêtes féroces, il est permis de croire que toute son activité dut y trouver un emploi suffisant, et qu'il ne lui restait plus de loisirs pour se livrer à la contemplation désintéressée des choses d'ici-bas.

Mais, si la Providence avait ainsi laissé l'homme, sans défense apparente, aux prises avec la nature, du moins elle l'avait fait sociable, déposant dans ce privilège le germe d'une perfectibilité matérielle en quelque sorte indéfinie, qui devait faire de nous les rois de la création. Au début, les industries diverses auxquelles les besoins de l'homme donnèrent naissance, pouvaient s'exercer aisément dans le cercle intime de la famille ; mais, à mesure que la société se compliquait, la division du travail, ce principe fécond de toute civilisation, engendra les métiers, c'est-à-dire ces fonctions sociales où chacun se consacre, pour le bien de tous, à une besogne déterminée, dont il se rend maître au prix d'un apprentissage plus ou moins long.

Les métiers une fois institués, plusieurs générations d'ouvriers ne pouvaient se succéder sans qu'aucun d'eux songeât à perfectionner son matériel ou à améliorer ses procédés. Chaque spécialité allait donc se compliquant de plus en plus, et un jour venait où un simple apprentissage ne suffisait plus pour y devenir expert ; il fallait alors une véritable initiation. Les métiers ainsi compliqués avaient pour base tout un ensemble de règles pratiques, fruit de l'expérience des siècles, dont la garde et la transmission nécessitaient des institutions spéciales, telles que les corporations. A ce moment, on peut dire que le métier avait fait place à l'art, et que l'artisan succédait à l'ouvrier.

Or, regardons un peu au fond de ces règles pratiques destinées à guider la main des artisans. En apparence, c'étaient simplement des recettes empiriques, parfois enveloppées sous des formules mystérieuses, et dont nul ne cherchait à pénétrer la

signification ; respectées de tous, parce que l'expérience de tous les jours en justifiait suffisamment l'application, elles empruntaient encore un certain prestige au mystère dont on se plaisait à entourer l'initiation des nouveaux venus. Mais, au fond, ces règles n'étaient rien autre chose que la traduction plus ou moins inconsciente des rapports qui unissent entre eux certains phénomènes du même ordre.

Hâtons-nous d'éclairer par un exemple cette définition tant soit peu abstraite. Bien longtemps avant que les règles de l'acoustique eussent été formulées, l'art de la musique avait déjà été poussé très loin, et l'artisan chargé de la fabrication des instruments à cordes, par exemple, savait à merveille quels rapports de force et de longueur il convenait de donner aux cordes pour produire une harmonie déterminée. Ces rapports, traduits par des nombres que la pratique seule avait appris à connaître, qu'était-ce, sinon l'expression numérique des rapports qui unissent les longueurs des cordes au nombre des vibrations qu'elles peuvent effectuer en un même temps ? Sans doute, cette notion des vibrations était inconnue aux artisans ; uniquement occupés de la valeur des sons à produire, peu leur importait le mécanisme intime de cette production. Et pourtant, l'expérience seule les avait amenés à un point où il allait suffire de quelques efforts d'intelligence pour traduire ces règles d'artisans en une véritable notion scientifique.

Que faut-il pour que cette transformation s'opère ? Il faut que, parmi ceux qui sont chargés d'appliquer les règles d'un art, il se rencontre un esprit supérieur qui supporte avec impatience la soumission à des formules dont sa raison ne lui rend pas un compte suffisant. Alors il regarde au fond de ces règles, il analyse ces formules, il y entrevoit des notions nouvelles, et, s'il parvient à leur donner une expression philosophique, c'est-à-dire abstraite et dégagée de tout souci d'une application pratique immédiate, on peut dire qu'à ce moment une science est fondée.

Ainsi, toute science dérive d'un art par la substitution de formules philosophiques à des règles expérimentales, et le caractère propre de cette transformation, c'est que la considération des objets naturels ou concrets est remplacée par celle d'un certain nombre de notions abstraites. En même temps, le côté industriel et la préoccupation de l'utile ont disparu ; les phénomènes commencent à être envisagés pour eux-mêmes, sans qu'on songe à se demander si leur étude conduira plus tard à quelque application pratique.

La science doit donc nous apparaître comme une récompense que Dieu réservait à l'homme pour prix de son labeur quotidien.

A l'observation de la grande loi du travail, non pas du travail isolé, mais de celui qui groupe en faisceaux coordonnés toutes les forces du corps social, la Providence avait attaché ce privilège, d'élever peu à peu l'esprit de l'homme jusqu'à ces hauteurs où, dégagé des intérêts matériels, il lui est donné de contempler en philosophe les choses de la création.

Mais nous n'avons vu encore que la première des étapes de la science. Or, elle en a bien d'autres à parcourir, et chacune d'elles sera marquée par un pas de plus dans la voie des abstractions, jusqu'à ce que, en dernière analyse, elle ait subsitué partout, à la notion des objets naturels, ces abstractions suprêmes auxquelles le monde matériel finit par se réduire, et qui sont la masse, le temps, l'espace et la force.

Par exemple, l'histoire naturelle à ses débuts considère les animaux et les végétaux tels que la nature nous les présente; bientôt elle apprend à y discerner des organes qu'une science plus avancée décompose en fibres et en vaisseaux; ces éléments, à leur tour, deviennent des agrégats de cellules; enfin, dans ces dernières, on finit par ne plus considérer que les molécules, dont chacune est elle-même un agrégat d'atomes régulièrement disposés. Dès lors, toutes les transformations dont les animaux et les végétaux sont susceptibles se réduisent, en dernière analyse, à des mouvements exécutés dans le temps et dans l'espace par les atomes constituants des cellules, chacun de ces atomes, considéré comme un point matériel, n'ayant de caractéristique que sa masse.

Ce n'est pas tout encore : il ne suffit pas d'avoir entrevu ces abstractions dernières, il faut déterminer les lois suivant lesquelles s'accomplissent les mouvements des atomes; c'est la dernière étape des sciences, et la plus difficile à atteindre, parce qu'elle suppose une connaissance complète de tous les éléments qui entrent en jeu. Parmi les diverses branches de nos connaissances, il n'est guère que l'astronomie qui ait ainsi parcouru toutes les phases de sa carrière, et encore parce que la grande distance qui nous sépare des corps célestes lui permettait de considérer chacun d'eux comme un simple point dans l'espace.

Qu'était-ce, au début, que l'astronomie, sinon l'art de diriger les navigateurs sur les solitudes de l'Océan par l'observation des corps suspendus à la voûte céleste? Cet art devint une science le jour où les mouvements des astres excitèrent la curiosité pour eux-mêmes, et furent analysés sans aucun souci du parti qu'on en pouvait tirer. Ainsi se formèrent les premiers catalogues d'observations; et quand le progrès des instruments eut permis

à Tycho-Brahé de leur donner une précision inusitée, Képler vint, de qui le génie sut découvrir à travers ces volumes de données numériques les lois mémorables qui portent son nom. Mais ce n'était pas assez, l'idée de cause n'avait pas encore surgi; il était réservé à Newton de l'introduire et de montrer que ces mouvements, dont Képler avait si bien reconnu la merveilleuse ordonnance, découlaient tous, comme des conséquences forcées, du principe de la gravitation universelle. Dès ce moment, l'astronomie est devenue simplement la mécanique céleste; elle n'a plus désormais qu'à appliquer les lois rigoureuses du raisonnement à l'étude des déplacements que les masses célestes subissent dans le temps et dans l'espace, sous l'influence d'une force dont la loi nous est connue. Sa méthode est si certaine, qu'elle peut à volonté remonter dans le passé ou plonger dans le plus lointain avenir.

L'observation, qui seule abritait le berceau de l'astronomie, n'intervient plus aujourd'hui, en quelque sorte, que pour vérifier les prévisions du calculateur; et celui-ci, quand il s'appelle Le Verrier, peut goûter cette suprême jouissance de fixer du fond de son cabinet, la place où il faudra chercher dans le ciel un astre inconnu dont la théorie seule lui a révélé l'existence! Tel est donc le but final vers lequel toute science doit tendre : établir, à l'aide de la notion des forces, l'harmonie des mouvements dans lesquels se résument toutes les transformations de la matière.

Nous voici bien loin, en vérité, du système professé par les positivistes, pour qui le rôle de la science paraît se réduire à enregistrer méthodiquement des faits matériels et palpables! Tout au contraire, la science ne commence que quand les faits matériels font place à des abstractions; elle se développe à mesure que ces dernières s'éloignent davantage de la réalité observable; enfin elle n'atteint son couronnement que quand l'introduction de l'idée de force lui a permis de tout réduire à des mouvements qui s'accomplissent dans un ordre bien déterminé.

Ici je viens de prononcer un mot qui résume en effet toute la science : *l'ordre*, telle est la grande notion que la science est chargée de faire briller à nos yeux, si bien qu'on peut la définir en toute rigueur : L'effort tenté par l'intelligence humaine pour acquérir la connaissance de l'ordre qui règne dans la création.

Or, s'il est une vérité indéniable, c'est que toute ordonnance implique un ordonnateur, dont l'habileté se mesure à l'harmonie qu'il a su établir dans son œuvre. Puis donc que la science, en dernière analyse, réduit tous les phénomènes de l'univers à des

mouvements qui s'accomplissent avec la plus harmonieuse précision sous l'influence de forces constantes, on peut dire que, par là même, elle nous fournit la meilleure démonstration de cette suprême intelligence qui a disposé toutes choses avec nombre, poids et mesure.

Telle est la première des démonstrations que nous fournit la science moderne. Mais cela ne suffit pas; car, si nous nous arrêtions là,on pourrait dire que nous avons laissé sans réponse l'objection de ceux qui considèrent la matière comme renfermant en elle-même sa raison d'être, de telle sorte que ces qualités d'ordre et d'harmonie que la science constate dans sa disposition, ne seraient rien autre chose que les attributs essentiels de la matière incréée.

Nous aurons suffisamment répondu à cette prétention des matérialistes, si nous faisons voir que la science n'aperçoit rien d'immuable dans la matière, et que tout le monde visible, parti d'une certaine origine, se dirige vers une fin déterminée.

Au début de ce siècle, sous l'empire de l'enthousiasme légitime qu'avaient excité les créateurs de la mécanique céleste, c'était une opinion assez généralement répandue que les éléments du monde astronomique sont permanents, et ne subissent que des variations périodiques autour d'une valeur moyenne qui demeure constante. C'est alors que les plus hardis parlaient de Dieu comme d'une hypothèse dont la science pouvait désormais se passer, tandis que les autres se contentaient de le faire intervenir, à l'origine des choses, pour donner la première impulsion, la première chiquenaude, disait-on, à ce merveilleux mécanisme d'horlogerie dont rien ne pourrait plus ni altérer ni arrêter la marche.

Cependant, le progrès des observations obligea bientôt les savants à reconnaître que plusieurs des mouvements astronomiques étaient loin d'offrir cette constance absolue qu'on leur avait prêtée. Le jour lui-même, cet élément fondamental qui sert de base à la mesure du temps, a révélé, dans sa durée, des altérations sensibles depuis les temps historiques. On s'est alors demandé si l'apparente stabilité du monde ne serait pas tout simplement l'une des phases d'une évolution que sa lenteur seule avait dérobée aux yeux des observateurs. Les conquêtes de la géologie arrivaient à point pour nous montrer, dans les profondeurs de l'écorce terrestre, les traces bien visibles d'une succession de périodes dont chacune avait été caractérisée par un certain mode d'activité physique, comme aussi par la population animale et végétale de la surface. Dans cette harmonieuse succession, aucun indice de retour au passé; tout se déroule

suivant un plan défini, tout marche dans un sens bien déterminé. Or, ce qui est vrai pour le globe peut-il ne l'être pas pour le reste de l'univers? Assurément non, et déjà la science, élargissant le cadre déjà si vaste de la belle hypothèse cosmique de Laplace, se plaît à nous montrer dans les astres qui illuminent la voûte céleste autant de globes parvenus à des degrés divers de leur développement, et dont chacun nous fait connaître une phase du passé ou de l'avenir de notre planète. Ici, c'est une nébuleuse à peine visible, où la condensation du noyau est encore indécise; à côté, en voici une autre déjà pourvue d'un noyau brillant, qui bientôt deviendra une étoile, c'est-à-dire un soleil. Parmi les étoiles, l'analyse spectrale nous apprend à établir des catégories : les unes sont plus jeunes que notre soleil; d'autres, au contraire, sont plus avancées dans leur refroidissement. Enfin voici les planètes, c'est-à-dire des globes émanés de la substance même du soleil qu'ils entourent; mais leurs petites dimensions les ont mal protégés contre le rayonnement, et, déjà, depuis longtemps, une écorce solide masque la fluidité de leur noyau. Ne dégageant plus au dehors de chaleur ni de lumière qui leur soient propres, c'est du soleil seul que les planètes reçoivent ces deux éléments sans lesquels nulle vie n'est possible. Mais l'atmosphère d'air et d'eau qui les entoure, et qui n'est pas moins indispensable à la vie, comme aussi elle constitue le milieu nécessaire à l'accomplissement des phénomènes physiques et chimiques, cette atmosphère, disons-nous, pénètre dans l'écorce solide à mesure que l'épaisseur de cette dernière augmente. Un moment arrive, et il est déjà venu pour notre lune, où l'air ainsi que l'eau sont complètement absorbés. C'est la mort, ou plutôt c'est le commencement de la mort, car il reste une étape à franchir. Ce globe désolé, à la surface duquel il n'y a plus de vie ni de mouvement, reçoit du moins encore les rayons du soleil central. Ceux-ci s'éteindront un jour, quand le soleil, à force de rayonner de la chaleur et de la lumière, se couvrira à son tour d'une écorce solide. Alors on peut dire que la mort régnera sans partage dans notre système, et l'astre bienfaisant, à la faveur duquel la vie et la verdure s'entretiennent aujourd'hui sur notre terre, n'aura pas connu pour son compte le privilège de cette gracieuse parure, car il n'existe pour lui aucune source extérieure d'où puisse lui venir en quantité suffisante la lumière que réclament les phénomènes de la vie.

Ainsi, à l'origine, une nébuleuse qui se condense ; à la fin, une série de globes obscurs placés dans des conditions telles qu'aucun des phénomènes matériels que nous connaissons ne

peut plus s'y accomplir ; la mort substituée à la vie, l'obscurité à la lumière : tel est le tableau que la science moderne nous autorise à entrevoir.

Mais, dira-t-on, si plausibles que soient les analogies qui nous entraînent à affirmer l'unité d'origine des astres que nous connaissons, si bien fondées que soient les présomptions en vertu desquelles nous prédisons au soleil le destin de la terre, et à celle-ci le sort de la lune, ce tableau est-il autre chose qu'une hypothèse? N'est-il pas possible d'échapper aux conséquences qu'il nous laisse entrevoir? Non, cela n'est pas possible, car ici intervient un principe fondamental, l'une des plus récentes et peut-être la plus merveilleuse conquête de la science : nous voulons parler de l'équivalence du travail et de la chaleur.

On sait aujourd'hui que toute l'activité de la matière peut se résumer dans une notion simple, la notion de ce qu'on a appelé l'énergie des corps. Dans un milieu fini, comme l'est nécessairement l'univers, l'énergie totale est constante, ainsi qu'il est aisé de le démontrer. Seules, les manifestations de cette énergie peuvent varier : tantôt elle se traduit d'une manière sensible par des travaux mécaniques, tantôt elle s'emmagasine dans la matière sous la forme de chaleur. L'énergie dynamique peut toujours se transformer en énergie calorifique ; mais, et c'est là le point essentiel, la transformation inverse n'est pas toujours possible : ainsi, dans le cas si fréquent des chocs et des frottements, la chaleur dégagée par ces phénomènes n'est plus apte à engendrer aucun travail. Dès lors, il est permis de dire que, par la force des choses, l'univers est comme placé sur une pente naturelle où l'énergie calorifique augmente sans cesse aux dépens de l'énergie visible. Or, la chaleur jouit de cette propriété fondamentale de se communiquer au milieu ambiant, jusqu'à ce qu'il y ait équilibre de température entre les corps situés dans ce milieu. Donc, en vertu du principe que nous avons énoncé, il y a, dans l'univers, une tendance manifeste à l'uniformité de la température. Ainsi le monde matériel s'achemine vers un état-limite ; plus il s'en rapproche, plus les occasions de nouveaux changements disparaissent ; si cet état se réalisait enfin, aucun nouveau changement n'aurait plus lieu, et l'univers se trouverait dans un état de mort permanente [1].

En résumé, d'une part, la science moderne a réduit tous les phénomènes matériels à des mouvements, c'est-à-dire à des déplacements de la masse et de l'énergie des corps. De l'autre,

[1] Clausius, cité par le R. P. Carbonnelle, dans les *Études religieuses*, mars 1870.

elle est forcée de conclure qu'un jour viendra où ces mouvements, par lesquels seuls la matière se manifeste à nous, seront condamnés à s'arrêter. Peut-on rêver une démonstration plus péremptoire de ce principe : que la matière ne renferme en elle-même rien d'immuable, qu'elle ne tourne pas dans un cycle fermé, mais que, partie d'une certaine origine, elle s'achemine vers une fin déterminée?

Ainsi, la science nous a fourni la notion de l'ordre ; elle vient d'y ajouter celle d'une origine et d'une fin. Dès lors, nous pouvons nous rassurer quand nous entendons l'impiété chercher à se faire contre nous une arme de la science, et invoquer son témoignage pour battre en brèche les enseignements de la révélation. C'est à nous qu'appartient ce témoignage, et c'est en notre faveur qu'il dépose.

Toutefois, il me répugnerait de vous laisser croire que je veuille, en pareille matière, accorder la prééminence à l'argument scientifique. Si élevé que soit le domaine de l'intelligence, il y en a un autre qui est encore plus haut placé : c'est celui de la conscience. Sans doute, la contemplation des harmonies du monde matériel est pour l'esprit une noble source de jouissances, parfois même d'émotions. Mais que peuvent être ces dernières à côté de celles qu'excite en nous le spectacle des vertus, surtout de ces vertus de renoncement que le christianisme seul a le privilège d'inspirer ? Je plaindrais de grand cœur ceux qui, insensibles à de telles preuves, refuseraient de se rendre avant que leur intelligence eût été conquise. Ne serait-ce pas d'ailleurs une impiété de croire qu'aux démonstrations scientifiques seules la Providence ait attaché le privilège d'une adhésion formelle aux vérités de la foi, quand on sait que la foi est nécessaire à tous, tandis que le domaine de la science n'est accessible qu'à un petit nombre d'initiés ! Si donc l'argument scientifique intervient de nos jours avec quelque opportunité, c'est moins en vertu de sa puissance intrinsèque qu'à cause de l'abus qu'on a fait de la science, et pour retirer des mains de nos adversaires une arme qui est plus justement placée dans les nôtres.

Ainsi, quand on vous dira que la science contredit partout la foi, que les dogmes ont fait leur temps, et doivent désormais céder la place aux pures méthodes scientifiques, ne craignez pas qu'il y ait quelque risque à courir pour les croyances qui nous sont chères. Contentez-vous de plaindre ceux qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ; ceux qui, après avoir contribué par leurs travaux à glorifier l'ordre et l'harmonie de la création, se refusent à reconnaître et à aimer le Créateur ; ceux surtout qui, après avoir établi la

nécessité d'une fin pour l'univers, ne savent ni ne veulent se préparer à la fin qui les attend eux-mêmes.

Après le discours de M. de Lapparent, que l'assemblée a fréquemment interrompu par ses applaudissements, M. Léon Gautier, dans une éloquente et chaleureuse improvisation, résume les travaux du Congrès.

Avec autant de concision que de clarté il analyse en une heure les travaux des sections pendant quatre jours et retrace avec un rare bonheur d'expression la physionomie de la session. Il termine en exprimant le vœu que d'autres réunions complètent, plus tard, ce que la première n'a pu qu'ébaucher, et que l'avenir fasse fructifier les germes féconds de cette œuvre scientifique aussi bien que catholique. Enfin, aux applaudissements de l'assemblée, il remercie les étrangers qui sont venus prendre part au Congrès, et la presse qui lui a si largement prêté le concours de sa publicité.

M. LE PRÉSIDENT invite MM. les Présidents des Sections à lire les vœux présentés par chacune d'elles au vote de l'assemblée générale.

Les vœux suivants sont successivement lus et adoptés :

I. Le premier Congrès bibliographique international,

S'inspirant de la pensée de l'Église, qui, loin de craindre le droit usage de la raison, y a toujours vu un puissant auxiliaire de la foi, et répondant à l'appel de Sa Sainteté Léon XIII touchant l'importance de l'étude de la philosophie et de l'accord entre les philosophes catholiques,

Emet le vœu :

1°. Que les auteurs catholiques s'occupent de populariser cette science de façon à fournir des armes à ceux qui se trouvent en face d'objections soulevées au nom de la raison contre la foi.

2°. Que, tout en gardant et en exerçant la liberté de discussion, consentie et recommandée par l'Église, ils y apportent cependant ces dispositions d'esprit et de cœur qui écartent les malentendus, favorisent l'accord et ne laissent plus de place que pour des discussions utiles aux progrès de la philosophie elle-même.

II. Le Congrès, considérant qu'il importe de mettre les principaux textes à la portée de tous les étudiants, et de faciliter ainsi l'étude de l'histoire du Droit,

Emet le vœu qu'il soit rédigé un manuel des sources du droit français, du ve au xe siècle.

III. Le Congrès, considérant 1° que la diffusion des tracts

peut très heureusement contribuer à la propagande de la vérité et à la réfutation de l'erreur,

Émet le vœu que les catholiques consacrent une part de leur activité à la rédaction de ces traités populaires, et que les tracts catholiques soient désormais, et en aussi grand nombre que possible, distribués *gratuitement* ;

Considérant 2° que les almanachs populaires sont une forme de propagande consacrée par le succès et vraiment excellente,

Émet le vœu que les catholiques mettent tous la main au perfectionnement de ce genre de publication et y fassent plus largement entrer l'élément historique ;

Considérant 3° que la diffusion des bonnes images peut être considérée comme un véritable apostolat,

Émet le vœu que les catholiques ne répandent autour d'eux que des images dignes de leur Dieu et où le beau soit la splendeur du vrai.

IV. Le Congrès émet le vœu :

Que des améliorations soient apportées en France à l'organisation du dépôt légal de la librairie, afin d'obtenir le dépôt certain et rapide des productions des imprimeries françaises.

Sans entrer dans des détails d'administration qui ne peuvent être de son ressort, le Congrès croit de son devoir de signaler, comme un des moyens les plus certains, l'envoi fait directement par l'imprimeur à l'administrateur de la Biblothèque nationale *d'un* exemplaire de chacune des publications exécutées dans son établissement. Cet exemplaire serait envoyé par la poste en franchise, et la date de cette expédition serait constatée par un récépissé délivré gratuitement par le receveur des postes du bureau d'expédition. Le second exemplaire continuerait à être, mais dans la même forme, adressé au préfet du département, afin d'être transmis par lui au ministre de l'intérieur.

V. Le Congrès émet le vœu :

Qu'une assemblée des bibliothécaires de France soit réunie à Paris, l'année prochaine, pour préparer la solution des trois questions suivantes :

1° La rédaction d'un manuel de bibliologie, d'après un système uniforme ;

2° L'étude des voies et moyens propres à obtenir la rédaction, d'après ce manuel, des catalogues de toutes les bibliothèques publiques départementales ;

3° La création d'une chaire de bibliologie à la Bibliothèque nationale de Paris.

VI. Le Congrès, considérant qu'en présence des nombreuses

publications scientifiques dont l'esprit est trop souvent matérialiste et hostile à la Foi, il importe de mettre au jour des ouvrages irréprochables tant au point de vue de la doctrine qu'au point de vue de la science,

Émet le vœu qu'il soit publié :

1° Une bibliothèque scientifique à l'usage des savants et des professeurs ;

2° Une collection d'ouvrages de science vulgarisée sur le plan déjà élaboré par la Société bibliographique ;

3° Une revue scientifique hebdomadaire.

VII. Le Congrès, considérant que la plupart des histoires générales de la Révolution française sont remplies non-seulement d'erreurs d'appréciations, mais encore d'erreurs de faits, et exercent ainsi sur l'esprit des lecteurs non prévenus les plus funestes influences,

Émet le vœu qu'il soit publié, soit sous forme de *Revue*, soit sous forme d'*Archives*, un recueil spécialement consacré à la publication de travaux et de documents sur la Révolution française.

VIII. Le Congrès, considérant la nécessité de mettre les moyens d'étude à la disposition des travailleurs à Paris et en province ;

Considérant que l'organisation des bibliothèques circulantes a donné en Angleterre pleine satisfaction à ce besoin ;

Considérant l'utilité qu'une telle organisation offrirait notamment au clergé des campagnes et aux personnes qui résident en province, loin des centres intellectuels,

Émet le vœu que la Société bibliographique adjoigne à ses différents services une bibliothèque circulante ;

IX. Le Congrès, considérant qu'il importe de propager l'esprit de travail,

Émet le vœu :

1° Que des sections d'étude sur les différentes branches des connaissances humaines soient organisées par la Société bibliographique ;

2° Que la Société bibliographique, à l'instar de l'Institut Smithsonien de Washington, ait dans chaque capitale et dans chaque grande ville de l'Europe des correspondants chargés de faire connaître son caractère, de lui gagner des adhésions, d'amener l'échange de ses publications avec celles de leur pays.

X. Le Congrès, considérant qu'il importe avant tout d'établir la ligne de démarcation entre les bons et les mauvais livres ; qu'il ne suffit pas de propager les publications propres à moraliser les lecteurs et à dégager la vérité de tous les voiles dont se plaisent à la couvrir la mauvaise foi et l'esprit de parti ; — mais qu'il est

aussi d'une haute importance de prémunir les lecteurs, même instruits, contre les dangers des mauvais livres et de les éclairer sur la faute dont ils se rendent coupables en les lisant malgré les défenses édictées par l'autorité souveraine ;

Considérant que, dans le monde, de nombreux chrétiens ignorent absolument le caractère et la portée de ces défenses, aussi bien que l'exacte nomenclature des ouvrages ainsi prohibés ;

Que ces défenses émanées de Rome doivent être pourtant acceptées et respectées par tous les catholiques à moins qu'ils n'aient obtenu de Rome une dispense à cet égard ;

Que, par suite, il est essentiel de mettre à la portée de tous le catalogue des livres mis à l'Index par l'autorité pontificale ;

Que, d'autre part, le catalogue général de l'Index, rédigé en latin, comprend tous les ouvrages condamnés parmi ceux qui ont été publiés dans les diverses langues et dans les diverses parties de l'univers ;

Que, dès lors, il y aurait avantage à publier, en français, dans un petit volume, le catalogue méthodique, soit par ordre de matières, soit par noms d'auteurs, des ouvrages publiés en France ou en langue française et condamnés par l'autorité pontificale ;

Émet le vœu qu'un *Index* de ce genre, rédigé avec le soin et l'exactitude qu'il réclame, et avec les autorisations reconnues nécessaires, soit publié par la Société bibliographique.

L'ensemble de ces vœux, qui résument les travaux accomplis par le Congrès, et qui précisent les résultats qu'on en peut attendre, est voté par acclamation.

Après la prière, la séance est levée à 10 h. 1/2.

Un banquet a réuni, le mercredi soir, 3 juillet, les membres du Congrès, sous la présidence du vénérable M. Bonnetty, directeur des *Annales de philosophie chrétienne*, et l'un des vice-présidents du Congrès. Plusieurs toasts ont été portés : par M. Léon Gautier, au pape Léon XIII et à la Papauté ; par M. Antonin Rondelet, à l'Ecole des chartes ; par M. de Beaucourt, à M. Bonnetty ; par M. Bonnetty, au Verbe-Christ ; par M. Marius Sepet, à la Société des publications populaires ; par le comte de Moustier, aux Universités catholiques ; par M. le marquis de Biencourt, à l'union des Œuvres catholiques ; par M. Alexis Delaire, aux membres du Congrès venus de province et de l'étranger ; par M. J. de Bernon, aux membres absents, mais présents en esprit au Congrès. Le toast de M. de Bernon a inspiré à un membre venu de Suisse, M. Philipona, quelques paroles pleines de cœur qui ont soulevé de vifs applaudissements.

TRAVAUX DU CONGRÈS

PREMIÈRE SECTION

MOUVEMENT SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

EXÉGÈSE ET HISTOIRE BIBLIQUE

Les études bibliques ont pris dans notre siècle un développement extraordinaire. Ce développement est dû à trois causes principales. La première est le progrès même de l'incrédulité. La Sainte Écriture est comme le rempart de la religion surnaturelle. Pour détruire celle-ci, surtout dans les pays protestants, il faut renverser d'abord l'autorité de la Bible. Au XVIIe siècle, le déisme anglais, puis le philosophisme français et enfin le rationalisme germanique commencèrent la guerre contre les livres saints. La diminution croissante de la foi dans les âmes a multiplié les attaques dans ces dernières années et les attaques ont provoqué la défense, de la part des savants restés fidèles aux croyances de leurs pères. De là toute une série d'écrits pour ou contre la Bible.

La seconde cause générale du progrès des études bibliques, c'est le progrès même des sciences philologiques. Les langues de tous les peuples, celles de l'Orient comme celles du reste de l'univers, sont étudiées de nos jours avec une ardeur qui n'a eu d'égale à aucune autre époque de l'histoire. Il est résulté de ce zèle pour la connaissance des langues qu'on a recherché et publié un grand nombre d'ouvrages orientaux, et qu'on a composé beaucoup de travaux sur la langue hébraïque et les dialectes qui lui ressemblent. L'intelligence du texte original de nos Saintes Écritures est par là même devenue plus facile ; on s'est occupé avec une rare persévérance à éclaircir les passages restés jusqu'ici impénétrables ou obscurs, on a multiplié les traductions,

les grammaires et les dictionnaires, ainsi que les commentaires philologiques et grammaticaux de chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La troisième cause enfin du grand développement qu'ont pris à notre époque les études scripturaires, ce sont les découvertes merveilleuses opérées dans les deux pays qui avaient eu le plus de rapports avec le peuple de Dieu, l'Égypte et la Mésopotamie. On a exhumé dans ces deux contrées d'innombrables monuments qui ont véritablement renouvelé l'apologétique biblique et l'interprétation de nos saints livres. Il a fallu reprendre l'histoire sainte, non pas certes pour la changer, mais pour montrer l'admirable confirmation que lui apportent les ennemis mêmes du peuple de Dieu, pour la compléter quelquefois et en étendre davantage l'horizon. Les commentaires des prophètes sont à refaire en partie, non point dans leurs grands traits, non point surtout dans les prédictions les plus importantes, c'est-à-dire dans celles qui concernent le Messie, mais dans des points accessoires et dans des questions de détail. Les écrits des prophètes sont remplis d'allusions demeurées la plupart fort obscures pour nous. Ils supposent une connaissance des lieux, des événements et des usages contemporains que nous n'avions plus et qui semblait perdue sans retour. Les trésors archéologiques retrouvés à Thèbes et dans toute la vallée du Nil, à Ninive, à Khorsabad, à Nimroud, à Chalach, à Babylone, nous révèlent ce que nous semblions condamnés à ignorer à jamais ; et il faut à présent se servir de ces clefs, si merveilleusement retrouvées après tant de siècles, pour ouvrir les parties de ces livres jusqu'ici fermées.

Les savants n'ont pas manqué pour exploiter toutes ces mines récemment découvertes. De tous côtés, on s'est empressé et l'on s'empresse tous les jours de poursuivre ces riches filons et d'éclaircir nos livres sacrés à l'aide de l'assyriologie et de l'égyptologie, comme aussi à l'aide de la philologie et de l'archéologie sémitique.

En exposant les causes qui ont contribué au développement considérable des études bibliques dont nous sommes les témoins, nous avons fait connaître par là même d'une manière générale quel est le caractère, l'esprit et le fonds des publications sur l'Écriture Sainte faites pendant ces dix dernières années, comme pendant les années qui les ont précédées.

Le pays où ces études ont atteint les plus grandes proportions, c'est l'Allemagne, et c'est naturellement par lui que nous devons commencer notre exposition. Les livres qu'on y publie, tous les ans, sur l'Ancien et le Nouveau Testament, se comptent

par centaines. Il ne peut donc pas entrer dans notre pensée de les faire connaître en détail ni même simplement de les énumérer. Tout ce qu'il nous est possible de faire, c'est de caractériser les principaux courants de l'exégèse biblique dans ce pays où le mouvement scientifique est si intense et la production littéraire si étendue, et de mentionner les œuvres les plus remarquables ou les plus saillantes.

A part les belles lettres, aucune branche littéraire n'est aussi féconde au-delà du Rhin que la théologie, et la théologie n'y est guère que la Bible, étudiée sous les formes les plus diverses.

Toutes les publications exégétiques de l'Allemagne peuvent se partager en trois classes bien distinctes : les unes sont imprégnées de l'esprit rationaliste ; d'autres sont protestantes mais conservatrices, et maintiennent le caractère inspiré de nos saints livres ; d'autres enfin sont catholiques.

Les plus nombreuses sont, malheureusement, les productions rationalistes. La dose d'incrédulité dont elles sont pénétrées varie considérablement depuis *l'Ancienne et la nouvelle Foi* du Dr Strauss, qui fait table rase de toutes les croyances religieuses et spiritualistes, jusqu'aux publications des pasteurs protestants qui veulent retenir certaines apparences chrétiennes, en ne rejetant le surnaturel qu'en termes voilés et équivoques. Mais cette négation du surnaturel et du miracle et par suite de l'inspiration des livres saints, de l'existence de la révélation et de la divinité de Jésus-Christ, voilà le trait commun à la majeure partie des ouvrages publiés en Allemagne pendant ces dix dernières années.

Le commentaire rationaliste le plus important qui ait paru en Allemagne est celui qui porte le titre de *Kurzgefasstes exegetische Handbuch zum Alten Testament* et de *Kurzgefasstes exegetische Handbuch zum Neuen Testament*. L'explication de l'Ancien Testament est l'œuvre de plusieurs auteurs, Knobel, Hitzig, Bertheau, etc. ; celle du Nouveau a été d'abord l'œuvre de De Wette. L'une et l'autre remontent à plusieurs années, mais, depuis dix ans, un grand nombre de volumes de cette collection ont été complètement refondus pour les tenir au courant de la science. A côté de ce commentaire, nous devons mentionner l'*Histoire du peuple d'Israël*, d'Ewald, sa *Théologie de la Bible* et ses explications de la plus grande partie de la Bible. Toutes les idées rationalistes qu'on rencontre dans les écrits allemands ont été comme condensées, quoique avec certains ménagements, dans le *Bibel-Lexicon*, publié sous la direction de Schenkel.

Les protestants conservateurs ont aussi leur dictionnaire de la Bible, dans Herzog's *Real-Encyklopädie für deutsche protes-*

tantische Theologie, dont la seconde édition, profondément remaniée, est en cours de publication. Cette encyclopédie embrasse la science théologique tout entière, mais la Sainte Écriture y tient la plus large place. Un dictionnaire exclusivement biblique, moins développé et aussi un peu moins conservateur, est également en cours de publication, c'est le *Handwörterbuch des biblischen Alterthums für gebildete Bibelleser*, publié par Edouard Riehm avec la collaboration de nombreux savants.

Deux grands commentaires de la Bible sont écrits dans le même esprit, c'est le *Biblischer Commentar* de Keil et Delitzsch et le *Theologisch-homiletische Bibelwerk*, composé par un grand nombre de savants sous la direction de J. H. Lange.

Les catholiques ont aussi entrepris à Münster, à la librairie Theissing, la publication d'un commentaire complet de la Sainte Écriture. Il est encore peu avancé. Les commentaires des Psaumes, d'Isaïe, de Tobie, de Néhémie et d'Esdras ont paru. Plusieurs commentaires détachés, quelques-uns très importants, ont paru en divers lieux. Voici l'énumération du plus grand nombre. Nous remontons quelquefois au-delà de 1870, pour ne pas omettre quelques travaux remarquables :

Bisping, *Exegetisches Handbuch zu den Evangelien, Apostelgeschichte, Paulinische und Katholische Briefe*, 2e édition, 1864 et suiv. ; Jordan Bucher, *Praktische Erklärung des Neuen Testaments, Leben Jesu und der Apostel ;* Haneberg, *Geschichte der biblischen Offenbarung, Biblische Archäologie, Commentar über Johannes*, en cours de publication ; Kaulen, *Geschichte der Vulgata, Einleitung in die heilige Schrift Alten und Neuen Testaments,* en cours de publication ; G. K. Mayer, *Die messianischen Prophetien des Isaias und Jeremias;* L. Reinke, *Beiträge zur Erklärung des Alten Testaments, Messianische Weissagungen bei den grossen und kleinen Propheten, Die Messianischen Psalmen ;* Reischl und Loch, *Die heiligen Schriften des Alten und Neuen Testaments übersetzt und erklärt ;* Fr. Reithmayr, *Commentar zur Römerbrief, Galater ; Lehrbuch, der biblischen Hermeneutik ;* Rohling, *Uebersetzung und Erklärung der Psalmen ; Daniel ;* B. Schäfer, *Das Buch Kohelet ; Die heiligen Alterthümen ;* Schegg, *Ausgewählte Psalmen ; Isaias ; Kleine Propheten ; Matthäus ; Markus ; Lukas ;* Seisenberger, *Ueber Klagelieder ;* Thalhofer, *Erklärung der Psalmen ;* Wolter, *Psallite sapienter, Erklärung der Psalmen*, en cours de publication.

Après l'Allemagne, le pays le plus fécond en productions exégétiques est l'Angleterre. On y traduit la plupart des livres publiés en Allemagne par les protestants conservateurs et aussi par les rationalistes. Cette dernière classe de commentaires n'a

pas peu contribué déjà à ébranler la foi au surnaturel dans les hautes classes de la Grande-Bretagne, et le doute ou même l'incrédulité avouée se manifeste d'une manière inquiétante dans les productions originales.

Les Anglais n'ont pas la science philologique de ceux qu'ils imitent; ils sont moins versés dans la langue hébraïque; ils n'ont pas non plus le goût des patientes et minutieuses recherches qu'on remarque dans les commentateurs allemands. Aussi, les travaux sur l'Ancien Testament sont-ils, en général, peu remarquables.

La plus grande œuvre qu'on publie en ce moment dans ce pays, le *Speaker's Bible* n'est guère qu'un résumé, quelquefois indigeste, des études germaniques. Ils sont plus forts pour le Nouveau Testament. Grâce à la solide éducation classique qu'ils reçoivent dans leurs universités et à leur connaissance approfondie du grec, langue dans laquelle ont été écrits les Évangiles et les Epîtres, ils les interprètent d'une façon supérieure. Les travaux de MM. Lightfoot, Ellicott, Alford, Westscott, Trench sont des œuvres de grande valeur.

Un autre terrain sur lequel les Anglais rendent d'inappréciables services à l'exégèse et sur lequel ils n'ont même que quelques rares rivaux, en France et en Allemagne, c'est l'étude géographique des terres bibliques. Leurs voyageurs contribuent à éclaircir la topographie biblique avec un remarquable succès. Le *Sinai and Palestine* du Dr Stanley, dont les éditions se renouvellent sans cesse, le *Handbook for Syria and Palestine* de M. Porter et bien d'autres sont des livres forts précieux pour l'intelligence des Saintes Écritures. Quel coin de la Palestine, de l'Égypte, de l'Assyrie, de Moab même et de l'Idumée, les Anglais n'ont-ils pas tenté d'explorer ?

Il faut reconnaître que la France n'occupe que le troisième rang dans les productions exégétiques sur la Bible. Plusieurs des circonstances qui rendent indispensable l'étude du texte sacré en Allemagne et en Angleterre n'existent pas chez nous. L'interprétation de la Bible est comme un terrain mouvant dans les contrées où domine le faux principe du libre examen. Assis sur le sol solide de la vérité et dirigés par l'autorité infaillible de l'Église, nous n'avons pas besoin de recommencer sans cesse le travail inutile des sectes protestantes. De plus, le rationalisme ne s'était pas attaqué, parmi nous, jusqu'à ces dernières années, directement à la Bible, au moins d'une manière suivie. L'importation des pernicieuses doctrines de l'Allemagne par M. Renan et ses imitateurs nous obligera à l'avenir de nous occuper davantage de l'exégèse biblique.

Parmi les œuvres publiées en France, sur l'Écriture Sainte, pendant ces dernières années, la plus considérable est le *Commentaire* complet entrepris aux frais de l'éditeur Lethielleux, par M. Drach, fils du célèbre rabbin converti, actuellement curé de Sceaux. M. Drach a donné lui-même les Épîtres et l'Apocalypse. De nombreux collaborateurs continuent son œuvre, MM. Fillion, Motais, Trochon, Clair, Lesêtre, etc. Les éditeurs Berche et Tralin ont réimprimé le texte de la Bible avec une traduction française, les notes de Ménochius et des notes nouvelles de M. l'abbé Drioux. Ce dernier a publié également un *cours d'Écriture Sainte*. M. l'abbé Rault l'avait précédé dans cette voie en donnant aux séminaires son *Cours élémentaire d'Écriture Sainte*. Nous devons signaler aussi les travaux posthumes de l'éminent abbé Le Hir, publiés par son confrère, M. Grandvaux, *Job* et *les Psaumes*, ainsi que les *Prophéties messianiques* par Mgr Meignan, évêque de Châlons. M. l'abbé Maunoury vient d'entreprendre un commentaire de saint Paul, dont le premier volume a déjà paru.

Les rationalistes n'ont pas malheureusement été inactifs parmi nous. Tout le monde a entendu parler des *Origines du Christianisme* de M. Renan, dans lesquelles, l'an dernier encore, il a voulu saper nos Évangiles et leur caractère inspiré. Un autre rationaliste, devenu allemand, mais écrivant cependant encore en français, M. Ed. Reuss a commencé une traduction de la Bible avec notes et commentaires, qui avance rapidement. Espérons que son œuvre fera peu de mal, parce que son style est mauvais comme les idées qu'il développe dans ses explications du texte.

Nous ne pouvons, faute de renseignements suffisants, faire connaître le mouvement exégétique en Italie et en Espagne. Contentons-nous de remarquer, que ces deux pays ressemblent assez à la France et notons, en terminant, un ouvrage important sur la Sainte Écriture, dans ses rapports avec la théologie, le *Tractatus de divina traditione et scriptura*, par le cardinal Franzelin. La seconde édition a paru à Rome en 1875.

Les progrès croissants de l'incrédulité parmi nous demandent que tous les hommes de foi favorisent, chacun dans leur sphère, le développement des études bibliques en France. La discussion entre les libres-penseurs et les catholiques se portera de plus en plus sur ce terrain. Puissent tous les croyants acquérir les connaissances suffisantes pour répondre aux objections les plus répandues ! Puisse Dieu susciter parmi nous une phalange de savants capables de défendre avec autorité et avec science sa parole sacrée !

***

LES ÉTUDES SUR LE DROIT DEPUIS 1867

par M. B. Terrat, docteur en droit,
professeur à l'Université catholique de Paris.

La Société bibliographique m'a fait l'honneur de me charger du rapport sur le droit. Je dois tout d'abord limiter ce sujet ; la science juridique, en effet, forme un ensemble trop vaste pour qu'il soit possible d'en étudier le développement complet en quelques pages.

Trois branches du droit ont plus spécialement attiré l'attention depuis 1867 : 1° La législation comparée des divers peuples. En 1872, s'est fondée la *Société de Législation comparée*, qui, chaque année, publie dans un Annuaire les principales lois votées dans les pays étrangers. 2° Le droit public et international : c'est en partie pour l'enseigner qu'a été créée l'*Ecole des sciences politiques*. 3° Enfin l'histoire du droit, dont je m'occuperai exclusivement dans ce rapport.

L'histoire du droit a été longtemps négligée. Et pourtant, comprise d'une façon large, elle serait l'histoire de la vie normale d'un peuple. Laissant de côté les accidents de cette vie, guerres, faits de cour, etc., elle nous montre sur quelles bases reposaient, aux diverses époques, la constitution des pouvoirs publics, l'organisation de la famille, de la propriété et du travail, la transmission des biens ; elle nous révèle les actes journaliers, les conventions ordinaires, ventes, louages, contrats de mariage de ce peuple, en un mot ces mille détails qui semblent avoir quelque chose de trivial et de rebutant pour l'observateur superficiel, mais qui forment en réalité le fonds commun de la vie sociale. En somme, cette étude est nécessaire au jurisconsulte qui veut interpréter sainement la loi actuelle, car le droit ne se modifie point par des transitions brusques,et celui d'aujourd'hui se rattache toujours plus ou moins étroitement à celui d'hier ; elle est nécessaire à l'historien qui désire connaître son pays, car le droit est la plus sûre expression de l'état social ; enfin elle est nécessaire au législateur, qui cherche les réformes sages et durables, car c'est par la connaissance du passé que les peuples assurent leur avenir.

Dans ce rapport j'examinerai brièvement trois points, 1° l'état de l'histoire du droit en France en 1867 ; 2° les travaux qui ont été faits de 1867 à 1878 ; 3° enfin les principaux ouvrages qui ont été publiés à l'étranger sur l'histoire du droit durant la même période. — Il est inutile d'ajouter qu'il me serait impossible de citer tous les livres qui ont paru, et que je dois me borner à esquisser les traits généraux de ce sujet.

I. ÉTAT DE L'HISTOIRE DU DROIT EN 1867.

Nos grands jurisconsultes des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles se sont peu occupés de l'histoire du droit. C'est une lacune dans leurs ouvrages admirables. Plusieurs raisons expliquent leur indifférence à cet égard. D'une part, ils ne connaissaient pas ou connaissaient mal les sources, les textes qui leur auraient permis d'étudier la période germanique, et les origines féodales ; de l'autre, épris du caractère scientifique et de l'unité merveilleuse du droit romain, ils le trouvaient bien supérieur à ce droit coutumier, si varié, si discordant ; de là leur dédain pour ce droit, qu'ils appelaient le *droit haineux*, réservant toute leur admiration pour la législation romaine, la *raison écrite*. Et enfin nos légistes s'étaient jetés trop ardemment dans la lutte contre la féodalité, au profit du pouvoir royal, pour apprécier avec calme et impartialité les commencements de ce droit féodal et son harmonie avec les besoins d'une autre époque. Le vainqueur, au sortir de la mêlée, ne songe guère à rendre justice au vaincu.

Notre siècle, qui a tant fait pour la rénovation des études historiques, ne pouvait pas négliger complètement l'histoire du droit.

Au point de vue du mouvement scientifique, il faut, je crois, distinguer cinq périodes dans cette histoire. Il ne s'agit pas ici d'une division logique de notre histoire du droit, mais d'une division faite au point de vue des travaux que l'on a publiés.

1° La première période, la période germanique, qui s'étend du Ve au IXe siècle, avait été l'objet de nombreux travaux, surtout en Allemagne. La plupart des textes juridiques avaient été publiés. En un mot les jurisconsultes avaient en main les matériaux nécessaires pour commencer l'histoire du droit de cette époque.

2° La seconde période, du IXe au XIIe siècle, était en 1867 et est encore aujourd'hui assez mal connue. C'est là une grande lacune. Les documents font presque complètement défaut. Et pourtant ces trois siècles ont une importance capitale pour notre

nationalité. C'est le moment où se forme notre langue française, où s'élève notre architecture nationale, le roman qui se transformera en gothique ; enfin, à notre point de vue, c'est le moment où naît notre droit coutumier, où la loi cesse d'être personnelle pour devenir territoriale, où notre sol va se morceler en plus de trois cent soixante coutumes différentes. Ces grands faits n'ont pas été l'œuvre d'un jour ; ils se sont accomplis lentement à travers des luttes et des résistances : on ne pourra les étudier sérieusement que le jour où l'on aura publié assez de chartes pour suivre pas à pas toutes les phases de cette transformation. Il faut en effet se garder des généralisations hâtives.

3° La troisième période du XIIe au XIVe siècle, était mieux connue. Le premier effort avait porté sur la publication des textes de nos vieux coutumiers. Est-il besoin de citer le Conseil de Pierre de Fontaines, le livre de Jostice et de Plet, surtout les Coutumes de Beauvoisis de Beaumanoir, les Assises de Jérusalem, le Grand Coutumier de Charles VI, etc., etc ? On avait donc pour cette époque aussi les matériaux nécessaires : restait à les mettre en œuvre.

4° La fin du XIVe siècle et le XVe siècle forment, dans l'histoire du droit, une période à part qui présente un intérêt tout particulier. La plupart des institutions juridiques se transforment alors et éprouvent une modification profonde qui tient à un changement plus général. La féodalité militaire et sociale fait place en effet à la féodalité purement financière, et le contrecoup de cette lente révolution se fait sentir dans le droit privé, dans la procédure civile et dans le droit pénal. Malheureusement, cette époque, très difficile à étudier, demeure encore enveloppée d'une grande obscurité. Si l'on compare le droit du XIIIe siècle et celui du XVIe siècle, on constate sans peine les différences profondes qui les séparent ; mais il est presque impossible de préciser à propos de chaque règle, à quel moment et de quelle manière s'est opéré le changement.

5° Enfin pour la cinquième période, du XVIe au XIXe siècle, les textes et les commentaires abondent. Le jurisconsulte est plutôt effrayé par la multitude et la richesse des documents. Ce qui a manqué, c'est un homme qui sût tirer parti de tous ces matériaux, et faire une synthèse générale de l'histoire du droit.

En résumé, en 1867 nous n'avions pas encore de bonne histoire du droit ; et même les travaux historiques sur des points spéciaux étaient assez rares. Il semble que nos jurisconsultes modernes, comme ceux du XVIe siècle, aient dédaigné cette étude. Pour s'en convaincre, il suffit de voir quelle place occupent les développements historiques dans nos grands commen-

taires sur le Code civil. — Comme œuvre d'ensemble, on ne peut guère citer que l'*Histoire du droit français* de Laferrière. C'est un travail remarquable sans doute, surtout si l'on se reporte au temps où il a paru. Mais il y a bien des théories de l'auteur qui n'ont pu résister à la critique ; et en le lisant, il n'est pas inutile de vérifier les citations.

Voyons ce qui a été fait depuis cette époque.

II. TRAVAUX QUI ONT PARU EN FRANCE DE 1867 A 1878.

Deux faits généraux frappent au premier abord. Durant cette période, aucun ouvrage d'ensemble sur l'histoire du droit n'a été exécuté, ni même entrepris : aucun essai n'a été tenté sur une branche quelconque du droit. D'autre part, les travaux qui ont paru, n'ont pas eu pour objet direct l'étude de l'histoire du droit. Ils traitent, pour la plupart, des sujets de concours à propos desquels ils ont dû entrer dans des développements historiques. C'est dire qu'entre ces diverses œuvres, il n'existe aucun lien logique ; nous allons les énumérer très rapidement.

M. Gide, professeur à la faculté de droit de Paris, élargissant le programme d'un concours, nous donnait, en 1867, une étude fort remarquable sur la condition privée de la femme, dans le droit ancien et moderne. On regrette d'y trouver quelques assertions sans preuves sérieuses sur le Droit du seigneur.

M. Maximin Deloche, dans son livre sur la *Trustis et l'Antrustionat*, rétablissait avec beaucoup de sagacité le rôle de l'antrustion, du leude et du fidèle sous les Mérovingiens.

En 1875, paraissait dans la *Revue des questions historiques*, un excellent article de M. Boutaric sur les origines du système féodal, article dans lequel il étudiait ces trois grands faits : la précaire, le contrat de recommandation et les immunités.

Dans son premier volume sur l'*Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*, M. Fustel de Coulanges a repris et soutenu avec une grande vigueur des théories qui semblaient abandonnées par le monde savant, 1875.

M. Boissonade, dans deux *Mémoires* couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques et publiés quelques années après, a exposé l'*Histoire des droits de l'époux survivant*, 1874 ; puis l'*Histoire de la réserve héréditaire et de son influence morale et économique*, 1875. M. de Brocher avait du reste partagé le prix avec lui sur ce sujet donné en 1866 : *Des droits de légitime et de réserve ou de la liberté de tester*.

En 1877, M. J. Lefort publiait ses *Etudes sur l'histoire de la*

propriété. La partie la plus négligée est la propriété féodale. Et pourtant, il y avait sur ce point bien des erreurs courantes à rectifier. Partout on répète que le régime féodal a été la négation ou tout au moins la mutilation du droit de propriété. Pour qui l'étudie sérieusement dans ses origines, on voit qu'il en a été plutôt l'exagération. Il est l'affirmation la plus haute du droit de propriété, car, d'une part, il permettait au propriétaire originaire de retenir à toujours pour lui et ses successeurs le domaine éminent, tout en concédant le domaine utile, c'est-à-dire de n'aliéner que la portion qu'il voulait céder de son droit ; et d'autre part, il montrait une exubérante fécondité en autorisant la création de nombreux démembrements de cette propriété, démembrements variés à l'infini et qui répondaient à tous les besoins, baux à cens, baux à rente, emphytéoses, locatairies perpétuelles, à comptant, à métairie, etc., etc. (Voir l'opinion d'un homme qui connaissait très bien l'histoire du Droit, quoiqu'il n'ait rien laissé sur ce sujet, M. Valette : *Privilèges et hypothèques*, p. 195.)

Mais poursuivons notre énumération. Signalons en passant le travail de M. Fedor Demelic sur le *Droit coutumier des slaves méridionaux d'après les recherches de M. Bogisie*, 1877.

M. Duboys a fait paraître la dernière partie de son important ouvrage sur l'*Histoire du droit criminel ;* il a montré le rare exemple, chez nous, d'un homme prenant une branche entière du droit, pour suivre son développement historique à travers les âges.

M. Houdoy, dans une étude considérable sur le *Droit municipal*, a consigné les derniers résultats de la science moderne sur le régime municipal à Rome.

Je devrais enfin citer une série d'études sur des points secondaires ; études que je ne puis analyser dans un rapport limité : ainsi le travail de M. Lot sur l'*Histoire des frais de justice au XIVe siècle ;* — celui de M. Pasquier sur *Les grands jours de Poitiers ;* — ceux de M. Rapsaet et de M. A. de Barthélemy sur le *Droit du Seigneur ;* — de M. Faider sur l'*Histoire du droit de chasse ;* — de M. Anquez sur l'*Etat-civil des réformés ;* — de M. Flach sur *Les effets de la minorité dans l'ancien droit ;* — de M. Viollet sur *Les sources des établissements de Saint-Louis;* — de M. Lecerf sur *Le domaine congéable ;* — de M. Vavasseur sur les *Origines de la communauté entre époux ;* — de M. Rodière sur *Les grands jurisconsultes ;* — de M. Giraud sur les *Tables de Julia Genetiva ;* — et une série d'articles intéressants de M. J. Havet sur les *Cours royales des îles normandes* (Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, 1877).

Je dois une mention spéciale à l'œuvre de M. Thiercelin. Dans le tome premier de la vaste collection du Dalloz (*Répertoire de jurisprudence*) il a du moins tenté un *Essai sur l'histoire générale du droit français*. — Le cadre restreint consacré à cette étude, l'ordre chronologique qu'il a suivi et qui morcelle le développement des institutions font plutôt de ce travail une collection de faits, qu'une histoire de notre droit. Il a trop souvent employé des matériaux de seconde main ; il a passé trop légèrement sur les origines féodales, et plusieurs de ses théories ne doivent être acceptées qu'avec beaucoup de réserves.

Enfin, parmi les documents qui serviront à l'histoire du droit, il faut mentionner la publication de plusieurs textes :

Les coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine, antérieures au XVIe *siècle*, par M. Beautemps-Beaupré. Le second volume vient de paraître en 1878. Ce sont de pareils travaux, repris dans chaque province, qui permettront d'arriver à une généralisation sérieuse des règles de notre droit.

Les coutumes du pays et duché de Brabant, de M. Longé.

Les assises et lois de Chypre publiées en 1876, qui contiennent des documents curieux et originaux.

Un nouveau texte sur les rôles d'Oléron, par M. François Saint-Maur.

D'autres publications, qui ne concernent pas spécialement le droit, offrent pourtant le plus grand intérêt pour cette étude. elles seront mentionnées dans d'autres rapports, je ne signalerai ici que le *Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny* par M. A. Bruel. (*Documents inédits sur l'histoire de France,* 1876). Nous attendons avec impatience le second volume qui contiendra les chartes du Xe et du XIe siècle, c'est-à-dire de la période la plus inconnue de notre droit.

Tel a été, dans notre pays, le mouvement scientifique au point de vue de l'histoire du droit. Avant de tirer les conclusions que nous suggèrent les faits, il est bon de jeter un coup d'œil rapide sur quelques pays étrangers pour voir ce qui a été fait à cet égard.

III. PRINCIPAUX TRAVAUX PUBLIÉS DANS LES PAYS ÉTRANGERS.

Dans cette troisième partie surtout, il est impossible de tout citer et le rapporteur est obligé de se borner à mentionner les ouvrages les plus importants.

L'histoire du Droit n'a pas été l'objet de la même indifférence à l'étranger. Des esprits de premier ordre en ont compris toute

l'importance ; et, grâce à leurs efforts, quelques œuvres de la plus haute valeur ont été publiées.

Au premier rang vient l'Allemagne. Déjà, avant la période dont nous avons à traiter, avaient paru les trois grandes études si populaires d'Eichorn, de Schulte, de Zöpfl, qui envisageaient le droit allemand dans sa généralité, et dont la dernière offrait un intérêt tout spécial pour notre droit français.

Depuis, il faut tout d'abord citer deux œuvres capitales.

Celle de Waitz (*Deutsche Verfassungsgeschichte*), qui, depuis 1874, compte sept volumes. L'éloge de cet ouvrage, de premier ordre, n'est plus à faire ; et on doit vivement regretter qu'il n'ait pas été traduit en français.

Celle de Bethmann-Hollweg sur la Procédure *Der Civilprocess des gemeinen Rechts in geschichtlicher Entwicklung :* le sixième volume a paru en 1874. Malheureusement, la mort est venu interrompre ce grand travail. Espérons que le disciple auquel le savant Bethmann a confié la tâche de continuer son œuvre, saura se montrer digne de son maître.

A côté de ces deux ouvrages nous aurions à parler de toute une série de travaux sur des parties spéciales.

La période germanique a fait l'objet de nombreuses études. Je citerai sur la Loi salique : Sohm qui en a donné un nouveau texte, traduit en français par M. Thévenin ; — Behrind, *Lex Salica*, 1874 ; — Van Bergmann, *Pactus legis Salicæ*.

En 1875, Gengler publiait un recueil fort commode des principales sources de cette période, *Germanische Rechtsdenkmaker* (*Leges, Capitularia, Formulæ*). Ce recueil a l'avantage de mettre à la portée de tous les étudiants les textes les plus importants ou tout au moins des fragments de ces textes.

Pour la période postérieure, nous trouvons les publications : — de A. Schott, *Sammlungen zu den Teutschen Landen,* trois volumes qui ont paru à Leipzig de 1872 à 1874. — Deux volumes édités par les soins de l'Académie des sciences de Vienne, *die Oesterreichischen Weisthümer ;* le premier a paru en 1870, et le second en 1875. — L'Académie royale de Bavière faisait éditer sur la jurisprudence ancienne trois volumes (1868 à 1877), *Deutsche Reichstagsakten* (1376 à 1400).

A côté de ces textes, il faut citer plusieurs commentaires érudits. Le droit canon surtout a été l'objet d'études assez nombreuses de Schulte, de Maassen, de Sichel. A ce propos n'est-il pas profondément à regretter de voir cette branche du droit à peu près complètement inconnue en France. Dans les plus grandes facultés de l'Etat, à Paris même, il n'y a pas une seule chaire de droit canon. Et pourtant, il a laissé une empreinte

profonde sur notre droit. Est-ce qu'il n'a pas inspiré la plupart des règles de notre titre des obligations ? — N'en retrouve-t-on pas des traces indéniables dans notre code de procédure et dans notre droit criminel ? Si l'on parcourt les siècles passés, son influence n'apparaît-elle point vivace et heureuse sur toutes nos institutions ? Nos vieux jurisconsultes étaient presque tous docteurs *in utroque jure*, et il faut afficher un singulier mépris de nos origines, pour ne pas donner une grande place au droit canonique dans notre enseignement.

Il faudrait mentionner bien d'autres œuvres en Allemagne : celles de Bluhme sur le droit lombard, et sur la loi des Wisigoths, — de Philipps sur la régale, — de Zeller sur la question des Investitures, — d'Urbach sur le *Processus judicii Panormitani*,—de Sohm, *die franchische Verfassung*, 1871,— de Schrœder, *Geschichte des ehelichen Güterrechts in Deutschland*, 1868-1873,— de Gierke Otto, *das deutsche Genossenchaftsrecht*.

En Hongrie, celles de Putz, *Beitrage zur geschichte des ungarischen Privatrechts*, Wien, 1869.

En Italie nous retrouvons aussi un assez grand mouvement vers les études historiques de droit. Et d'abord l'histoire du droit grec de Peperi. Notons en passant que le droit grec avait été en France l'objet de quelques travaux importants, de la part de MM. Caillemer et Perrot. — Pertile nous a donné l'histoire du droit Italien depuis la chute de l'empire romain. Cette histoire comprend le droit privé, le droit public, le droit pénal, 1873-1877. Enfin Padeletti a publié les *Fontes juris Italici medii ævi*.

En Espagne et dans le Portugal, citons d'abord la collection importante des *Portugalia monumenta* (diplômes et chartes du VIIIe au XIVe siècle). Et en second lieu, l'histoire générale de la législation espagnole depuis les origines par Antequera.

En Angleterre, nous avons les travaux remarquables de Sumner Maine sur l'ancien droit ; et la collection des anciennes lois de l'Irlande *Ancient laws and Institutes of Ireland*. Cette collection a été entreprise en 1852 ; le troisième volume a paru en 1873 ; elle est précieuse pour l'étude du droit celtique.

Résumons en quelques mots ce rapport. Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur les travaux d'histoire du droit en Europe, nous sommes tout attristés de voir la France venir presque au dernier rang. Il semble que nous ayons hérité du dédain de nos grands jurisconsultes du XVIe et du XVIIIe siècle pour cette étude. Elle n'occupe qu'une place tout à fait secondaire dans l'enseignement officiel des écoles de Droit. Les facultés de province n'ont pas de chaire d'histoire du Droit. Sans

doute, dans la plupart d'entr'elles, grâce à la générosité des Conseils généraux, on obtient des fonds pour créer ce cours ; mais c'est alors un cours supplémentaire, dont se charge à tour de rôle un des professeurs ou des agrégés, qui n'avait pas fait de cette matière une étude spéciale, et ne peut s'y consacrer. Cette organisation défectueuse ne peut donner de bons résultats.

Nous ne possédons en France aucune bonne histoire du droit, et s'il fallait recommander un ouvrage nous serions obligés de renvoyer encore à la vieille histoire, du droit français de Schœffner, œuvre allemande qui, malheureusement, n'a pas été traduite en français. Nous n'avons pas même de Manuel qui mette les sources à la portée des étudiants. Et pourtant, comme je le disais plus haut, l'histoire du droit a une importance capitale pour le jurisconsulte qui veut interpréter la loi actuelle, pour l'historien qui veut connaître le passé de son pays, et pour le législateur désireux d'assurer son avenir. Ajoutons qu'elle présente un intérêt particulier au point de vue religieux. Dans cette suite de quinze siècles, en effet, on retrouve l'influence profonde de l'Église sur toutes nos institutions, sur le servage, sur la famille, même sur les conventions. C'est là que l'esprit impartial voit au prix de quelles luttes et de quels efforts le christianisme a fait triompher la civilisation, entendue dans son vrai sens. Que d'erreurs sur le moyen-âge dissiperait une étude sérieuse ! Nos légistes en ont obscurci à plaisir les origines ; il appartiendrait à notre époque de rétablir les faits. Il ne s'agirait ni de ressusciter le moyen-âge, ni même de le proposer pour modèle, mais de lui restituer son vrai rôle, de montrer partout cette lutte de l'élément chrétien contre l'élément barbare ; le triomphe du droit sur la force brutale, grâce aux efforts de l'Église qui fut le champion le plus infatigable du droit.

Espérons qne notre école juridique française prendra sa revanche et donnera à l'histoire du droit la place qu'elle mérite. Il faudrait d'abord qu'un manuel commode et à prix modique, mît entre les mains des étudiants les textes principaux, et leur rendît familières les sources de la première époque. On pourrait imiter l'ouvrage allemand de Gengler, en l'améliorant. Il serait facile en second lieu d'organiser d'une façon bien plus sérieuse l'enseignement de l'histoire du droit dans nos Facultés. Les Universités libres rendraient un grand service à la science en prenant cette initiative : elles élèveraient par là le niveau des études et forceraient indirectement l'État à les suivre dans cette voie.

PHILOSOPHIE ET MORALE

par M. Antonin Rondelet,
Professeur de philosophie à l'Université catholique de Paris.

Messieurs,

Je suis chargé du rapport sur la philosophie et la morale, tâche périlleuse; aussi bien la philosophie traverse-t-elle, en ce moment, une période bien particulière.

Depuis que le Souverain Pontife Léon XIII, régnant glorieusement pour l'Église, adresse la parole aux fidèles, nous n'avons presque pas eu ni une de ses lettres, ni une de ses allocutions, sans entendre l'éloge de la philosophie, sans que cette voix ne nous recommandât, avec l'autorité qui lui appartient, l'étude de la philosophie et sa restauration dans les études.

En effet, si nous prenons les dix dernières années, la philosophie éclectique était morte après de longs débats et des protestations qui allaient en s'éteignant de plus en plus; elle était arrivée, dans la personne de son fondateur, à ce singulier résultat d'un homme qui ne trouvant plus rien à dire, s'était retourné contre lui-même. La philosophie éclectique finit comme le Rhin dont parle Montesquieu, qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.

Aujourd'hui nous nous trouvons en face de trois grandes divisions de philosophes qui se présentent dans des conditions différentes et bien faites pour attirer notre attention.

C'est d'abord la philosophie proprement dite, le matérialisme qui règne, qui a hérité de la philosophie éclectique; nous voyons reparaître ce monstre que, dans notre jeunesse, nous croyions mort et enterré, mais qui n'était ni mort, ni enterré parce qu'on l'avait combattu avec une philosophie incomplète, avec une philosophie silencieuse, qui, se taisant sur la matière dé la foi, sans la nier de bouche, la niait par la science (Applaudissements). A ce moment nous avons été saisis par une véritable invasion des barbares, invasion du dehors, aussi terrible que les invasions des Visigoths et des Huns; c'est la conquête de notre jeunesse que l'on veut faire, et nous sommes là pour la défendre et la protéger contre ces sollicitations; c'est la con-

quête de la presse périodique, et jusqu'à la conquête des journaux quotidiens.

Les Allemands et les Anglais, se donnant la main à travers la mer, ont inauguré en commun cette philosophie que nous connaissons et qui compte en France des représentants fameux. Actuellement elle est admise même dans des sociétés qui, jusqu'alors, n'avaient pas entendu dire une seule parole de philosophie.

C'est la doctrine du transformisme, du Darwinisme. Si vous y prenez garde, ce n'est plus le sensualisme accommodant, respectueux, tel que l'avaient représenté Condillac et d'autres philosophes de bon renom, comme Laromiguière, lesquels, assez souvent, se dégageaient du sensualisme : c'est un sensualisme métaphysique, audacieux, qui, au lieu de se renfermer dans les étroites limites de la philosophie, au lieu d'écarter les grands problèmes pour lesquels la raison est impuissante, prétend établir une métaphysique ontologique, légitimer le sensualisme au nom du transformisme, au nom de l'homme retourné à la bête non plus par la corruption du cœur mais par celle de l'esprit, et enfin reconstituer l'esthétique, la morale de l'homme, tout son intérieur. Cette doctrine du transformisme n'est pas simplement une doctrine vaguement entrevue dans des apparitions lointaines. Il y a de notre temps de telles dispositions à accueillir les doctrines bruyantes, que des fortunes commerciales considérables, des maisons importantes, des richesses ont été créées uniquement en constituant des bibliothèques, des publications de ce système, publications admirablement organisées d'après des méthodes d'impression anglaises, publications cartonnées et non pas seulement brochées, ce qui permet de les employer sans être obligé d'attendre, sans se donner la charge de les faire relier ; publications annoncées par des feuilles qu'on envoie gratis, répandant partout, avec une persévérance singulière, des traductions bien faites par des professeurs autorisés. Aussi, qu'est-il arrivé? C'est que nous ne sommes plus à l'époque où l'on pouvait prendre garde : *Caveant Consules :* maintenant le mal est puissant, les doctrines funestes ont prévalu, la haine a éclaté, la grêle a tombé. Les erreurs qui se produisaient sous forme de systèmes difficilement accessibles, qui ne se présentaient qu'à ceux qui ont de la résistance, qu'à ceux qui demandaient des preuves, sont arrivées à une deuxième période de l'erreur, période plus terrible, c'est l'erreur passant non pas dans le sens commun, car, grâce à Dieu, elle n'y passe jamais, mais dans le langage courant de la presse: c'est l'erreur tellement prônée, tellement recommandée, telle-

ment infiltrée partout, qu'elle aboutit à ce résultat effroyable qu'on ne lui demande plus ses preuves.

Vous pouvez, en sortant d'ici, acheter, parmi les journaux du matin ou du soir, les feuilles où se trouve le compte-rendu de l'Académie des sciences ou de l'Académie de médecine. Les auteurs qui font ces articles courants, différents des travaux réservés pour le cabinet, sont tellement imprégnés de ces doctrines, qu'à leur insu ils usent des mots dans un sens tranformiste. L'homme qui n'a pas fait de philosophie trouve devant lui le danger d'un langage faux ; il est introduit, comme malgré lui, dans des erreurs auxquelles son cœur résiste quelquefois, mais dont son intelligence subit la contagion.

Elle n'est pas longue la liste qu'on produirait en fait de publications honorables, de volumes sérieux, en comparaison de cette liste funeste que nous connaissons trop des ouvrages opposés. Elle se réduit à bien peu de livres que vous pourriez nommer.

Voilà la philosophie telle qu'elle se produit à l'heure présente. Et, si l'on compare cette période avec la période correspondante où Cousin, Simon et d'autres luttaient, quelle chute, quelle différence dans les prétentions, quelles attaques nouvelles ! Comme les champions actuels du matérialisme sont plus ardents que leurs devanciers ! Ils recommencent l'histoire du genre humain, des arts plastiques, ils recommencent la rhétorique, ils recommencent tout, et, sous une forme nouvelle et piquante, avec l'aide d'une science peu connue, ils tâchent d'accréditer, jusque dans les foules, cette philosophie malheureuse qui a déjà pénétré dans les régions moyennes.

Il y a une seconde catégorie de philosophes dont je ne parle qu'avec difficulté ; j'en demande pardon, mais je me sens le cœur ému. C'est la philosophie spiritualiste ; je dirai ensuite quelques mots de la philosophie chrétienne, enfin un dernier mot de la morale. En ce qui concerne les philosophes spiritualistes, ce sont des hommes vivants : nous les connaissons tous, ils professent à côté de nous, ils peuplent nos académies, ils publient des livres au talent, au mérite, aux bonnes intentions, au cœur même desquels nous ne pouvons que rendre le plus sincère hommage ; mais nous sommes ici pour dire ce que nous pensons ; ce sont de faibles champions de la vérité. Vous comprenez pourquoi je ne vous donne pas la liste de ces hommes. J'en parle non pas quant à l'éloquence de la parole, non pas quant à la richesse de l'érudition, quant à la puissance de bonne volonté, quant au degré d'intelligence ; sous tous ces rapports, ils honorent la France, et plût à Dieu qu'ils fussent plus étudiés !

Mais quand ils veulent, s'armant des seules forces de la raison, raffermir cette raison elle-même, lui restituer ses forces, la rendre à sa puissance, je ne dirai point qu'ils sont faibles, non, je rétracte ce que j'ai dit à ce sujet ; ils ne sont pas faibles en eux-mêmes. Avec la grâce de Dieu, la raison humaine peut arriver à la possession, à la découverte de certaines vérités constitutives, aux vérités de l'immortalité de l'âme, de l'existence de Dieu. Plût à Dieu que ces hommes fussent écoutés, quand ils s'efforcent de nous rendre les grandes vérités morales dont l'humanité ne peut pas se passer ; mais cette humanité ne les écoute pas, parce qu'elle sent qu'il leur manque je ne sais quel accent de vérité, faute duquel l'affirmation de l'immortalité de l'âme, de Dieu lui-même, reste sans efficacité quand il y manque la connaissance révélée de Dieu, la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ et la puissance de la prière (Applaudissements). Voilà ce qui fait défaut à ces ouvrages, bien qu'ils nous apportent cependant leur concours pour relever l'âme et la raffermir dans la possession des vérités nécessaires qui sont le commencement de la foi.

Leur œuvre est bien belle, bien grande, s'ils consentaient à comprendre leur rôle et celui de leurs adversaires. Ils n'ignorent point eux-mêmes qu'ils pratiquent une philosophie séparée ; ils touchent les limites de la raison humaine dont ils sont les disciples les plus cultivés ; elle leur suffit dans la limite des problèmes qui réduisent la sagesse à poursuivre ce qui peut être résolu par notre seule nature; ils ne veulent pas soulever certaines questions, faire certaines recherches ; mais, comme ils sont en présence d'adversaires qui ne mettent de péril à rien, ils se trouvent débordés ; ils ne peuvent les combattre que sur un champ restreint. Voila pourquoi le transformisme en possession de je ne sais quelle théogonie, les regarde comme des hommes timides et incomplets. Pour nous chrétiens, voilà où est notre place, notre voie, notre rôle, notre effort.

Il n'est pas besoin de citer des noms de prêtres, de laïques, d'apologistes qui font cette grande œuvre de restaurer la philosophie; mais en ce qui concerne la philosophie chrétienne, me sera-t-il permis de dire toute la vérité, même à mes amis, même à mes maîtres ? Oui, il est résulté de cet état de choses, même pour les familles chrétiennes les plus sages, même pour les familles les plus raisonnables, je ne sais quel préjugé funeste qui pèse sur leurs enfants. Peu de pères oseraient produire dans le monde un jeune homme qui ne mettrait pas l'orthographe, ou qui, au point de vue du passé, ignorerait le genre humain, comme dit Bossuet ; mais n'y a-t-il pas des pères de famille qui pensent

qu'une vue rapide de la philosophie, telle que la comportent les questions incohérentes du baccalauréat, est suffisante? De là une lacune dont ils ne se relèveront pas. Auront-ils, en effet, plus tard l'occasion d'apprendre ce que la jeunesse leur permettait de savoir? Il ne faut pas oublier que le temps de l'innocence est passé, depuis que le péché d'Adam pèse sur nos têtes. Nos enfants vont être mis en relation, non-seulement avec des articles de revue, mais aussi avec des hommes ardents pour les doctrines dans le faux, avec des professeurs qui veulent à tout prix faire admettre ces systèmes. Vous voulez les conduire au combat sans être armés de toutes pièces. Il y a un effort très grand à faire. Cet effort n'est pas commencé, pourquoi? parce que l'Université catholique est encore bien jeune. Et puis, dans le temps où il se fait tant de mal, où le peuple sent le besoin qu'on le prenne dans ses bras; il faut être capable d'établir tout ce qu'on a besoin de croire.

En résumé, voilà la situation de la philosophie; voilà trois classes d'ouvrages qui, aujourd'hui, sont entre les mains du public. Le transformisme, je n'ose pas dire triomphant, mais assurément bien orgueilleux; le spiritualisme hésitant et un peu découragé, et enfin les chrétiens dont je viens de faire la confession, mais qui ont pour eux la parole de Dieu et du Souverain Pontife. Si la philosophie laisse encore un peu à désirer, il m'a semblé, quand j'ai entendu la voix de Rome, que le miracle allait s'accomplir et que le paralytique allait prendre son lit et marcher (Applaudissements), que le miracle allait se renouveler, et que Léon XIII allait dire : « Levez-vous et marchez. »

Un mot va compléter ces aperçus. La philosophie comporte les grands problèmes de métaphysique. Quant à la psychologie, il n'y en a plus guère. La logique ici nous présente un coup d'œil bien étrange qui prouve l'affaiblissement de la philosophie parmi nous. Nous sommes dans cette situation contradictoire, au point de vue de la raison humaine, que jamais, à aucune époque, il n'a été fait autant de découvertes dans les sciences d'observation proprement dites. Nous avons des génies qui resteront dans l'histoire de l'humanité à côté des noms les plus célèbres. Nous avons Claude Bernard qui, lors de sa mort, s'est retourné vers Dieu. Son *Introduction à l'Histoire de la médecine*, ses expériences sur le foie, montrent vraiment une pratique de la méthode que rien n'a égalée à aucune époque. Quand les sciences font des progrès, les théories logiques disparaissent; c'est à peine si on les enseigne dans les maisons religieuses qui, malgré les programmes universitaires, ont compris l'utilité de la philosophie.

A la place de la théorie, de la vraie méthode par laquelle on fait des découvertes, nous en sommes réduits au transformisme, et aux méthodes de logique qu'il nous apporte. Je vous signale avec discrétion l'un des symptômes de notre temps. Il y avait en France un pays où l'on n'avait pas encore toléré la défense de l'erreur, c'était la Sorbonne. Encore bien qu'il soit dans le vieil usage universitaire que ni le recteur, ni le doyen n'approuvent les doctrines des thèses, on pourrait citer un grand nombre de thèses qui, depuis vingt ans, avaient été refusées à cause de certaines attitudes et de certaines doctrines compromettantes. Il était admis, dans les usages, que certaines vérités ne pourraient pas être niées, que certains dogmes, certaines doctrines ne pouvaient être ni défendus ni même discutés. Je ne juge pas, je rapporte ce qui était. Aujourd'hui, quand des ouvrages semblables se produisent, on les juge ; mais il est répété par chacun des examinateurs que la liberté est pleine et entière. Je demande jusqu'à quel point la liberté de l'erreur est utile? Et surtout l'erreur à la Sorbonne! Passons à la morale philosophique.

De la même façon que certains pères de famille ne paraissent pas voir que la raison est la vraie et solide préparation de la foi, il y a aussi aujourd'hui des chrétiens qui ne voient pas que ce retour et ces réflexions laïques, psychologiques, morales sur soi-même sont une préparation de meilleure conduite et la condition de la possession de la vertu et de la réalisation de l'ordre moral. Comme dit le proverbe :

« Aide-toi, le ciel t'aidera. »

Nous avons, à ce point de vue, un long passé, éclatant, glorieux, accepté par l'Église, trop glorieux pour que nous ne le regrettions pas.

Nous avons le Traité de morale de Malebranche, qui est son plus bel ouvrage, celui de Nicole; Vauvenargues, La Bruyère même avec ce qu'il a de mondain, tous étaient imbus de ces idées, à savoir qu'en dehors, à côté des pratiques de la foi, de la confession, de l'absolution, de la prière, il y a un travail humain à demander à toutes les intelligences qui pensent, et pour lesquelles les conditions de la vertu sont différentes, autres que pour l'homme qui n'a pas le temps de penser, de réfléchir. Ils croyaient qu'il y a l'œuvre de l'homme de loisir pour se posséder par la réflexion ; c'était la préparation humaine de la foi.

Aujourd'hui, je recherche ces livres de morale, je ne les trouve plus. Si je regarde ceux qui restent, je trouve une catégorie d'ouvrages et c'est la catégorie des œuvres de morale populaire.

Nous ne saurions trop signaler le danger de la façon dont ces livres là sont faits. Beaucoup d'associations d'enseignement gratuit, obligatoire, en dehors du christianisme, parallèles au christianisme, presque toujours secrètement hostiles, tâchent de répandre parmi le peuple des notions de morale. Rien n'est attaqué, il n'y a pas de scandale, mais si l'on fait bien attention à la façon dont ces livres sont rédigés, on constate qu'il y manque deux choses : l'autorité, parce que la vraie raison de la vertu comme sa vraie récompense n'y sont pas même indiquées, et même le cœur, parce que les hommes qui écrivent ces livres font bien plus usage de leur raison que du sentiment. Si vous les étudiez au point de vue des enfants auxquels on les destine, vous verrez que ces livres suivent une marche dégénérescente. Après avoir accordé aux vrais devoirs une certaine place, ils finissent par aller du côté d'une morale, je ne dis pas creuse, mais utilitaire; ils ne disent pas que le corps est un serviteur qui nous aide à collaborer à notre œuvre, mais ils parlent de la propreté, de la nécessité d'un certain respect vis-à-vis de soi-même. C'est l'exploitation de l'orgueil dans l'ordre de l'intelligence; on arrive ainsi à éteindre l'idée même de vertu. On en revient à Aristote qui préconisait le juste milieu : « Il faut se garder des extrêmes, il ne faut pas aller « jusqu'au sacrifice, il ne faut pas dépenser son cœur. N'est-ce « pas la dernière folie d'aimer Dieu comme s'il pouvait le « rendre ! »

Je laisse de côté des noms que le jugement porté sur le système rendrait délicats à prononcer.

J'ai montré l'état actuel de la philosophie, l'ère qui s'ouvre devant elle, les trois écoles qui se la partagent. J'ai ajouté quelques paroles sur la méthode, sur la logique et sur les contradictions de certains philosophes, et un mot sur l'absence de morale et sur les tendances d'une prétendue morale à l'usage des gens du monde.

DE L'IMPORTANCE DE LA PHILOSOPHIE

ET DE L'ACCORD ENTRE LES PHILOSOPHES CATHOLIQUES [1]

Par le R. P. Tondini, Barnabite.

Un célèbre philosophe allemand, Edouard von Hartmann, écrivait, il y a à peine quelques années : « La métaphysique » allemande, elle seule, peut vaincre l'ultramontanisme (c'est » ainsi que Hartmann appelle le catholicisme), car l'ultramon- » tanisme a pour lui les deux plus grandes puissances dans la » vie de l'humanité, le sentiment religieux et la bêtise (*die* » *Dummheit*) [2]. »

Sans songer au philosophe de l'Inconnu, Sa Sainteté Léon XIII répondait naguère solennellement à l'insolent défi qui, tous les jours, nous est répété au nom de la raison et de la science. Dès sa première Encyclique, le Saint-Père relevait l'importance de la philosophie et il l'appelait : « Cette science » de laquelle dépend, en grande partie, la vraie explication des » autres sciences et qui, loin de tendre à renverser la révéla- » tion divine, se réjouit au contraire de lui aplanir la voie et de » la défendre contre ses assaillants, comme nous l'ont enseigné, » par leur exemple et leurs écrits, le grand Augustin, le Doc- » teur angélique et tous les autres maîtres de la sagesse chré- » tienne [3]. »

[1] Ce discours imprimé à part avec un Appendice relatif à l'idéologie de saint Thomas, fait partie des : *Questions du jour*, publiées par la Société bibliographique.

[2] *Die Selbstzersetzung des Christenthums und die Religion der Zukunft.* — Heureusement, Hartmann lui-même se plaint, plus d'une fois, de l'influence de la volonté pour fausser l'intelligence. Attendons donc, avant de nous avouer vaincus, que les adversaires du catholicisme nous prouvent avec évidence : d'abord, que leur intelligence est supérieure à la nôtre ; ensuite qu'elle ne subit aucune influence de leur volonté.

[3] «... Philosophia, ex qua recta aliarum scientiarum ratio magna ex parte dependet ; quæque non ad evertendam divinam revelationem spectat, sed ad ipsam potius sternere viam gaudet, ipsamque ab impugnatoribus defendere, quemadmodum nos exemplo scriptisque suis magnus Augustinus, Angelicus Doctor, cæterique christianæ sapientæ magistri docuerunt. » (Litt. Encycl. *Inscrutabili*, 21 avril 1878).

Edit française, Paris, Librairie de la société bibliographique, p. 17.

Très-récemment encore, à la date du 31 juin, le Souverain-Pontife revenait sur le même sujet dans une courte allocution aux élèves du séminaire Pie et du séminaire romain. « Il est » nécessaire, leur disait-il, que vous vous adonniez assidûment » à la philosophie, sur laquelle les autres sciences s'appuient, » et de laquelle elles reçoivent leur véritable programme. »

Ces deux documents suffisent, à eux seuls, pour répondre à ceux qui s'étonnent que nous, catholiques, nous puissions parler hardiment de science et de raison, et, loin de les craindre, y voir deux puissants auxiliaires de la foi.

Mais Léon XIII ne se borne point à relever l'importance de la philosophie, il exprime aussi le désir que l'accord se fasse entre les philosophes catholiques, et il voit dans l'unité de l'enseignement philosophique une des plus grandes forces contre les adversaires de la foi. « Plus les ennemis de la religion, dit-» il, font de grands efforts pour enseigner aux hommes sans » instruction, et surtout aux jeunes gens, des principes qui » obscurcissent leur esprit et corrompent leur cœur, plus il faut » travailler ardemment à faire prospérer non-seulement une » habile et solide méthode d'éducation, mais, surtout, à rendre » l'enseignement lui-même de la foi catholique entièrement » semblable dans les lettres et les sciences, *et, en particulier,* » *dans la philosophie* [1]. »

Permettez, Messieurs, que, prenant en quelque sorte pour texte de ce discours le passage de l'Encyclique de Sa Sainteté qui concerne la philosophie, après avoir traité brièvement de l'importance de cette étude, je vous soumette quelques réflexions ayant pour but de favoriser l'accord entre les philosophes catholiques. Par accord, je me hâte de le dire, je n'entends pas l'absence de toute discussion dans une science que l'activité de la pensée humaine ne saura jamais épuiser, mais seulement l'absence de tout ce qui, en nous divisant sans profit, affaiblit nos forces, et nous fait tourner contre nous-mêmes des armes si impérieusement réclamées par la grande cause des âmes, et par celle de la science elle-même.

[1] «... Quo validius contendunt religionis hostes imperitis hominibus, ac juvenibus præsertim, ea discenda proponere quæ mentes obnubilent moresque corrumpant, eo alacrius adnitendum est ut, non solum apta ac solida institutionis methodus, sed maxime institutio ipsa catholicæ fidei omnino conformis in litteris et disciplinis vigeat, *præsertim autem in philosophia.* » Encycl. *Inscrutabili*, id., id. — Ed. franç., id., id.

I

M'étendre devant vous sur l'importance de la philosophie serait tout au moins superflu, et, si je touche ce point, c'est uniquement pour rappeler des souvenirs toujours utiles. Qu'il me suffise donc de remarquer que, dès le berceau même de l'Église, quand Rome païenne s'aperçut que, pour étouffer la nouvelle société religieuse, il fallait autre chose que du sang et du mépris, le christianisme fut attaqué au nom de la philosophie. Et, dès ces premiers jours de l'Église, à côté des martyrs, nous trouvons des philosophes ou, plutôt, des philosophes-martyrs, aidant à la formation de la société chrétienne par la puissance de la pensée et par celle, plus grande encore, du sacrifice. On dit que la société redevient païenne ; raison de plus pour que, de nos jours encore, à côté des martyrs, elle trouve des philosophes ou, ce qui vaudrait mieux, des philosophes-martyrs.

Ce que l'Église pensait, dans les premiers siècles, de la philosophie vous est bien connu ; Clément d'Alexandrie et saint Augustin nous l'ont dit [1]. J'ai à peine besoin de mentionner saint Thomas et sa grande école [2].

Plus tard, le XVIIIe Concile œcuménique, Ve de Latran (1512), déclarait qu'il ne saurait jamais y avoir de contradiction entre ce qui est vrai devant la raison et ce qui est vrai devant la foi ; enjoignait aux professeurs de philosophie d'entreprendre la réfutation de toutes les doctrines contraires à la foi, et en donnait pour raison que *tous les arguments des philosophes antichrétiens sont tels qu'ils peuvent être réfutés* [3]. Et quand, pour arriver à une époque très-rapprochée de la nôtre, l'excès des égarements de la raison humaine avait amené des esprits, qui n'étaient certainement pas vulgaires, à douter de la puissance de la raison et à faire une place excessive à l'autorité, Rome n'hésitait pas à affirmer et à soutenir de nouveau les droits de cette raison qui, — venant elle aussi de Dieu, si elle est impuissante à

[1] Clém. d'Alex. *Strom. I.* — Saint Augustin. *De Ordine II*, 44, et *passim*.

[2] Voir, dans l'édition à part de ce discours, l'Appendice n. IV. « *Passage de Saint Thomas sur l'utilité de la philosophie dans les matières de foi,* » p. 66.

[3] « Cumque verum vero minime contradicat, omnem assertionem illuminatæ fidei contrariam falsam esse definimus... — Teneantur (philosophiæ magistri) omni studio hujusmodi philosophorum argumenta, *cum omnia solubilia existant,* pro viribus excludere atque resolvere. » VIIIe session.

atteindre *toute seule* les vérités de l'ordre surnaturel, peut cependant, aidée de la révélation et de la grâce, conduire l'homme à la foi [1].

Enfin, le Concile œcuménique du Vatican résumait en des termes d'admirable clarté la doctrine de tous les siècles touchant les rapports de la raison et de la foi. Je ne vous cite que les extraits suivants :

« Quoique la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir de véritable désaccord entre la foi et la raison, » car Dieu qui révèle les mystères et communique la foi est le » même Dieu qui a répandu dans l'âme humaine la lumière de » la raison, et Dieu ne peut se nier lui-même, ni le vrai contre- » dire le vrai. Cette apparence imaginaire de contradiction vient » principalement, ou de ce que les dogmes de la foi n'ont pas » été compris et exposés suivant l'esprit de l'Église, ou de ce » que des opinions arbitraires (*opinionum commenta*) sont pri- » ses pour des jugements de la raison... Et non-seulement la » foi et la raison ne peuvent jamais être en désaccord, mais » elles se prêtent un mutuel secours : la droite raison démontre » les fondements de la foi, et, éclairée par sa lumière, développe » la science des choses divines ; la foi délivre et prémunit la » raison des erreurs, et l'enrichit d'une connaissance multi- » pliée [2]. »

Voilà la vraie doctrine de l'Église sur les rapports de la raison et de la foi ; elle est ancienne, sans doute, mais déjà plusieurs Papes, qui se sont succédé en ce siècle, ont cru opportun de la rappeler tout particulièrement aux fidèles, et de leur recommander l'étude sérieuse de la philosophie. Je n'en citerai qu'un seul exemple. Il y a cinquante ans, un prédécesseur de Léon XIII, Pie VIII, avait un jour à ses pieds un jeune ecclésiastique en qui il découvrait des aptitudes singulières pour

[1] « Rationis usus fidem præcedit et ad eam hominem, ope revelationis et gratiæ, conducit. » Prop. IIIe, relative au traditionalisme (1855).

[2] « Verum, etsi fides sit supra rationem, nulla tamen unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest : cum idem Deus, qui mysteria revelat et fidem infundit, animo humano rationis lumen indiderit ; Deus autem negare seipsum non possit, nec verum vero unquam contradicere. Inanis autem hujus contradictionis species inde potissimum oritur, quod, vel fidei dogmata ad mentem Ecclesiæ intellecta et exposita non fuerint, vel opinionum commenta pro rationis effatis habeantur... Neque solum fides et ratio inter se dissidere nunquam possunt, sed opem quoque sibi mutuam ferunt, cum recta ratio fidei fundamenta demonstret, ejusque lumine illustrata rerum divinarum scientiam excolat ; fides vero rationem ab erroribus liberet ac tueatur, eamque multiplici cognitione instruat. » — Constit. dogmat. *Dei filius*. Cap. IV. *De fide et ratione*.

l'étude de la philosophie. Le Pape l'engagea vivement à faire de cette science le but de sa vie et à publier des ouvrages philosophiques, et il n'hésita point à ajouter ces paroles mémorables : « Les prédicateurs et les confesseurs ne manquent pas à l'Église ; » ce dont elle éprouve le besoin, en ce moment, c'est d'avoir à » son service des écrivains solides, qui puissent convertir les » hommes en les prenant par la raison [1]. »

Beaucoup plus solennellement que son prédécesseur, et ne s'adressant plus à un simple ecclésiastique, mais à tout l'épiscopat catholique et, par lui, à toute l'Église, Léon XIII ne se montre pas moins préoccupé que Pie VIII de la nécessité de philosophes solides qui puissent convertir les hommes, en les prenant par la raison.

En voilà assez sur l'importance que l'Église donne à la philosophie. Son autorité nous suffit ; mais il est bon de remarquer que l'appel de Léon XIII et de ses prédécesseurs répond à un des besoins urgents de notre époque, soit que nous regardions la société qu'il faut ramener à Dieu, soit que nous nous considérions nous-mêmes, soit que nous nous rendions compte de la terrible influence que peut avoir une fausse philosophie.

Quant à la société qu'il faut ramener à Dieu, elle est, hélas ! très-loin de Lui. Or, le vrai chrétien, quand il ne peut faire aux autres tout le bien qu'il désire, leur fait au moins tout le bien qui est en son pouvoir. Si donc, avec bon nombre d'âmes, nous ne pouvons plus nous placer sur le terrain de la foi, parce que, sur ce terrain, nous leur tiendrions un langage devenu pour elles incompréhensible, nous nous placerons sur le terrain de la raison. En leur apprenant à faire bon usage de la raison, nous les aurons acheminées, même à leur insu, vers la foi; car toute vérité, même purement naturelle, est un pas vers Dieu. Si le seul nom d'Église leur fait peur, sans jamais céder une seule parcelle de vérité, sans faire aucune concession à l'erreur, nous commencerons pas affermir leurs convictions sur les diverses autorités qui constituent la société, en leur donnant une bonne base rationnelle. En respectant ces autorités, elles se prépareront à apprécier et à respecter celle de l'Église. Si, présentés par l'Église, les principes de la morale chrétienne paraissent trop sévères, c'est au nom de la raison que nous leur présenterons ces enseignements, seule base sûre et industructible de la famille et de la société ; puis, quand ils s'y seront suffisamment exercés et

[1] *An outline of the life of the very Rev. Antonio Rosmini, founder of the Institute of Charity*, edited by the Rev. Father Lockhart. - London, Richardson 1856, p. 40.

en auront reconnu la nécesité et les avantages, nous leur dirons : « L'Église n'enseigne pas autre chose. » En un mot, comme ce n'est jamais la raison qui éloigne de Dieu, mais seulement son abus, nous nous efforcerons de les habituer à s'en servir en tout, de façon qu'elle soit pour eux ce que l'Église a dit d'elle, « un guide vers la foi [1]. » Seulement, pendant ce travail, nous n'oublierons pas de prier ; car bien insensé est celui qui se flatte tout seul d'amener à Dieu une seule âme. Avec l'Apôtre nous dirons et nous répèterons : « Moi je sème, un autre arrose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement. » (I. Cor. III, 6.)

Voilà pour la tâche d'amener à Dieu les âmes qui en sont tout-à-fait éloignées. Mais, pour celles aussi qui possèdent le don inestimable de la foi, pour nous aussi, la philosophie n'est pas sans de grands avantages. Messieurs, on parle beaucoup du scandale moral ; déplorons-le de toutes les forces de notre âme, mais n'y a-t-il pas un scandale plus à redouter encore que le scandale moral, le scandale intellectuel ? Le spectacle du vice peut bien ébranler notre vertu, mais une seule contradiction qu'on croit pouvoir relever entre la foi et une donnée certaine de la science, entre les premiers principes du raisonnement et une doctrine révélée, cette seule apparente contradiction, dis-je, ne pourrait-elle pas suffire, en certains instants du moins, à renverser de fond en comble tout l'édifice des croyances religieuses d'une âme, et, avec lui, toute morale et toute vertu ? On dira, peut-être, que ceci n'arrive jamais sans faute de la part de cette âme ; mais pourquoi alors ne pas se dire aussi que celui qui subit le scandale, ne le subit jamais sans quelque faute de sa part ?

Dans l'un et dans l'autre cas, la faute personnelle ne rend pas moins déplorable l'influence du scandale, ni moins grave l'obligation de l'empêcher quand cela est en notre pouvoir. Or, un père, une mère, peuvent bien arriver à protéger la vertu encore inexpérimentée de leur enfant, à l'isoler de tout ce qui pourrait gravement l'exposer ; mais on dirait que, dans la société où nous vivons, il n'y a pas de précautions suffisantes pour soustraire au scandale intellectuel qui menace la foi. La liberté, ou plutôt la licence, de tout dire et de tout écrire place, de très-bonne heure, le jeune homme en présence des plus ter-

[1] « Ratiocinatio Dei existentiam, animæ spiritualitatem, hominis libertatem, cum certitudine probare potest. Fides posterior est revelatione, proindeque ad probandum Dei existentiam contra atheum, ad probandum animæ rationalis spiritualitatem, ac libertatem contra naturalismi ac fatalismi sectatorem, allegari convenienter nequit. » — Prop. IIe, relative au traditionalisme. Voir aussi la IIIe propos. citée plus haut, p. 80.

ribles problèmes qui aient éprouvé la foi, la vertu et le génie de nos pères. Et ce jeune homme s'y heurte, fort souvent, sans aucune préparation, ou, plutôt, toute son éducation intellectuelle paraît n'avoir été dirigée que vers le double but de tendre des piéges à sa foi religieuse et de lui enlever les moyens d'y échapper ; de le désarmer et de le placer constamment en face de puissants adversaires.

De plus, tandis qu'on exigeait de lui la foi à ses maîtres dans l'étude de n'importe quelle autre science, on jetait le blâme, la méfiance et le mépris sur ceux dont il devait apprendre, avec les dogmes de la foi, les devoirs qui en découlent. Faudra-t-il s'étonner, après cela, si nous sommes inondés de jeunes gens qui, encore imberbes, s'intitulent déjà libres-penseurs ? En y songeant on est tenté d'en rire ; un peu de réflexion, cependant, change ce sentiment en une profonde tristesse, accompagnée du plus vif intérêt pour ces jeunes intelligences beaucoup moins coupables qu'égarées. Ah ! Messieurs, quel est celui, même d'entre nous, qui ait entièrement échappé au scandale intellectuel ; qui, au moins lorsque ses convictions religieuses le plaçaient en présence d'un pénible sacrifice, ne se soit point souvenu d'objections lues ou entendues contre la foi ; ne les ait point vues se dresser devant lui, revêtues de ces caractères trompeurs de force et de vérité que la passion, l'intérêt et l'horreur du sacrifice leur prêtent à notre insu ?

Certes, de même que nous devons être vertueux pour Dieu seul, il serait à souhaiter qu'en ces moments un enfant de l'Église sût lutter, soutenu uniquement par des motifs surnaturels. Toutefois, de même que l'Église, par son exemple et ses prescriptions, nous autorise à nous servir aussi, pour nous soutenir contre le mal, de considérations d'un ordre moins élevé, si les plus élevées ont perdu momentanément leur puissance ; de même que, tous les jours, les ministres de l'Évangile, pour détourner les hommes du vice, ajoutent aux considérations de l'offense que le péché fait à Dieu et du mal qui en résulte pour nos âmes, d'autres considérations tirées des funestes conséquences que le péché exerce sur le bonheur, même de cette vie ; ainsi, quand la lumière de la foi, ce sens, si vous me permettez d'employer cette expression, des choses surnaturelles, paraît momentanément s'obscurcir, ne rejetons point une lumière bien inférieure, *mais qui ne vient pas moins de Dieu;* acceptons plutôt, avec reconnaissance, le secours qu'elle apporte à notre foi. En l'acceptant nous ferons acte d'humilité chrétienne, de cette vertu qui ne trouve jamais de trop un appui offert à notre faiblesse.

Une dernière réflexion, et je passe à la seconde partie de ce discours. Autrefois, la puissance de gouvernement était surtout dans les moyens matériels, dans les armées ; aujourd'hui, elle est dans quelque chose dont nous sommes ici les représentants, dans les idées. Bacon disait : « *Scientia est potentia ;* » cela est vrai de toutes les sciences; mais cela est vrai, tout particulièrement, de celle qui est la base de toutes, la philosophie. L'homme du peuple en ignore peut-être le nom, mais, lui aussi, se demande constamment le pourquoi des choses, et la philosophie est la science des dernières raisons, des derniers pourquoi.

Quand l'ouvrier de nos villes, qui gagne péniblement son pain, voit passer devant lui le riche déployant un luxe parfois provocateur, et se demande le pourquoi de cette différence, il se pose un problème qui est aussi du ressort de la philosophie. Quand le pauvre cherche l'oubli de sa misère dans l'intempérance et le vice, et qu'il se dit, en étouffant ses remords : « La vie est courte, il faut que j'en jouisse de mon mieux ; tout finit avec la mort, » il s'est posé une question religieuse à la fois et philosophique, et lui a donné une réponse dictée, non point par la raison, mais par la passion ou les égarements de son esprit. Le pauvre, pas plus que le riche, ne peut donc se passer d'une réponse aux derniers pourquoi ; mais si, d'un côté, on enlève au peuple les solutions de la foi, et, de l'autre, on rend sa raison incapable d'y suppléer, ne fût-ce que dans une faible mesure, alors le peuple embrasse avec avidité une soi-disant philosophie dont la puissance de destruction est marquée en caractères de feu dans l'histoire ; c'est la philosophie des massacres, des incendies, des régicides, du nivellement général.

II

En voilà bien assez pour nous convaincre de l'importance d'une bonne philosophie, et justifier, si cela était nécessaire, la pressante recommandation du Pontife qui occupe en ce moment le siège de saint Pierre. Le premier Congrès bibliographique international devait prendre acte de ses paroles, et montrer, en y répondant, qu'elles trouvent de l'écho dans nos âmes. Cela cependant ne suffit pas ; il est de notre devoir de seconder le Chef de l'Eglise. Il exprime le désir qu'il y ait plus

d'accord entre les philosophes catholiques. Mais comment y arriver? Que faire ?

Permettez, Messieurs, que je m'abstienne de proposer ici un plan quelconque soit de *Tracts philosophiques*, répondant aux questions les plus importantes pour le bonheur de l'homme et de la société, soit d'écrits ayant pour but de montrer la nécessité de la métaphysique pour l'étude des sciences [1], soit, enfin, d'une série d'ouvrages des plus éminents philosophes catholiques de tous les pays. Mille raisons m'imposent cette réserve. De même, je ne m'arrêterai point à vous montrer les avantages de l'accord entre les catholiques. Autant vaudrait m'arrêter à démontrer que Jésus-Christ disait vrai quand il prononçait ces paroles, qui contiennent à la fois un grave enseignement et une prophétie : « Tout royaume divisé contre lui-même sera désolé. » (Luc. XI, 17.)

Le manque d'accord, nous le déplorons. C'est lui qui paralyse, en grande partie, les efforts de l'apostolat catholique, et on pourrait remarquer qu'avec le zèle déployé, à différentes époques, à nous attaquer mutuellement, nous aurions pu convertir à Jésus-Christ la moitié du monde. Mais cet accord est-il possible sur le terrain de la philosophie ?

Si le Saint-Père s'en montre désireux, nous pouvons bien croire qu'il est possible, surtout si, par accord, on entend, comme je l'ai dit plus haut, non pas l'absence de toute discussion, *mais seulement l'absence de tout ce qui nous divise avec détriment pour les âmes, et sans aucun profit pour la philosophie elle-même*. « Celui-là, disait un Père de l'Église, ne peut » être un philosophe qui se plaît à des luttes et à des combats » de paroles [2]. » Mais il y a plus : cette possibilité peut être aussi démontrée par la nature de la philosophie elle-même, car elle n'admet qu'un seul système qui soit, en même temps, vrai et complet. Je vais m'expliquer; peut-être arriverai-je à vous convaincre que l'accord, tel que nous l'avons en vue, dépend plus de la volonté que de l'intelligence. Ce sera un pas immense vers la réalisation du désir du Vicaire de Jésus-Christ.

Toutes les sciences qui constituent le savoir humain forment un ensemble qu'on peut représenter par une pyramide à plu-

[1] Des travaux de ce genre ont été déjà essayés. Je cite, au hasard : *La Métaphysique en présence des sciences naturelles*, par M. Domet de Vorges. — Paris, Didier, 1875.

[2] « Philosophiam consequi non potest qui, in verborum pugnis et concertationibus, operam suam collocat. » — S. Isid. Pelus. Ep. I, CCXX.

sieurs assises. De fait, si on divise toutes les sciences en groupes, et si on les classe suivant un ordre déterminé, on trouve que bon nombre d'entre elles sont dérivées d'autres sciences plus générales qui les renferment. De la première assise de la pyramide, nous montons ainsi à la seconde; là, moins de sciences diverses ; mais celui qui les possède possède aussi, dans leurs principes, toutes les sciences de la première assise. Celles de la seconde assise peuvent être, à leur tour, groupées sous d'autres sciences moindres en nombre, mais plus générales, dont elles sont dérivées et dans lesquelles elles sont contenues : et ainsi de suite jusqu'à ce que nous arrivions à une seule science qui les embrasse toutes, la philosophie. Celle-ci, en effet, est à tout le savoir humain ce qu'est l'algèbre à tout ce qu'il y a de quantités dans l'univers. Comme tout ce qui peut être mesuré tombe, *en tant que quantité*, sous le domaine de l'algèbre, de même tout ce qui EST — et nulle science ne peut avoir pour objet ce qui n'EST pas — tombe, *en tant qu'*ÊTRE (*ens*), sous le domaine de la philosophie, science qui a pour objet les lois de l'ÊTRE (*entis*), sous chacune de ses trois formes : l'idéale, la réelle et la morale [1].

Mais la philosophie aussi est, à son tour, une science disposée, comme toutes les autres, en forme de pyramide. Des données assez nombreuses qui constituent le corps de la science philosophique, on remonte à un nombre relativement restreint de principes qui les renferment et dont elles sont dérivées ; de ces premiers principes à d'autres plus généraux et moins nombreux qui renferment les premiers ; de ceux-ci à d'autres également moins nombreux et plus généraux, et ainsi de suite, jusqu'à ce que nous arrivions à ce principe, premier à la fois et dernier, suivant la marche suivie par le philosophe, à ce *primum philosophicum* qui renferme en germe tout le savoir humain.. Ce principe ne peut être qu'un, et voilà aussi pourquoi il ne peut y avoir qu'un seul système philosophique qui soit, à la fois, vrai et complet; voilà aussi pourquoi, non-seulement l'accord entre les philosophes catholiques tel que nous nous le proposons, mais même l'adoption d'un système philosophique unique, peuvent être démontrés comme *objectivement* possibles par la nature de la philosophie même. Mais il y a plus.

La philosophie, avons-nous dit, est la science qui étudie les

[1] De fait, tout ÊTRE (*ens*) quel qu'il soit, ne saurait être étudié qu'en tant que subsistant (forme réelle), ou en tant qu'objet de l'intelligence (forme idéale), ou en tant qu'objet de la volonté (forme morale).

lois de l'ÊTRE (*entis*) sous chacune de ses trois formes : la réelle, l'idéale et la morale. Or, ces lois ne peuvent pas être inventées ; elles sont découvertes et constatées; la philosophie n'est pas moins une science d'observation que de raisonnement ou, plutôt, elle n'emploie le raisonnement que pour éprouver la véracité de l'observation. Pourquoi donc ne pas admettre qu'on *puisse* arriver à un accord sur les lois fondamentales de l'ÊTRE (*entis*) comme on y arrive tous les jours sur les lois qui régissent le monde matériel? Devons-nous dire que l'obstacle ne gît point dans la nature de la philosophie, mais en ceci que les vérités philosophiques ont une application immédiate à la morale et à la conduite de l'homme? Ce serait bien le cas de déplorer, avec Hartmann, mais dans un autre sens que lui, l'influence qu'a la volonté pour fausser l'intelligence (*den fœlschenden Einfluss des Willens über den Intellect*). — Cela établi, voici quelques remarques qui me paraissent de nature à favoriser l'accord que nous nous proposons.

Constatons, avant tout, qu'assez souvent les différences et les motifs de désaccord ne sont qu'apparents. Dans ce cas, une certaine largeur de vues, et surtout de cœur, un peu d'abnégation pour s'imposer la tâche de comprendre celui qu'on envisage comme un adversaire, parfois seulement de la bonne éducation, suffisent pour amener la réconciliation des esprits.

Un grand écrivain italien, Manzoni, si je ne me trompe, observe qu'il y a des disputes qui ne finissent ni ne finiront jamais ; ce sont celles où chacune des deux parties ne fait que répéter son argument, sans faire aucune attention à celui de la partie adverse. Or, ne point parler plus d'un à la fois, laisser à l'interlocuteur le temps de s'expliquer, le traiter avec ce respect que l'on doit à tout le monde — et que les vraiment grands se plaisent à témoigner aux plus petits : tout ceci n'est pas moins de la vertu que de la bonne éducation ; les deux se prêtent un concours qui, pour notre but, n'est pas à dédaigner. J'oserai même ajouter qu'une sage réserve, avant de mettre au jour nos critiques, n'est pas sans importance pour notre réputation elle-même. Rien de plus facile que d'entasser des objections ; mais, outre que parfois elles peuvent être de nature à révéler plutôt de la légèreté que de la science vraie en celui qui les met en avant, il peut arriver aussi que ces mêmes objections aient été déjà traitées par celui contre lequel elles sont dirigées, et avec une vigueur de logique et une profondeur qui laissent bien en arrière celles qui sont déployées par son adversaire. Or, que doit penser le lecteur si, en faisant cette remarque, il est, en outre, blessé par le ton arrogant et dédaigneux dont on accompa-

gne la critique [1] ? Il me suffit d'avoir seulement touché ce point ; je passe aux divers systèmes philosophiques.

C'est ici surtout qu'il faut porter, avec le seul amour de la vérité, la réserve et tout l'ensemble de dispositions que je viens d'énumérer. Et d'abord, si l'observation ne me trompe point, ces systèmes, — je parle de ceux qui sont admis et discutés parmi les catholiques, — ne diffèrent parfois entre eux que par la diverse hauteur où le philosophe a placé son *primum philosophicum*. Ainsi, par exemple, il est clair pour tous que le *primum philosophicum* de Descartes : « *Je pense, donc je suis,* » occupe une assise qui est encore assez loin du sommet de la pyramide. Qu'est-ce que le moi ? Qu'est-ce que la pensée ? Qu'est-ce que l'existence ? etc.... Vous voyez, Messieurs, que Descartes laissait derrière lui un champ très vaste et encore inexploré. Saint Thomas d'Aquin plaçait certainement beaucoup plus haut son *primum philosophicum,* quand il nous parlait de ce *lumen, quædam manifestatio veritatis,—principium quo intelligitur,— in quo omnia cognoscuntur — et primo cognitum a nobis* [2]. Ces deux exemples vous font comprendre jusqu'à quel point l'accord est possible entre des systèmes qui différeraient seulement par la diverse hauteur à laquelle on a placé le *primum philosophicum.*

Certes, plus celui-ci est placé haut, plus le système est solide ; car il laisse moins d'espace, derrière lui, où le doute et l'erreur puissent avoir libre jeu, afin de renverser, avec le *primum philosophicum,* tout le système qui en découle. Mais si ce *primum,* à quelque hauteur qu'on le place, est un principe vrai et irrécusable, et que les conséquences en soient tirées avec une logique sûre et sévère, il est évident que ce système ne saurait être relégué entre les systèmes erronés, mais, tout au plus, entre les systèmes insuffisants. C'est, si vous me permettez la comparaison, une opération mathématique incomplète, mais entrant comme partie esentielle dans l'opération totale. Parfois, il est vrai, l'insuffisance elle seule pourrait constituer un danger ; signalons-le, après nous être bien assurés que tel est vraiment le cas ; mais gardons-nons bien de confondre l'insuffisant et

[1] E fra amici adunati a piccol crocchio
Qualcun dirà : « Dei due,
Il critico è il ranocchio
Il criticato è il bue. »

(Et, en des réunions d'amis intimes, quelqu'un dira : « Des deux, le critique est la grenouille, le critiqué est le bœuf). » *Un capitolo d'ideologia d'un ignorante.*

[2] Voir, dans l'édition à part, l'Appendice n° 1. *Passages de saint Thomas d'où sont tirées les expressions citées dans le discours :* lumen, quædam manifestatio veritatis — principium quo intelligitur, etc., p. 50.

l'incomplet avec le faux. *Unicuique suum*. Cette réflexion ne me paraît pas sans portée pour écarter beaucoup de récriminations entre des philosophes catholiques.

Je dois maintenant faire quelques remarques sur le *primum philosophicum* de saint Thomas d'Aquin. Si ce grand génie avait traité *ex professo* la question de l'origine des idées [1], il nous aurait communiqué, avec plus d'abondance et de clarté qu'il ne l'a fait, ce que son regard pur et pénétrant comme celui d'un ange, avait découvert sur la nature du *lumen*, *quædam manifestatio veritatis*. Faute de cela, bien des discussions ont eu lieu encore sur la nature de ce *lumen ;* dira-t-on qu'il est défendu de pousser plus loin ces recherches et de ne pas s'en tenir, maintenant et pour toujours, au point où la question a été laissée par saint Thomas ?

Assurément, nul d'entre nous ne peut en vouloir à ceux qui soutiennent que saint Thomas n'a pas tout dit, ce qui, d'ailleurs, serait prouvé, au besoin, par le seul fait que nous en sommes réduits à une expression métaphorique. Quand on parle de *lumen,* on signale seulement une analogie d'effet entre la lumière matérielle et le *primum philosophicum :* on ne dit pas en quoi celui-ci consiste ; en outre, un langage métaphorique ne saurait jamais être un langage strictement scientifique. Il me suffit, Messieurs, de ces quelques remarques pour vous mettre à même de juger si ceux qui cherchent à expliquer la nature du *lumen*, *quædam manifestatio veritatis* de saint Thomas pourraient être, avec justice, représentés comme tendant à détrôner sa grande école philosophique, et cherchant à substituer tout un système de leur création à celui de l'Ange de l'École : et cela au moment même où ils invoquent son autorité et déclarent ne reproduire que son système. Ils peuvent se tromper, je l'accorde ; qu'on signale leur erreur, si on est à même de le faire ; mais qu'on ne leur impute point ce qu'on ne saurait leur imputer sans injustice. *Unicuique suum.*

Il arrive, aussi parfois, que des personnes bien intentionnées, mais mal informées, jettent au beau milieu d'une discussion librement agitée parmi les catholiques le nom de Rome, nom à mon avis trop auguste pour qu'on le fasse servir d'épouvantail, afin de fermer la bouche à des adversaires philosophiques.

Sur cela, je n'ai qu'une chose à dire, et je suis sûr que je ne serai point désavoué par Rome. C'est que Jésus-Christ, en nous

[1] Voir dans l'édition à part l'Appendice, n° II : *Saint Thomas a-t-il traité* ex professo *la question de l'origine des idées ?* et n° III : *Un mot pouvant aider à résoudre la question de l'origine des idées selon saint Thomas*, pp. 58-66.

parlant de l'Église qu'il allait fonder, la représente comme une ville bâtie sur la montagne, et non point comme une ville souterraine ; il la compare à une lumière placée sur le candélabre de façon à éclairer toute la maison, et non point à une lampe qu'il faille aller chercher sous le boisseau. Rome sait bien parler quand elle veut, et elle n'a peur de personne ; quand elle ne parle pas, c'est qu'elle trouve des avantages à laisser la discussion se continuer ; et quand elle parle, elle le fait de façon à ce que tous puissent discerner sa voix de celle de tout autre, dont l'autorité, quelque grande qu'elle soit, ne saurait jamais être comparée avec celle de Rome. Quand la vraie Rome parlera, les vrais catholiques se soumettront.

Je dis qu'ils se soumettront, et, pour le faire, ils n'attendront pas que le Pape parle *ex cathedra*. Certes, je n'aurai garde d'élargir le champ de l'infaillibilité ; le Saint-Esprit qui a inspiré à son Église cette définition, est le même qui lui a inspiré d'en tracer les limites ; en les dépassant, nous nous exposons à sortir du droit chemin de la vérité. Qu'on en sorte à droite, par excès, qu'on en sorte à gauche, par défaut, c'est toujours en sortir ; d'ailleurs, toutes les hérésies peuvent être classées en deux grandes catégories : hérésies par excès et hérésies par défaut, et, généralement, les premières ont appelé les secondes, et les secondes, à leur tour, ont appelé les premières. Je n'aurai donc garde d'élargir le champ de l'infaillibilité ; mais est-il nécessaire de le faire pour se soumettre ? L'Église, Messieurs, n'est pas seulement maîtresse de vérité, elle est aussi mère ; quand une mère engage son enfant à ne point exprimer certaines opinions, à être plus réservé sur d'autres, l'enfant obéit. C'est qu'une mère a toujours des droits sur le cœur de son enfant, même lorsqu'elle s'abstient de faire valoir ceux qu'elle a sur son intelligence. Appliquons cela à l'Église. A l'intelligence elle demande la foi, elle ne le fait que très rarement ; au cœur elle demande l'humilité et la soumission, cela arrive plus souvent, mais, comme pour la foi, quand elle le fait, c'est toujours parce que ces vertus nous font grandir devant Dieu, et l'Église met là son bonheur.

Parfois aussi, hâtons-nous de le remarquer, d'ardentes polémiques, parmi les philosophes catholiques, sont déterminées par un motif de conscience. On s'effraie à la pensée des conséquences logiques que peut avoir un système que l'on croit faux ; on ne voit plus au bout de ce système que panthéisme, matérialisme ou scepticisme ; on se dit qu'il faut obvier au scandale ; on se représente une multitude innombrable d'âmes perdues à cause de la vogue que va acquérir ce système ; on se donne la

mission d'en empêcher le triomphe coûte que coûte. Messieurs, Dieu, qui aime les âmes plus que nous ne saurions jamais les aimer nous-mêmes, Dieu, Amour essentiel et infini, Dieu est aussi Sagesse infinie. Après Dieu, l'Église nous donne également l'exemple d'un amour des âmes que rien n'égale, uni à une sagesse que la nôtre ne saurait jamais égaler. Où irions-nous, si chacun se donnait la mission d'empêcher, coûte que coûte, ce qui lui paraît, — à lui, — un faux système philosophique ? Nulle tyrannie ne pourrait être comparée à la tyrannie morale qui en résulterait.

Imitons donc l'Église ; ce qu'elle permet ou tolère, sachons le permettre ou tolérer nous aussi. Peut-être découvrirons-nous un jour que tel système qui, à nos yeux, devait conduire droit à la négation même de Dieu, est, entre tous, celui qui est plus fait pour donner une base solide et inébranlable à l'enseignement scientifique de la théologie elle-même. « *Non in commotione Dominus,* » et on peut dire aussi : « *Non in commotione veritas.* » Le zèle, vertu assez facile, surtout pour les tempéraments sanguins ou bilieux, pourrait, à lui seul, nous induire en de graves erreurs et en de graves injustices. Un philosophe qui, chargé de nous guider à la vérité, le ferait en un style acerbe et passionné à l'égard de ceux qui ne partagent point ses opinions, me paraît semblable à un cocher, dont la manière de fouetter les chevaux trahirait une grande exaltation ; ce sera miracle si l'un et l'autre nous font arriver sains et saufs au but de notre voyage. Combattons donc les erreurs contre lesquelles nous croyons pouvoir nous élever ; mais que, dans notre langage, on remarque, avec une sage défiance de nous-mêmes, une grande déférence pour les prescriptions de l'Église à l'égard des discussions entre les catholiques. L'Église, *gardienne de* TOUS *les droits*, est aussi une gardienne jalouse du droit de libre discussion dans les questions que son autorité n'a pas encore décidées ; il me suffit de vous rappeler la lettre encore récente de Mgr Czacki (5 juillet 1877), écrite au nom de Pie IX, au sujet des disputes sur la composition de la matière, et, mieux encore, la Bulle *Sollicita et provida* (14 août 1753), de Benoît XIV, pour les examinateurs de l'*Index* [1].

[1] On peut voir, à ce sujet : *La lettre de Mgr Czacki et le thomisme, et les Constitutions de la Compagnie de Jésus et le Thomisme*, par le R. P. Paul Bottalla, de la Compagnie de Jésus, Poitiers et Paris, Oudin, 1878. — *Les Discussions des catholiques suivant les règles de l'Église*, par l'Av. D. F. des Mis Liberati. Paris, C. Dillet, 1873. Le lecteur trouvera dans ce dernier ouvrage l'analyse de la Bulle *Sollicita et provida*, de Benoît XIV.

Enfin, Messieurs, si ma pauvre petite expérience ne me trompe point, bon nombre de malentendus et, hélas ! parfois aussi de récriminations, trouvent leur source dans la fluctuation du langage philosophique. Ce point est si important qu'il me fournirait à lui seul la matière d'un long rapport : ici, je n'en dirai qu'un mot et je me hâterai de conclure.

De quelle importance est la précision dans le langage philosophique, personne ne l'ignore. De même que la différence d'un dixième de degré peut être appréciée comme nulle, si les deux côtés du triangle que nous mesurons vont bientôt rejoindre le côté qui leur est opposé, mais que la même différence peut nous induire en une erreur de millions de lieues, si les deux côtés doivent se prolonger jusqu'aux étoiles ; ainsi, une inexactitude de langage, insignifiante en d'autres sciences, peut suffire pour ruiner tout l'édifice du savoir, si elle a lieu en philosophie.

Et qui ne sait, en effet, que Spinosa bâtit tout son athéisme soi-disant scientifique sur une simple ambiguité dans la définition de la substance? Or, qu'on veuille bien se rendre compte de ce que le langage perd nécessairement de précision par le manque d'une langue unique pour tous les philosophes, par les traductions d'une langue dans l'autre, par l'introduction de nouveaux termes et de nouvelles formules; qu'on veuille aussi remarquer que la pauvreté relative de certaines langues peut bien, elle aussi, être nuisible à la précision du langage philosophique. Je me garderais bien de mal parler ici de la langue française; mais ai-je tort de faire remarquer qu'un seul mot, *être,* rend à la fois les deux mots latins *essere* et *ens*, mots qui ne peuvent pas être employés au hasard l'un pour l'autre? Et, quant au latin lui-même, est-ce que l'absence d'article n'est pas, quelquefois, une cause d'ambiguité? Est-ce que la nécessité de se plier à certaines exigences littéraires ne nuit pas non plus, quelquefois, à la clarté? Tous ceux qui ont parcouru quelques-uns des écrits de saint Thomas savent que c'est, souvent, au prix de l'élégance qu'il a pu obtenir la clarté; mais tous ne savent pas également sacrifier le beau au nécessaire.

Et puis, quand une nation a adopté pendant longtemps, avec le système d'un philosophe, son langage aussi, est-ce que ce langage n'arrive pas à faire, en quelque sorte, partie intégrante de son vocabulaire? et peut-elle s'en défaire facilement pour ne pas revêtir des idées nouvelles de formes ambiguës? Qui ne sait que l'influence de Locke en Angleterre a été telle que, même de nos jours, il faut traduire, pour ainsi dire, le langage philosophique adopté par bon nombre d'écrivains de ce pays? Si je ne me trompe, l'adoption d'un langage philosophique bien

arrêté, s'adaptant à toutes les langues et à tous les pays, marquerait un progrès immense pour la philosophie. Un inventaire, pour me servir de cette expression, du langage philosophique en usage aux différentes époques et dans les divers pays, en serait le premier pas.

Voilà, Messieurs, quelques remarques qui me paraissent de nature à favoriser l'accord entre les philosophes catholiques. Je n'ai pas épuisé mon sujet, mais je ne dois pas non plus abuser de votre patience, et je finis. Si elles pouvaient contribuer à diminuer le nombre des discussions qui nous divisent sans profit, je ne pourrais que bénir la pensée que j'ai eue de vous les soumettre [1].

[1] Voir, p. 51, le vœu relatif à la philosophie, adopté dans la séance générale du 4 juillet.

LES PROGRÈS DE LA SCIENCE SOCIALE

DEPUIS 1867

par M. Claudio Jannet, docteur en droit, professeur d'économie politique à l'Université catholique de Paris.

Un double courant s'est produit pendant les dix dernières années dans les études sociales :

D'un côté, de grands progrès ont été réalisés par la statistique et par ce qu'on pourrait appeler les sciences économiques appliquées, c'est-à-dire par les études ayant pour objet le commerce international, la circulation monétaire et fiduciaire, les finances publiques.

D'un autre côté, la science sociale générale, celle qui étudie l'ensemble des phénomènes relatifs à la production de la richesse et au bien-être des hommes a vu se produire des discussions sur ses principes fondamentaux, qui ont amené la création d'écoles multiples et fort divergentes.

I. LES PROGRÈS DE LA STATISTIQUE.

Les recherches de Quételet sur la reproduction constante de certains phénomènes moraux dans les grands nombres, ont été continuées et ont donné lieu à plusieurs travaux importants, en tête desquels il faut mentionner ceux de M. Rümelin, *Rede und Aufsaetze* (Tubingue, 1875), et de M. Georg Mayr, *Die Gesetzmæssigkeit in Gesellschaftsleben* (Münich 1877). L'on a même essayé, en France, de constituer sur la base de la *physique sociale*, une science nouvelle, désignée sous les noms de *Démologie* et de *Démographie*.

Assurément ces recherches, en mettant en lumière l'action de certains motifs de détermination et leur intensité dans un état social donné, ont apporté à l'économie politique et même à la philosophie des éléments qu'on ne saurait négliger; mais la tentative d'exprimer l'ensemble des phénomènes sociaux par des moyennes, des coefficients et des diagrammes a échoué. L'*homme moyen*, que plusieurs savants de cette école ont

essayé de déterminer, n'existe pas plus que l'*homme de la nature* de Rousseau et de pareilles études, loin d'être l'application de la méthode d'observation, sont bien plutôt de l'*idéologie* pure. Tout ce qui touche au bonheur et au bien-être des familles et des peuples échappe à ces procédés; or, c'est là le *criterium* à laquelle la science sociale doit rapporter toutes ses recherches.

Les *Congrès internationaux de statistique*, qui, depuis vingt ans, se réunissent tous les deux ans dans les principales capitales de l'Europe, et concentrent leur action dans une commission permanente composée des chefs des services statistiques des différents États, ont donné de bien meilleurs résultats parce qu'ils ont été inspirés uniquement par l'esprit pratique. Ils ont déjà fait beaucoup pour l'adoption de cadres uniformes dans les relevés statistiques. Chaque pays s'est chargé de la statistique internationale comparée de quelqu'une des principales branches de l'activité économique. L'*Agriculture*, les *Finances des grandes villes*, les *Banques*, les *Progrès de la richesse générale*, ont été l'objet des travaux les plus intéressants de la part des bureaux de statistique de France, de Hongrie, d'Italie et d'Autriche.

Si les procédés graphiques sont généralement impuissants à exprimer les phénomènes moraux, ils trouvent une fort légitime application quand il s'agit de faits matériels et simples. M. Engel, directeur de la statistique de Berlin, en a fait un grand usage; mais le service français de la statistique graphique, établi au ministère des travaux publics, a précisé l'emploi de ce procédé et l'a appliqué pour constater le mouvement commercial sur les voies de communication en France d'une façon particulièrement remarquable, qui a valu à son directeur, M. Cheysson, une médaille d'or à l'exposition universelle de 1878.

Un sens particulièrement pratique distingue nos statisticiens français. On le retrouve notamment dans les différentes publications de M. Loua et dans le *Traité théorique et pratique de statistique* de M. Maurice Block (1877), qui restera pendant longtemps, croyons-nous, l'ouvrage classique dans cette branche de la science.

En Amérique nous devons signaler comme des œuvres très remarquables le *Census* du *Dominion du Canada* de 1871, dû à la direction de M. Taché, qui est bien supérieur comme procédés et méthodes à la plupart des recensements européens, ainsi que les statistiques, spéciales aux faits relatifs au régime du travail, que publie depuis 1869 dans des *reports* annuels M. Caroll Wright, chef du *bureau of statistics* du Massachussetts.

II. LES PROGRÈS DES SCIENCES ÉCONOMIQUES APPLIQUÉES.

L'immense extension qu'ont pris les échanges internationaux, et l'activité dans la circulation et l'emploi du crédit qui en ont été la conséquence, ont merveilleusement confirmé les vues des premiers maîtres de la science. Les lois qu'ils avaient formulées ont paru d'autant plus exactes, qu'elles ont été appliquées sur de plus vastes théâtres et avec plus d'amplitude. De là un grand nombre d'ouvrages de valeur sur le commerce international et la circulation, au premier rang desquels il faut citer les ouvrages de M. Dunning Mac Leod sur les banques, de M. Goschen sur *la Théorie des changes étrangers*, de M. Clément Juglar sur *les Crises financières* et *le Change*, puis *Lombard-Street* de M. Bagehot, *la Monnaie* de M. Stanley Jevons, *l'Or et l'Argent* de M. Wolowski, *les Études sur les traités de commerce* de M. Amé, les recherches si neuves de M. de Butenval sur *l'Établissement du premier tarif général de douane en France, le libre Échange et les causes qui en ont retardé l'introduction* par M. Fawcett.

L'augmentation croissante des charges qui pèsent sur les peuples modernes a amené un développement parallèle de la *science des finances* qui a dû rechercher les moyens de faire rendre le plus possible au contribuable en arrêtant le moins que faire se peut l'essor de l'activité industrielle. Cette branche de l'économie politique a été formulée d'une façon fort remarquable en Allemagne par M. Wagner dans la nouvelle édition du *Lehrbuch der Finanzwissenschaft* de Rau (Berlin, 1872), par M. de Stein, dans un ouvrage publié sous le même titre à Vienne en 1871, en France par M. Leroy-Beaulieu dans son *Traité de la science des finances* par M. Vigne (*Traité des impôts*).

Des faits nouveaux se produisent d'ailleurs au fur et à mesure que la civilisation occidentale s'étend sur un plus vaste espace. Les découvertes des gisements aurifères de la Californie et de l'Australie, celle des mines d'argent de Nevada, ont, par leurs conséquences économiques, donné lieu à une littérature spéciale fort importante. M. Clément Juglar, entre autres, a signalé le rôle tout nouveau que jouent aujourd'hui dans les échanges les envois directs d'or. Il n'est pas jusqu'au paiement de l'indemnité de guerre de cinq milliards fait par la France à l'Allemagne qui n'ait révélé la part considérable prise dans les transactions internationales par les transferts des titres de valeurs publiques. Le rapport fait sur ce paiement, par M. Léon Say, au nom de la commission du budget de 1875 et divers travaux sur

les effets qu'il a à son tour produits en Allemagne [1], sont des documents qui prendront rang dans la science à la date douloureuse qu'ils rappellent.

L'établissement du système protectionniste aux États-Unis par les aveugles passions sectionnelles de la Nouvelle-Angleterre, après la guerre de la Sécession, a provoqué des travaux fort intéressants sur la prospérité matérielle des peuples. En vain M. Carey, de Philadelphie, a-t-il essayé de construire une théorie scientifique du protectionnisme et de la monnaie de papier; il n'a rencontré dans sa propre patrie qu'un nombre insignifiant de disciples, tandis que la nécessité de défendre, malgré les préjugés du moment, les doctrines du libre échange et d'une circulation fondée sur les métaux précieux, a suscité toute une pléiade d'économistes qui honorent singulièrement leur pays. MM. Amasa Walker, David Wells, Charles Sumner, Francis Walker entre autres, méritent d'être lus en Europe aussi bien qu'en Amérique.

Il n'est pas jusqu'à l'Australie qui n'ait déjà produit des écrivains de talent. Le Traité général de M. Hearn, professeur à l'Université de Melbourne (*Plutology or the theory of the efforts to satisfy human wants*, Melbourne, 1864) ; les *Studies in political Economy*, de sir Anthony Musgrave, gouverneur de l'Australie du sud (Londres, 1875), ont naturellement mieux élucidé le rôle que jouent les métaux précieux dans l'économie d'une nation.

III. L'ÉTAT DE LA SCIENCE SOCIALE GÉNÉRALE ET LES DIFFÉRENTES ÉCOLES ÉCONOMIQUES CONTEMPORAINES

Quelques progrès que l'économie politique ait pu faire dans certaines branches d'application, elle a éprouvé dans l'ensemble de ses principes un ébranlement tel qu'un de ses représentants actuels les plus distingués en Angleterre, M. Stanley Jevons a pu dire récemment qu'elle était tombée dans un état chaotique [2].

En effet, si l'économie politique comprise dans sa véritable signification a des origines aussi anciennes que la civilisation, cependant en tant que science distincte elle a été formulée seu-

[1] V. Engel, *Reichsfinanzwesen*, Berlin 1874, et un article de M. Wolowski dans le *Journal des Economistes* de décembre 1874, *Résultats économiques du payement de la contribution de guerre en France et en Allemagne.*

[2] Discours d'ouverture de son cours à l'University College en 1878, traduit par le *Journal des Economistes* de mars 1877.

lement au XVIIIe siècle. Or, le système scientifique élaboré par Adam Smith, Condillac, J.-B. Say et continué par Malthus, Ricardo, Stuart Mill, Rossi, Bastiat, ce système, disons-nous, s'est trouvé impuissant devant le redoutable phénomène social auquel nous assistons : un malaise et un antagonisme tous les jours plus grands dans les classes laborieuses, coïncidant avec un incontestable accroissement de la richesse générale et avec un très grand perfectionnement de ce qu'on pourrait appeler l'outillage général de l'humanité.

Sans doute les hommes qui de nos jours continuent la tradition d'Adam Smith et de Say et qui s'appellent l'école libérale ou orthodoxe, MM. Garnier, de Molinari, Courcelle-Seneuil en France, Max Wirth, Julius Faucher, Schultze Delitsch en Allemagne, Lowe, Fawcett, Cairnes, Jevons en Angleterre, ont une valeur incontestable et ils sont en possession de la vérité sur beaucoup de points. Mais la science qu'ils ont voulu faire reposer exclusivement sur l'affirmation du droit humain et la recherche exclusive de l'utilité individuelle, ne répond pas à l'ensemble du problème social tel qu'il se pose devant la société moderne. On a pu en trouver la preuve manifeste dans une discussion scientifique fort curieuse, qui a eu lieu sur les lois de la fixation des salaires, sujet d'un intérêt vital s'il en fut.

D'après la théorie formulée par Adam Smith et avant lui par Turgot, le travail est une marchandise comme une autre ; son cours est réglé par les lois de l'offre et de la demande ; or comme le penchant à multiplier accroît plus rapidement l'offre du travail que le capital qui le demande ne s'accroît lui-même, le salaire des ouvriers tend toujours à se restreindre à ce qui est strictement nécessaire à leur subsistance. Cette situation ne peut s'améliorer, d'après M. Stuart Mill, que si les ouvriers consentent à limiter le nombre de leurs enfants, ou si l'État, sage pour eux, applique aux nombreuses familles les lois sur l'ivrognerie. Un économiste français, plus humain et plus confiant dans l'avenir, espère beaucoup d'une mobilité de plus en plus grande des travailleurs ; il compte sur les *Trades Unions* perfectionnées pour faire en grand le *commerce du travail* et transporter rapidement d'un bout à l'autre du monde les bandes enrégimentées des travailleurs selon les fluctuations de la demande [1].

En vain la pratique de populations considérables démentait ces théories. Là les salaires étaient fixés par la coutume ; les

[1] M. de Molinari, *Le mouvement socialiste et les réunions publiques* (1872), 2me partie, chap. IV.

patrons se considéraient comme obligés moralement de veiller à la subsistance de leurs ouvriers et s'efforçaient de les maintenir autour de leurs établissements par la régularité du travail et leurs bons procédés. Après les grands travaux de M. Le Play, l'importance de ces bonnes pratiques absolument contraires à la théorie économique, était constatée par l'enquête faite, en 1867, par le jury *chargé de décerner des récompenses aux établissements qui avaient développé la bonne harmonie entre les personnes coopérant aux mêmes travaux*. Plus récemment deux hommes considérables de l'industrie française, M. Mony et M. Leurent (du Nord), ont encore témoigné qu'en France les salaires peuvent bien hausser, mais qu'ils ne baissent presque jamais et que les augmentations, moins rapides à certains moments qu'en Angleterre, sont par compensation définitivement acquises aux ouvriers. Singulière loi de l'offre et de la demande, qui ne fonctionne que d'un seul côté !

L'infatuation des économistes libéraux était telle sur ce point que, prenant la donnée de Smith si souvent démentie par la pratique pour une vérité absolue, et procédant par voie de syllogisme, ils en avaient déduit une théorie connue sous le nom de *wage-fund*, selon laquelle il y aurait dans un pays donné, une certaine somme fixe destinée au paiement des salaires ; cette somme se partage par une opération arithmétique entre le nombre existant d'ouvriers ; leurs salaires ne peuvent être accrus que par une diminution de leur nombre ou par une augmentation des capitaux eux-mêmes. De cette théorie on conclut qu'aucun effort de la part des ouvriers, qu'aucune bienveillance de la part des patrons, ne peut améliorer l'état des salaires. Selon M. Cairnes, le plus éminent représentant de l'école orthodoxe en Angleterre, si les employeurs de travail réduisent arbitrairement les salaires, il ne faut pas s'en alarmer ; leurs profits exagérés finiront toujours par revenir aux ouvriers, parce qu'ils augmenteront le *wage-fund !!*

Malheureusement *cette confortable doctrine pour les temps de crise industrielle*, comme on l'a appelée, s'est écroulée sous le souffle de la critique. M. Thornton, dans son livre publié en 1869, *On Labour, its wrongful claims and rightful dues*, en a démontré la fausseté. Tout cet échafaudage de déductions reposait sur cette fausse idée, que le travail était toujours payé sur un capital antérieur. Cela est vrai, seulement dans certaines situations financières ; dans la grande majorité des cas il est rémunéré par le produit même qu'il a contribué à créer. La démonstration était si péremptoire que M. Stuart Mill se rétracta solennellement dans la *Forthnightly Review* de mai 1869.

M. Stanley Jevons et M. Hearn, de Melbourne, ont, depuis lors, exclu la théorie du *Wage-fund* de leurs expositions et enfin dans un magistral ouvrage, *the Wages question, a treatise on Wages and Wage-class* (New-York 1876), M. Francis Walker, professeur d'économie politique à Yale-College dans le Massachusetts, a achevé, comme dit le *Quarterly Review* de juillet 1877, de détruire cette erreur qui avait si longtemps offusqué « l'intelligence économique en Angleterre, en montrant qu'elle s'appliquait uniquement aux relations entre le capital et le travail à l'époque des grandes guerres européennes jusqu'à 1815. Toutes les théories économiques éphémères, continue le *reviewer*, pourraient être mises au compte de quelque influence morale ou matérielle prévalant à certaines époques. C'est en les mettant à nu qu'on peut commencer à approfondir et à élargir les fondations sur lesquelles doit, à la longue, s'étayer sûrement la science économique de l'avenir. »

Une pareille mésaventure arrivée à la science classique dans une question aussi importante, explique le ton de critique transcendante que prennent vis-à-vis d'elle les théoriciens modernes du socialisme et la formation de nouvelles écoles économiques, qui rejettent la plus grande partie de l'héritage scientifique des anciens maîtres.

Le socialisme contemporain a acquis une portée scientifique, une puissance sophistique pour mieux dire, qu'il ne faut pas se dissimuler. Il ne ressemble en rien aux rêveries plus ou moins religieuses, dans lesquelles se complaisaient Saint-Simon, Fourrier, Cabet, Pierre Leroux. La brutale logique de Proudhon a démoli définitivement toutes ces conceptions imaginatives. Auguste Comte a eu aussi sa part dans cette rénovation et toutes les nuances entre lesquelles le socialisme se divise actuellement, sont fortement imprégnées de positivisme.

D'ailleurs l'impulsion scientifique — comme la direction pratique — est aujourd'hui donnée par l'Allemagne. Ternichewsky, Rodbertus, Marlo, Lasalle et surtout Karl Marx, se sont assimilés tous les écrits des économistes, et leur procédé consiste précisément à se servir de telle ou telle définition erronée d'un économiste classique, comme d'une arme à double tranchant, avec laquelle ils pénètrent dans les joints de la cuirasse de l'organisation industrielle contemporaine. *Critique de l'Économie politique,* tel est le titre d'un premier opuscule publié en 1859 par Karl Marx. Il l'a refondu dans son ouvrage sur *le Capital,* qui est aujourd'hui la source où puisent la plupart des écrivains socialistes. Traduit en français en 1873, ce livre alimente les attaques des journaux socialistes les plus

répandus : tels sont *l'Égalité* à Paris [1], *le Vorwœrts*, organe du parti *démocrate socialiste* à Leipzig, *la Zukunft* à Berlin, *le Précurseur* à Genève, *le Socialisme progressif* à Lugano. Bien plus habiles que leurs devanciers français de 1830 à 1848, Karl Marx et ses disciples glissent rapidement sur l'organisation *collectiviste* que *l'Internationale* et la *démocratie sociale* réservent à l'humanité, pour insister sur la critique des données de l'économie politique. Ils invoquent même, avec beaucoup d'insistance, les découvertes historiques contemporaines pour opposer aux souffrances actuelles le bien-être dont jouissaient les classes populaires, avant la révolution religieuse du seizième siècle et la révolution politique du dix-huitième siècle, bien entendu en dissimulant que ce bien-être était dû à l'application des doctrines morales du catholicisme.

Le signe le moins équivoque de la puissance croissante de cette attaque contre les bases de la société est la formation en Allemagne d'une école de transition, qui prétend jeter un pont entre le socialisme et l'économie politique. Sous prétexte de ne s'occuper que de questions d'application, elle nie l'existence des lois économiques permanentes fondées sur la nature de l'homme. Prétendant réagir contre le point de vue trop exclusivement utilitaire des économistes, elle affiche le dessein de subordonner au *point de vue éthique* les manifestations économiques de la liberté et de l'activité industrielle. Tout cela est fort beau, mais il ne faut pas oublier qu'en allemand les mots n'ont pas leur sens naturel. Faire prévaloir la pratique sur la théorie, le point de vue *réel* sur le point de vue *idéal*, veut dire recourir aux expédients de l'empirisme, et les économistes de cette école ne craignent pas de dire qu'il n'existe pas de science sociale générale, mais seulement une *économie nationale* particulière à chaque peuple et à chaque époque de son histoire. *L'éthique*, quoi qu'en dise l'étymologie grecque, n'est pas la même chose que la morale. Tandis que celle-ci vient de Dieu et a sa formule immuable dans le Décalogue, *l'éthique* a une origine et une base purement humaines ; c'est l'idée que l'humanité se fait de la convenance des choses par rapport à la collectivité. Or l'humanité manifeste ses idées, ses convenances par l'organe de *l'État*. C'est ainsi que les hommes du *Verein für social Politik*, nom qu'ils ont pris en se constituant en école au congrès d'Eisenach en 1872, en reviennent à la donnée fondamentale de tous les systèmes socialistes : la substitution d'une organisation sociale imaginée par eux, réalisée par la

[1] Remplacée par le *Prolétaire* au moment où nous revoyons ces pages.

force de l'État, à l'organisation naturelle de la société telle qu'elle résulte de la libre activité des individus et des familles s'exerçant dans le cercle de défenses et de commandements que leur trace la loi de Dieu. « L'État, dit un d'eux, est et sera toujours l'institution morale la plus grandiose pour l'éducation du genre humain ! » Le bon sens populaire ne s'y est pas trompé et le nom de *Katheder Socialisten* (*socialistes en chaire*), qu'on leur lança un jour dans une discussion parlementaire, a fait si bien fortune qu'eux-mêmes ont dû l'accepter de bonne grâce.

Presque toutes les chaires des Universités allemandes appartiennent aujourd'hui à cette école. MM. Engel et Wagner la représentent à Berlin, M. Nasse à Bonn, M. Schmöller à Strasbourg, M. Scheel à Berne, et elle compte parmi ses adhérents des hommes haut placés dans l'empire allemand comme MM. Gneist et Henry von Sybel, comme M. Schœffle, ancien ministre du commerce à Vienne [1].

Sans doute tous ces écrivains n'ont pas absorbé le virus socialiste à la même dose. Par exemple, M. L. Brentano, l'auteur d'un travail de premier ordre [2] sur les anciennes corporations ouvrières est à peine influencé. Mais d'autres vont dans cette voie jusqu'à se rapprocher fort de Karl Marx. M. Wagner a au moins le mérite de la franchise quand il dit que le but de tous les systèmes socialistes, le sien compris, est *la production déterminée suivant un plan général et conformément au besoin des consommateurs pris dans leur ensemble* et exécutée d'une façon corporative [3].

Jusqu'à présent les économistes et les contribuables connaissaient surtout l'État comme un grand *consommateur*. M. Wagner, dans l'ouvrage dogmatique qu'il a publié au nom de toute l'école, insiste sur sa fonction de *producteur*. La production par l'État

[1] Le principal exposé du système de la nouvelle école est *l'Allgemeine oder theoretische Volkswirtschaftslehre* (actuellement en cours de publication à Leipsig), par M. Wagner en collaboration avec plusieurs de ses collègues. Il faut ajouter les ouvrages du Dr Schæffle (*Kapitalismus und Socialismus*, 1870, et *Baû und Leben des socialen Korpers*, 1876). Voir sur les diverses productions moins importantes des *Katheder socialisten*, W. Roscher, *Geschichte der National Economik* (1874), chap. xxxv, et une série d'articles très intéressants publiés, depuis 1872, par M. Maurice Block, dans le *Journal des Economistes*.

[2] Cet ouvrage a d'abord été publié en anglais sous ce titre : *On the history and development of gilds*, London, 1878, puis en allemand, *Die Arbeitergilden der Gegenwarte* 2 vol. in-8°, 1874. Frankfort.

[3] V. *la nuova Scuola economica tedesca della Socialismo della cattedra e la sua introduzione in Italia*, par M. Ciconne, professeur à l'Université de Naples, Neapoli, 1876, in-8°.

joue à ses yeux un rôle, tantôt égal, tantôt prépondérant, à côté de la production due à l'initiative privée. Adaptant son socialisme pratique à cette singulière théorie, il veut faire régler par l'État dans tout le pays l'équilibre entre la production et la consommation, comme le faisaient jadis pour quelques industries les corporations dans les villes fermées [1].

En réalité c'est le même but que poursuivent l'Internationale et les grandes *Trades-Unions* anglaises ; mais plus logiques, elles savent que cela n'est pas possible aujourd'hui, avec la facilité indestructible des communications et des échanges, si ce n'est en créant un nouvel État embrassant l'humanité tout entière et gouverné despotiquement par le syndicat de tous les groupes corporatifs et communaux !

En attendant d'en arriver là, les *Katheder socialisten* recommandent d'isoler les peuples par le relèvement des barrières de douane. Puis ils ont des recettes toutes prêtes : M. Schœffle voit le salut de la société dans l'institution de tribunaux du travail, et M. Schonberg, professeur à Fribourg en Brisgau, dans celles de *baillis de l'industrie* (*Arbeits-Aemter*), hauts fonctionnaires de l'Empire, choisis naturellement parmi les professeurs d'économie politique.

Il faut tenir compte, pour bien juger ces élucubrations plus ou moins scientifiques, de l'intensité des luttes politiques actuellement engagées en Allemagne.

Le *Katheder-Socialism* n'est en réalité que l'expression de l'attitude prise par le parti dont se sert M. de Bismarck. Cependant, en attendant que la force des choses leur ait donné un démenti, ces théories exercent dans les pays étrangers une influence qu'on ne peut se dissimuler.

On peut voir dans l'établissement des courants scientifiques contemporains comment la France a été peu à peu découronnée de sa suprématie intellectuelle. C'est vers les universités allemandes que tous les économistes américains, italiens, espagnols, belges, anglais mêmes, qui ne sont pas catholiques, tournent les yeux : c'est d'elles qu'ils attendent une direction.

Ce mouvement est surtout marqué en Italie. Dans ce pays qui, dès le seizième et le dix-septième siècle, cultivait déjà remarquablement la science sociale et qui a précédé dans cette voie l'Angleterre elle-même, la plupart des professeurs des universités se rattachent aujourd'hui à l'école des *Katheder Socialisten*. Le *Giornale degli Economisti* et *l'Archivio juridico* sont leurs

[1] Article programme dans le premier numéro du *Staats socialist* de Berlin, organe du *christlich arbeiter partei*, n° du 20 décembre 1877.

organes contre lesquels lutte *l'Economista italiano* représentant de l'école libérale; mais ce sont les novateurs qui avec M. Cusumano, M. Luzzati, M. Cossa entraînent le mouvement économique du nouveau royaume dans l'orbite germanique. Cependant ces professeurs ne suivent pas les douteux enseignements de leurs maîtres allemands jusqu'au socialisme, mais ils ont une tendance très accusée à exagérer l'action de l'État dans la pratique, et, sur les questions de principe, ils sont imbus des théories de l'éthique humanitaire et du transformisme appliqué aux principes moraux et économiques.

En Angleterre, de quelque prestige que jouisse la fausse science germanique, l'introduction de la nouvelle école se heurte contre le principe universellement adopté du libre échange. L'idée de la réglementation par l'État humanitaire de la production du monde entier ne peut, en dehors des internationalistes les plus avancés, être soutenue par un homme de quelque valeur.

Mais le *positivisme* et surtout les théories transformistes de Darwin ont exercé une influence considérable sur quelques économistes qui se séparent de l'école classique des Ricardo et des Smith. Leur petit nombre est compensé par leur incontestable talent. Ils battent en brèche la vieille doctrine britannique de la restriction de l'action de l'État, doctrine hautement répudiée d'ailleurs par les disciples de M. Gladstone et qui dans la pratique perd de plus en plus de terrain. Assurément il y a là une question de mesure et ce n'est pas nous, pour qui le roi est le *minister Dei ad bonum* (saint Paul *aux Romains,* c. XIII, v. 4), qui regarderons jamais l'autorité publique comme une *nuisance* qu'il faille réduire le plus possible. Mais il faut convenir que la nouvelle théorie sur l'extension des pouvoirs de l'État a des origines suspectes. Elle a eu pour propagateur Stuart Mill, l'introducteur en Angleterre du positivisme. Karl Max l'appelle *un éclectisme édulcoré* et si ce n'est pas assez au point de vue de *l'Internationale,* c'est trop au nôtre.

Quant à l'application aux études sociales de l'hypothèse transformiste, elle est ainsi exposée par M. Cliffe Leslie dans un travail plein d'ailleurs de vues très justes sur l'abus de la méthode déductive qu'ont fait un grand nombre d'économistes classiques :

« La vérité est que toute l'économie d'un peuple, en ce qui touche les occupations des deux sexes et leurs travaux, la nature, le montant et la production de la richesse résultent d'une longue évolution, qui a présenté tour à tour le caractère de la continuité et celui du changement et dont *le côté économique*

n'est qu'un aspect ou qu'une phase. Et c'est dans l'histoire comme dans les lois générales de la société et de l'évolution sociale qu'il faut chercher les lois propres à ces phénomènes [1]. »

M. W. Bagehot explique plus clairement les choses : pour lui il y a eu « des époques antérieures à la morale » et « un âge en quelque sorte prééconomique, où les données même de l'économie politique n'existaient pas, où ces préceptes auraient été funestes, où les préceptes exactement opposés étaient nécessaires. » Et comme nous sommes toujours en voie de transformation, il ne faut pas s'inquiéter des atteintes portées aux habitudes morales et compter hardiment sur les transformations futures. Par exemple « le caractère grossier, vulgaire, du commerce anglais est le secret de sa vie ; *car ce caractère contient la tendance à la variation, principe du progrès dans l'ordre social aussi bien que dans le règne animal* [2]. »

Ce qui n'est qu'un procédé scientifique, qu'une tendance chez M. Cliffe Leslie et M. Bagehot conduit d'autres écrivains à des conséquences bien autrement aventurées. M. de Laveleye, par exemple, conclut ses belles recherches sur *les formes primitives de la propriété*, en conseillant aux nations nouvelles, aux Américains et aux Australiens, de repousser la propriété individuelle du sol, pour établir à sa place la propriété collective avec répartition périodique des terres entre les habitants du village comme en Russie. Peut-on fournir un meilleur argument aux communistes anglais qui demandent la *nationalisation* du sol de la Grande-Bretagne avec indemnité pour les propriétaires actuels..... ou sans indemnité?

M. Herbert Spencer laisse bien en arrière ces écrivains, qui, malgré tout, veulent rester des savants sérieux. Il a revendiqué contre Darwin la priorité de la théorie du transformisme qu'il a en effet exposée dans son ouvrage *Social Statics or the conditions essential to human happiness specified and the first of them developped* publié en 1850. Dans ses nouvelles œuvres *Introduction à la science sociale* et *Principes de sociologie*, il s'est lancé sur la voie des plus audacieuses transformations de la société et de l'espèce humaine que puissent rêver les socialistes.

[1] V. *Hermathena*, recueil de l'Université de Dublin, 1876, n° IV.

[2] *Physics and politics*, traduit en français sous ce titre : *Lois scientifiques du développement des nations* (in-8° Germer-Baillère), p. 12, 21, 61, et *Lombard Street*, trad. franç. in-12, p. 11.

IV. POINTS DE DIVERGENCE ENTRE LES DIFFÉRENTES ÉCOLES

Voilà donc, sans compter les théoriciens du socialisme, au moins trois écoles économiques en présence : l'école libérale ou orthodoxe, les *Katheder socialisten*, enfin cette école ondoyante qui, acceptant dans des mesures diverses la donnée transformiste, est nettement socialiste avec Herbert Spencer, mais avec M. Cliffe-Leslie doit être appelée seulement *l'école historique*.

Laissant de côté les querelles de méthodes, de mots et surtout de personnes qui les divisent, nous relèverons seulement les deux questions fondamentales débattues entre elles, savoir : *l'unité fondamentale des principes de la morale et de l'économie politique* et *l'existence de lois naturelles permanentes régissant dans tous les temps l'activité sociale des hommes*.

Imbus de l'esprit matérialiste de leur époque, les premiers économistes avaient voulu complètement séparer la science sociale de la morale ; et malgré les efforts faits successivement par Bastiat, par MM. Baudrillart et Rondelet, le gros de l'école économique dite libérale est restée sur le terrain étroit où l'avaient placée ses fondateurs. Nous disons terrain étroit ; en effet, dominés par cette première donnée, ils ont peu à peu restreint l'économie politique aux rapports que peut embrasser la notion de l'échange et de la valeur [1], négligeant ainsi l'étude des forces morales et des organismes sociaux tels que la famille, qui sont les véritables foyers producteurs du travail et de l'épargne. La théorie si importante de *l'usage* de la richesse était presque complètement absente de cette *économique* ou au moins réduite à l'étude de la consommation matérielle. Or, les forces productives de la richesse et les règles de son usage sont du domaine de la morale avant d'appartenir à celui de l'économique : *l'échange* lui-même est influencé par des principes de *justice* tirés de la fin dernière de l'homme. Ces deux ordres de considération ne peuvent donc pas plus être séparés dans la science qu'ils ne le sont dans la réalité complexe des faits humains. Quoi qu'on fasse, il y aura toujours autant de systèmes d'économie politique qu'il y aura de conceptions de morale différentes. Cette séparation est d'ailleurs toute particulière à l'école d'Adam Smith : Aristote, qui dans le traité de la *Politique* a énoncé tous les principes fondamentaux de l'économique sous le nom de *chrématistique* et a indiqué une division, qui aurait à tout prendre valu celle adoptée de nos jours, Aristote, disons-

[1] V. *Introduction à l'Economie politique* par M. Dameth, professeur à l'Université de Genève, 2e édit. Guillaumin, 1878.

nous, a fortement indiqué la liaison, la subordination réciproque des différents chapitres de la science sociale.

Ce ne sont pas seulement les *Katheder socialisten* qui reprochent aux économistes libéraux cette séparation contre nature. Avant eux Auguste Comte avait esquissé sous le nom de *sociologie* un cadre fort insuffisamment et fort mal rempli, mais dont la seule notion a suffi pour assurer à ses idées des groupes de sectateurs dont l'influence sur le mouvement des idées contemporaines ne saurait être niée [1].

Plus récemment, M. Accolas, dans un livre qui rappelle ceux de Proudhon par son âpreté pénétrante, a adressé une critique semblable à l'économie politique classique [2].

Du reste cette question paraît tranchée définitivement et, au moins en France, les économistes *orthodoxes* les plus autorisés reconnaissent la nécessité de joindre toujours le point de vue moral au point de vue *chrématistique* et d'élargir les cadres de l'économique de façon à ce qu'elle soit la science sociale complète [3].

L'école *orthodoxe*, malgré ses lacunes, mérite le nom qu'elle s'est attribué pour la fermeté avec laquelle elle défend l'existence de lois économiques, naturelles et permanentes contre les *Katheder socialisten* allemands, les évolutionnistes anglais et les socialistes français. La *modificabilité des phénomènes industriels*, la transformation continue de la nature humaine, tel est

[1] Actuellement le mouvement positiviste a pour organes en France trois revues : 1° *La Revue occidentale*, qui paraît depuis le 9 césar 90 (1er mai 1878 en style vulgaire), sous la direction de M. Pierre Lafitte, *directeur du positivisme*. C'est l'organe de l'orthodoxie positiviste ; le siège de sa rédaction est au lieu même où le maître est mort, dans le premier temple de la religion de l'humanité, rue Monsieur-le-Prince, 10, au deuxième étage. 2° *La philosophie positive*, par M. Littré et Wyrouboff, qui représente vis-à-vis de l'orthodoxie une sorte de protestantisme, car ces messieurs n'acceptent que la première partie de l'œuvre de Comte et rejettent les élucubrations religieuses et humanitaires de sa vieillesse ; 3° *La religion laïque, organe de régénération sociale*, sous la direction de M. Fauvety, à Asnières. Cette branche du positivisme s'écarte de l'orthodoxie dans le sens opposé et, appliquant la *méthode positive* aux phénomènes surnaturels, elle couronne par le spiritisme la religion humanitaire, ébauchée par le maître sous l'inspiration de Mme Clotilde de Vaulx.

[2] *Philosophie de la science politique*, 1878.

[3] V. notamment M. Ambroise Clément, *Le bon sens dans les doctrines morales ou politiques ou application de la méthode expérimentale à la philosophie, à la morale, à l'économie politique et à la politique*. 2 vol. in-8°. 1878. Nous signalons cet ouvrage uniquement à cause de la vue générale de la science sociale qu'il contient ; nous aurions à faire de nombreuses réserves sur toute la partie philosophique et morale.

en effet le point de départ qui est commun aux uns et aux autres. Le danger d'une pareille hypothèse est considérable ; car si elle était acceptée, les échecs qui ont jusqu'à présent suivi les expérimentations communistes et socialistes ne prouveraient rien : les novateurs pourront toujours espérer de trouver une *nouvelle nature humaine*, le jour où il leur serait donné de recommencer leurs sinistres expériences.

Il ne faut pas se dissimuler l'influence qu'exerce aujourd'hui la théorie transformiste : elle a en partie faussé les résultats considérables qu'on aurait pu attendre de l'application de l'histoire à la science économique. L'*histoire sociale* est une des plus belles créations de la science contemporaine. M. W. Roscher, l'éminent professeur de Leipzig, après en avoir tracé les règles, il y a déjà bien des années, dans ses *Principes d'économie politique*, en a récemment donné un modèle achevé dans sa *Geschichte der National Œkonomie in Deutschland* (Munich 1874), et ce n'est pas nous écarter de notre sujet que de mentionner ici les noms de M. de Champagny, de sir Sumner Maine, de M. Siméon Luce, de M. Nasse, de M. Janssen, comme ayant apporté par leurs recherches les plus précieuses contributions à notre science [1]. Mais, encore une fois, l'abus de la méthode historique se mêle fréquemment à son usage. Si les conditions extérieures des sociétés changent, il y a deux choses immuables : la nécessité où est l'homme de travailler, de gagner sa vie à la sueur de son front et la propre nature intérieure de l'homme. *Nil novi sub sole* peut-on dire de ces deux grands faits et d'eux découlent toutes les lois fondamentales de l'économie politique.

Ces lois sont en définitive l'expression même du plan divin qui a créé l'univers. M. Dameth établissant cette vérité contre les *Katheder socialisten* remarque judicieusement que si l'amplitude d'action de ces lois va en augmentant avec l'accroissement matériel des sociétés, elles ont toujours existé même dans les états sociaux les plus primitifs : il indique, parmi les lois de cet ordre, celle de la coopération des efforts, de la division des tâches, de l'échange et par conséquent de la valeur.

[1] M. Schmoller le professeur déjà nommé de l'université de Strasbourg dirige une série de publications fort remarquables sur l'histoire économique : Voici les titres (traduits en français) des principales. — *La formation des grandes principautés territoriales en Allemagne à l'époque des Carolingiens* par M. Th. von Jnama-Sternegg — *les impôts des villes allemandes aux XIIe et XIIIe siècles* par M. Zeumer — *Études sur l'histoire de la vie économique en France au XIe siècle*, par M. Lamprecht — *La politique suivie en France à l'égard des métiers de Colbert à Turgot*, par M. Henry W. Farnam (Leipsig Duncker et Humblot 1878).

C'est la cause du bon sens non moins que l'avenir de la science que défendent ainsi les économistes classiques contre un de ces engouements, dont l'histoire de l'esprit humain n'offre que trop d'exemples.

V. L'ÉCOLE SOCIALE CONSERVATRICE ET CATHOLIQUE

Sans vouloir en rien diminuer les services rendus par les économistes libéraux, nous sommes en droit de constater que la saine tradition de la science sociale s'est toujours conservée en dehors de leur école.

En remontant au commencement du siècle, nous trouvons tous nos publicistes chrétiens depuis de Bonald et de Maistre jusqu'à de Villeneuve-Bargemont, Haxthausen, Blanc-St-Bonnet défendant les vrais principes sociaux sur les devoirs et l'usage de la richesse, sur les rapports réciproques des classes, sur la mission et la limite de l'action de l'Etat. Or, ce sont là les points essentiels de l'économie politique.

M. Le Play a été de nos jours le continuateur de cette lignée de grands esprits; en même temps que par l'originalité absolue de sa méthode, il représente un des plus puissants efforts scientifiques du temps présent.

La seconde édition des *Ouvriers Européens* dont les derniers volumes paraissent en ce moment, contient à la fois l'exposition de la méthode d'observation et son application dans un nombre considérable de *monographies de famille*, qui embrassent les principaux types des populations ouvrières de l'Asie et de l'Europe.

Pénétrant, grâce à ce puissant instrument de précision, dans ce que la vie des classes laborieuses a de plus intime, M. Le Play a en quelque façon retrouvé, par son effort propre, une partie importante des grandes vérités qui constituent la tradition nationale des peuples chrétiens : à savoir l'action constante du péché originel, la nécessité de l'autorité domestique et de la religion pour réprimer les vices inhérents à la nature humaine déchue, la notion des devoirs de la richesse vis-à-vis des classes inférieures, la nécessité de conserver dans la famille le foyer et l'atelier de travail et d'unir ainsi les générations nouvelles aux anciennes. Les peuples modernes, conclut-il, avec un courage rare de nos temps, ne pourront retrouver la paix sociale perdue qu'en rompant avec les trois faux dogmes de 1789, la bonté native de l'homme, la souveraineté du peuple et l'égalité providentielle.

Les nombreuses vérités démontrées par les économistes dans le domaine de la *chrématistique* proprement dite, trouvent leur place dans cet ensemble ; si M. Le Play ne les a pas traitées à son tour, c'est sans doute parce qu'il regarde comme définitivement élaborées ces démonstrations utiles, mais d'un intérêt cependant secondaire auprès des grandes vérités attaquées ou négligées imprudemment.

Très préoccupé de l'état actuel de division des esprits, l'éminent écrivain s'est borné à prendre pour criterium du bien et du mal, les faits de prospérité et de souffrance sans remonter au principe absolu du droit. Après avoir insisté fortement sur la nécessité de conformer les institutions civiles au Décalogue, il s'arrête à cette première assise. Il indique la nécessité d'une religion positive, mais il n'étudie pas les effets sociaux si divers pourtant, des cultes faux et de la religion vraie. L'œuvre de M. Le Play n'en aura pas moins exercé une influence très heureuse pour le redressement de la science. En effet, la famille, la hiérarchie du travail, la légitimité politique sont des principes de l'ordre naturel et la sophistique contemporaine les attaque non moins que les vérités de la religion. Des peuples païens dont saint Thomas et Bossuet ont loué la sagesse, ont trouvé dans l'observation de ces préceptes du droit naturel une prospérité temporelle qu'on peut à bon droit opposer aux désordres des peuples modernes, qui ont rejeté non seulement le christianisme mais encore le décalogue et les lois imprescriptibles du juste gravées dans la conscience.

Le décalogue est la base de la science économique, comme le rappelait dans son mandement du carême de 1878 le vénérable archevêque de Paris ; puis l'Évangile vient couronner cet édifice et en pénétrer toutes les parties : les sacrements de l'Église donnent la force de pratiquer les préceptes de l'une et de l'autre loi, et les peuples qui inclinent leur cœur à cette voix y trouvent la paix sociale, la paix qui est la meilleure des prospérités temporelles !

L'enseignement des grandes vérités sociales a toujours été dans les attributions de l'Église, et la société civile périrait inévitablement si elle parvenait jamais à l'étouffer. Aussi au fur et à mesure que les événements dissipent la confusion créée par la fausse philosophie du dix-huitième siècle, la science sociale chrétienne se reconstitue en s'adaptant aux besoins des temps nouveaux.

Dans ces dernières années, nous avons vu se multiplier les œuvres développant l'identité des principes de la morale religieuse et de l'économie politique. Citons seulement les conféren-

ces du P. Felix, *Sur la famille,* 1860 ; *Le socialisme,* 1878 ; *L'économie devant le christianisme,* 1866; puis *L'économie sociale au point de vue chrétien,* 1868, par M. l'abbé Corbière, 1863; *Le problème économique et la doctrine catholique,* par le R. P. Delaporte (1867) ; *Le travail,* par Mgr de Conny (1878); *Du rôle social des idées chrétiennes,* par M. Paul Ribot (1878).

La situation douloureuse des ouvriers de l'industrie manufacturière a surtout attiré l'attention des écrivains et des pasteurs catholiques. L'introduction des machines, en changeant les emplois du travail, en rendant momentanément inutiles un certain nombre de bras, en déplaçant les populations et les agglomérant sur des bassins houillers où elles ne trouvent plus les subventions que la sagesse sociale des âges chrétiens ménageait aux membres les plus pauvres de la communauté ; voilà sans doute la cause immédiate des souffrances des populations manufacturières. Mais la destruction des institutions protectrices du passé, l'oubli par les patrons de leurs devoirs envers les ouvriers ont rendu beaucoup plus douloureuse cette période de transition. L'Église ne pouvait rester muette devant cette situation, et au milieu des nombreux écrits qu'elle a inspirés, on n'a pas perdu le souvenir de l'important travail de Mgr de Ketteler, le grand évêque de Mayence, *Die Arbeiter-Frage,* ni plus récemment la lecture faite par le cardinal Manning devant le Mechanic Institute de Leeds sur la *dignité et les droits du travail.* Le discours sur la question sociale prononcé par le prince de Lichtenstein à l'assemblée des catholiques de Vienne en 1876, l'ouvrage de M. R. Meyer, le *Combat pour l'émancipation du quatrième Etat* (2 vol. 1876), de nombreux articles publiés par M. Joerg, le grand patriote bavarois, dans les *Historische politische Blätter* de Munich, la polémique spéciale soutenue par les *Christlich sociale Blätter* d'Aix-la-Chapelle indiquent combien sont vives ces préoccupations parmi les catholiques allemands. Quoique écrites dans le feu de conflits à la fois religieux, politiques et économiques, ces diverses œuvres renferment d'importantes contributions pour la science sociale, que les professeurs officiels d'économie politique seraient mal venus de négliger [1]. Le principal ouvrage de M. Joerg *Histoire des partis sociaux en Allemagne,* publié en 1867, a une valeur propre et une sûreté de doctrines, qui lui assureront toujours une place à part au milieu de tous les écrits du temps.

[1] Une nouvelle revue organe de la réforme sociale sur la base de la vérité catholique paraît à Vienne le 1er janvier 1879 sous ce titre *Œsterreichische Monatsschrift fur Gesellschaft wissenschaft und Volkswirthschaft.*

Les institutions républicaines, on le sait aujourd'hui, sont loin de préserver les travailleurs de ces souffrances, et les États-Unis ont aussi leurs convulsions sociales rendues plus dangereuses par l'isolement entre les classes, que développe l'esprit d'égalité poussé à outrance. Les catholiques si intelligents de ce grand pays ne restent pas inactifs devant ces maux nouveaux. Évêques et publicistes mettent à l'envi en lumière cet enseignement social de l'Église dont la démocratie avait cru pouvoir se passer. Au milieu de beaucoup de travaux d'actualité, plusieurs méritent assurément de survivre aux circonstances qui les ont inspirés ; entre autres nous voudrions voir réimprimer et traduire une série d'articles publiés en 1872 dans le *Catholic World*, sur les devoirs politiques, religieux et sociaux des riches.

En France, l'école catholique peut revendiquer les *Lois économiques* de M. de Metz-Noblat comme un exposé clair et élégant de l'état de la science classique en 1867. Résumé du cours fait par cet homme de dévouement à la faculté de droit de Nancy, c'est le meilleur ouvrage élémentaire que l'on puisse recommander. Ne pouvons-nous pas aussi rattacher à la science française l'éminent professeur de Louvain, M. Charles Périn? Dans son beau livre de la *Richesse dans les Sociétés chrétiennes* il a donné un exemple de ce que peut devenir l'économie politique appuyée sur ses vrais fondements, en même temps qu'il s'est acquis un rang scientifique, reconnu même par nos adversaires. Plus récemment un nouvel ouvrage, les *Lois de la Société chrétienne*, est venu mettre le sceau à une renommée qui s'étend dans tout le monde catholique. Mais nos auditeurs sont, nous en sommes sûrs, trop familiers avec ces livres pour qu'il nous soit permis de nous y arrêter, il vaut mieux leur signaler une étude sur le *Travail et le Capital* en Angleterre, due à M. Devas, professeur d'économie politique au collège catholique établi récemment près de l'Université de Londres. Tout en traitant d'une façon approfondie les questions sociales que soulève l'organisation du travail manufaturier et agricole dans son pays, le savant écrivain expose d'une façon remarquable l'enseignement chrétien sur les relations du travail. Nous signalons particulièrement dans son livre une détermination très exacte des conditions qui légitiment l'action de la concurrence et la compétition pour la fixation du prix.

Nos universités françaises, espérons-le, apporteront, elles aussi, leur contingent à l'œuvre commune, et déjà nous pouvons saluer, dans les magnifiques conférences sur l'*Ordre social* faites par M. Lucien Brun, à l'Université catholique de Lyon, un

gage du grand renouvellement scientifique que doit produire la reprise de possession par l'Église d'un terrain qui aurait dû rester toujours sien [1].

NOTE. — A la suite de la lecture de ce rapport une conversation s'engage entre divers membres sur les faits qui y sont indiqués.

M. de Bernon pense que l'attention du Congrès doit être tout spécialement attirée sur un ouvrage déjà signalé par M. Claudio Jannet et par lui : c'est l'*Histoire du peuple allemand* par le Dr Jansen. La *Revue des questions historiques*, livraison d'octobre, en a déjà fait l'éloge. Le troisième livre est consacré à l'état économique de l'Allemagne avant la Réforme. M. de Bernon se borne à en donner les divisions : classes rurales, classes industrielles, commerce et capital, et à en signaler les principaux paragraphes : la propriété financière; le pays du Rhin et la Poméranie; ce qui a développé l'industrie; influence salutaire des cloîtres et des évêques; état du commerce dans les diverses régions de l'Allemagne; l'usure et le droit canon; la doctrine économique chrétienne du droit germanique sur le juste prix des marchandises et le juste salaire du travail, etc. Ces indications suffisent pour montrer l'importance des matériaux que le Dr Jansen apporte à la restauration de l'ordre social chrétien.

[1] Ces conférences viennent de paraître réunies en un volume, chez Lecoffre, éditeur.

LES PROGRÈS DE LA GÉOLOGIE,

DEPUIS DIX ANS

PAR M. DE LAPPARENT,
Ingénieur des mines, vice-doyen de la faculté des sciences à l'Université catholique de Paris.

Ce serait une tâche bien lourde s'il fallait ici rendre compte de tous les progrès réalisés par la géologie durant les dix dernières années. La géologie, comme toutes les sciences qui sont encore rapprochées de leur berceau, marche en ce moment d'autant plus vite qu'elle a été plus longue à prendre son essor. La rapidité de ses progrès est encore accélérée par ce fait qu'elle est comme une vaste synthèse des sciences de la matière dans leur application à l'histoire du globe terrestre; de telle sorte qu'il n'est pas une conquête scientifique dont elle ne soit appelée à faire son profit.

Ajoutez à cela que, la géologie, ayant pour but immédiat l'inventaire de la croûte du globe, cette tâche, pour être bien remplie, demande des facilités de communication qui permettent à tout géologue de voir par lui-même et de comparer entre elles les régions les plus différentes. Or, c'est de nos jours seulement que les communications ont pris le merveilleux développement que l'on sait, et c'est à cela que la géologie pratique doit les remarquables progrès de ces dernières années. Aussi, de gros volumes ne suffiraient-ils pas pour énumérer ses principales conquêtes dans ce riche domaine. Mais ce n'est pas de ces questions spéciales que nous pouvons nous occuper ici, et ce serait abuser de l'hospitalité exceptionnelle accordée à la géologie par le Congrès Bibliographique, que de s'appesantir sur des détails auxquels les hommes du métier seuls peuvent prendre intérêt. Ce qui doit nous intéresser, ce sont les résultats généraux de la science, à cause des lumières qu'ils nous fournissent sur l'origine de notre globe; c'est à leur examen que je me bornerai.

Disons tout d'abord un mot de la géologie descriptive. Cette branche a fait, depuis dix ans, d'immenses progrès. Déjà en 1867, bon nombre de commissions géologiques avaient exposé les résultats de leurs travaux. Au premier rang brillaient ceux

des Anglais, entrepris non-seulement dans les îles Britanniques, mais encore dans toutes les colonies anglaises.

Depuis lors, les nations qui étaient restées en arrière ont suivi cet exemple, et il n'est pas jusqu'au Japon qui n'ait sa commission géologique dirigée par deux Américains, mais composée d'indigènes et publiant ses travaux en japonais, par les soins d'imprimeurs et de graveurs du pays. Mais, ce qui dépasse en hardiesse tout ce qu'on peut citer en ce genre, ce sont les travaux des Américains. A côté des commissions géologiques des divers États de l'Union, le gouvernement de Washington a créé, sous le nom de Commission d'exploration du 40e parallèle et des Territoires, une brigade de savants, géographes, naturalistes, géologues, qui explorent tous les territoires avoisinant les montagnes Rocheuses, au milieu de difficultés et même de dangers de toute sorte. Cette commission publie tous les ans de gros volumes remplis de faits intéressants. On ne saurait manquer de signaler, au point de vue bibliographique, les dessins dont ces publications vraiment luxueuses sont émaillées, à cause du mode particulier de représentation du sol qui, sans rien sacrifier du côté pittoresque, reproduit habilement et d'une manière frappante, tous les traits propres à intéresser les géologues.

Quant au point de vue théorique de la géologie, on sait que, pendant longtemps, cette science a été partagée en deux camps; d'une part, l'école dite des révolutions violentes, fondée par Cuvier, pour laquelle l'histoire du globe se divisait en périodes de calme séparées les unes des autres par des cataclysmes dont chacun avait déterminé l'extinction de toute vie sur la surface de la terre. Sans aller aussi loin, quelques géologues, voisins de cette école, admettaient, à la suite d'Élie de Beaumont, que les révolutions violentes ne s'étaient jamais étendues qu'à une faible partie de la surface de la terre, et en avaient rarement affecté plus d'un dizième. En face de ces deux écoles, et comme protestation contre les excès de la première, s'était fondée, en Angleterre, sous l'inspiration de Sir Charles Lyell, l'école dite des causes actuelles. A ses yeux, toutes choses avaient dû se passer, à toute époque, comme elles se passent encore aujourd'hui; et, si les résultats observés de nos jours diffèrent de ceux qui se sont produits dans le passé, cela tiendrait tout simplement à ce que le temps a manqué pour opérer une transformation complète. Donnez-nous des millions d'années, disaient les partisans de l'école actualisle, et nous ferons du granite avec les laves de nos volcans, comme nous bâtirons des montagnes avec les mouvements du sol produits par nos tremblements de terre. Ces deux écoles étaient encore en présence en 1867. A

cette époque, Sir Charles Lyell venait justement visiter l'Exposition de Paris. Mais cet esprit éminent commençait lui-même à reconnaître quelques-unes des exagérations de son système. C'est ainsi que l'intervention de la mer avait été d'abord invoquée par lui d'une manière presque exclusive dans le façonnement de la surface terrestre, et notamment de certains accidents, tels que les falaises et les piles de roches isolées. Or, en descendant la Seine de Paris à Vernon, Lyell y observa des phénomènes de ce genre, et comme il est absolument impossible d'admettre qu'à une époque voisine de la nôtre, la mer ait pu venir façonner les environs de Paris, puisqu'elle ne pouvait franchir les plateaux de la Normandie, il fallait bien reconnaître qu'il y a eu d'autres agents capables de produire les mêmes effets ; ces agents, ce sont les ruptures de l'écorce terrestre qui ont ouvert aux rivières le chemin qu'elles suivent aujourd'hui. Les doctrines actualistes commençaient donc à être assez fortement ébranlées. Mais les partisans des cataclysmes violents voyaient aussi leurs rangs s'éclaircir. Leur doctrine, résumée par un naturaliste éminent, Alcide d'Orbigny, l'avait conduit à diviser l'histoire du globe en vingt-deux périodes ; chacune était caractérisée par une faune spéciale et, suivant d'Orbigny, jamais il n'y avait d'espèces communes entre les faunes de deux étages consécutifs. Or, les progrès de la science ont montré que cette division en étages, longtemps considérée comme classique, n'avait en réalité qu'une valeur locale. Sur une foule de points, on découvrit des couches présentant ces mélanges d'espèces de deux faunes dont d'Orbigny avait nié la possibilité, et on se trouva fort embarrassé pour plier la nomenclature à ces nouvelles exigences. On essaya d'y faire face par la création d'étages mixtes ou de passage, mais c'était simplement reculer la difficulté, et mieux valait confesser de suite que les divisions de la croûte du globe ne peuvent être établies d'une manière générale. A chaque région correspond une histoire et, par suite, une chronologie distincte.

Pour prendre un exemple emprunté à l'histoire de l'humanité, nous trouvons très convenable de choisir, pour la limite entre le moyen-âge et les temps modernes, la date de la prise de Constantinople par les Turcs, d'autant mieux qu'elle coïncide avec celle de la découverte de l'imprimerie ; mais comme les deux phénomènes n'ont exercé absolument aucune influence sur l'histoire de la Chine ou du Japon, il serait certainement déraisonnable d'obliger les Chinois et les Japonais, pour qui l'histoire moderne commence à peine, à se plier, pour leur compte, aux besoins de la chronologie européenne. Eh bien !

c'est exactement la même chose pour la géologie, et c'est peut-être la conquête la plus précieuse des dix dernières années que cette démonstration de la valeur essentiellement relative et locale des étages géologiques. On reconnaît aujourd'hui qu'il faut établir des séries régionales aussi nombreuses et aussi détaillées que possible; après cela, on essaie de les paralléliser entre elles, mais avec la conviction que ce parallélisme ne sera jamais absolu, et que tel étage a pu commencer dans un pays un peu plus tôt que dans les pays voisins.

Je disais que la doctrine des causes actuelles a été fortement battue en brèche dans ces derniers temps; un coup très grave lui a été porté par l'étude miscroscopique des roches éruptives. Pour analyser les roches, on se contentait autrefois de les regarder à la loupe, ou de les diviser en menus morceaux pour en faire l'analyse chimique. Le microscope n'était alors d'aucune ressource pour le géologue, parce qu'il exigeait l'emploi de plaques minces sur lesquelles disparaissaient les caractères de coloration et tout ce qui sert en général à distinguer les minéraux. Or, dans ces dernières années, on a trouvé le moyen d'utiliser le microscope, et d'en tirer, sur l'origine même des roches, des lumières vraiment inattendues. Aujourd'hui on réduit les roches en petites plaques d'une minceur extrême, et, en les éclairant avec ce qu'on appelle de la lumière polarisée, on voit ces plaques s'illuminer, sous le microscope, de mille couleurs qui non-seulement permettent de distinguer les contours des minéraux, mais souvent indiquent les systèmes cristallins auxquels ils appartiennent. Ce moyen a été employé, depuis cinq ou six ans avec le plus grand succès,d'abord en Angleterre et en Allemagne, puis en France.

On a commencé par constater dans les roches l'existence de minéraux microscopiques dont la nature jette une certaine lumière sur le mode de formation de ces roches. Ensuite, dans ces minéraux, le microscope a permis de découvrir des traces du liquide au milieu duquel les roches ont cristallisé; on a pu quelquefois reconnaître la nature de ce liquide et mesurer la pression à laquelle il avait dû être soumis. Il est arrivé ainsi qu'on est entré en possession d'un nombre de documents considérable. Mais, il faut le dire, ces documents n'avaient d'abord fourni aux savants anglais et allemands aucune déduction théorique importante. C'est un Français, M. Michel Lévy, qui a su débrouiller quelques lois générales à travers ces multitudes de résultats. M. Lévy a fait voir que les roches éruptives constituaient une série parfaitement ordonnée, et que les minéraux dont elles se composent, examinés au microscope polarisant,

permettaient presque à coup sûr de deviner l'âge relatif de ces roches. Et la diversité des termes de cette série tient non pas à des modifications postérieures, ni à l'action de millions d'années; elle tient seulement à ce que les dissolvants des roches ont constamment varié, depuis les dissolvants énergiques qui ont donné naissance au granite, jusqu'à ceux, bien affaiblis, dont les émanations des laves modernes nous permettent de saisir quelques traces. Tout cela se résume dans la belle formule que l'esprit sagace d'Élie de Beaumont avait déjà su découvrir dans sa classique étude sur les émanations métallifères : « L'activité chimique du globe a été sans cesse en diminuant. »

Parlons maintenant de la première apparition de la vie à la surface du globe. Jusqu'aux environs de 1867, on avait cru que la vie s'était manifestée d'abord sous la forme de crustacés, de la famille des trilobites, dans les premières assises du terrain silurien, si bien étudié en Bohême par M. Barrande. En 1867, les géologues canadiens exposèrent, avec un certain fracas, au palais du Champ-de-Mars, un marbre serpentineux dans lequel ils croyaient remarquer les traces d'un organisme particulier, tout à fait rudimentaire, et qui eût été comme le précurseur de tous les animaux. Or, l'Eozoon Canadense, comme on l'appelle, a perdu beaucoup de terrain, en dépit de l'appui qu'il apportait aux doctrines évolutionnistes. Je n'oserais pas dire que sa cause soit absolument abandonnée; car, aujourd'hui encore, il a les honneurs d'une section spéciale dans l'exposition canadienne. Néanmoins, le nombre augmente chaque jour de ceux qui contestent sa nature organique, et le relèguent au rang des accidents minéralogiques.

Parmi les résultats les plus récents de la science géologique, il convient de mentionner tout un genre de travaux destinés à reproduire, par voie expérimentale, les conditions de la formation des couches terrestres. M. Daubrée, notamment, a reproduit mécaniquement les cassures et les plissements des couches, telles qu'on les observe dans les pays de montagnes et dans les régions de filons métallifères. Il a ainsi démontré que les accidents de l'écorce terrestre doivent leur origine à des pressions latérales et à des effets de torsion qui ont produit les cassures, tandis que les pressions produisaient les ploiements et les montagnes. Certainement les agents atmosphériques jouent un grand rôle dans la production des accidents du sol, mais c'est surtout un rôle de sculpteurs, façonnant les traits extérieurs d'un pays préalablement remué par des actions plus puissantes. C'est ainsi que M. Kjerulf a exposé, dans la section

norvégienne, à côté d'une carte des vallées et des fiords de la Scandinavie, un diagramme des failles et des cassures de la contrée, où l'on voit clairement que toutes les vallées ont été préparées par des fentes préexistantes.

Bien que je ne veuille pas mentionner ici des travaux de détail, il convient de faire exception pour le mémoire publié par M. Grand'Eury, dans le Recueil des savants étrangers, sur la végétation de l'époque carbonifère. Ce savant a fait voir que l'examen des fossiles végétaux de la houille non-seulement nous révèle son mode de formation, mais permet de reconnaître les divers étages du terrain houiller. Ce n'est pas seulement ce résultat qui doit nous intéresser : en regard de la théorie généralement admise, et qui assimile la formation du charbon à celle de la tourbe, M. Grand'Eury a montré que toutes les couches puissantes du terrain houiller dans le centre de la France sont formées d'écorces posées à plat, et qui, par conséquent, ont été tenues en suspension dans un liquide. Il n'est donc plus vrai de prétendre que, la houille résultant d'une transformation opérée sur place, les couches puissantes ont exigé des centaines et des milliers d'années pour se produire. Elles sont nées de l'accumulation sur un seul point des débris des végétaux qui croissaient sur les versants voisins sous l'influence de conditions physiques dans lesquelles la végétation puisait une activité dont rien aujourd'hui ne peut nous donner l'idée. En outre, M. Grand'Eury a tiré de la partie purement botanique de son travail des arguments très forts contre la doctrine de l'évolution.

Si la géologie donne lieu, chaque année, en France, à d'excellents travaux de détail, il nous manque encore de bons manuels didactiques, bien appropriés à l'état actuel de nos connaissances. L'Angleterre, l'Allemagne et l'Amérique sont plus favorisées que nous sous ce rapport; et, dans ce dernier pays, le Manuel de M. J. Dana, ainsi que son abrégé ou Text Book, peuvent être regardés comme des chefs-d'œuvre du genre, où l'exécution typographique est à la hauteur du mérite du texte.

En terminant ce resumé, il est douloureux d'avoir à constater que, depuis dix ans, presque tous les chefs vénérés de la géologie ont disparu sans laisser, à beaucoup près, de successeurs investis d'une égale renommée. En Angleterre, Lyell, Murchison, Sedgwick; en Belgique, d'Omalius-d'Halloy; en Allemagne, Naumann; en France, d'Archiac, de Verneuil, Élie de Beaumont, Sainte-Claire-Deville, ont été successivement enlevés au respect et à l'affection des élèves qu'ils avaient formés. Il est bien à craindre que leur place ne soit toujours vide, car l'âge

héroïque de la science est passé. Tant de détails doivent aujourd'hui absorber l'attention du géologue, qu'il ne peut plus que bien rarement concevoir de ces vues d'ensemble où se révélait l'esprit créateur de nos devanciers. La science se démocratise; elle se répand de plus en plus; elle gagne en précision et en utilité pratique; mais le caractère qu'elle affecte aujourd'hui rend difficile l'éclosion de hautes personnalités scientifiques comme celles dont nous venons de parler, et de qui la mémoire doit nous être d'autant plus chère que nous avons moins d'espérance d'en voir surgir de semblables.

LES PROGRÈS DE LA CHIMIE

DANS LES DIX DERNIÈRES ANNÉES (1868-1878)

par M. Georges Lemoine
Docteur ès-sciences, professeur de chimie à l'Université catholique de Paris.

La chimie actuelle, basée sur les travaux de Lavoisier, a aujourd'hui ses grands traits définitivement fixés. Mais le champ des découvertes est inépuisable : les chimistes de profession eux-mêmes ont de la peine à être au courant de tous les faits nouveaux qui chaque jour viennent s'ajouter à leur science. En essayant de résumer ici les progrès des dix dernières années (1868-1878), nous chercherons surtout à indiquer les principales directions vers lesquelles se portent aujourd'hui les recherches. Nous voudrions que cet exposé pût faire apprécier à sa juste valeur tout le mérite de ces travailleurs infatigables qui usent le meilleur de leur vie au fond des laboratoires pour ajouter quelque chose aux connaissances de l'humanité. Il faut avoir passé par les difficultés des recherches originales pour savoir tout ce que représente de travail, et même de dangers, une découverte qui se résume souvent par une seule ligne dans un traité classique.

Nous suivrons dans cette notice la division indiquée par les principales branches de la chimie actuelle.

I. CHIMIE MINÉRALE : CORPS NON MÉTALLIQUES

Parmi les recherches relatives aux corps non métalliques (métalloides), nous mentionnerons tout d'abord celles qui ont rapproché de plus en plus le silicium du carbone. Déjà MM. Wöhler et H. Sainte-Claire-Deville avaient montré la correspondance de leurs états allotropiques : le silicium cristallisé rappelle le carbone cristallisé ou diamant. Dans ces dernières années, on a fait voir que le silicium peut se souder à d'autres éléments tels que l'oxygène, l'hydrogène ou le chlore, de manière à former des édifices moléculaires aussi complexes que

le sont les corps organiques, formés de carbone, d'oxygène et d'hydrogène (M. Friedel, et aussi MM. Troost et Hautefeuille) : à côté du chloroforme, se place maintenant un corps analogue où le silicium tient la place du carbone : on a donc fondé toute une chimie du silicium parallèle à cette grande chimie du carbone qui constitue la chimie organique. C'est là un résultat considérable au point de vue philosophique.

L'azote n'est décidément plus considéré comme aussi inerte qu'on le croyait autrefois. Déjà des expériences bien connues avaient montré qu'en se combinant au bore et au titane il a par exception des réactions énergiques. Mais jamais on n'avait pu nettement l'incorporer d'une manière directe à des matières organiques : on n'y arrivait que par des moyens détournés. M. Berthelot a fait voir que sous l'influence des effluves électriques les plus minimes, l'azote peut être absorbé à la longue par plusieurs substances organiques. Il y a là probablement l'explication de certains cas de nitrification dans le grand laboratoire de la nature. Quant à la nitrification elle-même des matières organiques, M. Schlœsing a montré que la plupart du temps elle est corrélative de la présence de petits êtres vivants microscopiques, analogues à ceux que M. Pasteur a étudiés pour la fermentation.

Parmi les nouveaux composés des métalloïdes découverts depuis dix ans, il faut citer :

L'acide persulfurique (M. Berthelot);

Divers composés oxygénés de l'iode (M. Ogier);

L'acide hydrosulfureux (M. Schützenberger) : déjà les hydrosulfites ont été appliqués, soit en teinture, soit dans des recherches ayant pour but de doser l'oxygène dans les eaux ;

M. Berthelot est arrivé à produire couramment l'acide azotique anhydre découvert autrefois par M. H. Sainte-Claire-Deville ;

M. Melsens a montré, par de très curieuses expériences, tout le parti qu'on peut tirer des corps poreux dans les réactions chimiques.

Les états allotropiques des principaux métalloïdes ont fait l'objet d'études très approfondies à divers points de vue. On sait, par exemple, que le phosphore ordinaire et le phosphore rouge, si différents de propriétés et d'aspect, sont cependant formés de la même matière ; en effet, l'un des deux peut se transformer dans l'autre sans rien gagner ni rien perdre de son poids. Il en est de même pour l'oxygène, dont les molécules peu-

vent se souder en quelque sorte entre elles, de manière que 3 grammes d'ozone occupent le même volume gazeux que 2 grammes d'oxygène ordinaire (M. Soret). On sait aujourd'hui quelle est la différence essentielle entre ces états allotropiques d'un même corps : l'un ne se transforme dans l'autre qu'en perdant ou en gagnant de la chaleur (Regnault : Charles Sainte-Claire-Deville, MM. Favre et Silbermann, M. Berthelot, etc.) : ils diffèrent donc entre eux, non point par quelque chose de pondérable, mais par quelque chose de mesurable, une certaine quantité de chaleur, au même titre qu'un corps solide diffère de ce même corps liquide ou un liquide de sa propre vapeur.

On a étudié en détail la production de ces transformations allotropiques par l'influence de la chaleur, de l'électricité, de la lumière. On peut aujourd'hui produire facilement l'ozone en électrisant l'oxygène ordinaire (MM. Fremy et Becquerel : MM. Houzeau, Boillot, Thénard, Berthelot) : on a même pu en obtenir en refroidissant, d'une manière instantanée, de l'oxygène chauffé vers 1200° (MM. Troost et Hautefeuille). Pour le phosphore, la transformation allotropique produite par la chaleur a été étudiée numériquement : ses lois sont analogues à celles de la volatilisation ou de la dissociation : dans un espace limité, le phosphore rouge ne se change en phosphore ordinaire que jusqu'à ce qu'il se soit produit une certaine tension de vapeur maximum (M. Lemoine). Pour le carbone, M. Berthelot a pu indiquer des réactions propres à reconnaître avec certitude et à séparer même les uns des autres le diamant, le graphite et le charbon. Cependant le curieux problème de la formation artificielle du diamant n'a pas encore été résolu, mais on peut affirmer qu'avec les ressources actuelles de la science on y arrivera un jour ou l'autre.

II. CHIMIE MINÉRALE : MÉTAUX.

Ce qui fait que les chimistes ne doutent même pas aujourd'hui de leur pouvoir de fabriquer un jour du diamant, ce sont les résultats considérables obtenus pour la reproduction des principaux minéraux. L'Exposition de 1878 a permis à tout le monde d'admirer les magnifiques échantillons de rubis et d'autres minéraux obtenus tout récemment par MM. Fremy et Feil, grâce à l'emploi des températures élevées et prolongées que fournit l'industrie : ces brillants résultats ne laissent point oublier les découvertes analogues faites par Ebelmen, par M. Daubrée, puis par M. Henri Sainte-Claire-Deville. Tout

récemment, deux des feldspaths les plus importants ont été obtenus artificiellement avec leur forme caractéristique par M. Hautefeuille. MM. Fouqué et Michel Lévy arrivent à des résultats analogues par des méthodes très simples, se rapprochant beaucoup des circonstances qui ont dû à la surface de notre globe déterminer diverses formations ignées. Cette reproduction synthétique des minéraux naturels constitue toute une branche de la chimie aujourd'hui des plus avancées.

On sait que grâce à l'analyse spectrale, on atteint maintenant la matière dans l'univers presqu'entier. Les recherches faites à ce point de vue par MM. Bunsen et Kirchoff ont été singulièrement développées depuis dix ans, notamment par le R. P. Secchi, M. Lockyer, M. Janssen, M. Higgins, M. Mascart, M. Cornu. On a même, aujourd'hui, grâce à M. Cornu, quelques notions sur l'abondance relative des différents métaux dans l'atmosphère du soleil. En même temps, l'étude des météorites et des poussières atmosphériques a fixé de plus en plus nos connaissances sur la composition de la matière de toutes dimensions qui circule autour du soleil : elle n'est pas d'autre nature que celle de notre globe.

Parmi les découvertes qui touchent aux applications pratiques, nous citerons :

Les travaux de M. Riche sur les alliages;

Les recherches de M. Landrin sur la prise du plâtre;

Les expériences de divers savants, entre autres MM. Belgrand et Le Blanc, au sujet de l'action de l'eau sur le plomb ;

Les développements de l'industrie du nickelage ;

La préservation du fer, obtenue en le soumettant vers 200° ou 300° à l'action de la vapeur d'eau, ce qui le recouvre d'une couche adhérente d'oxyde de fer magnétique (M. Barff);

La fabrication du verre dit incassable (M. de la Bastie), en trempant dans de l'huile vers 300° le verre chauffé près de son point de ramollissement; M. de Luynes, par ses recherches sur la trempe, a beaucoup éclairci cette question.

Plusieurs métaux rares ou mal connus ont été l'objet de travaux importants. Il faut citer avant tout, à cet égard, les recherches de Mrs H. Sainte-Claire-Deville et Debray, sur les congénères du platine (ruthénium : rhodium : iridium : osmium....). Ces études ont été utilisées pour la fabrication si délicate d'un mètre étalon international, construit avec un alliage de platine et d'iridium.

Depuis dix ans, on n'a découvert qu'un seul métal qui soit hors de toute discussion [1] : c'est le *gallium*, extrait de certains minerais de zinc par M. Lecoq de Boisbaudran. De même que pour les derniers métaux obtenus, cette découverte est due à l'analyse spectrale, cette merveilleuse méthode d'investigation donnée par MM. Kirchoff et Bunsen : elle est tellement sensible que M. Lecoq de Boisbaudran a pu être certain de l'existence du gallium à un moment où il n'en avait encore qu'un dixième de milligramme. Le gallium, par l'ensemble de ses propriétés, tient le milieu entre l'aluminium et l'indium (métal très-rare, voisin du zinc). Il fond à 30°, mais une fois liquide, il peut être refroidi jusque vers 0° sans se solidifier, ainsi que cela arrive pour différents autres corps. Son caractère distinctif est de donner à l'analyse spectrale deux belles raies violettes.

La découverte du gallium est surtout remarquable parce qu'elle n'est pas due au hasard : d'un bout à l'autre de ses recherches, M Lecoq de Boisbaudran a été conduit par des considérations théoriques du plus haut intérêt, qui lui faisaient prévoir l'existence d'une ou plusieurs places vides dans les classifications chimiques naturelles des éléments. Par une coïncidence bien curieuse, un savant russe, M. Mendeleef, était arrivé à la même conclusion d'après une classification fort ingénieuse des corps simples, fondée à la fois sur leur atomicité et sur leur poids atomique [2] : là aussi, il y avait des places vides, et une entre autres située entre l'aluminium et l'indium. M. Mendeleef en avait conclu qu'on découvrirait quelque jour un métal présentant des propriétés intermédiaires entre celles de ces deux corps; sa densité devait être 5,9 : c'est précisément celle du gallium. Cela prouve, dit M. Lecoq de Boisbaudran, que « en chimie minérale (tout aussi bien qu'en chimie organi- » que) les classifications naturelles approchent assez de la » vérité pour que les données théoriques qui en découlent puis- » sent désormais être utilisées dans la science. » C'est là un progrès considérable et qui montre bien le caractère de la chimie actuelle : elle sort de plus en plus de l'empirisme : ses bases deviennent de plus en plus philosophiques.

[1] Depuis la rédaction de cette notice, les expériences de MM. Marignac, Soret, Smith et Delafontaine ont démontré l'existence de quelques autres métaux très-rares : le nombre de nos corps simples s'accroît donc de plus en plus; les lacunes de nos classifications actuelles tendent à se combler.

[2] Des idées analogues à celle de M. Mendeleef avaient déjà été émises autrefois par M. de Chancourtois.

III. CHIMIE ORGANIQUE.

A l'origine de la chimie organique, on étudiait exclusivement les principes immédiats des êtres organisés : ces substances sont, comme on le sait, formées de carbone, d'hydrogène, d'oxygène et souvent d'azote. Avec tous les produits intermédiaires qu'elle a réalisés, la chimie organique est devenue de plus en plus la chimie du *carbone*, et souvent l'intérêt théorique a fait écarter le point de vue primitif. Cependant l'étude des principes immédiats, dont M. Chevreul a donné de si beaux modèles, promet encore beaucoup aux chercheurs; c'est ce que montrent notamment les monographies suivantes, publiées depuis dix ans :

L'atropine (M. Lossen) qui, à la dose de un demi-milligramme, calme les sueurs;

La pilocarpine et quelques autres alcaloïdes analogues ;

L'ergotinine (M. Tarnet); l'essence de cresson (M. Hoffmann);

Diverses huiles peu connues, notamment celle de l'arbre de la Chine (M. Cloëz);

Une matière sucrée, la dambonite, extraite de certains caoutchoucs (M. Aimé Girard);

Divers cachous (M. Gautier);

L'analyse des tissus ligneux (MM. Fremy et Terreil), question bien importante si l'on songe au développement qu'a pris la fabrication du papier de bois.

Aujourd'hui, du reste, les barrières entre la chimie minérale et la chimie organique ont été renversées par des *synthèses* tellement nombreuses qu'elles s'appliqueront prochainement à tous les corps organiques. Grâce aux admirables méthodes de M. Berthelot, on peut les former en partant des éléments [1] : carbone, hydrogène, oxygène, azote : ces corps simples peuvent, sous la seule influence des affinités chimiques, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, convenablement dirigées, s'assembler entre eux de manière à donner les principes naturels qu'on trouve chez les êtres vivants et qu'on croyait autrefois produits seulement par la force vitale. C'est là un résultat considérable. Il est à peine nécessaire de dire qu'on ne doit pas en pousser les conclusions trop loin : les chimistes ont reproduit les matériaux des êtres vivants, mais jamais ils n'ont reproduit la forme caractéristique des tissus, forme propre à chaque

[1] Voir le *Traité élémentaire de chimie organique* de M. Berthelot, et la *Synthèse chimique* du même auteur, publiée dans la Bibliothèque internationale de Baillère.

espèce et à chaque organe [1] : une seule cellule vivante, si microscopique qu'elle soit, exige la génération ; cet acte encore si mystérieux, propre aux êtres vivants, n'oblige-t-il pas lui-même d'admettre à l'origine la création de ces êtres?

La synthèse chimique procède du simple au composé : elle s'applique donc tout d'abord aux combinaisons formées seulement de deux éléments ; tels sont les hydrocarbures, c'est-à-dire les corps formés uniquement de carbone et d'hydrogène en diverses proportions et diversement condensés. C'est à 1863 que remonte l'expérience classique de M. Berthelot, la synthèse de l'acétylène : en faisant jaillir l'étincelle électrique, dans une atmosphère d'hydrogène, entre deux pôles de charbon, on produit cet hydrocarbure, le plus simple de tous. On peut ensuite en faire dériver presque tous les autres, soit ceux qui correspondent aux alcools proprement dits, soit ceux qu'on extrait ordinairement des goudrons de gaz (série aromatique). Du reste, pour un terme quelconque, on peut saturer le carbone d'hydrogène par la méthode d'hydrogénation universelle de M. Berthelot, fondée sur l'emploi d'une dissolution d'acide iodhydrique vers 280°. L'une des plus remarquables synthèses est celle de la benzine : l'acétylène étant chauffé au rouge sombre, ses molécules se soudent trois par trois et donnent la benzine (M. Berthelot, 1867). Pour les hydrocarbures qui dérivent de la benzine, M. Friedel a indiqué tout récemment une synthèse nouvelle très-élégante : le toluène ou benzine méthylée s'obtient en faisant réagir la benzine et l'éther méthyl-chlorhydrique avec le chlorure d'aluminium qui n'agit ici que par sa présence, à l'aide d'une sorte de jeu de navette dont le mécanisme constitue l'un des points les plus curieux de cette belle découverte.

A côté des méthodes synthétiques de M. Berthelot, il s'en trouve une autre toute différente, due à M. Cloëz, et où l'on part de la fonte. Telle qu'elle sort des hauts fourneaux, la fonte renferme à la fois du fer et du carbone : en la traitant par un acide, l'hydrogène naissant donne toute une série, parfaitement étudiée, d'hydrocarbures. Il est impossible d'assister d'une manière plus nette à la transformation d'une matière minérale en matière organique.

Si nous insistons sur cette formation régulière des hydrocarbures, c'est qu'on peut en retirer les corps les plus complexes. Les réactions régulières employées dans ce but s'appuient surtout sur les notions, dues dans leur principe à M. Dumas, que

[1] Voir le travail de M. le Dr Chauffard intitulé *La finalité dans les êtres vivants et la doctrine de l'évolution* (Correspondant, 1877).

l'on a des diverses *fonctions* chimiques : alcools, éthers, aldéhydes, acides, alcaloïdes, amides : ces classifications se sont singulièrement précisées depuis dix ans [1]. D'un hydrocarbure, tel que le gaz des marais, on sait régulièrement passer à l'alcool (esprit de bois) qui lui correspond (M. Berthelot, M. Schorlemmer, M. Silva, etc.) : or en chimie organique, un alcool est en quelque sorte un chef de famille aussi important qu'un métal en chimie minérale. On peut également passer d'un hydrocarbure à un acide, à un aldéhyde, etc. : c'est ainsi qu'on peut obtenir l'essence d'amandes amères au moyen de l'un des corps (le toluène) contenu dans les goudrons de gaz.

Un dernier progrès de la synthèse chimique est la formation artificielle du pouvoir rotatoire. Biot a montré que la direction du plan de polarisation d'un rayon lumineux polarisé tourne d'un certain angle en traversant certains milieux, et M. Pasteur a fait voir que ce pouvoir rotatoire est lié à une dissymétrie moléculaire, par exemple dans le cas de l'acide tartrique. Ce phénomène n'était guère observé jusqu'ici que dans des corps tirés de l'organisme des végétaux ou des animaux; aussi, pour la chimie organique, il paraissait caractéristique des êtres organisés. M. Jungfleish est cependant arrivé, en 1873, à former expérimentalement de toutes pièces les acides tartriques droit et gauche qui sont les types les plus accomplis des corps doués du pouvoir rotatoire. Tout récemment, M. de Montgolfier a étudié pour le camphre des questions du même genre.

Malgré cet immense développement, la synthèse chimique n'a encore pas tout à fait atteint plusieurs groupes très importants : les alcaloïdes naturels : les matières sucrées. Mais ces substances ont été de plus en plus étudiées depuis dix ans, notamment au point de vue des isoméries très-délicates qu'elles présentent: on a même reproduit les alcaloïdes de la ciguë et du poivre, ou tout au moins des isomères. Ces problèmes seront donc tôt ou tard résolus. Il n'est pas jusqu'à l'albumine que certains chimistes ne désespèrent pas d'obtenir, en tant du moins qu'elle n'est pas organisée : M. Schutzenberger a étudié avec beaucoup de soin ses transformations et elle paraît se ranger dans la classe des amides.

La portée de tous les travaux théoriques de chimie organique est surtout montrée par les résultats obtenus pour les applica-

[1] Voir le traité élémentaire de chimie organique de M. Berthelot, la chimie organique de M. Cahours et le Dictionnaire de chimie de M. Würtz : voir aussi la *Synthèse chimique* de M. Berthelot (Bibliothèque internationale).

tions pratiques et pour la reproduction artificielle de quelques produits naturels.

L'alizarine, ou matière colorante de la garance, s'obtient régulièrement en partant de l'un des corps contenus dans les goudrons de houille, l'anthracène (MM. Graebe et Liebermann) : cette industrie est déjà tellement importante qu'elle menace sérieusement et ruinera probablement complètement la culture de la garance.

En partant d'une autre portion des goudrons de houille, le toluène, on est arrivé à produire d'un côté l'essence d'amandes amères, d'un autre la matière colorante des tournesols, l'orcine (MM. Vogt et Henninger).

Les matières colorantes artificielles, si développées depuis la découverte des couleurs d'aniline, se sont enrichies depuis dix ans de plusieurs composés nouveaux (entre autres la fluorescéine et l'éosine dues à M. Baeyer).

De l'essence de térébenthine on peut passer au camphre (M. Berthelot ; M. Riban).

De l'écorce des pins, on retire, par quelques réactions assez simples, le principe de la vanille (MM. Tiemann et Haarmann). On a pu voir à l'Exposition de 1878 des chocolats et des dragées aromatisés avec cette vanilline artificielle : elle a fait baisser à peu près des trois quarts le prix de la vanille naturelle.

Parmi les corps essentiels à l'organisme, au moins comme produits de sécrétion, on se rappelle que Wöhler avait dès 1828 reproduit l'urée : depuis dix ans, M. Würtz a reproduit artificiellement la névrine (1867) ; M. Grimaux, l'allantoine.

Les savants auxquels sont dues les principales découvertes exécutées depuis dix ans en chimie organique, se rattachent à deux écoles distinctes, suivant qu'ils adoptent ou non la théorie atomique [1]. Il serait trop long de donner ici tout le développement de ce corps de doctrines, dont M. Würtz est en France le plus illustre représentant. Tandis que certains éléments gazeux tels que le chlore, se combinent à un volume égal d'hydrogène, d'autres tels que l'oxygène en prennent un volume double, d'autres tels que l'azote, un volume triple. On admet d'ailleurs que des volumes égaux de différents gaz renferment un même nombre d'atomes et que par conséquent 1 atome de chlore se combine à 1 atome d'hydrogène, 2 atomes d'oxygène à 2 atomes d'hydrogéne, 1 atome d'azote à 3 atomes d'hydrogène. De là l'idée de

[1] Voir le Dictionnaire de chimie publié sous la direction de M. Würtz.

l'atomicité comme propriété spécifique de tel ou tel corps simple: par exemple, l'atome de carbone ne sera saturé que lorsqu'il aura soudé à lui 4 atomes de chlore ou d'hydrogène. M. Cahours a donné à ces idées une grande netteté par l'étude des corps organiques où l'on incorpore des métaux.

Partant de ces principes, on représente les corps par des formules de *constitution* où les différents atomes se saturent les uns les autres et se distinguent non pas seulement par leur nature, mais par la place qu'ils occupent dans la molécule. On arrive surtout ainsi à délimiter le nombre et à montrer les conséquences des isoméries si diverses des corps organiques. C'est ce qui a eu lieu en particulier pour les corps de la famille de la benzine (théorie de M. Kékulé), pour les alcools, les aldéhydes et les acides, où les cas d'isomérie ont été si approfondis depuis dix ans (MM. Lieben et Rossi ; M. Friedel ; M. Bouttlerow ; MM. Is. Pierre et Puchot ; M. Henry ; M. Reboul ; M. de Clermont ; MM. Frankland et Duppa ; M. Demarçay, etc.).

On ne peut nier que, dans toutes ces études, la théorie atomique n'ait rendu de véritables services : comme toutes les théories des sciences expérimentales, elle a servi de guide pour les recherches en posant des questions. Mais très-souvent on a rendu trop arbitraires des formules hasardées auxquelles les fondateurs n'attribuaient pas un sens aussi absolu. M. Berthelot, avec son autorité incontestée, a ouvert une véritable campagne contre la théorie atomique. Mais les explications par lesquelles on est obligé de remplacer les formules trop étroites et trop absolues de la théorie atomique ne reviennent-elles pas quelquefois à peu près au même? Ici, comme dans beaucoup d'autres questions scientifiques, le désaccord est peut-être plus apparent que réel.

A la chimie organique appartient encore l'immense domaine des *fermentations*. On connaît les belles recherches faites à ce sujet par M. Pasteur, et sa réfutation si positive de la doctrine des générations spontanées. Depuis dix ans, M. Pasteur, par une série de magnifiques expériences, a donné à ses idées sur les fermentations les plus brillants développements ; aujourd'hui ses recherches sur la maladie du charbon font toucher ces questions aux problèmes les plus élevés de la médecine. Mais, il faut le dire, deux points de vue très importants sont venus, depuis dix ans, préciser ou rectifier nos connaissances sur les fermentations. On a tout d'abord, grâce surtout à la sagacité de M. Dumas, bien distingué les ferments *chimiques* tels que la diastase, des ferments *physiologiques* tels que la levure de bière qui renfer-

ment des êtres organisés microscopiques, végétaux ou animaux. Dans quelques cas spéciaux, comme la fermentation de l'urine, le ferment vivant n'agit qu'en sécrétant le ferment chimique : serait-ce là, comme l'a dit depuis longtemps M. Berthelot, un phénomène général pour toutes les fermentations? — Un progrès non moins considérable est la découverte de la fermentation *intracellulaire :* MM. Bellamy et Lechartier ont montré que, pour transformer le sucre en alcool, il n'est nullement nécessaire de faire intervenir le champignon microscopique de la levure de bière; les cellules des fruits suffisent, du moins à l'abri de l'air, pour opérer la même réaction. C'est probablement par des faits de ce genre, liés eux-mêmes à de curieuses expériences de M. Béchamp, que s'opérera la conciliation entre les idées en apparence si contradictoires développées par M. Pasteur et par M. Frémy [1]. Tout récemment on a publié des expériences faites par Claude Bernard, peu de temps avant sa mort, qui provoquent encore sur les fermentations des recherches nouvelles.

IV. CHIMIE PHYSIOLOGIQUE.

Le développement de la chimie organique a accru encore l'intérêt des réactions qui s'opèrent dans les végétaux et les animaux. Nous sortirions de notre sujet en insistant sur ces questions. Mentionnons seulement en chimie végétale :

Les travaux de M. Boussingault sur la nitrification et la végétation [2].

Ceux de M. Müntz sur la respiration des champignons.

Ceux de M. Schloesing sur la nitrification, la composition de la terre végétale, etc.

Diverses recherches de MM. Péligot, Dehérain [3], Violette, Is. Pierre, Puchot, Grandeau, A. Le Play, Ville, etc.

[1] Voir: les Fermentations (Bibliothèque internationale), par M. Schützenberger: la génération des ferments, par M. Frémy; Etudes sur le vin; Etudes sur la bière, etc. par M. Pasteur; travaux de M. Béchamp sur les microzymas, dans les *Annales de Chimie et de Physique* de 1858 et 1871, et dans les *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 2e année (1877-1878).

Depuis la rédaction de la présente notice, une discussion des plus intéressantes sur la question des fermentations a eu lieu à l'Académie des Sciences entre M. Pasteur et M. Berthelot (*Comptes-rendus*, décembre 1878 et janvier 1879).

[2] Voir l'ouvrage de M. Boussingault, intitulé: agronomie, chimie agricole et physiologie (Gauthier-Villars).

[3] Voir la *Chimie agricole* de M. Dehérain.

Les expériences de M. Timiriazeff sur la décomposition de l'acide carbonique de l'air par les végétaux sous l'influence des rayons solaires, question qui domine la physiologie toute entière.

La suite des recherches de MM. Lawes et Gilbert, dans leur admirable établissement de Rothamsted, près de Londres, où tout est analysé pour différentes cultures, le sol, les engrais, les récoltes, de manière à savoir dans le détail ce que deviennent tous les éléments mis en circulation par la vie végétale ; ces travaux ont servi de modèle à un grand nombre d'expériences analogues.

La chimie des réactions du règne animal tient encore plus à l'histoire naturelle que l'étude de celles du règne végétal. Dans cette branche de la science, rappelons seulement l'importance des recherches de Claude Bernard sur la présence et la production des matières sucrées dans l'économie animale.

V. CHIMIE INDUSTRIELLE.

Les découvertes successives qui, depuis un siècle, ont fait connaître les transformations de la matière ont donné un immense développement aux industries chimiques [1].

Pour s'en convaincre, il suffit d'examiner ce qui a eu lieu pour la fabrication du fer et de l'acier. Elle s'est agrandie dans des proportions incalculables, surtout depuis l'établissement des chemins de fer ; en même temps l'accroissement de la consommation du combustible changeait ses conditions d'existence. Il a fallu tout transformer ; le bois a cédé partout la place à la houille et au coke. La chimie a pris une grande place dans ces changements incessants. Elle a fait connaître les substances utiles ou nuisibles dans la fabrication ; elle a montré à utiliser de mieux en mieux la chaleur fournie par le combustible. L'acier a pris pour beaucoup d'usages la place du fer ; il s'obtient principalement par deux méthodes rivales, le procédé Bessemer et celui qu'ont découvert presque en même temps MM. Martin et Siemens : ces deux inventeurs font réagir lentement la fonte sur le fer ou sur des minerais très riches, aux températures si élevées que produit l'admirable *four à gaz* de M. Siemens ; on obtient directement de l'acier fondu, comme dans le procédé Bessemer.

[1] Voir le discours de M. Frémy à la séance d'inauguration de l'Association Française pour l'avancement des sciences, à Paris, en août 1878.

Dans l'industrie de la soude, les progrès n'ont pas été moindres depuis dix ans. Le principal est le développement d'un procédé nouveau, dû surtout à MM. Schloesing et Rolland, et exploité maintenant sur une grande échelle par M. Solvay ; il consiste à décomposer directement le chlorure de sodium en dissolution concentrée par le bicarbonate d'ammoniaque, qui donne du bicarbonate de soude peu soluble et du chlorhydrate d'ammoniaque. On supprime ainsi l'intermédiaire de l'acide sulfurique. Cette méthode est peut-être destinée à faire disparaître le procédé Le Blanc, cette grande découverte industrielle qui est en usage depuis le commencement de ce siècle, et à laquelle on a apporté tant de perfectionnements.

Dans l'industrie du chlorure de chaux, presque tous les fabricants s'occupent aujourd'hui d'éviter de perdre à chaque opération le bioxyde de manganèse employé pour la fabrication du chlore. On y arrive principalement par le procédé Weldon, l'une des plus ingénieuses découvertes de ces dix dernières années. Le chlore s'obtient par la réaction du bioxyde de manganèse sur l'acide chlorhydrique, qui donne du chlorure de manganèse. Ce chlorure est, au moyen de la chaux, changé en protoxyde. Le protoxyde de manganèse, laissé en présence d'un excès de chaux, est traité par un courant d'air qui régénère le bioxyde de manganèse primitif. Le même minerai ressert donc presque indéfiniment sans qu'on ait eu d'autre dépense que celle de la chaux et de l'air employés dans les réactions. On voit apparaître ici une tendance très générale dans la chimie actuelle : utiliser de plus en plus ces sortes de jeux de navette dans lesquels un corps finit par se reconstituer après avoir traversé plusieurs réactions successives où n'interviennent que l'air, l'eau, ou d'autres substances presque gratuites. Dans la grande industrie d'aujourd'hui, on cherche à ne plus rien laisser perdre.

Nous passons sous silence les perfectionnements introduits depuis dix ans dans nos autres grandes industries, telles que celles des sucres, du verre, des poteries, du gaz. Parmi les industries dont les débouchés sont plus restreints, signalons les découvertes suivantes :

Les développements de l'emploi de la dynamite (mélange de nitroglycérine et de silice poreuse) comme agent explosif ;

L'usage du sulfure de carbone, et de sa combinaison au sulfure de potassium, préconisée par M. Dumas, pour combattre le phylloxera, cette terrible maladie de la vigne ;

La machine de M. Pictet, pour faire industriellement de la glace avec de l'acide sulfureux liquide ;

Les études de M. Vincent sur les produits des vinasses pro-

venant des sucres de betterave ; le principal résultat en est la fabrication en grand du chlorure de méthyle, très-propre à la production du froid.

Cette revue si rapide peut déjà montrer les liens étroits qui unissent aujourd'hui de plus en plus la science et l'industrie. Chaque usine importante a son laboratoire, aussi bien les fabriques de soude que les fabriques d'acier. Toute découverte considérable dans le domaine de la science pure réagit le plus souvent sur l'industrie.

Ajoutons que lorsqu'on entre dans les détails, on est de plus en plus frappé de la tendance universelle à faire usage d'appareils perfectionnés qui économisent le travail manuel de l'homme (puddlage mécanique, four tournant, etc.).

L'homme est donc, grâce à la science, de plus en plus le maître de la matière : il sait l'utiliser de mieux en mieux pour ses besoins : il en tire parti, en diminuant de plus en plus ses fatigues physiques. Il y a là un admirable progrès économique caractéristique de notre siècle : son origine et sa portée inspiraient à un maître bien regretté, au R. P. Gratry, de belles paroles qu'on nous permettra de rappeler ici :

« Les peuples de l'ère nouvelle, parce qu'ils ont su obéir en « un point à la parole de l'éternelle justice, ont d'abord aboli « l'esclavage parmi eux. Tout aussitôt, le travail libre a conquis « la nature et s'est créé, au sein des éléments, autant d'esclaves « absolument dociles, absolument infatigables, autant d'esclaves « de vapeur et de feu que les hommes en voudront employer..... « C'est ainsi que l'homme se délivre, en faisant travailler pour « lui la nature qui ne s'épuise pas, et ses forces qui ne se fati- « guent pas. Il se délivre des fardeaux matériels, et il en charge « la matière, pour s'élever lui-même au travail humain. La « science ici l'a conduit à la liberté. » (*La morale et la loi de l'histoire ; spectacle du moment présent.*)

VI. CHIMIE PHYSIQUE.

Les progrès considérables de la physique ont réagi sur la chimie et ont, surtout depuis dix ans, multiplié les points de contact entre les deux sciences.

La liquéfaction des gaz permanents est devenue, en 1877, un fait accompli, grâce à M. Cailletet et aussi à M. Pictet. On ne connaissait encore qu'à l'état gazeux les éléments les plus importants à la vie : l'oxygène, l'azote, l'hydrogène ; on peut au contraire voir aujourd'hui de l'air liquéfié. L'hydrogène lui-même a été ob-

tenu pendant quelques instants à l'état solide (M. Pictet) ; il donne, en tombant sur le sol, le bruit strident d'une grenaille métallique et justifie ainsi l'idée développée depuis si longtemps par M. Dumas, d'un métal gazeux. Les prévisions de la science ont donc été complètement justifiées ; les découvertes de M. Cailletet et de M. Pictet sont d'autant plus remarquables qu'elles n'ont point été faites au hasard ; la théorie mécanique de la chaleur en a dirigé tous les détails.

Les phénomènes de sursaturation ont été éclaircis depuis dix ans, surtout par M. Gernez et aussi par M. Lecoq de Boisbaudran. On connaît ces expériences classiques où certaines dissolutions salines, saturées à chaud, sont refroidies avec quelques précautions particulières : le sel étant moins soluble à froid qu'à chaud, la cristallisation devrait se faire progressivement avec l'abaissement de la température ; cependant dans beaucoup de cas, elle n'a pas lieu, et la dissolution reste dans un état d'équilibre instable, prête à se solidifier brusquement sous certaines influences particulières. M. Gernez a fait voir que cette solidification se produit toutes les fois que la dissolution sursaturée est mise en contact avec une parcelle solide, si petite qu'elle soit, du sel dont il s'agit ou d'un sel qui a exactement la même forme cristalline. — M. Lecoq de Boisbaudran a montré toute la portée de cette explication en opérant sur des sels tels que les sulfates de cuivre, de zinc, de fer, qui peuvent produire chacun plusieurs hydrates doués de formes différentes : une dissolution de sulfate de cuivre, touchée avec un morceau de ce sel contenant 5 équivalents d'eau, cristallise dans une certaine forme et avec 5 équivalents d'eau ; touchée avec un morceau de sulfate de fer contenant 7 équivalents d'eau, elle cristallise avec une autre forme (celle du sulfate de fer) et avec 7 équivalents d'eau. Il y a donc là des équilibres moléculaires instables et indifférents qui se modifient de telle ou telle façon suivant le germe solide qu'on introduit et qui transmet sa forme géométrique à une quantité de matière aussi grande qu'on veut. Ces résultats montrent une fois de plus quelle est l'influence de la *forme* dans toutes les questions moléculaires. On se rend également très bien compte de l'état actuel de notre science ; on y relie de plus en plus des faits épars et on les rattache à un phénomène primordial commun.

La dissociation est encore un ensemble de découvertes qui rapprochent singulièrement les phénomènes chimiques des phénomènes physiques. On sait que M. H. Sainte-Claire-Deville a montré que beaucoup de corps composés gazeux, tels que la vapeur d'eau ou l'acide carbonique, que l'on croyait indécompo-

sables par la chaleur, éprouvent à des températures très élevées une décomposition partielle ou *dissociation;* il en résulte que la température des flammes est beaucoup moins élevée que celle qu'on calculerait dans l'hypothèse d'une combustion totale. La chaleur est ainsi, de même que l'électricité, le grand agent de décomposition chimique, de sorte que dans le soleil tous les éléments sont probablement à l'état de liberté.— Depuis dix ans, toutes ces idées ont acquis une précision remarquable. En 1867, M. Debray a étudié la dissociation du carbonate de chaux ; il a montré que dans un espace clos et limité, cette décomposition, pour une température donnée, a lieu jusqu'à ce que l'acide carbonique produit ait atteint une certaine force élastique maximum ; la loi du phénomène chimique est ainsi absolument semblable à celle de la vaporisation d'un liquide, vaporisation qui, dans un espace limité, a lieu jusqu'à ce que la vapeur acquière une force élastique maximum. Cette loi s'applique toutes les fois que le corps en dissociation est un corps solide dont l'un des composants est gazeux (M. Debray, M. Isambert, M. Ditte, etc.). On a montré en outre que la transformation allotropique de divers corps est dans beaucoup de cas régie par la même loi : ainsi le phosphore rouge se change en phosphore ordinaire jusqu'à ce que les vapeurs produites aient atteint une certaine tension maximum.— La similitude de tous ces faits résulte simplement de ce qu'ils sont des phénomènes d'équilibre : dans la dissociation du carbonate de chaux, la décomposition est limitée simplement parce que, en même temps que le carbonate se décompose, l'acide carbonique tend à se recombiner avec la chaux mise en liberté ; il se produit un équilibre entre deux tendances inverses et cet équilibre a même pu être soumis au calcul ; il s'établit suivant les cas avec une rapidité très différente (M. Lemoine). Enfin ces mêmes considérations expliquent ce qui se produit pour les systèmes gazeux qui se décomposent en donnant des composants gazeux (acide iodhydrique, étudié par M. Lemoine : combinaison d'oxyde de méthyle et d'acide chlorhydrique, étudiée par M. Friedel). En somme, la dissociation, rapide ou lente, est un cas particulier des réactions limitées par la réaction inverse. C'est pour cela qu'on y trouve tant de rapprochements avec des phénomènes en apparence bien différents : les recherches si importantes de M. Berthelot sur l'éthérification, publiées dès 1862-1863 ; la transformation lente et partielle de l'alun de chrome violet en alun vert, étudiée numériquement par M. Lecoq de Boisbaudran.

L'influence des corps poreux dans les réactions doit être citée comme se rattachant à la dissociation. Il est bien démontré par

plusieurs expériences, notamment par celles de M. Favre, que les corps poreux, comme la mousse de platine, condensent les gaz en proportions considérables. Si, dans beaucoup de cas, ils hâtent les réactions chimiques, c'est surtout par suite de cette condensation qui équivaut à une compression en rapprochant les molécules des gaz réagissants. Cette interprétation a pu être vérifiée numériquement dans le cas de l'acide iodhydrique.

La thermochimie est aujourd'hui une branche de la science qui envahit toutes les autres : elle consiste dans la mesure et l'interprétation des quantités de chaleur dégagée dans les réactions. Nos savants les plus éminents s'occupent de ces déterminations, commencées d'abord par Lavoisier et Laplace, puis par Dulong et par MM. Favre et Silbermann ; depuis dix ans, M. Favre, M. H. Sainte-Claire-Deville, M. Thomsen et surtout M. Berthelot les ont singulièrement développées. Leur importance vient de la théorie mécanique de la chaleur : quand, dans les machines, il semble y avoir perte de chaleur, elle se change en mouvement, et réciproquement ; de même dans les systèmes moléculaires de la chimie, quand il y a dégagement de chaleur, elle est la mesure exacte d'un mouvement moléculaire disparu : déterminer la quantité de chaleur, c'est *mesurer* la réaction elle-même. On peut dire d'une manière générale qu'une réaction n'est possible que quand elle dégage de la chaleur. Quelques corps semblent faire exception à ce principe : ce sont les substances dites *endothermiques* qui dégagent de la chaleur en se décomposant et constituent en général ces corps explosifs si précieux aujourd'hui pour l'art militaire. Mais ces exceptions ne font que confirmer la règle, car ces corps qui absorbent de la chaleur pour leur formation ne se produisent jamais d'une manière directe ; ils se forment dans des doubles décompositions qui leur permettent d'accaparer la chaleur dégagée par la formation d'un autre corps qui se produit en même temps qu'eux : c'est ainsi que le chlorure d'azote se produit dans la réaction du chlore sur l'ammoniaque en même temps que l'acide chlorhydrique dont la formation tend à dégager une énorme quantité de chaleur.

La mesure des quantités de chaleur dégagée dans les réactions a donné l'interprétation d'un très grand nombre de faits dans toutes les branches de la chimie. Prenons pour exemple la distribution des bases et des acides dans un mélange de deux dissolutions salines. Les lois classiques établies par Berthollet dominent toujours cet ordre de questions, et M. Dumas, dans sa *Philosophie chimique*, a consacré à élucider ce sujet l'une de ses

plus importantes leçons. Mais que se passe-t-il quand on mélange les dissolutions de deux sels pour lesquels l'échange des bases et des acides ne peut donner lieu à aucun composé insoluble, à aucun précipité? L'œil ne saisit rien dans cette liqueur limpide; le thermomètre au contraire montre ce qui s'y passe au moment du mélange. Sans entrer dans le détail des belles recherches faites à ce sujet par M. Berthelot, nous dirons seulement qu'en général les bases fortes prennent en grande partie les acides forts, laissant les bases faibles s'accommoder avec les acides faibles. Les quantités de chaleur dégagée *mesurent* cette décomposition. Elles ont permis de même à MM. Favre et Valson de mesurer la dissociation cristalline, c'est-à-dire le dédoublement que certains sels, tels que les aluns, subissent en se dissolvant dans l'eau. Il y a là toute une méthode de recherches pour les questions d'équilibre de la mécanique moléculaire.

On conçoit que la chimie, à ces points de vue, se rapproche aujourd'hui de plus en plus de la physique, ainsi que de la mécanique. Elle subit l'influence de la théorie mécanique de la chaleur et même de l'hypothèse de Clausius sur la nature des gaz, dont les molécules indépendantes entre elles auraient chacune un mouvement de translation très-rapide. On a cherché déjà à baser sur ces considérations des théories assez générales (théories de la dissociation de MM Peslin, Vicaire, Horstmann, etc.).

On voit que nous arrivons à rechercher de plus en plus la constitution intime de cette matière, dont la chimie étudie les mille transformations. Sous ce rapport une question tient en suspens toute la philosophie de la science : les corps simples de la chimie actuelle sont-ils vraiment des éléments distincts, des créations indépendantes, ou bien sont-ils eux-mêmes formés par l'assemblage d'une matière unique diversement condensée? C'est surtout M. Dumas, on le sait, qui a soulevé cette grande question. Berzélius, à la suite de ses recherches sur les équivalents, croyait que les différents corps simples n'avaient aucune relation entre eux : M. Dumas, au contraire, a établi des rapprochements remarquables entre les poids atomiques des différents corps simples ; il a même admis qu'ils pourraient être des multiples exacts du quart de l'équivalent de l'hydrogène. Dès lors, s'il existe une matière première universelle formant tous les corps, l'atome d'hydrogène résulterait de l'assemblage de 4 atomes de cette matière première, l'azote de 24, l'oxygène de 32, etc. Ces affirmations, contestées par M. Stas, ont repris tout récemment une valeur nouvelle à la suite d'expériences de M. Dumas, signalant dans la détermination des équivalents certaines

causes d'erreur inaperçues. D'autre part, M. Lockyer[1] a repris la question à un autre point de vue, en se basant sur de nombreuses observations spectroscopiques sur la composition des étoiles. Les étoiles récentes seraient formées uniquement d'hydrogène, puis la matière se condensant de plus en plus, les étoiles les plus vieilles contiendraient les corps simples dont le poids atomique est le plus élevé. Ce simple énoncé montre les progrès qu'a faits dans les esprits, depuis dix ans, l'hypothèse de l'unité de la matière. Toutefois, il ne faut pas s'y tromper : dans ces échelons successifs compris, dans le monde des infiniment petits, entre les molécules les plus complexes et les atomes les plus simples, les éléments de la chimie actuelle constituent un point d'arrêt qui ne sera pas facilement franchi. M. Berthelot a remarqué qu'on ne peut pas les comparer complètement aux polymères de la chimie organique : ces derniers ont des chaleurs spécifiques atomiques très-différentes, tandis que nos corps simples ont à peu près la même chaleur spécifique atomique (loi de Dulong et Petit). Le problème est donc des plus complexes, et l'on ne peut pas encore prévoir quand il sera résolu.

Nous serions heureux que cet exposé, nécessairement très-rapide, ait pu faire concevoir l'importance des progrès réalisés par la chimie dans ces dix dernières années. On n'y voit point, il est vrai, à chaque instant, les découvertes éclatantes qui ont illustré le commencement de ce siècle à une époque où tout, pour ainsi dire, était à trouver dans un domaine encore inexploré. Aujourd'hui un grand nombre de travaux consistent surtout à classer et à approfondir des faits jusque-là isolés : ils n'en sont pas moins utiles parce qu'il résulte de là des lois et des méthodes générales. La chimie s'éloigne de plus en plus de ce caractère purement empirique que beaucoup de personnes lui attribuent encore : ce ne sont plus les brillantes expériences de cours qui nous attirent le plus ; la science prend un caractère de plus en plus élevé et philosophique. Dans ce mouvement nouveau, la France a une très large part : elle n'a rien à craindre de la comparaison avec les autres pays ; depuis nos malheurs, l'ardeur pour la science n'a fait qu'augmenter chez nous.

[1] Depuis la rédaction de cette notice, M. Lockyer a publié de nouveaux faits à l'appui de ses idées (*Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, décembre 1878 et janvier 1879). Il se fonde surtout sur la transformation qu'éprouve le spectre d'un corps simple, tel que le calcium, porté à des températures de plus en plus élevées ; de nouvelles raies apparaissent, dont quelques unes semblent être celles d'autres corps simples, absolument comme si l'on assistait à la *dissociation* du calcium.

LES PROGRÈS DE L'ANTHROPOLOGIE
ET DE L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

Par M. Adrien Arcelin, archiviste paléographe.

L'anthropologie est une science toute nouvelle. A peine cultivée, hier encore, par quelques hommes isolés, on peut dire aujourd'hui qu'elle a définitivement conquis sa place parmi les sciences naturelles. Elle a maintenant ses musées, ses sociétés, ses publications spéciales et ses écoles. Son but est d'étudier l'homme monographiquement, à l'aide des procédés et des méthodes propres aux sciences naturelles, et de déterminer sa place dans la classification générale, comme on l'a fait pour toutes les espèces zoologiques.

Laissant de côté l'homme considéré comme individu, dont l'étude appartient plus particulièrement à la médecine, l'anthropologie ne s'occupe que des caractères du groupe humain, physiques, physiologiques et moraux.

Ainsi comprise, cette science doit nécessairement se subdiviser en plusieurs branches particulières et faire appel, dans chacune d'elles, au concours de savants spéciaux. Les uns par exemple, à l'aide de l'anatomie et de la zoologie, étudieront les différences anatomiques et zoologiques de l'homme et des animaux. D'autres demanderont, à la climatologie et à la géographie, quelle est la distribution des races humaines sur le globe, et quelle est l'influence des milieux et des climats sur l'homme. L'ethnographie fera connaître ce que sont les arts, l'industrie, la religion et le développement social et moral des peuples. Par l'histoire on saura ce qu'ont été dans le passé les sociétés humaines. La linguistique permettra, dans bien des cas, de rétablir, entre les races, des liens de filiation oubliés. Enfin l'archéologie, s'appuyant elle-même sur le paléontologie et sur la géologie, fournira des notions exactes sur des populations dont l'histoire n'est pas venue jusqu'à nous.

L'horizon ouvert à l'anthropologie est donc très vaste. Elle doit embrasser l'homme sous tous ses aspects physiques et moraux. Toute la difficulté, au milieu de points de vue si divers, est de ne pas les sacrifier les uns aux autres et de conserver à

chacun d'eux l'importance qu'il doit avoir en matière de classification.

Jusqu'à présent l'anthropologie anatomique ou zoologique, a eu, au moins en France, à peu près tous les honneurs. L'anatomie de l'homme comparée à celle des animaux et surtout des animaux supérieurs, singes et anthropoïdes, a été poussée très loin et je ne crois pas qu'il y ait rien à y ajouter pour éclairer la question de classification.

A la suite de cette première enquête, les savants se sont partagés en deux camps. Les uns, frappés surtout des analogies entre l'homme et les primates, pensent qu'il y a une gradation insensible depuis les lémuriens, type inférieur des singes, jusqu'à l'homme. D'autres, au contraire, tenant compte moins des rapports physiques et mentaux qui existent entre l'homme et les animaux que des différences profondes et essentielles qui caractérisent l'intelligence humaine, pensent que l'homme a droit à une place à part et pour ainsi dire hors cadre dans la classification zoologique.

Les premiers font du groupe humain une famille en tête de l'ordre des primates, le plus élevé dans la classe des mammifères. Les seconds estiment que le groupe humain présente des caractères d'un ordre supérieur qui le distinguent de l'animal, comme les phénomènes de l'activité mentale distinguent l'animal du végétal, et qu'à ce titre il possède les attributs d'un règne, qu'on a appelé le règne humain.

M. de Quatrefages, l'un des chefs actuels de cette école, accorde à ses adversaires que dans un grand nombre de cas les facultés éminentes de l'homme existent, à un état rudimentaire, chez l'animal. Mais l'homme seul possède deux facultés que M. de Quatrefages désigne sous le nom de religiosité et de moralité; et l'éminent professeur démontre par une enquête très bien faite, qu'il n'y a pas de peuples absolument privés de toute notion de religion et de morale, qu'en un mot l'athéisme n'existe qu'à l'état erratique et comme opinion philosophique.

Nous pensons, et nous sommes en cela d'accord avec un grand nombre de philosophes éminents, que M. de Quatrefages fait trop bon marché de la faculté du langage. S'il est vrai que l'animal juge et raisonne, qu'il a son caractère propre et n'est pas, dans une certaine mesure, dépourvu de la parole, il n'est pas moins évident pour un esprit philosophique, que la faculté du langage est un des caractères distinctifs de l'homme.

Les agglomérations politiques qu'on désigne sous le nom de peuples, ne forment au point de vue de l'anthropologie que des groupes tout à fait artificiels. Une branche particulière de l'an-

thropologie, qualifiée par M. Broca d'ethnologie, pour la distinguer de l'ethnographie, s'est donné pour mission spéciale de décomposer ces unités factices, de rechercher leurs éléments primitifs, c'est-à-dire les races naturelles qui entrent dans leur composition.

L'étude et la comparaison des races repose sur les caractères physiques, physiologiques et moraux qui les différencient. Au point de vue physique la conformation du crâne a une importance reconnue. La crâniologie forme donc une des branches essentielles de l'anthropologie. Ramenée à une méthode précise sous le nom de crâniométrie, la crâniologie permet de calculer des moyennes, d'atténuer par conséquent l'influence des particularités individuelles et de faciliter l'établissement des types.

Déterminer le type moyen d'un groupe donné ou les types divers qui entrent dans sa formation, ainsi que les rapports de ces types entre eux, faisant préjuger leur croisement ou leur simple mélange, tels sont les problèmes en vue desquels les observations doivent êtres faites.

L'analyse des groupes ethniques est peu avancée et ses résultats sont encore très discutables. On a accumulé une masse considérable de documents. On a inventé des instruments ingénieux à l'aide desquels on a multiplié les mensurations ; on en a peut-être même abusé et l'on devra probablement en éliminer un grand nombre comme inutiles. En revanche, on a négligé les caractères mentaux et psychiques dont l'étude est certainement la plus difficile, mais qu'une saine méthode ne permet pas de laisser de côté. La notion synthétique du type ne peut s'établir que sur un ensemble très complet d'observations.

Ici se présente une des grosses difficultés anthropologiques. Quelle est la valeur zoologique des différents types du groupe humain ? L'humanité se compose-t-elle de genres, d'espèces ou simplement de variétés ? Descend-t-elle d'une paire unique (monogénisme) ou bien est-elle issue de centres de création distincts (polygénisme) ?

Nous n'avons ni le temps ni la place d'aborder ici la question de l'espèce. Nous nous bornerons à renvoyer au dernier livre de M. Quatrefages, l'*Espèce humaine*, où il a résumé d'une façon magistrale les arguments favorables à la théorie du monogénisme et à la notion de l'espèce en zoologie.

Il est certain que les variations sont plus étendues entre certaines races animales, d'une même espèce, qu'entre les groupes humains les plus éloignés. De plus, les croisements entre races, c'est-à-dire le métissage, donnent des résultats bien différents

de ceux qu'on obtient par les croisements entre espèces, ou hybridation. Or, les croisements entre groupes humains offrent tous les phénomènes du métissage et nulle part ceux de l'hybridation. D'où l'on est en droit de conclure que les différents groupes humains ne sont que les races d'une seule et même espèce et non des espèces distinctes.

On pourra objecter que toutes les espèces animales sont plus ou moins cantonnées dans certaines régions qui leur sont propres, de façon à faire croire à des centres distincts de création, tandis que l'homme est aussi cosmopolite que possible. Comment expliquer cette diffusion géographique des races humaines à la surface du globe? Comment la concilier avec le monogénisme? L'homme fait-il exception aux lois biologiques générales?

Il n'est pas difficile d'expliquer comment l'homme, grâce aux merveilles de son industrie, a pu s'acclimater sous les latitudes les plus diverses, sans échapper toutefois à l'action des milieux. Cette action, combinée avec les influences héréditaires, peut suffire pour résoudre l'objection et rendre compte de la formation des races, sans compromettre la thèse monogéniste.

Dans l'état actuel de nos connaissances, la science ne peut pas aller au-delà. Elle est impuissante à soulever, à l'aide des moyens d'investigation qui lui sont propres, le voile qui couvre les origines naturelles de l'humanité.

Il est vrai que l'école transformiste ne s'en tient pas là. Elle tranche *à priori* les difficultés qui l'embarrassent. Pour elle l'homme serait descendu par voie de transformation d'un animal inférieur et elle prétend rétablir tous les anneaux de cette étrange filiation. Nous n'avons pas à exposer ici les doctrines bien connues de cette école, dont l'erreur scientifique est de donner des hypothèses et des conjectures comme des conclusions démontrées. Nous rappellerons seulement que bien des fois déjà les transformistes se sont vu réfuter par les faits. Par exemple, les travaux de MM. Pruner-bey, Broca, Gratiolet, de Quatrefages, ont prouvé qu'il existe un ordre inverse dans le développement des principaux appareils organiques de l'homme et des singes, et qu'au nom même des principes transformistes ils ne peuvent pas procéder les uns des autres par voie de filiation. Les recherches récentes de MM. Alphonse Milne-Edwards et Grandidier sur les mammifères de Madagascar ont démontré qu'Hœckel, un des émules les plus illustres de Darwin, avait introduit les lémuriens dans la généalogie ascendante de l'homme par suite d'une erreur anatomique, qu'a très bien relevée M. le Dr Broca. Enfin M. de Lapparent a raconté l'histoire amusante du Bathybius, cet être placé par les savants allemands, par

Hœckel, par Zittel, par Gümbel au degré initial de l'échelle animale, et que l'analyse chimique a fait descendre de ce rang modeste en montrant que le fameux Bathybius n'était qu'un précipité floconneux de sulfate de chaux.

Le droit des savants consciencieux, quand ils se trouvent en face des impénétrables questions d'origine, est de dire avec M. de Quatrefages : Nous ne savons pas ! C'est l'application très légitime du doute méthodique. Mais nous avons, grâce à Dieu, d'autres moyens d'information. L'anthropologie n'a pas le monopole exclusif de la science de l'homme. La métaphysique et la théologie comblent ses lacunes. Elles achèvent par d'autres voies et par d'autres méthodes les problèmes abandonnés comme insolubles par les sciences naturelles. Sans doute il ne faut pas confondre les méthodes. Il ne faut pas, après avoir établi ses prémisses dans un ordre d'idées, conclure dans un autre. Mais tout homme, qui aime la pleine vérité et la pleine lumière, a le droit, après avoir tiré d'une science particulière tout ce qu'elle peut lui donner, d'aller chercher ailleurs les informations qui lui manquent. Tant pis pour ceux qui rétrécissent arbitrairement, à la mesure de leurs préjugés et de leurs passions, le champ de la connaissance et les horizons ouverts à l'intelligence humaine !

Les transformistes, pensant que l'archéologie et la géologie pourraient venir en aide à leur thèse, se sont livrés avec ardeur à l'étude de l'homme préhistorique.

Sans parler de l'homme tertiaire dont l'existence est encore très douteuse, malgré les curieuses découvertes de M. l'abbé Bourgeois, il est bien démontré aujourd'hui que l'homme a vécu à des époques géologiques antérieures à la nôtre et qu'il y a par conséquent des races humaines fossiles, remontant au moins à l'époque quaternaire.

Dès cette époque l'espèce est déjà composée de plusieurs races distinctes, ce qui serait favorable à la réalité de l'homme tertiaire. Le caractère humain de ces antiques débris est franchement accusé ; et ce n'est que par un abus de langage, contre lequel M. de Quatrefages a protesté, qu'on parle des caractères *simiens* de quelques documents de cet âge. Les races quaternaires ne fournissent aucun argument en faveur de l'homme pithécoïde. Le fameux crâne de Neanderthal lui-même, sur lequel les partisans de l'évolution avaient fondé de si belles espérances, ne diffère en rien, paraît-il, de quelques crânes modernes appartenant à des personnages dont l'intelligence était fort au-dessus de la moyenne.

L'archéologie nous montre l'industrie humaine débutant en

Europe par ce qu'on appelle la pierre taillée. L'homme ne connaissait pas encore l'emploi de la meule ; il ne polissait pas ses outils de pierre et se contentait de les tailler par éclats au moyen de la percussion. Il vivait au milieu d'une faune aujourd'hui éteinte ou émigrée, avec le renne, le mammouth, l'hyène et le lion, et fut probablement le témoin de cette grande perturbation climatologique que les géologues désignent sous le nom d'époque glaciaire.

Le climat et la faune de l'Europe différaient peu de ce qu'ils sont maintenant, quand des populations étrangères y importèrent une industrie qui caractérise une nouvelle étape vers la civilisation. C'est l'industrie de la pierre polie, correspondant aux premiers essais d'agriculture et de domestication des animaux utiles, et à l'invasion de l'occident par des populations de race asiatique.

Dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile de généraliser la classification des périodes de l'âge de pierre en dehors de l'Europe. Dans toutes les parties du monde on a bien découvert des instruments de pierre ; mais les observations stratigraphiques et géologiques, qui seules peuvent donner des certitudes touchant leur âge relatif, sont encore à faire presque partout. On ne peut donc établir à cet égard que de simples conjectures.

Ce qui est bien certain, c'est que les divers progrès industriels se sont produits à des époques très différentes suivant les lieux, et qu'il n'y a par conséquent aucun synchronisme général à établir entre les périodes que les archéologues désignent sous le nom d'âge de pierre, d'âge de bronze et d'âge du fer.

La réalité d'un âge du bronze succédant en Europe à l'âge de pierre, nous paraît être un fait démontré. Soit que le fer fût encore inconnu, soit que, pour des raisons que nous ignorons, son usage fût peu répandu en Occident, il nous semble qu'on est pleinement autorisé à dénommer âge du bronze, une certaine période variable suivant les pays, mais bien déterminée pour chacun d'eux, où l'on fabriquait communément en bronze les outils et les armes fabriqués depuis exclusivement en fer.

La vulgarisation du fer en Europe nous amène au seuil de l'histoire. Il y a cependant, sur bien des points, un premier âge du fer préhistorique. Il se confond en France avec les origines de la nationalité gauloise.

De la pierre taillée aux instruments de fer, il y a certainement un progrès industriel réalisé. Mais est-il juste de penser, avec les transformistes, que l'homme européen est parti de la sauvagerie pour s'élever par son propre effort aux bienfaits de la civilisation ? Les faits archéologiques ne nous représentent pas

l'homme quaternaire, contemporain du renne et du mammouth comme un sauvage dégénéré, bien au contraire. Les essais de sculpture de cette époque, les coutumes funéraires en l'honneur des morts, indiquent que l'emploi exclusif de la pierre n'est pas incompatible avec une certaine culture morale et des aptitudes artistiques très remarquables. Il est bien démontré que les progrès industriels ne se sont point réalisés par le seul effort des tribus autochtones de l'Europe occidentale et qu'elles ont reçu d'ailleurs et successivement l'usage des outils en pierre polie, puis du bronze et du fer. C'est l'Orient qui nous a envoyé toutes ces inventions utiles. Mais nous ignorons tout à fait quelle a été la loi du développement des grandes civilisations orientales d'où tout rayonne dans l'antiquité. Il y a là un problème posé et non encore résolu. Aussi sommes-nous autorisés à considérer comme prématurées toutes les solutions *a priori* qui nous sont proposées.

C'est avec les mêmes réserves que nous devrons accueillir les calculs chronologiques tendant à établir, à l'aide des phénomènes naturels, l'âge approximatif des différentes phases industrielles primitives. Les auteurs de ces calculs sont unanimes à reconnaître que les bases sur lesquelles ils reposent n'ont rien d'absolu. Nous nous bornerons à constater que les derniers essais d'évaluations sont loin d'atteindre les prodigieuses supputations mises en circulation au début des recherches préhistoriques. Quelques savants pensent même qu'il n'est point impossible de faire rentrer, à quelques milliers d'années près, toute la série des temps dits préhistoriques, dans le cadre de la chronologie classique. Comme au surplus des théologiens autorisés ont établi que la Bible n'est pas mise en cause dans ce débat, nous pouvons attendre patiemment que des faits plus précis permettent de le trancher.

L'étude de l'anthropologie, à raison des questions très neuves qu'elle soulève, a fait surgir dans ces dernières années un nombre considérable de travailleurs de bonne volonté. La France a pris l'initiative de ce mouvement. Puis des sociétés se sont fondées partout à l'exemple de celle de Paris, qui date de 1850. En 1865, quelques savants inaugurèrent à la Spezzia des congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistorique, qui se sont réunis depuis à Paris, à Norwich, à Stockholm, à Bruxelles, à Bologne, à Copenhague et à Buda-Pesth. Avant peu d'années, ils auront accompli leur cycle complet. Partout ils ont provoqué un mouvement scientifique durable, et déterminé la fondation d'importantes collections dont l'étude comparée a permis de délimiter les provinces archéologiques, aux différentes

époques, ou d'étudier la marche et les progrès de la civilisation. Rappelons enfin que l'anthropologie occupe cette année une place considérable à l'Exposition universelle de Paris.

Mais nous devons constater, non sans regrets, que les progrès de cette science auraient été plus rapides et plus sûrs, si elle ne s'était trouvée embarrassée à ses débuts par des théories prématurées, par des hypothèses plus hardies que justifiées, et surtout si des hommes appartenant à l'école matérialiste n'en avaient fait une arme de combat contre la foi et les croyances religieuses. Ils ont provoqué par leur intolérance et leurs violences de langage, des préventions très vives contre la science nouvelle. Ils en ont éloigné les savants chrétiens, par la crainte d'une solidarité compromettante. Nous voudrions voir au contraire ceux-ci accepter la lutte sur un terrain qui en définitive appartient à tout le monde. Ils ont le devoir de rappeler à une méthode plus scrupuleuse et plus saine, les hommes passionnés qui s'en sont écartés. Il leur appartient de dégager l'anthropologie du cercle étroit dans lequel le matérialisme cherche à la confiner, et de substituer à un programme tronqué et mutilé un plan véritablement digne de la science de l'homme.

—

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE [1].

BELGRAND. — Le bassin parisien aux âges antéhistoriques. Paris, 1869. 2 vol. in-4°.

BELLOGUET (R. de). — Ethnogénie gauloise. Paris, Maisonneuve, 1868. in-8° XIV-546 p.

BERTILLON (Dr). — La Démographie figurée de la France ou étude statistique de la population française avec tableaux graphiques, etc. Paris, Masson, 1874 ; LXIV p. in-4°.

BERTRAND (Alexandre). — Archéologie celtique et gauloise ; Paris, 1876 ; 464 p. in-8°.

BOURGEOIS (l'abbé). — La question de l'homme tertiaire ; Louvain, Peters, 1877. 18 p. in-8° (extr. de la Revue des questions scientifiques).

BROCA (Dr Paul). — Mémoires d'anthropologie, T. I-II, Paris 1871-75 in-8°. — Revue d'Anthroplogie T. I-VI Paris, 1872-77 in-8°. — Instruction crâniologique, publiée par la Société d'anthropologie de Paris. Paris, 1876, 200 p. in-8°.

CAPELLINI (G.) — L' uomo pliocenico in Toscana. Roma, 1876.

[1] Le défaut de place ne nous permet de citer ici que les principaux ouvrages intéressant la science à un point de vue général.

CHABAS. — Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes et les monuments réputés préhistoriques: Paris Maisonneuve, 1873, in-8°.

CHANTRE (Ernest). — Études paléoethnologiques dans le bassin du Rhône. Age du bronze. Lyon ; Georg, 1877. 3 vol. in-4° ; atlas de 79 pl. in-fol.

Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique ; comptes-rendus des sessions de Paris, Norwich, Copenhague, Bologne, Bruxelles, Stockholm et Pesth ; 1868-77 ; 8 vol. in-8°.

DARWIN (Charles). — La descendance de l'homme et la sélection naturelle. Paris, Reinwald, 1872. 2 vol. in-8°.

DESOR (E.) et FAVRE (L.) — Le bel âge du bronze lacustre en Suisse. Neufchâtel, 1874. 1 vol. in-fol°.

Dictionnaire archéologique de la Gaule ; époque celtique. Publié par la commission instituée près le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Aarts. T. Ier A-G. Paris, Imprimerie nationale, 1875, un vol. 476 p. in-4°, Cartes et Pl.

DUPONT (Edouard). — Les temps préhistoriques en Belgique. Bruxelles, Muquardt, 1871, un vol. in-8°.

EVANS (John) — Les âges de la pierre, instruments, armes et ornements de la Grande-Bretagne. Germer-Baillière. Paris, 1877, un vol. in-8°, 700 p.

FERGUSSON (James). — Rude stone implements in all countries ; their ages and uses. London, 1872, un vol. in-8°, xx-560 p.

FERGUSSON (James). — Les monuments mégalithiques de tous pays ; leur âge et leur destination ; trad. par l'abbé Hamard. Paris ; Haton, 1878, 1 vol. in-8°, LII-559 p.

FIGUIER (Louis). — L'homme primitif. 2me édit. Paris, Hachette 1870.

GOZZADINI (Cte). — La nécropole de Villanova. Bologne, 1870, in-8°, 80 p.

HAMY. — Précis de paléontologie humaine. Paris, 1870, 372 p. in 8°.

LE HON. — Temps antédiluviens et préhistoriques. L'Homme fossile en Europe ; son industrie ; ses mœurs ; ses œuvres d'art. 2me Edit. Bruxelles, Muquardt, 1868, in-8°.

HOUZEAU. — Étude des facultés mentales des animaux comparées à celles de l'homme. Mons, 1873, 2 vol. in-8°.

HOVELACQUE (Abel). — La linguistique. Paris, Reinwald, 1876. un vol. in-8°.

HUXLEY (Th. H.) — De la place de l'homme dans la nature. Trad. Dally. Paris, J. B. Baillière, 1869, in-8°, xx-368 p.

Anthropological institute of Great Britain and Ireland (Journal of the) T. I-VI, 1871-1877, in 8°.

LARTET (Edouard) et CHRISTY. — Reliquiæ aquitanicæ. Being a contribution to the archæology and palæontology of Perigord. Londres-Paris, Baillière ; avril 1868, in-4°.

LENORMANT (F.) — Les premières civilisations ; Études d'histoire et d'archéologie. Paris, 1874, 2 vol. in-8°,

LUBBOCK (sir John). — Les origines de la civilisation ; état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes. Paris, Germer-Baillière, 1873, 675 p. in-8°.

LYELL. — L'ancienneté de l'homme prouvée par la géologie. Trad. Chaper. 2me édit. Paris, 1870, in-8°.

MAURY (Alfred). — La terre et l'homme. 3me édit. Paris, Hachette, 1869, in-8°.

Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien. T. I-VII, 1871-1877, in-8°.

MONTELIUS (Oscar). — La Suède préhistorique. Paris, Nilsson, 1874.

MORTILLET (Gabriel de).—Tableau archéologique de la Gaule, une pl. in-fol. Paris, E. Leroux, 1876. — Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme. 1re série, 4me année. Paris 1868. — Continué par TRUTAT ET CARTAILHAC, 2me série, 5e année Paris 1869 ;—puis par CARTAILHAC (Emile) 2me série 1870-1877. 9 vol. in-8°.

NICOLUCCI (G.). — Antiquita dell' uomo nell' Italia centrale. Napoli, 1868.

NILSSON (Seven).— Les habitants primitifs de la Scandinavie ; essai d'ethnographie comparée. 1re partie. L'âge de pierre. Trad. du suédois. Paris, Reinwald 1868 ; XXII-323 p. in-8°, 16 pl.

OMALIUS D'HALLOY (J. J. d'). — Des races humaines ou éléments d'ethnographie. 5me édit. Bruxelles, 1869.

OUVAROFF (le cte). — Étude sur les peuples primitifs de la Russie. Les Mériens. Saint-Pétersbourg, 1875. 308 p. gr. in-8°, 11 pl. 1 carte.

PEREIRA DA COSTA. — Nocoês sobre o estrado prehistorico da terra e do homen seguidas da descripçao de algun dolmins on antas de Portugal. Lisbonne, 1868, 97 p. in-4°, 3 pl. in-fol.

PIGORINI (Luigi) — Bibliografia paleoetnologica italiana dal 1850 al 1871. Parma, 1871, 45 p. in-8°.

PRUNER-BEY. — L'homme et les singes. Paris, 1870, in-8°.

QUATREFAGES (A. de). — L'espèce humaine. Germer-Baillière, Paris, 1877, in-8°.

—et A. HAMY. — Crania ethnica. Les crânes des races humaines décrits et figurés d'après les collections du Muséum d'histoire

naturelle de Paris, de la Société d'anthropologie de Paris et des principales collections de France et de l'étranger. Paris, J. B. Baillière, Fasc. 1-VI, 1874-77, in-fol°.

Revista de antropologia ; organo official de la Sociedad antropologica Española. T. I, Madrid 1875, 568 p. in-8°.

Rossi (Michaele Stefano de). — Terzo rapporto sugli studi e sulle scoperte paleoetnologiche nell' Italia media. Roma, 1871, 76 p. in-8°.

Sacken (Ed. Freih. von). — Das Grabfeld von Hallstatt in Ober-Osterreich und dessen Alterthümer. Wien, 1868, 158 p. in-8°, 26 pl.

Schliemann (Dr H.).— Rapport sur les fouilles de Troie; trad. de l'allemand par Al. Rangabé. Leipzig et Paris, Maisonneuve, 1874, in-8°. Atlas de 217 pl. in-4°.

Schweinfurth. — Artes Africanæ. Leipzig, 1875, in-folio.

Société d'anthropologie de Paris (Bulletin de la).— 2me série, T. III-T. XII, 1868-77, 10 vol. in-8°.

— (Mémoires de la Société d'). — 1re série, T. III, 1868-72 ; 2me série. T. I-II 1875, 3 vol. in.8°.

Southall (James C.). — The recent origin of man, as illustrated by geology and modern science of prehistoric archæology. Philadelphie, J. B. Lippincott, 1875, in-8°.

Topinard. — L'anthropologie. Paris, Reinwald, 1877, un vol. in-8°, 576 p.

Tylor. — Researches into the early history of mankind and the development of civilisation. 2e édit. Murray; London, 1870, vi-386 p. in-8°.

Ujfalvy (Ch. E. de). — Les migrations des peuples et particulièrement celles des Touraniens. Paris, 1873, in-8°.

Valroger (l'abbé de). — La genèse des espèces. Paris, Didier, 1873, in-8°.

Wood (Rev. J. G.). — Natural history of man, being an account of the manners and customs of the uncivilized races of men of Africa. Illustrated. Routledge, London, 1870, viii-774 p. in-8°.

Zeitzchrift für Ethnologie. Berlin, 1869-1877, IX vol.

L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE DE LA SUÈDE

DEPUIS 1867

par M. EUGÈNE BEAUVOIS.

Comme le titre l'indique, c'est un sujet fort restreint que nous avons à traiter ; mais il ne dépend pas de nous de le rendre plus compréhensif, car c'est aux bibliographes de chaque pays qu'il appartient de dresser des catalogues généraux ou particuliers des publications faites dans ce pays : un tel travail est impossible à l'étranger, où n'arrivent à grand peine qu'une partie des livres, brochures, mémoires de revue ou articles de journaux à classer dans une bibliographie complète. La Suède, étant la seule des nations scandinaves qui ait la bonne fortune de posséder une *Bibliographie de l'archéologie préhistorique* [1], c'est d'elle seule que nous pouvons parler ici. L'auteur de cet ouvrage, M. Oscar Montelius, lui donne des suppléments dans deux recueils : dans l'un, la *Revue pour l'anthropologie et l'histoire de la civilisation*, en y faisant entrer les publications anthropologiques non-seulement de la Suède, mais encore des autres pays scandinaves et même de la Finlande. Mais si nous prenions pour base cette bibliographie plus ample, nous n'aurions pas de renseignements suffisants pour l'anthropologie pendant les années antérieures ou postérieures à ce supplément (1867-1872 et 1875-1877). Il vaut donc bien mieux se restreindre à l'archéologie, et même à l'archéologie préhistorique, à l'exclusion de celle du moyen-âge et des siècles plus récents ; d'autant plus que M. Montelius est revenu à son cadre primitif dans la continuation qu'il a donnée dans deux livraisons de la *Revue de la Société d'archéologie suédoise* [2]. Limitons-nous donc, comme lui et même plus que lui, attendu que le règlement du Congrès ne nous permet pas de remonter au-delà de 1867.

Si nos regards n'ont pas à s'étendre au loin, qu'ils saisissent

[1] *Bibliographie de l'archéologie préhistorique de la Suède pendant le* XIXe *siècle*, suivie d'un exposé succinct des Sociétés archéologiques suédoises, par OSCAR MONTELIUS, Stockholm, imprimerie centrale, 1875, 106 p. in-8°.

[2] *Svenska Fornminnesfæreningens Tidskrift*, t. III, livr. II, 1876 ; liv. III, 1877. Stockholm, in-8°.

du moins les nombreux détails qui s'offrent à eux dans un rayon très court. C'est ce qu'il est facile de faire avec l'aide de M. Montelius, car il a cité jusqu'aux articles parus dans les journaux illustrés, n'eussent-ils que deux ou trois pages; et nous ne l'accuserons certes pas de minutie : ces brèves notices étant souvent les seules qui aient paru sur le sujet; les dessins qui les accompagnent ont d'ailleurs, lorsqu'ils sont fidèles, une valeur durable, même pour la postérité à laquelle ils transmettront la figure actuelle de monuments ou d'objets, fort exposés aux altérations soit accidentelles soit intentionnelles. M. Montelius reproduit naturellement aussi les titres des mémoires publiés dans les recueils des sociétés savantes et même dans les revues scientifiques et littéraires. Dans la période qui nous concerne, dix-neuf académies et sociétés se sont occupées d'archéologie, et presque toutes publient des comptes rendus des travaux de leurs membres. Ce sont dans l'ordre de leur fondation : la *Société des sciences d'Upsàla* (1728) qui publie *Nova acta*; l'*Académie royale des sciences* de Stockholm (1739) qui publie, entre autres recueils, un *Compte rendu de ses travaux* [1]; l'*Académie des belles-lettres, d'histoire et d'archéologie* (1782), qui publie depuis le siècle passé des *Mémoires* [2] et qui a fondé récemment deux organes archéologiques spéciaux : l'un, intitulé *Revue archéologique pour la Suède* [3], paraît depuis 1864 à des intervalles passablement éloignés et est consacré aux mémoires d'une certaine étendue; l'autre, intitulé *Feuille mensuelle* [4], paraît chaque mois, depuis 1872, et ne reçoit que les courtes notices et les nouvelles archéologiques; — la *Société archéologique du Nerike*, fondée à Œrebro, le 7 juin 1856, grâce à l'initiative du baron G. de Djurklou, et qui a publié outre ses comptes rendus soit à part, soit dans la *Revue archéologique*, un *Catalogue des monuments antiques du Nerike* par Hofberg; — la *Société archéologique du Helsingland*, qui s'est constituée le 15 décembre 1859 à Hudiksvall, qui a fait dresser une carte archéologique de la province et d'autres pour chaque paroisse, et qui, enfin, a publié divers travaux lexicographiques; — la *Société archéologique du Sædermanland*, fondée à Strengnæs, le 16 mai 1860, qui publie

[1] *Œfversigt af Kongliga Vetenskaps Akademiens fœrhandlingar*. Stockholm, in-8°.

[2] *Kong. Viterhets Historie och Antiqvitets Akademiens Handlingar*. Stockh. in 8°, t. 26, 1869.

[3] *Antiqvarisk Tidskrift fœr Sverige*. édité par B. E. Hildebrand. Stock. in-8°, t. I, 1864; II, 1869; III, 1870; IV, 1873; V, 1873.

[4] *K. Vitterhets Historie och Antiqvitets Akademiens Månadsblad*. Stock. in-8°, t. I-IIV, 1872-1878.

ses comptes rendus dans la *Feuille hebdomadaire* de cette ville, et dont le président, M. H. Aminson, a édité des *Matériaux pour l'histoire ancienne de la civilisation dans la province* [1]; — la *Société archéologique du Vestmanland*, fondée à Westerås, le 4 juin 1860, qui a publié en 1874 un *Annuaire* [2]; — la *Société archéologique du Gestrikland*, fondée à Gefle, en 1862, au nom de laquelle son président, M. C. F. Wiberg, bien connu par ses travaux particuliers, a publié divers opuscules; — la *Société archéologique de la province de Dalécarlie*, fondée en 1862, à Falun, qui a publié deux *Annuaires* [3]; — la *Société d'histoire naturelle et d'archéologie du Wermland*, qui siège à Carlstad et qui a été renouvelée en 1863; — la *Société archéologique du Vestergœtland*, qui s'est constituée à Skara, en 1863, et qui publie une *Revue* [4] depuis 1869; — la *Société archéologique de l'Œstergœtland*, fondée à Linkœping en 1864 et qui publie une *Revue* [5]; — la *Société d'archéologie et d'histoire de la Skanie*, fondée à Lund, en 1865, publie des *Collections pour l'histoire, l'archéologie et la topographie de la Skanie*; — la *Société archéologique du Halland*, fondée à Halmstad en 1865, publia de 1868 à 1872 un *Annuaire* qui forme trois livraisons; en 1873, elle s'est fondue avec la précédente, et la nouvelle *Société historique et archéologique des provinces skaniennes* publie depuis 1874 un *Recueil* [6] qui est arrivé à sa septième livraison; — la *Société archéologique de l'Uppland*, fondée en 1869 à Upsala, publie depuis 1871 une *Revue* [7] rédigée par son secrétaire C. A. Klingspor, et dont il paraît une livraison chaque année; — la *Société archéologique du gouvernement de Kalmar*, fondée dans cette ville en 1871; — la *Société archéologique du Dalsland*, fondée en 1874; — enfin la *Société archéologique du Smâland*, fondée en 1877 à Vexiœ, par MM. Hyltén-Cavallius et

[1] *Bidrag till Sœdermanlands ældre kulturhistoria*, utgifna af H. Aminson, I. Stock., 1877, in-8°.

[2] *Westmanlands Fornminnesfœrenings årskrift*, utgifven af J. E. Modin, I, Vesterås, 1874, in-8°.

[3] *Dalarnes Fornminnesfœrenings årskrift*. Falun, 1867, in-12; 1873, in-8°.

[4] *Vestergœtlands Fornminnesfœrenings tidskrift*, utgifvare C. J. Ljungstrœm. Lund, I, 1869; II, 1872; III, 1877, in-8°.

[5] *Œstergœtlands Fornminnesfœrenings tidskrift*, I, Stock. 1875, in-8°.

[6] *Samlingar till Skånes historia, fornkunskap och beskrifning*, tidskrift utgifven genom M. Weibull. Lund. 1868-1872, 6 livr. in-8°; continué sous le titre de *Samlingar utgifna fœr de skånska landskapens historiska och arkeologiska fœrening* af M. Weibull. Ibid. 1874-1878, 7 livr. in-8°.

[7] *Upplands Fornminnesfœrenings tidskrift*, utgifven af C. A. Klingspor. Stockholm, 1871-1877, 6 livr. in-8°.

Wennerberg. - La *Société d'économie domestique du Bohuslæn* publie aussi annuellement une livraison de ses *Notices archéologiques et historiques sur la ville de Gœteborg et la province de Bohuslæn* [1].

Ces seize sociétés locales, outre les trois académies, représentent toutes les provinces de la Suède à l'exception du Bleking, qui est pourtant fort riche en monuments funéraires et en pierres runiques ; du Lapmark ou Laponie suédoise, contrée encore trop peu explorée au point de vue qui nous intéresse, enfin de quelques petites subdivisions du Norrland, qui sont dans le même cas. Quoique plusieurs de ces sociétés fussent en relations avec l'Académie des belles-lettres, d'histoire et d'archéologie de Stockholm, elles manquaient pourtant d'un lien commun ; c'est pour remplir cette lacune que la *Société d'archéologie suédoise* s'est constituée à Stockholm, le 29 novembre 1869, non pour empiéter sur le domaine des sociétés provinciales, ni pour leur faire concurrence dans la recherche et l'achat des antiquités, car elle dépose au Musée de l'État celles qui lui sont adressées par ses membres ou des étrangers, mais surtout pour centraliser les études et organiser des congrès. Elle se réunit presque chaque année dans quelque ville importante au point de vue archéologique, soit par ses monuments, soit par ses collections ; elle a tenu sa première session générale à Wexiœ, en 1870, la seconde à Œrebro en 1871, la troisième à Visby en 1873, la quatrième à Gœteborg en 1875, la cinquième à Strengnæs en 1877. Elle a publié annuellement un fascicule de sa *Revue* [2] depuis 1870 jusqu'en 1873, et deux par an, depuis 1874. Les programmes des universités et des gymnases sont parfois accompagnés d'études archéologiques. Les neuf recueils suivants ont en outre reçu des articles archéologiques : l'*Avenir*, le *Nouveau journal illustré*, la *Revue de la littérature suédoise*, publiée par C. R. Nyblom, les *Lectures pour le peuple*, le *Passé et le présent*, les notices sur les *Recherches contemporaines*, la *Revue anthropologique* de Stockholm, le *Journal des familles suédoises*, la *Revue des arts plastiques et des beaux-arts appliqués à l'industrie*.

Ces nombreux recueils publiés par les académies, les sociétés, les écoles et les particuliers, n'ont pas suffi à l'activité des archéologues suédois, qui ont aussi envoyé des mémoires à divers

[1] *Bidrag till kænnedom om Gœteborgs och Bohuslæns fornminnen och historia*, utgifna på fœranstaltande af lænets Hushållningssællskap. Stockholm, 1874-1877, 4 livr. in-8°.

[2] *Svenska Fornminnesfœreningens tidskrift*. Stockholm, 1871-1877, 9 livr. formant 3 vol. in-8°.

recueils étrangers, non seulement aux *Comptes rendus du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique*[1], comme c'était naturel, et à ceux *des naturalistes scandinaves*, mais encore à divers recueils danois, allemands, français, belges et italiens.

Les archéologues suédois ont en outre publié à part, depuis dix ans, des ouvrages en plus grand nombre que dans aucune des périodes décennales précédentes; il faut se borner à citer les principaux : *Essai d'explication des figures gravées sur rochers*[2], par C. G. BRUNIUS; *Rapport sur un voyage dans le Wermland*, fait dans l'été de 1845 aux frais de l'Académie des belles-lettres, d'histoire et d'archéologie[3], par F. L. BORGSTRŒM; *Elfsyssel* (*Bohuslæn méridional*), *souvenirs historiques*[4], par G. BRUSEWITZ, qui a aussi publié des Catalogues des musées de Gœteborg et d'Uddevalla; les *Inscriptions runiques de la Suède*[5], par R. DYBECK; *Sur la Laponie et les Lapons, principalement de Suède*[6], par G. VON DUBEN; *Cartes géologiques de la Suède*[7], où sont indiqués tous les monuments antiques, apparents ou connus, par A. ERDMANN, et *Exposé des formations quaternaires de la Suède*[8], par le même; *Le peuple suédois au temps du paganisme*[9], par H. HILDEBRAND; *Le musée historique de l'Etat et le cabinet royal des médailles*[10], par le même; *Les peuples préhistoriques de l'Europe*[11], par le même; *Les anciens souvenirs du Nerike*, monuments, antiquités, mœurs populaires, chants, tra-

[1] C'est à Stockholm qu'a été publié, en 1876, le compte-rendu de la 7e session (1874) du *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, en français, 2 vol. in-8° de 1020 p. avec 647 fig. dans le texte, 4 pl. lithogr., 2 cartes et 9 tableaux.

[2] *Fœrsœk till fœrklaringar œfver hællristningar*. Lund. 1868, in-8°, 185 p. avec 15 pl.

[3] *Berœttelse œfver en resa i Wermland*. Christinehamn, 1875, 284 p. in 8°.

[4] *Elfsyssel*. Gœteborg, 1864, 332 p. in-4° avec fig.

[5] *Sverikes runurkunder*. T. I, Gouvern. d'Upsala. Stockh. 1860-1876, 40 p. avec 73 pl.; t. II, Gouv. de Stockholm. 1865-1876, 28 p. avec 65 pl. in-fol.

[6] *Om Lappland och Lapparne fœretrædesvis de svenske*, ethnografiska Studier. Stockh. 1873, 535 p. in-8° avec 1 carte, 8 pl. et 78 fig. dans le texte.

[7] *Sveriges geologiska undersœkning*, cartes à l'échelle de 1:50,000, avec texte in-8°. Stockholm, 1862-1877, 62 pl.

[8] *Bidrag till kœnnedom om Sveriges qvartœra bildningar*. Stockh. 1868, gr. in-8°, 313 p. avec 28 fig. dans le texte et un atlas de 14 cartes gr. in-4°; abrégé en français. Ibid, 129 p. in-8° avec 14 cartes gr. in-4° dont 3 archéolog.

[9] *Svenska folket under hednatiden*. Stock. 2e édit. 1872, 257 p. in-8°, trad en allem. par J. Mestorf. Hambourg, 1873, in-8°.

[10] *Statens historiska Museum och kongl. Myntkabinettet*. Stock. 1873, 193 p in-8° avec 103 fig.

[11] *De forhistoriska folken i Europa*. Stockh. 1873-1875, 400 p. in-8° avec 520 fig.

ditions, dialectes [1] et *Catalogue des monuments du Nerike* [2], par H. HOFBERG ; la seconde édition des *Scandinaves au temps du paganisme* [3], par A. E. HOLMBERG, et de *Histoire et description du Bohuslæn* [4], par le même ; *Wœrend et les habitants de ce pays* [5], par G. O. HYLTÉN-CAVALLIUS ; *Souvenirs du Sœdermanland,* depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours [6], par H. O. INDEBETOU ; des descriptions de six cantons et de quatre villes [7], par C. J. LJUNGSTRŒM ; *Recueils pour l'art et l'histoire de la civilisation en Suède* [8], et *Atlas de l'histoire de la civilisation en Suède* [9], par N. M. MANDELGREN ; *Le musée historique de l'Etat* [10], par OSCAR MONTELIUS; *Antiquités suédoises classées et décrites* [11], par le même, avec dessins par C. F. Lindberg ; *Le passé de la Suède* [12], texte, âge de pierre, par le même ; *La Suède préhistorique* [13], par le même ; *La Suède pendant le paganisme et au moyen-âge jusqu'en* 1350 [14], par le même ; *Bibliographie de l'archéologie préhistorique de la Suède pendant le* XIX*e siècle* [15], par le même; nouvelle édition des *Habitants primitifs de la Scandinavie* [16], par S. NILSSON ; *Catalogue du musée de Smâland ou de la haute école élémentaire de Wexiœ* [17], par G.

[1] *Nerikes gamla minnen*, Œrebro, 1868, in 8°, 303 p. avec fig.

[2] *Fœrteckning œfver Nerikes fasta fornlemningar.* Œrebro 1871, 31 p. in-8°.

[3] *Nordton under hednatiden.* Stock. 1871, 391 p. in-8°, avec 2 pl. et 180 xylogr.

[4] *Bohuslæns historia och beskrifning*, 2e édit. revue par G. Bruzewitz. Œrebro, 1867, 3 vol. in-8°.

[5] *Wœrend och Wirdarne.* Stock. 1863-68, 2 vol. in-8° avec fig.

[6] *Sœdermanlands minnen från œldsta till nærvarande tider*, t. I, jusqu'à la Réformation. Stock. 1877, 438 p. in-8°, avec grav. et 1 carte.

[7] *Redvœgs hærad med staden Ulricehamn.* Falkœping, 1861, 79 p. in-4°, avec 6 pl., — *Ahs och Wedens hærader samt staden Borås.* Stock. 1865, 168 p. in-4° avec 5 pl.; — *Kinnefjerdings och Kållands hærader samt staden Lidkœping*, Lund, 1871, 212 p. in-4° avec 15 pl.; — *Wårtofta hærad och staden Falkœping.* Lund, 1877, 200 p. in-4° avec 1 pl. et 8 fig.

[8] *Samlingar till svenska konst och odlingshistorien*, 2 livr. Stock. 1866-68, in-4°, 20 p. avec 10 pl.

[9] En suédois et en français. Section des habitations et du mobilier, livr. I-II, 33 p. in-4°, 20 pl. conten. 445 fig. Stockholm et Paris, 1878.

[10] *Statens historiska Museum.* Stock. 1872, in-8°, 3e édit. 1877, 98 p.

[11] En suédois, 1872-74, 2 livr. in-8° ; en français, Stock. 1873-1874, 3 livr. in-8°, 322 p. avec 1055 fig.

[12] *Sveriges forntid.* I, âge de pierre. Stock. 1874, in-8°, 162 p. avec 133 fig.

[13] En suédois, Stock. 1873, in-8° ; en franç. ibid, 1874, 173 p. in-8° avec 134 fig.

[14] *Sveriges hednatid och medeltid till* 1350. Stock. 1875-77, 486 p. in-8°, avec 537 fig.

[15] Stockh. 1875, 106 p. in-8°.

[16] *Skandinaviska Nordens Ur-invånare*, 3e édit. T. I, âge de bronze. Lund. 1872, 228 p. in-8° avec 58 fig.

[17] *Katalog œfver Smålands Museum.* Vexjœ, 1874, 109 p. in-8°.

NORLANDER ; *Etudes posthumes d'ethnographie* [1], par A. RETZIUS; *La trouvaille de Bjorkœ* [2], par H. STOLPE ; *L'ancienne Upsala* [3], par K. STRŒMBÆCK ; *Urnes funéraires trouvées en Suède* [4], par H. STRALE ; *Antiquités suédoises recueillies et dessinées* [5], par S. B. ULFSPARRE ; *Les pierres runiques du Gestrikland* [6], par C. F. WIBERG ; *Les relations des peuples classiques avec le Nord* [7], par le même ; *Influence des Grecs et des Etrusques sur la culture de l'âge de bronze* [8], par le même ; *Trouvailles d'objets préhistoriques faites dans le pays de Wœrend* [9], par J. A. WITTLOCK; *La situation de la Birka d'Ansgarius* [10], par C. L. WIEDE.

Voilà un résumé de ce que l'on trouve dans la précieuse bibliographie de M. Montelius, qui devrait être imitée dans tous les pays où les études archéologiques sont en honneur; pour qu'elle fût parfaite, il suffirait d'y ajouter de brèves notices bibliographiques avec l'indication du contenu de chaque ouvrage et des principaux mémoires. Mais elle peut déjà servir de modèle pour les publications de ce genre. Lorsque l'on prend la peine d'en étudier le contenu, il en ressort clairement que la Suède, depuis longtemps pourvue de précieux ouvrages d'archéologie, a de nos jours cultivé toutes les branches de cette science, et qu'à ce point de vue elle a fait d'immenses progrès pendant ces dernières années. En quelques spécialités, elle a atteint le Danemark; dans d'autres, elle le surpasse. C'est le cas pour le nombre de ses sociétés archéologiques, même comparé à la population respective des deux Etats; pour les congrès nationaux d'archéologie ; pour la publication des protocoles du musée de l'Etat. En ce dernier point cependant elle n'est pas à la hauteur de la Norvège et ne possède pas encore de répertoire topographico-archéologique qui puisse être comparé à celui de Nicolaysen. Qu'elle comble cette lacune et peu de nations seront à sa hauteur pour l'étude des antiquités primitives.

[1] *Ethnologische Schriften*, par M. G. Retzius, Stock. 1864, 177 p. in-4°, 6 pl.
[2] *Bjœrkœfyndet*. Stock. livr. I, 1874, in-fol. 8 p. 2 pl. 2 cartes.
[3] *Gamla Uppsala*. Ups. 1866, 362 p. in-8°.
[4] *Grafkærl funna i svensk jord*. Stock. 1873, in-4°, 165 p., 12 pl., 132 xylogr.
[5] *Svenska fornsaker*. Stock. 1874, in fol. obl. 6 p. avec 15 pl.
[6] *Gestriklands runstenar*. 2 livr. Gefle. 1865-67, in-4°, 11 p. et 4 pl.
[7] *De klassiska folkens fœrbindelse med Norden*. Gefle, 1867, in-4°, trad. en allem. par J. Mestorf. Hambourg, 1867, in-8°: 2e édit. Stock. 1868, in-4°,
[8] *Om Grekernas och Etruskernas inverkan på bronskulturen*. Gefle, 1869.
[9] *Jordfynd från Wærends fœrhistoriska tid*. Stock. 1874, 102 p. in-8°.
[10] *Hvar låg Ansgarii Birka ?* Norrkœping, 1876, 72 p. in-8°.

LES ETUDES DE LINGUISTIQUE

ET LES RAPPORTS DES LANGUES INDO-EUROPÉENNES

AVEC LES LANGUES SÉMITIQUES,

par M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Correspondant de l'Institut.

M. Michel Bréal, le savant professeur du Collège de France, vient de réunir en un volume douze mémoires qu'il avait publiés de 1863 à 1876. Il les a fait réimprimer à peu près sans changement, et, dans la préface, il a pu dire, avec une légitime fierté, que chacun de ces morceaux, à la date de la première édition, marquait l'état de la science [1].

Un des principaux intérêts que ce recueil nous offre, est de nous faire facilement comprendre la marche suivie par les études de linguistique depuis quinze ans, parmi les savants qui s'occupent de la grammaire comparée des langues indo-européennes.

Je me bornerai à signaler un seul point. Il s'agit de l'origine même des langues indo-européennes et de leur rapport avec les langues sémitiques.

On sent quelle importance présente, pour l'histoire du genre humain, la question de savoir si les langues indo-européennes et les langues sémitiques ont une origine commune. D'autre part, la solution de cette question est très difficile. On ne peut l'entreprendre sans avoir au préalable déterminé exactement en quoi consistent les éléments fondamentaux des langues entre lesquelles on veut chercher des principes communs.

Auguste Schleicher, un des deux directeurs de la revue allemande de grammaire comparée, avait sur cette question une doctrine arrêtée. Suivant lui, la famille indo-européenne et la famille sémitique n'avaient aucune relation d'origine.

Evidemment, entre ces deux familles, il y a certaines ressemblances. Toutes deux appartiennent à la classe des langues *articulées*, des langues à flexion. Tout mot de la famille indo-européenne se compose d'une racine et d'un ou de plusieurs

[1] *Mélanges de mythologie et de linguistique*, Paris, Hachette, 1878.

suffixes. On trouve aussi dans les langues sémitiques des racines et des suffixes ; seulement, il y a les différences suivantes : 1° toute racine indo-européenne est monosyllabique : les racines sémitiques ont ordinairement deux syllabes ; 2° la racine sémitique se compose de deux consonnes au moins, ordinairement de trois consonnes et ne dépasse jamais ce chiffre : la racine indo-européenne peut ne pas avoir une seule consonne, et consister simplement en une voyelle, I, « aller » ; elle peut ne compter qu'une consonne, MA, « mesurer » ; elle peut avoir plus de trois consonnes, SCARP, « couper » ; 3° toute racine indo-européenne a une voyelle qui lui est propre : les racines sémitiques se composent exclusivement de consonnes, dans ces racines les voyelles servent à exprimer des modifications de la pensée : *qâtal*, « il a tué » ; *qotêl*, « tuant » ; aucune voyelle dans les langues sémitiques n'est propre à une racine plus qu'à une autre. Donc, disait Schleicher, quand les Sémites sont partis du monosyllabisme pour former une langue à flexion, ils ont imaginé un système complètement différent de celui qu'ont adopté les Indo-européens. Dirons-nous que la langue monosyllabique, dont les langues indo-européennes sont issues, et que la langue monosyllabique, qui a donné le jour aux langues sémitiques, peuvent avoir été la même langue? C'est une hypothèse dont jamais on ne pourra administrer la preuve : jamais on ne pourra démontrer l'identité de deux racines dont l'une n'a pas de voyelles, tandis que chez l'autre une voyelle déterminée est un élément essentiel, un élément sans lequel la racine ne peut exister. Donc, entre les Sémites et les Indo-européens, il n'y a pas communauté d'origine.

La conséquence de ce système est que toute formule de langage, qui est commune aux Sémites et aux Indo-européens et qui n'est pas une résultante nécessaire des lois immuables et uniformes de l'intelligence humaine, a été empruntée soit par les Sémites aux Indo-européens, soit par les Indo-européens aux Sémites. Ainsi, la plus ancienne littérature iranienne, d'accord avec la littérature sanscrite, représente souvent le génie du mal sous la forme d'un serpent. Cette idée se trouve une fois dans la *Genèse :* donc elle est dans la *Genèse* un emprunt à la littérature iranienne. C'est une conséquence du système de Schleicher, elle a pénétré dans une dissertation de M. Bréal.

Après avoir exercé sur les linguistes contemporains une influence que justifiaient et une science profonde et un rare talent d'exposition, Auguste Schleicher est mort à Iéna, le 8 décembre 1868.

Depuis cette époque, il y a eu contre certaines idées par trop

systématiques du célèbre professeur une insurrection générale parmi les hommes qui avaient le plus complètement subi le charme et la domination de ce grand esprit. La Revue allemande de grammaire comparée, qu'il avait si longtemps dirigée, a inséré, en 1874, un article destiné à prouver l'unité primitive des Sémites et des Indo-européens [1]. Deux ans après, dans le *Journal des Savants*, M. Bréal, après avoir parlé des noms de nombre dans les langues indo-européennes, écrivait ces mots : « Les coïncidences qu'on a souvent signalées avec la famille « sémitique où l'on a, par exemple, l'hébreu *shêsh*, six, *sheba*, « sept, devraient dès lors être expliquées comme remontant à « une époque anté-grammaticale où les deux familles étaient « encore confondues en une seule. »

Un des arguments d'Auguste Schleicher était que les racines sémitiques se composent toujours de deux syllabes. Dans l'article allemand que nous venons de citer, M. de Raumer signale de nombreuses racines monosyllabiques dans les langues sémitiques ; et il est vraisemblable que certaines racines dissyllabiques ou trilitères sont dans les mêmes langues issues de racines monosyllabiques. D'autre part, l'exemple de la racine française *roul*, d'où « rouler », « roulement », « rouleau », « roulette », prouve, comme le dit M. Bréal, que certaines racines indo-européennes peuvent avoir été originairement trilitères comme les racines sémitiques. En effet, rouler, roulement, rouleau, roulette, sont dérivés du latin *rotula*, qui est un mot de trois consonnes. Ce mot latin trilitère, dérivé d'une racine monosyllabique, a fourni à la langue française une racine moderne, inconnue dans la période antérieure à la formation de cette langue. Bien des racines indo-européennes de cette période antique, peuvent avoir été créées par le même procédé.

De même la valeur des voyelles qui dans les langues sémitiques modifient le sens des racines, peut s'expliquer par un phénomène identique à celui qui caractérise la conjugaison forte germanique. On sait comment, dans les langues germaniques, une déviation de son, qui à l'origine était purement mécanique, est arrivée à caractériser le passage du présent au parfait. La seule différence est dans l'importance considérable que cette déviation de son a prise dans les langues sémitiques. Mais donner à une règle une extension qu'originairement elle n'avait point, est un phénomène excessivement fréquent dans

[1] *Die Urverwandtschaft der semitischen und indo-germanischen Sprachen*, par Rudolf von Raumer, dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. XXI, p. 234.

l'histoire des langues. C'est ainsi qu'en français les adjectifs de la troisième déclinaison latine ont pris un féminin à l'imitation des adjectifs dont le masculin est de la seconde déclinaison. « Grand » fait « grande » au féminin quoique le latin n'eût qu'une terminaison pour les deux genres : *grandis*.

Ainsi, les objections faites à la thèse de l'origine commune des langues sémitiques et des langues indo-européennes disparaissent, et il devient inutile d'expliquer par des emprunts un certain nombre de phénomènes linguistiques, de croyances et d'usages communs aux deux grandes races qui ont répandu ces langues dans le monde. Telle est, par exemple, la notion de la semaine, le plus ancien essai de concordance que l'homme primitif ait dû concevoir entre le mouvement du soleil et celui de la lune. Le nom de nombre, qui exprime ce rapport élémentaire, compte parmi les mots sémitiques et indo-européens qui paraissent dénoter une origine commune, l'indo-européen *saptan* est dérivé d'un mot plus court *sap*, dont la forme hébraïque est *sheba* [1]. En effet M. de Raumer a établi que le *b* sémitique, étranger à la langue indo-européenne primitive, a le *p* pour équivalent dans les langues de la famille indo-européenne. De même *anghi-s*, nom indo-européen du serpent, figure de l'esprit mauvais, paraît identique à *nachash*, nom hébraïque du même animal [2]; il y a eu soit chez les Sémites soit chez les Indo-européens une métathèse de l'*n*, c'est à peu près la seule différence des deux mots, et les études récentes dont la métathèse de l'*n* a été l'objet, établissent que cette métathèse est dans les langues indo-européennes un phénomène des plus fréquents [3].

Quoi qu'il en soit de ce détail, on peut affirmer que la plupart des objections élevées par Schleicher contre la doctrine de l'origine commune des langues indo-européennes et des langues sémitiques, sont aujourd'hui résolues.

[1] *Genèse*, II, 2. Cfr. Lévitique, XXIII, 3. Sur la notion de la semaine chez les Indo-européens, voir *Odyssée*, XI, vers 396 et suivants ; Hésiode, *Opera et dies*, 770; Grimm, *Deutsche Mythologie*, 3e édition, p. 111.

[2] *Genèse*, III, 1, 4, 14.

[3] Sur *anghi-s*, voir Fick, *Vergleichendes Woerterbuch der Indogermanischen Sprachen*, 3e édition, t. I, p. 10. La forme zende de ce mot est *azhi* (prononcez *oji*) qui a perdu la nasale primitive et a assimilé la gutturale (Hovelacque, *Grammaire de la langue zende*, 2e édition, p. 52, 53, 62). Entre cette forme altérée et la forme hébraïque il n'y a plus grand rapport de consonance.

LES ÉTUDES RELATIVES

A LA LITTÉRATURE ANCIENNE

DEPUIS 1867,

par M. Ch. Huit,
Professeur à l'Université catholique de Paris.

Ce n'est pas à notre siècle, siècle d'industrie et de matérialisme qu'il faut demander un goût prononcé pour les choses de l'esprit et tout particulièrement pour les littératures anciennes : il méritait bien au contraire d'entendre le premier pousser le cri de guerre :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Les libérateurs annoncés n'ont pas manqué, mais leur tentative téméraire a eu le succès qu'elle méritait, et il faut s'en réjouir : car, par une permission de la Providence, ces deux peuples de l'antiquité ont été et resteront nos maîtres dans l'ordre littéraire : c'est à eux que nous devons demander les modèles et les secrets de l'art. Aussi ont-ils quelques droits à la reconnaissance publique, les hommes qui, en dépit de l'indifférence du plus grand nombre, honorent par les travaux de toute leur vie ces lettres classiques qui jadis ont été l'attrait de leur jeunesse.

Le domaine dont l'exploration m'est confiée, est un domaine immense qui confine de très près d'une part à l'archéologie et à l'histoire, de l'autre à la mythologie. On ne peut songer à l'explorer en détail, ce serait une tâche immense, il faut se borner à jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble. D'ailleurs, pour soutenir l'attention, je n'ai pas, comme un philosophe ou un économiste, la ressource de décrire la lutte d'écoles ou de théories rivales, de m'étendre sur les principes dont elles s'inspirent, ou sur les excentricités plus ou moins piquantes auxquelles elles s'abandonnent. Ce n'est pas une vaine précaution oratoire qui me fait solliciter l'indulgence pour les sèches indications bibliographiques auxquelles ce rapport va se trouver presque fatalement réduit.

La dernière période décennale dont j'ai à m'occuper n'a pas été marquée par une de ces publications hors ligne qui font époque dans l'histoire en ouvrant à la science des horizons

nouveaux. En revanche les œuvres estimables ne sont pas rares et il me serait aussi impossible de les citer toutes que difficile de ne pas en omettre un grand nombre.

Quelle place accorder par exemple à cette légion d'infatigables collaborateurs auxquels nos Revues savantes doivent leur juste réputation ? Et cependant rien de moins logique que de mesurer la valeur d'un travail à son étendue ; tel article de quelques pages signé par un maître a une importance bien autrement considérable qu'une composition en plusieurs volumes où l'on s'épuise à chercher quelque idée neuve, quelque découverte originale.

Fidèle aux règles de la politesse française, je commencerai par l'étranger cette revue rétrospective, en priant mes lecteurs en deçà, et surtout au delà de nos frontières, de me pardonner ce que cette revue bibliographique doit présenter de sommaire et d'incomplet.

Il semble que l'Angleterre, ce pays conservateur par excellence, ait dû lui aussi payer son tribut aux tendances du siècle et que ces célèbres universités de Cambridge et d'Oxford, si admirablement outillées en vue des études classiques, pour parler le langage de notre époque, aient quelque peine à soutenir leur vieille réputation. Il faut cependant signaler en passant un certain nombre d'excellentes éditions classiques signées des noms de MM. Munro, Wagner, Pretor, Blaydes et Campbell, et donner au moins une mention à l'élégante traduction en vers de l'*Enéide* par M. Morris, aux études de M. Jebb sur les orateurs de la Grèce et de M. Symonds sur ses poètes. M. Gladstone, cet homme d'État doublé d'un pénétrant érudit, a ajouté récemment à ses savantes études sur Homère un nouveau travail sur l'âge et la patrie probable du vieux chantre grec [1].

J'ajoute que précisément au début de la période qui nous occupe, en 1868, le *Journal of Philology* a recommencé sa publication pour fournir depuis, à côté de plusieurs autres revues savantes, la plus honorable carrière. Une chose m'y frappe comme preuve de l'esprit religieux qui règne encore dans les classes éclairées de l'Angleterre : les textes sacrés n'y sont pas étudiés avec moins de sollicitude que les textes profanes.

Traversons la mer du Nord : nous assistons en Hollande à une résurrection semblable, celle de la *Mnémosyne*, qui avait subi une éclipse momentanée de neuf ans. Son rédacteur en chef, M. Cobet, le célèbre professeur de Leyde, demeure un des maî-

[1] An Enquiry into the time and place of Homer, London, 1876.

tres les plus autorisés, une des personnalités les plus saillantes de la philologie contemporaine.

En Belgique, les esprits se tournent de préférence vers les questions de jurisprudence et d'histoire, surtout d'histoire nationale. Cependant les cours de littérature ancienne professés à la seule Université de Louvain sont assez nombreux et assez suivis pour rassurer les amis des lettres classiqnes. La *Revue de l'instruction publique*, publiée à Bruxelles, peut soutenir la comparaison avec les recueils analogues les plus estimés.

A l'extrémité opposée de nos frontières, l'Italie avait été jadis une pépinière d'érudits du plus haut mérite. Mais depuis longtemps elle avait laissé singulièrement pâlir ce fleuron de sa couronne et la cour pontificale pouvait seule citer avec orgueil des noms tels que ceux des cardinaux Mai et Mezzofanti.

On dirait qu'au delà des Alpes la philologie commence de nos jours à reprendre faveur. La *Revista di filologia d'istruzione classica* contient des articles d'une valeur indiscutable; et, comme il est naturel dans le pays de la musique et de l'harmonie, ce sont les poètes qui sont les premiers à bénéficier de ce retour d'opinion. Homère, Euripide, Théocrite, Plaute, Catulle, Virgile, Ovide ont trouvé récemment dans des érudits tels que MM. Ambrossoli, Pindemonte, Vallauri, Bellotti, Rapinardi et Castelli des traducteurs ou des interprètes à la hauteur de leurs modèles.

Mais quoi que l'on fasse ailleurs dans cet ordre de connaissances, l'Allemagne continue à briller au premier rang. Les causes de cette supériorité sont d'ailleurs faciles à indiquer. Une répartition plus rationnelle de l'enseignement entre les gymnases et les Universités, assigne à ces dernières une place nécessaire dans toute éducation libérale. Or c'est là et non au collège que le jeune homme arrive à connaître sérieusement et à aimer vraiment l'antiquité. Ensuite, au lieu de ne considérer certaines études que comme le moyen d'obtenir un diplôme, d'entrer dans telle ou telle carrière, la jeunesse universitaire allemande ne dédaigne pas de travailler dans des vues un peu moins intéressées. Vous entrez dans un auditoire de Munich ou de Göttingue : la salle est remplie : vous vous imaginez qu'il s'agit de littérature contemporaine ou tout au plus d'une leçon de code civil. Détrompez-vous, le professeur explique les mystères de la conjugaison latine ou disserte sur les origines du texte homérique.

De nombreuses revues, dont quelques-unes ont aujourd'hui près d'un demi-siècle d'existence, sont consacrées exclusivement à la philologie et aux recherches qui s'y rattachent : il me suffira de citer les plus importantes : le *Rheinisches Museum*, le

Philologus, l'*Hermes*, les *Neue Jahrbücher für Philologie und Poedagogik*. Et comme si ce précieux arsenal était encore insuffisant, M. Bursian a créé à Berlin en 1873 sous ce titre : *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft* une publication périodique, dont le but est de donner une image exacte et complète du mouvement littéraire, en résumant les travaux originaux, les articles de revues et les mémoires des sociétés savantes publiés pendant l'année qui précède, soit sur un genre littéraire en général, soit sur un écrivain célèbre en particulier.

Au risque d'alarmer notre amour-propre, je me serais reproché de ne pas insister sur ce point, ne fût-ce que pour provoquer au milieu de nous une émulation salutaire : quand on veut égaler ou surpasser un rival, le moyen le plus efficace n'est pas d'ignorer le secret de sa force.

Quelques mots maintenant sur les plus importantes publications qui ont vu le jour en Allemagne dans ces dix dernières années.

La violente polémique à laquelle a donné lieu depuis cinquante ans la question homérique n'est pas près de finir, si l'on en juge par le nombre et l'ardeur des combattants. On a vu tour à tour MM. La Roche [1], Nutzhorn [2], et Düntzer [3] descendre dans l'arène. M. Kirchhoff [4] a mis autant de zèle à attaquer l'unité de l'*Odyssée* que M. Kammer [5] à la défendre. Les *Œuvres et les Jours* ont été l'objet d'un long travail de M. Steitz et dans un livre, fruit d'une méditation sérieuse, quoique d'une lecture facile, M. Buchholz [6] nous donne ce que j'appellerai la philosophie de Pindare et d'Eschyle. Nous devons à M. Blass, ce travailleur infatigable, une histoire complète en trois volumes de l'éloquence grecque, monument considérable qui laisse loin derrière lui les travaux antérieurs. M. Volkmann a consacré aux rhéteurs anciens [7], à Plutarque et à Synésius de Cyrène trois livres pleins de renseignements curieux pour le moraliste comme pour l'historien. Horace a été approfondi par M. Lehrs, Ovide par M. Zingerlé, Juvénal par MM. Weidner et Kier, et les romanciers grecs par M. Rohde [8]. M. Ribbeck a exposé dans un très

[1] *Homerische Untersuchungen*, Leipzig, 1868.
[2] *Die Entstehungsweise der Homerischen Gedichte*, Leipzig, 1868.
[3] *Die Homerische Frage*, Leipzig, 1874.
[4] *Die Composition der Odyssee*, Berlin, 1869.
[5] *Die Einheit der Odyssee*, Leipzig, 1873.
[6] *Die Sittliche Weltanschauung des Pindaros und Æschylos*, Leipzig, 1869.
[7] *Die Rhetorik der Griechen und Römer in systematischer Uebersicht dargestellt*, Berlin, 1872.
[8] *Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1876.

bon ouvrage les destinées de l'art théâtral à Rome sous la république.

Pour abréger je ne dirai rien des nombreuses éditions nouvelles qui se sont succédé en Allemagne depuis 1867; cependant il ne sera pas inopportun de constater que les efforts des érudits allemands pendant cette période semblent s'être concentrés surtout sur deux points importants et néanmoins restés jusqu'ici assez obscurs. Je veux parler des institutions d'Athènes dans la période antérieure aux guerres médiques, et de la métrique propre en Grèce aux divers genres de poésie. M. Telfy a publié un *Recueil des lois grecques* [1], M. Lugebil [2] a étudié les origines et les vicissitudes de l'archontat, M. Lange [3], le rôle des éphètes et de l'Aréopage avant Solon. Dans ce même domaine, la Belgique cite avec un certain orgueil le grand ouvrage de M. Thonissen intitulé le *Droit pénal de la république athénienne* [4] et la France, les recherches de M. Dugit sur l'Aréopage, de M. Perrot sur le droit public d'Athènes, de M. Dumont sur l'organisation éphébique [5], enfin les savantes monographies de M. Caillemer qui ont jeté un jour inattendu sur plus d'une face curieuse de la civilisation hellénique.

Quel a été le rôle précis de la versification et de la musique soit dans l'ode de Stésichore et de Pindare, soit dans les représentations théâtrales de l'antiquité? Question intéressante, mais sur laquelle le plus parfait désaccord régnait autrefois dans le monde savant : on peut dire aujourd'hui qu'elle a fait un pas décisif vers sa solution. Eschyle [6], Sophocle [7], Euripide [8] et Aristophane [9] ont été tour à tour à ce point de vue l'objet d'études approfondies, ingénieusement condensées dans le beau livre de M. Christ, *La métrique des Grecs et des Romains* [10], œuvre non moins consciencieuse qu'instructive où l'auteur a abordé tous les problèmes sans prétendre du même coup résoudre toutes

[1] Συναγώγη ἀττικῶν νόμων, Leipzig, 1868.

[2] *Zur Geschichte der Staatsverfassung von Athen*, Leipzig, 1871.

[3] Leipzig, 1874.

[4] Bruxelles, 1876.

[5] *Essai sur la chronologie des archontes athéniens postérieurs à la CXXII^e Olympiade et sur la succession des magistrats éphébiques*. Paris, 1870.

[6] Schmidt, *Die antike Compositionslehre*, Leipzig, 1868.

[7] Brambach, *Metrische Studien zu Sophocles*, Leipzig, 1869. Muff, *Die chorische Technik des Sophocles*, Halle, 1877.

[8] Schmidt, *Die Kunstformen der griechischen Poesie und ihre Bedeutung*, Leipzig, 1871.

[9] Arnoldt, *Die Chorpartien bei Aristophanes scenisch erläutert*, Leipzig, 1872.

[10] Leipzig, 1874.

les difficultés. Il convient d'en rapprocher le travail publié à Gand par M. Gevaert en 1875, sous ce titre : *Histoire et théorie de la Musique dans l'antiquité.*

Bernhardy et Ottfried Müller, ces deux historiens si estimés de la littérature grecque, ont trouvé tout récemment en Allemagne un concurrent redoutable dans la personne de M. Bergck dont le premier volume, consacré à Homère et à Hésiode, fait attendre avec une légitime impatience ceux qui doivent suivre.

Les rééditions de l'*Histoire de la littérature romaine* de Bœhr et de Bernhardy se succèdent avec une rapidité qui est une marque non équivoque de leur mérite. M. Teuffel est entré à son tour dans la lice et son œuvre en trois gros volumes est un véritable trésor d'érudition.

Il est regrettable que nous n'ayons rien ou presque rien en France qui réponde à l'*Histoire de la philologie* de M. Gräfenhan ou surtout au grand répertoire méthodique que M. Bratuschek a tiré de l'héritage de Bœckh sous ce titre : *Encyclopédie et Méthodologie des sciences philologiques* [1] : j'ajoute en passant que le vaste travail entrepris par Becker et poursuivi après lui par M. Marquardt sur les *Antiquités romaines* [2] touche à sa fin : de même que l'excellent manuel publié par M. Willems, l'éminent professeur de Louvain [3], c'est un guide des plus sûrs dans ce vaste domaine. Ici du moins nous soutenons hautement la concurrence avec l'étranger : le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines d'après les textes et les monuments*, en voie de publication depuis 1873, se recommande à l'antiquaire et à l'humaniste par la valeur soutenue des articles et la haute compétence des divers collaborateurs.

Mais il est temps de passer en revue la production littéraire dans notre pays.

Le siècle où nous vivons est essentiellement un siècle d'analyse et de critique : ses magnifiques découvertes dans l'ordre scientifique lui font oublier peut-être trop aisément son infériorité dans l'ordre des grandes créations intellectuelles. De toutes parts l'on s'est mis à explorer le passé, sinon avec un enthousiasme égal à celui de nos ancêtres au temps de la Renaissance, du moins avec une méthode bien supérieure. Toutefois pendant toute la première moitié du siècle, la France s'était tenue un peu à l'écart de ce grand mouvement philologique qui a abouti non pas, comme on l'a dit, à une mutilation

[1] Leipzig 1877, 824 pages.

[2] *Handbuch der römischen Alterthümer*, Leipzig, 1867 et suiv.

[3] *Les antiquités romaines envisagées au point de vue de l'histoire politique*, Louvain, 1870.

nouvelle des textes traditionnels, mais à une restauration de ces mêmes textes, délivrés des corrections téméraires des éditeurs du XVIe et du XVIIe siècle. Depuis dix ans, un progrès manifeste est en voie de s'accomplir. Il est dû en grande partie à l'initiative de la librairie Hachette, dont la collection d'éditions savantes, aujourd'hui arrivée à son quatorzième volume, a obtenu les suffrages de toute l'Europe lettrée. Confiée à des hommes du mérite de MM. Weil, Tournier, Pierron, Benoist, Jacob, etc... cette entreprise ne pouvait pas ne pas être saluée avec faveur. Ses fondateurs ont voulu faire honneur à la science de notre pays, fonder chez nous une école de philologie grecque et latine, et bien mériter du monde érudit et du monde universitaire : leur attente ne sera pas trompée. Les petites éditions in-16, qui se publient parallèlement aux grandes éditions in-8°, finiront, il faut l'espérer, par s'introduire dans nos écoles et nos lycées où de vaines raisons d'économie faisaient trop souvent conserver de vieux textes reconnus défectueux.

En même temps la dynastie typographique des Didot poursuivait la publication de sa *Bibliothèque grecque*, et éditait l'*Anthologie*, les *fragments d'Aristote*, le tome V des *Historiens grecs*, les *Epistolographes*, enfin des Index d'Aristote et de Platon.

Mais tout en nous rapprochant des procédés savants et rigoureux de la philologie allemande, nous continuons à préférer à la science qui discute et qui creuse, à la critique verbale qui pèse dans ses balances légères les mots et les syllabes, l'éloquence communicative qui s'inspire des modèles impérissables du beau : nous voulons que les études classiques, si justement appelées *humanités*, contribuent à développer le sens moral et cette faculté qu'on a spirituellement définie la seconde conscience de l'homme, le goût : l'érudition n'a vraiment tout son prix à nos yeux que lorsqu'elle est vivifiée par l'imagination et ennoblie par le sentiment. D'aucuns prétendent que c'est là un travers de notre tempérament national : j'en sais d'autres qui s'en félicitent et, pour ma part, sans méconnaître l'opportunité de certaines réformes, je crois qu'il nous serait aussi nuisible qu'impossible de rompre entièrement sur ce point avec notre passé.

Cette préoccupation essentiellement esthétique, si je puis ainsi parler, se trahit dans les titres des thèses de doctorat présentées à nos différentes Facultés des Lettres et notamment à la Sorbonne, thèses qui, pour le dire en passant, mériteraient par leur valeur et leur étendue d'être mieux connues en France et à l'étranger. Les discussions de textes ou d'authenticité y sont rares : ce sont avant tout des études littéraires comme celles de

M. Petit de Julleville sur l'*École d'Athènes au* IVe *siècle*,[1] de M. Hémardinquer sur les *Argonautiques* [2], de M. Halberg sur Trogue-Pompée [3], de M. Vidal-Lablache sur Hérode Atticus [4], de M. Castets sur Eschine l'orateur [5], de M. Nageotte sur Ovide [6], de M. Couat sur Catulle [7], de M. Moy sur Isée [8], de M. Gaston Bizos sur Florus [9] etc.

Le même esprit est plus sensible encore dans les grands travaux où nos illustrations littéraires se plaisent à résumer leurs méditations ou leurs cours publics après avoir longtemps vécu dans un commerce intime avec quelque grand écrivain. Je cite au hasard les *Études sur la poésie latine* du regretté doyen de la Faculté des lettres de Paris, M. Patin, le travail si remarquable de M. Martha sur Lucrèce [10], œuvre des plus intéressantes pour l'histoire philosophique, *Le sentiment religieux en Grèce d'Homère à Eschyle* [11] par M. Girard, exposition un peu diffuse et néanmoins instructive, les recherches de MM. Hémardinquer [12] et Croiset [13] sur les idées morales et le talent historique de Xénophon, les deux dernières publications de M. Courdaveaux, professeur à Douai : *Eschyle, Xénophon et Virgile. — Caractères et talents,* où l'auteur cherche à atteindre l'homme sous l'écrivain, l'étude magistrale de M. Geffroy sur la *Germanie* de Tacite, étude publiée sous ce titre : *Rome et les barbares* [14], celle de M. Widal sur *Juvénal et ses satires* [15] ou de M. Dubois-Guchan sur Tacite et son siècle, la belle thèse de M. Maurice Croiset sur *les idées morales dans l'éloquence politique de Démosthène* [16], enfin le petit volume de M. Chassang intitulé : *Le spiritualisme et l'idéal dans l'art et la poésie des Grecs* [17]. D'autres ouvrages comprenant toute une période de la littérature portent également la double empreinte d'une érudition étendue et d'un esprit élevé; ainsi l'*Hellénisme en France* [18], de M. Egger, le savant professeur de la Sorbonne, l'*Histoire de la comédie ancienne* [19], de M. Edelestand du Méril, l'*Histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron* [20], les *Études sur l'éloquence attique* [21] de M. Girard et le premier volume de l'*Éloquence politique et judiciaire à Athènes* [22] de M. Perrot.

[1] Paris, 1868. — [2] *Ib.*, 1869. — [3] *Ib.*, 1869. — [4] *Ib.*, 1872. — [5] *Ib.*, 1873.
[6] Mâcon, 1872.
[7] Paris, 1874. — [8] *Ib.*, 1876. — [9] *Ib.*, 1877.
[10] *Le poème de Lucrèce, morale, religion, science*, Paris 1869.
[11] Paris, 1869.
[12] *La Cyropédie, essai sur les idées morales et politiques de Xénophon*, Paris, 1871.
[13] *Xénophon, son caractère et son talent*, Paris, 1872.
[14] Paris, 1874. - [15] *Ib.*, 1869. [16] *Ib.*, 1874. — [17] *Ib.*, 1868. — [18] *Ib.*, 1869. — [19] *Ib.*, 1869, 2 vol. in-8°. - [20] *Ib.*, 1872. — [21] *Ib.*, 1874. — [22] *Ib.*, 1873.

L'indifférence réelle ou prétendue du public n'a pas découragé les traducteurs : c'est ainsi que nous avons vu publier depuis dix ans les traductions de l'*Iliade* en vers français par M. Barthélemy Saint-Hilaire, d'Hésiode par M. Patin, de la Pléiade grecque par Dubois-Guchan, du théâtre grec par M. Pessonneaux, de Sophocle et d'Eschyle par M. Lecomte de Lisle, d'Hésiode, d'Orphée et de Théocrite par le même auteur, des plaidoyers civils de Démosthène par M. Dareste, des *Éléments harmoniques* d'Aristoxène par M. Ruelle, de Théocrite par M. Rathier, de Synésius par M. Lapaze et tout récemment par M. Druon, de Térence et d'Horace en vers par M. Grille, de Catulle et de Tibulle par M. Yvert, de Lucrèce par M. Lavigne, M. Lefèvre et M. Patin, d'Horace par Anquetil et par le comte Siméon, de Quintilien par M. Ouizille, de Perse par M. Gérard, de Juvénal en vers par M. Kerdaniel, en prose par M. Cass-Robine, etc.

A un autre point de vue également, les ressources de tout genre mises à la disposition de notre jeunesse studieuse se sont heureusement accrues. Les découvertes de la philologie comparée ont enfin trouvé place dans différentes grammaires, telles que les *Grammaires grecques* de M. Bailly et de M. Chassang, recommandables, la dernière surtout, par un juste sentiment des réformes à introduire, la *Grammaire latine* de M. Beaufils, et l'œuvre pleine d'informations précieuses de MM. Guardia et Wierzewski, *Grammaire de la langue latine d'après la méthode analytique et historique*. Si le *Dictionnaire latin-français* de M. Lebaigue, digne de prendre place à côté de ceux de Theil et de Quicherat est un travail estimable, le *Dictionnaire grec-français* de M. Chassang, comparé à ses devanciers, a réalisé d'incontestables progrès. Il faut mentionner ici, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, l'ouvrage de M. Fabre d'Envieu, *Onomatologie de la langue grecque*, avec ce sous-titre : « art d'apprendre le grec en étudiant la géographie de la Grèce ancienne et de ses colonies. »

Parmi les revues savantes qui accordent aux lettres anciennes une place d'honneur, nous retrouvons en 1878 comme en 1867, la *Revue critique d'histoire et de littérature*, le *Journal des Savants*, la *Revue archéologique* et les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres*. Mais de précieux renforts sont venus se joindre à cette petite phalange : d'abord l'*Instruction publique*, fondée en 1872, puis en 1877 la *Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes*, sous la direction de MM. Tournier, Havet et Klinksieck. Ajouter, s'il se peut, quelque chose à la science et en propager la méthode, tel est le but que cette dernière publication se propose ; en outre, une partie ana-

lytique ajoutée sous le titre de *Revue des revues* à la partie originale, initie le lecteur à tous les travaux contemporains. C'est là une entreprise laborieuse et méritoire dont l'utilité ne saurait échapper à personne.

Dans le programme même de cette dernière Revue je lis les lignes qui suivent et qui peuvent servir de conclusion à mon rapport : « De tous côtés on parle de relever en France le niveau « des hautes études, et il n'est que juste de constater qu'on y « travaille. A aucune époque depuis un siècle, on n'avait vu les « jeunes esprits se tourner en aussi grand nombre vers les « branches réputées les plus arides de l'érudition et de la phi- « lologie. La nation et ceux qui la gouvernent luttent de bonne « volonté pour mettre la France en état de reprendre, dans ce « genre de travaux, le rang élevé qui lui a jadis appartenu. »

Les pages qui précèdent sont de nature, ce me semble, à confirmer ces généreuses espérances ; encore ne faut-il pas oublier que la période dont nous nous occupons a été marquée pour notre pays par de lamentables catastrophes dont le contre-coup a retenti dans toutes les sphères de la vie sociale.

Le développement constant de l'*Association pour l'encouragement des études grecques,* l'extension considérable donnée à l'École pratique des hautes études à la Sorbonne, la fondation de cinq Universités catholiques, les chaires et les bourses récemment créées dans un grand nombre de Facultés de l'État sont pour les amis des lettres anciennes autant de motifs de confiance. Les esprits cultivés ne peuvent qu'applaudir à cette résurrection littéraire qui se prépare, et les cœurs chrétiens n'ont point à s'en alarmer. Car il n'est personne parmi nous qui ne soit prêt à répéter ces belles paroles du grand historien de notre littérature, M. Désiré Nisard :

« Je veux bien admirer dans les temps où les lettres étaient « enfouies sous les ruines de l'ancien monde et sous les maté- « riaux du nouveau, la simplicité de ces belles âmes chez qui « la foi était la seule lumière : mais j'admire plus encore ces « grands chrétiens des époques civilisées qui ayant su des « lettres tout ce qui s'en peut savoir, ont abaissé devant la foi « de l'Évangile la plus grande hauteur où se soit élevée la « raison humaine. » Puisse la Providence multiplier parmi nous ces nobles exemples pour l'honneur et la dignité de notre pays !

LES ÉTUDES RELATIVES A LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN-AGE

DEPUIS 1867,

par M. Marius Sepet
attaché au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

I — FAITS GÉNÉRAUX.

Sans méconnaître les efforts des érudits du siècle dernier, notamment de Sainte-Palaye, on peut dire que les études relatives à la littérature française du moyen-âge, n'ont suivi une marche régulière que depuis le commencement de ce siècle-ci. Une impulsion décisive leur fut donnée par le mouvement littéraire qui se produisit en Allemagne, puis en France, sous le nom de Romantisme. On vit paraître dans notre pays, à côté des poètes et des romanciers qui s'inspiraient des souvenirs du moyen-âge, un groupe de travailleurs qui se mirent à rechercher et à étudier avec ardeur, selon la méthode historique, les monuments littéraires de cette époque. Ce groupe, auquel nous donnerons le nom de *première école érudite*, sous l'influence des découvertes philologiques de Raynouard et des brillants exposés de Villemain, commença l'exploration du domaine, si étendu, de notre ancienne littérature. Les noms de Fauriel, de Charles Magnin, de Paulin Paris, et au dessous d'eux, de Jubinal, de Francisque Michel et de quelques autres, demeurent attachés à cette première période, où la France aurait pu, avec un peu plus de méthode et de persévérance, s'assurer, dans cet ordre d'études, une prépondérance qui lui revenait de droit, et que malheureusement elle ne tarda pas à laisser prendre par l'Allemagne.

Un enseignement supérieur mieux organisé, des habitudes plus laborieuses et moins légères donnent à nos voisins, pour la culture scientifique en général, des avantages dont ils surent profiter, en particulier, pour l'étude de la littérature française du moyen-âge. L'importance qu'ils attachèrent à cette étude ne peut nous étonner, puisque la littérature allemande s'étant formée en bonne partie par l'imitation de nos anciens poètes, ses

origines ne sauraient être étudiées avec fruit que par ceux qui connaissent les nôtres. On ne saurait nier sans aveuglement les grands résultats obtenus dans ce domaine par l'érudition allemande, c'est-à-dire surtout par les travaux de Frédéric Diez et de ses élèves. Il s'établit chez nos voisins pour ces études une véritable *tradition scientifique*, c'est-à-dire précisément ce qui nous a trop longtemps manqué en France.

Faute de cet appui, faute aussi de l'encouragement d'un public trop distrait par la politique et les amusements de divers genres dont il aime à se bercer, les travaux qui s'accomplissaient chez nous étaient loin de donner les fruits et d'avoir l'influence qu'on aurait eu droit d'en attendre. On vit même des érudits français qui s'étaient voués à ces études, en dépit de l'indifférence avec laquelle elles étaient accueillies, obligés d'accepter pour la publication des textes de nos anciens auteurs, l'hospitalité des sociétés savantes ou des librairies de l'Allemagne. Sachons du moins prononcer avec respect le nom d'hommes comme M. Henri Michelant, qui, trop peu connus en France, réussirent peut-être à faire chez nos voisins, où leur science est honorée, quelque illusion sur l'état des études relatives à la littérature française du moyen-âge dans notre pays.

Ces études, quoique languissantes, ne furent donc pas, Dieu merci, complètement abandonnées parmi nous. Le *Roland* de Génin, les travaux de M. Littré, hautement louables en cette matière, commencèrent à attirer l'attention, à exciter l'intérêt du public lettré. La fondation d'une chaire au Collège de France (1853) confiée au savant éminent qui était le réprésentant principal de ces études, M. Paulin Paris, témoigna de l'attention qu'elles commençaient aussi à obtenir de la part de l'État. A l'École des chartes, où la tradition scientifique des Bénédictins de Saint-Maur se conservait un peu dans l'ombre, mais avec une fermeté qui a fini par en étendre l'influence sur un public de jour en jour plus nombreux, l'enseignement de M. Guessard, élève de Raynouard, maintenait déjà depuis 1846, pour les élèves de cette École et les quelques auditeurs qui venaient parfois se joindre à eux, les résultats philologiques acquis par le groupe de travailleurs auxquels nous avons donné le nom de *première école érudite*. Le cours de M. Guessard s'appliquait seulement à l'histoire de notre ancienne langue. Mais outre le lien naturel qui unit cette histoire à celle de notre ancienne littérature, M. Guessard contribua directement au progrès de celle-ci par la publication de la collection des *anciens poètes de la France*, dont la direction lui fut confié par le Ministère de l'instruction publique, et pour laquelle, soit dans les travaux préparatoires, soit dans l'exécu-

tion du petit nombre de volumes qui ont vu le jour, il employa naturellement quelques-uns de ses meilleurs élèves.

C'est au cours de M. Guessard que se rattache en partie la formation de ce que nous appellerons la *seconde école érudite*, par laquelle les études relatives à la littérature française du moyen-âge se sont définitivement constituées dans notre pays, avec une méthode et une tradition qui en assurent désormais la marche. L'avénement de cette école est marqué, en ce qui concerne l'histoire littéraire, par la publication de deux ouvrages dont l'influence fut considérable au delà comme en deçà du Rhin, les *Épopées françaises* de M. Léon Gautier et l'*Histoire poétique de Charlemagne* de M. Gaston Paris. M. Gaston Paris, qui avait pu recueillir, pour ainsi dire dès le berceau, la tradition de la première école érudite, s'était en outre initié à fond à la puissante tradition qui s'était créée en Allemagne. De 1865 à 1868 la nouvelle école prit possession du terrain, et à partir de là, c'est-à-dire du point de départ de ce résumé, elle n'a plus cessé de faire des recrues et de marcher en avant.

Lors de la création de l'École pratique des hautes études (1869), une Conférence des langues romanes y fut établie et la direction en fut donnée à M. Gaston Paris, qui ne tarda pas « et par droit de naissance et par droit de mérite » à prendre possession, comme suppléant d'abord, puis comme titulaire, de la chaire de M. Paulin Paris au Collège de France. M. Paul Meyer, qui doit être considéré avec M. Gautier et M. Paris, comme le nom le plus justement dominant de la seconde école érudite, remplaça M. Guessard à l'École des chartes (1871). En 1876, la chaire des langues et littératures méridionales lui fut donnée au Collège de France. M. Meyer s'est surtout attaché, en effet, à la littérature provençale, mais, outre qu'il a aussi contribué au progrès des études relatives à la littérature proprement française du moyen âge, la méthode et la tradition qu'il importait tant d'établir, sont identiques pour l'une et pour l'autre.

Dans le domaine de la philologie, le double enseignement de M. Gaston Paris et de M. Paul Meyer, joint à leurs travaux critiques, a exercé une influence véritablement décisive. Si, dans le domaine de l'histoire littéraire, cette influence a peut-être été moindre, cela tient sans doute au courant qui a porté d'abord les esprits, attirés vers cette partie de nos antiquités nationales, du côté de nos origines linguistiques.

La loi de 1875 sur la liberté de l'enseignement supérieur fut pour l'Université le point de départ d'améliorations sérieuses, parmi lesquelles nous devons noter la création d'un enseignement de la langue et de la littérature française du moyen-âge dans les

Facultés des lettres. Les deux premières Facultés où cet enseignement fut établi sont celles de Lyon (1876), où le cours fut confié à M. Clédat, et celle de Paris (1877), où M. Darmesteter en fut chargé. L'un et l'autre sont élèves de M. Gaston Paris. Sans prétendre instituer un enseignement régulier, la Société bibliographique avait donné une place à cet ordre de travaux dans la Conférence d'études historiques créée par elle en 1875. Cette Conférence entendit dans l'année 1877-78 un exposé de la littérature française au moyen âge.

Il faut compter parmi les influences qui ont heureusement agi dans ces dix dernières années sur le progrès de ces études, les récompenses décernées par l'Institut à des travaux tels que ceux de MM. Gaston Paris et Léon Gautier. Le premier a pris place en 1877, à côté de son père, parmi les juges des concours dont il avait été plusieurs fois lauréat, et il n'est pas douteux qu'un fauteuil n'attende également le second là où il a recueilli de si justes couronnes. L'Académie française a voulu suivre dans la voie de ces encouragements l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et elle a fait au *Roland* de M. Léon Gautier la première application du prix triennal fondé par M. Guizot pour récompenser les meilleurs ouvrages sur l'histoire de notre littérature. La continuation par l'Académie des inscriptions du grand ouvrage sur l'*Histoire littéraire de la France,* commencé au siècle dernier par les Bénédictins de Saint-Maur, et repris par elle dès les premières années de celui-ci, ne doit pas être oubliée parmi les événements qui ont contribué et qui contribuent encore au progrès de nos connaissances, dans le domaine de la littérature en langue vulgaire comme de la littérature latine du moyen-âge.

Parmi les sociétés savantes fondées en France par l'initiative privée, c'est peut-être la Société de l'histoire de France qui avait jusqu'ici rendu le plus de services aux lettres françaises du moyen-âge. Elle s'est toujours montrée soucieuse de donner place dans ses publications à des textes qui pussent profiter à notre histoire littéraire en même temps qu'à notre histoire politique. Nous aurons tout à l'heure à revenir sur plusieurs de ces publications. Mais la fondation d'une Société spéciale pour la publication des anciens textes français (1875) est un indice frappant des progrès de ces études et un événement qui ne peut manquer d'avoir sur elles une grande influence.

Nous ne devons pas négliger de noter aussi la salutaire impulsion qui leur a été donnée par la presse périodique. Celle-ci a longtemps suppléé à cet égard à l'insuffisance de l'enseignement supérieur. Parmi les revues savantes, le *Journal des savants,* la *Bibliothèque de l'École des chartes,* la *Revue des*

sociétés savantes des départements, la *Revue critique d'histoire et de littérature*, le *Polybiblion*, la *Revue des questions historiques*, ont ouvert leurs colonnes à des articles importants ou utiles pour l'histoire de la littérature française du moyen-âge, qui compte en outre maintenant deux organes spéciaux, qu'elle partage, il est vrai, un peu inégalement avec la philologie ; nous voulons parler de la revue appelée *Romania*, fondée en 1872 par MM. Paul Meyer et Gaston Paris, et de la *Revue des langues romanes*, un peu plus ancienne, qui paraît à Montpellier et se consacre surtout aux langues et aux littératures du Midi.

Mais ce n'est pas seulement la presse savante, qui a rendu service à ces études, la presse générale et, nous croyons avoir le droit de le constater, la presse catholique en particulier, a véritablement tenu lieu pour la masse des lecteurs et même pour le public lettré, des chaires qui n'existaient pas. Les travaux de vulgarisation de M. Littré soit dans le *Journal des débats*, soit dans la *Revue des deux mondes*, sont presque tous antérieurs à l'époque qui nous occupe, mais nous nous reprocherions pourtant de ne pas les rappeler encore ici. On ne rend pas peut-être suffisante justice à l'influence, j'allais dire à l'apostolat exercé à cet égard, à côté de ses travaux d'érudition proprement dite, par M. Léon Gautier dans la *Revue du monde catholique* et dans le journal *le Monde*. M. Moland suit depuis longtemps la même voie dans le *Journal des villes et campagnes* et dans *le Français*. Nous croyons enfin qu'il nous est permis, parmi les journaux qui se sont efforcés de contribuer à la diffusion et au progrès de ces études, de nommer aussi *l'Union*.

L'intérêt que l'érudition belge porte à la littérature française du moyen-âge s'explique de lui-même, puisque plusieurs des provinces dont la Belgique se compose ont fourni à cette littérature des poètes et des prosateurs. Nos voisins sont même enclins à en augmenter le nombre ; ils s'annexent quelquefois, par des attributions d'une hardiesse patriotique, des œuvres et des hommes dont le droit au titre de Belges n'est pas parfaitement démontré. Ce zèle un peu excessif, mais d'ailleurs si louable, les conduit à mettre en lumière beaucoup de textes inédits de notre ancienne littérature. L'Académie royale consacre à cet objet une notable partie des ressources dont elle dispose et nous ne saurions trop l'en remercier. Les noms de M. le baron Kervyn de Lettenhove et de M. Auguste Scheler ont acquis dans ce domaine une notoriété européenne.

Le mouvement si puissant que nous avons dû signaler dès le début de ce rapport ne s'est pas arrêté en Allemagne dans ces dix dernières années. Il a même gagné en étendue, sinon en

force. Une légion de *romanistes* (on appelle ainsi ceux qui cultivent ces études) s'est levée et se lève chaque jour pour continuer la tradition de Frédéric Diez et de ses premiers élèves. Il faut rendre justice à cette jeunesse laborieuse, tenace, ardente avec calme, profondément méthodique, qui, à l'époque des vacances, se presse aux portes de nos dépôts de manuscrits avant l'heure de l'ouverture et n'en sort que quand le dernier coup a sonné de la dernière heure de travail. Tous ces érudits sont bien loin d'ailleurs d'être des hommes de génie ou même des hommes d'un talent destiné à marquer dans la science. Il semble même qu'à cet égard le niveau ait plutôt baissé au delà du Rhin. On y publie beaucoup de textes, on y élucide beaucoup de points de détail, mais on n'y obtient plus guère de ces résultats importants, on n'y fait plus de ces découvertes ou de ces remarques décisives par lesquelles l'érudition allemande avait établi son empire.

Cependant il est encore aujourd'hui très difficile de lui enlever le sceptre qu'elle a conquis, même dans ce domaine si proprement français. C'est l'avantage d'une tradition bien établie que le mouvement se continue et se développe par la vertu seule de la force acquise. Presque toutes les Universités allemandes ont aujourd'hui des chaires de langues et littératures romanes. Les sociétés savantes, les librairies de l'Allemagne accueillent avec faveur les publications relatives à la littérature française du moyen-âge. Il en est de même des revues d'érudition, parmi lesquelles il faut citer comme ayant plus spécialement rendu service à ces études le *Jahrbuch für romanische und englische litteratur* qui a cessé de paraître en 1877, mais qui a été comme remplacé par un autre recueil : le *Zeitschrift fur romanische philologie;* les *Romanische studien;* l'*Archiv für das studium der neueren sprachen und litteraturen* de M. Herrig; la *Germania*, revue spécialement consacrée aux antiquités germaniques, mais qui n'a pas laissé d'être utile aux antiquités romanes. Il faut citer encore ces journaux de comptes-rendus faits avec tant de soin et de compétence : le *Centralblatt* et les *Goettingische gelehrte Anzeigen*.

Ce ne sont pas seulement l'Allemagne et la Belgique qui prennent une part active au progrès de ces études, l'Angleterre, la Hollande et les pays scandinaves y apportent aussi leur contingent de travail. C'est que ces divers pays sont plus ou moins tributaires de notre ancienne littérature. A plus forte raison la Suisse, qui est en partie un pays de langue française, y prête-t-elle son attention. On ne s'étonnera pas que l'Université de Genève ait une chaire consacrée à cet enseignement alors qu'il

en a été créé une à l'Université de Christiania. L'Italie non plus ne saurait étudier ses anciens monuments littéraires sans commencer par les nôtres, et il en est de même en grande partie de l'Espagne et du Portugal. Ce caractère européen qui a été si souvent, dans le cours des siècles, la marque distinctive des productions de l'esprit français, s'est montré, on le voit, dès l'origine de notre littérature, et il s'étend aujourd'hui naturellement à l'étude scientifique de nos anciens écrivains. C'est un honneur pour la France, mais qui se tournerait en honte, si elle ne se piquait de conquérir et de conserver le premier rang dans un ordre de recherches dont elle fait l'objet et dont elle fournit la matière.

II — PUBLICATIONS DE TEXTES.

Les publications des textes en vers ou en prose de notre littérature du moyen-âge, dont les manuscrits sont si nombreux pour l'ensemble de ces productions, mais parfois si rares pour l'une ou l'autre d'entre elles, sont l'aliment nécessaire du travail de comparaison critique, d'où sortira peu à peu l'histoire des divers genres créés et développés par le génie national. C'est surtout par ces publications de textes en vieux français que s'est manifestée, dans ces dernières années, l'activité érudite dans le champ que nous embrassons d'un regard rapide. L'énumération et l'appréciation de tous ces travaux demanderaient un temps et une place dont nous ne disposons point. Nous nous bornerons donc à signaler ceux d'entre eux qui marquent un pas en avant de la science, qui ont exercé une influence considérable sur le progrès des études qui nous occupent.

Un progrès capital a été accompli dans la manière de concevoir et d'exécuter les éditions des textes du moyen-âge, c'est la substitution de la méthode *critique*, depuis longtemps en usage pour les textes de l'antiquité, à la méthode *empirique*, à laquelle on s'était longtemps tenu, soit que l'on se bornât à copier un manuscrit, jugé le meilleur entre ceux qui contiennent le texte qu'on entreprenait de mettre au jour, soit que l'on corrigeât un peu au hasard les leçons de ce manuscrit, jugées fautives, par celles que fournissait telle ou telle autre version. La méthode critique consiste à établir le texte que l'on publie sur la comparaison de tous les manuscrits, dont on établit la valeur respective et la généalogie, de manière à reconstituer, autant que cela est possible, la leçon originale, d'où toutes les autres procèdent, et qu'a parfois conservée en un point unique

un manuscrit, partout ailleurs inférieur aux autres manuscrits. Elle consiste aussi à restaurer à l'aide de documents philologiques, quand on en possède, ou à l'aide d'inductions fournies par l'étude du texte même, la pureté originelle de la langue écrite par l'auteur et la plupart du temps altérée par les copistes.

Cette méthode, qui peut s'appliquer avec plus ou moins de rigueur, suivant les instruments plus ou moins puissants dont on dispose, et suivant l'intérêt plus ou moins grand du texte que l'on met au jour, cette méthode fut inaugurée avec une éclatante supériorité par M. Natalis de Wailly, dans l'édition de Joinville qu'il donna en 1868 pour la Société de l'histoire de France. M. de Wailly, dont le nom était déjà célèbre en d'autres parties du domaine historique, prenait ainsi place, dès son entrée en ce nouveau champ, parmi les chefs de la seconde école érudite et parmi les maîtres de la philologie française. L'illustre académicien appliqua ensuite le même système avec non moins de succès à la grande édition illustrée de *Ville-Hardouin* qu'il publia à la librairie Firmin Didot (1872) et aux *Récits d'un ménestrel de Reims*, dont il mit au jour un texte critique pour la Société de l'histoire de France (1876). La même Société eut encore la bonne fortune de pouvoir offrir au public une nouvelle application de la même méthode à un texte d'une importance capitale pour notre histoire, et dont l'établissement critique offrait des difficultés spéciales, heureusement résolues par M. Siméon Luce. Nous voulons parler de l'édition de *Froissart* (1869), que poursuit activement cet éminent érudit. M. le baron Kervyn de Lettenhove publiait en même temps pour l'Académie royale de Belgique une édition, aujourd'hui achevée, de ce grand prosateur du moyen-âge. Cette édition, enrichie par M. Scheler d'un glossaire excellent, est un vaste recueil de matériaux, rassemblés avec un labeur infatigable, et précieux pour nos études comme pour les études historiques.

C'est aux récits en prose que fut d'abord, comme on le voit, appliqué chez nous le nouveau système de publication des textes du moyen-âge. Mais il n'y avait pas de raison pour ne pas suivre la même méthode, avec les modifications convenables, dans la publication des textes en vers. En 1869, un jeune savant allemand, M. Gustave Groeber, appelait sur ce point l'attention des érudits par une comparaison critique des manuscrits de l'une de nos chansons de geste. Son travail intitulé : *Die Handschriftlichen Gestaltungen der Chanson de Geste Fierabras* doit être noté comme un de ceux qui marquent un notable progrès de la science. Dès lors cependant, et avant l'apparition de ce travail, les chefs de l'école française se préoccupaient de ce même pro-

grès et se préparaient à l'effectuer. M. Paul Meyer recommandait le nouveau système par des articles incisifs ou de fructueux entretiens. M. Gaston Paris travaillait à son édition du poème de *Saint-Alexis* qui vit le jour en 1872, et où la méthode critique est poussée à un tel degré de science et de raffinement, qu'on en a même jugé l'application excessive. La même année paraissait à la librairie Mame la grande édition illustrée de ce texte critique de *Roland* par M. Léon Gautier qui, reproduit sous diverses formes et avec des améliorations constantes en des éditions successives, plaça définitivement ce chef-d'œuvre de notre poésie du moyen-âge, dont M. Gautier s'est fait si vaillamment et si heureusement l'apôtre, au rang qui lui est dû parmi nos classiques, et ne tardera pas sans doute à lui conquérir pour les études une place non plus seulement dans l'enseignement supérieur, mais dans l'enseignement secondaire.

Vers la même époque où paraissaient ces admirables travaux, M. Gautier, d'accord avec un fervent zélateur de la religion et de la science, M. D. Dumoulin, qui avait présidé à l'exécution du *Ville-Hardouin* et d'une nouvelle édition, enrichie de nombreux éclaircissements, du *Joinville* de M. de Wailly, M. Gautier, dis-je, et M. Dumoulin concevaient et faisaient accepter à l'illustre maison Firmin Didot, le plan d'une collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature du moyen-âge*, destinée à en répandre la connaissance et le goût dans la société française, et pour laquelle l'érudition et les beaux-arts devaient se prêter un mutuel secours. Il est à regretter que ce plan n'ait pas été mis à exécution. Le spécimen qu'en ont pu donner par leur édition du *Poème de la guerre de Metz en 1324*, MM. E. de Bouteiller et F. Bonnardot, montre bien quel honneur et quel fruit l'érudition française aurait tirés de cette entreprise.

Nous devons, comme nous l'avons dit, nous borner, dans cette esquisse à grands traits, à un très petit nombre de publications caractéristiques. Mais ce serait manquer à la fois de justice et de reconnaissance que de ne pas rappeler du moins ici le groupe des publications de M. Auguste Scheler, si utiles pour l'histoire de notre littérature épique et de notre littérature lyrique ; celles de M. Henri Michelant qui, continuant les labeurs de sa jeunesse au milieu d'une renaissance dont il avait courageusement prévenu l'aurore, a augmenté, par la publication de plusieurs poèmes d'aventure, les éléments de l'histoire du cycle de la Table-Ronde ; celles de M. de Montaiglon, auquel l'histoire de notre littérature satirique et de notre littérature dramatique devra tant de matériaux. Nous mentionnerons encore, parmi les publications presque innombrables de l'érudition allemande, à

cause de l'heureuse influence qu'il a exercé sur l'enseignement, le recueil de M. Bartsch intitulé : *Chrestomathie de l'ancien français*, faisant pendant à sa *Chrestomathie provençale*, et qui a aujourd'hui, en France, un redoutable rival dans le *Choix de textes* publié par M. Paul Meyer. Nous n'omettrons pas un recueil analogue du même érudit allemand, d'une grande utilité pour l'étude de notre poésie lyrique : *Altfranzösische Romanzen und Pastourellen* (1870). Le nom de M. Bartsch demeurera parmi nous, comme parmi nos voisins, justement honoré, comme celui de l'un des meilleurs élèves de Diez. Ceux de MM. Brackelmann, Stengel, Foerster, Boehmer, etc. ont acquis également, des deux côtés du Rhin, une réputation méritée.

Enfin, bien que la philologie proprement dite ne soit pas comprise dans le cercle que nous nous sommes tracé pour ce rapport, nous croyons devoir signaler, à cause de l'influence qu'elle ne peut manquer d'exercer sur le progrès des études relatives à la littérature française du moyen-âge, la traduction publiée chez nous de la *Grammaire comparée des langues romanes* du maître allemand. Cette traduction commencée par MM. Gaston Paris et Auguste Brachet, a été achevée par MM. A. Morel-Fatio et Gaston Paris. Les remarquables travaux sur nos anciens dialectes publiés par MM. François Bonnardot, pour le lorrain, et Gaston Raynaud, pour le picard, profiteront aussi sans aucun doute aux travaux d'histoire littéraire.

III — TRAVAUX D'HISTOIRE LITTÉRAIRE PROPREMENT DITE.

Les travaux d'histoire littéraire proprement dite n'ont pas, à beaucoup près, dans la période qui nous occupe, exercé l'activité d'autant d'érudits que les publications de textes, et dans plusieurs des genres entre lesquels se partage l'ensemble de la littérature française du moyen-âge, ce sont encore les livres antérieurs à cette période, qui marquent le point où s'est arrêté le progrès de nos connaissances. Il y a même dans ce domaine des parties encore entièrement inexplorées. Ainsi la littérature religieuse, si étendue, si féconde, en vers ou en prose, n'a presque pas été encore l'objet d'études méthodiques, analogues à celles auxquelles d'autres genres ont donné lieu. M. Gaston Paris, dans les notices qui accompagnent son édition des versions diverses du *Saint-Alexis*, et celles qu'il a données des poèmes de Clermont (*Romania*, 1872 et 1873), a pourtant émis des vues qui éclairent l'histoire de l'épopée religieuse en langue vulgaire. Cette même épopée, ainsi qu'un

genre voisin, la *vision épique*, ont été l'objet de rapides esquisses, tracées dans le journal *l'Union* (28 août 1876 et 2 mars 1877).

La littérature épique (profane) est certainement de tous les genres le plus étudié et le mieux connu, quoiqu'il y ait encore beaucoup à faire à cet égard. C'est sur sa branche principale, l'épopée française proprement dite, c'est-à-dire les *chansons de geste*, que l'attention s'est surtout portée dans ces dix dernières années, grâce aux deux grands ouvrages de MM. Gaston Paris et Léon Gautier. L'*Histoire poétique de Charlemagne* et les *Épopées francaises*, dont l'auteur a entrepris une édition nouvelle (1877), mise au courant des résultats acquis depuis l'apparition de la première, demeurent encore le fondement des études sur ce sujet, en y ajoutant les remarques publiées sur ces ouvrages par M. Paul Meyer sous le titre de *Recherches sur l'épopée française* (1867). L'énumération et l'appréciation des travaux de détail, consacrés aux chansons de geste, soit en France, soit en Allemagne, excéderaient le cadre que nous nous sommes tracé, et où ce genre n'a dû même être compris [1] que pour ne pas y laisser vide la place considérable qu'il occupe dans l'ensemble de nos études, et pour ne pas négliger l'influence exercée sur cet ensemble par les travaux qui concernent l'épopée française. Nous mentionnerons donc seulement l'intéressante thèse de M. Darmesteter : *De Floorante vetustiore gallico poemate et de Merovingo cyclo* (1877) qui accroît notablement sur un point spécial la somme de nos connaissances [2].

Le cycle de la Table-Ronde qui, dans la littérature épique, confine à l'épopée française proprement dite, a reçu d'importants éclaircissements par les récents travaux de M. Paulin Paris, c'est-à-dire soit par les trois volumes publiés chez l'éditeur Techener, sous ce titre : les *Romans de la Table-Ronde*, (1868-1872), soit par l'étude sur le *Saint-Graal*, publiée par l'éminent académicien dans la *Romania* (1873). M. Hucher a entrepris sur le même sujet une publication dont le premier volume a vu le jour en 1875 [3]. Au cycle de l'antiquité, cette branche si curieuse de notre littérature épique, où l'on voit

[1] M. Léon Gautier a présenté sur ce sujet au Congrès bibliographique un rapport spécial.

[2] Postérieurement à la date où nous avons présenté ce rapport au Congrès M. Longnon, par ses travaux sur *Gérard de Roussillon*, sur les *Quatre fils Aymon* et sur *Huon de Bordeaux*, insérés dans la *Revue historique*, dans la *Revue des questions historiques* et dans la *Romania*, a marqué un progrès nouveau et notable de la méthode qui s'applique à ces études.

[3] Le second et le troisième volume ont vu le jour cette année (1879).

les poètes du moyen-âge donner aux traditions de la Grèce et de Rome la forme des chansons de geste et des poèmes d'aventure, appartient le savant ouvrage de M. A. Joly sur *Benoît de Sainte-More* (1871), qui fait également honneur et à l'auteur même et au corps universitaire, lequel a trop longtemps négligé de prendre à ces études une part suffisante.

Les origines du récit historique en prose et les liens qui le rattachent à l'épopée par le moyen du récit historique en vers, ont été éclairées d'une lumière nouvelle dans les préfaces et les appendices ajoutés par M. de Wailly aux publications dont nous avons parlé plus haut, et auxquelles il faut joindre, à cause de son importance pour le même objet, le récit de Robert de Clari, qui fait pendant à celui de Ville-Hardouin. Ce récit a été publié à Berlin, en 1873, par M. Hopf dans ses *Chroniques gréco-romanes*. M. le comte Riant en promet depuis plusieurs années une édition spéciale vivement souhaitée. On a essayé d'esquisser une étude d'histoire littéraire proprement dite sur le récit historique en vers ou en prose, dans plusieurs articles publiés par *l'Union* au sujet de la publication de M. Hopf, de celles de M. de Wailly, du poème de la *Guerre de Metz* de MM. de Bouteiller et Bonnardot et du poème de la *Prise d'Alexandrie*, publié en 1877 par M. de Mas-Latrie pour la Société de l'Orient latin (*Union* des 28, 30 et 31 octobre 1872, 21 et 22 octobre 1874, 16 et 19 novembre 1875, 27 octobre 1876 et 27 novembre 1877).

Si la littérature lyrique a donné lieu, quant à la publication ou à la récension des textes, à d'importants travaux dans ces dernières années, parmi lesquels il faut surtout rappeler ceux de Brackelmann, il n'en a pas été de même pour l'histoire critique de cette même littérature. C'est encore dans les travaux de Diez et de M. Bartsch en Allemagne, et de M. Paul Meyer en France, lesquels ont eu surtout pour objet les troubadours, qu'il faut chercher, par analogie, les plus sûres lumières sur la poésie lyrique des trouvères. Cette dernière poésie est directement intéressée, pour sa part respective, dans l'intéressant travail publié, il y a deux ans, par ce dernier érudit sous ce titre : *De l'influence des troubadours sur la poésie des peuples romans* (*Romania*, 1876).

On ne peut mentionner que pour mémoire la littérature didactique, riche domaine, à peine effleuré encore. La littérature satirique a été étudiée brièvement dans son ensemble par M. Lenient, dont l'ouvrage (*la Satire en France au moyen-âge*), antérieur à la période qui nous occupe, s'y rattache par la seconde édition qui vient d'en être donnée. L'histoire de la fable, qui pourrait rentrer aussi dans la littérature didactique,

a beaucoup profité du grand ouvrage de M. Saint-Marc-Girardin sur *La Fontaine et les fabulistes*. Elle peut aussi revendiquer à bon droit la préface étendue et savante de M. Louis Moland à son édition de La Fontaine, et, dans une certaine mesure, la belle leçon publiée par M. Gaston Paris sur *les contes orientaux dans la littérature française au moyen-âge*. Nous mentionnerons enfin le récent opuscule où M. A. Joly a étudié avec beaucoup de soin et de méthode les origines variées de *deux fables de La Fontaine* (1877). L'étude du *Roman de Renart*, cette branche si importante de la littérature satirique et de l'histoire de la fable, n'a pas beaucoup avancé depuis le travail de M. Jonckbloet (1862), continuant et utilisant ceux de Grimm, de Rothe, de Fauriel et de M. Paulin Paris. Un jeune professeur allemand, M. Ernst Martin, paraît pourtant très versé en cette matière. Il a publié un court, mais utile opuscule intitulé : *Examen critique des manuscrits du Roman de Renart* (1872), et une édition de la branche flamande de cette vaste et multiple composition (*Reinaert Willems Gedicht van der Vos Reinaerde*, Paderborn 1874). Nous ne connaissons rien non plus sur les fabliaux, qui ait dépassé le travail d'ensemble de Victor Le Clerc, antérieur à la période qui nous occupe.

En ce qui concerne la littérature dramatique, les études de Charles Magnin sur les mystères ont été reprises et continuées par l'auteur des deux ouvrages intitulés : *Les Prophètes du Christ* et *Le Drame chrétien au moyen-âge* (1878). *Les Prophètes du Christ* furent d'abord publiés dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1867-77); *Le Drame chrétien au moyen-âge* est la réunion d'une série d'études publiées dans la *Revue du monde catholique*, dans le *Polybiblion* et dans *l'Union*. M. Léon Gautier a publié dans le journal *le Monde* cinq articles sur le même sujet (16, 17, 28, 30 août et 4 septembre 1872). La préface de M. de Montaiglon à son édition du *Mystère de Saint-Louis* de Gringore (1877) apporte sur plusieurs points de précieuses lumières [1]. L'histoire de la comédie au moyen-âge était comprise dans le plan d'une histoire de la comédie commencée par M. Edelestand Du Méril, auquel l'histoire de nos origines dramatiques est si redevable. Mais la mort l'a interrompu dans l'exécution de son œuvre, et cette étude n'a encore été reprise par personne, au moins à notre connaissance. M. Émile Picot a pourtant publié tout récemment dans la *Romania* (1878) une

[1] Depuis la date où ce rapport a été présenté au Congrès, l'histoire de notre littérature dramatique du moyen-âge s'est enrichie de deux importantes publications. MM. G. Paris et G. Raynaud ont mis au jour le *Mystère de la Passion* d'Arnoul Greban, et M. James de Rothschild le premier volume d'une édition du *Mystère du Vieux Testament*.

monographie bibliographique très intéressante de la *Sotie*. L'histoire de la littérature dramatique du moyen-âge dans son ensemble a été essayée avec une préparation insuffisante par M. H. Tivier dans un livre publié en 1872. Ce livre contient cependant quelques bonnes indications pour l'époque voisine de la Renaissance (*Histoire de la littérature dramatique jusqu'au Cid*).

Un livre embrassant un genre entier de la littérature du moyen-âge est, dans l'état actuel de nos connaissances, une entreprise hardie et presque téméraire. A plus forte raison une histoire générale de cette littérature ne pourrait-elle encore être écrite d'une façon complète et définitive. Les essais en ce genre, tentés en France dans ces derniers temps, ont été presque tous très malheureux. Un seul mérite d'être loué et pourra vraiment être utile à nos études, malgré une imperfection presque inévitable. C'est le livre publié par M. Charles Aubertin (1876-1878), et où l'auteur a sagement borné ses efforts à résumer exactement et à relier ensemble les derniers travaux d'érudition accomplis sur tel ou tel point, de manière à former une sorte de manuel à l'usage du public instruit et des jeunes gens qui se sentiraient attirés de ce côté. L'ouvrage de M. Aubertin est encore digne de remarque à cause de son origine, ayant été en grande partie professé à l'École normale supérieure, où l'auteur a, pour ainsi dire, donné définitivement droit de cité aux lettres françaises du moyen-âge.

On ne peut douter en somme du progrès notable de ces études depuis dix années. Quoique l'histoire de la littérature française du moyen-âge soit demeurée sensiblement en arrière par rapport à l'histoire de la langue, elle a marché néanmoins. Elle a conquis en France l'attention du public et celle de l'État. Elle a pris place dans l'enseignement supérieur et elle tend à s'introduire, par diverses voies, dans l'enseignement secondaire. J'ai le droit, devant une réunion à la fois catholique et scientifique, de revendiquer la part que des érudits catholiques ont eue à ce progrès : j'ai le devoir d'inviter nos amis à ne pas se désintéresser de ces belles études. Non, les catholiques, qui ne doivent demeurer en arrière dans aucune science, ne doivent pas surtout demeurer en arrière dans ces études, qui se rattachent par tant de côtés à l'histoire des idées et des mœurs chrétiennes, et sans lesquelles il n'est pas possible de bien connaître et de bien comprendre la civilisation, si profondément catholique, du moyen-âge.

LES LITTÉRATURES MÉRIDIONALES

DEPUIS DIX ANS

par M. le Comte de Puymaigre,

ancien président de l'Académie de Metz, membre correspondant de l'Académie de l'histoire de Madrid, de l'Académie des belles lettres de Barcelone, de l'Académie de Palerme, de la commission *per i testi di lingua* de Bologne, etc.

C'est une tâche difficile de parler pendant quelques minutes seulement de la situation littéraire de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal. A l'insuffisance du temps se joint aussi, je ne le reconnais que trop, ma propre insuffisance. Ce n'est donc qu'une course rapide que je vais entreprendre chez des peuples voisins et je parlerai surtout de ce qu'on peut appeler la littérature érudite. Elle me semble d'ailleurs exprimer les tendances les plus prononcées de notre époque. Notre siècle est principalement un siècle de critique, d'érudition, de recherches parfois minutieuses et c'est le moyen-âge si longtemps mal connu, ce sont ses écrivains si longtemps dédaignés, qui sont le sujet des études auxquelles on se livre avec le plus de prédilection tant au delà qu'en deçà des Pyrénées et des Alpes.

Au delà des Alpes, l'esprit politique des Italiens, les vicissitudes si diverses dont leur pays fut le théâtre, les souvenirs d'un grand passé, les illusions même que ces souvenirs ont pu faire naître, n'ont cessé de produire des historiens éminents. Leur race est continuée de nos jours par Cantù surtout. Ni ses ouvrages si nombreux, ni les fatigues d'une longue existence n'ont altéré le vigoureux talent de cet écrivain. Qu'on lise ses dernières œuvres, l'*Histoire des Italiens*, le livre auquel il a donné le nom un peu singulier de *Cronistoria*, les *Italiens illustres*, ces trois gros volumes dont il n'a pas voulu faire une biographie complète, mais où il s'est borné à peindre à sa convenance quelques uns de ses célèbres compatriotes ; c'est toujours la même érudition, la même habileté à mettre les personnages en relief, à grouper les événements, la même hauteur de vue, le même style original et animé.

En 1876, le dernier descendant d'une antique race, le marquis Capponi a rajeuni la gloire de son nom en faisant paraître une vaste histoire de la république de Florence,si pleine des péripéties les plus dramatiques, dont la constitution à chaque instant remaniée peut offrir tant de sujets de méditation aux politiques. Evénements, organisation, art, littérature, mœurs, M. Capponi a parlé amplement et savamment de tout ce qui a donné un caractère si particulier à cette république,l'une des plus démocratiques qui aient jamais existé. Je ne puis m'arrêter autant que je le voudrais à ce livre et suis obligé de mentionner trop brièvement d'autres œuvres de valeur diverse. M. Ricotti a continué son histoire de la maison de Savoie, M. Cerutti a commencé l'histoire diplomatique de cette famille, M. Amari a étudié la Sicile sous la domination musulmane, M. Vanucci l'Italie antique. Des travaux ont été consacrés à certains hommes, à Savonarole par M. Villari, à Galilée par M. Pieralizi, au cardinal Pecoriana par M. Tononi, à Saint-François d'Assise par le P. Palomes, à Daniel Manin par M. Fulin. Machiavel a été l'objet d'une monographie trop apologétique de M. Gioda et tout récemment d'un livre plus remarquable de M. Villari. M. Aurelio Gotti a fait paraître, d'après des documents nouveaux, une ample vie de Michel Ange; Christophe Colomb est devenu le sujet de plusieurs volumes et de polémiques auxquelles leurs auteurs peuvent seuls, quelquefois, attacher une grande importance. Des collections de documents ont été entreprises sur divers points; l'abbé Di Marzo a mis au jour la bibliothèque historique et littéraire de la Sicile.

Ce goût pour les patientes recherches s'est aussi révélé dans des œuvres d'un autre genre. Domenico Comparetti, dans un des meilleurs livres de ce temps, mais où l'on regrette de trouver quelques traces de préjugés anti-catholiques, a expliqué comment au moyen-âge Virgile avait pu être transformé en magicien et en prophète. Traitant ce curieux sujet d'une manière toute nouvelle, l'auteur a été amené à examiner de quelle façon, dans la tradition littéraire, Virgile avait été compris jusqu'à Dante. Comparetti éclaire vivement les époques qu'il traverse et dont bien des aspects ont été pour la première fois montrés par lui. Avec quelle sagacité il débrouille les légendes dont il s'occupe, comme il fait assister à leur formation et découvre les causes qui les ont amplifiées ou modifiées! Son livre est un modèle d'investigation de ce genre.

L'ami de Comparetti, M. d'Ancona a réuni les plus curieuses recherches sur une partie de l'histoire de la littérature italienne qui jusqu'ici était trop restée dans l'ombre, sur les mystères et

les antiques représentations théâtrales. Tous deux enfin se sont associés pour rassembler les contes et les poésies populaires de leur patrie. Ils avaient été précédés, dans une partie de cette tâche, par Tommaseo, par Tigri, par Marcoaldi et par le chevalier Nigra. Celui-ci a donné à une Revue de Turin de vieux chants piémontais. Il en prépare un recueil dont l'introduction a déjà paru. Un des collaborateurs de Comparetti, M. Imbriani a de son côté livré au public un recueil de contes populaires, pleins de parallèles fort curieux. Nous ajouterons encore que, dans cet ordre de travaux, M. Rubieri et M. d'Ancona ont écrit, chacun de son côté, une histoire de la poésie populaire italienne.

Dans ce mouvement la Sicile n'est pas restée inactive. Vigo y avait donné l'exemple, Giuseppe Pitrè, Salomone Marino, d'Avolio, Guastella, lui ont demandé et des poésies populaires et des contes dont l'apparition a fait sensation dans le monde érudit. Cette terre de Sicile qui,au temps de Dante et de Pétrarque,pâssait pour avoir produit les plus anciens et les meilleurs poètes de l'Italie,est restée particulièrement féconde. Si elle n'a plus comme jadis des poètes célèbres, elle a des critiques, des historiens— nous en avons déjà nommé — elle a aussi des philosophes éminents. L'un de ces derniers et des plus distingués est M. di Giovanni qui ne s'est pas égaré en dehors des doctrines du christianisme. La philosophie, la polémique religieuse n'appartiennent pas à notre sujet, qu'on nous permette cependant de dire que dans cette branche, le catholicisme compte en Italie des écrivains d'un grand mérite; qu'on nous permette au moins de nommer comme représentant une idée, un groupe, E. Alberi l'auteur du beau livre le *Problème de la destinée humaine*. Qu'on le sache enfin, si l'incrédulité a produit au delà des Alpes des œuvres autour desquelles on a fait un certain bruit, la foi sincère et éclairée, en dehors même de revues justement célèbres, s'est exprimée avec éloquence et science dans d'autres œuvres que des adversaires ont cherché à entourer d'ombre et d'oubli.

Nous parlions de poètes tout à l'heure,l'Italie en compte toujours en grand nombre; dans sa belle langue les vers se font si facilement ! Mais parmi ces poètes aucun n'est arrivé à une de ces célébrités qui passent les monts. Leopardi, Manzoni sont restés sans rivaux. On a cité il y a deux ans un drame dont Jeanne d'Arc est l'héroïne et dont M. Salmini est l'auteur. On s'est ému plus récemment d'un poème inspiré sans doute par un blasphème de Proudhon. Ce poème est en l'honneur de Lucifer... dans le pays de la Divine Comédie ! Il s'est produit d'abord

un certain tapage autour de cette œuvre impie, mais il semble que l'indifférence a suivi le scandale d'assez près.

Si nous n'avons rien à dire des poètes contemporains, nous devons mentionner au point de vue de la littérature érudite, un bon volume dont des ballades, des madrigaux et des strombotti du XIIIe et du XIVe siècle ont fourni les matériaux à M. Carducci. Puisque nous voici revenu à la littérature médieviste, n'oublions pas les recherches si neuves de M. Rajna. Dans ses découvertes particulièrement intéressantes pour la France, il nous montre quelle vogue nos chansons de geste ont eue au delà des monts et quelles transformations elles ont subies. L'édition des *Reali di Francia* donnée par M. Rajna est du reste bien connue de tous ceux qui s'occupent de notre vieille littérature.

Enfin des périodiques fort nombreux sur lesquels nous reviendrons, offrent fréquemment les indices d'un remarquable retour à l'érudition. Parmi ces périodiques, rappelons surtout le *Propugnatore* et les divers recueils qui, sous le titre d'*Archivio storico*, paraissent sur divers points de l'Italie.

Si nous jetons un coup d'œil par dessus les Pyrénées, nous y remarquons un courant d'études assez analogue à celui que nous venons de signaler. Là encore c'est le passé qui attire surtout les esprits, c'est le passé qui a fourni les éléments de la vaste collection éditée par Ribadeneyra. A côté d'elle se placent des chroniqueurs dont on donne de nouvelles éditions accessibles à tous les érudits, mais pour lesquelles il eût été bien de ne pas se fier aux textes fournis, au siècle dernier, par Llaguno. Une remarquable publication sera celle des historiens aragonais récemment entreprise et parallèlement à laquelle marche aussi l'apparition ou la réapparition d'anciennes œuvres littéraires devenues rares ou restées inédites.

M. de Los Rios, dont on déplore la mort récente, n'a pas peu contribué à ce réveil et il est bien regrettable qu'il n'ait pu terminer l'histoire de la littérature de sa patrie. Sept volumes en ont paru, le dernier s'arrête au temps d'Isabelle la catholique. Il y a là d'immenses recherches qui auraient gagné à être exposées dans un style plus simple. Malgré les défauts qu'on peut y signaler, cette production est une œuvre capitale, une œuvre de bénédictins, faite par un seul homme. Le sujet que M. de Los Rios avait entrepris de traiter dans de si vastes proportions a produit un livre plus élémentaire, mais qui mérite d'être signalé, c'est le cours historique critique de littérature espagnole de M. Fernandez Espino. Il s'arrête au XVIe siècle et devait avoir une suite que la mort n'a pas permis à l'auteur d'écrire.

M. Milà y Fontanals a aussi sa part bien marquée dans ce

mouvement érudit. Son volume *Les Troubadours en Espagne* se recommande à tous ceux qui se préoccupent des littératures romanes. Depuis, M. Milà a fait paraître sous le titre *De la poésie héroïco populaire castillane*, un grand travail dont nous avons, dans la *Revue des Questions historiques*, proclamé l'utilité et le mérite. Le développement d'une idée émise dans un livre précédent a conduit le savant auteur à écrire une histoire des chansons de gestes espagnoles et des romances si justement célèbres de son pays. Tout en le faisant, il a jeté bien des lueurs sur notre ancienne littérature.

Les romances, la poésie populaire, l'ancienne poésie artistique, ont été chez nos voisins le sujet d'études diverses auxquelles se sont attachés les noms du marquis de Pidal, d'Agostin Duran, de Fernan Caballero. La femme si distinguée qui se cachait modestement sous ce pseudonyme masculin,a écrit sur les contes et les poésies populaires un charmant volume. Mentionnons aussi les tableaux de mœurs et les romans d'une inspiration si pure qui ont valu à leur auteur une renommée européenne et si bien méritée. La littérature élevée a le droit de réclamer comme étant de son domaine de tels livres. Mais, avouons-le, on est un peu surpris que, dans un pays qui a produit un romancier d'un tel mérite et qui, avant lui, avait donné naissance à tant d'autres romanciers illustres, une vogue persistante favorise les incessantes réimpressions de beaucoup de nos romans de pacotille. S'il ne s'agissait que de ceux d'Al. Dumas, nous le comprendrions encore, mais que l'on parcoure les catalogues, les annonces de journaux, les titres qui s'y étalent le plus pompeusement sont ceux des innombrables productions de Paul de Kock.

Mais ces livres s'adressent au gros public et, nous le repétons, la tendance est surtout à l'érudition. De nombreuses revues dont nous reparlerons sont aussi là pour l'attester. Nous trouverions encore d'autres preuves de cette tendance si nous avions le temps de parcourir les publications de certaines académies, les mémoires de l'Académie de Barcelone, par exemple. Au reste, c'est à tort pour elle que l'on parlerait d'un retour à de sérieuses études, elle ne les a jamais abandonnées et son premier volume, publié au siècle dernier, révélait sur le moyen-âge des connaissances plus nettes qu'à la même époque nous ne les avions en France. On ne pourrait reprocher à cette docte compagnie que la rareté et la lenteur de ses travaux. L'Académie de l'histoire de Madrid travaille avec plus d'activité, c'est elle qui publie en ce moment la collection de chroniqueurs et d'historiens que j'ai déjà signalée, mais je ne puis qu'indiquer ici cette partie du sujet trop vaste que j'ai à traiter. Il y aurait injustice de ma part à ne

pas dire un mot de la littérature catalane dont M. Joaquin Rubio y Ors a esquissé l'histoire dans un mémoire lu à l'Académie des belles-lettres de Barcelone. La Catalogne a été autant que la Provence le pays des Troubadours et la poésie y est demeurée en grand honneur. Les jeux floraux sont tenus encore aujourd'hui à Barcelone, avec autant de pompe qu'au temps de Don Enrique de Villena, mais il s'y est produit un événement sans exemple dans tous les consistoires du temps passé, l'apparition d'un très beau poème. M. Jacinto Verdaguer dans l'Atlantide a, par une inspiration aussi puissante qu'originale, relié les plus anciens souvenirs des temps mythologiques à l'un des plus grands événements des temps modernes, la découverte du nouveau monde. L'Atlantide est vraiment une œuvre remarquable écrite en excellents vers et dont sans doute des traductions ne tarderont pas à être faites dans toutes les langues.

Mais revenons à des travaux d'un autre genre : M. Aguilo y Fuster, sous le titre de Bibliothèque catalane, met au jour une série d'anciens ouvrages, parmi lesquels figure ce curieux roman de Tyran le Blanc qui trouva grâce devant l'implacable curé de Don Quichotte. La littérature populaire n'est pas non plus dédaignée en Catalogne. M. Pelay-Briz, suivant un exemple donné il y a longtemps déjà par Milà y Fontanals, recueille avec soin d'antiques romances où nous trouvons à chaque instant des parallèles fort inattendus avec plusieurs de nos propres chants populaires. Dans un même ordre de recherches M. Maspons y Labros réunit des contes qui nous présentent non moins abondamment de ces rencontres si imprévues qui peuvent aider à débrouiller la généalogie des peuples. Deux revues, *La Renaixensa* et *Lo Gay-Saber*, aident puissamment à ce réveil de la littérature catalane.

Ce que nous sommes parvenus à savoir du Portugal nous fait penser que là aussi règnent, mais plus faiblement, les mêmes tendances érudites que nous avons aperçues en Espagne. Elles sont visibles dans les travaux de M. Coelho et de M. Braga. Ce dernier a publié en 1875 un résumé bien fait de l'histoire de la littérature de sa patrie, résumé qui part des premiers temps pour ne s'arrêter qu'à l'époque contemporaine. M. Braga a aussi rassemblé avec soin les belles romances portugaises que nous ne connaissons pas assez. C'est une voie qui avait été ouverte par un poète éminent, Almeida Garrett, qu'on avait soupçonné à tort d'avoir prêté trop du sien aux vieux chanteurs populaires. M. Braga s'est aussi occupé de la question de l'origine du fameux roman d'*Amadis*, question non encore résolue. Une revue de

critique littéraire entreprise par M. Coelho et dont on augurait bien, n'a malheureusement pas continué à paraître.

On le voit, c'est la même inspiration qui domine chez tous les peuples néo-latins ; c'est cette ressemblance dans les travaux entrepris qui rend leur connaissance très intéressante et qui peut la rendre fort profitable. Villemain a été l'un des premiers à deviner qu'on ne pouvait isoler les littératures romanes, qu'on ne pouvait étudier l'une d'elles sans se préoccuper des autres. Les liens qui les rattachaient au moyen-âge ne sont pas encore rompus, et c'est bien réellement un courant d'idées identiques qui circule encore entre tous ces peuples remontant à une origine semblable.

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE EN FINLANDE

DANS LES DIX DERNIÈRES ANNÉES

par M. E. Beauvois.

La bibliographie de la Finlande, malgré son importance pour ceux qui veulent étudier non seulement ce pays, mais encore les contrées occupées de nos jours ou autrefois par des peuples ouralo-finnois, est fort peu connue en dehors du Grand-Duché. C'est que les deux langues dans lesquelles sont écrites ses publications : le finnois et le suédois, sont peu répandues et l'on se soucie généralement peu de savoir les titres des ouvrages que l'on ne peut comprendre. A cette cause, il faut ajouter que la Finlande n'a pas de bulletin de la librairie, comme en ont le Danemark et la Suède en particulier, et la Scandinavie en général. Les ouvrages nouveaux ne sont annoncés que dans les périodiques et les journaux, surtout dans la *Revue littéraire mensuelle*[1] qui, presque chaque mois, classe par langues les titres des ouvrages arrivés à la connaissance de ses rédacteurs. Le nombre annuel de ces publications a été, dans ces dernières années, de deux à trois cents, dont moitié environ en langue finnoise, un peu moins en suédois, et le reste en allemand, en français, en latin, en lapon et même en ondonga, dialecte de la langue des Ovambo (Afrique). Disons pour mieux préciser que, en 1876, la *Revue littéraire* a compté 284 ouvrages, dont 152 en finnois, 115 en suédois, 4 en allemand, 3 en français, 2 en latin, 1 en ondonga. Dans une récapitulation s'appliquant à l'année 1876, le même recueil porte à 249 le chiffre des ouvrages publiés en Finlande, dont 132 en finnois, 109 en suédois, 5 en allemand, 2 en ondonga, 1 en français. Si de ces chiffres on élimine, comme n'ayant aucun intérêt pour l'étranger, les traductions, les manuels scolaires ou techniques, les ouvrages de circonstance, les écrits populaires, il restera pour chaque année une cinquantaine d'ouvrages originaux et de valeur, que l'on peut ranger en deux grandes catégories.

[1] *Kirjallinen Kuukauslehti*, en finnois, dirigée par l'éminent historien Yrjœ Koskinen. Fondée en 1866, elle est dans le cours de sa treizième année.

La plus importante de celles-ci comprend les recueils des sociétés savantes ou des institutions publiques. Dans un pays dont la population, qui n'atteint pas tout à fait deux millions d'habitants, est divisée en deux langues : le finnois parlé par 1,600,000 individus, et le suédois, parlé par 270,000 individus, outre les habitants des principales villes, même dans le territoire finnois[1], — il ne peut y avoir, malgré la diffusion de l'instruction, un bien nombreux public pour les ouvrages sérieux; aussi la plupart de ces derniers sont-ils publiés par abonnement, par souscription ou par les soins d'institutions publiques ou privées. Il est donc logique de grouper autour de celles-ci les publications qu'on leur doit.

Le bureau statistique, créé en 1865, a commencé l'année suivante à publier en huit séries la statistique officielle du grand-duché, en finnois et en suédois; la direction supérieure des écoles, celle des chemins de fer, celle de l'hygiène publique, les congrès agricoles, donnent périodiquement des comptes rendus de leurs travaux. En outre l'Université, les gymnases et quelques écoles supérieures, publient des rapports annuels, des programmes auxquels sont souvent joints des mémoires scientifiques. Les six nations de l'Université, elles-mêmes, publient de temps à autres, sous divers titres, des essais historiques ou littéraires de leurs membres : il y a l'*Album* des Nylandais, le *Joukahainen* des Septentrionaux ou Vestrobothniens, la *Lænnetær* (ou Occidentale) des étudiants de l'Ouest, la *Koitar* (Aurore) des Savo-Kareliens, les *Echos du Tavastland* pour les étudiants de cette province, enfin le *Kaukomieli* des étudiants du gouvernement de Viborg. De ces six calendriers, trois sont en finnois, ceux des Tavastlandais, des Vestrobothniens et des Savo-Kareliens; celui du Nyland est exclusivement en suédois; la Lænnetær et le Kaukomieli sont principalement en suédois, mais renferment aussi des articles en finnois.

Une vingtaine de sociétés scientifiques, littéraires, artistiques, économiques, industrielles, etc., publient toutes un ou plusieurs recueils, à quelques exceptions près, et encore ne compte-t-on dans cette dernière catégorie que des associations très récentes qui ne tarderont pas à imiter les autres. Inutile de nous arrêter aux sociétés évangélique, d'instruction primaire, des arts industriels, d'économie domestique, de pédagogie, etc. : leurs publi-

[1] Nous ne parlons pas des 66,000 Russes, non compris les militaires en garnison dans le Grand-Duché ; ni des 600 Lapons nomades, ni des 1,200 Allemands qui habitent Viborg et quelques autres villes, ni d'un millier de Gypsies ou Bohémiens qui errent en Finlande, quoique pour tous, sauf pour les derniers, il y ait des publications spéciales en leur langue.

cations ont plutôt pour but la propagande et la vulgarisation que l'étude et la recherche de nouveaux faits; en outre, tout intéressantes que puisent être quelques-unes d'entre elles, elles appartiendraient plutôt à la seconde qu'à la première section du congrès. Mais nous ne pouvons omettre de parler de la *Societas pro fauna et flora fennica*, fondée à Helsingfors en 1821, qui publie des *Acta* et des *Communications* (Meddelanden); de la *Société de médecine*, fondée à Helsingfors en 1835, et qui donne chaque année un volume de mémoires; de la *Société des sciences de Finlande*, fondée en 1838, qui devient de plus en plus active et qui représente tout à la fois les mathématiques et les sciences naturelles, ainsi que les sciences historiques. Outre ses *Acta* et le *Compte rendu* de ses travaux, elle publie deux excellents recueils : *Observations météorologiques* et *Notices pour la connaissance de la nature et de la population de la Finlande*.— La *Société des prisons* était à son sixième *Rapport annuel* en 1875; la *Société de jurisprudence*, fondée à Helsingfors en 1862, publie une *Revue* depuis 1865; la *Société archéologique*, fondée à Helsingfors, en 1870 a commencé, en 1870, à publier une *Revue* dont il a déjà paru trois fascicules. La *Société littéraire finnoise* de Viborg, fondée en 1845 et qu'il ne faut pas confondre avec celle de Helsingfors, s'occupe plutôt de belles lettres que de sciences; elle a eu l'honneur d'être la première à publier *Lea*, le beau drame biblique de Kivi et elle a déjà donné quatre recueils d'œuvres dramatiques, originales ou traduites. Mais de toutes les sociétés de la Finlande, aucune n'a déployé plus d'activité et n'a rendu plus de services au pays que la *Société de littérature finnoise* de Helsingfors, fondée en 1831. Elle a déjà publié, dans moins d'un demi-siècle, une centaine de volumes, dont les deux tiers sont originaux; le reste se compose de traductions ou d'ouvrages de vulgarisation. Son œuvre embrasse toutes les branches des sciences philologiques et historiques; elle s'étend même au-delà, car bien des fois la société a employé ses ressources à la publication de manuels d'histoire naturelle, de mathématiques et de droit[1]. Elle a aussi encouragé les belles lettres en proposant des prix aux littérateurs et en éditant leurs œuvres, soit à part, comme *Saul*[2], tragédie de Tuokko (Tœrneroos), et les *Œuvres choisies*[3]

[1] *Ruotsin valtakunnan laki* (Code du royaume de Suède) adopté par les États en 1734, ayant conservé force de loi en Finlande. Edition augmentée des principales lois et ordonnances postérieures, publiée par J. Forsman. Helsingfors, 1877, in-8°.

[2] *Saul*, formant le t. 45 de *Suomalaisen kirjallisuuden seuran toimituksia*. 1868.

[3] *A. Kiven valitut teokset*. Helsingfors. 1877-78, 2 tomes, in-8°, formant le vol. 55 de *Toimituksia*.

de Kivi (Alexis Stenvall), soit dans son *Recueil d'œuvres dramatiques*[1] qui comprend déjà cinq volumes. Sa sphère d'action n'est pas restreinte aux limites du Grand-Duché : elle a envoyé des ethnographes en Suède et en Norvège pour y étudier les Finnois de la Laponie[2] et de la Forêt finnoise[3]; elle a publié le texte et la traduction des *Chants Lapons*[4] recueillis par M. O. Donner et les *Recherches*[5] de M. J. R. Aspelin sur les antiquités de la race Ougro-finnoise et la précieuse bibliographie suomalaise[6] de V. Vasenius. Un savant esthonien, le Dr Kreutzwald, n'a pas hésité à recourir à elle pour la publication de ses *Anciennes traditions du peuple esthonien*[7]. Elle est ainsi amenée à se placer à la tête de tous les peuples finnois de la Baltique. Mais jusqu'ici ses principaux efforts ont eu pour but d'élever le niveau intellectuel des habitants du Grand-Duché, les seuls membres de la race ougro-finnoise qui jouissent, avec les Magyars, de l'autonomie politique. Dans la dernière période décennale, elle a donc ajouté, à ceux qu'elle avait déjà publiés, cinq nouveaux dictionnaires : le dictionnaire *esthonien-finnois*[8] d'Aminoff, le *Vocabulaire de l'Anabase de Xénophon*[9] par Cannelin, le *Dictionnaire allemand-finnois*[10] par Godenhjelm, le *Dictionnaire français-finnois*[11] de Meurman, et le grand *Dictionnaire finnois-suédois*[12], qui couronne dignement la carrière de l'illustre Lœnnrot; lorsqu'il sera achevé très prochainement, on pourra le présenter comme le plus beau travail de la lexicographie finnoise. La société continue la publication de ses *Descriptions* topographi-

[1] *Nœytelmistœ*. 1861-1865, 5 tomes in-8°, formant la série 25 de *Toimituksia*.

[2] *Suomalaiset Ruotsissa ja Norjassa*, par Skogman, dans *Suomi*, t. VIII, 1870.

[3] *Tietoja Vermlannin Suomalaisista*, par G. T. Aminoff, dans *Suomi*, t. XI, 1876.

[4] *Lappalaisia lauluja*, texte avec trad. finnois. par O. Donner, dans *Suomi*, t. XI. 1876, trad. allemande, Helsingfors, 1876, in-8°.

[5] *Suomalais-ugrilaisen muinaistutkinnon alkeita*, avec 316 fig. et 1 carte, formant le vol. 51 de *Toimituksia*. Helsingf. 1875, in-8°.

[6] *Suomalainen kirjallisuus*. — *La littérature finnoise*. 1544-1877. Catalogue alphabétique et systématique, formant le vol. 57 de *Toimituksia*. Helsingf. 1878, in-8°.

[7] *Eestirahva ennemuistesed jutud*, formant le vol. 42 de *Toimituksia*. 1866.

[8] *Virolais-suomalainen sanakirja*, formant le t. 46 de *Toimituksia*, 1869.

[9] *Sanakirja Xenophonin Anabasis kirjaan*, formant le t. 44 de *Toimituksia*. 1868.

[10] *Saksalais-suomalainen sanakirja*, form. le t. 49 de *Toimituksia*, 1873.

[11] *Ranskalais-suomalainen sanakirja*, form. le t.56 de *Toimituksia*, 1877.

[12] *Suomalais-ruotsalainen sanakirja*, qui aura 2 vol. formant le t.50 de *Toimituksia*, gr. in-8°. La dernière livraison (12e) s'arrête au mot *uhroa*.

ques, statistiques et historiques *des paroisses du Grand-Duché*[1], et elle a achevé celle de deux histoires universelles, l'une de Grube[2], l'autre de Pütz[3], traduites de l'allemand; elle a joint à la liste de ses nombreuses grammaires celle de la *langue anglaise* par Oppman et celle de la *langue française* par C. Plœtz, traduite par C. G. Svan; elle a donné une seconde édition à bon marché du Kalevala[4], et réuni en cinq volumes les *Opera selecta*[5] de l'historien et philologue Henri-Gabriel Porthan, qui étaient épuisés depuis le siècle passé et qui, disséminés en brochures, en thèses ou dans des recueils, étaient inabordables. Mais c'est surtout dans deux recueils, le *Suomi*[6] et les *Archives historiques*[7] que la société a consigné les précieux travaux originaux de ses membres et le compte rendu de ses séances, et ceux de ses deux grandes commissions, philologique et historique. Cette dernière a été constituée en société historique indépendante, le 25 février 1875, et elle a pour organe spécial les *Archives historiques*.

Outre les nombreux mémoires contenus dans les recueils énumérés plus haut, la littérature finlandaise s'enrichit annuellement de diverses œuvres originales publiées en volumes séparés. On ne peut tout citer en ce genre, mais il faut mentionner en histoire : la *Guerre des gourdins*[8], l'*Histoire de la Finlande depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*[9], le *Savolax et sa forteresse*[10] et le mémoire sur *Sprengtporten et l'indépendance de la Finlande*[11] par Y. Koskinen; *Récits de l'Histoire de Finlande*[12] par J. Krohn; *Notices historiques sur l'ancien canton d'Æyræpææ*[13]; *Mémoires sur les croisades des Suédois*[14], *la Reli-*

[1] *Pitæjænkertomuksia*. 4 livr, 1867-1871, formant le t. 47 de *Toimituksia*.

[2] *Kertomuksia ihmiskunnan historiasta*. 1864-1874. 7 livr. form. le t. 34 de *Toimituksia*.

[3] *Yleisen historian oppikirja*. 4 livr. 1865-66, formant le t. 37 de *Toimituksia*.

[4] *Kalevala, helppohintainen painos*. 1870, 2e tirage, 1877, form. le t. 48 de *Toimituksia*.

[5] Helsingfors, 1859-1873, en 5 tomes, form. la série 21 de *Toimituksia*.

[6] *Suomi*, 1re sér., 1841-1860. 20 vol. in-8o ;—2e sér. 1863-1868. 12 vol. in-8o.

[7] *Historiallinen arkisto*, toimittanut historiallinen osakunta. Hels. 1866-78, 6 livr. in-8o form. la série 41 de *Toimituksia*.

[8] *Nuijasota, sen syyt ja tapaukset*, 2e édition. Helsingfors. 1877, in-8o.

[9] *Oppikirja Suomen kansan historiassa*, Hels. 1869, in-8o, aussi traduit en suédois, Hels. 1874, et en allemand, Leipzig, 1874.

[10] *Savo ja Savonlinna*. Hels. 1875. in-8o.

[11] *Yrjœ Maunu Sprengtporten'ista ja Suomen itsenæisyydestæ*. Hels 1870, in-8o.

[12] *Kertomuksia Suomen historiasta I-II*. 2e édition. Tammerfors, in 8o. 1876-77; trad. en suédois par R. Hertzberg.

[13] *Historiallisia tietoja Æyræpææn vanhasta kihlakunnasta*. Hels. 1872.

[14] *Ruotsalais en ristirethistæ vœitœs*. Borgo, 1868, in-8o.

gion grecque en Finlande [1] et *Mélanges sur la Finlande orientale* [2] par Salenius, auteur de plusieurs savantes descriptions de paroisses; le *Château et le gouvernement de Korsholm au moyen âge* [3] et *Nyslott de* 1475 à 1875 [4] par J. R. Aspelin ; *Additions à l'Histoire militaire de la Finlande au commencement du règne de Jean III* [5] par Tavaststjerna; *Voltaire comme historien de Charles XII* [6] par J.R. Danielson; *Histoire des beaux arts depuis la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours* [7] et *Notice sur l'Histoire de la littérature provençale* [8] par C. G. Estlander ; *Leçons sur l'Histoire de la Finlande* [9] ouvrage posthume de G. Rein ; la *Littérature suédoise en Finlande* [10], dix conférences par G. Lagus ; deux conférences sur *J. L. Runeberg* [11], par V. Vasenius; *Notice sur l'Histoire intérieure de la Finlande de* 1721 *à* 1731 [12], par G. Schybergson ; *Exposé historique de la législation commerciale suédo-finnoise depuis le règne de Gustave Vasa jusqu'en* 1766 [13], par E. G. Palmén ; *la Cour d'appel de Wasa pendant le premier siècle de son existence* [14] par un anonyme ; et *Charles de Linné comme médecin* [15] par O. E. A. Hjelt; en géographie : le *Grand-Duché de Finlande* [16] par K. E. F. Ignatius; les lettres vivement écrites de Antti Jalava (Almberg) sur la *Hongrie, pays et habitants* [17]; le *Voyage en Finlande* [18], par Z. Topelius ; en archéolo-

[1] *Kreikanusko Suomessa, historialliselta kannalta.* Borgo, 1873, in-8°.

[2] *Niitœ nœitœ Itœ-Suomesta.* I-III. Hels. 1875-1877, in-8°.

[3] *Korsholman linna ja lœœni keski-ajalla.* Hels. 1869, in-8°.

[4] *Savonlinna.* 1475-1875. Hels. 1875, in 8°.

[5] *Lisœtietoja Suomen sotahistoriaan Juhana IIIn hallituksen alkuvuosilla* (1568-1576). Hels. 1875, in 8°.

[6] *Voltaire Kaarle XIInen historian kirjoittajana.* Hels. 1878, in-8°.

[7] *De bildande konsternas historia.* Stockh. 1867. 3 vol. in-8°.

[8] *Bidrag till den provençaliska litteraturens historia.* Hels. 1868, in-8°,

[9] *Fœrelœsningar œfver Finlands historia.* Hels. 1870-71, 2 vol., in-8°.

[10] *Den finsk-svenska litteraturens utveckling.* I. Borgo, 1866; II. Abo, 1867, in-8°.

[11] *Om Johan-Ludvig Runeberg*, Hels. 1877, in-4°.

[12] *Bidrag till Finlands inre historia åren* 1721-31. Hels. 1875.

[13] *Historisk framstœllning af den svensk-finska handelslagstiftningen från Gustaf Wasas regering till* 1766. Hels. 1876.

[14] *Berœttelse angående Wasa Hofrœtts œden och verksamhet jemte fœrteckning å dess ordfœrande och ledamoter under fœrsta århundradet af Hofrœttens tillvaro.* Nicolaistad. 1876.

[15] *Carl von Linne som lœkare och hans betydelse fœr den medicinska vetenskapen i Sverige.* Hels. 1877. in-8°.

[16] En finnois, en suédois et en français. Hels. 1876 ; Paris. 1878, in-8°.

[17] *Unkarin maa ja kansa.* Hels. 1876. in-8°.

[18] *Matkustus Suomessa,* texte avec 38 planches, d'après des dessins de 10 artistes. Hels. 1873. in-4°, en allemand.

gie : l'atlas des *Antiquités du Nord finno-ougrien* [1] par J. R. Aspelin ; les *Retables au moyen-âge* [2] par Eliel Aspelin, et la *Notice sur les antiquités du canton de Hauho* [3], par A. Heikel ; en linguistique : l'*Anthologie des idiomes finnois* [4], la *Structure de la langue finnoise* [5] et le *Philologue* [6], par A. E. Ahlqvist; le *Dictionnaire comparatif des langues ougro-finnoises* [7] par O. Donner ; la *Grammaire finnoise* [8], par G. E. Eurén ; la *Grammaire esthonienne* [9], par J. Krohn ; le *Cours d'arabe* [10], par W. Lagus ; l'*Essai de phonétique karélienne* [11], par A. Genetz ; le *Dictionnaire finnois et suédois* [12], par F. Ahlman ; dans les sciences morales : l'*Exposé de la psychologie* [13], par Th.Rein, et *Discours et mémoires sur le droit politique de la Finlande* [14], par Fr. L. Schauman:

En poésie, il faut citer en langue finnoise les imitations des psaumes par Lœnnrot et A. Ahlqvist, et les *Etincelles* [15] que ce dernier a publiées sous le pseudonyme de Oksanen ; le *Collier de perles de poésies finnoises* et les *Poésies* de Suonio [16], par J. Krohn ; les *Œuvres choisies* [17] de Kivi ou A.Stenvall ; les *Pièces de théâtre* [18], les *Poésies* [19] et les *Pasteurs* [20] de J. H. Erkko ;

[1] *Muinaisjæænnœksiæ Suomen suvun asumus-aloilta*, dessins de C. Nummelin, gravés par E. Jacobson, trad.franç. par Biaudet. I-III. Hels. 1877-1878.

[2] *Siipialtarit, tutkimus keskiajan taiteen alalla*. Hels. 1878. in 4°.

[3] *Kertomus Muinaisjæænnœksisiæ Hauhon kihlakunnassa*. Hels. 1878.

[4] *Suomalainen murteiskirja tahi lukemisia Viron, Karjalan, Vatjan, Vepsæn ja Liivin kielillæ*. Hels. 1869, in-8°.

[5] *Suomen kielen rakennus*. I. Hels. 1877, in-8°.

[6] *Kieletær. Tutkimuksia, arvosteluja ja muistutuksia Suomen kirjallisuuden ja kielitieteen alalla*. I-VI. Hels. 1871-1874. in-8°.

[7] *Vergleichendes Wœrterbuch der finnisch-ugrischen Sprachen*. I-II. Hels. 1874-76. in-8°.

[8] *Finsk språklæra*. 3e édit. Tavastehus, 1869. in-8°.

[9] *Viron kielioppi Suomalaisille*. Hels. 1872. in-8°.

[10] *Lærokurs i Arabiska språket*. 4 part. in-8°. Hels. 1874-78.

[11] *Versuch einer karelischen Lautlehre*. Hels. 1877. in-8°.

[12] *Svensk-finsk Ordbok. — Suomalainen-ruotsalainen sanakirja*. Hels. 1874. in-12°.

[13] *Fœrsœk till en framstællning af Psychologien*. Hels. 1876, in-8°.

[14] *Tal och uppsatser rœrande statsrœttsliga fœrhållanden i Finland*. Borgo. 1876, in-8°.

[15] *Sœkeniæ. Kokous runoelmia*. 3e édit. Hels. 1874, in-8°.

[16] *Helmivyœ suomalaista runoutta*. Hels 1866, in-8° ; et *Suonion runoelmia*. I-II. Hels. 1869, in-8°.

[17] *Kiven valitut teokset*. I-II Hels. 1877-78, in-8°.

[18] *Kokkimajoi* et *Sotaiset veljekset*, dans le tome III de *Nœytelmiæ*. Viborg, 1876, in-8°.

[19] *Runoelmia*. I-III. Hels. 1870-72 ; III. Viborg, 1876, in-8°.

[20] *Paimenet*. Viborg. 1878.

l'*Étoile polaire*[1] de Virtanen ; les *Chants finnois*[2] de Keinænen; les *Essais poétiques*[3] *d'Olli Vuorinen* (Berg) ; les *Fleurs de pin et le langage des fleurs*[4] par A. Tervo. En langue suédoise, il faut placer en tête les *Œuvres posthumes*[5] de l'illustre Runeberg, le dernier des grands poètes du Nord ; puis le *Recueil des Poésies*[6] de J. J. Wecksel; celles de Charles Robert Malmstrœm[7] et de Gustave Lœnnbeck[8]. La fiction en prose est relativement moins cultivée en Finlande que dans le reste de l'Europe ; on ne peut guère citer en ce genre que les nouvelles éditions ou traductions des romans et des contes de Z. Topelius ; les *Sept frères*, roman dialogué de Kivi, et les nouvelles ou récits d'Emlekyl (Nervander), Calamnius, Ringa et de Madame Theodelinda Hahnson, qui a en outre écrit de jolies pièces de théâtre. M. Hugo von Becker a publié des *Contes populaires*[9] pleins de charme.

En 1875, il paraissait en Finlande 46 journaux et revues dont 23 en finnois, autant en suédois; en 1877, le chiffre de périodiques s'est élevé à 55, dont 29 journaux et 1 revue en langue finnoise, et 21 journaux, plus 4 revues en langue suédoise.

En résumé, les écrivains finlandais, dans quelque langue qu'ils se soient exprimés, se sont attachés surtout à éclairer leurs concitoyens, à leur procurer de bons manuels et à mettre à leur portée les meilleurs produits des littératures étrangères. Dans une sphère plus élevée, ils ont travaillé à faire connaître leur pays, son histoire, sa topographie, ses ressources, sa langue et aussi celles des pays ouralo-finnois. Leurs efforts ont été couronnés de succès ; ils ont non seulement vulgarisé la science chez eux, mais ils lui ont également fait faire des progrès dont les étrangers ont à tenir compte, et ils ont enrichi leur langue d'œuvres remarquables qui ont notablement élargi la place de la Finlande dans l'histoire de la littérature universelle.

[1] *Pohjotar. Runollisia kokeita.* Hels. 1872, in-8°.
[2] *Suomalaisa lauluja.* Hels. 1867.
[3] *Sepitelmiæ. Runon kokeita.* Jyvæskylæ. 1875, in-8°.
[4] *Kuusen kukkia ja kukkais kieltæ.* Tammerfors. 1876, in-12°.
[5] *Efterlemnade skrifter.* I. Viborg. 1878, in-8°,
[6] *Samlade dikter.* 2e édit. 1876.
[7] *Dikter.* Abo. 1872.
[8] *Dikter.* Helsingfors. 1873.
[9] *Sagor.* I-II. Helsingfors. 1877.

LA LITTÉRATURE SLAVE

DEPUIS DIX ANS

par le R. P. Martynov, de la Compagnie de Jésus.

En venant parler de la littérature slave, j'aborde un sujet plein d'écueils et que je crains de ne pas pouvoir traiter comme il mériterait de l'être. La difficulté vient non-seulement de l'étendue du sujet et de sa variété, puisqu'il embrasse le monde slave tout entier avec ses dix langues et autant de littératures diverses, mais encore de l'essor puissant que les peuples de la race slave ont pris juste dans la dernière période décennale qui nous occupe. En présence de cette situation, et n'ayant qu'un temps fort limité devant moi, je me vois dans la nécessité de me borner à une esquisse générale et à grands traits, en négligeant les points secondaires du tableau et mettant de côté le souci des détails ; encore m'attacherai-je surtout à la Russie.

On s'étonnera, peut-être, de m'entendre annoncer, en premier lieu, les travaux de l'Académie des sciences d'Agram, en Croatie. Croate et académicien, ne sont-ce pas, dans les préjugés des Occidentaux, deux termes qui semblent s'exclure mutuellement? Eh bien, il faudra désormais renoncer à ce préjugé ridicule à tout jamais. Quant aux travaux de l'Académie d'Agram, ils feraient honneur à n'importe quelle autre institution du même nom, et c'est pour elle une bonne fortune que d'avoir pour protecteur le grand évêque de Diacovo, Mgr Strossmayer, véritable Mécène slave, personnification vivante du patriotisme le plus ardent et le plus éclairé.

Le réveil des nationalités slaves avait commencé à Prague, au milieu de la nation tchèque. Il eut un contre-coup dans d'autres pays slaves, et aussi à Agram (ou Zagreb), capitale du royaume *tri-unitaire,* comme les habitants du pays aiment à nommer la Croatie, en entendant par là son union avec la Dalmatie et la Slavonie. Ce mouvement avait d'abord un caractère purement littéraire. Le pays ressemblait à une lyre dont les cordes diverses n'attendaient qu'une main habile qui les accordât pour lui faire produire des sons harmonieux. L'écrivain qui réussit à accorder la lyre, en dotant la patrie d'une langue littéraire et d'une orthographe uniques, s'appelait Ludevit Gaï.

Une société littéraire fut fondée en 1840, sous le nom de Matiça (Matrice), comme il y en eut chez tous les peuples slaves d'Occident. Dix ans plus tard, on vit se former à Agram une Société d'histoire qui prépara les voies à l'Académie des sciences et des beaux-arts, point culminant du mouvement intellectuel et littéraire dont je viens de rappeler l'historique. L'année dernière, l'Académie célébrait le dixième anniversaire de son existence et voici les résultats qu'elle a déjà obtenus : 1° Les Mémoires qu'elle publie sous le nom de *Rad* ou *Travaux*, forment déjà quarante et un volumes in-8°. 2° Neuf autres volumes, sous le titre d'*Antiquités* (Starine) contiennent des notices d'une étendue moins considérable. 3° La collection d'anciens auteurs serbes, ragusains, dalmates, etc., en compte autant. Outre cela, l'Académie imprime les *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium* arrivés à leur huitième volume, et les *Monumenta historico-juridica* dont le premier vient de paraître. C'est encore elle qui a mis au jour, en partie à ses frais, plusieurs ouvrages importants, parmi lesquels le second volume de *Vetera monumenta Slavorum meridionalium historiam illustrantia*, préparés en mss. par feu Aug. Theiner ; de plus, l'*Histoire de la littérature croate et serbe* par M. Jagitch, éminent rédacteur des *Archives de philologie slave*, etc., etc. En ce moment, l'Académie prépare un dictionnaire de la langue serbe, confié aux soins de M. Danitchitch. Elle se compose de trente-deux membres titulaires parmi lesquels figurent les illustrations du monde slave savant, tels que Miklosich, feu Palaçki et Schafarik, Sreznevski, Bogichitch, Danitchitch et Jagitch qui viennent d'être nommés, François Ratchki, président de l'Académie depuis sa fondation et auteur d'un grand nombre d'écrits relatifs à l'histoire, aux antiquités et à la littérature des Slaves du Midi. C'est sous sa rédaction que paraît, entre autres, l'édition critique des *Documenta Historiæ chroaticæ periodum antiquam illustrantia*, dont le premier volume vient d'être livré au public (Zagrabiæ, 1877). J'ajouterai que, depuis 1874, la ville d'Agram possède aussi une *université* qui a ses publications à part.

D'autres plus compétents que moi feront connaître les travaux de la jeune académie de Cracovie et autres productions remarquables que la littérature polonaise, toujours féconde et vivace, a mises au jour durant les dix dernières années. On trouvera, d'ailleurs, dans les *Archives de philologie slave*, de M. Jagitch, des données précieuses sur toutes les littératures slaves, en général. Entre autres, nous y signalerons l'excellent travail de l'éminent rédacteur lui-même, où il donne un *Aperçu bibliographique de ce qui a paru dans le domaine de la philo-*

logie et de l'archéologie slaves depuis 1870 (t. I, fasc. 3). Unique dans son genre et rédigé avec le concours des slavistes les plus en renom, l'*Archiv für slavische Philologie* contient de vrais trésors de science. Il se publie depuis 1875 et paraît maintenant en trois gros fascicules par an.

J'ai hâte d'arriver à la Russie qui se fait remarquer par un mouvement de plus en plus fécond et plein d'avenir. Et d'abord, quelques mots de la littérature des centenaires.

Le dernier décennat a été, en effet, fertile en jubilés qui firent éclore une abondante littérature. Ainsi, après avoir célébré en 1865 l'anniversaire du centenaire de la mort de Lomonosov et, l'année suivante, celui de la naissance de l'historien classique Karamzine, on rendit des hommages publics à la mémoire du savant archevêque de Kiev, Eugène, né en 1767, et du Lafontaine russe, André Krylov, le plus populaire des écrivains indigènes, né en 1768. Après les princes de la littérature, vint le tour des têtes couronnées. La naissance de Pierre Ier (en 1672), l'inauguration du monument en honneur de Catherine II (en 1873), et la naissance d'Alexandre Ier (en 1777), donnèrent lieu à des solennités nationales qui ne furent pas moins favorables aux lettres que celles des années précédentes. Sans parler de nombreux écrits inspirés par la circonstance aux divers organes de la presse périodique, il convient de signaler la part qu'a prise dans ce mouvement général l'*Académie des sciences*. Elle y était tenue d'ailleurs, à plus d'un titre.

C'est Pierre Ier qui jeta les fondements de cette savante institution ; et c'est Catherine II qui créa l'*Académie russe*, incorporée en 1841 dans celle des Sciences sous le modeste titre de *seconde section*. Krylov et Karamzine faisaient partie de l'Académie russe et en étaient les meilleurs ornements. Lomonosov fut le premier parmi les Russes qui pénétrât au sein de l'Académie des sciences, composée primitivement de savants étrangers, surtout allemands. L'Académie pouvait-elle demeurer indifférente au milieu des témoignages de sympathie qu'on allait rendre à la mémoire de ces personnages qui la touchaient de si près? Elle leur consacra d'excellents travaux dont voici quelques-uns :

Feu Pékarski publia un remarquable travail en deux volumes sur la *Science et la littérature sous le règne de Pierre Ier*, livre plein de faits et de savantes recherches. M. Bytchkov, académicien et directeur-adjoint de la Bibliothèque impériale publique, fit paraître les lettres du grand monarque qui y sont conservées, en même temps qu'un des conservateurs de la même bibliothèque, M. Mintzlof publiait sur *Pierre-le-Grand dans la*

littérature étrangère, un ouvrage fait avec beaucoup de critique et plein de précieux renseignements bibliographiques. M. Grot, dans un discours solennel, fit ressortir tout ce que Pierre Ier a fait pour civiliser la Russie. C'est le lieu de mentionner l'*Histoire de l'Académie des sciences*, commencée par Pékarski et restée, malheureusement, inachevée par suite de sa mort, ainsi que son recueil de *Papiers de Catherine II*, extraits des archives d'État et dont il n'a donné que les deux premiers volumes. Le troisième parut après sa mort, par les soins de M. Grot ; celui-ci a enrichi les lettres d'une double édition des œuvres complètes du poète Derjavine, dont l'une de luxe et illustrée, l'autre populaire et accessible aux fortunes plus modestes. Cette édition modèle se recommande surtout par des notes explicatives qui contiennent des détails sans nombre sur la société russe durant plus d'un demi-siècle (1762-1816).

Au reste, c'est surtout la *Société impériale d'histoire russe* qui s'est donné la tâche de mettre en lumière le rôle que Catherine II a joué dans les destinées de son Empire, la plupart des publications de cette Société étant consacrées à son règne étudié au point de vue de la politique étrangère et de la législation, de la littérature et des arts. Dans la séance solennelle de 1873, M. Polovtsev, secrétaire de la Société, montra l'importance des documents diplomatiques qu'elle met au jour; M. Bytchkov fit connaître les services rendus par Catherine II à l'histoire russe et M. Grot l'étudia dans sa correspondance littéraire avec les personnages influents de l'Occident. Leurs discours figurent en tête du douzième volume du Recueil que publie la Société et auquel nous reviendrons tout à l'heure.

A Lomonosov, qui était à la fois poète et physicien, mosaïste et grammairien, historien et chimiste, ainsi qu'à l'historiographe Karamzine et au fabuliste Krylov, l'Académie consacra autant de volumes spéciaux faisant partie de ses *Recueils*.

Ces derniers contiennent des travaux que leur étendue ne permet pas d'insérer dans les *Mémoires* de l'Académie, ou qui, à l'exemple de ceux qui viennent d'être cités, se rapportent au même sujet et forment un tout. Les Recueils (*Sborniks*) sont arrivés à leur seizième volume, et les Mémoires (ou *Zapiski*) au vingt-septième. Dans ceux-là (tome treizième) je mentionnerai la biographie du célèbre historien Auguste Schlözer, écrite par lui-même et enrichie de nombreux appendices qui en doublent la valeur. De plus, une excellente étude de M. Tchistovitch sur Théophane Prócopovitch, archevêque de Novgorod et l'un des principaux coopérateurs de Pierre Ier dans les réformes ecclésiastiques. Elle remplit un volume entier (le sixième). Trois

autres volumes sont occupés par l'*Histoire de l'Académie russe*, œuvre de M. Soukhomlinov, académicien, digne pendant à celle de Pékarski mentionnée plus haut. Enfin, les travaux de M. Sreznevski sur les *Monuments anciens de la littérature slavonne et de la littérature russe*, dont on ne saurait nier l'intérêt scientifique, forment déjà plusieurs volumes.

En général, les publications de la seconde section de l'Académie, à commencer par les *Nouvelles* (Izvestiïa) et les *Mémoires savants* qui paraissaient auparavant (1852-1862) sous la direction du même académicien, aujourd'hui vétéran des Slavistes, contiennent une mine inépuisable pour tout ce qui se rapporte au mouvement littéraire en Russie, surtout si l'on y joint les *Comptes rendus* des ouvrages présentés au concours des prix Ouvarov, Démidov et Lomonosov.

— Toutefois, je n'oserai pas affirmer que les travaux historiques de longue haleine abondent; quoique la Russie n'ait rien à envier aux autres pays slaves, quant à l'application de cultiver l'histoire nationale, on y remarque cependant une lacune considérable. En Pologne, nous avons un nouveau travail fort remarquable et assez volumineux de M. Moravski (Dziejenarodu polskiego). La Bohème eut la bonne fortune de trouver un historien dans l'illustre Palaçki, dont l'ouvrage, écrit en allemand d'abord, puis en tchèque, s'arrête, comme on sait, à l'époque où ce royaume perdit son indépendance politique. Grâces au R. P. Béda Dudik, bénédictin, les Moraves ont aussi leur histoire. La Serbie a le livre de Miladovitch. — M. Constantin Jirecek vient d'écrire en tchèque l'*Histoire des Bulgares*, déjà traduite en plusieurs langues. En Russie, on possède plusieurs histoires du pays, mais qui sont ou inachevées ou destinées à l'usage des écoles moyennes. Celle de Karamzine et d'Oustrialov ont bien vieilli, et la première s'arrête au XVIIe siècle. Le grand ouvrage de M. Soloviev, qui se compose déjà de vingt-sept volumes, avance lentement; commencé il y a vingt-cinq ans, il pourra demander bien des années encore avant d'être terminé. Le dernier volume s'arrête à l'année 1764, aux débuts du règne de Catherine II. M. Kostomarov a écrit une *Histoire russe en biographies* : c'est assez dire qu'elle ne saurait être complète; encore cette brillante galerie demeure-t-elle inachevée. Les héros du XVIIIe siècle, à partir de la mort de Pierre Ier, et ceux du XIXe, y manquent. Feu Pogodine a écrit de préférence sur la période ancienne. On espérait beaucoup de l'*Histoire russe*, commencée par M. Bestoujev-Rumine, professeur distingué d'histoire nationale à l'université de Saint-Pétersbourg. Le public fut cruellement déçu; car voilà sept ans qu'il attend

la suite de l'ouvrage qu'on lui avait promis de donner sous peu et qui ne devait pas d'ailleurs avoir plus de trois volumes en tout. — Un travail analogue a été entrepris par M. Ilovaïski. Le premier volume de son *Histoire* parut il y a deux ans, accompagné d'un autre qui, sous le titre de *Recherches sur les origines russes*, lui sert d'introduction. La dernière guerre contre la Turquie paraît avoir mis du retard dans la publication des volumes suivants. On le voit, une bonne histoire complète de Russie est encore à faire.

Je ne parlerai pas des *Manuels* destinés à l'enseignement moyen, bien qu'ils aient pour auteurs des historiens de premier ordre, à la tête desquels figurent MM. Solòviev, Ilovaïski et autres.

— En fait d'histoire ecclésiastique, la Russie pourrait également être mieux fournie. Mais au moins elle possède, depuis quelques années, un travail complet, fort nourri, de feu Philarète, archevêque de Tchernigòv et écrivain très fécond. Quant à l'histoire de l'Église russe, à laquelle travaille l'archevêque actuel de Lithuanie, Macaire, et qui forme déjà huit volumes, elle avance encore plus lentement que l'ouvrage de M. Soloviev, puisqu'elle dépasse à peine la moitié du xve siècle, quoique le premier volume en ait paru il y a une trentaine d'années[1].

Si les histoires générales n'abondent pas, les travaux partiels, les monographies de tout genre sont, en revanche, très nombreuses. Qu'il me soit permis de nommer ici quelques-uns des ouvrages les plus marquants. En premier lieu vient la *Description des manuscrits slavons de la bibliothèque synodale de Moscou*, par Gorski et Névostrouiev, prêtres séculiers, — œuvre monumentale et qui ferait honneur à n'importe quelle Académie d'Occident. Malheureusement les deux rédacteurs ayant succombé à la tâche, le travail s'est arrêté au cinquième volume, qui parut en 1867. Le *Calendrier universel d'Orient*, en deux volumes, ayant pour auteur l'archimandrite Serge, est d'une haute importance pour l'hagiographie orientale et contient le fruit de longues et consciencieuses recherches. Le chiffre de 1500 manuscrits slavons ou grecs que l'auteur a dû consulter, le témoigne assez. Je mentionnerai encore les travaux d'un autre archimandrite, Amphilochius, à qui on doit, entre autres, une docte et volumineuse description d'un ancien psautier slavon comparé au texte grec du xe siècle, celle de la bibliothèque du couvent de la Résurrection, d'un Évangile de Saint Georges de 1120-1128, du

[1] A l'heure où ces pages s'impriment, l'archevêque Macaire occupe le siège de Moscou et son *Histoire* s'est accrue d'un nouveau volume lequel arrive au xviie siècle.

plus ancien Octoëchos slavon (XIe siècle), etc. Quant aux évêques Porphyre (Ouspenski) et Savva, leurs écrits sont connus du monde savant depuis longtemps. On entend souvent parler de l'ignorance du clergé russe : les ouvrages qui viennent d'être nommés et dont il serait aisé de prolonger la liste, donnent à ces dires un éclatant démenti.

Parmi les travaux historiques proprement dits, il faut mentionner le *Catholicisme romain en Russie*, par M. le comte Dmitri Tolstoï, ministre de l'instruction publique et procureur général du Synode. Quant à la version russe de la Bible, publiée l'an dernier pour la première fois, après vingt années de travaux préparatoires, elle mérite d'être signalée ici, ne fût-ce qu'à cause de la nouveauté du fait et de l'immense intérêt qu'elle a excité dans le peuple.

— La *Commission archéographique*, fondée il y a environ trente ans, a pour but de publier les annales du pays et les anciens documents relatifs à l'histoire ou au droit. Elle a une certaine analogie avec le comité des travaux historiques de France. Une expédition scientifique faite dans ce but par Stroïev et Bérednikov, en 1830, lui prépara les voies et fournit de riches matériaux qui servirent de fond aux publications de la Commission. Ces publications sont très considérables, comme on peut s'en convaincre aisément en parcourant les titres que voici : 1° Collection complète des annales, formant seize volumes in-4°, avec une table des matières des huit premiers volumes. 2° Actes historiques suivis de dix volumes supplémentaires et d'un index général. 3° Actes juridiques. 4° La Chronique d'Hypati et de Lavrenti, nouvelle édition in-8°; la première de ces chroniques est aussi reproduite par la photolithographie. 5° Annales des travaux de la Commission (six vol.). 6° Bibliothèque historique russe (quatre vol.). 7° Le grand Ménologe de Macarius, dont les quatre premières livraisons sont déjà publiés, et qui forme une petite encyclopédie. 8° Les listes des évêques et des supérieurs de couvents, œuvre posthume de Stroïev, etc., etc. On doit y ajouter les travaux des Commissions de Kiev et de Vilna, qui ne sont pas moins importants.

— L'homme qui avait conçu le plan grandiose de l'expédition scientifique chargée de visiter les bibliothèques des villes et des monastères, qui a mis ce plan à exécution, et sans qui la Commission n'aurait point existé peut-être, cet homme je viens de le nommer. Paul Stroïev s'était épris d'une ardente passion pour l'histoire nationale étudiée dans ses sources; il se voua tout entier à leur exploration, il y puisait le sujet de ses nombreux travaux. Sa longue vie (1796-1876) s'est passée dans des recher-

ches et des labeurs perpétuels. Elle vient d'être racontée par M. Barsoukov, archéologue distingué, dans un livre aussi intéressant que solide. Ce n'est pas une simple étude biographique, c'est une page d'histoire; elle nous introduit dans le monde savant du temps et nous révèle une foule de choses qu'on ignore généralement. On appelait Stroïev le Montfaucon russe; le livre de M. Barsoukov montre à chaque page combien l'archéologue par excellence dont il retrace *la vie et les travaux*, mérite cette dénomination. Nous y apprenons aussi beaucoup de détails très curieux sur les origines et l'histoire intime de la Commission archéographique.

— Les archives publiques et privées offrent une mine inépuisable et à peine explorée. Rien ne fait mieux juger des richesses qu'elles recèlent que l'important recueil de M. Baranov, donnant la *description des ukazes* conservés *aux archives du sénat*, à Saint-Pétersbourg. Le troisième volume qui vient de paraître et qui va de 1740 à 1762, c'est-à-dire jusqu'à l'avènement de Catherine II, contient 4,800 documents. Sur ce nombre, 538 seulement figurent dans la *Collection complète des lois*, et l'ensemble des pièces *inédites*, contenues dans les trois volumes du recueil, atteignent le chiffre de 9,852. Il faut remarquer que le règne de Catherine II est un des plus importants dans la vie politique et sociale de la Russie, et que le total des documents publiés jusqu'à présent par M. Baranov (soit 12.233) forme à peine le tiers de ce qui lui reste à inventorier. D'ailleurs, son inventaire n'embrasse que le XVIIIe siècle et l'ensemble des documents accumulés au sénat dépasse trois millions et demi. Ces chiffres montrent : 1° combien la collection complète des lois mérite peu l'épithète de *complète* qu'elle porte ; 2° combien il importe d'en avoir une nouvelle édition, et 3° combien il est urgent de créer une pépinière d'archivistes instruits, de paléographes intelligents. Grâces à Dieu, cette École des chartes existe à Saint-Pétersbourg depuis 1877 , sous le nom d'*Institut archéologique* et sous la direction de M. Kalatchov, promoteur ardent de cette idée, dont l'initiative appartient encore à Paul Stroïev qui l'avait mise en avant, il y a cinquante ans. Outre les archives du Sénat, il y a celles du Conseil de l'Empire, du Synode, du ministère des affaires étrangères dont la publication se poursuit avec un vrai profit pour la science historique. Il ne peut pas en être autrement, quand la besogne est dirigée par des hommes de la valeur d'un Bytchkov, par exemple, celui qui préside la commission chargée de décrire les archives synodales.

— La justice demande de ne pas passer sous silence la commission dirigée par M. le baron Buhler et attachée aux archives

du ministère des affaires étrangères de Moscou. Il est peu d'ouvrages historiques de quelque importance publiés dans ces derniers temps qui ne portent des traces visibles de son concours, lequel, pour être indirect, ou caché comme celui des racines de l'arbre, n'en est pas moins réel et méritoire. Mais outre cette coopération médiate, elle prend une part active dans le mouvement de la science historique, ainsi que le témoigne l'esquisse des travaux de la commission, publiée l'an dernier (12 et 24 décembre), à l'occasion du centième anniversaire de la naissance d'Alexandre Ier.

— Une des preuves les plus éloquentes du mouvement historique c'est la création de la *Société d'histoire russe*, placée sous l'auguste protection du grand-duc héritier. Comme la Société bibliographique, elle compte juste dix ans d'existence. Son but consiste à rechercher et à publier les documents relatifs à l'histoire du pays, surtout du XVIIIe et du XIXe siècle. Le *Recueil* où elle les publie depuis 1867 se compose aujourd'hui de vingt-trois volumes, remplis de documents du plus haut intérêt, et presque tous inédits. On peut s'en faire une idée par l'énoncé sommaire des sujets auxquels ils se rapportent et qu'on peut réduire à quatre groupes principaux : 1° Rescrits ou lettres autographes de Pierre Ier (vol. XI) et papiers de Catherine II (vol. VII, X et XIII), dont il a été question plus haut. 2° Correspondance de Catherine II avec Madame Geoffrin, Me Bielke et Voltaire (t. I), avec Frédéric II (t. XX), Falconnet (t. XVII), le baron Grimm (XXIII), etc. 3° Documents relatifs à la commission législative (t. IV, VI et XIV). 4° Dépêches et relations des ambassadeurs étrangers, extraites des archives secrètes de Londres (t. XII et XIX), de Vienne (t. XVIII), de Dresde (t. V et VI), de Stockholm (t. XV) et de Berlin (t. XXII). Il faut y ajouter les papiers de Panine touchant la révolte de Pougatchev (t. VI), ceux du prince Repnine, relatifs à la Pologne (t. V, XV et XVI), les lettres et rescrits de Catherine II au prince Alexis Orlov, vainqueur de Tchesmé (t. I), les documents concernant l'ouverture du noviciat des Jésuites à Polotsk (ibid.) et les rapports adressés de Paris en 1811 et 1812 par Tchernychev et le prince Kourakine (t. XXII). Le texte original en langues étrangères, parmi lesquelles le français abonde, est accompagné d'une traduction russe, de préfaces et de notes explicatives. Inutile de dire que cette précieuse collection a été accueillie dans le pays avec une grande sympathie.

D'ailleurs, tout ce qui peut jeter un jour plus abondant sur l'histoire russe depuis Pierre Ier, y est reçu avec reconnaissance et lu avec avidité. Cela explique le succès des publications faites par M. Barténev. Outre les *Archives russes*, qu'il fait

paraître tous les mois, à Moscou, il publia son *Dix-huitième siècle* (en quatre vol.), suivi bientôt du *Dix-neuvième siècle* (en deux vol.), et une nouvelle série de volumes intitulée : *Archives du prince Vorontsov*. L'exemple qu'il a donné trouvera, sans doute, des imitateurs.

— La Bibliothèque impériale publique de Saint-Pétersbourg n'est point restée en arrière. Pour ne parler que des publications les plus importantes, je nommerai, outre *Pierre-le-Grand dans la littérature étrangère*, cité plus haut, le catalogue des ouvrages imprimés en caractères civils pendant le règne du même empereur et conservés à la Bibliothèque impériale (1872), les *Lettres de Pierre-le-Grand* 1872), la vie du comte Spéranski (1861 en deux vol.), Lettres et papiers de Catherine II (1873), et l'inappréciable catalogue de la section *Russica*, contenant en deux volumes plus de trente mille ouvrages écrits sur la Russie en langues étrangères ; de plus le *Codex Babylonicus petropolitanus* (1876).

Ce serait le lieu de parler des publications de la Société géographique de Russie qui déploie tant d'activité et de zèle, en prenant tous les ans de nouveaux développements. Mais comme j'en ai déjà longuement traité ailleurs, à l'occasion de l'Exposition géographique de 1875, et comme je craindrais les redites, je me contenterai aujourd'hui de cette simple mention.

Tout le monde aura entendu parler des comités slaves ; on n'ignore pas l'esprit qui les anime, ni le but qu'ils poursuivent. Ces comités, transformés maintenant en *Associations slaves de bienfaisance*, avaient besoin d'un organe de publicité : ils ont donc fondé *un Recueil slave*, formant aujourd'hui trois gros volumes (1875-1877). « *Favoriser l'étude de la vie morale, intellectuelle et artistique des peuples-frères de la Russie* » — tel est le but avoué de la rédaction, laquelle proteste énergiquement contre tous ceux qui lui supposeraient des vues politiques : elle ne travaille, dit-elle, qu'à promouvoir l'unité littéraire, intellectuelle et religieuse des Slaves, à l'instar de ce qu'a fait l'Allemagne, son modèle. On doit lui rendre cette justice, tous les écrits contenus dans les trois volumes de son Recueil répondent admirablement à la pensée-mère : il suffit de parcourir le sommaire des articles ; aucun des peuples slaves n'y est oublié. Parmi les morceaux les plus marquants, nous signalerons : *L'histoire politique et littéraire des Slovaques depuis cent ans*, par M. Pitch ; la Russie Carpathe, par Golovatski ; le dernier décennat des Serbes de la Lusace, par Hornik ; la question d'Orient au XVIe et au XVIIe siècle d'après des documents italiens inédits, par M. Makouchev ; les Fragments d'histoire byzantine du

XVIe siècle, par M. Vasilievski; les Vies et les annales serbes, comme source d'histoire des slaves méridionaux au XIVe et au XVe siècle, par Katchanovski; les notices de M. Boudilovitch sur l'étude du monde slave, sur l'unité littéraire des peuples slaves et sur la Serbie considérée dans sa chute, sa renaissance et ses rapports avec la Russie. M. Lamanski y a inséré le commencement d'un travail considérable intitulé : Les *représentants de la civilisation chez les Slaves occidentaux au* XVe, *au* XVIe *et au* XVIIe *siècle*. — Quelque temps auparavant il avait publié sa grande *Étude historique du monde gréco-slave en Europe* (1874), dans laquelle il montre la place que les peuples slaves sont destinés à occuper un jour dans l'enseignement général d'histoire. — Le *Recueil* n'est pas la seule publication qu'on doive aux comités slaves. Avant 1875, durant les quatre premières années de leur existence, ils ont fait paraître quelques ouvrages séparés, tels que : *Huss dans ses rapports avec l'Église orthodoxe*, par Hilferding; *La Bohême et la Moravie*, par M. Boudilovitch; *Les premières monarchies slaves*, de M. Ouspenski; et la *Germanisation des peuples slaves de la Baltique*, ouvrage dû au professeur Pervolf. Toutes ces publications contribuent à la connaissance plus intime du monde slave.

— Il me reste à dire quelques mots d'une Société qui, dès son début, a attiré sur elle l'attention générale, tant par la nouveauté de la chose que par la magnificence et la multiplicité de ses publications. La *Société des amateurs de la littérature ancienne*, car c'est d'elle qu'il s'agit, n'existe que depuis 1877, et déjà elle a reproduit une vingtaine de textes anciens dont plusieurs illustrés et ayant un grand intérêt historique : car la littérature n'est pas la seule à bénéficier de ces belles publications; l'histoire y trouve aussi sa part; sur sept sections qui se les partagent, il y en a une qui est spécialement affectée aux textes historiques, sans compter ceux qui se rencontrent dans d'autres sections, par exemple, dans celle de l'Écriture sainte et des Vies des Saints. Ainsi nous avons dans la série de 1877 la *Description abrégée des vingt monastères du Mont-Athos* (nº I) éditée par le prince Paul Viazemski, fondateur de la Société et pour ainsi dire son âme, la *Vie illustrée de saint Alexis*, métropolitain de Moscou (nº IV), les *Gesta Romanorum* ou le violier des histoires romaines, rédigé par le même prince Viazemski, la Requête présentée au tzar Alexis Mikhailovitch par un directeur des postes, nommé Grégoire Vspolokhov, quelques chartes de Novgorod, le récit connu sous le nom de *Stephanite et Ichnilate*, et édité par M. Boulgakov, secrétaire de la Société, et un Recueil des Madones gravées avec leurs légendes respectives. Quelques-unes

de ces publications sont étalées sous les vitrines du Champ-de-Mars, à la section russe de l'Exposition. Chacun peut les y contempler à loisir et les comparer à celle de la *Société des vieux textes* établie à Paris ou à Londres (Early text Society). Parmi les textes qui sont en préparation, nous signalons une Vie de saint Jean l'Évangéliste d'après un manuscrit du XVe siècle, avec le texte grec de l'année 1022 en regard, et une autre vie du même apôtre ornée de peintures, du XVIIe siècle[1] ; de plus, la Chronique de Georges Hamartolus et une *Vie illustrée de saint Nicolas de Myre*, mss. du XVIe siècle, de 400 pages in-fol., ornées d'autant de dessins. Enfin, grâce aux libéralités de M. Morozov, un de ses fondateurs, la Société prépare aux amateurs et aux savants une délicieuse surprise : c'est la reproduction photolithographique du célèbre *Recueil de Sviatoslav*, manuscrit de 1073, véritable perle de l'ancienne littérature slavonne. Puissent ces brillants débuts être suivis d'un avenir plus brillant encore !

[1] Ces deux publications sont maintenant (1879) entre les mains des amateurs. Elles contiennent le récit des *Voyages de Saint Jean* attribué à Prochore, son disciple. Le texte grec y paraît pour la première fois en entier, grâce aux soins de l'archimandrite Amphiloque qui a enrichi son édition d'une exquise miniature grecque du IXe-Xe siècle, reproduite par crhomo-lithographie. Les *Voyages illustrés* ont été édités par M. le prince Viazemski.

LA LITTÉRATURE CANADIENNE

par M. E. Rameau.

Je viens vous entretenir, messieurs, de cette branche de la famille française que nous avons délaissée, dans le siècle dernier, sur les rives du Saint-Laurent et qui, abandonnée à ses propres forces, a su s'y conserver et s'y développer avec une si merveilleuse puissance.

Dépassant à peine 60,000 âmes en 1760, les Canadiens-Français se trouvaient au nombre de 669,000 au recensement de 1850, dans le bassin du Saint-Laurent; ils dépassaient un million dans toute l'Amérique du Nord. Le recensement de 1871 a constaté la continuation de cette extraordinaire progression, en nous montrant 1,080,000 Canadiens-Français dans l'Amérique Anglaise, et plus de 500,000 au Nord des Etats-Unis. Ils étaient donc alors environ 1,600,000 dans l'Amérique du Nord, et leur chiffre primitif s'était multiplié par 25 dans le laps de 110 ans. Ce prodigieux accroissement était dû à leur développement propre, puisque les seuls immigrants importés dans le pays étaient venus d'Angleterre; c'est un des faits les plus curieux que l'on puisse rencontrer dans l'ethnographie, et auquel on ne peut guère comparer que l'exemple des colons hollandais au Cap de Bonne-Espérance.

Mais si ces progrès matériels ont été surprenants, les progrès intellectuels n'ont pas été moins notables; c'est ce que je vais tâcher de vous exposer, bien que le temps très limité dont chacun de nous peut disposer dans cette enceinte, m'oblige à n'envisager que certaines parties de leurs travaux scientifiques et littéraires, depuis quinze à vingt ans.

Ce fut l'étude de leur histoire, qui fixa d'abord l'attention, et qui détermina les premiers travaux des Canadiens; rien n'était plus naturel, puisque leur puissante cohésion et leur énergique virilité puisaient toute leur force dans le double sentiment de la Religion et de la Patrie. Déjà avant 1860 ils possédaient deux grands ouvrages historiques, celui de M. Garneau et celui de l'abbé Ferland, mais depuis lors la direction de leurs travaux a subi une certaine modification; on a procédé sur une échelle moins vaste, mais on a déterminé d'une manière plus savante et plus exacte la nature et le caractère des origines et des faits, à travers lesquels s'est produit le développement de cette jeune nation.

Les uns y ont contribué par des publications d'érudition pure, les autres, mettant à profit ces patientes recherches, en ont tiré des aperçus et des récits qui exerceront et qui exercent déjà une influence considérable, non seulement sur l'histoire de leur propre pays, mais sur l'histoire des États-Unis eux-mêmes. Le temps ne me permet guère de procéder que par énumération.

Je rangerai dans la première classe : la série de *Mémoires inédits* publiés par M. l'abbé Verreault, le savant directeur de l'école normale de Montréal; les *Mémoires* du chevalier de Lorimier, lesquels, avec ce charme particulier des récits réels, laissent bien loin derrière eux les célèbres romans de Cooper. Le *Dictionnaire généalogique* de l'abbé Tanguay, vaste répertoire de toutes les familles françaises du Canada, qui est une véritable histoire de la colonisation et de la population canadienne. Le *Recensement* du Canada de 1871, édité par M. Ch. Taché, une des publications statistiques les plus détaillées et les plus claires qui aient paru dans ce siècle ; le 4me volume, uniquement consacré à la statistique des siècles précédents, est à lui seul une très curieuse collection de documents historiques, dont nous n'avons pas l'équivalent en France. On a publié enfin en très grand nombre les relevés des registres des paroisses, travail qui a été inauguré par M. Langevin, aujourd'hui évêque de Rimouski, dans sa publication des registres de Beauport. Enfin, un très grand nombre de documents et d'extraits tirés des archives de la marine et de divers autres dépôts existant en France ont été imprimés, et il convient de citer ici, bien qu'il ait paru à Paris, le curieux travail de M. Margry, conservateur des archives de la marine; c'est une histoire de la découverte du Mississipi par La Salle, exclusivement composée avec des extraits des documents et pièces authentiques; la rédaction n'en est pas moins suivie et bien fondue, c'est une marquetterie historique aussi originale qu'érudite.

D'autre part, plusieurs écrivains distingués, s'appuyant sur ces collections de documents, et les complétant par leur érudition propre, ont publié des études d'une grande valeur : sans insister ici sur les travaux déjà anciens, tels que : l'*Histoire du Canada* par Garneau, le *Dictionnaire topographique et historique* de Bouchette, l'*Histoire du Canada* de l'abbé Ferland, nous citerons, parmi les ouvrages récents : l'*Histoire des institutions religieuses du Canada*, par M. Stanislas Drapeau ; l'*Histoire de quelques familles nobles du Canada* par l'abbé Daniel ; l'*Histoire de l'île d'Orléans*, par M. Turcotte ; *l'Histoire des Abenakis*, par M. Maurault; les *Mélanges historiques* de M. Benjamin Sulte et surtout son *Histoire des Trois-Rivières*, dont l'impression se

termine en ce moment; cette excellente et savante monographie jettera un jour extrêmement précieux sur les origines et les développements de la population française au Canada.

Nous noterons aussi particulièrement l'*Histoire des Canadiens de l'ouest* par M. Tassé ; ces deux volumes, en nous racontant l'histoire pittoresque, héroïque, des aventuriers canadiens qui ont commencé à peupler l'ouest de l'Amérique, dès avant l'année 1700, nous montrent que partout ils ont été les précurseurs des Yankees, et qu'ils ont été les véritables fondateurs de ces grandes cités de Saint-Louis, Chicago, Milwankee, Saint-Paul, Dubuque, etc. etc., dont les États-Unis s'enorgueillissent aujourd'hui. Ces études, qui accusent les plus patientes recherches, seront d'une utilité incomparable à tous ceux qui voudront rétablir la véritable physionomie de l'histoire américaine.

Nous terminerons par M. l'abbé Casgrain ; ses œuvres sont extrêmement variées, et il a su grouper une pléiade de jeunes écrivains, auxquels il a imprimé la direction la plus salutaire, tant pour la forme que pour le fonds de leurs travaux. Sans parler ici de ses autres publications, l'histoire de Marie de l'Incarnation, l'histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, la Chronique de la seigneurie de la Rivière-Ouelle figurent parmi les plus sérieuses études historiques du Canada. Comme Augustin Thierry, il a perdu la vue, au milieu des livres et des manuscrits, mais aussi intrépide et aussi passionné que ce grand historien, il ne s'est point découragé, et il a su trouver des amis fidèles et dévoués dont le concours lui permet de poursuivre le cours de ses recherches.

Rappelons enfin ici, bien qu'il soit natif de France, un prêtre éminent qui a été le père de l'érudition canadienne, M. l'abbé Faillon; la *Vie de la sœur Bourgeois*, et l'*Histoire d'une colonie française en Amérique*, sont des ouvrages que l'on consultera toujours avec fruit, et que beaucoup d'historiens américains ont très habilement traduits par fragments, dont ils ont parsemé leurs travaux, sans en prévenir le lecteur.

Tant d'efforts ne sont pas restés sans fruits, et leur influence a été si sérieuse et si considérable, qu'elle a modifié notablement, même à l'étranger, la physionomie traditionnelle qu'une routine séculaire avait imprimée sur l'histoire des colonies européennes en Amérique. Les Récits, que publie depuis un certain nombre d'années le célèbre historien américain Parkmann, en portent évidemment l'empreinte, dans les aperçus nouveaux qu'il présente ; bien que ses publications dénotent une connaissance encore incomplète des mœurs et des procédés des premiers colons, tant anglais que français, on doit lui rendre cette

justice qu'il a restitué, en partie, le véritable caractère de ces premiers âges, et c'est à l'érudition canadienne qu'il doit en grande partie ces progrès. Il est donc permis de croire que les derniers et nouveaux travaux de MM. Verrault, Tassé, Sulte et Casgrain sont appelés à exercer une action non moins importante et non moins salutaire à l'avenir.

Il ne faudrait pas croire que les Canadiens se soient exclusivement cantonnés dans les études historiques; ils ont aussi cultivé la poésie, le roman et la littérature légère. Ils ont particulièrement un très vif attrait pour la poésie; j'oserais presque affirmer qu'il n'est pas un écrivain parmi eux qui n'ait commencé par quelqu'essai poétique; ainsi a-t-on vu débuter MM. Chauveau, Casgrain, Sulte, Legendre, etc., etc. Pour un grand nombre, ce ne fut qu'une transition vers des travaux plus prosaïques et plus solides, mais plusieurs sont restés fidèles aux muses. Nous citerons parmi eux : M. Crémazie l'auteur du chant national de Carillon; M. Pamphile Lemay qui, après s'être essayé dans une épopée sur les traces du Camoëns, *La découverte du Canada*, a publié un poème de haute lice, intitulé *les Vengeances ;* M. Fréchette dont les gracieuses poésies relèvent plutôt de Lamartine et de Musset.

Cependant, dois-je le dire? Il ne me semble pas que ce soit le genre littéraire dans lequel les Canadiens aient obtenu le plus de succès. Si nous nous exprimons ainsi c'est par pur amour de l'art; peut-être le milieu social dans lequel nous vivons, se prête-t-il mal aux inspirations poétiques, mais on ne saurait nier que toutes les poésies de notre époque ont un caractère de convention, quelque chose de factice, qui les rendra peu acceptables dans les siècles qui suivront. Nous ne méconnaissons aucunement les qualités réelles des jeunes poètes canadiens, ils ne valent pas beaucoup moins que nos propres poètes, mais malheureusement ils ne valent pas mieux!

C'est généralement le même abus du pittoresque colorié et de la phraséologie sentimentale; c'est le même abus du remplissage, par ce mécanisme lyrique, qui étant nouveau il y a 50 ans, parut singulier et se fit admirer. Aujourd'hui cette facture littéraire est usée, banale : chacun peut voir, à travers les trous de ce vieux manteau des bardes de profession, les ficelles d'une formule convenue et méthodique qui joue l'inspiration, en cherchant le tire-l'œil et le bizarre.

Entre M. Coppée et M. Victor Hugo la différence n'est pas si grande qu'un vain peuple peut le penser; et bien que ce dernier ait acquis un certain regain de popularité, avec ses élucubrations et ses divagations politiques, il est fort douteux qu'il survive à ses imitateurs devant l'ennui de la postérité.

De la poésie au roman la transition est facile, cependant la production du roman est très récente au Canada : *Charles Guérin* par M. Chauveau et *les Forestiers et voyageurs* par M. Ch. Taché, furent les premiers romans canadiens il y a environ 25 ans; depuis lors, nous avons vu paraître *Jean Rivard ou le Défricheur*, par M. Guérin-La Joie, un érudit qui se fit romancier par patriotisme, *Jacques et Marie*, par M. Bourassa, qui est aussi un peintre distingué; les romans très populaires de M. Marmette, ceux de M. de Boucherville et, les plus charmants de tous, ceux de M. Aubert de Gaspé, aimable et spirituel vieillard qui commença à écrire à l'âge où les autres finissent, à près de 70 ans, racontant les souvenirs de sa jeunesse, époque dont il a fait revivre les mœurs avec un intérêt palpitant, au moment où elle allait s'ensevelir dans l'oubli.

C'est dans la littérature légère, humoristique, que se plaisent le plus volontiers les Franco-Canadiens, c'est là et dans les travaux sérieux de l'histoire qu'ils se sont le plus distingués jusqu'ici. On ne s'imagine pas tout ce qui se retrouve d'esprit et de sève gauloise sur les bords du Saint-Laurent; le commerce fréquent des Anglais et de leur littérature y ajoute une pointe d'humour tout à fait originale. Je n'entreprendrai point d'énumérer tous les recueils de critique, de physiologie générale, de fantaisies, d'observations mordantes, qui surabondent à Québec et à Montréal, je citerai donc seulement, au cours de la plume, les publications que la renommée a particulièrement signalées.

Les Chroniques d'Hector Fabre, qui est peut-être l'homme le plus spirituel du Canada; *Les Mélanges* de Sulte dont nous avons déjà cité les travaux d'érudition, et qui est aussi un charmant publiciste (une de ses Nouvelles, intitulée *Fleurs-fanées*, est un petit chef-d'œuvre de sentiment); M. Buies, pamphlétaire humoristique, railleur, un peu bohême, dont le style est mordant et la phrase vivante, mais qui malheureusement cherche trop systématiquement son originalité. Nous avons déjà parlé des travaux historiques de l'abbé Casgrain, mais c'est en même temps un écrivain rempli d'imagination et de coloris dont les légendes et les portraits sont saisissants d'animation et de pittoresque. *Les Biographies* de M. David, écrites avec autant de verve que d'impartialité, qualités qui semblent s'exclure et qu'il a su concilier.

Nous terminerons enfin par les *Echos de Québec*, par Napoléon Legendre, l'esprit le plus foncièrement original du Canada à notre sens. En effet, on n'y sent point l'effort; avec le style le plus simple il rencontre sous sa plume des idées, des manières

de voir et de s'exprimer qui éveillent chez le lecteur des aperçus nouveaux, des réflexions inattendues; n'est-ce pas là ce qui constitue la véritable originalité de l'intelligence, également éloignée de la byzarrerie et de la banalité.

Nous sommes ici malheureusement très limités par l'espace, mais il sera facile à ceux qui nous écoutent de compléter ce rapport trop écourté en lisant soit les Biographies canadiennes de M. David, soit une excellente Conférence publiée en 1877 à Versailles, chez Bernard, par M. Le Faivre, consul général de France au Canada. C'est dans ces deux livres que l'on pourra le mieux saisir l'activité du travail intellectuel de cette France nouvelle qui, par delà l'Océan, vit, se meut et grandit, quand nous soupçonnons à peine ici son existence!

Notons en passant que M. Sauton, libraire rue du Bac, s'est créé une spécialité pour la vente des livres canadiens.

Nous ne saurions clore cet exposé sans parler de M. Etienne Parent et de M. Chauveau, qui sont les deux plus hautes sommités intellectuelles du Canada : le premier, qui n'a publié malheureusement que des discours et des leçons, bien qu'il soit mort à plus de 70 ans, était un esprit vigoureux qui a abordé les plus grands problèmes de l'esprit humain, et son style étincelle d'une verve gauloise qui donne à ces études un charme incomparable. Le second a été pendant longtemps à la tête de l'instruction publique, il a publié des romans et des poésies, et tout dernièrement un ouvrage magistral sur l'enseignement en Amérique auquel on a décerné une médaille d'or à l'Exposition de 1878; c'est le plus grand orateur du Canada; permettez-moi, à ce propos, de terminer mon rapport par une anecdote et une citation. Je partais en 1860 pour l'Amérique, et je faisais mes adieux, sur le boulevard, à quelques amis lorsque je fus abordé par Forcade, qui tenait alors le sceptre de la critique dans la *Revue des deux mondes :* « Puisque vous allez au Canada, me dit-il, peut-être y rencontrerez-vous un M. Chauveau qui dirige l'instruction publique en ce pays, je ne le connais pas autrement que par un discours, prononcé sur le monument de Montcalm et de Wolfe qui m'est tombé par hasard dans les mains; mais dites-lui de ma part, que j'ai été profondément ému en le lisant, et que je le considère comme une des plus belles pages de l'éloquence française. »

Cet éloge si spontané, et dont M. Chauveau fut justement fier, n'avait rien d'exagéré; l'œuvre était mal aisée, puisqu'il s'agissait de réunir dans un commun éloge deux généraux, dont l'un fut le conquérant et l'autre le glorieux défenseur du Canada, mais l'orateur sut s'élever à une telle hauteur qu'il domina tou-

tes les difficultés. La fin de la péroraison que je vais vous citer et qui est fort émouvante, vous permettra d'apprécier cette prose ample et sonore :

« Et ces guerriers eux-mêmes, s'il leur était donné de se lever de leur couche funèbre; de contempler ce ciel aussi pur et brillant qu'il était sombre le jour de leur combat; . . . . . s'il était donné à nos miliciens d'entendre, après un siècle, parler français sur leur tombe; de voir des uniformes français, mêlés aux uniformes anglais pour leur rendre hommage; . . . . . n'est-il pas vrai qu'ils demanderaient comme une faveur de vivre quelque temps auprès de nous?

« Non, guerriers que nous vénérons, vous avez payé votre dette à la patrie, c'est à nous de payer la nôtre. Votre journée est remplie, votre tâche laborieuse et sanglante est terminée, la nôtre à peine commence. Vous vous êtes couchés dans la gloire, ne vous levez pas! Pour nous, quels que soient nos aspirations, nos dévouements, notre courage, Dieu seul sait où et comment nous nous coucherons.

« Mais vous, dormez en paix, sous les bases de ce monument, entourés de notre vénération, de notre amour, de notre perpétuel enthousiasme, ... dormez. . . . . jusqu'à ce qu'éclatent dans les airs les sons d'une trompette plus retentissante que celle qui vous sonnait la charge, accompagnée des roulements d'un tambour mille fois plus formidable que celui qui célébrait vos glorieuses funérailles, et alors tous, Anglais et Français, grenadiers, montagnards, miliciens et sauvages, vous vous lèverez, non pas pour une gloire comme celle que nous, faibles mortels, entreprenons de vous donner, non pas pour une gloire d'un siècle ou de plusieurs siècles, mais pour une gloire sans terme et sans limites, qui commencera avec la grande revue que Dieu lui-même passera quand les temps ne seront plus! »

Ne semble-t-il point, messieurs, qu'on entend le clairon qui réveille les morts, et que tous ces guerriers soulèvent la pierre sépulcrale en rang de bataille comme dans la belle gravure de Raffet :

Sur la grande revue que passe à minuit
César décédé.

Mais je reste sur cette citation, rien ne saurait vous donner une plus noble idée de la manière dont on parle le français dans la Nouvelle France, sur les bords du Saint-Laurent.

LE ROMAN CONTEMPORAIN

(1868-1878)

par M. Firmin Boissin.

Tout récemment, dans son exposé des travaux de la *Société bibliographique universelle*, notre éminent et zélé directeur, M. G. de Beaucourt, constatait que le roman était devenu une nécessité qu'il fallait subir. Rien de plus vrai. Le roman, relégué jadis dans la loge du concierge et la mansarde de l'ouvrière, est entré aujourd'hui dans les salons et les boudoirs. De toutes les branches de la littérature, c'est la plus cultivée et la plus féconde, et le nombre de romans qui se publient, en France, chaque année, est vraiment prodigieux.

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?

Ce serait un bien si les auteurs de ces productions savaient respecter ce qui est respectable et, sous prétexte de parler à l'imagination, ne s'efforçaient pas de détruire dans les âmes le sentiment de l'idéal.

Nous parlerons plus loin des romanciers religieux et de ceux qui, sans affecter la note religieuse, se rattachent par leur honnêteté d'esprit et leurs tendances à la littérature catholique. Pour le moment, il n'est question que des romanciers qui, plus ou moins, se réclament de la littérature libre-penseuse.

Cette école se distingue par deux notes dominantes, très accentuées : le Réalisme et l'Esprit révolutionnaire.

Il ne faut pas entendre par « Réalisme » l'art de décrire les choses dans leur exacte réalité. Le Réalisme consiste principalement dans la peinture des choses les plus basses, les plus grossières et les plus bestiales. Pour les réalistes, tout dire, tout montrer, tout exprimer constitue la perfection artistique. Les plaies les plus hideuses comme les vertus les plus sublimes sont dans la nature. Le devoir de l'écrivain est de ne rien cacher. — La belle raison ! Voltaire y a répondu. Vous connaissez sa réponse. Elle est trop risquée pour être reproduite.

La marque et la mission de la littérature vraiment digne de ce nom, c'est d'élever la pensée humaine et d'élargir ses horizons, en parlant avec respect de ce qui intéresse l'humanité, de

ses croyances, de ses lois, de ses mœurs, de ses grandeurs, de ses misères, de ses angoisses et de ses espérances. Dans la littérature réaliste, rien de pareil. On traîne la langue française dans des bas-fonds et dans des souillures sans nom qui la déshonorent; on en fait la servante des plus mauvais appétits — quand on n'en fait pas le porte-voix de la haine et de l'insurrection.

Les réalistes contemporains se disent disciples de Balzac. La prétention ne nous paraît pas suffisamment justifiée. Sans doute, dans sa *Comédie humaine*, Balzac a souvent violé les lois de la morale éternelle ; mais, souvent aussi, notamment dans *Eugénie Grandet*, *Ursule Mirouet*, le *Médecin de campagne*, la *Recherche de l'absolu*, il a fait œuvre d'idéaliste — et, s'il est blâmable d'avoir décrit le vice avec trop de complaisance, il n'a jamais, du moins, attaqué ces deux grandes choses : le principe d'autorité et le catholicisme. Ceux, au contraire, qui s'intitulent ses disciples sont, à quelques exceptions près, des négateurs, des démolisseurs, des révolutionnaires.

Prenons, par exemple, M. Émile Zola, le romancier qui a tiré du Réalisme tout ce qu'il est possible d'en tirer dans le bas et l'immonde. On doit à cet auteur en vogue toute une série de romans qui portent ce titre général : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Immédiatement, devant ce titre prétentieux, vous reconnaissez que vous avez à faire à un matérialiste déterminé. M. Zola n'est, en effet, pas autre chose. *Thérèse Raquin*, le *Ventre de Paris*, la *Conquête des Plassans*, la *Faute de l'abbé Mouret*, *Son Excellence Rougon* et surtout l'*Assommoir* sont des œuvres où le matérialisme s'étale dans toute son impudeur. Les mots orduriers, les expressions équivoques, les situations libertines y pullulent. Çà et là, quelques pages idylliques, d'une fraîcheur d'oasis, écrites avec un talent incontestable ; mais elles sont comme noyées dans l'ordure qui les entoure. M. Zola a dit de son *Assommoir :* « Mon livre a l'odeur du peuple ! » Nous en sommes fâchés pour le peuple, car cette odeur ne sent pas bon. Le matérialisme n'est pas d'ailleurs le seul défaut que l'on puisse reprocher aux romans de M. Zola. Cet écrivain ne se fait jamais faute de discréditer le clergé, les choses de la religion et les autorités sociales. Qu'est-ce que la *Conquête des Plassans* et la *Faute de l'abbé Mouret* ? sinon des pamphlets contre les prêtres. Son abbé Faujas est un monstre, et son abbé Mouret, dont la chute est provoquée naturellement par la femme, n'a absolument rien d'édifiant. Les dévotes de M. Zola sont des Madame Bovary mystiques qui n'arrivent à la dévotion que par l'hystérisme. On dirait pourtant que M. Zola a

des velléités de sortir de ces bourbiers. S'il y a, dans son dernier roman : *Une page d'amour*, des peintures trop libres et quelques détails repoussants, nous sommes à cent lieues de l'*Assommoir*. Est-ce remords ? Est-ce coquetterie d'artiste ? Nous ne savons, mais la chose était à noter.

A côté de M. Zola, nous devons placer les frères de Goncourt, M. Gustave Flaubert, M. Alphonse Daudet, M. Léon Cladel et M. Ferdinand Fabre. Ce sont les étoiles de l'école réaliste. On doit aux frères de Goncourt les romans suivants parus en ces dernières années : *Charles Demailly*, *Sœur Philomène*, *Manette Salomon*, *Renée Mauperin*, *Germinie Lacerteux*, *Madame Gervaisais* et la *Fille Elisa*. Le catholicisme n'est ouvertement attaqué par MM. de Goncourt que dans *Madame Gervaisais*. Leur thèse est celle-ci : La Grâce tue la Nature ; et, pour donner à ce sophisme une apparence de raison, ils mettent en scène une dame du meilleur monde que la piété rend mauvaise mère. MM. de Goncourt, qui ont parlé en termes si touchants de la Reine aux Sept-Douleurs, Marie-Antoinette, et de l'héroïsme de ses derniers moments, auraient dû se rappeler que la grâce, loin de tuer la nature, l'idéalise, la purifie et la perfectionne. Leur *Madame Gervaisais* est plus qu'un mauvais livre, c'est une mauvaise action. *Germinie Lacerteux* est un cas qui relève de la physiologie, comme la *Fille Elisa* relève de la médecine légale. C'est le récit de la triste vie des Messalines du ruisseau. *Charles Demailly* et *Manette Salomon* nous introduisent dans le monde des lettres vénales et des artistes gouailleurs. Ce sont des tableaux d'un réalisme achevé où la morale n'a rien à voir. D'un tout autre ordre procèdent *Sœur Philomène* et *Renée Mauperin*. Le sentiment de l'idéal y rayonne par intermittences — et il y a des pages charmantes. Tout n'y est pas à louer, tout n'y est pas à blâmer non plus, et dans l'œuvre de MM. de Goncourt ces deux romans font une exception.

De 1868 à 1878, M. Gustave Flaubert a fait paraître *Salambô*, l'*Education sentimentale*, la *Tentation de saint Antoine* et *Trois contes*. *Salambô* est un roman carthaginois, l'auteur décrit pour décrire. Cette œuvre, comme la *Momie* de Théophile Gautier, n'a qu'une valeur archéologique. L'*Education sentimentale* est du réalisme à la dernière puissance C'est froid, glacial et d'un scepticisme navrant. Dans la *Tentation de saint Antoine*, irrespectueux comme tout libre-penseur, M. Flaubert joue aux marionnettes avec les dieux de la Grèce, de Rome, de la Chaldée, de l'Egypte, de la Perse, de Babylone et de l'Inde. Devant saint Antoine, passent tous les fantômes, toutes les visions, toutes les idoles, toutes les sectes philosophiques. On dirait la nuit de

Walpurgis du second *Faust*. Le cauchemar se termine par des professions de foi matérialistes, naturalistes et panthéistiques. La conclusion qui s'en dégage est que toutes les religions sont indifférentes et que le christianisme n'est qu'une étape de l'évolution de l'humanité. Les *Trois contes* ont une toute autre valeur littéraire et philosophique. Par-ci, par-là, les théories du réaliste et du libre-penseur s'y montrent, mais comme en passant, à la sourdine. Un de ces trois contes est, en son genre, un petit chef-d'œuvre : c'est la *Légende de saint Julien l'hospitalier*. L'auteur en a trouvé le sujet dans des vitraux d'église et, tout en faisant de la couleur à outrance, il a laissé à cette légende sa naïveté primitive. De la part de l'auteur de *Madame Bovary*, voilà un mérite dont il faut savoir lui tenir compte.

Devons-nous ranger M. Alphonse Daudet parmi les réalistes? Oui et non. Il a assez de goût pour éviter les brutalités de M. Zola ; il possède parfois l'émotion intérieure. Mais, comme M. Flaubert et M. Zola, c'est un descriptif à outrance et, sans en faire un métier, il ne se prive pas de temps à autre de pousser sa petite pointe sur le terrain du dévergondage intellectuel. On doit à M. Alphonse Daudet *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack* et le *Nabab*. Le *Nabab* n'est pas précisément un roman. C'est une série de tableaux destinés à nous raconter la vie, le triomphe et la chute d'un méridional enrichi en Egypte et ruiné par les sangsues parisiennes. La politique règne d'un bout à l'autre de ce livre. Les personnages qui y figurent appartiennent aux dernières années du second Empire et quelques-uns, tels que le duc de Mora, le marquis de Monpavon, Felicia Ruys, sont très facilement reconnaissables. Quant au Nabab, il avait nom François Bravay et était député du Gard. Il y a dans le *Nabab* des pages d'une réelle puissance, entr'autres la scène de l'invalidation de Bernard Jansoulet et la mort du duc de Mora. Mais, prise dans son ensemble, l'œuvre est faible, et elle est faible parce qu'elle repose sur la politique. Or, le roman politique ne formera jamais œuvre d'art parfaite — il lui manque le naturel, la sérénité, la sincérité. Ses excitations proviennent de haines de commande et de préventions sans critique. Ajoutons que, dans le *Nabab*, M. Alphonse Daudet n'a pas su se défendre de cet esprit voltairien qui est actuellement si fort à la mode. On ne le retrouve pas néanmoins dans *Jack*, histoire d'un pauvre paria moderne, fils d'une de ces femmes qui ne devraient jamais avoir d'enfant. Quant à *Fromont jeune*, cela commence par des scènes d'adultère et cela finit par des suicides. Il n'y a que l'épisode de la petite Dolebelle qui soit à l'abri de tout reproche dans ce roman, couronné par l'Académie française comme un

ouvrage utile aux mœurs. Il faut avouer que l'Académie a parfois de singulières distractions.

M. Léon Cladel et M. Ferdinand Fabre avaient débuté par de chaudes peintures de la nature méridionale. On doit au premier la *Fête de saint Bartholomée porte-glaive ;* on doit, au second, les *Courbezon*. Quoique réalistes, ces deux romans ne dépassaient pas la mesure et ne se perdaient pas dans les thèses révolutionnaires. Aujourd'hui, M. Cladel chante les va-nu-pieds et les tristes héros des orgies rouges. M. Ferdinand Fabre, lui, ridiculise les catholiques de l'école de Joseph de Maistre dans le *Marquis de Pierrerue*, et renouvelle les théories de *Madame Gervaisais* dans la *Petite Mère*. La religion tient dans ces romans une grande place, mais ce n'est pas la bonne, et le père Phalippon n'est qu'une dilution du Rodin d'Eugène Sue. Que nous sommes loin de ces scènes austères ou riantes, mais vraies, de la vie cléricale, si bien décrites dans les *Courbezon !* Entre temps, M. Ferdinand Fabre a publié *Barnabé* et l'*Abbé Tigrane*. L'*Abbé Tigrane* est un roman sans intrigue amoureuse. Il n'y a dans l'action que des prêtres : quelques-uns sont présentés avec sympathie ; d'autres ne s'offrent à nous que sous les traits de la caricature. Dans *Barnabé*, l'auteur a décrit les mœurs de ces ermites des Cévennes qui, il n'y a pas un demi-siècle, sous le nom de « Frères libres de Saint-François, » gardaient les chapelles perchées sur le sommet des montagnes. Or, M. Fabre fait de tous ces ermites des goinfres, des libertins et des voleurs, ce qui est évidemment une exagération. En outre, l'auteur a beau dire que ces ermites n'ont rien de commun avec le clergé, leurs tours pendables n'en rejaillissent pas moins sur la religion dont ils ont revêtu les insignes.

Telles sont les productions les plus bruyantes et les plus brillantes de l'école réaliste, pendant ces dernières années. Inutile de parler du menu fretin.

Voici maintenant un aperçu sur les œuvres de quelques romanciers qui, sans être des réalistes absolus et des descriptifs interminables, tiennent cependant de l'école de M. Zola par certaines de leurs préoccupations et de leurs tendances. Le chef de ces réalistes mitigés qui ne repoussent ni l'idéal, ni l'émotion, ni les généreux sentiments, mais qui souvent les dénaturent ou les rapetissent, est Madame George Sand — morte en 1877. De George Sand, procèdent MM. Victor Cherbuliez, Octave Feuillet, Jules Sandeau, Amédée Achard, Ernest Daudet, Gustave Droz et d'autres d'une notoriété plus restreinte.

Pendant les six dernières années qui ont précédé sa mort, George Sand a donné *Pierre qui roule*, le *Beau Laurence*, *Mal-*

gré tout, Francia et *Flamarande*. De ces romans, un seul a fait du bruit : c'est *Malgré tout*. On a voulu voir dans un des personnages du livre, Mlle Carmen de Tortosa, le portrait de jeune fille d'une majesté aujourd'hui déchue et proscrite. Les allusions de Madame George Sand sont d'autant plus de mauvais goût que nul n'ignorait ses relations avec le Palais-Royal et que le malheur a toujours droit au respect On publie actuellement les œuvres posthumes de l'auteur de *Mauprat*. Ne parlons pas de la *Coupe*, un poème fastidieux, ni de *Lupo Liverani*, pastiche rationaliste d'un drame catholique de Tirso de Molina ; mais signalons, à vol d'oiseau, les *Contes de la Grand' mère*. Ces contes, de temps à autre, laissent passer des bouts d'oreilles, sur lesquels on lit : panthéisme, boudhisme, métempsycose, migration des âmes. Néanmoins, il en est dans le nombre, qu'on peut louer sans restriction. Le merveilleux du récit y cache toujours une leçon, et les bonnes fées, évoquées par George Sand, préconisent : celles-ci, l'amour du travail ; celles-là, les avantages de la vertu. D'autres révèlent aux enfants les secrets de la minéralogie, de l'entomologie et de la botanique, — tout comme les romans scientifiques de M. Jules Verne, *Cinq semaines en ballon, Le Capitaine Hatteras, De la terre à la lune, Cinq mille lieues sous les mers, Le Tour du monde*, etc., nous initient aux merveilles de la nature et aux découvertes du génie moderne. Cette fois, Madame George Sand fait oublier le débauché « Flamarande, » la démocrate « Francia » et le frivole « Laurence. » Lélia a presque disparu sous le respectable bonnet de l'aïeule.

Il y a peu à dire sur M. Victor Cherbuliez, sinon que ce romancier infatigable n'a pas trouvé suffisante la gloire qui lui revenait du *Comte Kostia* et du *Prince Vitale*. Il a fait successivement *Prosper Randoce*, qui est la réhabilitation du fils naturel; *Meta Holdenis* où l'adultère est excusé par l'amour ; l'*Aventure de Ladislas Bolski, Miss Rovel, Joseph Noirel* et *Samuel Brohl*, où des idées singulières sont souvent développées dans un style travaillé, cherché, léché, maniéré, qui n'est pas une des moindres singularités du romancier genevois. Ce serait, au surplus, un petit malheur, si, de temps en temps, M. Cherbuliez ne se croyait tenu à accabler de ses quolibets un culte qui n'est pas le sien et que les simples convenances lui font un devoir de respecter. *Samuel Brohl* toutefois est indemne de ce travers. Quant à *Joseph Noirel*, M. Cherbuliez n'a pas à tirer gloire de cette œuvre. Elle fait la part belle au socialisme et le dénouement fort immoral rappelle le dénouement des romans fatalistes de l'auteur de la *Salamandre*. M. Octave Feuillet, lui aussi, a, comme M. Cherbuliez, sacrifié quelquefois au mauvais goût du

jour. Ainsi le Musset des familles s'est laissé aller dans M. de *Camors* et *Julia de Trécœur* à remuer certaines passions malsaines. M. Octave Feuillet eût mieux fait de ne pas marcher sur les peu enviables brisées de M. Arsène Houssaye et de M. Adolphe Belot. Toutefois, il y a progrès. *Un mariage dans le monde* et les *Amours de Philippe*, sans être sans péché, témoignent d'un goût plus pur et d'idées plus convenables. Il y a même dans les *Amours de Philippe* des pages fort belles sur la vie de province et sur l'utilité de la noblesse campagnarde par ces temps de démocratisation à outrance.

On a surnommé M. Octave Feuillet le peintre de la vie mondaine. M Jules Sandeau est un peu de la même famille. Seulement l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière* se repose sur ses anciens lauriers. Nous n'avons à signaler de lui que *Jean de Thommeray*, histoire d'un enfant prodigue qui du libertinage allait glisser dans la malhonnêteté sans la guerre de 1870. Cette malheureuse guerre fut la chaudière d'Eson du gentilhomme breton. Elle le rajeunit et le transfigura. A la même école que MM. Feuillet et Sandeau, mais avec des visées moins aristocratiques, appartiennent M. Amédée Achard, l'auteur de la *Robe de Nessus* ; M. Ernest Daudet, M. Gustave Droz, le romancier plus que mondain de la *Vie parisienne* ; Xavier Aubryet, un charmant esprit que la peur d'être banal rend parfois faisandé ; Louis Enault qui s'est toujours fait un honneur de respecter la morale.

Mais, arrivons aux romans révolutionnaires. Nous appelons ainsi ces œuvres de haine écrites uniquement pour faire mentir l'histoire et réhabiliter ces époques néfastes : 93, 1830, 1848, 1870, 1871, c'est-à-dire la Terreur, le faux libéralisme, le socialisme et la commune. Victor Hugo peut être considéré comme le Grand-Lama des romanciers révolutionnaires. Sa dernière œuvre en prose — racontant un épisode des guerres de Bretagne et de Vendée — fait intervenir trois principaux personnages : le marquis de Lantenac, Gauvain et Cimourdain. Le marquis de Lantenac, c'est l'ancien régime, l'injustice, les ténèbres. Gauvain, renégat de la noblesse, représente la Gironde ; Cimourdain, renégat du clergé, personnifie la Montagne. Il va sans dire que de ce côté sont toutes les vertus, toutes les qualités, toutes les aspirations généreuses. C'est dans ce roman que M. Victor Hugo ose appeler les exécutions de la Terreur une « hémorragie nécessaire. » Il y remue les boues fétides de la Révolution — malheureusement avec une plume d'or. M. Jules Claretie, dans les *Muscadins*, poursuit le même but et soutient les mêmes sophismes. M. Hector Malot, dans l'*Auberge de Paris*, va encore plus loin : il réhabilite les hommes de la Commune. Innombra-

bles sont les romans de ce genre parus depuis 1871. Mais nous ne pouvons et ne devons citer que ceux qui ont une réelle valeur littéraire. Ce ne sont peut-être pas cependant les plus néfastes. Les romans populaires de MM. Erckman-Chatrian, faussement qualifiés de « nationaux, » offrent, à notre avis, plus de danger. Sous un vernis républicain, ces romans prêchent l'indiscipline militaire, la haine des supériorités sociales et le mépris des classes dirigeantes. Nous ne disons pas que les classes dirigeantes n'aient rien à se reprocher ; mais, est-ce en leur attribuant des vices qu'elles n'ont point ou en grossissant ceux qu'elles ont, que l'on corrigera ceux du peuple ? Allons donc !... C'est pourtant là le dernier mot des romans prétendus nationaux des auteurs de l'*Histoire du plébiscite*.

Au milieu de ces aberrations, une chose nous paraît consolante. C'est que si beaucoup d'écrivains libres-penseurs se constituent les apologistes des hommes et des doctrines de la Révolution, la littérature sérieuse ne manque pas de plumes honnêtes pour réduire à néant la légende révolutionnaire. Ainsi, M. Charles d'Héricault, dans *Thermidor*, la *Grande Nuit*, les *Cousins de Normandie ;* M. Quinton, dans *Un Gentilhomme de* 89, M. Charles Dubois, dans *Maître Ollivier ;* M. de Barthélemy, dans *Pierre le Peillarot* et l'*Affiquet de la marquise ;* M. du Boisgobey, dans les *Collets noirs ;* Madame Raoul de Navery, dans *Patira*, le *Trésor de l'abbaye* et le *Capitaine Roscoff ;* M. Barbey d'Aurevilly, dans le *Chevalier Destouches*, – et tant d'autres que j'oublie, ont, sans rien sacrifier des droits de l'imagination, vigoureusement et énergiquement rétabli sur son piédestal la vérité historique. Leurs œuvres ne sont pas égales, ni moralement ni esthétiquement parlant, mais elles ont toutes un cachet de sincérité qui s'impose, et toutes font également détester la Révolution. Je m'en voudrais de ne pas mentionner ici, à ce propos, un excellent roman de M. Albéric Second, les *Demoiselles du Rançay*, où sont peints de main de maître et pas flattés du tout les abatteurs de croix de mission et les faux libéraux de 1830. Signalons aussi les romans fort dramatiques de M. A. de Lamothe contre la Terreur de 93 et contre la Commune de 1871. Ces romans ont paru dans l'*Ouvrier*, feuille du meilleur esprit, qui s'adresse spécialement à l'atelier et à l'usine.

Il est temps, avant de finir, d'attirer un moment l'attention sur les romans religieux, les romans catholiques. La conversion récente de M. Paul Féval nous fournit une transition toute naturelle. Jusqu'ici, il faut bien l'avouer, le roman catholique, plein de bonnes intentions, ne paraissait pas se douter du grand rôle qu'il est appelé à jouer. En dehors de quelques glorieuses excep-

tions, les romanciers catholiques se défendaient comme d'un crime de décrire certaines passions de l'âme et, pourvu que leurs idées fussent irréprochables, faisaient bon marché de la forme, — comme si, dans le roman surtout, la forme n'était pas indispensable à l'idée. Déplorables tendances contre lesquelles on ne saurait trop réagir ! Un de nos plus savants collègues, M. Léon Gautier, a déjà bien souvent traité cette question — et il a eu raison, car c'est une question de vie ou de mort pour la littérature catholique. En effet, qu'importent vos bonnes intentions, si vos livres suintent l'ennui, s'ils ne disent rien à l'esprit, s'ils ne passionnent pas le lecteur. Ils ne seront pas lus — et c'est la destinée d'une foule d'auteurs catholiques qui n'ont pas compris que le catholicisme était assez fort, assez puissant, assez fécond pour vivifier toutes les branches de l'art et pour peindre, sans offenser en rien la morale, les diverses passions de l'âme humaine. M. Paul Féval nous en donne aujourd'hui un éclatant exemple. M. Paul Féval s'est converti, mais,comme le disait une femme d'esprit, il s'est converti de tout, excepté de son talent. Il avait l'invention, la vigueur, le mouvement, le feu sacré ou le feu profane, le diable au corps, l'originalité, la science dramatique et un style des plus pittoresques. Tout cela lui est resté avec cette heureuse modification que ses qualités exubérantes dégénéraient naguère aisément en défauts, tandis qu'actuellement sa bonne humeur s'est nuancée d'émotion, sa verve s'est augmentée d'un sincère sentiment d'indignation contre le mal, son imagination a gagné en profondeur, sa forme enfin, sans cesser d'être pittoresque et primesautière, s'est débarrassée des scories de mauvais goût et des broussailles encombrantes. C'est toujours Paul Féval, mais un Paul Féval retrempé, renouvelé ; il faisait rire ou pleurer, il fait encore pleurer ou rire ; mais il fait penser aussi. La sève coule en lui plus pure et plus généreuse. Lisez les *Étapes d'une conversion* et *Pierre Blot,* les deux œuvres de sa nouvelle vie — et vous verrez s'il y a la moindre exagération dans le portrait que nous venons de faire. Lisez surtout, dans les *Étapes,* le chapitre de la *Mort du père*. C'est empoignant, saisissant. M. Paul Féval n'a rien écrit de plus beau, et cela sans phrases, sans effets cherchés, tout simplement, tout véridiquement, avec l'esprit de son cœur. M. Paul Féval revoit et corrige ses œuvres anciennes. Il a déjà publié, dans cette catégorie, les *Contes de Bretagne*, la *Fée des grèves,* l'*Homme de fer, Frère Tranquille*, la *Fille du Juif-Errant*, le *Château de velours, Châteaupauvre,* la *Louve* et *Valentine de Rohan*. Ces œuvres sont aussi intéressantes que morales et marquent une étape nouvelle dans la littérature catholique.

L'impulsion d'ailleurs est donnée, et, tout à côté de M. Paul Féval, nous avons à citer des romanciers d'un véritable mérite : M. Charles Buet qui, dans le *Crime de Maltaverne* et dans ses *Légendes Savoisiennes*, s'est révélé maître ; MMmes Raoul de Navery, Mathilde Bourdon, Dorothée de Boden, Étienne Marcel, Zénaïde Fleuriot, Marie Maréchal, dont les œuvres gracieuses s'adressent spécialement aux jeunes filles ; Mme Julie Lavergne, qui conte si bien ; Jean Lander, dont les paysanneries bretonnes sont si vraies, si sincères et si chrétiennes ; M. Eugène de Margerie, qui fustige avec tant de verve les travers et les ridicules de la libre-pensée ; M. Antonin Rondelet, qui, dans l'*Oncle Ambroise*, a fait ressortir avec tant d'esprit les vices de la mauvaise éducation et les avantages de l'éducation chrétienne ; l'auteur enfin de la *Perle d'Antioche* et tous ceux qui, comme lui, ont pu cultiver avec bonheur un genre difficile dont l'incomparable *Fabiola* demeure incontestablement le chef-d'œuvre.

Tout à côté de la littérature religieuse proprement dite, il faut placer des romanciers d'un grand mérite qui, par leurs idées, leurs tendances et leurs œuvres, peuvent se réclamer du catholicisme. Voici, par exemple, Madame Augustus Craven, l'auteur de ces délicieuses productions qui ont nom le *Récit d'une sœur*, *Fleurange* et le *Mot de l'énigme*. Il y a, dans la façon dont Madame Craven présente ses personnages, quelque chose du chaste pinceau d'Hippolyte Flandrin. C'est un écrivain d'une rare élévation d'esprit, d'une grande délicatesse de sentiments et d'une véritable distinction de style. Dans un tout autre genre, mais toujours catholique, malgré ses écarts de plume, voici M. Barbey d'Aurevilly, l'auteur du *Prêtre marié* et de l'*Ensorcelée*. Ces deux romans sont d'une puissance d'imagination inouïe — et la littérature moderne n'offre peut-être, comme création, rien de comparable à l'austère figure de cet abbé de la Croix-Jugan, soldat de la féodalité catholique, qui s'est jeté dans la chouannerie comme dans une croisade, qui a été défiguré par les bleus et qui meurt tué par un de leurs partisans sur l'autel même, en disant la messe, à l'instar de saint Thomas Becket de Cantorbéry.

A la littérature catholique se rattachent encore, non par toutes leurs œuvres, mais par les principales, M. Charles Deslys, l'auteur de *Sœur Louise*, de la *Loi de Dieu* et de la *Dot d'Irène* ; Madame Claire de Chandeneux, qui s'est fait une spécialité des romans militaires ; M. G. de la Landelle qui s'est, à peu près, confiné dans le roman maritime ; M. Xavier Marmier enfin, conteur impeccable, qui ressuscite dans un langage si harmonieux et si pur, les traditions populaires de la Norvège, et qui, dans

les *Voyages de Nils*, sait si bien nous intéresser aux aventures d'un Jérôme Paturot allemand, lequel s'en est allé, lui aussi, à la recherche de la meilleure des Républiques et doit courir encore.

J'ai fini ma tâche, et pourtant je n'ai pas tout dit. Je n'ai parlé ni des conteurs à la mode, tels que MM. Mérimée, Quatrelles, Mérinos, Tourgueneff, Laboulaye, ni des romanciers qui, à l'exemple du prince Lubomirski, d'Henri Gréville et d'Augusta Coupey, se sont mis à écrire en français des romans russes ; ni de certaines plumes féminines qui, si elles ne sont pas à l'abri de critique, comme Gustave Haller, l'auteur du *Bleuet*, ne sont pas sans talent ; ni des traductions françaises des meilleurs romans anglais, allemands et italiens.

Mais le temps nous presse — et ceci d'ailleurs n'est pas une Étude du roman contemporain ; c'est un simple Rapport sur les productions les plus saillantes (en bien ou en mal) qui ont paru en ces dernières années. Nous croyons n'avoir rien oublié d'essentiel. Il nous reste à tirer la conclusion.

Les œuvres malsaines l'emportent de beaucoup sur les œuvres honnêtes et moralisatrices. C'est d'un fâcheux augure. Est-il vrai, comme a dit M. de Bonald, que la littérature soit l'expression de la société ? En ce cas, la société actuelle est bien malade, bien dévoyée, bien matérialisée, bien dépourvue d'idéal. Diderot écrivait un jour à l'athée Naigeon : « Ce ne sont pas les mauvais livres qui font les mauvaises mœurs d'un peuple ; mais ce sont les mauvaises mœurs d'un peuple qui font les mauvais livres ; ils sont comme les exhalaisons pestilentielles d'un cloaque. » Les mauvais livres, quoi qu'en dise Diderot, ne contribuent que trop à faire les mauvaises mœurs ; mais il n'en est pas moins certain que les mauvaises mœurs coopèrent essentiellement à la production des mauvais livres, et, sous ce rapport, le paradoxal encyclopédiste se rencontre avec le philosophe catholique. D'où l'on peut inférer que la littérature réaliste et révolutionnaire qui tend à prédominer de nos jours est la parfaite expression de notre « cloaque » social.

Mais au-dessus de ces hontes, il y a le Vrai, il y a le Beau, il y a le Bien. Et cette immortelle et rayonnante Trinité ne manque pas, vous venez de le voir, d'ardents et zélés adorateurs. Ceux-là, tôt ou tard, fermeront le « cloaque ; » mais il faut augmenter leur nombre, il faut surtout les encourager, et c'est là la double mission de la Société bibliographique universelle.

LES ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES

(EXPLORATIONS ET VOYAGES)

DEPUIS DIX ANS

Par M. Alexis DELAIRE, ancien élève de l'École polytechnique.

Il est particulièrement téméraire, quelles que soient les merveilles de notre temps, de vouloir faire le tour du monde en vingt minutes. Devant ce trop vaste panorama, il faudra bien borner nous-mêmes notre horizon, et choisir les points les plus dignes d'un rapide examen. En outre, malgré le caractère spécial de nos études, on ne peut ici faire à la bibliographie qu'une part minime. Ce ne sont pas sans doute les matériaux qui font défaut : l'abondance au contraire en est extrême. Mais pour ce qui concerne les découvertes et les voyages, l'intérêt gît moins dans les relations imposantes et quasi-officielles, rédigées à loisir ou tardivement publiées, que dans les bulletins envoyés au jour le jour, datés des étapes mêmes du parcours, transmis à travers les hasards et enregistrés par les mille organes de la presse. Notes aux académies ou aux sociétés savantes, correspondances de journaux et lettres familières, tous ces documents que recueille la curiosité publique, rendent en quelque sorte l'action présente à nos yeux bien avant que le récit méthodique nous en parvienne. Les négliger ou les énumérer serait également impossible : il faudra donc le plus souvent les analyser sans les nommer. Cela dit, nous partirons sans plus tarder pour la côte de Zanzibar.

I

L'Afrique était naguère, pour la Géographie, la vraie *terra incognita*, et les petits manuels de notre enfance nous la représentaient volontiers comme un immense désert, aride et brûlé, une sorte de continent saharien. On avait oublié jusqu'aux traditions recueillies par les Portugais ou les missionnaires du dernier siècle, et l'on s'est étonné parfois d'en retrouver l'exac-

titude approchée sur tel globe oublié dans nos musées, sur telle carte enfouie dans nos archives. Il y a vingt ans à peine que Livingstone, Speke, Burton, Grant et Baker ont atteint les grands lacs de l'Afrique équatoriale, mais c'est seulement depuis dix ans que les reconnaissances ont pu être faites avec précision et que la traversée du continent s'est effectuée, près de l'équateur, de l'un à l'autre océan. Il faudra peut-être un siècle encore pour étudier et décrire le sol, les productions et les habitants, mais du moins le problème de la géographie africaine est résolu dans ses termes généraux, et nous connaissons le régime hydrologique, c'est-à-dire le partage des eaux entre le Nil, le Zambèze et le Zaïre ou Congo.

L'une des plus larges parts de ces conquêtes est due au Dr Livingstone. A la fois médecin et missionnaire, il a consacré plus de trente années à parcourir l'Afrique australe, le bassin du Zambèze et le pourtour des lacs méridionaux. Arrivé en 1840, il fit en 1852 la première traversée de Saint-Paul de Loanda à Quilimané, et la narration qu'il a publiée est demeurée comme un modèle. En 1858, il reconnaît le Zambèze inférieur, le Chiré, découvre le Nyassa que les Portugais n'avaient pas ignoré et que notre grand d'Anville avait figuré sur ses cartes. C'est en 1865 qu'il repartit pour sa troisième et dernière expédition. Il se proposait à la fois de remplir la lacune entre le Nyassa Maravi et le Tanganyika, aperçu par Burton et Speke en 1858; d'opérer la reconnaissance de ce lac, et de rechercher, suivant sa théorie favorite, les sources du Nil vers le N. O., par une communication entre les lacs méridionaux et ceux du nord. Des déserteurs de son escorte révoltée apportèrent la nouvelle de sa mort que rien ne vint démentir pendant plusieurs mois. Enfin une lettre de 1867, datée de Bemba, le montra toujours à l'œuvre au milieu de la région lacustre, constatant par lui-même que l'écoulement du Tanganyika ne se fait pas vers le nord. Bientôt sans ressources, il fut contraint d'attendre à Ujiji une mission de secours. Quelques efforts officiels demeurèrent sans résultat immédiat et furent devancés par cette curieuse expédition organisée par un journal américain. M. Stanley, du *New-York Herald*, rejoignit Livingstone et resta près de lui pendant quatre mois. En août 1872, cependant, l'infatigable explorateur se remettait en marche vers le S. O. pour revenir presque aussitôt vers l'est, à travers la région des fièvres, et succomber à leur atteinte le 27 août 1873. Sa dépouille, transportée à Zanzibar et en Angleterre, fut reçue avec de grands honneurs. Ses derniers journaux de voyage ont été en partie publiés par ses fils.

Les interprétations diverses du texte de Ptolémée faisaient souhaiter vivement une exploration continue du Haut-Nil. Notre compatriote Lesaint, dont le départ semblait justifier tant d'espérances, succomba dès janvier 1868, sans avoir beaucoup dépassé Khartoum et le fleuve Blanc. Sir Samuel Baker, accompagné de Lady Baker, commença, en 1872-73, cette série d'expéditions militaires par lesquelles l'Égypte prend peu à peu possession de la région des grands lacs jusqu'à l'Équateur, et veut étendre aux limites naturelles du bassin du Nil les frontières de l'empire des Pharaons. Le colonel Gordon, à plusieurs reprises, a continué l'œuvre de conquête. A son tour Emm. Linant, qui devait mourir si jeune à la peine, a aussi traversé d'épaisses forêts vierges et remonté le Nil qui s'étale sur une largeur de 400 à 500 mètres, entre des rives couvertes de papyrus et de nénuphars. Il s'avança jusqu'à la résidence du roi Mtésa, où il rencontra Stanley. Par ses villages et ses collines, l'Ouganda rappellerait assez l'Italie; seulement ici les hommes ne s'occupent guère que de leurs troupeaux et laissent aux femmes tout le travail de la terre. Plus récemment, Romolo Gessi a opéré la circumnavigation du lac Albert, et un steamer égyptien reste en station près des rivages bordés de forêts sur leurs bas-fonds et encadrés de hautes montagnes. Tandis que les colonels Purdy et Mason conduisent encore les troupes khédiviales dans le For et sur le Louta Nsigé, MM. Wilson et O'Neil[1] fondent les missions de l'Église établie sur le Victoria Nyanza.

Vers l'ouest l'Égypte recule aussi ses frontières, par l'annexion du Darfour, presque jusqu'au Ouadaï. C'est encore une région que de récents itinéraires nous ont mieux fait connaître. Le Dr Nachtigall, venu à Tripoli pour le soin de sa santé, reçut la mission officielle d'aller remercier le sultan du Bornou de l'accueil fait jadis à Barth et à Vogel. Une première course ne le conduisit d'abord qu'à la grande oasis de Tibesti, habitée par les Tibbou ou Téda, sauvages barbares et cruels. Revenu à Mourzouk, il repart en 1870, parvient à Kouka et fait plusieurs courses entre le lac Tchad et le Nil, notamment au Bodélé en suivant le lit aujourd'hui desséché d'une longue dépression inférieure au Tchad et reliée avec le Bahr-el-Gazal. C'est en parcourant le Borkou, le Baghermi, le Fittri, que le Dr Nachtigall regagna le Kordofan et l'Égypte.

C'est aussi par la route du Nil que le Dr Schweinfurt avait recueilli les curieux matériaux de son grand ouvrage, *The*

[1] M. O'Neil, malheureusement engagé dans les querelles des indigènes, a été massacré. M. Mackay s'est dévoué pour le remplacer.

Hearth of Africa, publié en 1874. Il avait pénétré chez les Nyam-Nyams, peuplades sauvages de petite taille, sans autres animaux domestiques que des chiens et des poules ; aussi cannibales d'ailleurs que leurs voisins les Mombouttous qui, plus avancés, ont réduit en esclavage la tribu naine des Akkas, savent travailler les métaux et possèdent sur leur territoire une riche végétation de palmiers, de bananiers et de cannes à sucre. C'est à cette même race que se rattachent sans doute, non-seulement les Pahouins du Gabon étudiés par l'amiral Fleuriot de Langle, mais aussi les féroces Osyéba, qui ont arrêté sur l'Ogowé la courageuse tentative du marquis de Compiègne. En 1875, M. Savorgnan de Brazza, continuant ce que le Dr Lenz avait commencé, a remonté l'Ogowé jusqu'aux cataractes de Doumé, à 480 kil. en ligne directe du cap Lopez ; et M. Marche, son hardi compagnon, a été encore à près de 100 kil. au-delà. En ce point, le fleuve vient du S.-S.-E. Sert-il d'écoulement à de grands lacs, ou se relie-t-il avec le Zaïre, les rapports des indigènes ne sont pas d'accord à cet égard. Sans doute, les deux fleuves sont proches ; mais la différence notable entre les dates de leurs crues empêche de croire à une communication directe. Par cette autre voie nous sommes ainsi ramenés sur les hauts bassins des fleuves équatoriaux. Aussi bien est-ce là le théâtre des deux plus mémorables expéditions, celles de Cameron et de Stanley.

Le lieutenant Verney Lovett Cameron avait déjà tenté, en même temps que le lieutenant Grandy, une expédition qui partant de la côte occidentale avait perdu deux de ses membres et n'avait pas eu plus de succès que la tentative allemande du Dr Güssfeld, arrêtée aussi dans la région malsaine qui précède le plateau central. Plus heureux dans sa nouvelle entreprise, Cameron explora les rives du Tanganyika (altitude 826 m. ; long. N.-S. 670 kil. ; largeur E.-O. 50 kil.) que Burton et Speke avaient touché en 1858. Il reconnut que la Loukouga est un déversoir intermittent du lac vers le Loualaba ou Congo. Nyangwé, que Livingstone avait aussi atteint, ne put être dépassé par Cameron. Forcé d'abandonner le Loualaba, il a du moins constaté que le courant s'infléchit vers l'ouest. Revenant lui-même vers le sud par la route des Pombeiros, il a suivi la Lomani à Kilema ; c'est le point où les Musulmans de Zanzibar viennent trafiquer avec les Portugais de la côte occidentale. De là, Cameron se porta directement à l'ouest sur Katombela, effectuant ainsi, pour la première fois sous cette latitude, la traversée continentale. Cette région, par le développement de ses fleuves navigables, s'ouvrirait aisément à la civilisation, et le lieutenant

Cameron propose à cet effet de creuser un canal qui relierait le Zambèze au Zaïre en ouvrant une voie fluviale de la mer des Indes à l'Océan atlantique. Les Portugais, de leur côté, cherchent à unir la côte d'Angola aux possessions de Mozambique, par les bassins du Coanza et du Cunéné, puis du Zaïre et du Zambèze.

Il était réservé à Stanley de lever les derniers doutes en suivant le cours entier du fleuve qui sous les noms de Loualaba, de Zaïre et de Congo porte à l'Atlantique le trop plein du Tanganyika. Parti de Bagamoyo (15 nov. 1874), il arriva en trois ans (8 septembre 1877) à Bomma. A la tête de 350 soldats indigènes, il avait atteint en 100 jours de marche le Victoria en combattant quelques tribus. Il reconnut les plus grands affluents, notamment la Kadjera ou Nil Alexandra. Bien reçu par Mtésa, il conduisit une colonne à l'Albert Nyanza, à travers les cols de montagnes élevées et non loin du Mont Gambaragara, dont les populations semblent se rattacher à la race blanche. En revenant à Ujiji, Stanley put constater que le Nil s'alimente réellement par le lac Alexandra et ses hauts tributaires. Après avoir effectué la circumnavigation du lac Tanganyika, il s'avança à Nyangwé sans avoir de lutte à soutenir. Plus heureux que ses devanciers, il put suivre enfin le Loualaba, mais au prix d'incessants combats, toujours meurtriers, où 5 à 6,000 cannibales, armés de flèches empoisonnées ou de mauvais fusils, s'unissaient pour assaillir la petite troupe. Enfin, après le trente-deuxième combat, Stanley se trouva au milieu de populations plus accessibles. Aux grands empires despotiques de la région orientale, qui comptent chacun quelques millions de sujets et que les missionnaires devront conquérir, succèdent, vers la côte occidentale et jusqu'aux bouches du Congo, des tribus plus divisées auprès desquelles le commerce sera le plus puissant agent de civilisation. L'expédition avait dû franchir soixante-deux cataractes, tourner des chutes de vingt-cinq pieds ou de furieux rapides, et résister à la fois à la famine et aux maladies. L'identité du Zaïre et du Loualaba est désormais démontrée [1]. Ces rivières splendides atteignent parfois jusqu'à plusieurs kilomètres de largeur; elles se développent au moins sur 1,400 milles de longueur à travers un bassin de 860,000 milles carrés, couvert de richesses naturelles, houille, métaux, café, sésame, arachide, riz, canne à sucre, caoutchouc... Si, comme les rapports indigènes le prétendent, une série de lacs relient l'Alexandra et le haut Nil au Tanganyika et par là au Zaïre, une

[1] Par suite d'un vœu récent, acclamé à la fois en France et en Angleterre, ce fleuve aux noms multiples s'appellera désormais le Livingstone.

voie fluviale de 7,500 kilomètres coupe ainsi l'Afrique de l'Atlantique à la Méditerranée [1].

Après ces merveilleux voyages si féconds en résultats, serait-il juste d'omettre même la mention de succès moins brillants ? Et ne devons-nous pas, au moins, rappeler ici le séjour de notre compatriote, M. Bonnat chez les Aschantis, sa reconnaissance du fleuve Volta et son entrée à Salaga, centre important pour le commerce ; — les aventures hardies de M. Paul Soleillet cherchant à jalonner, par les oasis du Touat et Inçalah, une route d'avenir entre le Sénégal et l'Algérie ; — les recherches de M. Carl Mausch entre le Zambèze et le Transwaal, et sur les curieuses ruines du pays de Sofala, qui ne sont sans doute que les vieilles constructions arabes antérieures à l'arrivée des Portugais, quoiqu'on ait cru y voir les restes de l'ancienne Ophir ; — les travaux de M. Masqueray sur les grandes nécropoles du Mont Chelleya et sur les vieux usages chrétiens, les fêtes de Noël et des Rogations, qui ont résisté chez les Berbères de l'Aouras à douze siècles de domination musulmane ; — les mésaventures de M. Largeau et de ses compagnons, qui, ne pouvant pénétrer comme M. Duveyrier dans le Sahara, étudient du moins dans les basses oasis, les Mélano-Gétules ou les Beni-Mzab, ou encore les stations de l'âge de pierre aux environs de Wargla ; — les diverses courses de l'infatigable Gerhardt Rohlfs, et surtout son expédition lybienne entre l'Égypte et le Fezzan, où, vaincu par le climat, il ne put guère dépasser l'oasis de Dakhel ; — le zèle des sociétés évangéliques dans l'Afrique orientale et notamment le rétablissement de la mission de l'évêque Mackensie à Livingstonia sur le Nyassa, avec une école d'agriculture ; — l'exploration scientifique de Madagascar, commencée en 1865, achevée en 1870 par M. A. Grandidier, qui a pu, malgré l'hostilité peu dissimulée des Owas, étudier le sol, les productions et les habitants, et qui a consigné les résultats multiples de son voyage dans une magnifique publication à laquelle ont concouru déjà MM. A. Milne Edwards, Fischer, Sauvage, Oustalet, Vaillant, etc. ; — les deux expéditions militaires faites par les Anglais contre Théodoros et contre les Aschantis, auxquelles étaient attachés MM. Markham et Gerhardt Rohlfs. La première a donné lieu à des relations importantes, à des cartes officielles, d'après les levés des officiers et avec les itinéraires de l'armée. Elle a motivé la publication si désirée d'une partie des riches matériaux que MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie ont rapportés

[1] Moins de cinq mois après son retour, Stanley publiait la relation de son voyage. *Through the dark Continent ;* 2 vol. in-8°.

de leurs longs séjours en Éthiopie. On ne peut que souhaiter de voir ces précieux documents entièrement mis au jour.

Enfin, sur la généreuse initiative de S. M. le roi des Belges, a été fondée, en 1876, une Association internationale pour l'exploration de l'Afrique et la suppression de la traite par l'ouverture du continent au commerce régulier. L'Association, représentée par un comité exécutif, a déjà réuni des ressources et adopté un plan. Au lieu d'entreprendre des expéditions officielles, elle encourage et subventionne les voyageurs isolés; et, à l'effet de faciliter leur tâche, elle organise des stations de refuge et de ravitaillement qu'elle poussera de plus en plus loin sur les routes de l'intérieur. Cette œuvre a déjà eu ses martyrs qui ont succombé dès leur arrivée, mais d'autres ont pris leur place et les dévouements ne feront pas défaut.

Avant d'abandonner la terre d'Afrique, saluons de nos vœux ceux qui partent pour lui arracher encore quelque secret : M. Frewen qui remonte le Zambèze et veut rejoindre le lac Bangouelo; — M. Soleillet qui vient de quitter Saint-Louis pour atteindre le Bambouk[1]; — M. de Semellé qui se propose de suivre le Niger, le Benoué et la Chari, pour pénétrer dans le Soudan; — les missionnaires qui vont retrouver les PP. Charmerant et Deniaud pour fonder les missions françaises sur le Victoria et le Tanganyika; — et surtout le jeune abbé Debaize qui, bien préparé par des études spéciales et pourvu de ressources officielles, partira lui aussi de la côte de Zanzibar pour traverser le continent[2]. A tous souhaitons le succès, car leur pacifique conquête est entreprise au nom du travail et de la religion.

II

Dans l'Afrique équatoriale, c'est le régime hydrologique que les récentes explorations nous ont dévoilé : dans l'Asie centrale, c'est le relief orographique qui a été l'objet des dernières investigations.

En arrière des remparts granitiques de l'Himalaya, « séjour de neiges, » se dressent deux autres chaînes presque parallèles, le Karakorum et le Kouenlou, celle-ci plus ancienne géologi-

[1] M. Soleillet revenu de sa course heureuse à Ségou, repart de Saint-Louis pour Tombouctou et Alger.

[2] L'abbé Debaize effectue la première partie de son programme : l'exploration des 150,000 kil. carrés de pays inconnu qui s'étend entre les massifs montagneux du Kénia et le lac Victoria.

quement. Elles enserrent la haute vallée de Kachmyr et l'énorme plateau du Tibet, dont la longueur atteint 700 lieues et l'altitude moyenne 4000^{m}. Le nœud commun de ces chaînes vers l'ouest est un massif que traversait le commerce du moyen-âge et dont on avait oublié la route, le Pamir, « toit ou coupole du monde.» Il forme, d'après le rapport du colonel Kostenko, entre les possessions anglaises et les avant-postes russes, une barrière de 4000^{m} d'altitude, dominée par un entassement de montagnes dont les cîmes souvent neigeuses dépassent 7000^{m} et qui enferment le bassin sans écoulement du Karakoul (Lac noir). Les eaux y sont saumâtres, les pluies rares, les grêles fréquentes, et la neige y tombe même en été. De là partent au nord les monts Bolor, à l'ouest l'Indoukoush. Les Anglais ont exploré, en 1872 et 1873, cette dernière chaîne et le cours de l'Oxus, tandis que les Russes, en s'annexant récemment le Khokand, ont atteint le revers septentrional du Pamir. Les deux nations se sont ainsi rencontrées dans le Turkestan oriental. Cet État qui avait échappé à la domination chinoise en 1863, a su conserver son indépendance tant qu'a vécu Yacoub-Bey, le « défenseur de la foi.» Diverses missions anglaises, depuis celles de M. Johnson à Khotan et de M. Hayward à Yarkand (1867-68) jusqu'à celle de sir Douglas Forsyth, suivi de M. Bellew et du colonel Gordon, ont fait connaître la Kashgarie et la grande rivière de Yarkand. C'est une sorte de paradis au sortir des masses montagneuses arides et glacées : toute la plaine de Tarim est parée de bois, de cultures et de prairies ou d'exploitations minières, parsemée de villes populeuses qui rivalisent par leurs écoles, leurs hôtels et leur commerce avec nos cités européennes. Aujourd'hui cette province sans chef retombe sous la domination des Chinois, mais les Russes se sont assuré la possession des frontières indécises du Thiang-Chang, entre le Turkestan et le Céleste Empire.

Depuis un quart de siècle, la Russie, avec la constance ordinaire de sa politique, a étendu sa domination sur les bassins du Jaxartes et de l'Oxus. Ce n'est après tout qu'une reprise des antiques combats que se livraient déjà dans ces plaines, il y a quatre mille ans, Iraniens et Touraniens. Aujourd'hui Khiva, qui, en remplaçant Ourghendj si florissante au XIe siècle, a été le siège du Khanat puissant des Turks-Ouzbeks, subit elle aussi le protectorat de la Russie. Tout dernièrement le Khokand « l'agréable » est devenu sous son ancien nom de Ferghanah (pays de passage) une province du Turkestan russe [1]. C'est une

[1] L'ensemble des récentes conquêtes de la Russie présente, sur une surface double de la France, une population égale à celle de la Suisse.

dépression ouverte à l'O. sur la vallée du Syr-daria, agricole au sud et pastorale au nord. Signalons, faute de temps pour les analyser, la relation de M. Schuyler de Tachkend à Samarkand et à Bokkara; les voyages de MM. Kouropatkine et Ujfalvy dans le Ferghanah et à Samarkande; les rapports de MM. Bogdanow, Middendorf, Baum et Jacobi sur la région aralo-caspienne, les variations de niveau des deux mers et les changements dans le cours de l'Oxus, affluent de la Caspienne jusqu'au XVIe siècle; enfin les recherches du major Wood qui, en s'appuyant sur un passage de Strabon, suppose que la Caspienne était jadis partagée en deux lacs et que le Volga portait alors ses eaux à la mer d'Azof. Il y a là de curieuses études à poursuivre, et d'autant plus intéressantes qu'elles se rattachent au projet de relier la mer d'Azof et la Caspienne par la canalisation du Kouma Manytch, en même temps qu'on ramènerait l'Oxus dans son ancien lit.

Le Tibet a été aussi l'objet d'explorations importantes. D'abord M. Montgommerie et le colonel Walker ont envoyé de l'Inde des lettrés indigènes, des Pandits, qui ont relevé une longue chaîne de lacs à 4800m d'altitude. Malgré les lenteurs d'une marche pour laquelle les moutons étaient les seules bêtes de somme, ils ont pu suivre la vallée, de Ladak à Lhassa, sur une étendue de 2000 kilomètres, en descendant une partie du haut Bramapoutre. Déjà l'abbé Desgodins avait visité les populations inhospitalières échelonnées sur les pentes du Tibet, au S. E. vers la Chine et l'Indo-Chine. Déjà aussi l'abbé Armand David, dans ses voyages réitérés à travers la Chine, avait touché les confins de cette région; mais les résultats de ces explorations, qui rappellent les travaux de nos grands missionnaires du XVIIe et du XVIIIe siècle, ont surtout trait aux sciences naturelles. De son côté, Ney Elias a parcouru la Mongolie (72-73) : parti de Pékin, il se porta à l'ouest, au milieu de plaines herbeuses, traversa les vallées et les rochers du Gobi, avec leurs rares campements mongols; chercha inutilement les ruines de Karakorum, la célèbre capitale de Gengiskhan, détruite en 1289 et qui, d'après les Jésuites et d'Anville, devait être sur l'Onghin, d'après Rémusat et le colonel Yule, sur l'Orkhon; enfin, longeant les cantons arides de l'Altaï où chevaux et ânes errent à l'état sauvage, il rejoignit la Dzoungarie et les frontières russes. Le colonel Przéwalski lui aussi avait à plusieurs reprises traversé quelques districts de la Mongolie, de 1871 à 1873, visitant le lac salé de Dalaï-nor, le haut fleuve Hohang-ho, les sommets de l'Ala-Shan (3500m), le monastère lamaïque de Chobsen, le Kou-Kou-nor dont les rives sont la patrie de la rhubarbe, la région

montagneuse d'où descend le Yang-tse et où se rencontrent d'immenses troupeaux de yacks avec le célèbre mouton de Marco Polo, l'*ovis argali*. Enfin parti en 1876 pour un nouveau voyage, le col. Przévalski a pu atteindre (1877) le Lop-nor, sorte de sebkra dont l'altitude est de 750m et dont les bords sont hantés par les chameaux sauvages. Aux dernières nouvelles, le voyageur espérait rejoindre Lhassa pour prendre sa route de retour par le Tibet et le Kashgarie.

Mais de tous les ouvrages récemment publiés sur la Chine et l'orographie de l'Asie, l'un des plus importants sans aucun doute est celui de M. le baron de Richthofen. Les trois volumes qui restent à paraître donneront les observations du voyageur sur les populations et les ressources du pays. Le premier, seul publié, est une introduction magistrale consacrée à une description à la fois géographique et géologique. Pour le savant explorateur, la Chine est un grand bassin des mers tertiaires, limité par le Tibet, le Pamir et l'Altaï, et dont les derniers fonds, marqués encore par de nombreux lacs, forment la Kashgarie orientale et le Gobi. Nul mieux que M. de Richthofen n'a montré l'ancienneté relative et le rôle actuel des grands massifs montagneux qui, autour du Kouenlou, forment le nœud orographique du continent.

Bien que nous soyons obligés de nous borner aux traits principaux d'un trop vaste tableau, nous ne pouvons négliger entièrement cette presqu'île, longtemps impénétrable de l'Indo-Chine, à l'extrémité de laquelle s'étend aujourd'hui l'une de nos colonies. Tandis que les Anglais tentaient de s'ouvrir une route commerciale vers le nord du Barma, il nous était naturel de chercher à atteindre le Yun-nan, en remontant le Mé-kong depuis la Cochinchine, à travers le Cambodge, divers territoires indépendants et le Laos. L'expédition, commandée par M. de Lagrée et à laquelle étaient attachés F. Garnier, Louis de Carné et M. Delaporte, partit de Saïgon le 5 juin 1866. A 920 milles de la côte, elle parvint à Luang-Pha-hang et arriva le 23 décembre 1867 dans la capitale du Yun-nan. L'insurrection des Mahométans contre les Chinois empêcha M. de Lagrée de remonter directement vers le haut bassin du Mé-kong ; obligé de faire le détour du Yang-tse-Kiang il mourut dans le trajet, et Francis Garnier ramena l'expédition. Une magnifique publication parue, en 1871, donne tous les résultats de cette longue reconnaissance pendant laquelle dix mille kilomètres ont été parcourus dont quatre mille à pied et le reste en bateau. Une riche moisson de renseignements ethnographiques a été recueillie, mais on a constaté l'impossibilité de se servir du fleuve comme voie

navigable, à cause de ses rapides. Aussi, en 1872, dut-on reprendre la tentative, sous la direction de M. Delaporte, par le fleuve du Tonking. On aurait traversé ainsi un vaste pays ouvert seulement à nos missionnaires, presque indépendant entre le Céleste Empire et les royaumes de Cochinchine, et coupé, du Yun-nan jusqu'au golfe, par un grand fleuve inexploré. En même temps Francis Garnier eût remonté le Yang-tse-Kiang. Mais à ce moment (1873) un négociant français, M. Dupuis, qui dès 1868 faisait le commerce avec la Chine à travers ces contrées, réclama la protection de la France contre la cour de Hué ; une petite expédition fut organisée et coûta la vie à Francis Garnier.

Depuis cet événement il n'y a guère à noter que les fructueux voyages du Dr Harmand qui a étudié le bassin du Sé-Moun avec le curieux plateau entre Bassac et Ato-peu, et qui a franchi la ligne de partage des eaux entre le Mé-kong et les rivières de la Chine par deux cent cinquante mètres d'altitude.

Il me faut quitter l'Asie sans parler ni des voyages de MM. Munziger, de Maltzan et Halévy en Arabie chez les descendants des Himyarites, de ces antiques races royales antérieures à l'islamisme, — ni des publications de l'état-major anglais pour la géodésie, la cartographie et le recensement de l'Inde, — ni des travaux de l'état-major russe dans le bassin de l'Amour, — ni des missions de l'abbé Dallet qui a dressé une carte de la Corée, — ni de la navigation du savant Nordenskjóld qui, au retour de ses expéditions arctiques, a remonté le Jénisséï en traversant, même à de très hautes latitudes, tantôt de magnifiques forêts inexploitées, tantôt des terres aussi fertiles que les terres noires de Russie, — ni du Japon dont la constitution féodale s'est modifiée si profondément au contact de la civilisation occidentale pour laquelle ce peuple intelligent montre un engouement dont l'avenir sera juge, — ni enfin des missions scientifiques de M. Tchihatchef et du duc de Luynes en Asie Mineure et en Palestine, que je ne cite que pour ordre, car elles se rattachent plutôt à l'archéologie.

III

Pendant les dix années que nous passons en revue, les expéditions polaires ne se sont pas ralenties. C'est d'abord la *Germania*, qui en 1868 atteint 81°5', la plus haute latitude à laquelle un navire soit parvenu, et qui revenu sans grand résultat repart l'année suivante sous le nom de *Hansa*, avec une autre

Germania. Le 29 juillet, par 75° 4', les navires sont séparés par l'un de ces épais brouillards que Pythéas appelait *spongieux ;* le 10 août la *Germania* est prise dans les glaces qui forment une bordure de 16 kil. le long du Groenland oriental. Obligé d'hiverner, l'équipage pousse en traîneau des reconnaissances jusqu'à 77° à travers des fiords profonds, encadrés de montagnes de 4,000 mètres ; le 24 avril 1870, la mer devenue libre permet enfin le retour. Quant à la *Hansa* brisée au mois d'octobre précédent par les glaces, l'équipage réfugié sur un radeau de glaces avait réussi à atteindre la côte S. O. du Groenland.

Beaucoup d'autres petites expéditions, à la fois commerciales et scientifiques, furent entreprises par les Allemands, les Anglais et les Norvégiens dans cette année 1869, pendant que Gustave Lambert cherchait à parfaire ses coûteux préparatifs. Il voulait passer par le détroit de Behring et chercher, au N. de la Sibérie, la mer libre entrevue vers 71° L. par l'amiral Vrangel en 1822, par Kane en 1853-54, par Hayes également au Canal Kennedy en 1861. La mort de G. Lambert, tué à Buzenval, vint arrêter une tentative déjà compromise et que les efforts de MM. Ambert et Pavy n'ont pu faire revivre.

En 1871 aussi partait de New-York le *Polaris* qui, au 27 août, franchissait le Smith-Sound, touchait bientôt au cap Lieber, point extrême de l'expédition de Hayes. Après avoir reconnu un nouveau canal, le canal Robeson, les explorateurs atteignirent, le 3 septembre, 82° 16'. Partout ils avaient rencontré, souvent même en troupes, le bœuf musqué avec le lièvre et sur plus d'un point des indices de la présence de l'homme. Pendant l'hivernage à Thank God, par 81° 38', mourut celui qui était l'âme de l'expédition, le courageux Hall. Le retour s'effectua en août 1872, non sans péril, car le navire fut brisé près de l'île Northumberland et les hommes de l'équipage durent être isolément recueillis par des baleiniers.

Presque chaque année, l'infatigable professeur Nordenskjold renouvelle quelque expédition polaire ; en 1871 au Spitzberg, d'où il se proposait de monter en traîneau jusqu'à 85° ; en 1873 au Groenland d'où il rapporta les plus curieuses observations sur les flores fossiles et sur les masses de fer météorique ou éruptif de l'île de Disco ; en 1874-75 à la mer de Kara, à la Nouvelle-Zemble et aux grands fleuves sibériens, le Yénissei et l'Obi.

L'expédition autrichienne mérite une mention spéciale. Déjà en 1870, MM. Payer et Weyprecht avaient constaté l'influence du gulfstream à l'orient du Spitzberg. Ils voulurent en profiter en 1872-74 pour longer la Sibérie, chercher la mer libre et

rejoindre le détroit de Behring en deux ou trois campagnes. Mais aux prises avec des difficultés inouïes, le *Tegethoff*, bien loin de dériver à l'est, suivit dans sa périlleuse odyssée le méridien de la Nouvelle-Zemble, découvrit à 5° au N. les terres de François-Joseph et s'arrêta à 79° 51', tandis que les hardis officiers allaient planter leur drapeau au cap Fizely par 82° 5'. D'après eux, rien ne prouve l'existence de la mer libre, et les apparences changeantes dépendent d'accidents variables chaque année.

C'est par la route américaine du Smith Sound que s'avançaient l'*Alert* et la *Discovery* parties de Portsmouth le 29 mai 1875. La *Discovery* hiverna par 81° 44', près l'île Bellot, sous une nuit de cent vingt-sept jours, d'octobre à mars ; l'*Alert*, par 82° 27' aux limites des terres polaires, avec une nuit de 142 jours. La température s'abaissa à 58° et jamais hivernage ne fut plus dur, malgré les distractions théâtrales ménagées pour soutenir le moral de l'équipage. L'*Alert* s'avança au N., au-delà du point atteint par Parry, jusqu'à 82° 48' ; la *Discovery* poussa vers le Groenland, et au printemps on fit partir en traîneaux trois expéditions, qui eurent à déployer la plus grande énergie pour lutter contre la fatigue et le scorbut : le lieutenant Aldrich, à l'ouest, vers l'océan polaire, en suivant les côtes de la terre de Grant jusqu'à 82° 10', point où le littoral incline au sud ; — le lieutenant Beaumont à l'est vers le Groenland jusqu'à 82° 54', où la côte tourne au sud ; — le lieutenant Markham directement au N. En s'avançant au milieu de l'amoncellement des glaces à raison de un kilomètre par journée de dix ou douze heures, la vaillante cohorte put atteindre 83° 20' 26", la plus haute latitude à laquelle on soit jamais parvenu. Là s'étendait un océan sans limite de glaces anciennes, l'océan paléocrystique. Le retour, des plus rudes, ne put s'effectuer que grâce au dévouement du lieutenant Parr, après soixante-douze jours de marche et neuf cent kilomètres de parcours. En résumé, le Smith Sound paraît à son tour condamné.

Aujourd'hui les deux navires vont entreprendre une nouvelle campagne arctique. En même temps M. Nordenskjold se dirige vers la Nouvelle Zemble et le détroit de Behring ; les Américains reprennent la route du Smith Sound [1], et les Hollandais, à leur tour, entrent en ligne. Espérons que tant d'efforts incessamment renouvelés donneront enfin la solution des nombreux problèmes de géographie physique et de météorologie dont les régions arctiques conservent encore le secret.

[1] La *Jeannette*, de M. J. G. Bennett, se prépare à franchir le détroit de Behring, pour rechercher une route du Pacifique à l'Atlantique.

IV

Après avoir signalé, dans cette revue rapide de l'univers, les points de vue les plus intéressants, je ne puis que rappeler en passant: — les traversées de l'intérieur de l'Australie effectuées par MM. Warburton, Forrest et E. Giles dont les relations nous ont peu appris sur ces déserts plus arides et moins variés que le Sahara, — les reconnaissances de M. Miklouko Maklaï dans la Nouvelle-Guinée, — les études de M. Wallace sur les Iles de la Sonde, qui par leurs races, leur faune, comme par la grande coupure de leur soubassement sous-marin, se rattachent les unes à l'Asie, les autres à l'Océanie, — les beaux travaux de M. de Quatrefages sur le peuplement tout moderne de la Polynésie ; — les relations de M. Jules Garnier et de M. Paul Cave sur notre colonie de la Nouvelle-Calédonie si intéressante par la beauté de son climat, — la croisière de la *Novarra* et la description de la Nouvelle Zélande par M. de Hochstetter, — les fructueux voyages du R. P. Petitot dans les régions septentrionales de l'Amérique anglaise — de M. Pinard à l'Alaska, — les explorations officielles, les cartes et les recensements des États-Unis et du Canada qui nous montrent la rapide croissance d'états florissants, — la publication des Archives et des Mémoires de la Commission du Mexique, avec la belle carte du capitaine Niox, et aussi quelques volumes que nous devons à M. Alfred Demersay sur le Paraguay. — Enfin, tout près de nous en Europe les études et les relevés de MM. de Hochstetter et de Kanitz, ainsi que des ingénieurs russes, dans ces contrées oubliées de l'Illyrie, de la Thrace et de la Bulgarie...

A un point de vue plus bibliographique on peut constater la sympathie qui provoque partout le développement des anciennes sociétés géographiques ou la création de nouvelles associations. Ainsi la Société de géographie de Paris fondée en 1821 et qui comptait à peine 500 membres il y a dix ans, en réunit aujourd'hui plus de 1600. En outre, autour de leur sœur aînée sont venues se grouper à Paris, la *Société des études maritimes et coloniales*, la *Société de géographie commerciale* et la *Société pour l'encouragement des études géographiques* ; puis viennent des Sociétés de géograhie à Lyon, à Bordeaux, en Espagne, au Caire, etc. Il y a aujourd'hui 36 Sociétés de géographie, dont 4 pour la France [1]. Au premier rang des publications périodi-

[1] Depuis que ce Rapport a été rédigé, de nouvelles Sociétés ont été organisées à Marseille, à Rouen, à Nancy, à Manchester...

ques restent sans aucun doute le recueil de Gotha, les *Mittheilungen* où s'enregistrent au jour le jour les relations des voyageurs et les cartes de leurs itinéraires ; — notre *Année géographique*, le plus complet répertoire de bibliographie géographique rédigé pendant quatorze ans par M. Vivien de Saint-Martin et continué aujourd'hui par MM. Maunoir et Duveyrier, — puis le *Geographisches Jahrbuch* de Behm avec ses notices substancielles ; — enfin, avec un caractère surtout pittoresque, le *Tour du Monde* qui depuis bientôt vingt ans donne des relations originales et des cartes inédites. [1] Ensuite viennent les Bulletins ou Mémoires de toutes les Sociétés de géographie et un grand nombre d'organes spéciaux, parmi lesquels se placent chez nous quelques nouveaux venus : la *Revue géographique*, de M. G. Renaud (in-4°) ; l' *Exploration* successivement dirigée par MM. Hertz et Capitaine (in-8°) qui remplace l'*Explorateur* (in-4°) ; la *Revue de géographie*, de M. Drapeyron (in-8°) ; les *Annales de l'Extrême Orient* (gr. in-8°), de M. le comte Meyners d'Estrey ; le *Journal des Voyages*, etc. Enfin une foule d'ouvrages originaux, scientifiques ou humoristiques, mais presque tous pleins d'enseignements et que je ne puis entreprendre de citer. On aurait le droit de m'en vouloir toutefois si je ne faisais au moins quelques exceptions pour les Atlas et le dictionnaire de M. Vivien de Saint-Martin, auquel la Société géographique décernait la semaine dernière l'une de ses grandes médailles ; pour la *Nouvelle géographie universelle* de M. Élysée Reclus qui est à elle seule un monument ; pour la *Géographie de la Gaule Romaine* de M. Desjardins [2] ; pour les piquants *Récits* de M. de Beauvoir et pour l'instructive *Promenade autour du Monde* de M. le baron de Hübner, etc [3].

Après les publications proprement dites, il faut bien rappeler aussi les assises solennelles des sciences géographiques. Un premier Congrès international s'est réuni à Anvers en 1871, et le deuxième s'est tenu à Paris en 1875, en même temps qu'une remarquable exposition spéciale. On a pu admirer dans les salles des Tuileries, à côté de curiosités telles que les

[1] Indépendamment du *Tour du Monde*, la librairie Hachette publie plusieurs séries de relations de voyages. Parmi elles il faut mentionner les traductions faites par Mme Henriette Loreau (10 v. 8°) auxquelles l'Académie française vient de décerner l'un de ses prix.

[2] Le tome II a paru dans les derniers mois de 1878, ainsi que la remarquable *Géographie de la Gaule au* VI*e siècle*, de M. A. Longnon.

[3] La maison E. Plon continue à donner une intéressante série de relations de voyages, attrayantes et instructives.

vieux portulans espagnols, les plus récentes productions de la science et de l'art : les belles cartes de la Russie, surtout celles de l'Asie ; les publications de géographie savante ou les cartes scolaires de l'Allemagne et de l'Autriche ; les cartes statistiques de la Suède et de la Norvége ; les beaux levés de la Suisse, de la Hollande et de la Suède, sans parler de notre grande carte d'État-Major qui était alors assemblée pour la première fois et que l'on peut encore voir ainsi à l'Exposition Universelle ; de nouveaux Atlas ou de nouvelles éditions donnés par MM. Vivien de Saint-Martin, Levasseur, Stieler, Kiepert... [1].

Ce n'est pas seulement par des Congrès et des expositions, des livres ou des revues, que se manifeste le progrès de nos connaissances. Chaque jour nous prenons plus entière possession de régions nouvelles en les traversant de voies de communication perfectionnées. Hier c'était le canal de Suez, le tunnel du Mont Cenis, le chemin transcontinental qui se développe sur 5190 kilomètres, passe la Sierra Nevada et les Montagnes Rocheuses à des altitudes de 2000 à 2500 mètres, et qui a été construit à raison de 2 kilomètres et 1/2 par jour. Demain ce sera quelqu'autre souterrain à travers les Alpes, au Saint-Gothard, au Simplon, au Mont Blanc, quelque tunnel sous la Manche ou sous le détroit de Gibraltar, le canal interocéanique à travers le Nicaragua ou la Colombie, le transcontinental canadien ou le chemin de fer de l'Asie centrale déjà à l'étude entre Orenbourg et Tachkend pour aller de là aux Indes ou à Pékin ; les télégraphes et les chemins égyptiens s'avançant chaque jour davantage vers le Haut Nil et la Nigritie ; peut-être ce télégraphe électrique que l'Angleterre veut établir de la baie de Lagoa à Khartoum afin de relier les possessions du Cap, sans cesse agrandies, à Alexandrie et l'Europe, en passant par le Zambèze, Ujiji et les grands lacs équatoriaux ; peut-être même une voie ferrée au milieu du Sahara pour unir Alger et Saint-Louis à Tombouctou, le Sénégal et le Soudan à la Méditerranée, [2] etc.

Encore un mot et ce sera un vœu. Dans cette prise de possession du monde, si ardemment poursuivie de nos jours au nom du progrès et de la civilisation, avons-nous toujours valu aux peuples que nous touchions, un progrès véritable dans le bon-

[1] Le premier volume du Compte rendu du Congrès a paru en 1878 et forme un vol. gr.-8° de LXXXVIII-641 p. avec 7 pl.

[2] *Le chemin de fer trans-saharien*, rapport de mission avec cartes par M. Duponchel, ingénieur en chef des ponts et chaussées ; Montpellier, Boehm. 1878.

heur et la vertu. Malheureusement la plupart des ouvrages que j'ai cités répondent négativement et apportent l'indiscutable témoignage que les races simples sont presque toujours opprimées par nos violences et corrompues par nos vices. Sans doute ces faits ne sont pas particuliers à notre temps; mais on prétend de nos jours les justifier par une théorie scientifique, par ces lois de sélection et de concurrence vitale qui condamneraient fatalement les faibles à disparaître devants les forts. Non-seulement alors on croit licite d'aider à ces anéantissements, mais on se flatte de seconder ainsi l'ordre naturel et d'obéir à ses lois. Les nations catholiques et surtout notre pauvre France, si déchue dans son empire colonial, si peu représentée dans le champ des voyages et des découvertes, ont à titre d'honneur de protester par leur passé contre ces abus. Ils n'ont eu lieu en effet ni sous les Français à la Louisiane ou au Canada, ni même, malgré les cruautés de quelques aventuriers, sous les Espagnols dans l'Amérique centrale ou méridionale. Là, grâce au développement de l'éducation, la fusion des races s'est opérée sous l'empire d'une même foi. Il en devrait être partout ainsi parmi les nations chrétiennes. Elles ne peuvent oublier en effet, quels que soient les sophismes d'une fausse science ou les suggestions de l'intérêt, que si le monde a été livré à l'activité de l'homme, c'est pour qu'il y fasse régner l'ordre et la justice : *Ut disponat orbem terrarum in justitia et æquitate.*

LE PROGRÈS DES ÉTUDES

SUR LES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES

DEPUIS DIX ANS

par M. l'abbé Duchesne
Professeur à l'Université catholique de Paris.

La revue que nous avons à faire des publications relatives aux antiquités chrétiennes, depuis 1867, doit prendre Rome pour point de départ. C'est à Rome que se trouvent les monuments chrétiens les plus anciens et les plus nombreux ; c'est à Rome aussi que travaille leur interprète le plus autorisé, le commandeur J. B. de Rossi. Lorsque, en 1861, parut le premier volume de ses *Inscriptiones christianæ*, M. Mommsen dit en séance de l'Institut archéologique romain : « Aujourd'hui finit le dilettan« tisme de l'archéologie chrétienne ; la science commence. »

La science a continué, Messieurs ; la méthode créée par M. de Rossi s'est complétée, précisée, imposée. Appliquée à toutes les branches de l'archéologie chrétienne elle a donné entre ses mains des résultats merveilleux. Tout le monde connaît ses grandes découvertes dans les cimetières de la voie Appienne ; découvertes qui ne sont pas le fruit du hasard, mais de la méthode. Tout le monde a au moins entendu parler des trois grandes publications où il dispose et classe les résultats de ses études, le *Recueil des inscriptions chrétiennes de Rome,* la *Rome souterraine* et le *Bulletin.*

Je commence par le *Bulletin.* Depuis 1870, il est devenu trimestriel et se publie dans le format, in-8° plus commode que l'in-4° adopté d'abord. Parmi les savants mémoires qui y ont pris place dans les dix dernières années, il faut signaler le commentaire d'un poème chrétien, découvert il y a peu de temps à la Bibliothèque nationale dans un manuscrit de Prudence. C'est une invective dirigée contre Nicomachus Flavianus, auteur d'une réaction idolâtrique à Rome sous Théodose. Grâce au commentaire de M. de Rossi, cette poésie assez informe a pris la valeur d'une page d'histoire. Une science bien faite sait tirer parti des

moindres choses. C'est ainsi qu'un classement des médailles de dévotion a permis à M. de Rossi de montrer la haute antiquité de cette forme de la piété chrétienne.

A côté de ces travaux qui touchent à l'histoire de l'Église et à l'archéologie générale, signalons les monographies de plusieurs basiliques romaines, de Saint-Clément, de Saint-André in Barbara, maintenant détruite, des études sur les monuments chrétiens des environs de Rome, d'Albano, de Tusculum, de Tarquinia, de Spolète. L'année 1874 a vu découvrir une basilique nouvelle, le tombeau des martyrs Nérée et Achillée et celui de la vierge Pétronille ; naturellement, le bulletin de ces années-là est consacré à l'exposition de ces heureuses fouilles.

Mais le *Bulletin* ne s'occupe pas exclusivement des antiquités de Rome et de l'Italie : l'Afrique chrétienne lui apporte souvent sa contribution. Mgr l'évêque de Constantine considère comme une partie de sa charge pastorale le soin des monuments anciens de la religion dans le pays de saint Cyprien et de saint Augustin. Son zèle, secondé par l'intelligente activité du clergé diocésain, sauve à chaque instant de l'oubli quelques-unes de ces pierres écrites qui sont pour nous des pierres précieuses. Il sait à qui s'adresser pour en tirer parti. M. de Rossi, qui a tant fait parler les pierres romaines, sait aussi tirer de celles d'Afrique des accents éloquents et des témoignages inattendus.

Après le *Bulletin*, la *Rome souterraine*. Le second volume, avec ses grandes révélations sur les tombeaux de sainte Cécile, la nécropole des papes du IIIe siècle et les peintures contemporaines de Calliste et d'Hippolyte, avait paru en 1867. Le troisième a vu le jour juste dix ans après. C'est la fin de la description du grand cimetière de Calliste. Parmi les tombes historiques qui s'y trouvent décrites et illustrées, citons celle de sainte Sotéris, vierge et martyre, tante de saint Ambroise, celles des martyrs grecs, celle du pape saint Caïus, une chambre décorée de peintures, dite la chambre des Cinq-Saints. La description des régions affectées à la sépulture depuis Constantin, tant au-dessus qu'au-dessous du sol, tient dans ce volume une place considérable.

Certaines parties purement descriptives ne s'adressent qu'à des lecteurs spéciaux ; en revanche, un bon tiers de l'ouvrage est consacré à une vaste synthèse de nos connaissances sur les anciennes sépultures chrétiennes. Enfin, les dernières pages contiennent l'histoire et les monuments du petit, mais très intéressant cimetière de Generosa sur la voie de Porto. Ce cimetière, creusé autour de la tombe de trois martyrs, Simplicius, Faustin et Viatrix, enterrés là par hasard, n'a par lui-même rien de re-

marquable que les peintures qui décorent leurs tombes. Mais sur le sol au-dessous duquel il s'est développé, s'élevait autrefois un des plus célèbres sanctuaires païens, le temple des Arvales et le bois sacré qui l'entourait. Les relations entre les deux monuments éclairent d'un nouveau jour cette période si intéressante de l'histoire qui a vu le christianisme succéder au paganisme dans la situation de religion universelle et officielle.

Je ne puis quitter la *Rome souterraine* sans mentionner l'abrégé de ce vaste ouvrage qui n'a pas peu contribué à le populariser en Angleterre, en France et en Allemagne, la *petite Rome souterraine* de MM. Northcote et Brownlow, bientôt traduite et remaniée, en français par M. Paul Allard, en allemand par M. l'abbé Kraus.

La troisième publication de M. de Rossi, les *Inscriptions chrétiennes*, en est encore à son premier volume; mais l'auteur travaille activement au second qui paraîtra prochainement. En attendant, dans une dissertation publiée à l'occasion de la cinquantaine épiscopale de Pie IX, il a commenté rapidement la précieuse collection épigraphique du musée de Latran organisé sous sa direction. On trouvera cette dissertation avec des photolithographies, malheureusement assez mal exécutées, dans le volume offert à Sa Sainteté Pie IX par les académies pontificales de Rome, pendant les solennités de l'année 1877.

L'éditeur Spithöver a entrepris de continuer la publication des *Mosaïques chrétiennes* de Rome, commencée il y a une quinzaine d'années à la chromolithographie pontificale. L'exécution des planches de ce splendide ouvrage ne laisse rien à désirer; chacune d'elles est accompagnée d'un commentaire en italien et en français dû à la plume de M. de Rossi.

Mais l'activité scientifique de l'illustre archéologue ne se borne pas à ses œuvres écrites; il a formé des disciples, parmi lesquels je dois citer en première ligne M. H. Stevenson, auteur d'un travail remarquable sur le cimetière de Saint Zoticus; M. Mariano Armellini, explorateur infatigable, dont la vue perçante retrouve, même sur des pierres souvent examinées, des inscriptions importantes qui avaient échappé à tout le monde; enfin M. Orazio Marucchi, secrétaire de la nouvelle académie d'archéologie chrétienne.

Cette académie, fondée en 1876 par M. de Rossi et le savant P. Bruzza, barnabite de la résidence de Rome, tient ses séances au couvent de Saint Charles ai Catinari. Le P. Bruzza en a accepté la présidence; les travaux, aussi intéressants que variés, sont analysés dans les procès-verbaux auxquels M. de Rossi a donné

l'hospitalité de son Bulletin. Cette académie romaine en est encore à ses débuts; un examen rapide des comptes-rendus montrera que ce sont des débuts pleins de promesses.

A Naples une fondation du même genre a été organisée avec plus de solennité au mois d'août 1876 sous les auspices du regretté cardinal Riario-Sforza. L'académie napolitaine, placée sous la direction de M. l'abbé Gennaro Galante, l'un des plus fervents disciples de M. de Rossi, ne peut manquer d'exploiter avec succès les trésors archéologiques d'une région où le christianisme a laissé des monuments si intéressants.

En dehors de la sphère où s'exerce directement l'influence du grand archéologue romain, nous devons placer les importants travaux du P. Garrucci. L'infatigable jésuite nous donne en ce moment un grand ouvrage, sa *Storia dell' arte cristiana*, imprimée à Prato. Ce sera un véritable *thesaurus* d'antiquités chrétiennes; les monuments y sont non-seulement commentés et classés, mais reproduits; on ne peut attendre évidemment d'une si vaste collection et de la gravure sur bois des reproductions aussi fidèles que celles de la chromolithographie et de la photographie; telles qu'elles sont, et surtout comme collection, les planches du P. Garrucci offriront aux travailleurs un répertoire d'une incontestable utilité. Trois volumes ont paru : ils contiennent : 1° les peintures des catacombes; 2° les peintures non cimitériales; 3° les mosaïques. Le reste, c'est-à-dire, la sculpture, les ivoires, l'orfévrerie, les pierres gravées, ne se fera pas trop attendre; on peut à cet égard compter sur l'activité bien connue du savant auteur.

Avant de passer les Alpes nous ne pouvons manquer de saluer à Verceil le recueil des inscriptions de cette ville, constitué par le P. Bruzza. Cet ouvrage, admirable de précision et de méthode, contient une classe spéciale pour les inscriptions chrétiennes de l'église vercellaise.

J'arrive à la France et d'abord à M. l'abbé Martigny qui nous a donné tout récemment une nouvelle édition de son *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*. Cet ouvrage, dont le succès avait été si complet il y a douze ans, a été mis au courant des découvertes et des publications qui se sont succédé depuis. M. Martigny a plus que doublé le nombre de ses planches; il y en a maintenant 675. Il continue en même temps la traduction, numéro par numéro, du Bulletin de M. de Rossi. La collection, dans cette édition française, commence à l'année 1867; elle a d'autant plus d'intérêt que les exemplaires italiens complets sont devenus à peu près introuvables.

Les dix années que cette revue embrasse, tombent juste entre

deux ouvrages qui feront époque dans la carrière scientifique de M. Edmond Le Blant, le *Recueil des Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, publié de 1856 à 1865 et les *Sarcophages d'Arles* dont nous attendons de jour en jour la publication. Entre ces deux œuvres de longue haleine, M. Edmont Le Blant a publié un Manuel d'épigraphie chrétienne extrait de sa préface aux Inscriptions; il a en outre présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un grand nombre de mémoires et de communications sur des sujets de détail, où l'on reconnaît toujours les qualités éminentes du savant membre de l'Institut.

Les travaux de M. Le Blant portent le plus souvent sur les antiquités chrétiennes de notre pays. M. le comte de Richemont a voulu donner une courte synthèse des résultats acquis pour l'histoire intérieure et extérieure de l'Église par les découvertes des catacombes romaines. Son travail, publié d'abord dans la *Revue des questions historiques*, puis en volume séparé, doit être considéré comme la meilleure interprétation que nous ayons de la doctrine de M. de Rossi, et l'exposé le plus complet et le plus accessible de ses conclusions. Malheureusement, comme plusieurs des grandes œuvres qu'il popularise, le livre de M. de Richemont est devenu introuvable.

Signalons aussi le beau volume de M. Allmer, les *Inscriptions du midi de la France*, couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; nous lui devons la publication d'un bon nombre des monuments chrétiens de la région où florissaient dès les temps les plus reculés les antiques églises de Lyon, de Vienne et d'Arles. M. Eugène Müntz a donné à la *Revue Archéologique* plusieurs articles extrêmement intéressants sur les mosaïques chrétiennes de l'Italie; les vastes recherches dont ces monographies ne représentent qu'une faible partie seront prochainement groupées dans un des fascicules de la Bibliothèque des écoles françaises de Rome et d'Athènes.

J'ai déjà parlé des travaux de M. Paul Allard, mais je dois mentionner encore son beau travail sur *les Esclaves chrétiens* récemment couronné par l'Académie française. En province, des monographies fort intéressantes sur les monuments chrétiens trouvent souvent place dans les recueils locaux; il faut citer notamment la *Revue de l'art chrétien* et les mémoires de son savant directeur, M. l'abbé Corblet.

Les antiquités chrétiennes sont donc aimées et cultivées dans notre pays; jusqu'à présent on avait pu craindre que ces études, en dehors de quelques grands travaux, ne restassent des études d'amateur; mais à mesure qu'elles gagnaient en sérieux et en précision, leur importance était de mieux en mieux appréciée.

Il a fallu leur donner une place dans l'enseignement. Deux chaires ont été fondées, l'une dans l'enseignement officiel, l'autre dans l'enseignement libre. A la Faculté des lettres de Lyon et à l'Université catholique de Paris il y a maintenant des cours d'antiquités chrétiennes. Par un heureux concours de circonstances il se trouve que les deux professeurs sont aussi deux anciens compagnons d'études et de voyages. On peut prévoir que sur le terrain de l'archéologie chrétienne l'enseignement officiel et l'enseignement libre ne se livreront pas de batailles bien sanglantes.

L'Angleterre et l'Allemagne ont apporté leur tribut à nos études. L'Angleterre paraît s'y intéresser de plus en plus ; c'est là qu'a été rédigée la première *petite Rome souterraine*, celle de MM. Brownlow et Northcote. En ce moment un vaste dictionnaire des antiquités chrétiennes est en cours de publication. Il appartient à la célèbre collection des dictionnaires Smith et mérite à tous égards d'y figurer. J'en dis autant d'un second dictionnaire de biographie et de littérature chrétienne dont le premier volume a paru l'année dernière dans la même collection. Le caractère pratique de ces publications indique déjà à quelles tendances d'études elles correspondent. La haute Église d'Angleterre, beaucoup moins séparée de nous que d'autres sectes protestantes, subit en ce moment un grand travail. L'attention se reporte vers les anciennes formes religieuses : on se préoccupe des rites, des usages liturgiques, de la hiérarchie. Pour beaucoup, ces études sont le chemin de Rome ; d'une manière plus générale on peut dire que la plupart de ceux qui s'y livrent ne le font pas dans des vues exclusivement spéculatives et théoriques.

En Allemagne, il faut signaler d'abord le grand recueil des inscriptions latines du monde entier, publié par l'Académie de Berlin. Les inscriptions chrétiennes, jusqu'au septième siècle, y trouvent place comme les autres ; à ce point de vue les tomes III et V du *Corpus*, publiés par M. Mommsen, rentrent dans la catégorie des ouvrages fondamentaux pour nos études. Ces deux volumes comprennent les inscriptions de l'Orient, de l'Illyricum et de la Haute-Italie. Pour l'Espagne et la Grande-Bretagne, les inscriptions chrétiennes sont d'époque si basse qu'il a fallu les éliminer du *Corpus*. Mais M. Hübner, chargé de l'épigraphie de ces régions, n'a pas voulu les laisser dispersées ; il les a groupées en deux petits volumes, les *Inscriptiones Hispaniæ christianæ* et les *Inscriptiones Britanniæ christianæ*.

Les travaux de M. Ferdinand Piper, professeur de théologie

(protestante) à l'Université de Berlin, méritent d'être signalés à un double point de vue. M. Piper a eu le mérite de fonder dans la capitale de l'empire allemand un musée d'antiquités chrétiennes; des moulages nombreux et bien choisis sont, pour le public berlinois en général, et pour l'enseignement de M. Piper en particulier, une ressource précieuse que je me permets de lui envier. D'autre part M. Piper, par son ouvrage sur la théologie monumentale et les articles où il applique l'étude des monuments à la théologie et à l'histoire, ouvre à l'archéologie chrétienne une voie jusqu'à présent assez peu suivie par les savants allemands.

Je crois qu'il faut classer la *petite Rome souterraine* de M. l'abbé Kraus, professeur à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, à côté de l'*Introduction à la théologie monumentale* de M. Piper. Ces deux livres sont de ceux qui donnent une vigoureuse impulsion aux études. C'est à eux sans doute que nous devons un grand nombre de monographies qui ont paru dans ces dernières années en Allemagne sur les antiquités chrétiennes de l'Italie. Je ne puis les énumérer toutes, mais je citerai quelques noms d'auteurs, MM. Becker, Schultze, J. P. Richter. Le premier paraît s'occuper particulièrement d'épigraphie; M. Schultze a publié une monographie des catacombes de Naples, M. Richter une étude sur les mosaïques de Ravenne.

A ces noms je dois joindre celui d'un savant russe, M. Kondakoff, professeur à l'Université d'Odessa. M. Kondakoff a séjourné à Rome et étudié en particulier la curieuse porte en bois de l'église Sainte-Sabine; en ce moment il exploite les anciens monuments de son pays avec un zèle et un savoir qui ne permettent de regretter qu'une chose, c'est que ses livres soient écrits en une langue peu connue du public en dehors de l'empire des czars.

De cette longue énumération il résulte, je crois, que l'archéologie chrétienne est une science féconde, surtout depuis que M. de Rossi, suivant le mot de Mommsen, en a chassé le dilettantisme pour y introduire la méthode. Les résultats acquis et ceux que nous avons le droit d'espérer désormais, prennent, au point de vue de la théologie et de l'histoire, une importance qui n'échappe à aucun esprit sérieux. Dans les écoles protestantes, l'intérêt apporté à ce genre d'études est en raison directe de ce qu'elles ont conservé d'attache à la tradition ecclésiastique : l'Angleterre, qui a encore sa hiérarchie et qui tient à la succession apostolique, a pris ici le pas sur l'Allemagne. Nous autres catholiques, qui sommes avant tout des hommes de tradition, nous avons bien plus que les autres le droit et le devoir de nous

intéresser aux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Chercher dans les vieux âges les documents de la perpétuité de notre foi, c'est l'œuvre par excellence de notre apologétique. C'est assez dire que l'archéologie chrétienne primitive a sa place marquée dans nos études religieuses. C'est entre des mains catholiques qu'elle s'est constituée à l'état de science ; il importe que le concours non seulement de nos sympathies platoniques, mais de notre travail et de notre dévouement effectif ne lui fasse jamais défaut.

LES SOURCES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

par M. J. Vaesen, archiviste paléographe.

Les dix années qui viennent de s'écouler ont apporté aux travailleurs qu'intéresse l'histoire de notre pays, de nombreux matériaux. Il est désormais bien peu de questions sur lesquelles ceux-là mêmes à qui l'accès des sources manuscrites est interdit, ne puissent trouver au moins un commencement d'information. Que si ce commencement ne leur suffit pas, et qu'il ne fasse qu'exciter en eux le désir de puiser à des sources plus originales, il n'y aura qu'à se louer d'un pareil résultat, et qu'à persévérer dans l'emploi des moyens qui l'ont produit.

A défaut des congrégations auxquelles l'ancien régime a dû presque tous les recueils de textes qu'il nous a légués, l'État a dû prendre l'initiative d'une œuvre qui a toujours exigé et semble devoir exiger de plus en plus une association d'efforts et surtout de capitaux. C'est de cette pensée qu'est née la grande collection des *Documents inédits*, publiée sous les auspices et aux frais du Ministère de l'instruction publique, et dans laquelle viennent se grouper les éléments les plus divers de notre histoire. Aujourd'hui de vastes publications dès longtemps commencées s'y sont enfin terminées. Ainsi en est-il des *Mémoires et papiers d'état du cardinal de Richelieu*, qui ont rempli presque toute une vie d'éditeur, celle du regretté M. Avenel, sans qu'il ait eu la satisfaction de mettre lui-même la dernière main à son œuvre ; ainsi de la *Correspondance de Henri IV*, si curieuse et si pleine de renseignements sur le caractère et la politique de ce grand roi, terminée aussi par un autre que celui qui en avait publié les premiers volumes, M. Berger de Xivrey. M. Chéruel a édité celle de Mazarin, et M. Delisle les *Mandements* et actes divers de Charles V : quatre grandes publications consacrées à quatre des plus grands règnes de notre histoire. Puis les chartes, ces éléments essentiels de l'histoire du moyen-âge représentées pendant ces dernières années dans la collection par le *Cartulaire de Saint-Hugues de Grenoble* qu'a publié M. Marion, et surtout par ce recueil consacré au plus grand établissement monastique qu'ait vu l'ancienne France, l'abbaye de

Cluny, dont les éléments depuis si longtemps recueillis par M. Aug. Bernard ne devaient aussi être publiés que par un successeur, M. Bruel. A côté des chartes, ces inscriptions dont le christianisme a couvert notre sol depuis le jour où il s'y est fixé, comme les Romains l'avaient fait avant lui, et dont les trois premiers volumes, publiés par le regretté M. de Guilhermy, devront être imités et pourront être égalés, mais non surpassés par ses successeurs.

L'histoire de la langue nationale a ses monuments comme l'histoire politique, et la traduction française des Psaumes publiée par M. Francisque Michel la représente dans la collection.

Enfin les *Mélanges historiques* forment un recueil indéfiniment ouvert à tous les documents trop peu importants pour remplir à eux seuls un volume; il en a paru deux tomes nouveaux depuis 1868.

Ce ne sont pas en somme de petites œuvres que celles auxquelles des vies d'hommes ne peuvent pas suffire ; et dans un pays où, depuis 1870, on ne sait plus guère nous rien envier, un député reprochait récemment au Directeur des Archives de n'avoir encore rien su créer comme cette grande collection des Documents Inédits [1].

De son côté le Ministère de l'intérieur, dans les attributions duquel rentrent les archives départementales, est en train de tirer de ces vastes dépôts un recueil vraiment intéressant et encore unique dans son genre. C'est un immense album in-folio composé de documents envoyés par toutes les archives et reproduits dans leur écriture originale par un procédé d'une étonnante exactitude. Ce recueil offre un égal intérêt au philologue qui y trouve un specimen des idiomes parlés dans tous les coins de notre territoire, et au paléographe auquel il présente un modèle de toutes les écritures. La simple curiosité trouve même sa satisfaction à y rencontrer des autographes de grands hommes.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres partage, avec le Ministère de l'instruction publique, la succession des Bénédictins. Elle a pris à sa charge la continuation de leur grande collection des *Historiens de France*, et l'a augmentée dans ces dernières années d'un volume, le XXIIIe consacré au XIIIe et au XIVe siècle. C'est peu, si l'on compte, c'est beaucoup pour ceux qui connaissent tout ce que renferment ces énormes in-folios et quelles garanties offrent des éditeurs comme MM. de Wailly, Delisle et Jourdain. En même temps qu'elle continuait l'œuvre

[1] Séance du Landtag prussien du 18 janvier 1876. V. Bib. de l'École des Chartes. Année 1876, p. 138.

des Bénédictins, l'Académie donnait une édition nouvelle des premiers volumes aujourd'hui si rares; cette réimpression en est aujourd'hui au XVe volume. Nous voudrions pouvoir approuver l'exécution autant que la pensée d'une œuvre si utile, nous ne nous ferons malheureusement que l'écho d'une plainte déjà universelle, en reprochant à cette édition nouvelle et pour longtemps définitive d'avoir conservé de son aînée, ce fâcheux fractionnement des chroniques par règnes, qui empêche d'apprécier la valeur générale de chacune d'elles.

L'Académie des inscriptions poursuit aussi la publication des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* manuscrits choisis, cela va sans dire, parmi les plus curieux et les plus intéressants. La section occidentale, la seule qui intéresse notre histoire nationale en est à son XXVIIe volume que sont en train de publier MM. Delisle, Hauréau et Boucherie.

Il appartenait à la France de publier pour la première fois une édition complète et critique des *Historiens des Croisades.* Ces guerres saintes ne sont-elles pas un des plus glorieux épisodes de nos annales? Et l'érudit qui le premier en publia les récits ne jugea-t-il pas que le seul titre qui leur convînt était celui de *Gesta Dei per Francos?* L'Académie des inscriptions a bien mérité du pays le jour où elle a conçu l'idée de cette grande œuvre. Après avoir commencé, comme il était naturel, par les historiens occidentaux dont le quatrième volume est sous presse, elle a publié successivement les historiens orientaux et parmi eux, à côté des Arabes, dont le tome III s'imprime à l'heure qu'il est, ceux de l'Arménie parus en 1869 et auxquels de récents événements se sont chargés de prêter de l'intérêt. Le deuxième volume des historiens grecs est lui aussi en cours de publication.

Les Allemands eux-mêmes, quand ils s'occupent des croisades, (et nous leur devons jusqu'ici la meilleure histoire générale qui en ait paru, celle de Wilken, sans compter de très utiles monographies), les Allemands, dis-je, tout jaloux qu'ils soient de l'influence française dans le passé comme dans le présent, reconnaissent que cette histoire nous appartient. Ainsi M. Karl Hopf intitule-t-il *Chroniques gréco-romanes* les documents publiés par lui à Berlin en 1873 sur la quatrième croisade. Mais, Dieu merci! sans parler du recueil monumental que leur élève notre Académie des inscriptions, il ne manque pas de savants en France qui aient fait de ces grandes expéditions, de leur influence, de leurs résultats, l'objet des études de toute leur vie. Parmi eux, il faut citer M. de Mas Latrie, qui, pendant ces dix dernières années, a ajouté plusieurs volumes à ceux qu'il a publiés déjà sur

l'Orient, notamment son *Recueil des Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen-âge,* in-4°, 1868, relations que, pour sa part, la France a été des premières à nouer et qui ont ainsi préparé notre domination actuelle en Algérie. D'autres savants n'ont pu explorer en tous sens le champ pourtant si vaste du Moyen-âge sans s'y rencontrer avec quelque guerrier ou quelque historien de ces temps héroïques. M. de Wailly a trouvé l'un et l'autre dans Villehardouin, et l'édition si attrayante et si scientifique à la fois qu'il en a donnée, rendra à jamais populaire le nom d'un des plus braves chevaliers de la quatrième croisade.

Enfin, il y a quelques années seulement, en 1874, il s'est fondé une Société nouvelle qui se donne pour mission d'étudier toutes les questions et de publier tous les documents concernant l'*Orient latin*. Cette Société a toutes les garanties de succès; le champ est vaste; plus que jamais l'attention se porte vers l'Orient, et si, pour le moment, la France n'a plus que des souvenirs à y recueillir, du moins est-ce un des meilleurs moyens de préparer l'avenir, que de réunir pieusement, comme cette Société se propose de le faire, les débris du passé. Le nom de son président, M. Riant, est une promesse à lui seul. Il est peu d'hommes en France et même en Europe qui aient fait à cette glorieuse histoire une place aussi large dans leurs études. Tout ce qu'il a publié jusqu'ici se rapporte aux Croisades et la Société qu'il préside ne saurait mieux faire que de prendre pour modèles ses mémoires et ses éditions : sans parler de sa *Chronique d'Haimar* parue à une date trop éloignée des limites de ce rapport, il a publié en 1872 la *Chronique de Robert de Clari* sur la quatrième croisade, et en 1874 celle de *Thadée de Naples* consacrée au récit de la prise de Saint-Jean d'Acre par les Musulmans en 1291, et les deux premiers volumes qu'a fait paraître la Société de l'Orient latin sont sortis de sa plume. Ils renferment sous le titre d'*Exuviæ sacræ Constantinopolitanæ* tous les renseignements relatifs aux reliques dont les Croisés s'emparèrent lors de la prise de Constantinople en 1204; un autre volume, la *Prise d'Alexandrie* par Guil. de Machaut est dû à M. de Mas Latrie.

Nous avons donné un tour de faveur à la *Société de l'Orient latin* dont le nom se présentait si naturellement après la grande publication des *Historiens des Croisades;* la *Société de l'Histoire de France* ne nous en voudra pas, sa réputation n'en est plus aujourd'hui à dépendre de la place que lui donne un rapport, et elle a vu d'un œil trop bienveillant les premiers succès de sa

sœur cadette pour prendre ombrage des éloges qu'ils peuvent lui valoir. La *Société de l'Histoire de France*, elle, n'en est plus à la période des espérances, si brillantes qu'elles soient, elle a un glorieux passé que les dernières années ont encore enrichi. Concentrant sur la seule histoire nationale les efforts que l'Académie des inscriptions est forcée de disperser sur tout le domaine de l'érudition, elle a pu faire place à tout ce que cette histoire contient d'intéressant. Elle ouvre ses volumes aussi bien aux documents contemporains de Clovis qu'aux mémoires du XVIIIe siècle ; elle accueille avec la même faveur les *Chroniques des Églises d'Anjou* que lui a données M. Marchegay, celles de *Saint-Martial de Limoges* dues à M. Duplès Agier ou *les Annales de Saint-Bertin et de Saint-Waast d'Arras* publiées par M. l'abbé Dehaisnes, et les récits moins innocents de Brantôme dont M. Lalanne vient encore d'achever pour elle une nouvelle édition. Toutefois il semble que les préférences de la Société, pendant la période décennale qui vient de s'écouler, aient été pour le XIVe, le XVe et le XVIe siècle, l'ère des grandes luttes qui ont fondé notre unité nationale. C'est sur elle qu'ont paru ses plus importantes publications, et, en tête, le *Froissard* de M. Luce, monument encore inachevé mais qui suffirait déjà, tel qu'il est, pour faire à son auteur une réputation de sagacité et de persévérance; puis, la vie d'un des acteurs de la guerre de Cent ans, celle de ce « *bon duc Louis de Bourbon*, » comme l'appelle naïvement son chroniqueur, édité par M. Chazaud, les *Mémoires de Montluc*, l'un des plus grands batailleurs de ce XVIe siècle qui en compta tant ; et dans le camp opposé, ceux de la Huguerie, le secrétaire et le confident de Coligny, les *Lettres d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret*, tous documents publiés par M. le baron de Ruble qui, depuis longtemps, a fait des guerres de religion l'objet spécial de ses recherches ; les *Mémoires de Madame Duplessis Mornay* digne descendante d'un des grands huguenots du XVIe siècle, publiés par la fille du plus illustre des protestants français de nos jours, par Madame Cornélis de Witt. Les *Mémoires de Bassompierre* avaient déjà été publiés, mais la *Société de l'Histoire de France*, curieuse de l'inédit, comprend trop bien les intérêts de la science pour ne pas publier, à nouveau, des documents mal compris ou mutilés par les précédents éditeurs ; c'était le cas ici, et il ne reste rien, dans l'édition de M. le marquis de Chantérac, des erreurs et des lacunes qui déparaient celles de Michaud et de Petitot : c'est encore une réédition que le *Lefevre de Saint-Remy* de M. Morand, que le *Joinville* de M. de Wailly germe de l'édition si richement illustrée et annotée qu'il publiait en 1874 et où nous retrouvions non-seu-

lement le texte de Joinville, mais, aussi exacte qu'il est possible de l'obtenir, la langue qu'il a écrite et qu'il a parlée. Au contraire, avec les récits du *Ménestrel de Reims* également publiés par M. de Wailly, avec les *Nouveaux Comptes de l'argenterie* de M. Douet d'Arcq, avec les *Anecdotes d'Étienne de Bourbon* publiées par M. Lecoy de la Marche, nous sommes en plein inédit, et aussi, en pleine vie du Moyen-âge, prise encore mieux sur le fait et dans tous ses incidents que dans les chroniques proprement dites où l'auteur ne sait jamais dépouiller toute prétention. La *Société de l'Histoire de France* n'a pas pu se dispenser de faire une place aux croisades, aussi retrouvons-nous là, le nom de M. de Mas Latrie attaché à celui d'Ernoul, chroniqueur jusqu'alors à peu près inconnu de la troisième croisade, et aussi le poète ou plutôt les poètes méridionaux de cette croisade à l'intérieur qui s'appelle la guerre des Albigeois, sur lesquels M. P. Meyer, en sa qualité de provençaliste, a mis la main comme sur son bien. Enfin, et comme la Société ne dédaigne pas l'histoire provinciale, si souvent voisine de l'histoire de France, elle a chargé M. Raymond, familier plus que personne avec les souvenirs de ce pays dont il a si longtemps conservé les archives, de publier l'*Histoire de Béarn et de Navarre*, de Bordenave.

Nous voici arrivés avec ce dernier volume à l'histoire locale ; sur ce terrain, il semblait que Paris pût se passer d'une société spéciale, son histoire se confond tellement avec celle de notre pays qu'une société nouvelle pouvait sembler et a semblé longtemps y faire double emploi avec la *Société de l'Histoire de France*. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : depuis 1874, il s'est fondé une *Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*. Si ses mémoires ne sont pas de notre ressort, il n'en est pas de même des documents qu'elle publie quelquefois et parmi lesquels je citerai la *Chronique de Jean Maupoint*, prieur de Sainte-Catherine de la Couture près Paris, très riche en détails curieux sur la vie du peuple parisien.

A côté de ses *Antiquaires* si honorablement connus par leurs mémoires, la Normandie a, depuis 1870, une société qui ne se propose que de publier des textes relatifs à son histoire et dont les éditions déjà nombreuses sont signées de noms comme ceux de MM. Delisle et de Beaurepaire. Le premier de ces deux érudits, au milieu de toutes ses autres occupations, a trouvé le temps de donner à cette société les *Actes normands de la Chambre des Comptes sous Philippe de Valois* et la *Chronique de Robert de Torigny;* au second, on doit la publication de la *Chronique de Pierre Cochon*, de l'*Histoire de l'abbaye du Mont Saint-*

Michel de D. Hugues, des *Cahiers des États de Normandie sous Louis XIII et sous Louis XIV ;* à M. Gravier, celle du *Canarien*, livre de *la Conquête et Conversion des Canaries, par Jean Béthencourt*. M. Stéphane de Merval a publié *les Documents relatifs à la fondation du Havre*, et M. Ch. Dolbet, l'*Histoire ecclésiastique du diocèse de Coutances*. Citons enfin pour terminer les *Mémoires du Président Bigot de Mérinville sur la sédition des nu-pieds* en 1639, publiés par le vicomte d'Estaintot, et les *Mémoires de Pierre Thomas, seigneur du Fossé*, publiés par M. Bouquet. C'est, pendant une courte période, une moisson assez riche pour qu'on n'ait pu nulle part recueillir la pareille.

Dans l'Ouest pourtant, la Normandie n'a pas été la seule à se distinguer par la quantité et la qualité de ses publications. Pendant ces dernières années, plusieurs sociétés s'y sont fondées pour éditer des textes historiques. Ainsi la Société des *Archives historiques du Poitou*, créée en 1871, a déjà fait paraître cinq volumes de documents relatifs à l'histoire de la province, puisés, soit dans les dépôts publics, soit dans les archives si riches et si libéralement ouvertes de M. le duc de la Trémouille. L'Aunis et la Saintonge ont suivi cet exemple ; elles en sont déjà au quatrième volume de leurs *Archives* depuis 1874, année où elles ont commencé à paraître. Les *Archives de la Gironde*, plus anciennes, se sont augmentées pendant les dix dernières années de cinq volumes riches en renseignements dont l'intérêt dépasse souvent les limites de la Guienne ; entre autres ces notices et extraits des *Registres des grands jours de Bordeaux de* 1456 *à* 1459, au lendemain de la réunion définitive de cette province à la couronne ; des correspondances dont les signataires se nomment Henri IV et sa sœur Catherine, Catherine de Médicis, le duc d'Anjou, le maréchal de Biron, etc.

Dans l'Est, les sociétés vouées à la publication des documents sont moins nombreuses ou moins actives ; la plus importante serait peut être l'*Académie delphinale* qui siège à Grenoble. Encore son œuvre se résume-t-elle tout entière, au point de vue où nous nous plaçons, en un seul nom, celui de M. l'abbé U. Chevalier, qui n'a pas publié dans les dix dernières années moins de huit volumes de cartulaires dauphinois et de douze livraisons de Documents inédits, presque tous tirés du fonds si riche de la Chambre des Comptes de Grenoble.

Avant de quitter les sociétés savantes, il nous faut signaler trois ou quatre recueils qui font aux documents, sans leur être exclusivement consacrés, une place trop importante pour qu'on puisse les passer sous silence. C'est d'abord la *Revue des Sociétés savantes* publiée sous les auspices du *Comité des travaux histo-*

riques et ouverte à toutes les communications et à tous les envois des érudits de la province, envois qui ont servi plus d'une fois à alimenter la collection des Documents inédits ; puis la revue de l'École des Chartes, sa *Bibliothèque* pour lui donner son nom, qui figure sans contredit au premier rang parmi celles où le document est admis à côté du mémoire, et à côté d'elle un volume d'*Extraits des comptes et mémoriaux du roi René,* précieux pour l'histoire de l'art au xve siècle, publié par M. Lecoy de la Marche ; le *Cabinet historique*, la *Revue des documents historiques* publiée par M. Charavay, enfin les *Archives de l'art français ;* ce dernier recueil est une mine inépuisable de renseignements sur la vie et les œuvres de nos artistes nationaux. Je prends occasion de cette trop brève mention pour recommander au futur congrès cette branche de la science qui prend tous les jours plus d'importance et rencontre plus d'adhérents, elle mériterait dès maintenant un rapport spécial.

L'initiative privée n'est pas moins féconde dans le domaine historique qu'ailleurs : les publications d'un seul travailleur y sont souvent le germe d'une société, et comme, Dieu merci, ces travailleurs sont, à l'heure qu'il est, nombreux en France, il ne faut pas désespérer de pouvoir signaler au prochain congrès, des sociétés savantes, là où pour le moment nous ne trouvons que des chercheurs isolés. En première ligne ici comme en tout, il faut citer ceux de Paris, mais ils ont tant de richesses à leur disposition qu'ils seraient coupables de ne pas mériter les éloges qu'on est heureux de leur accorder ; et la province n'a pas à être jalouse, on n'a le droit de lui demander que selon la mesure de ses ressources. L'ouvrage de M. de Boislisle sur la *Chambre des Comptes de Paris* a mérité tous les suffrages, ceux de l'Académie des inscriptions comme ceux des savants qu'elle ne compte pas dans son sein. Par l'abondance des documents (cet ouvrage réunit plus de mille pièces presque toutes inédites et réparties sur près de trois siècles (1506 à 1791) de l'histoire d'un des corps les plus importants de notre ancienne monarchie) et surtout par l'introduction si savante et si complète dont ils sont précédés, l'ouvrage de M. de Boislisle est digne de servir de modèle à tous ceux qui publient des actes de cette nature et de leur montrer comment un éditeur doit faire profiter le public des connaissances acquises par lui dans leur fréquentation. Il faut en rapprocher la publication faite par le même auteur de la *Correspondance des Contrôleurs généraux*, l'administration financière des provinces après la direction centrale.

On peut signaler dans les départements, à côté de l'ouvrage de M. de Boislisle, les cartulaires dits municipaux remplis de

documents sur l'administration de nos villes au Moyen-âge. C'est peut-être, en somme, le meilleur moyen de mener à terme l'œuvre commencée par Aug. Thierry, et qui, après lui, est restée inachevée, cette collection des documents inédits relatifs à l'histoire du Tiers-État, où si peu de communes ont pu jusqu'à présent trouver place. Nous citerons parmi les publications de ce genre : les *Archives municipales d'Agen* publiées par MM. Magen et Tholin, dont la première série renferme les Chartes de 1189 à 1328 ; le *Cartulaire municipal de Lyon* publié en 1876 par M. Guigne, gros volume rempli de renseignements sur la révolution progressive qui du XIIIe au XIVe siècle fit passer cette grande cité de l'autorité de ses archevêques sous la domination royale; le *Cartulaire de Louviers* par M. Bonnin, ceux de St-Maximin, de Lisieux, etc. Dans le même ordre de publications, on nous permettra de mentionner, quoiqu'elles ne soient encore qu'en préparation, celle des *Comptes et registres municipaux de la ville de Tours*, confiée à M. Delaville-Le Roulx l'un de nos collègues, et celle des *Registres municipaux de la ville de Lyon*, deux recueils importants qui n'attendent pour être mis sur le métier, que le concours de nombreux souscripteurs.

Mais les villes ne sont pas les seules à avoir leurs cartulaires, chaque église, chaque monastère a le sien, et il est bien peu de régions en France qui n'aient pas eu leurs monastères. Aussi les publications de cartulaires sont-elles toujours nombreuses. Beaucoup portent des signatures ecclésiastiques, nos curés de campagne, si modestes et si dévoués, sont si bien faits pour comprendre cette vie rurale, à l'histoire de laquelle les publications de ce genre contribuent fort utilement ! Nous avons déjà nommé M. l'abbé U. Chevalier, nous citerons encore l'abbé Cholet éditeur du *Cartulaire de N. D. de Baigne* en Saintonge, l'abbé Van Drival qui a publié celui de St-Waast d'Arras, l'abbé Lalore qui a publié celui de l'abbaye de Doulaincourt dans la Haute-Marne, et nous ne pouvons les citer tous. On peut rapprocher de ces publications, celles de documents comme le *Necrologium Matisconense, l'Obituarium ecclesiæ lugdunensis*, le *Polyptique de St.-Paul* par M. Guigne, le *Necrologium beatissimi Martini Turonensis* par M. Nobilleau ; enfin des recueils de documents qui, sans en porter le nom, n'en sont pas moins de véritables cartulaires, tels que les *Documents inédits relatifs à l'Histoire de la Franche Comté* publiés par M. Prost, et les *Documents rares et inédits de l'histoire des Vosges* par M. Duhamel.

A côté de ces éléments de l'histoire que j'appellerai sociale, il y a ceux de l'histoire politique, ils offrent en général un intérêt plus vif et plus piquant : chroniques, mémoires, relations et

correspondances, tout cela fait revivre, d'un seul coup, un coin vivant du passé dont nous ne retrouvons ailleurs que les éléments froids et dispersés. Quelques-uns de ces documents ont un intérêt général : tel est par exemple le caractère de cette *Prophétie du roi Charles VIII* où se trouvent annoncés par Me Guilloche Bourdelois, la conquête de l'Italie et de l'empire d'Orient, expression des bruits qui précédèrent cette expédition et confirmèrent le jeune roi dans son aventureuse résolution ; cette édition qui date de 1869 a été l'œuvre de M. le marquis de Lagrange. La *Relation du siège de Dunkerque* par le maréchal d'Estrades en 1651 et 1652, les *Lettres* du cardinal d'Ossat, celles de Guillaume Du Vair, les *Mémoires des choses passées en Guienne* en 1621 et en 1622 par Bertrand de Vignolle, toutes publications dues à la plume érudite de M. Tamisey de Larroque; ces correspondances princières si curieuses puisées par M. Casati aux archives de Florence, de Gênes et de Venise, le *Chartier de Thouars* dont M. le duc de la Trémouille a tout récemment tiré un magnifique volume de lettres royales, et dont, auparavant, M. E. de Barthélemy avait extrait des *Lettres d'Elisabeth de Nassau duchesse de Bouillon à sa sœur Charlotte Brabantine de Nassau et de Catherine de la Trémouille,* et la *Correspondance du connétable de Lesdiguières* que publient en Dauphiné MM. Roman et Douglas. Voilà tout autant de documents d'un intérêt vraiment général ; de grands noms comme ceux-là appartiennent au pays tout entier et l'historien de la France est exposé à les rencontrer un jour ou l'autre sous sa plume. Mais il en est d'autres, au contraire, dont l'intérêt est tout local, restreint à un siècle et à une ville, comme *l'Abrégé du journal historique de Rouen* d'Albert Sarrazin, la *Chronique du Puy* publiée par M. Chassaing, où Etienne Médicis raconte au jour le jour l'histoire du Puy au xve siècle, et les Mémoires d'*Oudart Cocaut,* bourgeois de Reims au xviie siècle, pendant les années glorieuses et agitées qui ouvrent le règne de Louis XIV.

Mais surtout ces *Mémoires* de bourgeois messins, Jean Beauchez, le greffier de Plappeville, publié par MM. de Bouteiller (1551-1651), la *Chronique de Jacomin Husson* par M. Michelant (1870, Metz) dont la langue si vive, si colorée, si française semble à la veille de notre malheureuse guerre comme une protestation anticipée de leurs auteurs en faveur de cette nationalité qu'on devait leur arracher après tant de siècles ; et ce *Poème de la guerre de Metz,* écrit en français dès 1325, pour bien établir que la ville n'a jamais su ni rimer, ni parler que dans notre langue.

Nous sommes encore chez nous, en Lorraine, quand nous cherchons les vestiges de notre passé français, mais il faut en sortir,

il faut presque faire le tour de l'Europe, si nous ne voulons laisser échapper aucun des souvenirs que nous avons laissés à l'étranger. Notre histoire se lie à celle de l'Italie où bien des princes français ont régné, et dont la dynastie actuelle a pour berceau une terre devenue française. Les *Monumenta historiæ patriæ* sont, pour partie, maintenant *Monuments* de notre histoire nationale ; et les *Miscellanea di storia italiana* qui n'ont pas seulement une analogie de format et de caractère avec nos Documents inédits ; il y a là aussi des faits précieux à recueillir pour notre histoire.

Celle de la Belgique est indépendante de la nôtre aujourd'hui, mais elle ne l'a pas toujours été ; ses éditeurs publient nos chroniqueurs comme Chastelain et Froissart, et ses *Documents inédits* pour les guerres du XVIe siècle n'offrent peut-être à nulle autre nation autant d'intérêt qu'à la nôtre.

Il y a beaucoup à prendre aussi dans les *Collections of Cronicles and Mèmorials of the Great Britain and Ireland during the Middle Age*. Pendant cette période l'Angleterre a autant vécu chez nous que chez elle : relations peu amicales, je le veux bien, mais qui font partie de l'histoire des deux pays et les rendent désormais inséparables.

Rentrée chez elle au XVe siècle l'Angleterre s'en tient pour un certain temps avec nous, surtout aux relations diplomatiques ; ses *Calendars of State Papers* du XVIe siècle en offrent les nombreux témoignages qu'on ne doit pas manquer de recueillir.

Il faut traverser le Rhin comme la Manche ; les Allemands partagent, avec nous, nos plus grandes gloires nationales, celle de Charlemagne notamment, et les *Monumenta* de Pertz ne peuvent pas être négligés par l'historien du Moyen-âge français.

Enfin nos voisins des Pyrénées ont un recueil de *Documentos ineditos* tirés des archives d'Aragon où tout n'est pas intéressant pour les seuls Espagnols ; là aussi il faut aller puiser et pour le Moyen-âge et pour cette période plus rapprochée où les deux nations ont eu des rois de la même famille.

Je n'ai pu qu'effleurer les pays étrangers, il y avait tant à dire rien que sur la France ; j'espère pourtant en avoir dit assez pour faire apprécier l'importance de ces sources de notre histoire et leur valoir au prochain congrès un rapport spécial.

Ainsi l'élan est donné, plus que jamais on publie, et rien n'échappe à la curiosité des éditeurs. S'il fut un temps où l'absence de documents pouvait servir d'excuse ou de prétexte à l'ignorance et à la mauvaise foi, ce temps n'est pas le nôtre. Bien des gens reculent aujourd'hui devant la difficulté que présente la critique historique, et, sans elle pourtant, impossible de

rien écrire aujourd'hui. Ceux-là se contentent de l'utile et modeste mission d'éditeur; d'autres plus ambitieux veulent garder pour eux le plaisir de mettre en œuvre les matériaux qu'ils ont tirés des ténèbres du passé. Ils ont lu et relu les documents; et, sans compter ce que le public connaît de leurs recherches par leur édition, il en reste une bonne part d'ignorées qui trouvent leur emploi dans un travail plus original. Les œuvres de ce genre sont les meilleures, l'auteur les a vécues pour ainsi dire avant de les écrire; quand il les écrit, il réunit, à ce qu'il semble, le charme de l'auteur de mémoires, qui raconte ce qu'il a vu et la science du critique qui contrôle ce qu'ont vu les autres. Mais pour le simple éditeur comme pour celui qui vise et qui atteint plus haut, il y a dans ce travail de publication un avantage énorme. A manier ainsi les textes on prend toujours plus ou moins, et même sans le vouloir, des habitudes de sincérité, et la vérité, ce but suprême de l'histoire et ce grand besoin de notre malheureux pays, finit toujours par y trouver son compte.

LES

PUBLICATIONS RELATIVES A LA RÉVOLUTION

ÉDITÉES DEPUIS DIX ANS

par M. Maxime de la Rocheterie.

Est-ce la similitude des situations ? Est-ce cet instinctif besoin de distraction et de consolation, qui fait que, pour échapper aux sombres réalités du présent et aux inquiétudes de l'avenir, on va demander au passé moins encore des leçons que des motifs d'espérance ? Jamais peut-être le grand drame de la Révolution française n'a été plus étudié que depuis dix ans. Les uns l'ont envisagé dans son ensemble; les autres, dans ses détails ; les uns ont fouillé ses origines ; les autres ont examiné ses conséquences. Quelques-uns sans doute ont cherché là des arguments pour leurs théories et des aliments pour leurs passions. Mais — c'est une justice à rendre à ce siècle — la plupart, sans renoncer à leurs convictions, ont fait abstraction de leurs préférences et poursuivi seulement la découverte de la vérité. C'est là, semble-t-il, le caractère distinctif de la majeure partie des études consacrées depuis dix ans à la Révolution, la recherche consciencieuse de la vérité. On a fait table rase des opinions reçues. On est remonté aux sources : on a fouillé les Archives, compulsé les papiers de famille, lu et relu les documents contemporains et les pièces authentiques, et de ce grand et scrupuleux travail, la lumière a jailli : la légende s'est évanouie, et, à sa place, l'histoire vraie a apparu dans sa simplicité éloquente et son irrécusable clarté.

Nous n'en donnerons que quelques exemples en parcourant rapidement les principales publications sur l'époque révolutionnaire, qui ont vu le jour pendant ces dix dernières années.

Y avait-il en France une légende plus accréditée que celle des volontaires de 1792 ? A entendre les historiens de la Révolution, c'était l'irrésistible élan de ces bandes levées à la hâte qui avait sauvé la France. Les volontaires, brûlants de patriotisme, dédaigneux des vieilles méthodes et de la vieille discipline, avaient dû à leur seule impétuosité ces merveilleux

succès ; les débris mutilés des anciennes troupes royales n'avaient eu qu'à les suivre ; les chefs, qu'à les laisser faire. La voix de Danton et de Vergniaud les avait fait jaillir du sol, le génie de Carnot les avait organisés pour la victoire. Hélas ! toute cette brillante épopée n'était qu'un roman. Avant même qu'une rude expérience nous eût montré ce que valent les armées improvisées, un éminent historien, M. C. Rousset, portant sur ce point spécial la même puissance d'investigation et la même sûreté de jugement que dans la vie de Louvois, avait démontré que ces fameux volontaires avaient été en somme bien moins nombreux et bien moins volontaires qu'on ne l'avait cru jusqu'alors. Quant à leurs succès, il établissait par les pièces les plus authentiques, les rapports mêmes des généraux qui les avaient eus sous leurs ordres et dont quelques-uns avaient un instant partagé pour ces soldats d'aventure l'enthousiasme populaire, il établissait que ces succès étaient nuls, que les volontaires avaient été un embarras et non un secours, qu'on avait dû les épurer successivement et finalement les fondre dans les cadres de la vieille armée. Les héritiers des 92 n'ont pas pardonné à M. C. Rousset les rigoureux et justes arrêts de sa consciencieuse érudition.

Presque en même temps, M. Mortimer-Ternaux entreprenait et poursuivait patiemment son *Histoire de la Terreur*, qui n'est au fond que l'histoire de la Révolution. S'affranchissant de préjugés vulgaires, il étudiait les faits à la lumière des documents et les hommes à la lumière des faits. Et pour ne laisser aucun doute sur la stricte impartialité de ses appréciations, il publiait, à la fin de chaque volume, une série de pièces justificatives la plupart inédites, ne les tirant pas seulement de l'oubli, mais les arrachant par avance à la destruction sauvage des incendies de la Commune. On peut reprocher à M. Mortimer-Ternaux quelques longueurs, un certain manque de proportion et surtout de mise en scène ; mais ce qu'on ne peut lui contester c'est la parfaite exactitude du récit. A travers les mensonges et les dénégations de témoins intéressés, il a su reconstituer la vraie physionomie des événements et rendre à chacun sa part de responsabilité. Il a dit le dernier mot sur les grandes journées révolutionnaires : le 20 juin, le 10 août, le 2 septembre, le 21 janvier, le 31 mai. Pourquoi faut-il qu'une mort prématurée l'ait empêché de mettre à profit les innombrables documents qu'il avait rassemblés, et d'achever une œuvre qui demeure interrompue, comme celle du poète : *pendent opera interrupta?*

Ce que M. Mortimer-Ternaux a fait pour les Archives françaises, M. de Sybel l'avait fait pour les Archives étrangères. Son

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, quoique déjà ancienne, peut être cependant considérée comme appartenant à l'époque dont nous parlons ; car c'est à cette époque seulement qu'elle a été traduite et par conséquent vulgarisée en France. Professeur à l'Université de Bonn, ayant conquis en Allemagne une réputation de savant qu'il a eu le tort de compromettre depuis dans des luttes politiques et religieuses, M. de Sybel a vu s'ouvrir devant lui les archives des grands États de l'Europe. Il a même eu cette bonne fortune que certaines de nos archives, alors fermées en France, lui ont été accessibles. C'est par là, c'est par l'abondance des documents que vaut surtout son œuvre. Très partial pour la Prusse et très hostile à la France, il faut reconnaître cependant qu'il est justement sévère pour nos grands révolutionnaires et surtout pour Carnot dont il ébranle singulièrement la légende, moins sévère pourtant encore qu'un Anglais, l'illustre Macaulay, dans un article récemment réédité, ne l'a été pour Barère.

Un autre Allemand, un des plus distingués, Léopold de Ranke, a traité aussi de l'origine des guerres de la Révolution et a été amené par suite à examiner les causes mêmes de la Révolution. Son livre, qui malheureusement n'est point encore traduit, brille, comme toutes les productions de ce grand et sage esprit, par la sûreté des détails et la fermeté des jugements.

Concurremment à M. de Sybel, mais avec des appréciations moins passionnées et plus calmes. M. de Bourgoing commençait une *Histoire diplomatique de l'Europe pendant la Révolution française:* œuvre importante pour laquelle les travaux antérieurs de l'auteur et la carrière parcourue par lui le désignaient naturellement, et dont la publication, interrompue depuis le troisième volume par les nouveaux services que le pays a demandés au dévouement de M. de Bourgoing, est attendue avec impatience.

Dans la Révolution, M. Dauban n'a vu que Paris, mais lui aussi a porté un rude coup à la légende révolutionnaire. Ses volumes sur *Paris en* 1793, *Paris en* 1794 *et* 1795, les *Prisons de Paris pendant la Terreur*, forment une douloureuse et instructive trilogie. Pendant que l'échafaud dévorait les victimes par milliers, que devenaient ceux qu'on laissait vivre? Ceux-là mouraient de faim. C'était chaque jour des queues effroyables de femmes et d'enfants, se pressant à la porte des boulangers et des épiciers pour obtenir un morceau de pain ou quelques onces de sucre et souvent s'en retournant les mains vides. Le régime économique de la Convention ne valait pas mieux que son régime politique. Le tribunal révolutionnaire dont M. Domenget, après

M. Campardon et M. Berryat-Saint-Prix, a raconté les exploits, remplissait les prisons et décimait les suspects. Le *maximum* enfantait la famine; de toutes façons, c'était la misère et la mort. Et cette misère, ce ne sont point des témoins étrangers ou hostiles qui l'attestent, ce sont les fonctionnaires de la République, les *Observateurs de l'esprit public*, dont M. Dauban lui-même, ami des Girondins — ses études sur Mme Roland en sont la preuve — reproduit les rapports.

Laissons passer la Terreur; Robespierre est tombé après des péripéties et une lutte dont M. Ch. d'Héricault dans son histoire de la *Révolution de Thermidor*, a tracé le tableau exact et définitif. La France respire et la Convention est libre. La Constitution nouvelle est appliquée sans résistance; à la Convention a succédé le Directoire; le régime républicain semble à tout jamais établi; les tentatives de restauration monarchique, racontées par M. Thureau-Dangin dans son beau livre de *Royalistes et Républicains*, ont échoué et le 18 fructidor a vengé le Directoire de ses adversaires. La France va-t-elle retrouver la paix et la prospérité? M. Thiers l'a dit dans un jour de franchise : on a glissé du sang dans l'imbécillité, et l'ouvrage de M. Félix Rocquain sur l'*Etat de la France au* 18 *brumaire* est l'irrécusable confirmation du mot si vrai de M. Thiers. Plus d'industrie, plus de commerce, plus de sécurité; le brigandage règne en maître dans certaines provinces; les municipalités comme le pouvoir central sont sans force; les bâtiments de l'Etat tombent en ruines; les hôpitaux se ferment faute de ressources; les routes sont défoncées; les villages n'ont plus d'écoles et les écoles n'ont plus d'élèves. Tel est en quelques mots le tableau dressé par M. Rocquain d'après les rapports mêmes émanés des commissaires envoyés par les consuls dans les diverses circonscriptions régionales.

Ce même désordre, M. Masson le signale dans le département des affaires étrangères. Les sans-culottes s'en sont emparés comme de tout le reste; ils ont cru pouvoir remplacer par le débraillé de la tenue et la grossièreté du langage les antiques et correctes traditions de la chancellerie française. Il faut le retour aux affaires étrangères d'hommes de la vieille école, comme Talleyrand et d'Hauterive, pour rendre à notre diplomatie le rang et le prestige que la Révolution lui a fait perdre.

Mais tout cela, dira-t-on, c'est le fait de la Convention et du Directoire. Du moins l'œuvre de l'Assemblée constituante a été grande; sauf quelques incidents fâcheux à Paris et à Versailles, comme le 14 juillet et le 6 octobre, elle a été pure de sang et de désordre. Erreur, dit M. Taine. L'Assemblée constituante n'a

organisé que l'anarchie et ses lois portent en germe tout le despotisme et tous les excès de la Convention. Ceux qui croient à la prospérité et à la tranquillité de la France de 1789 à 1791, n'ont regardé que la surface ou plutôt ils ont accepté, sans les examiner, les jugements tout faits de leurs devanciers. Mais qu'on examine plus attentivement, qu'on étudie les documents contemporains les plus irrécusables, on verra que le sang a coulé en province plus encore qu'à Paris et que sur presque tous les points on a organisé la chasse aux privilégiés, malgré l'abandon de leurs privilèges, malgré leur patience et leur longanimité, comme plus tard on a organisé la chasse aux suspects. C'est à tort que Mme de Stael affirme que l'émigration n'a eu sa raison d'être qu'après le 10 août 1792; l'émigration a été suscitée par les violences auxquelles les nobles et les prêtres ont été en butte dès 1789 et contre lesquelles ni les municipalités ni l'Assemblée n'ont cherché à les protéger. Peut-être M. Taine, emporté par la nouveauté des conclusions auxquelles l'ont amené ses recherches, exagère-t-il un peu sa sévérité pour l'Assemblée constituante. Peut-être ne tient-il pas assez de compte des réformes civiles qu'elle a exécutées et qui lui ont survécu parce qu'elles étaient légitimes. Mais les réformes civiles, préparées d'ailleurs par les grands jurisconsultes du XVIIIe siècle, étaient celles auxquelles les Constituants attachaient le moins d'importance. Leur grande œuvre à leurs yeux, c'était leur œuvre politique et c'est celle-là qui a misérablement échoué et qui devait misérablement échouer. M. Taine en donne des preuves surabondantes, et, malgré les colères que son ouvrage a soulevées, malgré la conspiration du silence sous laquelle on s'est efforcé de l'étouffer, cet ouvrage restera, comme le plus sanglant, le plus décisif, le plus irréfutable réquisitoire qu'on ait jamais dressé contre les erreurs de cette Constituante qui a tout renversé et rien fondé. Il restera aussi comme un hommage impartial rendu à ces grands corps, à ces glorieuses traditions, à ces institutions séculaires qu'il fallait sans doute réformer et améliorer pour les mettre en harmonie avec les aspirations nouvelles, mais qu'il ne fallait pas détruire, surtout quand on n'avait que des utopies à mettre à la place.

Ce que M. Taine a nettement et irrévocablement établi, M. Sciout l'avait déjà prévu et comme préparé dans sa remarquable *Histoire de la Constitution civile du clergé*. Sans entrer dans des détails aussi circonstanciés que l'auteur des *Origines de la France contemporaine* et se plaçant d'ailleurs à un point de vue particulier, M. Sciout avait montré qu'une véritable terreur avait régné dans certaines provinces et que d'effroyables excès

avaient été commis contre les nobles et contre les prêtres, sans qu'il y eût eu de leur part ni provocation ni résistance sur le terrain politique. M. Mortimer-Ternaux datait la Terreur de la réunion de l'Assemblée Législative. M. Sciout et M. Taine, après Malouet, la font remonter avec raison à la prise de la Bastille.

C'est encore une œuvre capitale de la période que nous embrassons, que cette publication des *Mémoires de Malouet*, moins amusants peut-être, mais plus graves et plus concluants que ceux de Beugnot, qui les ont précédés. Peu d'hommes ont été mieux placés que Malouet pour bien voir la Révolution ; peu l'ont jugée avec un esprit plus ferme, plus net, plus dégagé d'illusions et de préjugés. Appuyer tout ce qu'il y avait de légitime et de sage dans les réformes, combattre à outrance toutes les utopies et tous les vices, rester jusqu'au bout sur la brèche pour la défense de cette royauté qui était la pierre fondamentale de l'édifice national, tel a été le rôle de Malouet pendant la Révolution ; tel il apparaît dans ses *Mémoires* et dans la correspondance que le pieux éditeur y a jointe dans la seconde édition.

Au surplus, cette mise en lumière de documents inédits, cette facilité donnée aux historiens et aux savants d'écrire l'histoire pièces en main est un des faits caractéristiques de cette période ; elle correspond admirablement au goût du jour, curieux et paresseux à la fois : curieux de choses neuves, paresseux pour aller les chercher dans la poussière où elles dorment. Les publications de ce genre se sont particulièrement multipliées depuis dix ans et la plupart ont une importance de premier ordre. Il suffit de nommer le grand recueil de M. Feuillet de Conches où malheureusement un certain nombre de pièces apocryphes se mêlent, dans les premiers volumes surtout, à une immense majorité de pièces authentiques : les volumes de M. le comte de Reiset édités avec tant de soin et un luxe de si bon goût ; les consciencieux travaux de M. Vatel sur les Girondins et sur Charlotte Corday ; les réimpressions heureusement choisies, de M. de Lescure pour la bibliothèque des *Mémoires relatifs à l'histoire du XVIIIe siècle*, qu'avait commencée Barrière ; l'œuvre toute récente et si importante de M. de Klinckowström sur la cour de France d'après les papiers du comte de Fersen, et surtout les publications magistrales de MM. Geffroy et d'Arneth qui ont livré les secrets des Archives de Vienne et d'Upsal. La figure, si étrangement travestie de Marie-Antoinette, y revit dans toute sa simplicité et toute sa pureté. Désormais, quand on parle de la Reine, on ne peut plus répéter ni les calomnies éhontées des faiseurs de mémoires et de pamphlets, ni les déclamations emphatiques de certains apologistes. La vérité

est là, dans les rapports et les lettres d'une authenticité incontestable, publiés par MM. Geffroy et d'Arneth ; il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour la voir. Les deux savants éditeurs ont singulièrement facilité la tâche des futurs historiens de Marie-Antoinette : les matériaux sont prêts ; il n'y a plus qu'à les mettre en œuvre, ainsi que l'ont déjà commencé MM. de Lescure, de Goncourt et James de Chambrier.

On n'attend pas de nous que nous passions en revue tous les ouvrages consacrés depuis dix ans à l'époque de la Révolution; nous n'en avons ni le loisir ni l'espace. Nous ne nommerons donc qu'en passant les travaux de MM. Sémichon, de Chamborant, Eugène Loudun, Raynald, Bonhomme, Rambaud, Nourrisson, A. Julien, V. Fournel, G. Gandy, M. Roland, etc. Mais nous tenons à signaler encore le développement de plus en plus considérable des publications locales. Un grand nombre d'esprits curieux ont dépouillé les archives départementales et écrit l'histoire soit d'une ville, soit d'une province pendant la Révolution, soit même celle d'un événement spécial ou d'une période particulière. M. Jules Sauzay l'a entrepris pour le Doubs avec un luxe de détails peut-être exagéré; M. Albert Babeau l'a fait avec un talent remarquable et une rare impartialité pour la ville de Troyes; M. A. Vivie, pour Bordeaux; dom Piolin pour la Sarthe, M. Saro pour Coutances ; MM. Bimbenet et l'abbé Gabriel, pour la fuite de Varennes; M. Bussière, pour le Périgord ; M. Rivarès, pour Pau; M. de Castéras, pour l'Ariège ; l'abbé Winterer, l'éloquent député de Guebvillers, pour l'Alsace ; MM. Constant et Paul Domet, pour Fontainebleau; M. Sorel, pour Chantilly et Compiègne; MM. Stofflet, Lallié, l'abbé Paulouin, pour Nantes et la Vendée etc., etc. Arrêtons-nous dans cette longue nomenclature et souhaitons pourtant qu'elle s'allonge encore ; car l'œuvre que ces modestes et consciencieux savants ont entreprise est une œuvre excellente et féconde. C'est celle-là seulement qui permettra un jour à un esprit plus vaste de faire la synthèse de toutes ces analyses, de fondre et de condenser tous ces détails, de tirer enfin de toutes ces histoires locales une histoire générale, la seule vraie parce qu'elle sera la seule complètement éclairée.

Ainsi, et pour nous résumer, deux faits dominent toute cette période de dix ans : l'importance croissante des travaux locaux ou spéciaux, la recherche et la publication de documents d'une autorité irréfragable. La conséquence toute naturelle de ce double courant, celle que nous signalions au début de cette note, c'est la substitution de l'histoire à la légende. Sans doute, les passions sont encore trop surexcitées et les allusions au temps présent trop faciles pour que cette vérité soit dès maintenant

acceptée de tous ; mais tôt ou tard elle finira par s'imposer, et déjà tous les esprits distingués, sans prévention et sans parti pris, l'adoptent et la proclament. La plupart reconnaissent ce que l'un d'entre eux a justement nommé, non sans une nuance de mélancolie, la *banqueroute de la Révolution :* en matière civile, le progrès est acquis ; en matière politique, tout est à recommencer.

Combien faudra-t-il de temps pour que ces idées, encore si nouvelles, triomphent des préjugés et descendent dans les masses ? Nous ne savons ; mais il nous faut du moins citer encore, avant de terminer, les efforts courageux et persévérants tentés par la *Société bibliographique* pour arriver à ce but si souhaitable. La collection de *Brochures populaires sur la Révolution*, qu'il ne nous est pas permis de louer, mais dont nous pouvons bien, du moins, signaler l'excellent esprit et la scrupuleuse exactitude, a contribué déjà puissamment, et contribuera plus puissamment encore, à mesure que l'apaisement se fera, à la diffusion de la vérité. Tant et de si généreux efforts ne seront pas perdus. Un jour viendra — et il n'est pas loin peut-être — où l'œuvre de réparation s'accomplira, où la lumière se fera pour tous et où, tout en conservant ce qu'il y a de bon, de sage, d'utile, de véritablement fécond dans les réformes de 1789, la France, mieux instruite, répudiera les théories fausses qui ont vicié dès le principe le mouvement réformateur et l'ont détourné du but que se proposaient les plus éclairés de ses auteurs et que poursuivait Louis XVI.

L'HISTOIRE DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE

Par M. l'abbé E. Allain,
Vicaire à Saint-Louis de Bordeaux.

Toujours graves, toujours faites pour passionner les esprits, parce qu'elles sont des questions vitales, les questions d'enseignement ont été étudiées, dans ces dernières années, avec un redoublement d'intérêt. Avant 1870, l'ardeur réformatrice de l'honorable M. Duruy suscita des polémiques ardentes, et lorsque plus tard, des désastres à jamais lamentables eurent forcé la France à se recueillir et à s'étudier elle-même, tous les partis, sans exception, demandèrent à la réforme de l'enseignement public le plus sûr moyen de relèvement pour la patrie humiliée. Mais en même temps qu'on déplorait le présent et qu'on songeait à l'avenir, on regardait en arrière, on parlait du passé, et c'est ainsi que s'est posée d'elle-même la question des origines de notre enseignement primaire, question résolue pour une multitude de gens aussitôt que posée. Car, pour la plupart de nos publicistes, c'étaient des dogmes indiscutables que l'ignorance de nos pères, et le soin jaloux avec lequel, sous l'ancien régime, l'Église et l'État les y avaient maintenus de concert.

A entendre des officieux trop zélés, l'Empire avait découvert la nécessité de l'enseignement populaire, et pour mieux faire ressortir le résultat de ses efforts, ils faisaient aisément table rase des souvenirs du passé. On n'a pas oublié les circulaires de l'entreprenant ministre, les articles qu'il inspirait à ses journaux. Et ceux qui suivaient dès lors le mouvement des idées pédagogiques, n'ont pas oublié davantage la vigueur avec laquelle le vénérable M. Fayet, notre chef à tous dans cette croisade, répondait aux détracteurs de l'ancien état de choses par des textes et des faits habilement présentés, et tirés de cette incomparable collection de documents qu'il recueillait dès lors avec tant de zèle et de persévérance [1].

Dès cette époque, les sociétés savantes de province abordaient quelquefois l'histoire de nos origines scolaires, et M. Maggiolo,

[1] *Moniteur universel* du 2 avril 1868. — *Univers* des 27 avril et 4 juin.

un maître aussi, dont le nom reviendra souvent sous ma plume, lisait à la Sorbonne son savant mémoire *sur la condition de l'Instruction primaire et des maîtres d'école en Lorraine avant* 1789[1].

Au lendemain de nos désastres, mille voix s'élevèrent pour demander la réforme de notre enseignement public. Parmi les ouvrages publiés alors, il en est un qui fut très remarqué, à cause de sa valeur intrinsèque, des idées neuves et judicieuses qu'il émettait, et aussi à cause de la juste notoriété de son auteur, philologue éminent, professeur très distingué du Collège de France. Mais notre étonnement fut grand lorsque nous y pûmes lire des assertions comme celle-ci : « L'organisation de notre enseignement primaire date d'hier, disait M. Bréal... Il ne commença d'exister que sous la Restauration, et ne prit une assiette solide qu'en 1830. .... La France a absolument négligé l'instruction du peuple... La foi catholique a dominé pendant de longs siècles chez nous, sans songer à fonder l'enseignement populaire[2]. » Ces paroles avaient le mérite de poser nettement la question ; elles fixèrent sur elle l'attention, et ces graves accusations appelaient la contradiction et la discussion. Les catholiques s'empressèrent de relever le gant. Dès le mois de juillet de la même année (1872) M. Marius Sepet protestait dans la *Revue des questions historiques* contre les assertions de M. Bréal, indiquait à la hâte quelques ouvrages à consulter sur la question, et engageait les érudits soucieux de l'honneur de l'Église et de l'ancienne France à entreprendre des recherches, dont nous avons, d'ailleurs, toujours envisagé le résultat final avec une entière confiance. La Société générale d'éducation et d'enseignement, et la Société Bibliographique s'associaient à cet appel.

Justement, deux œuvres venaient de paraître, œuvres de science et de bonne foi, fortes et inattaquables dans le fond, calmes et courtoises dans la forme, qui exposaient et démontraient plus qu'elles ne discutaient, et qui indiquaient aux travailleurs de la façon la plus nette la voie scientifique à prendre pour arriver à des résultats indiscutables. M. Ch. de Beaurepaire qui, dès 1863, avait donné une première ébauche de son œuvre, venait de publier à Évreux un livre des plus remarquables[3] et qui, je ne crains pas de le dire, devrait être, comme un

[1] Mém. lus à la Sorbonne en 1868. — Paris 1869. p. 501-515.

[2] M. Bréal, *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Paris 1872, p. 12, 13, 20.

[3] *Recherches sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen avant* 1789. Évreux, 1872, 3 vol. in 8°.

modèle toujours étudié, entre les mains de tous les érudits. Le savant archiviste y arrive, avec des textes, aux résultats les plus inattendus. Déjà M. Léopold Delisle, ce grand maître de l'érudition française, dans son *Essai sur la condition de la classe agricole en Normandie,* avait montré, à l'aide de documents provenant des sources les plus diverses, que dès le XIe siècle, les paysans et les bourgeois de cette belle province avaient joui des bienfaits de l'instruction primaire. M. de Beaurepaire reprenait cette thèse, et les archives de la Seine-Inférieure lui avaient livré des textes innombrables, au moyen desquels il démontrait l'existence, au Moyen-âge, d'écoles nombreuses, non seulement dans les villes et les localités importantes, mais dans des villages dont plusieurs sont trop peu considérables pour former aujourd'hui des communes distinctes. Il en pouvait conclure légitimement, et j'emploie ses propres expressions, « qu'il y avait des écoles, dès le Moyen-âge, sinon dans toutes les paroisses rurales, du moins dans la plupart et surtout dans celles où la population était un peu considérable. » M. de Beaurepaire suivait ces écoles à travers les âges jusqu'au XVIIIe siècle, où les procès-verbaux des visites archiépiscopales (pièces absolument officielles) donnaient pour un département qui avait alors environ mille paroisses (réduites aujourd'hui à 759 communes), 855 écoles de garçons et 306 écoles de filles. Ce n'est pas tout encore; le docte écrivain fait l'histoire de tous les établissements d'instruction publique, collèges, écoles spéciales, institutions religieuses. Il nous les montre florissant sous le regard et la protection de l'Église et des magistrats. Le rôle civilisateur de l'Église et de l'État aux deux derniers siècles, et leur zèle pour l'enseignement populaire, sont pleinement mis en lumière dans le beau livre de M. de Beaurepaire.

M. de Charmasse avait publié en 1871 son *État de l'instruction primaire dans l'ancien diocèse d'Autun*[1] dont il a donné cette année au public une édition fort augmentée. Dans les deux cas, il a suivi la même méthode qui mérite, nous le croyons du moins, d'être adoptée par ceux qui s'occuperont de semblables travaux. Dans une longue introduction, prennent place avec les documents les plus importants, toutes les considérations générales propres à faire connaître l'état de la question : nombre des écoles, leur organisation, condition et recrutement des instituteurs, rôle de l'Église et de l'État, règlements ecclésiastiques et municipaux ; à la suite, une sorte d'index développé, donnant

[1] *État de l'instruction primaire dans l'ancien diocèse d'Autun pendant les XVIIe et XVIIIe siècles.* Autun, 1871, in-8°.

par communes le sommaire et les sources de tous les documents recueillis. Au point de vue de l'action de l'Église, les conclusions de M. de Charmasse sont celles de M. de Beaurepaire; pour ce qui est du nombre des écoles, Autun était moins favorisé que Rouen. 383 paroisses sur lesquelles il a été possible de se procurer des renseignements, donnent seulement 295 écoles, c'est cependant une assez belle moyenne de 77 0/0.

MM. Fayet, Maggiolo, de Charmasse et de Beaurepaire avaient frayé le chemin, de nombreux chercheurs s'y sont engagés à leur suite. Presque tous étaient des catholiques, soucieux de venger l'Église et l'ancienne France des injustes attaques qui leur avaient été prodiguées; d'autres ne partageaient point nos sentiments, mais ces hommes sincères ne méritent que plus de confiance, lorsque la force invincible de la vérité les contraint à se faire, même d'une manière inconsciente et par le seul exposé des chiffres et des faits, les défenseurs de notre cause.

Tout d'abord se présentent à moi, dans cette catégorie, les noms de MM. le vicomte Sérurier et Houdoy. Il suffit d'ouvrir leurs brochures, si riches en documents, pour se rendre compte des nombreuses divergences qui existent entre leurs idées et les nôtres. M. le vicomte Sérurier par exemple demande la suppression de tout enseignement religieux dans les écoles des communes trop peu considérables pour que les différents cultes y aient des écoles confessionnelles, et M. Houdoy se déclare partisan déterminé de l'instruction obligatoire et gratuite. Mais que de renseignements précieux, et comme l'existence des écoles primaires sous l'ancien régime est clairement et nettement établie! « Aux XVIIe et XVIIIe siècles, dit M. le vicomte Sérurier[1], le nombre des actes prouvant l'existence d'un régent dans les paroisses est si considérable que je les passerai sous silence... On trouve un grand nombre de communes ayant un régent en 1789; et combien dont les titres scolaires sont perdus. » Et il ne se contente pas d'affirmer, il démontre: l'appendice de son mémoire nous donne *in extenso* 25 textes de 1485 à 1789, et 305 renseignements sommaires concernant les écoles de 115 communes. — Quant à M. Houdoy[2], il nous montre, du XVIe siècle à la Révolution, le fonctionnement des écoles gratuites de Lille : les unes sont dominicales, les autres journalières; les magistrats leur prodiguent leurs soins avec un zèle

[1] *L'instruction primaire dans la Région des Pyrénées occidentales, spécialement en Béarn.* Pau in-8°.

[2] *L'instruction gratuite et obligatoire depuis le XVIIe siècle.* Lille, 1873, in-8°.

infatigable; les citoyens les enrichissent de leurs libéralités, à tel point qu'on peut par des aumônes, des distributions de livres et de vêtements, y attirer les pauvres et leur inspirer le désir de s'instruire. — En 1789, douze classes gratuites, dont trois pour les filles, sont ouvertes aux pauvres, et 32 écoles primaires donnent l'instruction aux enfants des bourgeois.

Venons aux travaux des érudits chrétiens. En 1873, à l'assemblée générale des comités catholiques, M. Fayet lit un important mémoire[1], et montre comment les recherches des instituteurs de la Haute-Marne, autrefois placés sous ses ordres, ont retrouvé les noms et l'histoire de 8,000 régents ayant exercé dans l'ancien diocèse de Langres, aux deux derniers siècles, et constaté, dès 1768, l'existence d'écoles dans 473 communes sur 514, soit 92 0/0. Le travail de M. Fayet est lui aussi, au point de vue de la méthode, un vrai modèle, et donne de précieux renseignements sur les procédés à employer pour répandre d'éclatantes lumières sur une question si longtemps obscurcie par le préjugé et la mauvaise foi.

C'est à la même époque que le *Polybiblion* commence à publier la *Bibliographie* de la question : livres anciens de pédagogie et de jurisprudence, écrits philosophiques du dernier siècle sur les questions d'enseignement, conciles, statuts synodaux des diocèses de France, — travaux récents, livres, brochures, articles de journaux et de revues — monographies locales pouvant fournir quelques renseignements épars, tout cela est mentionné, pêle-mêle il est vrai, et en plusieurs articles disséminés en divers volumes d'un recueil déjà considérable[2], mais le temps n'est peut-être pas éloigné où l'on pourra coordonner ces précieux renseignements et en faire un catalogue *raisonné* qui deviendra un excellent instrument de travail.

Cette même année 1873 voit paraître les intéressantes brochures de M. Devals sur les écoles de Montauban, de M. Dupré de Loire sur les écoles de la Drôme, de M. Leleu sur celles de Semur en Auxois, le très remarquable et très complet travail de M. Battault sur les écoles de Châlon-sur-Saône, les importants articles de M. l'abbé Dubord sur celles de diverses communes du Gers. L'excellent exemple donné par ce laborieux ecclésiastique mérite un hommage particulier. Dans chacune des paroisses où il a exercé la charge pastorale, il a su occuper ses loisirs par l'étude des archives locales, et mettre au jour de précieux travaux historiques. Signalons encore les articles de

[1] *Assemblée générale des catholiques de France*. Paris, 1873, in-12, p. 99-143.
[2] *Polybiblion*, t. X, p. 60, 123; XI, p. 182-247; XII, p. 195; XXII, p. 183.

M. Richard, dans l'*Union*, sur les écoles de Paris ; de M. Ed. de Barthélémy, dans la *Revue de France*, sur l'instruction primaire dans l'ancien diocèse de Châlons-sur-Marne, où nous relèverons seulement ce chiffre assez significatif de 235 écoles sur 319 paroisses dont bon nombre renferment une population beaucoup trop minime pour subvenir aux frais de l'instruction, soit 73,6 0/0 [1].

M. J. Travers lisait, cette même année, à la Sorbonne, un mémoire sur la question, et ses conclusions, il faut bien le dire, n'étaient pas du tout les nôtres. En revanche, à la même réunion, un infatigable érudit saintongeois, M. L. Audiat, présentait un mémoire, malheureusement resté inédit, qu'il résumait lui-même en ces termes : « Il y avait des écoles chez nous, beaucoup plus qu'on ne croit ; et en certains lieux — il nous est impossible, en l'absence de documents, d'affirmer davantage,— autant au moins qu'en 1873 (notamment à La Rochelle en 1689, j'ai la liste des écoles, le nom des maîtres et le total des élèves : il y avait beaucoup plus de maîtres, beaucoup plus d'élèves qu'en 1873) ; quant à la population scolaire, elle était certainement aussi forte qu'à présent, toute proportion gardée. J'ai, pour des communes rurales, des listes d'instituteurs pendant un siècle sans lacune, et une fois pendant deux siècles. Evidemment, dans les communes voisines, il y avait des instituteurs, et celles-là n'étaient pas une exception. »

Enfin M. de Ribbe publiait la première édition de son livre si remarquable sur les *Familles et la Société en France avant la Révolution* [2]. Il n'avait garde de négliger la question si importante des écoles et prouvait, pièces en mains, que toutes les communes de Provence, à fort peu d'exceptions près, inscrivaient constamment à leur budget, au XVIIIe siècle, des allocations destinées à rémunérer les régents. Il cite plusieurs traits fort caractéristiques, montrant le cas que nos pères savaient faire de l'instruction.

Les années 1874-75 ne sont pas moins fécondes en savants travaux. Je mentionnerai quelques articles de Revues sur les écoles du Languedoc et de la Bretagne, notamment l'excellent travail de M. Léon Maître sur l'enseignement populaire dans le comté de Nante. Il donne la liste de quatre-vingt-une paroisses dont soixante-quatre avaient des écoles aux deux derniers siècles. La nomenclature est précédée d'observations générales,

[1] L'indication de tous ces travaux se trouve dans les articles signalés du *Polybiblion*.

[2] Paris, 1873, in-12, p. 288 et suiv.

qui prouvent par les faits, qu'aux deux derniers siècles l'instruction primaire, en Bretagne, n'était guère moins répandue qu'aujourd'hui. Signalons encore les lectures faites à la Sorbonne par MM. Alexis de Jussieu (Savoie), Lucien Merlet (Eure-et-Loir) et Louis Duval (Creuse) [1], et venons à quelques travaux plus développés et plus complets.

Voici d'abord la savante *Histoire de l'instruction primaire dans les pays formant le département de l'Yonne* [2] par M. Quantin, archiviste du département. Il y suit avec succès la méthode de M. de Charmasse, traitant d'abord de l'existence des écoles, de leur dotation, de la condition et des méthodes des régents, puis donnant près de 100 pages de pièces justificatives inédites, de tableaux statistiques, etc., tirés des archives de l'Yonne. En 1789, d'après un mémoire officiel rédigé par ordre de l'Intendant de Paris, il est constant que, dans l'arrondissement de Sens, quatre communes seulement étaient dépourvues d'écoles. — Dans l'arrondissement d'Auxerre, à la fin du XVIIe siècle, soixante communes ont des écoles ; toutes en ont, même les plus petites, en 1789. — Dans l'Aube, mêmes résultats. M. A. Babeau à qui l'histoire locale est redevable de tant de savants travaux, suit dans sa remarquable brochure [3] la même méthode que MM. de Charmasse et Quantin, et constate qu'en 1789, sur quatre cent quarante-six communes, quatre cent trois avaient des écoles et cent soixante-seize avaient des maisons d'école (90,3 0/0).— Un peu plus tard, M. Bellée, archiviste de la Sarthe, a mis au jour un très intéressant volume sur l'instruction publique dans ce département, avant et pendant la Révolution [4]. Ce travail, exécuté avec toute la rigueur scientifique à laquelle nos archivistes nous ont habitués, est extrêmement riche en documents originaux, et nous révèle, pour l'ancien diocèse du Mans, une situation scolaire plus que satisfaisante. Il se distingue des œuvres précédentes en ce qu'il conduit ses recherches jusqu'à l'année 1800 ; le tableau qu'il trace de la destruction presque complète de l'enseignement populaire par l'application des lois révolutionnaires, est particulièrement instructif.

Personne n'ignore les immenses bienfaits dont l'enseignement populaire est redevable au Vénérable de La Salle et à ses dis-

[1] *Revue des Sociétés savantes*, mars-avril 1875.

[2] Auxerre 1874. in 8°.

[3] *L'instruction primaire dans les campagnes avant* 1789, *d'après des documents tirés des archives communales et départementales de l'Aube*, Troyes, 1875.

[4] Le Mans 1875, in-12.

ciples. La vie de ce grand homme de bien devait plus que jamais fixer l'attention. En même temps que le frère Lucard, le regretté Armand Ravelet se sentait attiré vers cette grande figure, et lui consacrait un livre où nous avons retrouvé toutes les qualités qui distinguaient cet excellent esprit[1]. Sa première partie résume très bien les travaux antérieurs sur l'histoire de l'instruction primaire.

Le zèle des ouvriers de la première heure ne se ralentissait pas. A chacune des réunions de la Sorbonne, M. Maggiolo prenait la défense de la bonne cause, tantôt démontrant l'existence des écoles avant 1789, tantôt montrant le triste tableau des ruines amoncelées durant la période révolutionnaire[2]. M. Fayet publie ses brochures si nourries et si fortes, et en même temps si nettes dans leur allure, et révélant dans leur auteur, avec une incontestable compétence et une connaissance approfondie de la question, un talent de polémique des plus remarquables[3].

L'heure parut venue, cette même année, de résumer tant de doctes travaux. Ce fut l'objet d'un article paru en janvier 1875 dans la *Revue des questions historiques*, et qui n'avait point d'autre prétention que celle de réunir et de coordonner les résultats obtenus jusque-là. La collection à 25 c. de la Société Bibliographique, publia plus tard (juillet 1876) une édition populaire de ce travail, destinée à faire connaître au gros public l'importante question qui nous occupe.

Nous voici en 1876. Peu de grands travaux, cette année là. Cependant la *Revue de l'Ain*, la *Revue de l'Anjou*, la *Revue de Gascogne*, les *Chroniques du Languedoc* consacrent quelques articles aux écoles de l'ancien régime[4]. Nous signalerons notamment ceux d'un illustre érudit, Dom P. Piolin, le digne continuateur des Sainte-Marthe et de Mabillon, sur *Les petites écoles jansénistes de l'Anjou*. Ce curieux sujet est traité avec toute la largeur d'érudition qui est dans la tradition bénédictine. Le P. Clair, S. J., étudiait, dans son discours à la distribution des prix du Collège Sainte-Croix du Mans cette question : « *Que devons-*

[1] *Histoire du Vénérable J.-B. de La Salle*, Paris, 1874, in-8°.

[2] *L'Instruction publique dans les Hautes Cévennes. — Pièces d'Archives et documents inédits pour servir à l'histoire de l'Instruction publique en Lorraine*, 1789-1802.

[3] *Les Hautes-œuvres de la Révolution en matière d'enseignement*. Langres, s. d. in-8°. — *Comment les cléricaux fondent les écoles, comment les autres les détruisent*. Dioc. de Bourges. Chateauroux, 1874. — *Les écoles de la Bourgogne sous l'ancien régime*. Langres, 1875, in-8°.

[4] Ces articles sont signalés dans le *Polybiblion*, t. XXII, p. 283-284.

nous à l'Église et à la Révolution en fait d'éducation publique? » — M. d'Estaintot faisait aux cercles ouvriers de Rouen des conférences sur le même sujet. — L'infatigable M. Maggiolo publiait sa lecture à la Sorbonne sur l'instruction primaire dans le district de Lunéville de 1790 à 1800. — A la réunion des Sociétés savantes, M. Hippeau, caractérisant le remarquable ouvrage de M. de Beaurepaire, exprimait en excellents termes la solution scientifique donnée au problème des origines de notre enseignement primaire par les récents travaux [1]. Enfin M. Siméon Luce, dans son *Histoire de Duguesclin*, si justement couronnée par l'Institut, consacrait aux écoles rurales du XIVe siècle quelques pages nourries de textes et dont voici l'idée générale : (je cite textuellement) « On a cru longtemps que le Moyen-âge n'avait connu rien qui ressemblât à ce que nous appelons l'instruction primaire ; c'est une grave erreur. Il est fait à chaque instant mention d'écoles rurales dans les documents où l'on s'attendait le moins à trouver des renseignements de ce genre, et l'on ne peut guère douter que, pendant les années même les plus agitées du XIVe siècle, la plupart des villages n'aient eu des maîtres enseignant aux enfants la lecture, l'écriture et un peu de calcul [2]. »

En 1877, les Revues provinciales continuent à publier des études sur l'histoire de l'instruction primaire [3]. — M. Maggiolo donne au public sa lecture sur les *Archives scolaires de la Beauce et du Gâtinais* [4] qui avait été écoutée à la Sorbonne avec un vif intérêt. — Au mois de septembre de cette année, cet érudit, si dévoué à la cause de l'enseignement, reçoit du ministère la mission de recueillir et de centraliser les documents permettant d'établir une statistique de l'instruction primaire avant 1789. Il se met à l'œuvre avec un infatigable zèle, de toutes parts on répond à son appel ; et bientôt la commission officielle publiera des chiffres que nous attendons sans crainte. Les libres penseurs pourront dire que l'enseignement était clérical, ils n'oseront plus nier la lumière, et se soustraire à l'évidence.

1878 voit paraître la seconde édition, très augmentée, de l'ouvrage de M. de Charmasse, et une substantielle brochure de M. Maggiolo *Sur le droit public et la législation des écoles* [5]. Il en avait déjà donné lecture à la Sorbonne.

[1] *Journal officiel* du 26 avril 1876.
[2] *Hist. de B. Du Guesclin.* Paris, 1876, in-8°, pp. 14-17.
[3] Cf. *Polybiblion*, t XXII, p. 283-284.
[4] Nancy, 1877, in-8°.
[5] Nancy, 1878, in-8°.

Tels sont les plus importants des travaux par lesquels on a essayé pendant les dix dernières années d'élucider la grande question des origines de notre enseignement primaire. Cette question, on peut le dire hardiment, est actuellement tranchée. Nous ne méconnaissons point les grands efforts faits dans notre siècle pour répandre l'enseignement dans les masses, pour en étendre les programmes et en perfectionner les méthodes. Mais, à moins de nier l'évidence, il faut bien reconnaître qu'il avait été beaucoup fait sous l'ancien régime pour donner satisfaction à ces grands intérêts. Il est acquis que de très nombreuses écoles existaient chez nous avant 1789, que ces écoles étaient fréquentées, que beaucoup d'entre elles étaient dotées, que toutes s'ouvraient gratuitement aux indigents. — Les monographies que nous avons signalées font admirablement ressortir le rôle de l'Église, que l'on trouve toujours à la tête du mouvement civilisateur. Pour quiconque est au courant des derniers travaux, il n'est rien de plus manifeste que la fausseté de cette assertion de M. Bréal : « la foi catholique a dominé chez nous pendant de longs siècles sans songer à fonder l'enseignement populaire. » Enfin, et des polémiques récentes ont mis ce point important dans un jour complet, de l'aveu des révolutionnaires eux-mêmes, la Révolution a su détruire les écoles, elle a su piller leurs biens, persécuter leurs régents, elle n'a rien su réédifier. Lisez les discussions des projets de loi sur l'enseignement à la Convention et aux Cinq-Cents, lisez les rapports officiels publiés par M. Rocquain [1], et vous verrez jusqu'à quel point ces assertions sont rigoureusement vraies.

Il a donc été beaucoup fait, mais il reste beaucoup à faire. Combien de départements n'ont point leur monographie scolaire : Puisse leur nombre diminuer bientôt ! Nous avons sous les yeux d'excellents modèles ; essayons de les imiter. Les travaux de nos devanciers nous indiquent les sources, allons y puiser à notre tour. Les procès-verbaux de visites épiscopales, les registres de délibérations des municipalités, la correspondance des intendants et des subdélégués nous donneront des renseignements nombreux et absolument sûrs; les archives hospitalières, les registres d'impositions, les archives judiciaires, les minutes des notaires surtout, si nous avons le courage d'en secouer la poussière et d'en déchiffrer le grimoire, un peu rebutant, il est vrai, pour d'autres que des érudits de profession, nous livreront

[1] *L'État de la France au 18 Brumaire, d'après les Rapports des Conseillers d'État chargés d'une enquête sur la situation de la République.* Paris, Didier, 1874, in-12.

des trésors. Les registres de l'état-civil, les procès-verbaux de tirage au sort des milices, les procès-verbaux d'élections de 1787 à 1789 nous fourniront, par le nombre de signatures dont ils sont revêtus, de précieux éléments de comparaison et de statistique.

Les sociétés de Bibliophiles, les sociétés savantes ont entrepris dans ces dernières années la réimpression de beaucoup d'ouvrages rares et curieux. Il y aurait lieu peut-être d'entrer dans cette voie pour la question qui nous occupe. Certains livres très importants, par exemple, le *Traité historique des écoles épiscopales et ecclésiastiques* de Cl. Joly sont introuvables. — Il ne serait pas sans intérêt non plus de remettre entre les mains du public, quelques vieux livres de pédagogie, tels que *L'Escole paroissiale, le Pédagogue chrestien* etc., qui supporteraient sans difficulté la comparaison avec nos œuvres modernes. — Enfin, un recueil des décrets des conciles et des règlements synodaux des diocèses de France sur l'enseignement serait une œuvre des plus utiles, et dispenserait les travailleurs de recourir à une multitude de volumes épars en cent bibliothèques, et difficiles à trouver, même dans les plus grandes villes.

Mais un point plus important encore, c'est de donner à tous ces travaux la plus large publicité. Nos journaux, nos revues ne parlent pas assez de cette grave question, et nos adversaires continuent à tenir pour non-avenus les résultats acquis par nos travailleurs. Ne nous lassons pas de les démentir. A force de répéter la vérité, nous finirons par triompher de l'erreur, et la vérité connue vengera nos pères et notre ancienne France d'injustes accusations, elle fera briller d'un merveilleux éclat le rôle de Notre Mère la Sainte Église : il faudra bien reconnaître que c'est sur ses genoux que le pauvre peuple de France a appris, avec la vérité divine, les premiers éléments des sciences humaines.

P. S. — Quelques travaux sur l'histoire de l'Instruction primaire ont été donnés au public depuis l'époque où ce rapport a été écrit. Le *Polybiblion* dans son numéro d'Avril 1879 (t. XXV, p. 383-384), en a publié la nomenclature. Nous appellerons l'attention notamment sur le livre très complet et très remarquable de M. de Fontaine de Resbecq : *Histoire de l'Instruction primaire dans les communes qui ont formé le département du Nord*. Paris, Champion, 1 vol. in-8°.

L'ÉPIGRAPHIE ROMAINE EN FRANCE

ET SES PROGRÈS DEPUIS DIX ANS

PAR H. THÉDENAT, prêtre de l'Oratoire.

Ce rapport traitera uniquement de l'épigraphie romaine en France. Je voudrais y étudier l'impulsion plus vive de jour en jour qui, sous l'influence de M. Léon Renier, a été donnée à cette science dans notre pays.

Plus que beaucoup d'autres nations, la France a le devoir de cultiver et d'encourager les études épigraphiques. Il n'y eut pas, dans tout l'empire, de province qui fut plus romaine que notre Gaule ; aucune ne reçut du conquérant une empreinte plus forte et plus durable. Première conquête des Romains de ce côté des Alpes, la Narbonnaise fut promptement assimilée et reçut une organisation toute latine [1]. Les députés des « tres provinciæ Galliæ, » L'Aquitaine, la Lyonnaise et la Belgique, se réunissaient à Lyon autour de l'autel de Rome et d'Auguste ; là, dans des assemblées religieuses et politiques, ils resserraient de plus en plus les liens qui les rattachaient au centre de l'empire. Dès le temps de Claude en effet, les Gaulois réclament l'entrée au sénat [2] et, par là même, l'accès aux grandes magistratures, ils se sentent Romains. Enfin nous devions, pendant ce siècle, ajouter à notre territoire une autre province de l'empire romain. Ses monuments, respectés par les peuples nomades, lui ont conservé son antique physionomie, et elle est tombée entre nos mains telle, en beaucoup d'endroits, que l'avaient laissée les barbares envahisseurs.

I

A vrai dire, la conquête de l'Algérie a été le point de départ du développement des études épigraphiques dans notre pays. Elle a, dès les premiers jours, révélé un merveilleux trésor d'antiquités. C'était une province entière qui ressuscitait, por-

[1] Narbonensis provincia.... nulli provinciarum postferenda, breviterque Italia verius quam provincia. Pline, III, 5.

[2] *Table Claudienne*, de Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon*, p. 136. Tacite, *Annales* XI, 23-24.

tant, gravés sur des pierres encore debout, ses fastes et ses annales ; c'était une légion romaine dont, pendant plusieurs siècles, on allait suivre l'histoire [1]. Aussi, l'invasion de nos soldats fut suivie de près par celle de nos savants, et l'Algérie a formé nos épigraphistes comme nos généraux. Et n'était-ce pas justice ? Un rapprochement naturel ne s'opérait-il pas entre l'antiquité et les temps modernes ? Nos troupes rencontraient à chaque pas les traces de ceux dont elles imitaient la valeur. Au détour d'une route, le nom de la légion « troisième Augusta » leur apparaissait gravé sur un rocher. A Lambèse, des soldats français commandés par le colonel Carbuccia défilaient devant le tombeau restauré de Q. Flavius Maximus, préfet de la légion troisième Augusta, et lui rendaient, comme à l'un de leurs chefs, les honneurs militaires. On eût dit les Romains revenant, après plusieurs siècles, reconquérir le sol qui avait appartenu à leurs pères. La pensée de ce rapprochement avait frappé les Arabes eux-mêmes. Dans une étude que maintenant encore il regarde comme un de ses meilleurs travaux [2], M. L. Renier raconte l'anectode suivante : « Pendant mon séjour à Zana, Si Mohammed « Bokarana, cheik du pays et marabout vénéré, vint un jour me « trouver au milieu des ruines. Je copiais une inscription : « Tu « comprends donc cette écriture ? » me dit-il.— « Non seulement « je la comprends, lui répondis-je, mais je l'écris ; regarde : ce « sont nos lettres, c'est notre langue. — « C'est vrai, reprit-il en « s'adressant aux Arabes qui l'accompagnaient ; les Roumi sont « les fils des Roumân ; lorsqu'ils ont pris ce pays, ils n'ont fait « que reprendre le bien de leurs pères. » Des aventures analogues sont arrivées à MM. Berbrugger et Héron de Villefosse.

Une telle situation nous créait un devoir. Nous étions devenus les conservateurs naturels de ces richesses historiques dont nous devions compte à la science. Avons-nous toujours été fidèles à notre mission ? Avons-nous toujours protégé, comme nous l'aurions dû, ces restes vénérables ? Des maisons, des casernes, des villages entiers ont été construits avec des débris arrachés aux monuments romains. Il faut bien en convenir puisque c'est la vérité, si nos soldats ont appris à l'Europe que les Romains avaient trouvé des héritiers sur la terre d'Afrique, des colons inconscients ont parfois démontré que les Vandales

[1] La légion III Augusta qui eut son quartier général à Lambèse, depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui de Constantin.

[2] *Notes d'un voyage archéologique au pied de l'Aurès, Revue archéologique*, 1re série, 1852.

aussi y ont eu des successeurs [1]. Il est utile de signaler ces faits, car, dans bien des endroits, paraît-il, l'œuvre de destruction continue, et il serait à désirer qu'on y mît un terme.

Nous avions un autre devoir. Il appartenait aux savants français de recueillir ces richesses, de les faire connaître et d'en tirer tout ce qu'elles peuvent ajouter de renseignements à l'histoire et à la géographie romaines. Cette partie de notre tâche, nous pouvons le dire avec orgueil, n'a pas été négligée. C'est à M. L. Renier surtout qu'en revient l'honneur. Dans une première mission [2], le savant français, accompagné du commandant de la Mare dont l'habile crayon a sauvé de l'oubli bien des monuments aujourd'hui disparus, explorait Lambèse, Verecunda, Thamugas, Diana, Sigus, le Madracen, les voies militaires qui se dirigent vers l'Aurès, les quatre colonies cirtéennes... etc. De cette mission M. L. Renier rapportait plus de 3000 inscriptions dont 2700 au moins étaient inédites ; l'auteur estimait que la publication des documents recueillis exigerait, pour les inscriptions, trois volumes de texte in-4°, pour les monuments dessinés par M. de la Mare, 140 planches du même format. Ces travaux, disaient MM. Hase et Ph. le Bas, bons juges en semblable matière, feront plus avancer la science de l'épigraphie romaine que ne l'ont fait toutes les découvertes publiées depuis quinze ans [3]. L'année suivante, M. L. Renier rapportait d'une seconde mission de nouvelles richesses [4]. C'est ainsi qu'il préparait le recueil complet des inscriptions d'Algérie [5]. Cet ouvrage d'une importance capitale comprend 4417 inscriptions. L'auteur

[1] Faut-il croire que M. Wilmanns était bien renseigné, quand il écrivait dans un mémoire intitulé : *Die Römische Lagerstadt Afrikas*, p. 4, note 4 (1877) : « Dans une des trois villes principales, Constantine, un musée, « créé par M. Cherbonneau à l'instigation de M. L. Renier, est actuellement « vendu à des maçons par un maire de cette ville, pour servir de pierres de « construction ; des troupes envoyées de France en Algérie pendant la guerre « de 1870, ne trouvèrent rien de mieux que d'employer comme cibles les « antiquités réunies dans le prætorium de Lambèse ? » — Des 4000 inscriptions publiées par M. L. Renier dans son recueil, c'est tout au plus s'il en subsiste aujourd'hui la moitié. *Revue des sociétés savantes*, 1878, janvier-février, p. 13. (Rapport de M. L. Renier sur une lettre de M. Courgeon.)

[2] *Archives des missions scientifiques et littéraires*, Rapport des 5 et 21 janvier, 2 avril, 17 novembre 1851.

[3] *Archives des missions scientifiques et littéraires*, rapport du 17 novembre 1851, p. 51 du tirage à part.

[4] *Archives des missions scientifiques et littéraires*, rapport du 17 novembre 1852.

[5] *Inscriptions romaines de l'Algérie, recueillies et publiées sous les auspices de S. Ex. M. Hippolyte Fortoul, ministre de l'instruction publique et des cultes.* Paris, 1858, Imprimerie impériale.

a adopté l'ordre géographique, disposition moins arbitraire et plus scientifique que celle des anciens recueils, et que, plus tard, les savants de Berlin ont également introduite dans le *corpus* complet des inscriptions latines. Chacune des inscriptions est accompagnée de sa lecture et des renseignements bibliographiques qui la concernent. Enfin M. L. Renier prépare à cet ouvrage un supplément qu'ont rendu nécessaire les découvertes plus récentes.

En même temps qu'il accomplissait les travaux que nous venons d'énumérer, l'auteur du recueil des inscriptions d'Algérie publiait dans ses *Mélanges*[1] et dans différentes revues, des mémoires qui forment pour quelques-unes des inscriptions de son ouvrage un savant commentaire historique. C'est surtout dans ces études qu'apparaît ce talent épigraphique que personne ne possède à un plus haut degré : une merveilleuse exactitude dans le détail, une finesse d'observation remarquable, un don spécial pour rapprocher les faits, les comparer et en tirer des conclusions rigoureuses, une sagacité et une prudence qu'on ne trouve jamais en défaut, et, avec ces qualités naturelles que le travail a conduites à leur perfection, une science complète et approfondie de l'histoire et de l'administration romaines. Etats de service des grands personnages de l'empire, vie des empereurs, administration des provinces, histoire des légions, tout est si familier à M. L. Renier que, dans une simple conversation, il en parle comme un homme versé dans la politique, parlerait d'événements contemporains.

M. L. Renier a été secondé dans sa tâche par des hommes instruits et dévoués. Au commandant de la Mare, un savant doublé d'un artiste, compagnon de L. M. Renier dans sa première mission, on doit, outre des études sur Stora[2] et Kremissa[3] et

[1] *Mélanges épigraphiques. Mémoires de la société nationale des antiquaires de France*, t. XXII, 1852. — *Mélanges d'épigraphie*, Paris, Didot, 1854. Parmi les autres travaux du savant épigraphiste, relatifs à l'épigraphie africaine, qui n'ont pas été recueillis dans les volumes de *Mélanges*, citons : *Sur quelques inscriptions latines récemment exposées dans la salle du zodiaque de la bibliothèque impériale*, 1855. — *Sur quelques inscriptions des villes de Thagaste et de Madaure*, et *Observations sur un article de M. J. P. Rossignol*, 1857. — *Instructions pour la recherche des antiquités en Algérie*, 1859. — *Inscription inédite récemment découverte en Algérie*, 1866. — *Notice sur une inscription latine relative à l'historien Velleius Paterculus*, 1875. — *Sur une inscription grecque relative à l'historien Flavius Arrianus*, 1875, etc. etc.

[2] *Etude sur Stora, port de Philippeville* (l'ancienne Rusicade), 1858.

[3] *Excursion faite en juin* 1843 *aux ruines de Khremissa dans la province de Constantine*, 1855.

des *recherches sur Lambèse* [1], savant travail où, dans plus d'un endroit, on reconnaît la main du maître, une précieuse collection de dessins archéologiques ; le colonel Carbuccia [2] et le général Creuly ont, par leur zèle éclairé, rendu les plus grands services à l'épigraphie africaine ; le dernier a publié de nombreuses études sur des inscriptions d'Algérie [3] et de Tunisie [4]. Parmi ceux qui ont contribué le plus à sauver de la destruction et de l'oubli des textes épigraphiques importants, nommons au premier rang M. Berbrugger, fondateur de la *Revue Africaine*, le docteur Reboud, connu par ses travaux sur l'épigraphie lybique, M. Cherbonneau [5], le savant correspondant de l'Institut qui lui doit de remarquables communications ; MM. Guérin [6], Mac-Carthy [7], Payen [8] et bien d'autres mériteraient une mention. Avant de clore cette liste, je dois signaler encore un album manuscrit, actuellement entre les mains de M. L. Renier. L'auteur de cet album, M. Fourtier, relevant les inscriptions qu'il rencontrait, a conservé ainsi des textes précieux qui, sans lui, seraient perdus. C'est à ce recueil, pour citer un exemple, qu'ont été empruntées les deux inscriptions relatives aux empereurs Pupien et Balbin, données par M. Héron

[1] *Recherches sur l'ancienne ville de Lambèse* par M. DE LA MARE ; *inscriptions recueillies par le même sur la route de Constantine à Lambèse, dans cette dernière ville et aux environs, avec des notes explicatives* par M. L. RENIER, 1850. — On peut encore citer du même auteur : *Notes sur quelques villes romaines de l'Algérie*, 1845.

[2] Le colonel Carbuccia a envoyé à M. L. Renier des copies d'inscriptions qui ont trouvé place dans le recueil des *Inscriptions romaines de l'Algérie ;* il a exécuté des fouilles à Lambèse ; le musée du Louvre lui doit plusieurs monuments et l'académie des Inscriptions et Belles-lettres différentes communications.

[3] *Inscriptions d'Algérie, Revue archéologique*, XIII, nouvelle série.

[4] Sur quelques inscriptions de la Tunisie, *ibid.*, XV, 1re série. Le général Creuly a copié des inscriptions pour M. L. Renier et a fait à la Société des antiquaires de nombreuses communications.

[5] M. Cherbonneau, membre correspondant de l'Institut, a fourni des copies d'inscriptions au recueil de M. L. Renier ; l'académie des Inscriptions et Belles-lettres a reçu de lui de nombreuses communications, et il a inséré des travaux intéressants dans l'*Annuaire de la société archéologique de la province de Constantine*, dans la *Revue africaine* et dans la *Revue des sociétés savantes*.

[6] M. Guérin, auteur du *Voyage archéologique dans la régence de Tunis, exécuté sous les auspices et aux frais du duc de Luynes*. 2 vol., in-8°, 1862.

[7] M. Mac-Carthy, bibliothécaire d'Alger, connu par ses travaux sur la géographie africaine.

[8] Auteur de différentes communications à M. Léon Renier et de plusieurs articles insérés dans l'*Annuaire de la société archéologique de Constantine*. M. Payen le premier a fait connaître le texte épigraphique important, connu sous le nom de *Tarif de Zraïa*.

de Villefosse à la *Revue archéologique*[1]. Jusqu'à cette publication ces deux empereurs étaient connus par un seul texte épigraphique.

L'impulsion donnée ne devait pas s'arrêter ; une nouvelle génération d'épigraphistes se préparait. MM. L. Renier au Collége de France et Ernest Desjardins à l'École pratique des hautes études, formaient des élèves désireux de marcher sur les traces de leurs maîtres. L'un d'eux, M. Héron de Villefosse, préparé aux patientes recherches de l'érudition par trois années de brillantes études à l'École des chartes, et initié à l'épigraphie par les cours de M. L. Renier et par ses travaux professionnels, fut, en 1873, chargé d'une mission en Algérie. Son rapport contient près de deux cent cinquante inscriptions inédites ou rectifiées[2]. Pendant cette mission, il arracha au marteau d'un cantonnier de la route de Markouna un monument épigraphique de la plus haute importance, le tarif de Zraïa, le fit transporter au Louvre et lui consacra, après M. L. Renier,[3] une savante étude[4]. C'est à la même mission que le musée du Louvre est redevable de la célèbre inscription qui décorait la « schola » des optiones de la légion troisième Augusta ; enfin M. Héron de Villefosse a, entre autres travaux sur l'épigraphie africaine, publié plusieurs inscriptions de Sétif[5] et de Constantine[6]. L'année dernière M. Masqueray également chargé d'une mission en Algérie, relevait, avec beaucoup d'autres, deux inscriptions d'un grand intérêt. L'une trouvée dans le Bellezma, confirme un usage mentionné par Pline ; c'est un règlement assignant à chaque habitant de la localité l'heure à laquelle l'eau lui sera distribuée[7]. L'autre, l'album de la curie de Timgad[8], est le second monument de ce genre que possède l'épigraphie.

Si nous passons dans la Maurétanie Tingitane, nous devons citer l'étude de M. Ernest Desjardins sur une inscription de

[1] *Revue archéologique*, décembre 1877.

[2] *Archives des missions scientifiques et littéraires*, t. II, troisième série.

[3] *Moniteur universel*, 6 décembre 1858, pag. 1483.

[4] *Tarif de Zraïa*, communication faite à la *Société française de numismatique et d'archéologie* dans la séance du 22 janvier 1875.

[5] *Inscriptions de Sétif*, *Revue archéologique*, 1877.

[6] *Inscriptions latines récemment découvertes dans la province de Constantine*, *Revue archéologique*, 1876. Du même auteur : *Inscriptions de Thala et Haidrah (Tunisie)*, *ibid.*, 1878. — *Lettre au docteur Reboud sur une inscription de l'Oued-Bou-Selah*, dans l'*Annuaire de la Société arch. de Constantine*, 1873.

[7] *Revue Africaine*, n° 121.

[8] *Annuaire de la société archéologique de Constantine*, t. XVII, 1875.

Banasa[1], étude à laquelle font suite les *Remarques géographiques à propos de la carrière d'un légat de Pannonie*[2], et le remarquable mémoire de M. Tissot sur la géographie de cette province[3]; l'auteur suivant le littoral puis les deux voies romaines qui pénètrent dans l'intérieur du pays, restitue aux localités leurs noms antiques à l'aide des textes d'auteurs et des inscriptions, chaque fois qu'il a la bonne fortune d'en rencontrer[4].

Les inscriptions romaines d'Afrique sont recueillies et étudiées dans plusieurs revues locales. *L'Annuaire de la société archéologique de Constantine*[5] fondé en 1853 par le général Creuly qui a seul rédigé le premier volume; la *Revue Africaine*[6] que fonda M. Berbrugger en 1856 et dont le zèle pour l'épigraphie s'est un peu ralenti; le *Bulletin de l'académie d'Hippone*[7] qui date de l'année 1865.

II

Il semble que l'épigraphie gallo-romaine ait été moins largement étudiée dans notre pays que l'épigraphie africaine; cependant des ouvrages considérables ont déjà paru et d'autres sont en préparation. Nous n'avons pas encore un recueil complet des

[1] *La colonie romaine de Banasa et l'exploration géographique de la Maurétania Tingitana. Revue archéologique*, 1872.

[2] *Remarques géographiques à propos de la carrière d'un légat de la Pannonie inférieure. Revue arch.*, 1873.

[3] *Recherches sur la géographie comparée de la Maurétanie Tingitane*, dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'académie des Inscriptions et Belles-lettres*, 1877.

[4] Sans avoir la prétention de donner une liste complète, nous pouvons, aux travaux déjà cités, ajouter les suivants : *Lettre à M. Hase sur les inscriptions trouvées à Orléanville et à Ténez*, par M. Azéma de Montgravier, dans la *Revue de bibliographie analytique*, 1844. — *Observations historiques et géographiques sur l'inscription d'une bonne milliaire qui existe à Tunis et sur la voie romaine de Carthage à Théveste*, par M. Letronne, *Revue archéol.*, 1845. — *Sur l'arc de triomphe de Théveste, et sur les autres ruines romaines de cette ville*, id. *Ibid.*, 1847. — *Deux inscriptions votives dédiées au Dieu Soleil Mithra, par le Pannonien M. Aurelius Sabinus, préfet de la IIIe légion Augusta, sous l'empereur Maximin*. Id. *Journal des savants*, 1847. — *Lettre à M. Hase sur les inscriptions de Tunisie*, par M. Pélissier, 1845-47. M. Pélissier a réuni tous ses travaux sur l'Algérie dans l'*Exploration scientifique de l'Algérie; sciences historiques*, t. XVI, 1853. — *L'élément africain dans l'onomastique latine*, par M. Mowat, *Revue arch.* 1869, etc.

[5] Travaux de MM. Creuly, Cherbonneau, Marchand, Reboud, Poulle, de Bosredon, Ragot, etc.

[6] Travaux de MM. Berbrugger, Cherbonneau, Reboud, etc.

[7] Travaux de MM. l'abbé Mougel, Papier, etc.

inscriptions de la Gaule, mais, depuis plusieurs années, M. L. Renier en réunit les éléments. Les études d'ensemble sur l'épigraphie de la Gaule romaine sont peu nombreuses. M. Ernest Desjardins publie en ce moment une œuvre considérable dont deux volumes ont déjà paru : *La Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*[1]. Ne nous laissons pas tromper par le titre de l'ouvrage ; M. Ernest Desjardins est épigraphiste autant que géographe ; élève de M. L. Renier et devenu maître à son tour, il a publié des travaux dont nous aurons à parler tout à l'heure. Il s'est créé une spécialité, et, en appliquant l'épigraphie à la géographie ancienne, a ouvert à la science des chemins nouveaux. La *Géographie de la Gaule* demeurera une des œuvres principales de notre époque. Dans le premier volume l'auteur compare la topographie ancienne et moderne, restitue les noms antiques et rétablit la configuration des côtes au temps de César. Le second volume débute par une introduction sur la patrie gauloise et la cité romaine ; puis, après avoir recherché quel était, avant César, l'état des Gaulois au point de vue géographique, religieux, moral et politique, M. Ernest Desjardins raconte la conquête du pays et son organisation en province romaine. Signalons dans ce volume le remarquable chapitre dans lequel l'auteur retrouve, l'un après l'autre, les soixante peuples qui ont formé les soixante cités d'Auguste et en dresse la carte[2]. Les volumes suivants traiteront de la géographie politique et de l'histoire administrative de la Gaule romaine.

Bon nombre de savants ont publié sur diverses inscriptions des mémoires dont la réunion formerait une œuvre considérable. Dans ses *Mélanges*[3] et dans plusieurs revues, M. L. Renier a soulevé et éclairci bien des questions : « Etude sur un curator de Lyon[4], sur les magistrats chargés du recensement en Gaule[5], sur une inscription de Lyon[6], de Vaison[7], de Corseult[8], de Saint-Gervais[9], de Strasbourg[10], de Mesve[11], d'Orléans[12], etc. » Faisons

[1] *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*, t. I, *introduction et géographie physique comparée : époque romaine, — époque actuelle*, 1876 ; t. II, *la conquête*, 1878.

[2] Ch. IV, p. 357-501.

[3] V. plus haut, p. 290, note 1.

[4] *Mélanges d'épigraphie*, p. 1.

[5] *Ibid.*, p. 47. — [6] *Ibid.*, p. 147. — [7] *Ibid.*, p. 129. — [8] *Ibid.*, p. 255 et 273.

[9] *Sur une inscription romaine découverte dans les environs des bains de Saint-Gervais en Savoie, et sur le véritable nom des anciens habitants de la Tarantaise et du Faucigny. Revue archéol.*, t. XVI, 1re série.

[10] *Mélanges d'épigraphie*, p. 171.

[11] *Revue archéologique*, XII, nouvelle série.

[12] *Ibid.*, XI.

une mention spéciale du mémoire sur le marbre de Thorigny [1]. Cette inscription, une des plus importantes pour la Gaule romaine, a révélé ce fait inconnu que les députés des trois provinces, réunis à Lyon autour de l'autel de Rome et d'Auguste, pouvaient porter plainte contre leur gouverneur. On comprendra sans peine quelle peut être, si on le généralise, l'importance de ce fait. Le général Creuly [2], M. Héron de Villefosse, le commandant Mowat [3] qui s'est surtout attaché à l'étude des antiquités nationales, ont publié des mémoires intéressants et fait, à diverses sociétés savantes, d'importantes communications. Ajoutons à cette liste qui sera loin d'être complète, les noms de MM. Rouard auteur d'un mémoire sur les bas-reliefs d'Entremont [4], Bulliot connu par ses fouilles sur le Beuvray et ses travaux sur la déesse Bibracte [5], Julliot, de Sens [6].... etc.

[1] *Mélanges épigraphiques*, p. 38.

[2] La science doit au général Creuly, outre les travaux déjà cités et les inscriptions de Beaune et de Dijon que nous mentionnerons tout à l'heure : *Lettre à M. Maury sur une inscription latine de Suèvres. Revue archéolog. nouvelle*, série II ; — *Copie rectifiée du milliaire de Tongres, ibid.* III ; — *Les descendants immédiats d'Eporédorix, ibid.*, IV ; — *Nouveau pagus gallo-romain, ibid.*, VII ; — *Inscription romaine de Vieux, ibid.*, XII, etc., des communications à la *Société des Antiquaires* et de nombreux dessins d'inscriptions déposés au musée de Saint-Germain.

[3] Parmi les nombreux travaux du commandant Mowat, citons : *Quelques noms de lieux, Revue archéol.*, 1866. — *Signification de quelques noms d'hommes, ibid.*, 1868. — *Études philologiques sur les inscriptions gallo-romaines de Rennes : Le nom de peuple Redones*, 1870. — *Les noms familiers chez les Romains*, 1871. — *Étude sur une inscription romaine inédite de Tours*, 1873. *Étude sur l'inscription itinéraire de Saint-Christophe (Morbihan)*, 1873. — *La station de Vorgium déterminée au moyen de l'inscription itinéraire inédite de Mael-Carhaix, Revue arch.*, 1874. — *Note sur un groupe d'inscriptions relatives au culte de Mercure en Gaule, ibid.*, 1875. — *Découverte d'un vicus gaulois de l'époque romaine, ibid.*, 1876. — *Une inscription de Britannicus dans la cité des Turons, comptes-rendus de l'académie des Inscriptions et Belles Lettres*, 1877. — *Découverte d'une inscription gauloise à Paris, Revue arch.* 1878. — *L. Duvius Avitus, légat propréteur d'Aquitaine, Revue de Philologie*, 1878, etc.

[4] *Bas relief gaulois trouvé à Entremont près d'Aix en Provence, mémoire couronné par l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1851. Du même auteur : *De l'importance de l'épigraphie en général et de l'épigraphie locale en particulier*, 1849. — *Inscriptions en vers du musée d'Aix*, 1838. — *Rapport sur les fouilles d'antiquité qui ont été faites à Aix en* 1841, 43, 44.

[5] Voir dans la *Revue des sociétés savantes* les comptes-rendus des importants travaux de M. Bulliot.

[6] *Catalogue des inscriptions du musée gallo-romain de Sens*, 1865. — *Inscription du musée lapidaire de Sens, attribuée à Tibère, et restituée à C. Cæsar*, 1866. — *Notice sur l'aqueduc romain de Sens*, 1875. — *Quelques inscriptions romaines des musées de Sens et de Lyon*, 1877.

Pendant qu'en France et en Allemagne à la fois on prépare lentement et laborieusement le *corpus* des inscriptions de la Gaule, il est à désirer que les richesses disséminées dans les musées de province et les collections particulières soient cataloguées et réunies avec soin. M. Ernest Desjardins a donné en publiant les monuments de Douai et de Bavai [1] un exemple à suivre et un modèle à imiter. Le texte des inscriptions, un facsimile quand la nature du monument l'exige, un commentaire philologique et historique, tel est le travail de l'auteur. Tous nos musées épigraphiques devraient être l'objet d'une étude semblable. A différentes reprises, on a essayé des publications analogues ; on a dressé des catalogues enrichis de commentaires ; la liste en serait longue. Ici, comme plus haut, nous ne pouvons être complet, les limites de ce rapport nous imposant la brièveté : *Pour le nord de la Gaule :* Le premier fascicule de l'épigraphie de la Moselle, par M. Ch. Robert [2], l'étude sur Reims de M. Loriquet [3], les inscriptions d'Entrain par M. Héron de Villefosse [4], l'épigraphie romaine du Calvados par M. Lambert [5], les travaux de MM. Mowat [6] et André [7] sur le musée de Rennes, le catalogue du musée de Sens par M. Julliot [8], les catalogues des musées d'Amiens [9], de Beauvais [10], de Nantes [11], de Rouen [12], de Langres [13] etc. *Pour le centre :* L'épigraphie du Cher, par M. Buhot de Kersers [14], l'épigraphie Santone et Aunisienne [15], les

[1] *Notice sur les monuments épigraphiques de Bavai et du musée de Douai*, 1872.

[2] *Épigraphie de la Moselle*, 1873.

[3] *Reims pendant la domination romaine d'après les inscriptions, avec une dissertation sur le tombeau de Jovin*, 1860.

[4] *Inscriptions d'Entrain (Nièvre)*, *Revue arch.*, 1876.

[5] *L'épigraphie romaine dans le département de Calvados*, 1869.

[6] V. plus haut, p. 295, note 3.

[7] *Catalogue raisonné du musée d'archéologie et de céramique et du musée lapidaire de la ville de Rennes*, 2e édition, 1877.

[8] V. plus haut, p. 295, note 6.

[9] Publié par M. Ch. Dufour, 1845.

[10] Par M. Mathon, 1865.

[11] *Catalogue du musée départemental d'archéologie de Nantes et de la Loire inférieure*, par F. Parenteau, 1869.

[12] *Musée d'antiquités de la ville de Rouen.*

[13] *Catalogue du musée fondé et administré par la société archéologique de Langres*, par Henri Brocard, 1873.

[14] *Épigraphie du Cher*, 1873.— *Recueil des inscriptions gallo-romaines du Cher, de l'Indre-et-Loire, du Loir-et-Cher, de la Nièvre*, 1873.

[15] Par M. Louis Audiat, 1871.

inscriptions du Limousin [1], de Vésone [2], le catalogue du musée de la Dordogne [3]. Les recherches de M. Tudot sur les bornes milliaires de l'Allier [4], les inscriptions de Beaune [5] et de Dijon [6] par le général Creuly. Les inscriptions de Châlon-sur-Saône et de Mâcon [7], les inscriptions céramiques gallo-romaines d'Autun par M. Harold de Fontenay [8]. *Pour le midi :* La nouvelle édition des antiquités de Lyon publiée et enrichie de notes par MM. Léon Renier et Monfalcon [9]; les inscriptions de Lyon publiées avec des fac-simile et des commentaires par M. de Boissieu [10]; l'étude de M. Bernard sur le temple de Rome et d'Auguste et sur le pays des Ségusiaves [11]; les inscriptions de la Viennoise par MM. Allmer et Terrebasse, travail considérable, contenant, outre le texte des inscriptions, de savantes dissertations [12]; la Revue épigraphique fondée et dirigée par M. Allmer [13]; les inscriptions de Saint-Rémy par M. Héron de Villefosse [14], l'étude de M. Cazalis de Fondouce sur les bornes milliaires de l'Hérault ; les travaux de M. Germer Durand de Nîmes, et, entre autres, ce recueil périodique [15] où il consigne, chaque année, en les accompagnant de notes intéressantes et exactes, les décou-

[1] *Manuel d'épigraphie suivi du recueil des inscriptions du Limousin*, par M. L'ABBÉ TEXIER, 1851.

[2] *Épigraphie de l'antique Vésone ou l'importance et la spleudeur de cette cité établie d'après ses inscriptions*, par M. L'ABBÉ AUDIERNE, 1858.

[3] *Catalogue du musée archéologique du département de la Dordogne*, par le DOCTEUR GALY, 1862.

[4] *Carte des voies romaines du département de l'Allier*, 1859.

[5] *Musée de Beaune ; Revue arch.*, nouvelle série, V.

[6] *Musée de Dijon, ibid.*

[7] *Inscriptions antiques de Châlon-sur-Saône et de Mâcon*, par M. MARCEL CANAT, 1856.

[8] *Inscriptions céramiques-gallo-romaines d'Autun*, 1876-1877.

[9] *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon*, par JACOB SPON, nouvelle édition augmentée de notes, etc., 1858.

[10] *Inscriptions antiques de Lyon reproduites d'après les monuments ou recueillies dans les auteurs, par* ALPH. DE BOISSIEU, 1854.

[11] *Description du pays des Ségusiaves*, 1858.— *Le temple d'Auguste et la nationalité gauloise*, 1863.

[12] *Inscriptions antiques et du moyen âge de Vienne en Dauphiné*, 1877.

[13] *Revue épigraphique du midi de la France.* Cette revue dont les premiers numéros ont été accueillis par les savants avec une faveur marquée, est appelée à rendre à l'épigraphie française les plus utiles services. Du même auteur : *Notice sur plusieurs inscriptions de Lyon et sur quelques noms de Céramistes*, 1864. — *Découverte à Vienne d'une statue de bronze et de deux inscriptions sur plaque de bronze*, 1875, etc.

[14] *Inscriptions de Saint-Remy (l'antique Glanum), Bulletin monumental*, 1878.

[15] *Découvertes archéologiques faites à Nîmes, dans le Gard*, 6 fascicules, 1869-73.

vertes épigraphiques faites dans la contrée; les inscriptions de la Haute-Savoie [1], de Nice, d'Aix les Bains [2], d'Arles [3], d'Aurillac [4], de Toulouse [5], des Hautes-Pyrénées [6]; l'épigraphie antique du département des Alpes maritimes, par M. Edmond Blanc. Nommons encore M. Aurès [7], honorablement connu par ses publications épigraphiques sur le département du Gard, et ses nombreuses communications aux sociétés savantes, et M. Barry [8] qui s'est principalement cantonné dans l'épigraphie des départements voisins des Pyrénées.

III

Les savants français n'ont pas borné leurs études à l'Afrique et à la Gaule; l'épigraphie générale leur est redevable de travaux utiles. La publication des œuvres complètes de Borghesi est, sans contredit, avec celle du corpus des inscriptions latines, l'événement épigraphique le plus considérable de notre époque. Ce n'est guère qu'avec le comte Bartolomeo Borghesi que l'épigraphie prit rang parmi les sciences; à ses leçons se sont formés ces hommes qui devaient, à leur tour, devenir chefs d'école. M. De Rossi en Italie, M. Mommsen en Allemagne, M. Léon Renier en France. Après la mort de Borghesi, Napoléon III acheta les manuscrits de l'illustre savant, et nomma, pour les publier aux frais de la liste civile, une commission ainsi composée : Membres : MM. L. Renier, De Rossi, Noël des Vergers, Ernest Desjardins secrétaire. Correspondants : MM. Cavedoni, Ritschl, Mommsen, Henzen, Rocchi, Minervini, Hübner [9]. Les travaux furent conduits avec activité. De 1862 à 1872 huit volu-

[1] *Inscriptions antiques de la Haute-Savoie*, par M. Louis Revon, 1870.
[2] Par M. F. Bourquelot, 1862.
[3] Par M. Huart, 1874.
[4] *Catalogues des musées d'Aix et d'Aurillac*, par M. Henri Gibert, 1862.
[5] Par M. Roschach, 1865.
[6] Par M. Léjosne, 1861.
[7] *Monographie des bornes milliaires du département du Gard*, 1877. — *Marques de fabrique du musée de Nimes publiées en fac-simile*, 1876, etc.
[8] *Inscriptions inédites des Pyrénées*, 1863 et 1866. — *Une inscription inédite du musée de Toulouse*. — *Note sur une inscription inédite, récemment découverte à Toulouse*, 1857. — *Les eaux thermales de Lez*, 1857. — *Quelques inscriptions inédites découvertes aux environs d'Auch*. — *Les cultes augustaux de la province Narbonnaise*, 1870. — La partie épigraphique de la réimpression de l'histoire du Languedoc, par Dom Vaissette, etc.
[9] *Troisième rapport du secrétaire de la commission*, pag. 5, note 1.

mes parurent. Deux volumes d'œuvres numismatiques, trois volumes d'épigraphie, trois volumes de lettres qui toutes ont une haute importance; quand on demandait un renseignement à Borghesi, il répondait par un mémoire. La plus grande partie du tome IX est prête. La commission avait aussi publié, en un volume à part, la liste des consuls, extraite des fastes consulaires, œuvre principale de Borghesi. L'édition, déposée dans la bibliothèque du Louvre, fut brûlée pendant la Commune avant d'avoir été livrée au commerce. Sept ou huit exemplaires seulement subsistent encore dans des bibliothèques particulières; M. L. Renier se propose d'en donner une nouvelle édition mise au courant des découvertes récentes. L'Imprimerie nationale a édité, sous le nom de M. L. Renier, la première partie d'un recueil des diplômes militaires dont la suite est vivement désirée [1]. Ces monuments sont d'un grand intérêt pour la science. Ils donnent d'utiles renseignements sur la milice romaine et fixent des dates précises. On pourrait citer encore de nombreux mémoires de M. L. Renier disséminés dans diverses revues : Les inscriptions de Troesmis [2] communiquées par M. Engelhardt qui a, dans bien des circonstances, rendu à la science épigraphique des services signalés [3]; les inscriptions relatives au procurateur impérial Q. Axius Aelianus [4]; le mémoire sur les officiers qui assistèrent au conseil de guerre tenu par Titus avant l'assaut du temple de Jésusalem [5], etc. Que d'œuvres considérables renferment encore les manuscrits de M. L. Renier! Son cours au Collège de France, c'est-à-dire : L'histoire et les éléments de la science épigraphique, une étude sur les inscriptions funéraires et religieuses, l'histoire de l'administration des provinces, les vies des empereurs; un recueil des cachets d'oculistes contenant une vingtaine de monuments inédits, etc.

Dans deux missions en Italie dont les rapports ont été publiés [6], M. Ernest Desjardins a préparé ses travaux sur les tables alimentaires de Veleia et de Campo lattaro qu'il étudie spéciale-

[1] *Recueil de diplômes militaires*, Imprimerie nationale, 1876.

[2] *Comptes-rendus des séances de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, bulletin de juillet et août 1865.

[3] M. Engelhart, consul général à Belgrade, a fait des fouilles considérables dans la région du Danube. On lui doit la découverte de Troësmis et des inscriptions déposées aujourd'hui à la bibliothèque nationale. Il serait à désirer que nos agents diplomatiques à l'étranger fissent profiter la science de leur séjour dans les pays riches en souvenirs historiques.

[4] *Revue archéologique*, 1864.

[5] *Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres*, t. XXVI 1864, première partie.

[6] *Archives des missions scientifiques*, t. VII et VIII.

ment au point de vue géographique[1], et l'essai sur la topographie du Latium[2]. Au retour d'une mission sur les rives du Danube, le même auteur publiait un *Voyage archéologique dans la région du bas Danube*[3], deux études sous forme de lettres à M. Henzen, l'une sur quelques inscriptions inédites de Valachie et de Bulgarie[4], l'autre sur les inscriptions de la Turquie d'Europe[5]. Citons encore : *Découverte des ruines d'une cité inconnue aux environs de Plaisance*[6], *Deux nouveaux cachets d'oculistes*[7], *les onze régions d'Auguste*[8], — *Les Antonins d'après les documents épigraphiques*[9], — *Les graffiti du corps de garde de la septième cohorte des vigiles*[10], un travail en préparation sur les *tabellarii* etc., et arrivons aux grands travaux qui, avec la géographie de la Gaule, font, de M. Desjardins, un de nos savants les plus distingués : « *La table de Peutinger*, d'après l'original conservé à « Vienne, précédée d'une introduction historique et critique, et « accompagnée : 1° d'un index alphabétique des noms de la « carte originale avec les lectures des éditions précédentes ; « 2° d'un texte donnant, pour chaque nom, le dépouillement « géographique des auteurs anciens, des inscriptions, des mé- « dailles, et des discussions touchant son emplacement ; 3° de « cartes de redressement pour chaque pays, contenant tous les « noms à leur place, et identifiés, quand cela est possible, avec « les localités modernes correspondantes. » Dire que l'auteur a tenu toutes les promesses du titre, c'est faire de l'ouvrage un bel éloge. Espérons que nous n'en attendrons pas longtemps les dernières livraisons. Nous ne pouvons passer sous silence ni les inscriptions du musée de Pesth[11], ouvrage plein d'une vaste érudition et orné de fac-simile d'une exécution extrêmement remarquable, ni les *additamenta* au corpus des inscriptions latines[12], rendus célèbres par le débat sur les balles de fronde. M. de Longpérier, choisi comme arbitre, s'est prononcé en faveur du savant français. M. Ch. Robert a publié le premier fascicule

[1] *De tabulis alimentariis*, Paris, 1854.
[2] *Essai sur la topographie du Latium*, Paris, 1854.
[3] *Revue archéol.*, 1868.
[4] *Annales de l'institut de correspondance archéologique de Rome*, 1868.
[5] *Bulletin de l'institut de correspondance arch. de Rome*, 1869.
[6] *Revue archéologique*, nouvelle série, XI.
[7] *Ibid.*, 1873.
[8] *Revue historique*, 1876.
[9] *Revue des deux mondes*, décembre 1874.
[10] *Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres*, t. XVIII, 2e partie.
[11] *Monuments épigraphiques du musée national hongrois*, 1873.
[12] Paris. 1874 à 1876.

d'un travail sur les légions du Rhin[1]; des tableaux méthodiques donnent les emplacements occupés par les légions aux différentes périodes de leur existence, travail de patiente érudition qui évite aux épigraphistes bien des recherches ingrates. Signalons dans les *Mélanges*[2] du même auteur des études intéressantes sur les cachets d'oculistes et l'emplacement des légions. M. Waddington, que la politique a ravi à la science, fut chargé de continuer le voyage archéologique de M. Lebas[3]. C'est dans cet ouvrage qui lui a ouvert les portes de l'Institut, qu'est inséré le célèbre travail sur l'édit de Dioclétien. On doit encore à M. Waddington la première partie des fastes de la province d'Asie[4] et de nombreuses notes disséminées dans les œuvres complètes de Borghesi.

Les études épigraphiques en France sont aidées par plusieurs publications périodiques : — Les *Comptes rendus* et les *Mémoires* de l'académie des Inscriptions et Belles-lettres. — *La Revue archéologique*, travaux de MM. L. Renier, de Longpérier, Ernest Desjardins, Creuly, Mowat, de Villefosse, Homolle... etc. — *Revue des sociétés savantes*, Rapports de MM. L. Renier, le Blant, Robert. — *Société des antiquaires de France*, mémoires et communications de MM. L. Renier, Robert, Creuly, Quicherat, de Villefosse, et de nombreux correspondants de province. -- *Bulletin monumental*, travaux de MM. Blanc, Laurière, Hucher, Mowat, Barbier de Montault, L. Palustre. — *Journal des savants*, articles de MM. L. Renier, de Longpérier, Ernest Desjardins, le Blant, Creuly, Giraud. — *Musée archéologique*, notes de MM. Adrien de Longpérier, Héron de Villefosse. — La nouvelle série de la *Revue de philologie*, dont le deuxième volume est en cours de publication, contient deux études de M. Ernest Desjardins sur l'utilité de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs et pour l'étude de la géographie ancienne, et un travail de M. Mowat. Chaque année cette même revue donne une analyse de tous les travaux concernant les antiquités classiques, publiés dans les revues de France et de l'étranger. — M. Froehner avait commencé, sous le titre de *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie*, la publication d'une revue qui a cessé de paraître en 1875 avec le 2e fascicule. — Disons enfin que des savants français, surtout

[1] *Les légions du Rhin et les inscriptions des carrières*, 1867.

[2] *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 1875.

[3] *Voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure, fait par ordre du gouvernement français pendant les années* 1843, 1844, par MM. Lebas et Landron. Continué par MM. Waddington et Foucart.

[4] *Fastes des provinces asiatiques de l'empire romain*, première partie, 1872.

MM. L. Renier, Ernest Desjardins, Cherbonneau, E. Barry, ont collaboré aux *Annales* et au *Bulletin de correspondance archéologique* de Rome qui sont aujourd'hui au nombre des revues étrangères.

Un cours d'épigraphie romaine est professé par M. L. Renier au Collège de France et par M. Ernest Desjardins à l'École pratique des hautes études. M. Victor Duruy, auteur de l'histoire des Romains et du mémoire sur les « Tribuni militum a populo,[1] » a, en fondant cette École, bien mérité des études épigraphiques en France. Remercions aussi M. l'abbé Duchesne, le jeune et déjà célèbre professeur de l'Université catholique, d'avoir, dans son enseignement, réservé une place à l'épigraphie romaine.

En province, des sociétés, qui publient des annuaires, des revues ou des mémoires, réunissent les savants, centralisent les efforts, et entretiennent dans nos départements le goût des études sérieuses[2]. Chaque année, la Revue des sociétés savantes des départements rend compte de leurs travaux. Des congrès archéologiques s'organisent aussi tous les ans sur différents points de la France, et sont souvent l'occasion d'études importantes[3]. Disons-le cependant, si les travaux des savants de province dénotent des recherches consciencieuses, de l'intelligence et souvent une science étendue, on y rencontre quelquefois de graves erreurs. Ne l'oublions pas, la science dont nous parlons est encore récente et ses éléments ne sont enseignés qu'au petit nombre d'élus qui peuvent suivre les cours du Collège de France ou de l'École pratique des hautes études. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que trois élèves de l'École des hautes études ont été chargés de rédiger, d'après les cours de MM. L. Renier et Ernest Desjardins, un manuel élémentaire d'épigraphie romaine. Le travail est achevé et sera bientôt livré à l'imprimeur.

Quoique ce rapport n'ait eu en vue que les études épigraphiques en France, je ne puis le terminer sans mentionner au moins le *Corpus inscriptionum latinarum*. Hâtons-nous de le dire, c'est à la France que revient l'honneur d'en avoir eu la première pensée. En collaboration avec Maffei, le savant Séguier

[1] Tome V de l'*Histoire des Romains*, appendice, p. 506.

[2] Voy. la liste des revues, annuaires, mémoires publiés par les sociétés savantes des départements, dans la *Revue des sociétés savantes des départements*, septembre, octobre, 1877.

[3] Chaque année ces travaux sont réunis et publiés dans un volume spécial sous le titre de : *Congrès archéologique de France*. Le quarante-troisième vol. vient de paraître.

avait, dans cette intention, réuni un catalogue complet des œuvres épigraphiques, contenant près de 2000 numéros qu'il avait tous dépouillés pour composer un index universel des inscriptions latines. Ce catalogue n'a jamais été imprimé; la Bibliothèque nationale en possède un manuscrit. Guidé par les conseils de Borghesi, le Danois Olaus Kellermann entreprit la publication d'un recueil complet des inscriptions latines, mais, en 1838, la mort l'arrêta au début de son œuvre. En 1843, M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique, nomma une commission à l'effet de composer un *corpus inscriptionum latinarum*. Peu après, M. Egger, secrétaire de la commission, exposait dans un rapport au ministre, le plan adopté : « Après l'introduction sera dressée une liste bibliographique des ouvrages qui auront servi à composer le recueil; l'ordre géographique sera adopté, un volume spécial sera consacré aux inscriptions antérieures à l'empire; des index multipliés faciliteront les recherches [1]. » Les travaux avancaient rapidement, M. Didot avait réuni une vaste bibliothèque et fondu des caractères spéciaux dont nous voyons un spécimen dans une brochure de M. Noël des Vergers intitulée *Inscriptions de l'Ombrie et du Picenum* [2]. Des missions avaient été entreprises; les savants des différents états de l'Europe avaient promis leur concours. Un jour, à la Chambre des députés, le ministère fut en minorité; une crise ministérielle s'en suivit, un nouveau ministre remplaça M. Villemain et tout fut abandonné. Quinze ans plus tard les Allemands devaient reprendre notre projet pour le mener à bonne fin. Il n'est pas nécessaire d'exposer ici le plan du *corpus* allemand, c'est celui qui avait été adopté par la commission française. Ces faits établis, rendons à nos voisins la justice à laquelle ils ont droit. On ne pouvait conduire cette œuvre colossale avec plus de rapidité, de conscience et de savoir. Entre 1863 et 1878, neuf tomes in-folio ont été publiés, contenant : les inscriptions de la république, les inscriptions latines de l'Asie, des provinces grecques de l'Europe, de l'Illyrie et de la Gaule Cisalpine, par M. Mommsen, les inscriptions d'Espagne et d'Angleterre, par M. Hübner, les inscriptions pariétaires de Pompeï, par M. Zangemeister, le premier volume des incriptions de Rome, par MM. Henzen et De Rossi. Une revue destinée à maintenir les volumes parus au courant des découvertes nouvelles est publiée à Berlin sous le titre d'*Ephemeris epigraphica*.

[1] Rapport de M. Egger, lu dans la séance de la commission d'épigraphie latine, du 30 août 1843.

[2] Paris, Didot, 1846.

De tout ce qui précède on peut conclure que les études épigraphiques françaises ont rendu de grands services à la géographie et à l'histoire. Les anciennes provinces se retrouvent avec leurs villes, leurs routes, leur organisation et leur vie municipale, et les récits des historiens deviennent une œuvre vivante. L'histoire nous apparaît sous un jour tout nouveau. A côté des sombres peintures de Tacite, à côté de Rome abandonnée à la cruauté arbitraire des Tibère et des Néron, nous voyons des provinces pacifiquement administrées, des cités se gouvernant elles-mêmes sans qu'il soit nécessaire à Rome d'y envoyer ses soldats. Les légions échelonnées sur les frontières sont uniquement occupées à contenir les barbares toujours frémissants et protègent les provinces sans avoir à les maintenir dans l'obéissance. Enfin c'est à l'épigraphie que nous devons la connaissance de l'administration civile à Rome, en Italie et dans les provinces. Jusqu'à présent nos savants ont surtout réuni les documents, le temps viendra pour les travaux d'ensemble. Les études de M. Noël des Vergers sur Marc-Aurèle [1], de M. de la Berge sur Trajan [2], de M. Boissière sur l'administration romaine en Afrique [3] en sont les avant-coureurs; l'ouvrage de M. Ernest Desjardins sur la Gaule Romaine les inaugure. Le jour viendra peut-être où un homme de génie, fondant dans une œuvre unique les textes empruntés aux auteurs à l'exemple de Tillemont, les données de la numismatique à l'exemple d'Eckhel, et enfin les résultats des découvertes épigraphiques, écrira une histoire définitive de Rome et de l'administration des provinces. Peut-être ne verrons-nous pas cette œuvre, mais notre époque aura l'honneur et le mérite de l'avoir laborieusement préparée.

[1] *Essai sur Marc-Aurèle d'après les monuments épigraphiques*, Paris, Didot, 1859.

[2] *Essai sur le règne de Trajan*, Bibliothèque de l'École des hautes études, Viewieg, 4877.

[3] *Esquisse d'une histoire de la conquête et de l'administration romaine dans le nord de l'Afrique et particulièrement dans la prooince de Numidie.* Paris, Hachette, 1878.

LES PROGRÈS DE LA NUMISMATIQUE

DEPUIS 1867

par M. A. DE BARTHÉLEMY,
membre du Comité des travaux historiques.

Nous ne sommes plus au temps où les savants qui étudiaient les anciennes monnaies, formaient parmi les archéologues un groupe assez distinct : on admettait que ce groupe pouvait fournir quelque secours aux recherches historiques, mais, pour le plus grand nombre, le numismatiste était un amateur, un collectionneur plutôt qu'un érudit. A l'heure qu'il est, le nombre des personnes qui considèrent la numismatique comme une branche très modeste de l'archéologie diminue de plus en plus, mais il s'en trouve encore. Elles songent plus aux collectionneurs qui, au moyen de grands sacrifices, arrivent à réunir des pièces presque introuvables, qu'à ces patients érudits, qui, à force de recherches et par une connaissance approfondie des auteurs anciens et de l'archéologie monumentale, réussissent à faire servir les monnaies, aussi bien qu'un texte ou une inscription, là où ces deux témoignages font souvent défaut. On peut affirmer que la numismatique, de même que l'épigraphie, à notre époque, sont devenues toutes deux des sources précieuses de renseignements que l'historien et l'archéologue doivent consulter.

Aussi nous voyons partout, en France comme à l'étranger, de nombreux savants consacrer leur temps à des travaux importants dont l'énumération est longue à faire. Nous sommes dispensés de faire ce travail ici, puisque, dans un recueil périodique, les *Mélanges de numismatique*, on trouve une bibliographie aussi complète que possible, et tenue à jour, de tous les ouvrages, de tous les mémoires qui ont paru depuis dix ans ; cette bibliographie ne comprend pas seulement les ouvrages spéciaux qui forment chacun un livre séparé ; elle mentionne aussi les articles publiés dans des Revues ou dans des recueils édités par des Sociétés savantes. Notre tâche est surtout de signaler les ouvrages principaux, ceux qui ont fait faire un pas à la science et qui sont destinés à rester comme instruments de travail pour les savants.

Notons cependant les publications périodiques, les Revues, qui sont exclusivement consacrées à la numismatique.

En France nous en comptons quatre. D'abord la *Revue numismatique*, fondée en 1836 par MM. Cartier et de La Saussaye, puis

continuée à partir de 1856 par MM. de Longpérier et de Witte. En 1877 a paru la dernière livraison du tome XIV de la nouvelle série ; il semble que ce volume doive être le dernier de cet excellent recueil qui forme une véritable encyclopédie de 36 in-8° à laquelle ont collaboré tous les savants les plus éminents de notre temps. — Le *Numismate*, rédigé par M. Hoffmann, a cessé de paraître en 1873. — La Société française de numismatique et d'archéologie continue lentement son *Annuaire*, ses *Comptes-rendus* et ses *Mémoires*. Elle donne, du reste, une place plus large à l'archéologie générale qu'aux vieilles monnaies. — Enfin les *Mélanges de numismatique* qui ont déjà donné deux volumes et qui sont destinés à remplacer la *Revue* dont nous parlions tout d'abord. Nous leur souhaitons le succès, car il est indispensable que chaque pays ait un périodique qui serve de lien aux numismatistes, leur fournisse l'occasion d'éditer les travaux des maîtres comme ceux de la génération nouvelle, et tienne les spécialistes au courant du mouvement scientifique, des découvertes et des publications.

L'Angleterre a aussi son périodique, le *Journal de la Société de numismatique*, qui rivalise avec l'ancienne *Revue française*. Elle a en outre le *Bulletin de la Société de numismatique* de Liverpool, et celui de la Société de Manchester.

En Espagne, M. Alvaro Campaner y Fuertes dirige le *Mémorial numismatico-español*, qui est arrivé à son troisième volume.

L'Italie a vu finir en 1874 le dernier périodique numismatique qui paraissait dans la péninsule. Espérons qu'il se trouvera quelque savant zélé qui comprendra combien il importe à la science que l'Italie ne soit pas la seule nation privée d'un recueil consacré à l'étude des monnaies de l'antiquité et du moyen-âge. Les éléments de travail, les découvertes ne manquent pas, et on en est réduit à se demander comment une pareille lacune peut durer aussi longtemps.

Ce reproche ne peut pas être fait à l'Allemagne où le Dr de Sallet publie à Berlin une excellente revue (*Zeitschrift für Numismatik*) depuis 1873; ce recueil a pris la place laissée vide à cette époque par M. le baron de Kohne, et à Weissensée par M. Leitzmann. Il y a aussi à Leipzig la revue éditée par M. le Dr Grote (*Blätter für Münzfreunde*) et le *Bulletin mensuel* de la Société numismatique de Hanovre.

En Autriche, M. W. Huher a fondé, après l'interruption du recueil dirigé par MM. Egger, la *Numismatik Zeitschrift* qui mérite de prendre place auprès de la revue dirigée à Berlin par M. de Sallet.

En Belgique, la *Revue belge de numismatique* poursuit régu-

lièrement sa publication depuis 32 ans; elle a à sa tête M. R. Chalon que l'on peut citer comme un modèle de directeur.

Terminons en mentionnant le *Bulletin périodique* édité depuis 1872 par la Société de numismatique suédoise, et le *Journal d'archéologie et de numismatique* de Montréal, en Amérique.

Si nous jetons un coup d'œil sur les ouvrages qui, depuis dix ans ont contribué, en dehors des articles publiés dans les périodiques, à faire progresser la science, nous aurons l'embarras du choix ; il arrive quelquefois qu'une mince brochure mérite d'être citée *ex æquo*, à côté d'un gros volume. Quelques pages en effet peuvent suffire pour exposer et vulgariser une idée nouvelle dont l'inventeur ne peut pas toujours prévoir les conséquences. Dans cet ordre se trouvent les brochures de MM. Blancard, sur le Millarès, monnaie du XIIIe siècle, imitée de l'arabe par les chrétiens; Lavoix, sur les monnaies à légendes arabes frappées en Syrie par les croisés; A. de Longpérier, sur les drachmes des Gaulois-Insubres; Grotefend, sur le classement chronologique des monnaies d'argent d'Athènes; Lambros, sur la numismatique des Francs en Orient, etc. Il n'est pas un de ces fascicules qui n'ajoute une somme considérable à nos connaissances par l'étude approfondie et définitive de pièces jusque-là mal appréciées.

Parmi les volumes véritables nous signalerons ceux qui suivent, en observant un ordre chronologique dans les sujets auxquels ils se rattachent.

Comme livres de doctrine, nous placerons en première ligne l'*Histoire de la monnaie romaine*, de M. Mommsen, traduite par le duc de Blacas, publiée et annotée par M. le baron de Witte; sur le même rang, la *Monnaie dans l'antiquité* par M. Fr. Lenormant.

MM. Mommsen et Lenormant ont singulièrement complété la méthode établie par les anciens archéologues ; prenant en considération les types, la comparaison et l'évaluation des poids, la notation des provenances, l'interprétation des sigles d'ateliers, ils sont arrivés à des résultats qui étonneraient les Eckhel, les Pellerin et les Mionnet. — L'histoire de la monnaie romaine a singulièrement gagné en lucidité en passant par les traductions de MM. de Blacas et de Witte ; certaines pages ne sont déjà plus au courant de ce siècle, mais l'ouvrage, néanmoins dans sa plus grande partie, restera inattaquable. — Quant à M. Lenormant, qui n'a encore donné que les deux premiers volumes comprenant trois des huit livres consacrés par lui à la monnaie dans l'antiquité, il fait profiter le public des leçons professées par lui de 1875 à 1877 dans la chaire d'archéologie de la Bibliothèque nationale devant un nombre trop restreint d'auditeurs. Complé-

tant l'œuvre magistrale d'Eckhel et résumant tout ce que les savants ont révélé de nouveau depuis le commencement du siècle, M. Lenormant ajoute encore le résultat de ses études personnelles ; on sait combien grande est son érudition, quelle est la puissance de sa sagacité et de son tact archéologique. Il est donc tout naturel que nous citions en première ligne cet ouvrage, dans lequel les historiens et les économistes trouveront une riche mine de renseignements dont, jusqu'à ce jour, ils ont à peine soupçonné l'existence.

La numismatique gauloise est devenue le sujet de publications importantes ; c'est une branche de la science qui était à peine soupçonnée il a trente ans ; aujourd'hui, c'est une de celles qui excitent le plus la curiosité, par l'abondance des matériaux qu'elle fournit. Pendant la période qui nous occupe spécialement, on a vu paraître le bel ouvrage de M. E. Hucher sur l'art gaulois, le travail de M. Ch. Robert sur les monnaies des peuples du sud-ouest de la Gaule ; enfin le Ministère de l'instruction publique a pris l'initiative de la publication d'un catalogue général des monnaies gauloises qui sera un de ces recueils tels que les gouvernements seuls peuvent les entreprendre. Ce qui a déjà paru a figuré à l'Exposition universelle ; là on peut juger de la prudence avec laquelle est établi le texte, rédigé par les hommes les plus compétents, et de la perfection des nombreuses planches, gravées par M. Dardel, le plus souvent d'après les originaux ou les dessins de M. Ch. Robert. A la suite de cette publication importante se place naturellement le livre de M. de Witte sur les Empereurs gaulois.

La numismatique égyptienne, sous les rois et sous la domination romaine, a été étudiée sur de nouvelles bases par M. Feuardent ; ses classifications, établies d'après l'étude des types et du style, sont presque toujours inattaquables. M. de Saulcy a fait un travail non moins sérieux sur les monnaies antiques de la Terre-Sainte. M. de Salinas continue une magnifique publication sur les monnaies des anciennes villes de la Sicile et M. Fr. Imhoof-Blumer a fourni aux archéologues une suite de types des plus curieux, admirablement gravés, en publiant un choix des monnaies grecques de sa collection.

En ce qui concerne l'Italie nous avons à signaler les travaux de M. Bompois sur les types monétaires de la Guerre sociale, les médaillons de l'Empire romain de M. Frœhner, le catalogue raisonné des monnaies consulaires du Musée de Turin par M. Fabretti. Nous nous étonnons seulement, que le savant italien ait conservé à cette série la dénomination de *consulaires* à laquelle il est reconnu maintenant qu'il est indispensable de renoncer.

Si nous quittons la numismatique antique pour aborder celle du moyen-âge et des temps modernes, nous aurons à signaler un assez grand nombre d'ouvrages. Et tout d'abord, la description des monnaies des rois Wisigoths d'Espagne, par M. A. Heiss, à qui l'on doit de magnifiques volumes sur la numismatique antique et du moyen-âge de la péninsule ibérique ; puis la description générale des monnaies portugaises par M. Teixera de Aragao, et la splendide publication de M. S. Lysbica sur les monnaies des Slaves méridionaux. Si nous ajoutons à ces indications les deux livres de M. G. Schlumberger sur les bractéates d'Allemagne et la numismatique de l'Orient latin, le volume de M. Dannenberg sur les monnaies allemandes des époques impériale, saxonne et franconienne, celui de MM. Miltner et Neumann sur les monnaies et médailles de Bohème, celui de M. Cochram-Patrick sur les monnaies d'Écosse, on reconnaîtra qu'au double point de vue de la science et de la perfection des planches, on n'a vu encore, à aucune époque, la numismatique produire de recueils plus remarquables.

En dehors des ouvrages d'intérêt général dont nous venons de parler, il serait injuste de ne pas citer quelques livres, de cadres moins larges, qui cependant ont un mérite indiscutable. C'est l'armorial numismatique de M. W. Rentzmann, de Berlin, idée nouvelle destinée à rendre de sérieux services ; les travaux de M. Chautard sur les imitations des monnaies au type esterling frappées en Europe, ainsi que sur quelques types monétaires propres à la Lorraine et aux pays limitrophes ; l'Essai sur l'histoire monétaire des comtes de Flandre de la maison d'Autriche, par M. Deschamps de Pas ; les publications de M. de Saulcy sur les ateliers monétaires de France, jusqu'au règne de François Ier, et sur les monnaies de ce dernier roi ; il est bon de noter que le Ministère de l'instruction publique a entrepris la publication des documents monétaires de la troisième race recueillis par le même académicien ; la numismatique de la ville d'Ypres, par M. Vandenpeereboom ; les jetons de l'Echevinage de Paris édités avec luxe par l'édilité parisienne. — Rappelons en finissant que MM. Vuitry et l'abbé Hanauer ont donné récemment, le premier pour la France, le second pour l'Alsace, des travaux aussi importants pour la numismatique que pour l'économie politique. Rappelons aussi les catalogues des séries antiques du British Museum édités avec luxe par les savants conservateurs du Cabinet de Londres.

LES CONGRÈS SCIENTIFIQUES.

par M. le Comte DE MARSY.

Loin de moi, la pensée de vouloir retracer, ainsi que le porte notre programme, l'*Histoire des Congrès*. Le sujet serait beaucoup trop vaste, et je m'empresserais de récuser cette difficile mission; mais, afin de répondre au désir de notre président, je présenterai, dans de courtes notes, l'indication des réunions scientifiques tenues depuis un certain nombre d'années en France et à l'étranger, réunions qui ont contribué à développer, principalement parmi les gens du monde, le goût des études sérieuses, et dont l'importance ne peut plus être aujourd'hui méconnue.

CONGRÈS INSTITUÉS PAR M. DE CAUMONT.

(Association normande, Congrès scientifiques. Congrès archéologiques, Congrès des Sociétés savantes.)

C'est à l'initiative d'Arcisse de Caumont que l'on doit attribuer en France la création des Congrès. Cet éminent archéologue, à qui aucune branche des sciences n'était étrangère, en avait pris la première idée en Allemagne et en Angleterre après 1830, à l'époque où se fondait dans ce dernier pays cette *British association for the advancement of sciences* [1], qui, comme nous le verrons plus loin, est restée le type auquel chacun s'est efforcé d'atteindre.

Le premier, dans notre pays, il comprit l'utilité qu'il y avait pour les savants et particulièrement pour ceux qui vivaient en province, à se réunir de temps en temps, pour discuter en commun les questions qui faisaient l'objet de leurs études, pour examiner les monuments ou les phénomènes qui étaient appelés à servir de base à leurs travaux et dont beaucoup d'entre eux ne connaissaient que des descriptions ou des reproductions plus ou moins exactes.

[1] British association for the advancement of sciences. Report of the meetings, 1831-1876, 46 vol. in-8°.

Quatre associations furent ainsi créées par son initiative et restèrent sous sa direction jusqu'à la veille de sa mort.

L'*Association Normande* fut la première : elle tenait chaque année une réunion dans une des villes de la province, confondant dans ses études, l'agriculture, les sciences naturelles, l'archéologie et l'histoire, réunissant dans ses concours les produits agricoles, industriels et manufacturiers [1].

A côté ne tardèrent pas à se placer deux autres créations plus étendues, les *Congrès Archéologiques de France*, organisés par la *Société française pour la conservation des monuments historiques* [2] et les *Congrès Scientifiques* [3] dirigés par l'*Institut des Provinces* [4] et qui réunissaient dans cinq sections les lettres, les arts, les sciences, la médecine et l'agriculture.

Pendant près de quarante ans, l'infatigable zèle de M. de Caumont conduisit, dans toutes les provinces de France, un groupe d'hommes, dont le nombre croissait toujours, attirés qu'ils étaient par le charme de ce savant aimable et bon, auquel la ville de Bayeux érigeait dernièrement un monument.

Une autre création de M. de Caumont que je ne dois pas passer sous silence, est celle qui, sous le nom de *Congrès des Sociétés savantes*, réunissait annuellement à Paris, pendant la semaine de Pâques, de nombreux délégués des provinces. C'est en 1850, au Luxembourg, que se tint la première de ces réunions, dont les organisateurs cherchaient à faire ressortir les travaux nés en province et s'efforçaient, comme le disait M. Eug. de Beaurepaire, de leur assurer une publicité qui, la plupart du temps, leur fait défaut.

C'est à l'imitation de ces congrès, tenus les années suivantes rue Bonaparte, et en partie pour combattre leur influence, que furent organisées par MM. Fortoul et Rouland les réunions officielles des Sociétés savantes, tenues à la Sorbonne depuis 1861.

« Qui remplacera jamais, disait M. de Beaurepaire, ce merveilleux organisateur, qui, sans budget, sans attaches officielles, libre d'engagement avec tous les partis politiques, sut convo-

[1] Depuis 1845, elle a publié chaque année l'*Annuaire des cinq départements de l'ancienne Normandie*. M. Léonce de Glanville en est le directeur depuis 1870.

[2] *Congrès archéologiques de France*, 45 vol. in 8° avec planches, depuis 1834.

[3] *Congrès scientifiques de France*. Depuis 1833. (Session de Caen) jusqu'en 1870, 36 sessions formant 54 volumes (d'après l'introduction de l'*Annuaire* de 1871, il y aurait 39 sessions et 70 volumes, mais je crois que c'est une erreur.

[4] *Annuaires de l'Institut des Provinces*, 1846-1870. 22 vol. in-12 et in-8°.

quer à jour fixe, au milieu d'un monde indifférent et railleur, dans les villes les plus importantes, comme dans les cités les plus humbles, des réunions souvent nombreuses, toujours fécondes et retentissantes [1]. »

On pouvait craindre, en effet, de voir toutes les œuvres de M. de Caumont disparaître avec lui. Heureusement il n'en a pas été ainsi : les Congrès Scientifiques et les réunions de l'Association Normande continuent à fonctionner, et les Congrès Archéologiques ont repris, sous la direction active de M. Palustre, une importance toujours croissante, qu'attestent les beaux volumes publiés chaque année par la Société française d'Archéologie.

ASSOCIATION SCIENTIFIQUE — ASSOCIATION FRANÇAISE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES.

En 1865, M. Leverrier avait projeté de réunir en France une vaste société, comprenant un nombre considérable de membres, et dont la réunion des cotisations aurait permis d'exécuter des travaux scientifiques de grande importance. Dans son programme, l'*Association scientifique* inscrivait, comme un de ses moyens d'action, les réunions en province.

Elle en tint plusieurs, en effet, mais qui ne donnèrent pas les résultats que l'on attendait ; aussi parut-elle y renoncer, pour se livrer presque exclusivement à l'établissement du service de correspondance météorologique qui est aujourd'hui d'une si grande utilité.

En 1872, une idée analogue fut reprise par un groupe de savants ; mais ceux-ci, avant de constituer l'*Association française pour l'avancement des sciences*, tinrent avant tout à assurer son existence matérielle. On constitua un capital versé par des souscripteurs qui ne durent retirer de leur argent que l'honneur d'encourager la science et de figurer perpétuellement, ou à vie, sur les listes de l'Association.

Deux cent mille francs furent ainsi obtenus, et l'Association commença, à partir de ce moment, à fonctionner régulièrement. Chaque année, elle tient une session de huit jours dans une ville de France. Son cadre est très vaste et réunit dans quinze sections toutes les branches des études scientifiques. Un roulement dans le bureau empêche une de ces sciences d'empiéter sur le domaine de ses voisines. Grâce à son premier

[1] *M. de Caumont, sa vie et ses œuvres*. p. 41.

capital et à un prélèvement sur la cotisation annuelle de vingt francs, l'Association a aujourd'hui des ressources considérables, et son budget s'élève à plus de cinquante mille francs; une partie est employée à l'impression du volume du compte-rendu de la session, et le surplus est distribué à titre de subvention pour l'encouragement de travaux scientifiques.

C'est en partie à l'initiative de l'Association que sont dus l'établissement de l'observatoire du Puy-de-Dôme et l'envoi de plusieurs missions scientifiques importantes.

Les sessions ont eu lieu depuis 1872 à Bordeaux, Lyon, Lille, Nantes, Clermont et le Hâvre. C'est à Paris que, par exception, le Congrès doit se réunir cette année.

CONGRÈS INTERNATIONAUX D'ARCHÉOLOGIE ET D'ANTHROPOLOGIE PRÉHISTORIQUES.

Fondés d'abord à la Spezzia en 1865, par un groupe de quatre savants, ces congrès ont pris en peu de temps une extension considérable et ont contribué à donner un véritable élan aux études préhistoriques dans toute l'Europe. Leurs réunions ont eu lieu à Neufchâtel, Paris, Norwich, Copenhague, Bologne, Bruxelles, Stockholm et Buda-Pesth.

Le nombre des membres de ces derniers congrès a atteint près de mille. Les publications du congrès forment une collection de beaux volumes richement illustrés. En dehors de ces comptes-rendus officiels, ils ont suscité de nombreux rapports privés et, rien que sur le congrès de Copenhague, il existe plus de dix publications, volumes ou brochures.

De plus, en mettant en communication les personnes qui, dans toute l'Europe, partagent les mêmes goûts, ils ont facilité la publication de grands travaux, tels que ceux de M. Chantre sur l'âge de bronze.

L'exposition anthropologique du Trocadéro peut être aussi considérée, en quelque sorte, comme un produit direct des congrès préhistoriques.

Partout du reste où les congrès se sont tenus, ils ont reçu le le meilleur accueil; les souverains ou les représentants les plus élevés de ces pays ont tenu à honneur d'en être déclarés les protecteurs et même de présider leurs séances, et, dans certains pays, en Danemark et en Italie par exemple, ces réunions ont donné lieu à des manifestations populaires montrant que, même dans les plus petites campagnes, les habitants en comprenaient l'importance.

CONGRÈS INTERNATIONAUX ARCHÉOLOGIQUES D'ANVERS (1867) ET DE BONN (1868).

En 1867 l'*Académie d'archéologie de Belgique* convoqua, de concert avec la Société française présidée par M. de Caumont, un *Congrès international archéologique* qui, bien que tenu pendant l'Exposition de 1867, réunit un nombre assez considérable de savants, en tête desquels je suis heureux de pouvoir citer deux de nos vice-présidents, MM. de Witte et Kervyn de Lettenhove [1].

L'année suivante, la *Société des Antiquaires du Rhin* organisa à Bonn une seconde session, dans laquelle eurent lieu de nombreuses et brillantes excursions [2].

Une troisième session devait avoir lieu à Bâle, en 1869, mais diverses circonstances en empêchèrent la réunion, et cette institution fut abandonnée.

CONGRÈS GÉOGRAPHIQUES.

C'est aussi à Anvers qu'est né le Congrès géographique. En 1871, un Comité constitué dans cette ville en provoqua la réunion. L'appel adressé par les Anversois fut entendu, et les personnes qui s'intéressaient aux études géographiques furent réunies pour la première fois, dans cette ville fière des souvenirs d'Ortelius et de Mercator. Une exposition géographique y avait été adjointe [3].

Paris fut alors désigné pour être le siège d'une réunion analogue. En effet, en 1875, nous avons vu la réalisation de ce projet. L'exposition organisée aux Tuileries prit des proportions considérables, et le congrès réunit les voyageurs les plus intrépides et les savants les plus éminents de tous les pays.

[1] *Compte-rendu* in 8°. Anvers 1869.

[2] *Verhandlungen des internationalen congresses für alterthumskunde und geschichte zu Bonn im september* 1868, in 4. Bonn. 1871. Par une attention spéciale, la Société des Antiquaires du Rhin avait fait imprimer et distribuer aux membres du Congrès un recueil de dissertations archéologiques sur Bonn et ses environs.

[3] Les Comptes-rendus du Congrès d'Anvers ont été publiés en 2 vol. in-8°. Ceux de Paris ne sont pas encore terminés.

CONGRÈS INTERNATIONAUX DES ORIENTALISTES. CONGRÈS PROVINCIAUX.

Les *Congrès internationaux des Orientalistes* remontent à 1873. Le premier d'entre eux fut tenu à Paris sous la direction de MM. Léon de Rosny et Oppert. Il a fourni la matière de mémoires intéressants publiés pour la plupart dans les deux volumes parus de son compte-rendu [1]. Il était plus spécialement consacré aux études japonaises ; cependant il y a été traité aussi d'un certain nombre de questions relatives à l'Égypte, à l'Océanie et à diverses parties de l'Asie. En même temps, il a provoqué, au Palais de l'Industrie, une exposition orientale, remarquable surtout par la réunion des bronzes que M. Cernuschi venait de rapporter du Japon. Depuis, deux autres sessions ont été tenues à Londres et à Saint-Pétersbourg, et, cette année, une quatrième est convoquée pour le mois de septembre à Florence, sous la présidence du sénateur Amari.

A côté de ces congrès, qui, parfois, comme à Saint-Pétersbourg, par exemple, ont eu un caractère officiel, les orientalistes français ont organisé des *réunions provinciales*, afin de développer le goût des études orientales et de les diriger en même temps dans les voies utiles aux intérêts de notre pays. Deux de ces réunions ont eu lieu à Saint-Étienne et à Marseille, et une troisième doit se tenir cette année à Lyon. Son président, M. Emile Guimet, compte profiter de cette circonstance pour faire connaître à ses collègues les splendides collections qu'il a recueillies dans son voyage dans l'Extrême Orient. Le congrès de Saint-Étienne, tenu dans une ville commerciale, s'était préoccupé particulièrement de la Chine et des questions qui se rattachaient à l'industrie de la soie ; le congrès de Lyon sera surtout consacré à l'étude des religions asiatiques, et la création récente, à Lyon, d'une école orientale sera un motif de plus d'intérêt pour cette réunion.

CONGRÈS INTERNATIONAUX DES AMÉRICANISTES.

L'Institution de ces congrès est toute récente et date seulement de 1875. Cette année-là, un magistrat de Nancy, versé dans l'étude des langues américaines, M. Lucien Adam, eut, de concert avec le baron de Dumast, l'idée de réunir à Nancy les personnes qui s'intéressaient « aux progrès des études ethno-

[1] Paris, Maisonneuve 1874-1876, in-8°. Depuis, un 3e volume a complété cette publication.

graphiques, linguistiques et historiques relatives aux deux Amériques, spécialement pour les temps antérieurs à Colomb. » Grâce surtout à l'activité et au zèle de M. Adam, le congrès eut de sérieux résultats et, deux ans plus tard, la ville de Luxembourg recevait le second congrès des Américanistes.

Deux volumes ont été publiés à la suite de chacun de ces congrès avec une rapidité que l'on ne rencontre malheureusement pas toujours dans les publications de ce genre. La ville de Luxembourg et le Gouvernement Grand-Ducal ont fait au congrès l'accueil le plus cordial, et je suis heureux de pouvoir en remercier ici M. le professeur Schoetter.

L'an prochain, Bruxelles sera le lieu du troisième congrès des Américanistes, que ses organisateurs songent déjà à emmener dans quelques années tenir des séances dans le pays des *Mound-Builders*.

J'aurais encore beaucoup d'autres congrès à mentionner, si je voulais essayer de rendre ce travail complet; c'est ainsi qu'il faudrait rappeler d'abord le *Congrès historique* tenu à Paris en 1835 par l'*Institut historique* [1]; les *Congrès internationaux des Sciences Sociales*, dont les sessions de Gand, d'Amsterdam et de Berne ont eu un vif retentissement. Une quatrième session devait avoir lieu à Paris en 1867, mais en présence des difficultés que soulevait sa réunion, le comité, composé en grande partie d'hommes politiques belges, préféra prononcer la dissolution de l'association.

Il faudrait, après avoir cité encore les *Congrès internationaux de Statistique* qui ont un caractère quasi-officiel, indiquer les congrès dans lesquels les médecins, les botanistes, les géologues, les architectes [2], les ingénieurs, etc., se réunissent presque annuellement, sans compter les congrès agricoles et industriels, qui consacrent une partie de leurs séances à la discussion de questions scientifiques.

A l'étranger, les congrès particuliers sont aussi fort nombreux. J'ai déjà cité la grande association anglaise, je rappellerai

[1] *Compte-rendu*, 2 vol. in-8°, 1836.

Il y a eu aussi en France quelques tentatives de réunions provinciales. Le *Congrès breton* a été le plus important; la *Société des antiquaires de Picardie* a tenu aussi, à Noyon et à Laon, des *assises archéologiques*, en 1856 et 1860.

[2] Le *Congrès français des architectes*, organisé par la Société centrale, se réunit tous les ans depuis 1875. Ses publications illustrées, publiées à la librairie Ducher, sont fort remarquables. - *Congrès international de Botanique*, 1866-1867, in-8°. — *Congrès international météorologique*, 1873-1874.

encore les réunions des naturalistes allemands, des archéologues et historiens russes et scandinaves, des jurisconsultes néerlandais, des philologues italiens, et enfin celles des archéologues portugais, qui, depuis peu de temps, ont également pris part à ce mouvement.

L'an dernier, la solennité du Centenaire de Rubens a été pour la ville d'Anvers l'occasion de réunir deux nouveaux congrès : le premier, *Congrès littéraire*, a eu pour résultat la création d'une société belge de gens de lettres ; le second, *Congrès artistique*, a été consacré à l'étude des œuvres du grand artiste et a décidé la publication d'un *Codex Rubenianus* [1].

En terminant, je devrais citer encore le *Congrès des Bibliothécaires*, tenu à Londres l'année dernière, sous la présidence de M. Winter Jones, directeur du British Museum ; mais, comme ce congrès s'est occupé surtout de questions pratiques relatives à l'organisation des bibliothèques, à la rédaction des catalogues, à la conservation des livres, à l'introduction des femmes dans l'administration, etc., je réserverai, pour une communication spéciale, ce travail, et je dirai seulement que près de deux cents membres, appartenant pour la plupart aux bibliothèques du Royaume-Uni et de l'Amérique, y ont pris part. On y a décidé la création d'une association de bibliothécaires anglais, dont la première réunion aura lieu à Oxford cette année.

Le compte-rendu de cette conférence a été publié, avec grand luxe, en un volume petit in-folio renfermant, outre les procès-verbaux des séances, la description des principales bibliothèques visitées par le congrès.

A la dernière de ces réunions, le baron de Watteville, qui y représentait l'administration française, avait laissé supposer qu'un Congrès Bibliographique prendrait place dans la série des réunions dont le Ministère de l'Instruction publique comptait prendre l'initiative pendant l'Exposition.

Aujourd'hui, les congrès sont entrés dans nos mœurs et, en même temps qu'ils offrent aux hommes s'occupant des mêmes études un point de réunion, ils inspirent à d'autres, moins sérieux, le désir de s'initier à des questions qu'ils connaissent mal, en même temps qu'ils leur fournissent l'occasion de visiter, dans des conditions exceptionnelles et sous la direction d'hommes compétents, bien des points curieux, bien des collections le plus souvent inaccessibles aux particuliers.

Pour certaines études, pour certains intérêts toujours en jeu, les congrès peuvent se réunir fréquemment, annuellement en

[1] Le compte-rendu du *Congrès artistique* a paru en un vol. in-4°, 1878.

quelque sorte, mais, lorsqu'ils ont pour objet des sciences dont les progrès ne sont point aussi rapides, il est nécessaire, afin de leur conserver une importance, d'espacer la durée de leurs réunions. Deux, trois ou quatre ans sont souvent nécessaires entre les réunions de deux sessions. C'est ce que l'on a remarqué, par exemple, pour les congrès anthropologiques, réunis d'abord tous les ans, plus tard tous les deux ans, et qui, aujourd'hui, laissent à un bureau permanent le soin de les convoquer; de même, pour les congrès géographiques.

Ajoutons qu'il faut joindre, à cette raison, les difficultés résultant des occupations de chacun et des dépenses nécessitées par des déplacements souvent considérables.

Un fait que je crois devoir faire remarquer en terminant, c'est que dans la plupart de ces réunions internationales c'est le français qui domine, dans certaines même, dans les congrès anthropologiques par exemple, la langue française est la seule langue dont l'usage soit admis.

LES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ET DES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE

par M. Just de Bernon.

Pendant ces dix dernières années, la presse périodique, en France, est passée d'un régime de contrainte à un régime de liberté légale, qui lui assure, pour le bien comme pour le mal, la puissance dont elle jouit ailleurs. Dans les pays de langue française, Canada, Belgique, Suisse, elle a vécu comme auparavant sous un régime de liberté. Au point de vue légal, ses franchises n'ont pas eu à s'étendre ; au point de vue de l'organisation et de l'entente des publications d'une même nuance pour une action commune, elle l'emporte peut-être sur la presse française.

En France, d'après une statistique récente, les journaux quotidiens s'élèvent à sept cent vingt-six pour Paris et à neuf cent vingt-huit pour les départements et l'Algérie. Quant à la presse hebdomadaire, bimensuelle, mensuelle, bimestrielle et trimestrielle, objet spécial de ce rapport, j'en vais énumérer les principaux organes.

Je commence par les Revues générales.

La *Revue des deux mondes*, fondée en 1831, paraît le 1er et le 15 de chaque mois. De toutes les revues générales que possède la France, c'est sans contredit la plus considérable et la plus ancienne. Exclusivement littéraire à l'origine, elle prend part depuis 1833 aux discussions politiques. Sous la monarchie de Juillet, elle soutint le régime constitutionnel ; sous l'empire elle ne fit pas d'opposition systématique, mais elle se vante d'être restée fidèle à ses anciennes convictions politiques. Elle est également restée fidèle à l'éclectisme religieux et philosophique qui caractérise la génération de 1830.

Le *Correspondant*, fondé en 1843, paraît depuis 1869, le 10 et le 25 de chaque mois. Dès son origine, ce recueil a voulu concilier les idées libérales avec les principes catholiques. Ses principaux rédacteurs, partisans convaincus des institutions parlementaires, n'ont pas peu contribué à les rétablir en France.

La *Revue de France*, qui paraît depuis huit ans, le 1er et le 15

de chaque mois, prend place, par sa valeur et ses tendances, à côté du *Correspondant* et de la *Revue des deux mondes*.

La *Revue du Monde catholique*, fondée en 1860 par MM. Louis et Eugène Veuillot, d'abord purement littéraire et historique, aborda, vers la fin de l'Empire, les questions politiques. Elle défendit dès lors, dans la presse périodique, la même cause que l'*Univers* dans la presse quotidienne. Depuis la fondation des universités catholiques, elle publie une chronique spéciale de l'enseignement supérieur catholique.

Le *Contemporain*, revue catholique générale, comprend dans son programme, la religion, la philosophie, l'économie chrétienne, la politique, l'histoire, les sciences, la littérature, les beaux-arts. C'est la continuation des *Annales de la charité*, revue spéciale d'économie chrétienne fondée par le vicomte de Melun.

La *Revue Britannique*, revue internationale, paraît tous les mois depuis 1825. Quoique générale par les sujets qu'elle traite, elle a pour spécialité de reproduire les articles des meilleurs périodiques de la Grande-Bretagne et de l'Amérique, complétés par des travaux originaux.

Parmi les revues générales, il faut aussi comprendre deux publications hebdomadaires d'une moindre importance : les *Annales catholiques*, dirigées par M. Chantrel avec le concours d'écrivains tels que MM. Gabriel de Chaulnes et Rambosson ; la *Revue politique et littéraire*, d'abord exclusivement littéraire et consacrée à la reproduction de cours et de conférences, politique depuis ces dernières années ; ses directeurs sont MM. Yung et Alglave, et ses tendances, libre-penseuses et révolutionnaires.

Telles sont les principales revues générales qui paraissent à Paris. En province, je ne vois à signaler que la *Revue du Lyonnais*, recueil de littérature et d'érudition locale. Ce ne sont pas les revues mais les journaux, à Lyon la *Décentralisation*, à Marseille la *Gazette du Midi*, qui peuvent, dans les départements, rivaliser avec la presse de la capitale.

Parmi les revues spéciales, je dois, conformément à la classification traditionnelle des bibliographies, commencer par les recueils théologiques. Dans ce genre se présente tout d'abord un recueil qui pourrait également, en raison de la variété de ses articles, prendre place parmi les revues générales. Le titre même atteste cette généralité : ce sont les *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires* des Pères Jésuites. Fondées à Paris, les *Études* paraissent à Lyon depuis 1870, sous la directon du P. Sommervogel. Vingt-deux ans d'existence n'en ont point diminué l'intérêt.

On sait que, dans chaque diocèse, le clergé se réunit par cantons, à intervalles fixes, pour étudier des questions d'histoire religieuse, de dogme ou de discipline ecclésiastique : c'est ce qui s'appelle les *Conférences diocésaines*. Dans le diocèse de Belley, un recueil spécial publie le compte rendu des conférences du diocèse : mais, si mes informations sont exactes, cet usage, si propre à former des hommes d'études, est resté isolé. A Paris, un recueil, intitulé *Conférences diocésaines*, paraît tous les mois, et donne les meilleurs travaux de tous les diocèses de France.

Le droit canonique, cette branche de la théologie si importante et si négligée dans notre pays, a pourtant un organe spécial, les *Analecta juris pontificii*, recueil de travaux originaux et de décisions des Congrégations romaines.

La *Revue des sciences ecclésiastiques*, fondée sous les auspices de Mgr Parisis et honorée d'un bref de Pie IX, comprend dans son programme toutes les parties de la théologie, mais ce programme est difficile à remplir.

A côté des recueils de théologie militante, se placent ceux de théologie ascétique. Chaque dévotion a son organe périodique. La dévotion nationale du Sacré Cœur en compte trois à ma connaissance : les *Annales de la Congrégation du Sacré Cœur*, les *Petites annales du Sacré Cœur*, le *Messager du Cœur de Jésus*, auxquels il convient de joindre le bulletin mensuel de l'*Œuvre du vœu national au Sacré Cœur*. Le rosaire, cette dévotion unique, qui est à la fois un livre et une prière, a aussi sa revue : c'est le *Rosaire au point de vue de la doctrine, de la mystique et de l'histoire*, fondé en 1867, et dirigé par des PP. Dominicains de la province de France. Comme la dévotion traditionnelle à laquelle il a pour but de rendre son antique popularité, le *Rosaire* unit la doctrine et la piété : on y retrouve l'esprit du grand ordre religieux qui compte parmi ses gloires Thomas d'Aquin et Henri Suzo, Tauler et Louis de Grenade.

En dehors du catholicisme, il existait à Paris, en janvier 1875, deux revues israélites et vingt-trois revues protestantes : parmi ces dernières il est utile aux catholiques de connaître le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*.

Je passe aux revues philosophiques. Les *Annales de philosophie chrétienne*, recueil périodique destiné à faire connaître tout ce que les sciences humaines renferment de preuves et de découvertes en faveur du christianisme, en sont au quatre-vingt-quatorzième volume de la collection. C'est M. Bonnetty, membre du bureau de notre Congrès, qui les dirige. Dans un esprit tout différent, rationaliste et libre penseur, la *Revue philoso-*

phique de la France et de l'étranger, paraît tous les mois sous la direction de Th. Ribot : on y trouve toutes les pièces qui peuvent mettre au courant du mouvement philosophique à notre époque.

L'histoire et les sciences historiques, géographie, numismatique, archéologie, philologie, comptent en France de nombreux recueils. Au premier rang se place la *Revue des questions historiques*. La fondation en remonte à juillet 1866. Depuis, elle a donné plus de vingt volumes de dissertations et de bibliographie historique. Champion intrépide de l'Église, elle a porté la lumière sur un grand nombre de faits défigurés par la passion ou les préjugés : je ne citerai que les remarquables travaux de M. Ch. Gérin sur les affaires d'Église en France avant la Révolution.

Dans un esprit tout différent, mais avec le même plan que la *Revue des questions historiques*, la *Revue historique*, d'abord trimestrielle, puis bimestrielle, existe depuis trois ans et publie des travaux estimés. Ses comptes-rendus bibliographiques ont parfois d'étranges inexactitudes. Tout récemment, parlant du grand ouvrage du Dr Jansen [1], elle le traitait de travail de seconde main. Or il est avéré que le Dr Jansen a consulté, notamment dans les archives du Vatican, des documents inexplorés jusqu'à lui. Il arrive ainsi à des conclusions qui ne rentrent pas dans l'esprit de la *Revue historique :* mais ce fait ne suffit pas pour faire méconnaître l'un des principaux mérites de son livre.

La *Bibliothèque de l'École des Chartes* et le *Cabinet historique* sont des revues d'érudition consacrées au Moyen-âge. La première est trimestrielle, la seconde est mensuelle.

Aux recueils d'érudition je rattache l'*Amateur d'autographes* (16e année) et la *Revue des documents historiques* (5e année), ainsi que la *Gazette anecdotique*. Ces publications, dirigées, les deux premières par M. Etienne Charavay, et la troisième par M. d'Heilly, contiennent de ces curiosités littéraires, artistiques et bibliographiques qui ont fait de tout temps la joie des érudits.

Les recherches philologiques, archéologiques et épigraphiques sont, de nos jours, les auxiliaires indispensables de l'histoire proprement dite. Aussi occupent-elles une place dans les recueils historiques, que j'ai cités. Elles ont en outre des organes spéciaux.

[1] *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters* von Johannes Jansen, Herder, Fribourg en Brisgau.

La philologie : *Revue de linguistique et de philologie comparée*,

Revue des langues romanes,

Romania, revue des langues et des littératures romanes,

Revue historique de l'ancienne langue française.

L'archéologie et l'épigraphie :

Revue archéologique, ou recueil de documents et de mémoires relatifs à l'étude des monuments, à la numismatique, à la philologie de l'antiquité et du Moyen-âge,

Mélanges de numismatique, publiés par MM. de Saulcy et Anatole de Barthelemy,

Revue de l'Art chrétien, ou revue de l'archéologie chrétienne, paraissant depuis vingt-deux ans sous la direction de l'abbé Corblet, devenue depuis le 1er janvier 1878 l'organe de la Société de Saint-Jean,

Revue celtique, consacrée aux antiquités celtiques et publiée par M. Henri Gaidoz avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du Continent.

La géographie compte en France plusieurs organes :

Le Bulletin de la Société de géographie, paraissant tous les mois avec cartes,

L'Exploration,

Le Tour du Monde,

Et quelques autres publications hebdomadaires illustrées.

On n'a jamais tant écrit que de nos jours sur les sciences sociales, et jamais peut-être la société n'a été plus ébranlée. Les écrivains politiques ne se contentent plus de gouverner l'état du haut de leur grenier, comme disait irrévérencieusement Voltaire : ils arrivent rapidement au pouvoir et non moins rapidement ils passent de la théorie à la pratique. M. Accollas, ancien professeur à la Faculté de droit de Lausanne, a fondé, cette année même, la *Science politique*, où il expose des idées que ceux qui ont suivi son enseignement peuvent se rappeler. La *Réforme économique*, qui paraît tous les deux mois et qui porte cette épigraphe : *Tout par la science*, jouissait auparavant et jouit encore de la collaboration de ce savant. Les autres collaborateurs sont, paraît-il, MM. Léveillé, actuellement professeur à la faculté de droit de Paris, Yves Guyot, Giry, Limousin, Marmottan, Carl Vogt, Viollet le Duc, ci-devant architecte diocésain.

L'*Économiste français*, hebdomadaire, dirigé par M. Paul Leroy-Beaulieu, le *Journal des Economistes*, mensuel, servent tous deux d'organe à l'école économique libérale. Le premier renferme de nombreux renseignements statistiques : il relate surtout les faits ; le second recherche plus spécialement les for-

mules et les théories. L'un et l'autre ne publient que des travaux sérieux.

Depuis trois ans, l'*Association catholique* étudie les problèmes sociaux dans le présent, et en demande franchement la solution à la doctrine de l'Église. Comme l'Œuvre des Cercles, dont elle est un des grands moyens de propagande, elle a pour emblème une croix avec cette devise : *In hoc signo vinces.*

Grenoble possède un recueil consacré à la fois aux questions de droit et aux questions sociales : c'est la *Revue catholique des institutions et du droit*, œuvre collective d'une société de légistes courageux, cherchant, comme l'a fort bien dit M. Victor Nicollet, secrétaire de la rédaction, à réparer le mal que d'autres légistes ont fait autrefois, et à seconder le mouvement de réforme qu'ils ont si longtemps entravé. Jurisprudence, doctrine, droit naturel, questions sociales proprement dites, tel est le cadre de la *Revue*. Parmi les travaux qu'elle donne, je me borne à citer les études de M. Robinet de Cléry, sur des arrêts de la Cour de Cassation.

Parmi les revues spécialement consacrées au droit, indépendamment des recueils de jurisprudence, je dois citer :

Nouvelle revue historique du droit français et étranger, dirigée par MM. Laboulaye, de Rozière, Gide, Dareste, etc. ;

Revue critique de législation et de jurisprudence, par MM. Paul Pont, Faustin Hélie, Giraud, Bertauld, Batbie, etc. ;

Revue pratique de droit français, par MM. Demangeat, etc.;

La France judiciaire.

La franc-maçonnerie ne s'occupe guère qu'en paroles du bien de l'humanité. Mais chacun sait qu'elle exerce sur la société moderne une influence d'autant plus formidable qu'elle est mystérieuse : il n'est donc pas inutile de signaler le *Monde maçonnique*, recueil assez instructif des documents de la secte.

Les sciences ont, en France, un organe général, la *Revue scientifique*, publiée par MM. Yung et Alglave, dans le même esprit et chez le même éditeur que la *Revue politique et littéraire* et la *Revue philosophique*. Elles en ont deux autres, qui méritent de meilleures recommandations : la *Nature*, journal hebdomadaire illustré, dirigé par M. Tissandier; les *Mondes*, revue hebdomadaire des sciences et de leur application aux arts et à l'industrie : à peine est-il besoin d'en nommer le directeur, M. l'abbé Moigno, dont le nom comme vulgarisateur est connu dans toute l'Europe.

L'art militaire et naval compte plusieurs organes, parmi lesquels :

Le Journal des sciences militaires ;

Le Spectateur militaire;
Le Bulletin de la réunion des officiers;
La Revue maritime et coloniale.

Des périodiques spéciaux sont consacrés aux travaux des différentes académies. Le *Journal des savants*, ancien recueil dont la longévité n'a pas diminué les forces, publie des études de membres de l'Institut.

Chaque département, ou à peu près, a son recueil. Je me borne à en citer quelques-uns : la *Revue du Dauphiné*, paraissant à Vienne; le *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme*, à Valence sous l'intelligente direction de MM. de Gallier et Lacroix; la *Revue du Maine*, la *Revue de Bretagne*, la *Revue d'Alsace*, etc., etc.

Dans les pays de langue française, il me serait impossible de dresser la liste complète des périodiques. Au Canada, je n'en puis signaler qu'un, la *Revue canadienne*, qui paraît à Montréal et qui donne régulièrement une chronique parisienne.

Sur la Belgique et sur la Suisse, je puis fournir des renseignements plus nombreux, mais toujours fort incomplets. Je citerai :

En Belgique, la *Revue catholique*, mensuelle, rédigée par des professeurs de l'Université de Louvain, sous la direction de Mgr Namèche; elle traite tous les sujets, littéraires, scientifiques, historiques;

La *Revue générale* et le *Journal historique et littéraire*, qui depuis plusieurs années ne forment plus qu'un même recueil, paraissant sous la direction du baron de Haulleville;

Le *Messager des sciences historiques*, ou archives des arts et de la bibliographie, fondé en 1823 par MM. P. de Grave, le spirituel Robert Cornelissen, littérateur très connu à Gand, L. de Bart et Delbecq. Depuis 1877, le *Messager* est devenu l'organe d'une association pour le progrès de l'art industriel.

Les *Précis historiques*, mélanges religieux, littéraires et scientifiques, publiés par les PP. Jésuites.

La *Revue belge de numismatique*, publiée à Bruxelles sous les auspices de la Société royale de numismatique.

Le *Bulletin de la Société de géographie belge* et le *Bulletin de la Société de géographie d'Anvers*.

Le *Bibliophile belge*, paraissant à Bruxelles tous les mois.

Le *Journal des beaux-arts et de la littérature*, bi-mensuel, publiant annuellement un album d'eaux fortes inédites. Il répond ainsi que la *Flandre*, revue des monuments d'histoire et d'antiquités, à deux recueils français que j'ai oublié de signaler : *l'Artiste* et la *Gazette des beaux-arts*.

Je citerai encore : la *Revue de l'enseignement catholique*, qui paraît à Bruxelles, et la *Revue de l'Instruction publique*, qui paraît à Gand ; l'*Economie chrétienne* et la *Nouvelle revue théologique de Tournai*.

Enfin la *Revue des questions scientifiques*, publication trimestrielle de la Société scientifique de Bruxelles, qui a pour programme l'accord entre la foi et la raison, et, pour épigraphe, ce texte du Concile du Vatican qui formule son programme : *Nulla unquam inter fidem et rationem vera dissensio esse potest* [1].

En Suisse, les principaux recueils protestants sont : la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, 83e année, la *Revue de théologie et de philosophie*, le *Chrétien évangélique*, revue religieuse de la Suisse romande. Ces trois recueils paraissent à Lausanne.

La *Revue Suisse des Beaux-Arts*, fondation récente de M. John Grand-Carteret, paraît à Genève ; elle a pour collaborateurs des protestants, mais jusqu'ici aucun esprit spécial ne la caractérise.

L'imprimerie catholique de Fribourg réunit à peu près toutes les publications catholiques de la Suisse française.

C'est elle qui édite la *Liberté*, le seul journal catholique quotidien de la Suisse française.

Elle édite également l'*Ami du peuple*, journal populaire à bon marché, paraissant trois fois par semaine.

Elle édite encore :

Le *Bulletin pédagogique*, dirigé par M. l'abbé Horner, professeur à l'Ecole normale d'Hauterive ;

Le *Bulletin de l'association de Pie IX*, organe catholique du *Piusverein :* l'organe allemand, *Pius Annalen*, paraît à Soleure ;

Enfin, la *Revue de la Suisse catholique*, recueil mensuel religieux, historique, littéraire et scientifique, sous la direction de M. Soussens [2].

Telles sont les principales publications périodiques de la France et des pays de langue française. Cette énumération est

[1] M. Dejace, l'un des secrétaires du Congrès, me signale l'existence de trois autres revues belges : l'*Atheneum belge*, bi-mensuel, en dehors de tout esprit de parti ; la *Revue de Belgique*, foncièrement anti-religieuse ; *l'Abeille*, petit recueil pédagogique mensuel.

[2] Parmi les publications de l'imprimerie catholique de Fribourg, M. Huit, professeur à l'Université catholique de Paris, me signale comme paraissant depuis janvier 1878, le *Monde de la science et de l'industrie*, journal populaire des sciences, inventions et découvertes récentes.

forcément incomplète, mais elle présenterait une lacune impardonnable, si j'omettais les recueils bibliographiques. Sur ceux qui paraissent en Belgique ou en Suisse, je n'ai pu me procurer aucun renseignement. En France, Paris seul en possède une vingtaine, parmi lesquels la *Bibliographie catholique*, très ancienne et très estimée; la *Revue littéraire* que le journal l'*Univers* fait paraître tous les mois depuis la fin de 1876; le *Bulletin mensuel de la librairie*, purement technique; enfin le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, à la fois critique et technique. C'est une des publications de la Société bibliographique de France; il ne siérait pas d'en faire ici l'éloge.

LES PÉRIODIQUES ALLEMANDS

par M. C. Reichenbach.

Les premiers périodiques allemands datent du XVIIe siècle. On sait que la presse et la littérature périodique ont pris leur origine dans les pamphlets dont les dissensions religieuses inondèrent le XVIe et le XVIIe siècle. A cette époque, en effet, apostats et défenseurs de l'Église portèrent à la connaissance de leurs partisans, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Suisse surtout, leurs discussions, leurs querelles, leurs récriminations. Pour cela, les uns et les autres recoururent à la presse et lui fournirent ainsi l'occasion de se mettre, pour la première fois, au service journalier des partis politiques et religieux. En outre, la production littéraire s'étant accrue et les relations postales étant régulièrement établies, on chercha à procurer au public lettré et instruit le moyen de suivre le mouvement; à cet effet, on fonda des revues périodiques de critique littéraire. Alors également les universités, les académies, les sociétés savantes et les congrégations religieuses instituèrent des censeurs; l'autorité en fit même un devoir aux catholiques. Ces censeurs, tant laïques qu'ecclésiastiques, eurent à surveiller et à lire les nombreux produits de l'imprimerie de leur temps.

Quant aux périodiques que l'Allemagne vit publier à cette époque, nous avons à citer d'abord le « Theatrum europæum » (1635-1738) ; les « Acta eruditorum » de Mencke, à Leipzig, (1684) ; les « Entretiens mensuels » de Thomasius, à Halle (1688); puis la « Nouvelle bibliothèque de Francfort et de Leipzig » (1712) ; les « Annonces savantes » de Göttingue, de 1739 à nos jours ; la « Bibliothèque universelle allemande » de l'encyclopédiste libraire Nicolaï, à Berlin, de 1765 à 1795; la « Gazette littéraire d'Erlangen » fondée par Meusel en 1800, enfin la « Gazette universelle de Iéna » qui la précéda de quelques années (1784) et est devenue très renommée. Pendant tout ce temps, les universités avaient leurs censeurs critiques; du moins y en avait-il à Berlin, à Göttingue, à Heidelberg, à Leipzig, à Munich, à Vienne.

De 1818 à 1840 nous trouvons :

« La Feuille hebdomadaire de littérature » de Kotzebue, à Weimar.

« Hermes ou annuaire critique » de Brockhaus, à Leipzig, 1820.

Et bon nombre de périodiques du même genre à Hambourg, à Breslau, à Berlin. « L'Annuaire de critique scientifique, » dirigé depuis 1827 par les professeurs de cette dernière ville, ne fut, à vrai dire, qu'une chaire publique pour la philosophie de Hegel. Arnold Ruge créa en 1838 « l'Annuaire de Halle. » Cette revue fut bientôt une des plus influentes en matières de critique d'arts et de sciences. Exilé de l'Allemagne, A. Ruge continua à la publier comme « Annuaires franco-allemands » à Paris. Henri Heine, Charles Marx, fondateur de l'Internationale, y collaborèrent pendant quelque temps à partir de 1840.

L'article XIII de la Constitution germanique, de 1815-1818 avait enfanté les partis politiques parlementaires; ils ne tardèrent pas à signaler leur apparition. Les catholiques fondèrent en 1839, « les Annales-historico politiques, » dont J. Goerres fut le premier directeur, et qui aujourd'hui ont à leur tête MM. Ed. Joerg et Binder. La « Gazette littéraire générale » fut instituée à Vienne par MM. Seb. Brunner et Wiedemann comme organe littéraire de l'Allemagne catholique. Un indicateur général parut à Gutersloh pour l'Allemagne évangélique. Kuranda fonda en 1842 « les Messagers des frontières » paraissant à Bruxelles et à Leipzig. Cette revue est aujourd'hui complètement à la discrétion du parti libéral-national, voué depuis 1863 à la politique de l'unification de l'Allemagne. La « Revue trimestrielle allemande » que publia Cotta, en 1838, à Stuttgardt et à Tubingue, cessa quelque temps de paraître; mais elle ne tarda pas à être ressuscitée par des professeurs, des hommes d'État et des politiciens modérés des deux confessions chrétiennes de l'Allemagne. Elle a définitivement disparu en 1870. J.-J. Weber créa à Leipzig, en 1842, la « Gazette illustrée, » d'après les premiers modèles anglais. Le public prenant beaucoup de goût à ces images et illustrations, des éditeurs habiles exploitèrent cette idée à tous les points de vue : de là bon nombre de feuilles illustrées, humoristiques et satiriques. Les juifs Saphir et Oettinger fondèrent, l'un le « Humoriste » de Vienne, l'autre le « Charivari » à Leipzig. En même temps, de 1840 à 1850 parurent le « Deutsche Michel, » le Michel allemand, les feuilles volantes « Fliegende Blaetter » à Munich (1846). Tous existent encore. Cependant beaucoup de périodi-

ques littéraires cessèrent leur publication, parce que les journaux quotidiens se chargèrent de la critique littéraire dans des feuilletons.

La politique, l'économie politique, la morale devinrent alors les sujets favoris et des écrivains et du public.

Le très intelligent libraire E. Reil, de Leipzig, fonda « le Phare » (1845), le « Barbier de village illustré » (1851) et en 1853 la « Gartenlaube, » qui de nos jours, répandue à cinq cent mille exemplaires dans tous les pays du monde où on lit et on comprend la langue allemande, est une véritable puissance destructive par les romans, les poésies, les études populaires que composent des écrivains spirituels, mais matérialistes.

Des périodiques satiriques, comme le « Kladderadatsch » de Berlin, le « Krikri » de Vienne, le « Punsch » de Munich, la « Stadtfraubas » (la commère) d'Augsbourg, « le Floh, » les Guêpes et autres sont et resteront toujours un signe de décadence pour un peuple ; ils rappellent certains insectes, qui passent la plus grande partie de leur vie sur les cadavres, et ensuite salissent tout ce qu'ils touchent.

Un périodique satirique comme le Kladderadatsch de Berlin n'existe et ne pourra exister autre part ailleurs qu'à Berlin, où affluent ces juifs, avides de destruction et de corruption, ne respectant rien de tout ce qui est respectable. Aucune publication n'est l'expression aussi fidèle de la capitale de la Prusse et de l'esprit judaïque moderne. Le tirage en est énorme.

Les savants allemands ne se décidèrent que très difficilement et très tard à traiter leurs sujets de telle manière qu'un lecteur pourvu d'une instruction médiocre pût y comprendre quelque chose. Ils ont été en ceci très différents de leurs collègues français par exemple. De nos jours encore, le savant allemand écrira de gros et doctes volumes, mais il aura toute la peine du monde à résumer une étude en un essai proportionné, bien net, qui ne soit pas trop indigeste pour le public moyen. S'il avait daigné descendre plus tôt au rang des directeurs de revues périodiques, et rendre sa science accessible, il eût peut-être procuré à la littérature allemande plus de netteté, de précision, d'attrait.

Cotta avait fait paraître en 1820 la première revue ou « Journal polytechnique de Dingler. »

Ce fut le modèle des autres et il resta toujours une mine inépuisable de science et de faits. Poggendorff fonda ensuite les « Annales de physique et de chimie. »

Les libraires de Leipzig éditèrent en 1854 « la Feuille de la bourse pour le commerce des libraires allemands; » elle est,

aujourd'hui encore, l'organe commun des libraires des pays de langue allemande qui s'approvisionnent aux magasins centraux de librairie à Leipzig.

Nous ne pouvons pas entrer dans les détails sur les revues savantes des facultés universitaires de théologie et de philosophie de Bâle, de Fribourg en Bade, de Bonn, de Berlin, de Iéna, de Göttingue, de Leipzig, de Hildesheim, de Munich, de Vienne, de Marbourg, d'Innsbruck, de Heidelberg, etc.

Certaines écoles, comme celle de Fichte, de Schelling et autres, possèdent des revues philosophiques spéciales; indiquons la revue de Fichte, par exemple. L'art, notamment l'art chrétien, eut des organes spéciaux ou du moins des revues diocésaines.

Soit d'après les données officielles fournies par les prix-courants des directions générales des postes en Allemagne, en Autriche et en Suisse, où la poste se charge de l'abonnement à tous les périodiques inscrits dans ses listes officielles; soit d'après les catalogues généraux de Wuttig et de Mosse, il y avait en 1877 quatre mille cinq cent quatre-vingt-seize journaux et revues paraissant en langue allemande dans les différents pays du monde. Nous pensons que la statistique n'est pas complète et qu'on peut en compter cinq mille six cents, en comprenant ce qui ne se débite que par les libraires, en commande directe ou dont la propagande est interdite à la direction des postes.

L'Autriche y est pour huit cent quatre-vingts.

Nous y trouvons en fait de périodiques paraissant une fois par semaine, une fois par quinzaine, une fois par mois, ou tous les trois mois :

90 catholiques, 72 protestants, 23 judaïques pour la théologie. — 100 dont 10 à 12 catholiques, pour le droit civil, le droit canon, la législation, l'économie sociale. —70 pour la philosophie et la philologie. — 95 pour la médecine, la psychiatrie, l'anthropologie. — 145 pour la géographie, l'ethnographie, les voyages et les découvertes. — 80 pour l'histoire, l'archéologie, la numismatique. — 150 pour l'éducation. — 60 pour la musique, le chant, les théâtres. — 30 pour la bibliographie, la typographie et la librairie. — 120 pour les belles lettres, les romans, la critique littéraire. — 150 pour l'horticulture, la viticulture, la chasse, le sport. — 200 pour l'agriculture, la silviculture, etc. — 200 pour les arts et métiers, pour les nombreuses associations et corporations professionnelles renaissantes. — 30 pour la physique, la chimie, la pharmacie, la technologie. — 35 pour l'art et les associations militaires. — 6 pour la marine. — 15 pour l'industrie des mines. —

28 pour la mode. — 70 pour le commerce, les sociétés d'assurances de toutes sortes. — 40 pour l'architecture, la construction, les chemins de fer, les études d'ingénieurs.

Parmi les périodiques les plus renommés en Allemagne, indiquons pour les catholiques :

Les « Annales historico-politiques » — « Historisch-Politische Blaetter » — propriété de la famille de Göerres, rédigées actuellement par MM. Joerg et Binder ;

Le « Katholik, » à Mayence, pour la théologie et la philosophie ;

Les « Archives pour le droit-canon, » de Vering ;

Les « Stimmen aus Maria-Laach, » rédigées à l'étranger par les RR. PP. Jésuites chassés d'Allemagne, et paraissant chez Herder, à Fribourg (Bade).

Les « Revues théologiques » de Tubingue et d'Innsbruck (Autriche).

Le « Mouvement catholique de nos jours » rédigé par M. l'abbé Rody et édité par Léon Woerl à Wurzbourg.

Les « Feuilles chrétiennes sociales » de Neuss, dirigées par MM. les abbés Schings et Bongartz.

Les « Feuilles périodiques de » M. l'abbé Scheeben.

La « Nature et la révélation » de Munster.

Le « Guide littéraire » de Munster.

La « Revue littéraire » d'Aix-la-Chapelle.

Le « Haüsschatz » de Ratisbonne, revue illustrée depuis 1873.

La « Alte und Neue Welt, » à Einsiedeln en Suisse, depuis 1865.

Les socialistes allemands ont fondé deux revues, dont une illustrée, « le Nouveau Monde » est répandue à peut-être cinquante mille exemplaires, bien qu'elle ne date que de deux ans.

Les revues des partis politiques libéraux.

Les « Annales prussiennes » de Treitschke, avant toutes, sont citées si souvent dans la presse pour leurs étranges doctrines et leurs singulières tendances qu'il n'est point besoin d'en parler.

Une foule de nouvelles revues, fondées depuis 1872, toutes avec des titres pompeux, provoquants, sont animées du même esprit ; nommons « le Nord et le Sud, » « la Revue allemande, » les « Temps actuels, » revue des controverses et des questions actuelles en Allemagne, le « Nouvel empire, » « Europa, » etc.

De semblables publications ne prouvent que la misère intellectuelle de l'Allemagne, son profond malaise religieux, social et politique. Celles-ci et bien d'autres sont un triste signe du

temps et une preuve éclatante de l'abus fait par les classes supérieures de leur culture intellectuelle, de leurs richesses et de leur pouvoir politique. Les lecteurs et les directeurs de ces organes des partis politiques, rendent un témoignage aussi éclatant que déplorable en faveur de l'ancienne vérité, proclament combien il est difficile de rester sage et soumis à la loi de Dieu et de la charité, quand le succès a enivré le cœur.

Que Dieu veuille ne pas faire peser une croix trop lourde sur les égarés et les orgueilleux ; mais qu'il la leur fasse sentir, car, nous le savons, sans la croix point de vérité, point de bonne voie.

LES PERIODIQUES ANGLAIS

par M. Gustave Masson.

Imaginez-vous, si vous le pouvez, un cabinet de lecture sur les tables duquel deux mille journaux, *magazines* et *revues* de toutes les formes, de toutes les nuances et de toutes les dimensions solliciteraient votre attention : voilà ce qu'il vous faudrait étudier pour arriver à vous faire une idée du mouvement de la presse périodique en Angleterre. Le meilleur guide dans ce dédale, le *Newspaper press directory*, donne une liste de 1772 publications, et elle n'est pas complète, il s'en faut de beaucoup.

Essayons d'abord d'établir une certaine classification, et de distribuer sous un certain nombre de chefs cette masse énorme de renseignements pour l'histoire politique, littéraire, religieuse et scientifique du dix-neuvième siècle. Voici les six grands journaux : le *Times*, le *Standard*, le *Daily News*, le *Morning Post*, le *Morning Advertiser* et le *Daily Telegraph ;* à leur suite arrivent les gazettes qui se publient le soir : l'*Echo*, le *Globe*, le *Pall-Mall* et l'*Evening Standard*. L'administration du *Times* fait paraître, en outre : 1° trois fois par semaine le *Mail*, et 2° tous les vendredis le *Weekly Times*, qui contiennent, à l'usage des colonies et des personnes peu curieuses de lire chaque matin douze pages grand in-folio, la réimpression des principaux *leading articles* et un excellent résumé des nouvelles, discussions parlementaires, etc. Il ne faudrait pas croire que Londres a le monopole des journaux quotidiens aux proportions gigantesques et à la rédaction puissante ; Manchester, Birmingham, Liverpool, Bristol, Newcastle, toutes les villes un peu considérables, sont représentées avec beaucoup de force et de talent dans cette branche de la presse périodique, et quelques-uns de ces journaux ont une autorité égale à celle du *Times* lui-même.

Absorbées par la politique, les intérêts du commerce et les questions judiciaires, toutes les feuilles quotidiennes négligent un peu la littérature, ou du moins ne s'en occupent pas d'une façon uniforme. Pendant le cours de la session, il serait superflu de demander aux colonnes du *Telegraph* ou du *Standard* des comptes-rendus d'ouvrages nouveaux, et le *Daily News*, qui avait été fondé pour donner à la littérature une part plus

large, s'est bientôt vu obligé de rentrer dans les procédés habituels; on sait que la collaboration de Charles Dickens fut, sous ce rapport, un fiasco complet. Je n'ai pas besoin d'ajouter que le roman-feuilleton est inconnu ici; d'un autre côté, aussitôt que les vacances ont commencé pour les deux Chambres, et que les débats politiques prennent du relâche, les grands journaux liquident leur arriéré de comptes-rendus, et souvent le *Standard*, pour ne citer que celui-là, publie des analyses fort remarquables des principales nouveautés littéraires. M. le professeur Max Muller, d'Oxford, a plus d'une fois collaboré au *Times*; et, il y a quelques années, le libraire Murray fit paraître en un volume un choix d'articles critiques composés par les rédacteurs de ce journal et qui fut très remarqué. La *Pall-Mall-Gazette* et le *Globe*, quoique appartenant à la presse quotidienne, sortent de la catégorie des journaux-nouvellistes, si je puis m'exprimer ainsi; les articles qu'ils nous donnent sont presque tous des *articles de fond*, des essais, et, laissant aux grandes gazettes in-folio le soin de recueillir les nouvelles, ils se réservent la tâche de commenter l'ensemble de la situation politique, religieuse ou sociale. Pour eux, la littérature est un élément essentiel, et ils lui accordent une place très notable dans leur numéro de chaque jour.

Outre ces organes de la presse provinciale dont j'ai déjà dit quelques mots, il est bon d'ajouter ici que, dans certaines villes, dans plusieurs grands districts de Londres même, il se publie, une fois par semaine, de petites gazettes locales, souvent rédigées avec beaucoup de talent et qui, outre un sommaire des nouvelles du jour, donnent une place très large aux questions paroissiales et contiennent des articles d'archéologie, de biographie et d'histoire. Pour satisfaire à cette branche intéressante de la littérature périodique, une maison d'imprimerie bien connue a imaginé de faire composer et tirer chaque semaine à un très grand nombre d'exemplaires dans les formats in-f° et in-4°, une sorte de gazette qui peut servir à toutes les localités. Les pages 1 et 4, réservées pour l'imprimeur de l'endroit, sont attribuées aux annonces et aux nouvelles du terroir; les pages 2 et 3 sont expédiées de Londres et tirées sous la surveillance du Guttemberg, de Harrow, par exemple.

La *Saturday Review*, le *Spectator*, le *Guardian*, la *Church Review*, le *Church Times*, l'*English Independent*, le *Tablet* et une foule d'autres périodiques hebdomadaires méritent aussi d'être cités; l'élément athlétique et *sportsman* est représenté par plusieurs excellents journaux : Le *Field*, *Land and Water*, *Bell's life*, ; enfin la littérature, ou pour parler correctement, l'intelligence littéraire,

artistique et scientifique a ses organes spéciaux : l'*Athenæum* et l'*Academy*.

Remarquons encore un point très important, et auquel on n'a pas jusqu'ici accordé toute l'attention qu'il mérite : chaque section de l'église chrétienne a en Angleterre sa triple série de publications périodiques, hebdomadaire, mensuelle et trimestrielle. Pour la section *High-Church* de l'Anglicanisme, il n'y a pas moins de trois gazettes paraissant une fois par semaine; je les arrange selon qu'elles se rapprochent du catholicisme. — *Church Times*, quasi-catholique, un peu âpre, et donnant trop dans la rédaction à bras raccourci; — *Church-Review*, très catholique, aussi, et beaucoup plus modérée de ton; — *Guardian*, tendance *Broad-Church;* très bien rédigé et se rapprochant par ses dimensions de la *Saturday Review* et du *Spectator*. Le *Magazine* mensuel appartenant à cette section est le *Monthly-Packet;* la Revue trimestrielle est intitulée la *Church Quarterly Review;* c'est un répertoire de travaux fort savants sur des sujets d'histoire ecclésiastique, de liturgie, de doctrine, et de patrisistique; outre cinq ou six dissertations spéciales, chaque livraison contient des notices plus abrégées sur les principales nouveautés. Les protestants *Low Church* ont comme journaux proprement dits le *Rock*, hebdomadaire, très violent, ultra-puritain; — Le *Record*, trois fois par semaine, relativement modéré; — Magazine : le *Christian Observer*, brochure insignifiante, et qui ne bat plus guère que d'une aile; Revue trimestrielle : — la *British and foreign Evangelical Review*, publication inégale où les articles les plus saugrenus coudoient souvent d'estimables travaux.

Le catholicisme a le *Tablet* hebdomadaire, le *Month*, mensuel et la *Dublin Quarterly Review* trimestrielle, tous rédigés avec beaucoup de talent et de mesure. Les non-conformistes (presbytériens, congrégationalistes, baptistes, indépendants) constituent une nombreuse clientèle pour l'*English Independent*, hebdomadaire, modéré et cependant décidé à renversé l'anglicanisme *per fas et nefas;* le *Non Conformist*, hebdomadaire, aussi violent dans son genre que le *Church Times* et le *Rock;* — l'*Evangelical Magazine*, mensuel, honnêtement rédigé, mais assez faible; — la *British Quarterly Review*, trimestriel, excellent sous tous les rapports. Les Wesleyens, qui ne se sont jamais considérés comme des dissidents, et qui forment une sorte de juste-milieu entre l'anglicanisme et les non-conformistes, ont aussi leurs périodiques : le *Watchman* (hebdomadaire), le *Wesleyan-Magazine* (mensuel) et la *London Quarterly Review*, écrits avec une dignité et une intelligence tout à fait hors ligne. Ce qui recommande les différentes publications que je

viens d'énumérer, c'est leur attachement décidé aux doctrines fondamentales du christianisme, le péché originel, la chute, la trinité. La nourriture intellectuelle qu'elles servent à leurs abonnés est saine, et les lecteurs du *Wesleyan-Magazine* par exemple, sont tenus rigoureusement au courant de tout ce qui se passe d'intéressant dans la république des lettres ou dans le domaine de la science pure.

Me voici amené à dire deux mots des grandes revues littéraires. Autour de l'*Edinburgh* et de la *Quarterly*, ces deux patriarches, se sont multipliés, depuis cinquante ans, des périodiques de toute nature et de toute couleur. Le *Blackwood's magazine* soutient toujours dignement sa vieille réputation; le *Gentleman's magazine*, ce doyen des revues mensuelles, a dû sacrifier au goût du jour, en donnant l'hospitalité aux œuvres d'imagination; le *Fortnightly*, le *Contemporary*, le *Nineteenth century* se rapprochent davantage de notre *Revue des deux mondes*, et n'admettent que des articles signés. Le radicalisme le plus décidé patronne le premier de ces magazines; le second, très indépendant, ouvre ses pages aux opinions de tous les partis, et le *Nineteenth century* se pique aussi d'une largeur de vues qui est fort réjouissante; je me reprocherais d'oublier la *Westminster Review*, organe trimestriel du rationalisme, et où M. Carlyle fit, il y a plus d'un demi siècle, ses premières campagnes. Le *Cornhill* et le *Macmillan*, avec moins d'agrément que le *Blackwood*, sont cependant des publications estimables: enfin, bien au-dessous, nous avons à citer le *Belgravia*, le *Temple Bar*, l'*Argosy*, répertoires mensuels de notices sans beaucoup de valeur, et de romans à sensation.

Les journaux comiques, le *Punch*, le *Fun* et *Judy*, inspirés de notre *Charivari*, l'ont bien dépassé, et sont les modèles du genre burlesque. Que n'a-t-on pas dit de la lourdeur des plaisanteries anglaises! Je me permettrai d'être d'une opinion diamétralement contraire, à moins qu'on n'appelle *plaisanteries* les indécences du *Journal amusant* et du *Petit journal*. S'il y a, dans la littérature périodique, un côté, une spécialité où nos voisins d'Angleterre triomphent décidément sur nous, c'est certainement la branche des journaux-charges. Vous pouvez laisser en toute sûreté *Polichinelle* ou *Judy*, sa commère, s'exposer dans un salon, un boudoir, un *nursery*; pas un mot, pas une gravure qui y choque le sentiment des convenances les plus élémentaires. Le goût anglais est tellement opposé au scandale et même au genre *risqué* qu'une publication comique, le *Tomahawk*, rédigée cependant avec beaucoup de talent, fut obligée de s'arrêter au bout d'une carrière assez courte, pour avoir passé les bornes de

la critique permise, en parlant de certains personnages très connus dans le monde politique. On me demandera peut-être comment je m'explique l'existence de journaux tels que le *Figaro*, *Truth*, *the World* et *the Hornet* ? Je répondrai qu'ils ne poussent jamais la satire jusqu'à l'excès, et qu'ils ont même rendu des services réels en traînant au grand jour de véritables abus.

En définitive, la presse périodique anglaise, s'appuyant sur la liberté, la morale et la religion, est une puissance d'autant plus salutaire et plus redoutable à la fois qu'elle est soumise à une législation très sévère, mais en même temps très juste. Si l'on se donne la peine d'examiner attentivement le texte des lois qui régissent les journaux, on verra quelles précautions ont été prises pour empêcher la publication de calomnies, de nouvelles diffamatoires, de critiques injustes, mal fondées ou inspirées évidemment par un tout autre motif que celui de renseigner le public. Ce que l'on appelle en Angleterre un *libelle* peut affecter la forme d'une dépêche télégraphique, d'une annonce, d'un simple titre ; le rédacteur en chef d'un journal s'est vu condamner pour avoir reproduit un paragraphe calomnieux, quoiqu'il eût pris soin d'ajouter à la fin une expression indiquant qu'il en rejetait l'authenticité. Mettez comme entête d'un paragraphe les mots *conduite honteuse*, *affaire scandaleuse*, *abus de pouvoir*, *escroquerie*, etc., etc., et vous voilà du coup passible d'une grosse amende. On peut sans doute, en rendant compte d'un ouvrage, le signaler comme attentatoire aux mœurs, indécent ou dangereux ; mais il faut être en mesure de fournir ses preuves, et le journaliste chargé de travaux de ce genre ne saurait trop se pénétrer de cet axiôme qu'avant de condamner un livre, et de ruiner du même coup la réputation de l'auteur, il doit s'être assuré que sa critique est fondée de point en point. La moindre fausse interprétation peut l'amener devant les tribunaux et l'exposer à une punition sévère.

Le régime qui gouverne actuellement la presse périodique en Angleterre me semble donc aussi parfait que possible, et il serait à souhaiter qu'il fût appliqué dans toutes les autres contrées de l'Europe ; la morale y gagnerait sans que l'indépendance du journalisme en souffrît le moins du monde.

LES PÉRIODIQUES MÉRIDIONAUX

par M. le Comte de Puymaigre.

Il peut être intéressant pour nous de connaître quels sont les principaux périodiques italiens et espagnols. Ils sont assez nombreux pour que je doive économiser le peu de temps que l'on m'accorde. Je supprime donc toutes considérations préliminaires et arrive sans préambule à de rapides indications. Je commence par les revues d'au-delà des Alpes, elles sont en quantité telle que je ne puis m'arrêter à plusieurs d'entre elles autant que je le voudrais.

En première ligne se présente la *Civiltà cattolica*, qui paraît deux fois par mois à un prix très modique. Elle fut fondée à Naples en 1849 et dirigée par le P. Tapparelli, frère de Massimo d'Azeglio. Elle compte des hommes éminents au nombre de ses rédacteurs et traite avec autorité les plus hautes questions religieuses, philosophiques et politiques. Elle a des correspondants actifs et bien informés. Elle est tellement connue et appréciée du monde catholique qu'il suffit pour ainsi dire de la nommer.

Elle n'est pas, tant s'en faut, le seul périodique religieux de l'Italie. Avec des nuances différentes, paraissent encore : à Rome, *Il Papato* consacré surtout à la défense du Saint-Siège; à Milan, la *Scuola cattolica* qui compte plusieurs évêques parmi ses rédacteurs et donne un numéro par mois ; à Florence, la *Rivista universale* que l'on a comparée à notre *Correspondant*, mais qui a pour le nouveau royaume d'Italie des ménagements tels que la comparaison ne saurait être bien juste; à Naples, *La Scienza e la Fede* qui est à sa trente-huitième année et qui quelquefois rappelle un peu nos *Annales de philosophie chrétienne ;* à Naples encore, la *Carità* qui paraît depuis treize ans; à Turin, l'*Ateneo illustrato* où, sous une inspiration fort religieuse, sont traitées des questions d'histoire, d'art, de philosophie, de littérature, etc., etc. Citons encore les *Opuscoli religiosi*, qui sont imprimés tous les deux mois à Modène et contiennent fréquemment des travaux

sérieux et des comptes-rendus bien faits. N'oublions pas le *Bollettino del contenzioso cattolico italiano*. C'est l'organe d'une association d'avocats pour la défense des intérêts religieux. Outre tous les actes législatifs qui y sont relatifs, il donne des études sur ces actes ou sur des questions de droit intéressant l'Église.

Les économistes ont fondé à Padoue une revue mensuelle de quatre-vingts pages, grand in-8°, destinée à seconder le progrès de leurs doctrines et portant ce titre *Giornale degli economisti*. A Florence paraît depuis cinq ans, tous les dimanches, une autre feuille intitulée l'*Economista*, qui discute les questions sociales et financières, s'occupe d'agriculture, d'industrie, a des correspondants étrangers nombreux.

A Florence, M. Protonotari a créé la *Nuova Antologia*, en souvenir d'un recueil fondé jadis par Vieusseux et d'autres littérateurs brillants ou érudits avec la collaboration de Tommaseo. La *Nuova Antologia* rappelle beaucoup la *Revue des deux-mondes*, elle en a la périodicité et la couverture rosée. Elle en a aussi dans son ensemble à peu près la couleur politique. C'est une des revues les plus littéraires de l'Italie. C'est dans la *Nuova Antologia* que Comparetti a publié les trois articles qui ont été le germe de son beau livre *Virgile au moyen-âge*.

En 1870, M. de Gubernatis a fondé à Florence une revue très habilement dirigée, très variée, la *Revue européenne*. Elle existe encore mais avec un esprit fort différent; elle a remplacé aujourd'hui la *Revue internationale* qui avait été créée sous une inspiration toute germanique, inspiration qui s'est transmise à la *Revue européenne* et qui n'est pas celle sous laquelle M. de Gubernatis eût écrit; aussi est-il étranger maintenant à l'œuvre sortie jadis de ses mains.

En Sicile, les *Nuove effemeridi* ont, sous la direction de MM. Pitrè, Marino et di Giovanni, succédé à la *Rivista sicula*, dont elles continuent les recherches et les travaux intéressants. Nous devons mentionner encore *Il Buonarotti*, recueil mensuel qui contient surtout des travaux de longue haleine et qui va terminer son XIIIe volume. Le *Buonarotti* est imprimé à Rome par fascicules mensuels d'environ quatre feuilles.

Sous le nom d'*Archivio* il paraît sur divers points de l'Italie des recueils où l'histoire et les recherches qui la concernent occupent une grande place. Florence a son *Archivio storico italiano* qui fut fondé par Vieusseux et paraît tous les deux mois; Milan, son *Archivio storico lombardo;* Palerme, son *Archivio storico siciliano ;* Pise, son *Archivio giuridico* qui s'occupe surtout de l'histoire du droit chez tous les peuples; Naples, son *Archivio*

storico per le provincie napolitane; Rome, son *Archivio della societa romana di storia patria.*

Les archéologues ont à Trieste l'*Archeografo triestino* qui est édité une fois par mois, le *Bulletin de la commission archéologique de Rome* formant par an un volume de dix-huit feuilles d'impression, et le *Bulletin d'Archéologie chrétienne* qui paraît également à Rome.

L'archéologie occupe une bonne place dans le *Giornale ligustico* qui traite aussi des beaux-arts et de l'histoire, et qui paraît une fois par mois à Gênes.

Enfin, c'est peut-être le moment d'indiquer un autre recueil qui, par certains côtés, se rattache au passé, je veux parler du *Journal héraldique* publié avec soin et érudition par M. de Crollalanza, imprimé à Pise, par livraisons mensuelles, grand in-8° à deux colonnes d'une quarantaine de pages.

Nous n'avons encore rien dit d'un excellent recueil que M. Zambrini a fondé à Bologne sous le titre : *Il Propugnatore* (le Défenseur). Ce recueil paraissant tous les deux mois n'est pas sans analogie avec le *Jahrbuch* et comme lui rend les plus grands services aux romanistes dont il est si justement apprécié.

Un autre recueil fort érudit est la *Rivista di Filologia* publiée à Florence, sous la direction de Comparetti, de Muller et de Flechia. Il est surtout consacré à l'antiquité, et donne d'amples comptes-rendus des ouvrages rentrant dans sa spécialité.

On avait regretté la *Rivista de Filologia romanza,* elle renaît sous le même directeur, Ernest Monacci, et sous le titre de *Giornale di Filologia romanza.* Ce périodique qui rappelle la *Romania* compte parmi ses rédacteurs des littérateurs éminents et accueille des travaux rédigés par eux en diverses langues.

La même hospitalité est exercée par une nouvelle revue qui débute à Rome sous le titre de *Rivista di letteratura popolare.* Elle est sous la direction de M. F. Sabatini et de G. Pitrè qui s'est mis au premier rang des érudits siciliens. Traditions, contes, légendes, poésies populaires, vieux usages, anciennes coutumes sont du domaine de ce recueil qui vient à propos pour remplacer *Mélusine* trop tôt disparue. Nous lui souhaitons, en même temps qu'une longue vie, un peu plus de régularité dans ses apparitions.

Sous le titre de *Curiosità e ricerche di storia subalpina,* il paraît tous les trois mois à Turin une revue, très belle comme exécution typographique, très bonne souvent comme texte. L'histoire du nord de l'Italie et tout ce qui s'y rattache, anecdotes, documents, études de mœurs, forment les éléments de cette remarquable publication. Turin a encore un autre périodique ayant à

peu près le même caractère, celui-là mensuel, c'est la *Revue subalpine*.

A Milan est publié, et depuis longtemps, *Il Politecnico* dont le nom indique la spécialité. Cette revue paraît une fois par mois.

Tels sont les périodiques italiens que nous avons souvent lus ou parcourus, mais l'Italie en a bien d'autres que nous ne connaissons que par des indications puisées à diverses sources. Nous nommerons rapidement ceux de ces recueils qui semblent les plus importants.

Plusieurs revues sont consacrées aux enfants et à l'éducation, tels sont l'*Educatore salentino*, la *Scuola e la Famiglia*, l'*Igiene infantile*. A Florence paraît un recueil qui, sous le nom de *Cornelia*, s'adresse aux mères, aux femmes. C'est pour elles aussi, mais sous une autre inspiration, qu'on publie le *Monde élégant*, qui est surtout un journal de modes.

Nous avons vu que Michel Ange a donné son nom à un périodique. Raphaël de son côté est, dans sa ville natale, devenu le parrain d'une revue destinée aux beaux arts. Une autre feuille, *Il mondo artistico*, remplit le même office à Turin.

A Catane paraît la *Jurisprudenza ;* à Rome, la *Legge* et la *Rivista penale di dottrina ;* à Turin, la *Rivista di Jurisprudenza*, dont les titres indiquent la mission.

La médecine a de nombreux organes : à Bologne la docte, la *Revue de Clinique ;* à Rome, le *Bulletino di scienze medicali* et la *Sperimentale ;* à Gênes, *la Salute*.

Gênes tant de fois nommée, et si mal traitée dans des vers de Montesquieu, a encore son *Giornale della societa di lettere* et la *Cenerentola* qui, malgré son nom modeste, traite, paraît-il, de philosophie, de littérature et d'art.

Milan a une *Illustration*, un *Figaro* et un *Musée des familles*. Dans la même ville deux revues s'occupent de musique: la *Gazetta musicale* et *Il mondo artistico*, qui d'ailleurs étend sa rédaction à tous les arts et que nous avons déjà cité.

Rome, outre tous les périodiques que j'ai rappelés, possède encore un bulletin de bibliographie, un bulletin de la Société géographique, un journal du notariat, une revue maritime et le *Spartaco* qui, malgré son nom menaçant, semble s'adonner à des travaux fort inoffensifs.

Les agriculteurs ont à Turin, l'*Economia rurale*, et à Florence, le *Giornale agrario*.

A Florence déjà si riche en publications diverses, paraît encore tous les huit jours une feuille surtout politique, *La Rassegna settimanale*, qui, me dit-on, comme aspect et esprit, peut faire souvenir de notre ancien *Courrier du dimanche*.

Voilà certes des recueils — et j'en passe — pour toutes les classes, tous les goûts, et un Italien de mes amis me disait que dans son pays personne ne lisait des Revues !

Passons maintenant à l'Espagne.

La Revue d'Espagne (Rivista de España) paraît à Madrid deux fois par mois. Sa rédaction rappelle celle de la *Revue des deux mondes*. Elle aborde volontiers l'histoire, l'histoire contemporaine surtout, elle publie des études politiques, des articles de critique littéraire et des nouvelles. Chaque livraison est terminée par une chronique assez détaillée et un bulletin bibliographique qui est trop abrégé et où l'on ne s'occupe que rarement et brièvement de publications étrangères. *La Revue d'Espagne* est l'une des plus anciennes et des plus estimées que possèdent nos voisins.

La Revue européenne a une publicité plus fréquente que la *Revue d'Espagne*. Il en paraît tous les dimanches un numéro de trente-deux pages in-4° à deux colonnes. Elle ne s'alimente pas d'une rédaction complètement espagnole et offre d'assez fréquentes traductions de textes français, allemands, anglais. Toutefois les travaux indigènes y sont en majorité. Les articles de voyages, les études biographiques y sont en assez grand nombre : on a pu, dans ces dernières, remarquer des recherches sur un personnage dont jadis M. Quicherat s'est occupé dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, sur Rodrigue de Villandrando.

La Revue contemporaine, publiée deux fois par mois par fascicules de cent vingt-huit pages, a une rédaction variée embrassant l'histoire, la littérature et la philosophie. Là tous les travaux ne sont pas non plus originaux. Ce recueil donne quelquefois des réimpressions d'ouvrages rares ou inédits. C'est ainsi qu'elle a publié un curieux traité sur le mauvais œil, par Enrique de Villena, traité intitulé *Fascinologia*.

La Science chrétienne est, comme son titre l'indique, un périodique religieux, traitant d'ailleurs toutes les matières qui sont l'élément ordinaire des revues. Ce périodique paraît tous les quinze jours par livraisons assez considérables.

La Défense de la société a pour devise : Religion, Famille, Patrie, Travail, Propriété. En dehors des grands principes que représentent ces mots, elle ne combat pour aucun parti politique. Ses collaborateurs, parmi lesquels on remarque des noms connus et estimés, sont nombreux et se réunissent sur le terrain de l'ordre. *La Défense de la société*, qui date de 1872, se publie le 1er et le 15 de chaque mois par fascicule de soixante-quatre pages. Comme appendice, la direction émet une fois par

mois une feuille populaire qui est envoyée gratuitement aux abonnés et qui est destinée à répandre les principes inspirateurs du recueil.

Le Bulletin, organe officiel de l'Athénée, comprend les travaux composés par les membres de ce corps savant. Science, morale, histoire, philosophie, littérature, sont du ressort de ce bulletin, qui est édité à Madrid une fois par mois.

Nous ne savons si la *Revue des Archives, Bibliothèques et Musées*, publiée à Tolède, a cessé de paraître. Nous le regretterions, ce recueil offrait souvent de précieux renseignements, notamment sur l'ancienne littérature espagnole. On y trouvait aussi bon nombre de documents rares ou inédits, et beaucoup de nouvelles concernant les diverses branches rappelées dans le titre même de cette revue.

La Revue historique est éditée à Barcelone, malheureusement avec assez peu de régularité. Elle donne moins de longs travaux que des documents propres à intéresser l'histoire. La numismatique, l'épigraphie, l'archéologie occupent dans cette revue une place notable. Elle a donné aussi des articles sur l'ancienne législation espagnole et sur les fueros des provinces basques et navarraises ; des articles littéraires, dus souvent à des plumes exercées, terminent les livraisons.

La Revue historique n'est pas le seul périodique qui soit édité à Barcelone. Dans cette ville paraissent encore, hebdomadairement, le *Gai saber*, recueil où l'on trouve fréquemment des travaux concernant la littérature populaire et à la rédaction duquel MM. Pelay Briz et Maspons y Labros prennent une part active; et, deux fois par mois, la *Renaixensa*, beau et bon recueil où souvent on lit les noms de MM. V. Balaguer, A. Balaguer y Merino, Marian Aquiló. Ces deux revues sont publiées en langue catalane, et la dernière nous donne l'indication d'un nombre considérable de périodiques édités soit à Barcelone, soit sur divers autres points et rédigés également en catalan. Ces périodiques que je n'ai pas vus, sont: *L'Art del pages* (l'art de l'agriculteur), *La Veu du Monserrat* (la voix du Monserrat), *La Familia cristiana* (la famille chrétienne), *lo Nunci* (le messager), *La Papalona* (le papillon), *La Bandera catalana* (le drapeau catalan), *La Campana* (la Cloche), *En Banyeta* (don Banyeta, cornu, diable). A Buenos-Ayres il existe aussi une feuille catalane, l'*Aureneta*. Enfin j'ai pu lire fréquemment une assez belle revue illustrée, éditée aussi en catalan, à New-York, c'est la *Llumanera* (le flambeau), publiant tous les mois des articles très variés, des études de mœurs, des poésies et des gravures assez nombreuses.

En fait de revues illustrées, j'en citerai encore une, celle-ci en castillan et fort belle, c'est la *Academia* qui paraît à Madrid par splendides livraisons in-folio. Le texte de la *Academia* offre souvent un intérêt qui manque trop fréquemment dans les journaux à images. Cette revue renferme de temps en temps des articles de haute littérature : tel était tout dernièrement un examen approfondi des *Épopées françaises* de M. Léon Gautier et ayant pour auteur don Manuel Milà y Fontanals.

Tout à l'heure j'ai signalé des recueils en catalan imprimés bien loin de la Catalogne, je nommerai aussi une revue espagnole qui paraît au Chili sous le titre de *la Estrella* (l'étoile) et dont l'esprit est fort catholique.

Je n'ai pas eu l'occasion de voir beaucoup de revues portugaises; j'ai lu toutefois il y a quelques années une *Revue critique* dirigée par M. Coelho, mais dont il n'a paru que quelques numéros. Depuis lors j'ai parcouru le *Bulletin d'Architecture et d'Archéologie* paraissant par livraison mensuelle de seize pages, gr. in-8°, tenant tout ce que son titre promet, orné de planches d'une bonne exécution et offrant dans ses chroniques bien des faits intéressants pour l'archéologue. La section portugaise à l'Exposition de cette année, contient aussi des spécimens fort nombreux de périodiques et de journaux, mais beaucoup de ces feuilles ont cessé de paraître. Je crois cependant que tel n'a pas été le sort du *Douro illustré* publié à Corto sous la direction du vicomte de Villa Maior, et des *Deux-Mondes*, revue imprimée à Paris. Je dois à l'obligeance de M. le président de la section portugaise à l'Exposition de 1878 et à celle de M. da Costa Correa Leite, membre du commissariat de cette remarquable section, de pouvoir rendre ces indications moins incomplètes. M. da Costa Correa Leite a bien voulu me communiquer, sur les principaux périodiques de sa patrie, une note dont je le remercie et dont je vais profiter. A Coïmbre tous les quinze jours on édite un recueil dont le titre *o Evoluçaô* peut être traduit par le *mouvement*. L'*Athénée*, le *Siècle*, la *Revue théologique* sont publiés dans la même ville et avec le même mode de périodicité. Areiro a une revue mensuelle illustrée *Le musée technologique ;* Porto, le *Journal d'agriculture pratique* paraissant par quinzaine. A Lisbonne sont imprimées plusieurs revues sérieuses ou scientifiques : Le *Journal officiel d'agriculture*, le *Journal des sciences physiques*, tous les quinze jours ; le *Journal des sciences médicales*, le *Courrier médical*, le *Zoophile*, la *Gazette médicale*, le *Journal de médecine militaire*, le *Journal de Pharmacie*, le *Journal pharmaceutique* et le *Journal de la Société des sciences*. Ces huit derniers recueils sont mensuels. N'oublions pas une

autre revue, celle-là hebdomadaire et illustrée, qui s'imprime à Porto sous ce titre l'*Occident*.

Je crois ne pouvoir mieux terminer ces indications sur les périodiques méridionaux qu'en nommant une revue éditée tous les trois mois à Montpellier par les soins de la Société de *La Lauzeta* (l'Alouette). Cette revue résume pour ainsi dire le mouvement littéraire des peuples néo-latins ; à l'idiome provençal s'y unissent les diverses langues dont nous avons rappelé les principaux périodiques et le titre l'*Aliança latina* dit assez quel est le but et l'esprit de cette publication à laquelle on doit souhaiter un long avenir.

P. S. Bien des revues dont nous avons parlé ici ont cessé d'exister et quelquefois ont été remplacées par d'autres feuilles. Ce rapport manque donc aujourd'hui d'exactitude sur bien des points, mais nous avons dû le donner tel qu'il fut lu il y a un an.

LES PÉRIODIQUES RUSSES

Par le R. P. Martynov, de la Compagnie de Jésus.

La presse périodique de Russie ne remonte pas au-delà du dernier siècle. La plus ancienne gazette qu'on y possède, les *Nouvelles de Saint-Pétersbourg* (*Sanktpéterburgskïa védomosti*), a célébré dernièrement son jubilé de cent cinquante ans. Elle vint au monde en janvier 1728 et fut confiée à la garde de l'Académie des sciences, qui conserva ce droit de tutelle jusqu'à nos temps. Ce n'est qu'en 1874 que la direction du journal passa au ministère de l'instruction publique. Le premier rédacteur des *Nouvelles pétersbourgeoises* a été le célèbre historiographe de Russie, l'académicien Müller.

A vrai dire, il exista une feuille soi-disant périodique dès 1703; elle avait le nom de *Nouvelles* tout court, et bien que sa publicité fût très restreinte et sa périodicité peu régulière, elle vécut jusqu'en 1728, année où on la vit se transformer en *Nouvelles pétersbourgeoises*.

Une autre gazette plus que centenaire est celle de Moscou, qui a fait tant parler d'elle dans ces derniers temps et dont tout le monde connaît, au moins de réputation, l'éminent rédacteur, M. Katkov. Elle date de 1756; depuis fort peu de temps, elle a cessé d'être la propriété de l'Université de Moscou, et appartient à son rédacteur actuel.

Je n'ai pas à faire ici la bibliographie de la presse périodique. Ce travail, d'ailleurs, n'existe pas; j'entends un travail qui embrasse tout l'intervalle de temps compris entre 1703 et l'année où nous sommes. Car, quant aux monographies partielles, aux ouvrages commencés, aux essais, il n'en manque pas. Il y a même un livre très remarquable de M. Néoustroïev, qui contient un inventaire on ne peut plus complet de tous les écrits périodiques qui aient paru durant les premiers cent ans (1703-1803). Cet énorme volume, intitulé *Recherches historiques*, etc., fruit de patients labeurs, a complètement effacé les travaux précédents de Sopikov, de Smirdine et autres. Aussi l'Académie l'a-t-elle couronné en lui décernant le prix Ouvarov; lorsque l'estimable auteur aura donné la Table générale des matières,

son livre alors pourra servir de base et de modèle à celui qui voudra faire la bibliographie des périodiques depuis 1803, si toutefois une pareille tâche est accessible aux forces d'un seul homme.

C'est que la presse périodique de ce siècle a considérablement reculé les limites de son domaine; expression fidèle de la société à laquelle elle sert d'organe, elle a marché du même pas que le pays; elle en réflétait le mouvement intellectuel et les transformations successives; souvent même elle les préparait par la discussion.

Un élan inaccoutumé fut imprimé à la presse en 1861, année à jamais mémorable où s'accomplit la grande réforme sociale qui émancipa vingt millions de paysans; en brisant les chaînes du servage où ils croupissaient depuis des siècles, elle donna le signal d'un remaniement général des institutions existantes, dans le sens plus libéral. La presse fut une des premières à s'en ressentir. La censure devint bien moins sévère. Le remplacement de la censure préalable par le cautionnement légal fut d'un immense avantage au moins pour les grands organes de l'opinion publique, qui se hâtèrent d'en bénéficier. Le nombre des journaux alla en croissant. Il y a trois ans, on en comptait quatre cent soixante-douze, dont trois cent soixante-dix-sept en langue russe. On peut dire qu'en somme, le dernier décennat — le seul qui doit nous occuper en ce moment — a été favorable aux progrès de la presse périodique; pas autant cependant que le décennat précédent, durant lequel elle a presque atteint son apogée. Cette différence s'explique aisément : le règne actuel inaugura dans l'histoire de Russie une ère nouvelle; et c'est avec la première moitié de ce règne (1856-1867) que coïncident les principales réformes sociales, qui l'ont rendu à jamais célèbre; telles que l'abolition du servage, la suppression du monopole des vins, l'émancipation des juifs, l'amélioration de l'état matériel du clergé de campagne, la création des écoles populaires, la réforme judiciaire, la formation des assemblées territoriales ayant droit de choisir leur personnel dans toutes les classes de la société, etc., etc. Or, toutes ces graves questions ont été discutées dans la presse avec plus de liberté qu'on ne le croirait : sur plus d'une réforme son influence a été sinon décisive, au moins très efficace; et son concours a rendu de réels services à la chose publique.

Ce qui vient d'être dit s'applique aussi au dernier décennat, quoique dans une moindre mesure. La guerre franco-allemande avec ses incalculables conséquences, l'expédition de Khiva et les progrès de la puissance russe dans l'Asie centrale, le nouveau

service militaire, la réforme de la loi sur les impôts, enfin, la dernière guerre d'Orient et la question slave — qui en est inséparable — voilà les sujets qui préoccupaient l'opinion de la société durant cette période et auxquels la presse périodique n'a pas manqué d'accorder toute l'attention qu'ils méritaient. La nécessité des réformes ultérieures et la question d'Orient dominent la situation, et forment dans la presse deux puissants courants auxquels viennent se mêler d'innombrables questions secondaires.

Aussi, le cadre restreint où je dois me renfermer et l'abondance des matières m'obligent de négliger les détails, en me bornant aux traits principaux. Laissant donc de côté les publications s'adressant à un public tout à fait spécial, — car chaque branche des connaissances possède son organe de publicité et sa clientèle — parlons de celles qui offrent un intérêt plus général et s'adressent aux masses.

Nous y distinguerons surtout trois grands groupes, suivant qu'ils représentent, à des degrés divers, le principe conservateur, le libéralisme modéré ou le libéralisme avancé. Chacun d'eux a ses revues et ses journaux.

D'abord, viennent les *Revues*. Nous les plaçons en première ligne parce que leur importance est bien plus grande en Russie que dans le reste de l'Europe, où la presse journalière absorbe toute l'attention du public, habitué à voir en elle l'expression la plus complète de l'opinion du pays, à y suivre les pulsations de la vie sociale. La périodicité des Revues varie assez : il y en a de trimestrielles, de bimensuelles et de semi-mensuelles; la plupart paraissent une fois par mois. Les principaux organes se publient dans la capitale et à Moscou, puis dans les villes qui possèdent une université ou une académie ecclésiastique. Ces centres de la vie intellectuelle ne sont guère nombreux, un peu plus d'une douzaine en tout; ce qui ne veut point dire que les autres villes de province ne produisent rien de remarquable en fait de presse périodique.

Parmi les grandes Revues, qui jouissent de plus de vogue et ont le plus de lecteurs, il faut mettre au premier rang le *Messager de l'Europe* qui se tire à 6,000 exemplaires. Il traite de politique, d'histoire, de littérature et s'adresse au grand public. On le compare, non sans quelque raison, à la *Revue des deux-mondes*. A son exemple, il paraît toujours au jour fixé, le premier du mois; il donne un bulletin bibliographique remplissant la troisième page de sa couverture rouge; il a même essayé de publier un *Annuaire*, mais au bout de de deux années, il dut y renoncer.

Quant aux principes politiques, le *Messager de l'Europe* représente le parti du libéralisme modéré, j'allais dire opportuniste. Partisan des réformes libérales, il veut qu'on les introduise avec prudence, qu'elles soient appliquées graduellement, sans surprise soudaine comme sans secousse violente. Les « idées modernes » étant selon son goût, il s'en fait le défenseur circonspect ; il se déclare pour la liberté de conscience et des cultes ; il plaide la séparation de l'Église et de l'État. Fidèle au titre qu'il porte, il ne cache nullement ses sympathies légitimes pour l'Europe occidentale ; mais par là même, il se trouve en désaccord avec la presse slavophile et surtout panslaviste qu'il n'omet aucune occasion de combattre. Ajoutons que la Revue dirigée par M. Stasulévitch, son fondateur, existe depuis douze ans, et qu'elle marche avec avantage sur les traces de l'ancien *Messager de l'Europe*, inauguré en 1802, et illustré par Katchénovski et Karamzine, ses premiers rédacteurs. — La collaboration de M. Emile Zola qui y publie ses « *Lettres parisiennes*, » ajoute un trait de plus à la caractéristique de la Revue pétersbourgeoise.

Le *Messager russe* de M. Katkov, fondé en 1809, offre un type tout différent ; cette revue ainsi que la *Gazette de Moscou*, qui en est inséparable, passent avec raison pour être les représentants par excellence de la presse conservatrice et franchement nationale, surtout depuis que la direction en a été prise par deux hommes éminents, M. Katkov et son ami intime, Paul Léontiev, aujourd'hui décédé. L'influence que la *Gazette* moscovite a exercé sur l'opinion publique est incontestable ; pour en élargir le cercle et la rendre plus sensible, le rédacteur en chef a réuni entre ses mains deux autres organes de publicité, la *Chronique contemporaine*, paraissant une fois par semaine, en grand in-4° à trois colonnes ; et le *Messager russe*, revue mensuelle. De la sorte, il avait le moyen d'élever la voix sans discontinuer et de la faire arriver à un public nombreux et varié. Il y eut un temps où la *Gazette de Moscou* régnait sans rivale ; peu s'en fallut qu'elle ne dictât la loi : c'était à l'époque des troubles survenus en Pologne (1863) et de la tempête qu'ils suscitèrent contre la Russie dans l'Europe occidentale. C'est alors que les amis de M. Katkov lui offrirent une plume d'or en récompense de son dévouement à la cause du pays. Mais ce triomphe ne fut pas de longue durée ; la tranquillité une fois rétablie, l'étoile de l'éminent publiciste commença à pâlir, et le nombre de ses adversaires allait en augmentant. La *Chronique contemporaine* a cessé de paraître depuis longtemps.

Le *Messager russe* intéresse surtout les amateurs des romans ; pour eux c'était une bonne fortune d'y lire des chefs-d'œuvre

littéraires dans le genre d'*Anna Karénine*, du comte L. Tolstoï, récemment décédé, ou bien des récits de M. Melnikov écrivant sous le pseudonyme de Petcherski sur la vie de rascolniks (*Dans les forêts; Sur les Montagnes*). Au reste, le *Messager* n'a jamais eu la même importance que la *Gazette*. Cette dernière, à son tour, a beaucoup perdu de sa valeur depuis la mort de M. Léontiev, mort en 1875. Ce n'est pas le lieu d'apprécier le rôle que M. Katkov a joué dans la presse contemporaine. Quoi qu'on dise de ses tendances rétrogrades, de ses procédés de policier, on ne peut lui refuser le mérite d'avoir défendu le plus souvent des doctrines saines et vraies, et de l'avoir fait avec autant de courage que de constance. Victorieux dans ses joûtes avec les faux libéraux ou les *nihilistes* démagogues, il tombe dans d'étranges exagérations, en s'attaquant à la nation polonaise ou à la cause catholique. La postérité lui donnera gain de cause sur la question des *études classiques*; elle n'approuvera jamais son enthousiasme pour le système de russification des provinces occidentales de l'Empire, ni ses croisades contre l'église grecque unie. Toujours est-il que sa *Gazette* servait de drapeau autour duquel se ralliaient les autres défenseurs des principes conservateurs, le *Citoyen* (Grajdanine), fondé en 1872, le *Monde russe* (Rousski mir), créé pour faire de l'opposition à l'*Invalide russe*, organe du ministère de la guerre, et que dirigeait d'abord M. Komarov; le *Viest*, journal des gros propriétaires, que publiait M. Skariatine et qui ne paraît plus.

— Les slavophiles n'ont point d'organe périodique. Leur revue mensuelle intitulée *Causerie* (Beseda) eut une bien courte existence : fondée en 1871, elle dut cesser au bout de deux années, non sans avoir eu de démêlés avec la haute administration de la presse. C'était une nouvelle édition de l'ancienne revue du même nom qui se publiait à Moscou, de 1856 à 1861, c'est-à-dire dans l'intervalle de temps qui sépare la guerre de Crimée de l'émancipation des paysans. Les deux Kiréevski, les trois Aksakov, Khomiakov, Georges Samarine, le prince Vladimir Tcherkasski, feu gouverneur de la Bulgarie émancipée, tous les coryphées de panslavisme, y prenaient une part active. En 1862, M. Aksakov (Ivan), le seul d'entre eux qui vive encore et celui qui fait tant parler de lui, fonda un journal quotidien, le *Jour* (Denn). Après quelques années d'existence, la gazette dut se taire; à sa place parut *Moscou* (Moskva); également supprimé, ce journal fut remplacé par le *Moskovite* (Moskvitch) qui eut bientôt le même sort que ses devanciers. Je ne parle pas de la *Voile* (Parouss) qui fut mort-née. C'est que l'administration ne les ménageait guère; les communiqués, les

avertissements, les suspensions étaient prodigués, de sorte que, par exemple, le journal *Moscou* fut suspendu trois fois durant deux ans. Il est vrai que M. Aksakov ne ménageait non plus ses critiques à personne. Dans son programme, il avait déclaré hautement qu'il combattrait à outrance le mensonge sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations, dans l'administration comme en religion, dans l'histoire et dans la littérature, dans les tribunaux et la bureaucratie. Entre autres, il demandait l'affranchissement de l'Église russe de la tutelle gouvernementale, une plus grande liberté pour les raskolniks ou dissidents; il attaquait les abus quelque part qu'ils parussent, et il le faisait avec tant de verve et de franchise que l'on jugea à propos de le réduire au silence. Les publications des comités slaves servent de continuation à ces organes défunts; il s'agirait, dit-on, d'en susciter un nouveau, la question slave étant remise à l'ordre du jour par les derniers événements d'au delà du Danube.

— Un des dogmes de l'école slavophile consiste à professer une profonde aversion pour ce que, dans sa superbe, elle qualifie de « pourriture occidentale; » cette aversion s'étend, par conséquent, sur les Allemands dont le nombre en Russie est très considérable et qui fournissent à la cause de l'ordre un des plus solides appuis. Si la population allemande ne possède dans la capitale qu'un seul grand journal (*St-Petersburger-Zeitung*), elle a, en revanche, une université à Dorpat, la plus ancienne qui existe en Russie, après celle de Moscou; elle a dans les provinces baltiques un terrain souverainement propice au développement de l'élément germanique, dont les effluves s'insinuent depuis plus d'un siècle dans toutes les parties du corps social de la Russie.

— La presse religieuse appartient au parti conservateur par son caractère autant que par sa situation dépendante. Elle subit le contrôle de la censure synodale jusque dans ses moindres productions et elle est trop accoutumée à ce régime pour entreprendre de s'en affranchir. Aussi, entre elle et la presse laïque il existe encore aujourd'hui un abîme; tellement l'uniformité de ses tendances traditionnelles contraste avec la changeante variété des partis qui se partagent les autres organes de l'opinion publique. Cependant, elle a également progressé et pris de nouveaux développements, au moins en élargissant le cercle de son activité. L'introduction des réformes lui a fait prendre aussi un nouvel essor; les nouvelles doctrines propagées par le libéralisme et le socialisme l'obligèrent de descendre, à son tour, dans l'arène, de prendre même l'offensive. Pour ne pas rester trop en arrière de ce qui se passe dans la société et

dans le monde entier, les revues mensuelles ne suffisaient plus; il a fallu créer des feuilles hebdomadaires ou même qui parussent plus d'une fois par semaine, comme le fait, par exemple, le *Messager ecclésiastico-social;* mais il n'y a pas un seul journal religieux quotidien.

Toutes les revues religieuses se publient auprès des académies ecclésiastiques respectives. La *Lecture chrétienne* s'édite par les soins de l'Académie de Saint-Pétersbourg; depuis quelques années cette revue a changé de périodicité et de format. Au lieu de paraître chaque mois, elle est devenue bimensuelle et sert d'appendice au *Messager ecclésiastique*, organe hebdomadaire. Ce dernier réimprime entre autres les comptes-rendus des livres approuvés par le *Comité savant* du ministère de l'instruction publique; il y aurait de quoi en former plus d'un volume. La *Revue orthodoxe*, de Moscou, paraissant tous les mois, se distingue des autres par une abondance d'articles touchant les églises protestantes; à côté des œuvres des SS. Pères, elle donne la traduction de celles de Naville, de Neal, de Farrar. C'est encore à Moscou que se publiaient les *Œuvres des SS. Pères*, traduites en russe. Les *Entretiens orthodoxes* de Kazan contiennent un grand nombre de travaux relatifs au *raskol*, ainsi que des monuments de l'ancienne littérature russe, les œuvres des SS. Pères, l'histoire des conciles généraux, la description des manuscrits provenant du couvent de Solovetzki, les apocryphes de l'Ancien Testament, etc. L'Académie de Kiev publiait ses *Travaux* et la *Lecture dominicale*, interrompue depuis quelque temps, et devant, dit-on, reparaître sous peu. Il paraît encore à Kiev le *Pèlerin*, édité par Askotchenski. *La causerie spirituelle* (Douhovnaïa beseda) qui se publiait à Saint-Pétersbourg, a cessé d'exister.

Nommons encore la *Causerie domestique*, le *Missionnaire*, la *Lecture salutaire*, etc... — A ces revues il faut ajouter les publications non périodiques de la Société des amis de l'instruction religieuse, établie à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Celle de la capitale se préoccupe beaucoup de la réunion de l'église russe avec les anglicans et les vieux-catholiques. Les lectures de la Société de Moscou contiennent parfois des travaux d'érudition de longue haleine; comme l'est, par exemple, l'étude de l'archimandrite Amphiloque sur un ancien psautier slavon du XIII-XIVe siècle; elle s'y publiait depuis 1873 et forme aujourd'hui trois volumes.

Outre les revues académiques, il se publie un grand nombre de Bulletins diocésains (environ 50), sorte de *Semaines religieuses* où l'on trouve bien des notices intéressantes sur les diocèses

respectifs. Le *Calendrier de Khelm* mérite d'être signalé, à cet égard, comme un de ceux qui offrent le plus d'intérêt historique, quoiqu'il ne paraisse qu'une fois l'an.

Les rascolniks qui possèdent toute une littérature, fort peu connue des « orthodoxes » eux-mêmes, publient aussi une revue ayant pour titre *La Vérité*, et paraissant hors de la Russie (à Johansbourg).

Au reste, ce n'est pas à ces revues qu'il faut s'adresser pour connaître l'Église russe telle qu'elle est en réalité; son portrait véritable a été tracé ailleurs, dans des ouvrages séparés, écrits soit par des ecclésiastiques (Bellustine, Znamenski), soit par des laïques comme Pomialovski, Rostislavov, Melnikov, pour ne citer que les auteurs les plus renommés.

Parmi les revues religieuses, il y en eut une qui était spécialement consacrée à l'étude du rascol connu sous la dénomination de vieux-ritualisme. L'importance sociale des vieux-ritualistes ou *vieux-croyants* est incontestable; elle se fait sentir encore davantage, depuis qu'ils peuvent exercer librement leur culte, qu'ils jouissent de certains droits civils, ont des évêques, possèdent une hiérarchie, quoique celle-ci ne soit reconnue ni par l'État, ni par l'Église officielle. En raison de cette importance sans cesse croissante, grandissait aussi le désir de connaître de plus près les adhérents du raskol, d'écarter les voiles qui enveloppent encore ses origines, ses développements progressifs, ses institutions, sa vie intime. Bien des travaux ont été publiés sur cet intéressant sujet, surtout dans la dernière quinzaine d'années, mais il manquait un organe périodique qui servît comme de répertoire à tant de données et de notices disséminées de toute part, où le raskol fût étudié dans les documents historiques pour la plupart encore inédits, qui tînt le public au courant de tout ce qui concerne cette grave question. C'est dans ce but que fut créée en 1875 la *Parole fraternelle*, paraissant à Moscou, tous les trois mois, sous la direction de M. Soubbotine, professeur à l'académie ecclésiastique de cette ville, parfaitement versé dans ces matières. Chaque livraison se divisait en trois sections, dont la première reproduisait des documents, la seconde contenait une ou plusieurs études sur quelque point dogmatique ou historique relatif au raskol, et la troisième se composait d'articles-mélanges ou de bibliographie. Il est à regretter que, malgré la compétence du rédacteur, cette Revue unique dans son genre ait dû cesser au bout de deux années, pour faire place au Recueil que le même auteur publie sous le titre de *Matériaux pour servir à l'histoire du raskol durant les premiers temps de son existence*. Au reste, que

M. Soubbotine ne se décourage pas; les livres qu'il publie sur le raskol, quels qu'en soient la forme et le mode de publication, n'en auront pas moins de valeur; ils forment déjà, avec son *Histoire de l'Église de Bélokrinitza* (Blanche-fontaine, en Bukowine), un précieux répertoire que l'on consultera pendant longtemps.

— La presse socialiste, faisant écho aux doctrines de la même tendance, gagne du terrain de plus en plus. De nos jours surtout, le courant de ces doctrines menace d'envahir toutes les classes de la société. Les écoles en sont imbues et donnent déjà des fruits auxquels on pouvait s'attendre. Les théories les plus hardies et les plus destructives semblent être celles qui attirent le plus grand nombre de sectateurs. Il y eut un temps (1856-1863) où le nihilisme était dans sa plus riche floraison ; c'était le temps des Tchernychevski, Serno-Soloviev, Pisarev, Dobrolubov, Michaïlov, Ouspenski, dont les écrits ornaient les pages du *Contemporain*, de la *Parole russe*, des *Annales de la patrie*, et d'autres revues de la même couleur; mais alors les doctrines nihilistes se confinaient dans les régions de l'abstraction ou bien elles se complaisaient à peindre la société russe considérée dans ses travers et ses anomalies, dans ce que la réalité y offrait de plus sombre, de plus repoussant. La littérature s'était donné la mission de mettre au grand jour toutes les plaies invétérées ou cachées de l'ordre existant ; c'était le règne de la littérature accusatrice et sceptique, littérature de persifflage et de doute, qui se résumait dans ce seul mot, *négation*.

Le même esprit de négation, mais plus audacieux et plus positif, envahit la société russe après quelques années de répit et de diversion, avec cette différence essentielle que maintenant on ne se contente plus de théories et de phrases, on préfère les œuvres et l'action, on met en pratique ce qu'on se bornait auparavant à enseigner. Ces enseignements destructifs de tout ordre existant,— politique, religieux, social — sont formulés en toutes lettres et longuement développés dans certains organes périodiques qui ont recueilli l'héritage de la *Cloche* , en renchérissant sur les doctrines de celle-ci. En 1867, année de la naissance du *Polybiblion*, la *Cloche* célébrait le dixième anniversaire de la sienne ; elle faisait ressortir sa fidélité au programme qui avait été tracé, dix ans auparavant, sur son premier numéro où on lisait ces mots imprimés en gros caractères : *Abolition de la censure, du servage et des peines corporelles !* Elle faisait sonner haut son titre d'*organe du socialisme russe et de son développement*. Tout le monde sait l'immense action que la feuille de Herzen exerça sur toutes les classes de la société russe et la

prodigieuse diffusion dont la *Cloche* a joui dans l'empire, quoiqu'elle y fût défendue on ne peut plus sévèrement et qu'elle se publiât à l'étranger, tantôt à Londres, tantôt à Genève. En 1868 la *Cloche* tintait encore; mais on l'écoutait à peine. Elle se rédigeait déjà en français, avec un appendice en langue russe, et paraissait moins souvent. En 1870, si je ne me trompe, elle fit entendre son dernier glas; elle n'avait plus de raison d'être. Mais le maître laissa des disciples; et comme il arrive souvent, il fut dépassé. La Revue intitulée *En avant!* et paraissant en gros volume une fois par an (1873-1875), prêchait ouvertement la destruction de toutes les institutions existantes en Russie et la nécessité de reconstruire l'édifice social sur une base nouvelle. Elle se disait hostile à la monarchie et à l'église, et leur déclarait la guerre. Le *Tocsin* (Nabat), feuille hebdomadaire, tenait un langage encore plus cynique et plus violent. Son existence fut de courte durée, ainsi que celle de l'*Association* et de l'*Ouvrier*. Cette propagande révolutionnaire et franchement démocratique n'est pas sans connexion avec la littérature clandestine dont les productions, sous forme de petits livres populaires, étaient, il n'y a pas longtemps encore, répandues par des mains invisibles dans toutes les parties de la Russie européenne. Naturellement, aucun organe public de cette nature ne saurait exister en Russie; ce qu'on y appelle la presse socialiste, devrait plutôt avoir le nom de libérale avancée; en demandant des réformes, comme le font les autres organes du libéralisme modéré, elle les veut plus radicales; elle en inculque au public la nécessité, et les lui présente sous des formes aussi variées qu'adroitement dissimulées. Le public sait lire entre les lignes; il comprend à demi-mot, et les auteurs savent dire tout sans encourir les rigueurs de la censure, même sans être rogné par ses ciseaux. Tchernychevski avait bien imprimé dans le *Contemporain* de 1863 son fameux roman intitulé : *Que faire?* sans éveiller les soupçons des censeurs. — Parmi les revues de cette nuance, on place les *Annales de la Patrie*, le *Délo* (Œuvre) et quelques autres moins connues.

Une catégorie à part se compose des journaux satiriques, dont il suffira de nommer les deux principaux : l'*Étincelle* (Iskra), qui date de 1859, et le *Boudilnik* (L'Éveilleur); le premier se publie à Saint-Pétersbourg, le second à Moscou. Le genre satirique a été toujours goûté des Russes, auxquels Custine ne reconnaît que deux talents, celui d'Ironie et celui d'imitation.

A côté des organes qui traitent de politique et comptent pour ainsi dire les pulsations de la vie sociale, il en est beaucoup d'autres uniquement occupés de la culture des sciences ou des

arts. On ne finirait pas, s'il fallait passer ici en revue les publications les plus importantes de chaque catégorie ou spécialité. Bornons-nous à en signaler les groupes les plus intéressants à cause de leur nouveauté.

Ce qui caractérise le mouvement intellectuel du dernier décennat, c'est l'apparition de plusieurs revues nouvelles, toutes consacrées à l'étude du passé historique de la Russie, surtout durant les deux derniers siècles. La première de toutes a paru en 1863, à Moscou, grâce à l'heureuse initiative de M. Barténev. Ses *Archives russes* se composent de douze livraisons par an et contiennent des matériaux pour servir à l'histoire nationale ainsi que des traductions des auteurs étrangers et des notices bibliographiques. L'abondance des matières obligea le laborieux et zélé rédacteur de publier, en dehors de la Revue, des recueils à part (*Le XVIIIe siècle* et *Le XIXe siècle*) dont il a été question dans un rapport précédent.

La capitale ne voulut pas rester en arrière. Les *Archives russes* donnèrent la naissance à l'*Antiquité russe* (*Rousskaïa starina*) qui date de 1870 et qui, jusqu'à ce temps, jouit d'un succès mérité.

Il faut chercher le secret de ce succès, disions-nous ailleurs [1], non seulement dans la nouveauté et la variété des sujets qu'elle offre à la curiosité des lecteurs, mais encore dans la manière intelligente dont on les choisit et les groupe. Le programme de la Revue est d'ailleurs très simple. L'histoire proprement dite, l'histoire des lettres et des arts, telles sont les deux grandes divisions dans lesquelles rentrent tous les matériaux plus ou moins élaborés que publie la Revue de M. Sémevski, son rédacteur. Malgré la grande variété des matières, il y a unité du but ; et bien qu'on n'y voie ni sections ni rubriques, l'ordre existe pourtant. L'art de la rédaction consiste à savoir grouper les matériaux autour d'une figure historique ou d'un événement. Des appendices, contenant des mémoires trop étendus pour entrer dans le corps du texte, un très bon bulletin bibliographique et de belles gravures doublent la valeur de cette excellente revue. Parmi les appendices, citons les *Mémoires de Margeret*, ceux de Bolotov (en 4 volumes) etc.

La troisième revue, également mensuelle, n'a encore que trois ans d'existence. Elle paraît sous le titre de *Russie ancienne et moderne*, par livraison de 100 pages, in-4° à deux colonnes, ornée de fort bonnes gravures. Son rédacteur, M. Schoubinski, s'était déjà fait connaître auparavant, comme éditeur des

[1] *Revue des Quest. histor.*, octobre 1874, p. 624.

Lettres de Lady Rondeau (XVIIIe s.) et des *Mémoires du feld-maréchal Munich*. — Il y a entre cette revue et les deux précédentes une différence essentielle. Celles-là contiennent d'ordinaire de simples matériaux, des matières premières qui ont besoin d'être élaborées, des pierres nécessaires pour élever un édifice ; celle-ci donne des travaux critiques, les résultats obtenus par des fouilles ; elle les vulgarise parmi les masses auxquelles il faut des récits qui l'intéressent, qui soient préparés selon leurs goûts, et puisés dans la réalité historique plutôt que dans l'imagination de l'auteur.

Bien des revues savantes paraissent sous le patronage des universités ou des ministères. Nous nommerons la *Revue du ministère de l'instruction publique* (mensuelle), les *Lectures faites dans la Société d'histoire et d'antiquités russes* attachée à l'Université de Moscou, les *Mémoires* des Universités de Kazan, de Kiev, d'Odessa et de Varsovie. De plus, l'*Annuaire* du lycée Démidov, établi à Iaroslavl ; le *Bulletin* de l'institut historico-philologique de Bezborodko, dans la ville de Néjine, auquels on doit joindre les *Mémoires philologiques*, que M. Khovanski publie à Voronège, depuis plus de quinze ans, et qui méritent d'être mieux connus. L'archéologie et les arts sont dignement représentés par les *Bulletins* de la Société archéologique de Saint-Pétersbourg et de celle de Moscou, par le *Moniteur de l'art ancien russe*, publié aussi à Moscou, sous la direction de M. Filimonov, par les *Antiquités chrétiennes et russes* que rédige M. Prokhorov, par le *Zodtchi* (L'architecte), de M. Kitner, pour ne citer que les publications les plus importantes.

On m'en voudrait si je ne mentionnais pas les feuilles illustrées, parmi lesquelles viennent au premier rang la *Niva* (Moisson) qui a figuré à l'Exposition et qu'il ne faut pas confondre avec la *Néva* ; la *Revue pittoresque*, l'*Illustration universelle*, l'*Abeille* (qui ne paraît plus), la *Lanterne magique*, la *Lecture pour les Enfants*, la *Famille et l'École*, etc. Ces deux dernières appartiennent à la pédagogie populaire, laquelle a aussi des revues non illustrées comme l'*École populaire*, de Mednikov ; l'*Éducation et l'enseignement*, de Sipovski, etc., sans parler du *Musée pédagogique* et autres périodiques plus savants.

Quelques données générales de statistique ne seront point ici inutiles. Et d'abord, il faut noter que plus d'une vingtaine de revues ou de journaux vivent aux dépens du gouvernement ; ce sont, pour la plupart, des organes ministériels, comme la *Revue de l'instruction publique*, et à leur tête le *Moniteur officiel* avec *l'Invalide russe*. Parmi les journaux stipendiés, on doit signaler ceux de la Russie occidentale, le *Kiovien*, le *Messager*

de Vilna, le *Quotidien de Varsovie* et surtout le *Messager de la Russie occidentale,* aujourd'hui décédé, qui avait pour tâche d'inspirer aux populations de l'ouest la haine de l'Union et du catholicisme, en général. Les frais de subvention montent à deux cent mille roubles environ par an.

En 1870, il y avait en tout trois cent vingt-neuf publications périodiques, en langue russe ; en 1872, on en comptait, suivant l'*Indicateur de la presse,* seulement deux cent quatre-vingt-six. Il est vrai, dans ce nombre ne figurent ni les journaux paraissant à des termes indéterminés, ni ceux qui ont cessé provisoirement. En revanche, il y a eu de nouveaux organes à enregistrer, de sorte que, en y joignant les feuilles publiées en langues étrangères (quatre-vingt-dix-sept en tout), on obtient pour 1873 le chiffre total de quatre cent vingt-sept. Sur ce nombre il y a vingt-six organes officiels, vingt-un publiés par des sociétés savantes ou de bienfaisance, cinq émanant des universités, trente-cinq bulletins diocésains et soixante-quatorze bulletins départementaux. En retranchant tout ce qui a le caractère officiel, on aura cent vingt-trois organes, se répartissant, quant à leur périodicité, de la manière suivante : quotidiens, — vingt ; paraissant plus d'une fois par semaine, — quinze ; hebdomadaires, — vingt-neuf; demi-mensuels, — huit; mensuels, — quatre-vingt-sept ; bimensuels, — un. Sur quatre-vingt-dix-sept publications en langues étrangères, il y en avait en 1874, quarante-cinq en polonais, trente-neuf en allemand, six en français, etc. Le *Journal de Saint-Pétersbourg,* qui est dans les confidences du ministère des affaires étrangères, la *Gazette allemande de Saint-Pétersbourg,* et la *Russische revue,*—revue mensuelle et purement scientifique,— ne sauraient être passés sous silence, pas plus que la *Biblioteka Warszawska,* revue également savante et mensuelle.

Comparée aux temps de l'empereur Nicolas, cette statistique atteste un véritable progrès. Alors il y avait une soixantaine de publications en tout; encore les établissements publics jouissaient-ils du privilège d'en éditer plusieurs. La *Gazette de Saint-Pétersbourg,* par exemple, était la propriété de l'Académie des sciences ; la *Gazette de Moscou* appartenait à l'Université de la même ville, l'*Invalide russe* au ministère de la guerre. Toutefois ce développement de la presse eût été plus grand, plus puissant encore, si elle n'était pas entravée dans sa marche par des obstacles divers, dont les uns tiennent aux causes extrinsèques et matérielles, comme la cherté du papier et de la main d'œuvre ou le droit élevé qui pèse sur cet article de première nécessité pour la vie intellectuelle: le monopole des

feuilles quotidiennes et celui des annonces. L'autre obstacle viendrait des restrictions apportées à la loi de 1865.

Les agissements du parti socialiste et radical amèneront probablement des restrictions plus grandes encore à cette loi, s'ils ne la font pas rapporter, ou tout au moins suspendre pour quelque temps. Ce ne serait pas d'ailleurs la première fois que nous verrions les mesures les plus libérales suivies d'une réaction durant le même règne. Il en a été ainsi du temps de Catherine II et d'Alexandre Ier. La grande presse s'en émeut déjà, mais dans des sens divers. Les organes ultra-conservateurs demandent qu'on baillonne leurs collègues de la presse qui favorisent les doctrines socialistes; ils les représentent comme autant de foyers de *corruption morale* et les font en partie responsables des ravages effrayants que cause le radicalisme dans la société russe, et spécialement parmi la jeunesse et les classes instruites.

Les journaux libéraux, au contraire, plaident en faveur d'une plus grande liberté. Sans attribuer la diffusion des doctrines aussi absurdes que destructives du radicalisme social aux rigueurs de la censure, ils prétendent qu'un peu plus de lumière et de libre discussion dissiperait ces théories malsaines, et en détournerait les esprits inexpérimentés.

« Maintenant, dit une revue de la capitale, notre presse est » dans l'impossibilité de résister même à la plus absurde des » propagandes. Une série de procès lui montre que la jeu- » nesse se laisse entraîner à sa perte par des doctrines ne » pouvant tenir devant la moindre critique. Mais d'une part, il » lui en coûte d'exercer seulement le droit d'accusateur, sans » connaître les motifs des condamnations : d'autre part, souvent » elle ignore même les procès. Placée dans de telles conditions, » la presse porterait des jugements dénués de toute autorité, » et ne saurait empêcher que d'autres jeunes gens ne deviennent, » à leur tour, complices et victimes des actes criminels. »

Le *Goloss* soutient la même thèse dans un langage plus accentué et il y revient à chaque occasion qui se présente. Les autres journaux du parti libéral, tels que le *Nouveau Temps*, les *Nouvelles de la Bourse*, le *Fils de la patrie*, etc., parlent dans le même sens.

Sans insister davantage sur ce point, et pour arriver à la conclusion, il convient de mentionner une revue servant d'organe au comité même de la censure. Il s'agit de l'*Indicateur de la presse*, paraissant d'une manière assez irrégulière, par livraisons semi-mensuelles. C'est à peu près le seul organe périodique donnant la liste des ouvrages qui se publient en Russie,

n'importe en quelle langue. Il donne aussi, depuis quelque temps, les sommaires des principales revues et rend compte des livres nouvellement publiés. Mais ce qui le distingue de tous les autres organes de la presse et le rend exceptionnellement intéressant, ce sont les publications venant de l'étranger et les qualifications que la censure a soin d'y apposer. Toute la presse étrangère y est partagée en trois catégories, savoir : livres permis, livres défendus absolument, livres permis après expurgation. Dans ce dernier cas, la feuille indique les passages condamnés, la page et la ligne. Les périodiques y figurent aussi bien que les ouvrages d'érudition. En étudiant ce curieux *Index*, on voit que la défense absolue tombe principalement ou sur les écrits révolutionnaires et immoraux, ou sur les publications catholiques, notamment celles qui se publient en polonais, y compris les simples eucologes et autres livres de piété. On pourrait y butiner les éléments d'un livre qui serait du plus piquant intérêt pour toute l'Europe occidentale. Le futur historien de la civilisation en Russie y trouvera, sans doute, de précieux renseignements. Quant à nous, il nous est impossible de parcourir l'*Indicateur de la presse*, sans avoir le cœur serré de douleur. L'ostracisme dont il frappe les productions de la pensée et de la piété catholique, l'injure qu'il leur inflige, en les plaçant au même rang que les élucubrations incendiaires de la propagande démagogique, s'expliqueraient encore par l'ignorance complète des principes éminemment conservateurs du catholicisme ; ils ne sauraient être justifiés. Quand on pense au tort immense qu'un pareil régime fait à la cause de l'ordre, en privant ainsi les orthodoxes de l'empire de Russie et tous les autres chrétiens de bonne foi d'une alliée si sûre et si fidèle, d'une arme si efficace et si puissante — on demeure consterné et profondément affligé. Mais ayons confiance ! Espérons que Dieu saura donner aux événements une voix plus éloquente que celle de l'homme. Espérons même, que le temps n'est pas éloigné, où la Russie se mettant au-dessus des préjugés surannés, aura sa presse catholique représentée par des organes d'une périodicité fixe et parlant le langage du pays.

LES PÉRIODIQUES POLONAIS

par M. Bronislas Zaleski.

Les causes multiples qui ont occasionné le développement de la presse périodique en Occident, ont produit le même effet en Pologne. Les dix dernières années ont vu surgir un grand nombre de nouvelles feuilles ou revues, et ce mouvement est loin d'être arrêté. Toutefois, la position exceptionnelle dans laquelle se trouve la nation polonaise influe sur toutes les manifestations de sa vie intérieure, et la presse périodique a dû s'en ressentir aussi.

En dépit des difficultés, plus de vingt revues et journaux s'étaient inscrits au bas de l'adresse présentée à Sa Sainteté Pie IX, lors du pèlerinage à Rome, et ce nombre ne comprenait que les périodiques de Posen et de Galicie, toute affirmation de ce genre étant interdite dans le royaume de Pologne. Ce courant ne fait que s'accentuer partout; on peut l'envisager comme un trait caractéristique du moment.

La presse périodique, en Pologne comme ailleurs, absorbe de plus en plus les autres sortes de publications ; les livraisons des revues remplacent les gros volumes, et non seulement les études historiques, mais même les romans, la nouvelle, et autres ouvrages de ce genre, cherchent d'ordinaire à s'abriter sous l'enveloppe d'une revue quelconque, ou au coin du feuilleton d'un journal, avant de paraître en volumes. Un compte-rendu détaillé de la presse périodique pourrait donner une idée assez exacte du mouvement intellectuel dans le pays. Sans assumer une tâche si lourde, nous essaierons de tracer une légère esquisse, en commençant par les périodiques de la Galicie autrichienne. Les conditions de la presse dans l'empire des Habsbourg et dans le royaume de Pologne diffèrent tellement, qu'il en résulte une différence notable dans les publications elles-mêmes.

La *Revue polonaise*, mensuelle, fondée à Cracovie, en 1866, par le comte Stanislas Tarnowski, secondé par deux ou trois de ses amis, se trouve à la tête des périodiques polonais en Galicie. Éminemment conservatrice, cette Revue avait pour but d'or-

ganiser un parti dans le pays. Aucune des questions vitales de la province ne lui était étrangère ou indifférente. Son programme consistait à soutenir loyalement l'Autriche et à fonder sur elle les espérances futures de la Pologne. Le gouvernement ayant accordé une large autonomie à la Galicie, on voulait s'en montrer digne en sachant en faire usage, et prouver ainsi la reconnaissance du pays.

Le comte Tarnowski passait en revue les sept constitutions de l'Autriche ; les questions intérieures, comme la question Ruthène, celle de l'organisation des communes, des conseils provinciaux, des élections, des écoles, même des chemins de fer ; toutes y étaient traitées par des hommes compétents. Persuadés, que les sociétés secrètes, si nombreuses dans le pays avant la dernière insurrection, étaient la cause de beaucoup de maux, et que toute levée de boucliers, sans espoir de réussite, ne faisait qu'aggraver le sort de la nation, les rédacteurs de la *Revue polonaise* voulurent prémunir les esprits contre ces dangers : ils publièrent une série d'articles à ce sujet, et leur donnèrent le titre de *Portefeuille de Stanczyk*. Les articles étaient pleins de verve, mais comme ils s'attaquaient à des sentiments nobles et généreux, dont l'exagération et les abus seuls étaient déplorables, ils ne furent pas compris du grand nombre, et soulevèrent beaucoup de colères... On décerna le nom de *Stanczyks* aux rédacteurs de la Revue. Cette appellation finit par désigner tout le parti qui, restant contraire aux insurrections, restreignait son action au relèvement moral du pays et aux améliorations intérieures. La lutte dura à peu près trois ans ; le Portefeuille de Stanczyk fut suivi des *Marionettes galiciennes* et des *Promenades en Galicie*, rédigées avec le même entrain et la même verve. — Les colères soulevées s'apaisèrent enfin : on ne toucha plus à la question qui se trouva vidée, car le bon sens public donna raison aux rédacteurs de la Revue, tout en blâmant la vivacité et surtout la forme de l'attaque. Le maintien plein de tact et de dignité des Polonais pendant la guerre d'Orient, qui les touchait de si près, fut en majeure partie l'œuvre du parti conservateur, représenté par la *Revue polonaise* et le *Czas* de Cracovie. Son programme politique, sans sacrifier aucun droit ni cacher aucune préférence, tenait compte des difficultés de la situation et de l'exiguité des forces de la Pologne.

La *Revue polonaise*, d'ailleurs, ne pensait nullement s'enfermer dans les limites de la Galicie ; elle s'appliquait, au contraire, à appeler l'attention de ses lecteurs sur tout ce qui devait les intéresser. Ainsi, M. Stanislas Kozmian y publiait un travail sur *l'Empire d'Allemague, œuvre du prince de Bismarck ;* M. Skro-

chowski, une série d'articles, réédités depuis en un volume, sur *l'Histoire de l'empire d'Allemagne;* d'autres traitaient la question de la *Restauration monarchique en France.* — Un travail de M. Kozmian, intitulé : *Une journée à Prague,* rendait compte, avec une finesse d'observation et un talent littéraire de premier ordre, de l'état des esprits en Bohême en 1871. Le comte Tarnowski donnait, entre autres, une *Étude sur le prince de Bismarck,* des *Impressions de voyage à Kieff et à Moscou,* même une étude sur l'œuvre de Victor Hugo, *l'Année terrible,* qu'il intitulait : *Le Sedan de la littérature française.* Dernièrement, la *Revue* publiait des articles sur *l'administration des Russes en Bulgarie,* etc., etc.

La *Revue* abondait encore en travaux historiques, quelquefois d'une grande portée. Le R. P. Kalinka y insérait des chapitres entiers de son ouvrage, devenu célèbre, sur *Les dernières années du règne de Stanislas Auguste,* comme maintenant il lui donne la primeur d'un vaste travail sur *La grande diète constituante de* 1788-91 ; le professeur d'histoire polonaise, M. Szuyski, publiait les leçons d'ouverture de son cours, ou des travaux qui, depuis, composèrent un volume intitulé : *Dissertations historiques;* le jeune historien Kalicki envoyait à la *Revue* ses études sur les princes Radziwill; M. Pilat, celles *Sur la littérature politique du temps de la grande diète,* œuvre consciencieuse et de beaucoup de mérite ; le comte Tarnowski, ses études sur les écrivains polonais du XVIIe siècle.

En fait d'œuvres littéraires, la *Revue* tenait à honneur d'avoir été la première à publier une excellente traduction en vers polonais, par M. Olizarowski, des deux premiers actes d'une tragédie de Mickiewicz, intitulée: *Les Confédérés de Bar,* écrite par le poète en français, et dont les trois derniers actes furent perdus. Elle inséra aussi des œuvres dramatiques entières. *Georges Lubomirski,* d'Odyniec ; *Marina Mniszech* et *La Mort de Ladislas IV,* de Szuyski ; *Aria,* de Koscielski ; des *Proverbes* arrangés pour la scène, du comte Frédro fils ; *Un drame sans titre,* emprunté aux événements de 1863 en Lithuanie ; enfin, dans les dernières livraisons, une tragédie en vers, de M. Asnyk, intitulée : *Kieystut, prince lithuanien.* — Il faut y ajouter quelques chants de *l'Odyssée* d'Homère, traduite en entier par Lucien Siemienski, des études approfondies du comte Tarnowski sur les poètes polonais, Jules Slowacki et Étienne Garczynski ; celles de Kaplinski sur quelques écrivains russes, comme Tourguénev et Tchernychevski, de Lucien Siemienski sur les poètes mystiques du moyen-âge, etc., etc.

Le droit ne fut pas oublié non plus ; le professeur Kasparek

donnait d'importantes études sur le mariage dans l'Église catholique, sur la réforme du droit international, etc. Le R. P. Pawlicki publiait dans la *Revue* son travail : *Sur le matérialisme de la science moderne ;* le professeur Ziemba : *Le positivisme professé en Russie*. M. Kozmian, dans un article remarquable sur *l'Impunité*, en recherchait les effets dans l'histoire de Pologne et en constatait l'action funeste sur les caractères, les convictions et les mœurs des sociétés. Questions perplexes, et touchant aux plus graves problèmes de notre temps.

Des études spéciales eurent pour objet les personnages éminents que la Pologne perdit dans ces dernières années; l'une des plus saillantes fut celle du comte Tarnowski sur *le R. P. Kaysiewicz ;* la *Revue* en publia, en outre, une de Kaplinski sur le *comte de Montalembert,* et aussi celles de Mgr Janiszewski sur *Sa Sainteté Pie IX*, et du R. P. Pawlicki sur le *R. P. Secchi de la Comp. de Jésus*. La Pologne possédant aujourd'hui quelques peintres éminents, la *Revue* qui s'attache à rendre compte de toutes les manifestations du génie national, leur consacre aussi des articles et des comptes rendus. C'est à cette série qu'il faut rattacher les études de M. Marie Sokolowski, sur *Kaulbach et Courbet*, et sur les peintres de portrait des expositions de Cracovie.

Chaque livraison de la *Revue* contient une *Revue politique du mois ;* M. Stanislas Kozmian la rédigea pendant longtemps, avec un talent reconnu ; depuis qu'il s'est chargé de la direction du journal *le Temps* (Czas) de Cracovie, journal tout à fait conservateur et catholique, il a été remplacé dans la *Revue* par un de ses collaborateurs, M. Alexandre Szukiewicz.

Le premier fondateur de la *Revue polonaise*, celui qui en est l'âme, le comte Stanislas Tarnowscki constatait dans ses articles intitulés : *Après dix ans révolus*, que les résultats de ses efforts et de ceux de ses amis étaient minimes ; qu'ils n'étaient pas encore parvenus à former un parti compact et à imprimer une direction au pays. Cependant, malgré toute sa modestie, il ne pouvait pas ne pas avouer qu'ils avaient gagné du terrain, et que leur travail dans la *Revue* n'était pas perdu. Il est décidé à persévérer, et il l'a annoncé avec simplicité, mais avec une conviction arrêtée qui lui donne droit aux suffrages de tous les esprits élevés. Il est impossible de ne pas reconnaître, que la *Revue polonaise*, sincèrement conservatrice dès le début, est devenue dans les dernières années éminemment catholique. L'étude du comte Tarnowski sur le R. P. Kaysiewicz fut le signal de cette évolution, celle sur S. E. le cardinal Ledochowski l'accentua définitivement. *La persécution actuelle de l'Église catholique en*

Prusse, dont le R. P. Lescœur prépare une traduction française, parut pour la première fois dans la *Revue polonaise*.

A côté de cette *Revue*, la Galicie en possède, depuis 1871, une autre, bi-mensuelle, intitulée *Revue de Leopol*, qui porte un caractère non-seulement catholique mais franchement ecclésiastique. Honorée de la bienveillance de S. S. Pie IX, elle arbore décidément l'étendard de l'Église, et se proclame son champion. D'humeur souvent par trop belliqueuse, elle traite cavalièrement ses adversaires, et éveille des haines farouches, ce qui constitue son côté faible, mais on ne saurait méconnaître, qu'elle rend aussi de grands services, et qu'elle a déjà publié des travaux qui resteront. Le R. P. Zalenski, de la Comp. de Jésus, y inséra un grand travail, intitulé : *Les Jésuites ont-ils perdu la Pologne?* qui, bien que manquant d'unité et rédigé pour les besoins de la lutte, n'en contient pas moins des faits et des détails précieux. Réimprimé en volume, ce travail a eu, dans l'espace de quelques mois, trois éditions, ce qui n'est pas chose commune en Pologne. A vrai dire, c'est un peu un labyrinthe où il est facile de s'égarer sans fil conducteur, mais il abonde en détails intéressants. Le second ouvrage du même auteur, publié aussi dans la *Revue*, traite *de la suppression de la Comp. de Jésus et de son maintien en Russie*. C'est un travail consciencieux et bien ordonné.

La *Revue* contient des lettres du R. P. Kaysiewicz sur l'Église unie en Bulgarie ; des travaux du prélat Golian, sur les beaux-arts devant l'Évangile, sur les derniers héros de la Judée, sur l'archevêque de Posen et la persécution de l'Église en Prusse; des études sur les papes, du comte Maurice Dzieduszycki ; sur la papauté, de l'abbé Krechowiecki ; sur le concile du Vatican, sur les loges Maçonniques, sur Pierre-le-Grand et sa réforme de l'Église, sur la décomposition de l'Église orthodoxe, etc. ; en même temps des extraits de Mémoires, de l'évêque Lentowski, de J. U. Niemcewicz, etc.; une étude du comte Dembicki sur le poète Vincent Pol, etc. Le R. P. Pawlicki publia dans cette *Revue* une série d'études dirigées contre le positivisme : *L'homme et le singe, L'âme, le cerveau et la pensée ; L'antiquité de l'homme, La place de l'homme dans la zoologie*, etc. Le R. P. Morawski donna à la *Revue* son ouvrage intitulé : *La philosophie et ses problèmes*. Elle compte aussi parmi ses collaborateurs un homme de beaucoup de talent, M. Lozinski, qui l'enrichit quelquefois de ses récits des temps anciens, pleins de verve et d'originalité. Mais la partie principale de la *Revue*, celle qui fait son charme pour les uns et sert de pierre d'achoppement pour les autres, ce sont les correspondances qui lui arrivent de Rome, Vienne, Posen,

Cracovie, Varsovie, Leopol même, et qui, avec la Chronique et les Variétés, s'efforcent de mettre le lecteur au courant de tout ce qui concerne l'Église, et de faire en même temps la guerre au libéralisme. Le caractère de cette *Revue* en fait un organe vraiment militant, mais l'acrimonie de ses attaques nuit parfois à la grande cause qu'elle défend.

Le *Guide scientifique et littéraire* (Przewodnik naukowy i literacki) paraît depuis quatre ans par livraisons mensuelles, à Leopol. Il est consacré avant tout aux travaux historiques. Les recherches du professeur Malecki, occupé à rédiger une histoire de la littérature polonaise, y occupent la place d'honneur. C'est un recueil sérieux, et en général très bien rédigé.

Il faut mentionner encore deux publications hebdomadaires : *Le Mouvement littéraire* (Ruch literacki) et la *Semaine* (Tydzien) qui paraissent à Leopol, et dont chaque numéro est composé de deux feuilles d'impression. Le principal collaborateur de la première, M. Agathon Giller, diamétralement opposé dans les questions de politique intérieure aux idées de la *Revue polonaise*, et souvent en lutte ouverte avec les deux *Revues* galiciennes, a pris chaudement la cause du pèlerinage à Rome, et ne se sépare pas de ses collègues sur le terrain des questions religieuses.

Nous aurions encore à citer des périodiques consacrés aux sciences spéciales, comme la Jurisprudence, la Médecine, l'Agriculture, qui ont leurs organes à part, aussi bien que les feuilles satiriques, mais nous dépasserions les proportions de cette courte notice. Nous nous bornerons donc seulement à mentionner le *Guide bibliographique* (Przewodnik bibliografizny) annoncé pour le mois de juillet par M. Wislocki, l'un des conservateurs de la Bibliothèque des Jagellons à Cracovie, honorablement connu par ses travaux littéraires.

Si nous nous transportons à Varsovie, nous y trouvons une grande diversité. Le plus ancien des recueils périodiques de cette ville est la *Bibliothèque de Varsovie*, fondée en 1841 et publiée depuis lors sans interruption. Elle embrasse à peu près toutes les branches des sciences morales et de la littérature, sans se vouer spécialement à aucune d'elles. L'honorable M. Woycicki, l'un des vétérans de la plume, dont on célébrait l'année passée le jubilé littéraire, se trouve à la tête de la rédaction dont il fut un des premiers membres. C'est lui, qui depuis 40 ans bientôt donne à la *Bibliothèque* des récits, des mémoires et des articles historiques ou littéraires. Les historiens de Varsovie, comme Balinski, comte Przezdziecki, Dziekonski et autres y prenaient part; les questions de droit y furent maintes fois soulevées, par l'historien des législations slaves, M. Maciejowski,

et par le sénateur Hube; Libelt et Tyszynski y traitaient les questions philosophiques. Une femme de beaucoup de talent, Mme Wengierska, fournissait pendant de longues années des correspondances littéraires, artistiques et scientifiques sur Paris et la France; elles occupaient une large place dans chaque livraison et contenaient parfois des observations extrêmement fines, vrais bijoux de style et d'expression. La *Bibliothèque* n'ayant pas de parti pris cherchait seulement à rester fidèle aux traditions nationales : elle voulait faire concourir tous les efforts dans un travail commun et maintenir l'antique union avec l'Occident. A la suite de l'insurrection de 1863, les exigences de la censure rendirent la tâche des rédacteurs bien difficile. Il n'était permis de s'occuper ni de l'histoire du pays ni de questions religieuses; on fut obligé de ne parler que de choses indifférentes, d'archéologie, de congrès anthropologiques, de l'âge des silex, etc.; si on se hasardait sur le domaine de l'histoire, c'était l'antiquité romaine, ou l'ancienne Perse et la Mésopotamie dont on parlait de préférence; on était heureux de pouvoir un jour s'intéresser à la Suède ou à la Hongrie. Quant à la littérature, on traduisait Dickens, quelquefois Shakspeare ou le Sardanapale de Lord Byron; les comptes-rendus des banques de Varsovie (M. Oskierka), les esquisses d'économie rurale de Stawiski comptaient parmi les articles à sensation. Peu à peu on rabattit cependant de ces rigueurs, et dans les dernières années la *Bibliothèque* eut un nouvel épanouissement; elle publia les études de M. Cyprien Walewski sur l'historien Kromer, celles de Tyszynski sur le Darwinisme et le positivisme, du professeur Pawinski sur la Serbie, les récits concernant Varsovie, de Sobieszczanski. L'infatigable Kraszewski parvint à y insérer quelques-unes de ses œuvres, moitié romans, moitié récits historiques du XVIIIe siècle, comme *Le comte Brühl* et *La comtesse Cosel*. La *Bibliothèque* est restée ce qu'elle était toujours, un organe sérieux, honnête et conservateur.

En 1876, M. Spasowicz, ancien professeur à l'université de Pétersbourg, l'un des avocats les plus renommés de la capitale du nord, fonda à Varsovie une grande revue mensuelle, intitulée l'*Athénée*. Le programme ne fut pas strictement défini, mais le but de la publication était de donner à la presse périodique en Pologne une base plus scientifique afin de la mettre en harmonie avec les idées progressistes modernes. Les premières livraisons promettaient beaucoup; les articles de M. Casimir Jarochowski, de Posen, historien des temps d'Auguste II et d'Auguste III en Pologne, éveillèrent l'attention générale; son travail sur Kalkstein (1670-1722) appuyé sur des documents tout-à-

fait nouveaux, et dévoilant l'ancienne politique de la maison de Brandebourg, fut justement apprécié de tout le monde. Il en fut de même des articles de M. Bobrzynski sur les diètes polonaises sous deux rois Jagellons, etc. Mais la revue eut la maladresse, ou la franchise, de froisser le sentiment national, et de s'en prendre à ce que les générations dernières vénéraient le plus : passant au crible de la raison moderne, les traditions, les coutumes, et un peu tout le passé national, elle voulait faire changer de route à la nation. Avec les traditions historiques, on sacrifiait aussi l'Église; on la regardait encore comme une institution respectable, mais qui a fait son temps et qui exige une réforme complète. Si l'on n'attaquait pas de front l'ancien édifice, l'arrière-pensée se laissait bien deviner, et le public se tint pour averti. Déjà l'étude de M. Spasowicz sur le poète Syrokomla froissa beaucoup, puis vint l'article signé des initiales F. K. sur *la poésie romantique et ses effets*, dont l'auteur traita d'une manière irrévérencieuse le grand poète national Mickiewicz. Ce fut une réprobation générale, et dans toute la presse se souleva une croisade pour défendre le palladium de la patrie. L'*Athénée* ne se releva plus de cet échec. Malgré ses revues scientifiques, malgré des études intéressantes sur les Bulgares et la Bulgarie, de M. Grabowski, sur l'évêque Krasicki, l'un des plus grands écrivains polonais du temps de Stanislas Auguste, de Kraszewski, malgré beaucoup de travaux méritoires, son action est restée limitée, et son succès minime.

Il en fut de même, et à plus forte raison, pour plusieurs périodiques qui surgirent dix ans après la dernière insurrection à Varsovie. *Le Champ* (Niwa), *la Revue hebdomadaire* (Przeglad tygodniowy), *le Protecteur de la maison* (Opickun domowy) et enfin *la Nature et l'Industrie* (Przyroda i przemysl) virent le jour en même temps, en 1872. La soif de la science fut le premier mobile de la jeunesse studieuse, qui, travaillée par des influences venant de l'étranger et de la Russie, fonda ces recueils. Le prosélytisme s'y mêla bientôt, et toute cette petite phalange, au nom de la raison pure, se mit à l'assaut des anciennes croyances. Les fils d'une génération enthousiaste et chevaleresque qui se laissait guider par les poètes, se mirent tout d'un coup à prêcher le rationalisme et le positivisme. Grand fut l'émoi dans la société; mais les nouveaux adeptes de la raison pure y mirent tout l'entrain de leurs natures bouillantes, passionnées et impressionables ; ils perdirent bien vite la mesure, et maintes fois prêtèrent eux-mêmes le flanc à leurs adversaires. La campagne ne fut pas longue, et la direction qu'on s'efforçait d'imprimer à l'esprit na-

tional fut répudiée par le sentiment public. Le premier des nouveaux organes, *le Champ* (Niwa), forcé de capituler, passa en d'autres mains et devint l'un des périodiques les plus conservateurs du royaume ; les autres ne sont plus un danger. Il est bon de rappeler que, dernièrement, un juge peu favorable au catholicisme, le directeur de l'instruction publique dans le royaume de Pologne, M. Witte, fut questionné par le gouvernement sur l'état des esprits dans le pays. Il répondit que, quoique le catholicisme constitue le plus fort soutien de la nationalité polonaise, il est en même temps le meilleur bouclier contre le nihilisme et le positivisme, et qu'on n'avait rien à craindre sous ce rapport en Pologne. Les influences qui se font jour à l'aide de quelques écrits, constituent certainement un danger qu'on ne peut pas méconnaître et avec lequel il faut compter, mais, grâce à l'action civilisatrice de l'Église, que l'on n'est pas encore parvenu à saper, ce danger n'y est pas aussi grave et aussi imminent qu'ailleurs.

Parmi les périodiques qui se sont donné pour but de combattre ces tendances, il faut placer en première ligne la *Chronique des familles* (Kronika rodzinna). Elle paraît tous les quinze jours depuis plusieurs années. Sincèrement et ouvertement catholique, soigneusement rédigée, elle ne laisse sans réponse aucune manifestation rationaliste; dans sa partie intitulée : *Sylva rerum*, elle donne toujours des aperçus et des avis pratiques et applicables à la position actuelle du pays; elle sait aussi gagner des lecteurs par le charme de quelques-uns de ses collaborateurs. La correspondance du poète Odyniec, lors de son voyage en Italie avec Adam Mickiewicz, éditée depuis en 4 volumes, fut l'un des attraits de la *Chronique*. Kraszewski y publia l'une de ses nouvelles les plus suaves et les plus pures, toute imprégnée du caractère local.

Varsovie possède aussi une *Revue catholique*, consacrée uniquement aux affaires ecclésiastiques, et qui s'acquitte consciencieusement de sa tâche, dans les limites restreintes que lui laisse la censure.

Il ne serait pas facile d'énumérer tous les périodiques de Varsovie; leur nombre augmente chaque année, et dernièrement il en paraissait aussi dans quelques-uns des chefs-lieux des gouvernements du royaume de Pologne. Nous ferons encore mention des publications périodiques illustrées au nombre de trois à Varsovie : *La Semaine illustrée* (Tygodnik illustrowany), *les Epis* (Klosy) et *le Lierre* (Bluszcz). Toutes les trois contiennent des correspondances de différents pays d'Europe, d'Amérique, et des articles dus aux écrivains les plus renommés. Les gra-

vures sur bois ne le cèdent pas à celles des autres capitales; elles sont pour la plupart originales, quelquefois faites d'après des dessins de maîtres, comme Mateyko, en majeure partie sur des sujets polonais.

Le grand-duché de Posen, outre ses journaux polonais, compte encore des périodiques consacrés principalement à l'éducation du peuple; ils sont foncièrement catholiques, comme ceux publiés depuis bien d'années en Silésie, par exemple l'*Etoile de Teschen* (Gwiazdka Cieszynska) qui rend des services signalés à ces populations.

De toutes les provinces de l'ancienne Pologne, seules, la Lithuanie et les Ruthénies n'ont pas d'organe périodique. Vilna, si longtemps le foyer intellectuel de la Pologne entière, reste muette. L'ukase qui interdit dans ces provinces l'usage de la langue polonaise, n'est pas encore officiellement révoqué, et aucune concession pour une publication périodique quelconque dans cette langue n'a pu être obtenue.

LA PRESSE EN ANGLETERRE

Par M. F. de Bernhardt.

Il est écrit quelque part dans les *Lettres de Junius* que « la liberté de la presse est le palladium de l'indépendance des États. » Cet aphorisme a tellement fait son chemin dans toutes les parties de l'empire britannique qu'un journal microscopique, qui se publie dans l'île de Saint-Christophe, une des petites Antilles, l'imprime fièrement, dans chaque numéro, en tête de ses colonnes, lesquelles, du reste, sont exclusivement consacrées à annoncer les pilules de Holloway, la Révalescière de Du Barry et autres panacées analogues. Mais il s'en faut de beaucoup que les autres journaux de l'empire britannique, surtout ceux qui s'impriment dans le Royaume-Uni, revendiquent la liberté de la presse pour en faire ensuite un usage aussi modeste. Ils s'en sont servis comme d'une arme redoutable pour livrer des combats sérieux, vifs, incessants, et c'est ainsi qu'ils ont conquis, pour le journalisme, le titre pompeux, mais justifié de « quatrième pouvoir de l'État. » Les trois autres sont la Reine, les Lords et les Communes.

Hâtons-nous de le déclarer, la presse anglaise se montre généralement digne de la haute position qu'elle occupe. Si elle est jalouse de sa liberté, elle ne donne jamais dans la licence; si elle est universellement respectée, c'est qu'elle a commencé par se respecter elle-même. Des accusations de vénalité se sont rarement élevées contre elle et ont été justifiées plus rarement encore. Le ton de sa polémique est d'ordinaire convenable ; elle évite les personnalités et ne donne jamais dans ce travers des feuilles du continent, les querelles de journal à journal, lesquelles sont aussi stériles que peu édifiantes. Grâce à sa richesse, elle peut rémunérer largement ses écrivains, et elle s'assure ainsi la collaboration d'hommes doués d'un vrai mérite littéraire : les articles de fond de certains journaux sont de véritables essais dont la pensée et le style sont également dignes d'admiration. Nous nous hâtons d'écrire tout ceci, dans la crainte que ce qui était vrai hier ne cesse de l'être demain : certains indices donnent à croire que, sous le rapport de la dignité du moins, les journalistes anglais commencent à se lasser de l'ordre

de choses actuel. Peut-être ne sont-ce que des défaillances ; c'est dans l'espoir qu'il en est ainsi, que nous ne voulons pas nous appesantir sur ce point. En même temps, il y a beaucoup de réserves à faire sur ces correspondances — non de l'étranger, mais de l'intérieur,— que les journaux d'Outre-Manche publient avec une facilité regrettable. Le barbier d'un fameux souverain de la Phrygie ayant observé que son auguste client avait été contraint d'adopter un genre de coiffure... insolite, ne put garder son secret pour lui et alla le confier aux roseaux qui, agités par le vent, apprirent à tout venant que « Midas, le roi Midas avait des oreilles d'âne. » Les journaux anglais remplacent avec avantage les roseaux de la Phrygie. Tout citoyen britannique dont le beefsteack était trop cuit ou pas suffisamment cuit, qui a manqué le train ou qui n'a pas obtenu l'impossible d'un employé du gouvernement, s'empresse aussitôt d'écrire à son journal. Celui-ci accueille dans ses colonnes la lettre du plaignant et livre à l'exécration publique le restaurateur, le chef de gare ou le commis, sans se préoccuper de savoir si la plainte était fondée ou non.

Sous le rapport de l'administration, les journaux anglais diffèrent de ceux du continent, et, en particulier, de ceux de France, en ce sens qu'ils n'ont pas de feuille d'abonnements. Chacun achète soi-même son journal. Les personnes qui veulent s'épargner cette légère fatigue traitent à forfait avec l'un des innombrables marchands de journaux, libraires, papetiers, débitants de tabac, à la porte desquels on voit s'étaler de larges affiches contenant, en termes affriolants, le menu du jour, les nouvelles à sensation et le dernier scandale. Du reste, à Londres, la difficulté consiste moins à se procurer un journal qu'à se soustraire à l'importunité de cette nuée d'industriels qui viennent offrir les feuilles publiques à tous les coins de rue, et escaladent les marchepieds des omnibus. L'administration des journaux accorde en général une remise de 25 0/0 à tous les vendeurs.

Le nombre de journaux qui se publient dans le Royaume-Uni est de mille quarante, sur lesquels trois cent quarante-deux paraissent à Londres. Parmi ces derniers dix-neuf sont quotidiens, à savoir quatorze du matin et cinq du soir.

Notre intention, dans cette courte note, est de nous occuper exclusivement de la presse politique. Nous laisserons donc de côté les feuilles purement commerciales comme le *Daily Index*, moniteur des commissaires-priseurs ; le *Daily Recorder of Commerce*, représentant de tous les intérêts mercantiles, maritimes et industriels du royaume ; le *Financier*, dont le nom indique suffisamment l'objet ; le *Public Ledger*, organe de tous

ceux qui ont à vendre ou à acheter. Nous ne nous occuperons pas davantage de la feuille intitulée *Lloyd's List,* fondée en 1726, qui fournit chaque matin de précieux renseignements sur l'état de la navigation dans toutes les parties du globe ; ni du *Sportsman,* consacré à toutes les phases de cette chose intraduisible qu'on appelle le « Sport » et qui comprend tous les exercices imaginables depuis la chasse au tigre jusqu'à la pêche à la ligne, en passant par les vélocipèdes.

A tout seigneur tout honneur : commençons par le *Times* notre rapide revue des journaux politiques du matin. Cette feuille, fondée en 1788, est aujourd'hui la propriété de M. Walter, membre du Parlement : son rédacteur en chef est M. Chinnery. Elle se publie dans Printing-House-Square, dans la Cité de Londres ; et son tirage quotidien est d'environ 30,000 numéros. En cas de nouvelles extraordinaires, elle publie une seconde édition, et parfois même une troisième. Les annonces forment une propriété indépendante du reste du journal et la colonne des naissances, mariages et décès appartient à deux vieilles demoiselles à qui elle rapporte une véritable fortune. Une autre particularité c'est la seconde colonne de ce journal, dite *agony column,* dans laquelle les amants séparés par un sort cruel correspondent en chiffres connus ou en signes hiéroglyphiques, tandis que des Ariadnes abandonnées réclament leurs Thésées,— et réciproquement. Sous le rapport religieux, le *Times* défend les doctrines de l'Église d'Angleterre (plus aisées, soit dit en passant, à défendre qu'à définir) ; — en matière commerciale il soutient le libre-échange. Quant aux principes politiques, il est à peu près impossible de dire quels sont ceux du *Times.* Fidèle à son titre, il change selon « les temps. » Ce prétendu guide de l'opinion publique a pu prendre à son compte en plus d'une circonstance le mot fameux de Ledru-Rollin : « Il faut bien que je les suive, puisque je suis leur chef. » Il a fatigué le mépris public par ses palinodies. Le dernier exemple qu'il a donné de ces contradictions avec lui-même, est tout récent. Il avait embrassé le parti de la Russie dans la question d'Orient avec une chaleur telle que certaines gens ont pensé que son zèle n'était pas désintéressé. Il attaquait le ministère et lord Beaconsfield avec autant de violence que le *Golos* lui-même ; et un jour les agents de change de Londres, irrités de cette attitude anti-patriotique, brûlèrent publiquement un de ses numéros en pleine Bourse. Le *Times* se serait facilement consolé de cet affront, mais son tirage diminuait rapidement, il jugea que le moment était venu d'effectuer un changement de front. Il le fit complètement. Aujourd'hui il s'incline devant lord Beaconsfield aussi

bas que le *Daily Telegraph*. Malgré ces défaillances, tout le monde lit le *Times*. Ses correspondances lui ont conquis une renommée européenne. Non seulement il entretient, dans les principales capitales, des rédacteurs qui le tiennent au courant de tout ce qui se passe d'intéressant, par des lettres *quotidiennes* aujourd'hui transmises par voie télégraphique, — mais sur quelque point du globe que survienne un événement important, que s'organise une expédition, le *Times* y dépêche un correspondant. On se rappelle la sensation profonde causée en Angleterre par les lettres de Crimée du Dr Russell. Le *Times* ne recule devant aucune dépense pour se procurer des informations : il est vrai que lorsqu'il peut les avoir sans bourse délier, il ne se laisse pas arrêter par les scrupules d'une délicatesse exagérée. Du reste même sous le rapport des correspondances, le *Times* vit aujourd'hui de sa réputation passée. La révolution cosmopolite a poussé en Angleterre, depuis vingt-cinq ans, un grand nombre d'hommes intelligents qui ont vite appris la langue anglaise, si facile à écrire. Ces individus, parfaitement au courant des choses du continent, entreprennent volontiers les fonctions de correspondant : c'est ainsi que MM. Gallenga, Arrivabene, de Blowitz, Karl Blind, et beaucoup d'autres, ont offert leurs services au *Times* qui les a acceptés. Il en est résulté pour le journal une véritable détérioration sous le triple rapport des sentiments conservateurs, du patriotisme et du style. Ceci s'applique à la plupart des autres feuilles de Londres chez lesquelles l'élément étranger (pas toujours très recommandable sous le rapport de la qualité) tend chaque jour à se développer davantage.

Le prix du numéro du *Times* est de 3 pence (30 c). Depuis le mois de janvier 1877 le *Times* publie tous les vendredis une édition hebdomadaire qui contient ses articles de fond de la semaine, avec la plupart des correspondances étrangères et les articles les plus intéressants.

Le *Times* ne donne pas dans ses colonnes une grande place à la littérature, aux théâtres ni aux arts, mais les articles de critique qu'il contient se recommandent par le style, sinon par une impartialité et un goût parfaits. En matière de finances il fait autorité.

Le *Morning Post* est peut être le plus ancien des journaux politiques de Londres, puisqu'il date de 1772. Il se vend à raison de 3 pence (30 centimes le numéro). Quant à son tirage, il est difficile d'en donner le chiffre, mais il ne doit pas dépasser dix mille, si tant est qu'il s'élève jusque-là. En religion, il est du parti de la Haute-Église; en politique, il était naguère whig,

mais, comme beaucoup de gens appartenant à ce parti, effrayé des tendances et de la prépondérance croissante des radicaux, il s'est rapproché des conservateurs. Le propriétaire et le directeur du journal est M. Borthwick, qui aime beaucoup la France, à telles enseignes qu'il vint s'enfermer avec sa femme dans Paris pendant le siège. Organe, naguère, de lord Palmerston, qui ne dédaignait pas d'y prendre la plume, le *Morning Post* est resté fidèle à sa mémoire et semble encore inspiré par l'ombre de l'illustre homme d'État. Dans la question d'Orient, il n'a cessé de défendre la politique traditionnelle de l'Angleterre et a vigoureusement appuyé lord Beaconsfield. Le *Morning Post* rachète le nombre comparativement faible de ses abonnés par la qualité de ses lecteurs: c'est le journal de l'aristocratie et le chroniqueur du beau monde. Il ne se passe aucun événement dans les hautes régions de la société qui ne soit rapporté dans ses colonnes: c'est le Dangeau de la cour anglaise. Le *Morning Post* ne s'est pas laissé envahir par l'élément étranger: il est anglais pour la forme comme pour le fond. Il a de nombreux correspondants, surtout dans les colonies; et ces derniers paraissent toujours admirablement renseignés. Ses articles de critique en matière de littérature, de science et d'art sont hautement estimés. Nous avons dit que le *Morning Post* se faisait l'avocat des principes de la Haute-Église en tant que ceux-ci se distinguent des tendances calvinistes du « parti évangélique, » autrement appelé Basse-Église: mais il n'est pas favorable aux ritualistes. On assure que la nymphe Égérie, sous les traits de M. Montagu Corry, l'aimable secrétaire de lord Beaconsfield, apparaît parfois au Numa du *Morning Post*.

Le *Daily Telegraph*, fondé le 29 juin 1855, prix: un penny (10 c.). Voilà bien le Briarée de la presse anglaise, seulement il a plus de cent bras; il tire chaque jour à 170.000 exemplaires et revendique le privilège d'avoir « la plus grande circulation du monde. » Le *Daily Telegraph* est la propriété d'un israélite, M. Lévy, qui, avec l'instinct commercial de sa race, a compris l'avenir auquel était appelée, dans un pays comme l'Angleterre, la presse à bon marché. Il a donc fondé le premier journal à 1 penny et le succès a dépassé ses espérances. Écrit pour le peuple, le *Daily Telegraph* est en général rédigé dans un style ampoulé et de mauvais goût; son patriotisme est du chauvinisme et tous ses sentiments sont également faux et exagérés. En même temps, il vise à « faire grand » et à rivaliser d'entreprise avec le journalisme américain: témoin l'expédition de M. Stanley en Afrique, faite de compte à demi avec le *New-York-Herald*, et celle de M. George Smith, que l'administra-

tion du *Daily Telegraph* avait préalablement envoyé explorer les ruines de l'Assyrie. On ne saurait nier que ces deux entreprises aient rendu service à la science, et que le journal déploie un grand zèle pour tenir ses lecteurs au courant de tout ce qui arrive d'intéressant sur la surface du globe. Quant à ses principes politiques et autres, il n'affecte pas à cet égard un rigorisme exagéré. Fondé ostensiblement pour soutenir les doctrines libérales, il a jugé, depuis, qu'il valait mieux soutenir le gouvernement, quel qu'il fût, et, à l'instar du meunier de Sans-Souci,

De quelque côté vînt à souffler le vent,
Il y tournait son aile et s'endormait content.

Après avoir naguère adulé M. Gladstone, qu'il avait surnommé « le William du peuple, » — il a brûlé son idole avec une désinvolture charmante, et il encense à tour de bras le comte de Beaconsfield. Il gagne à ce petit manège des communications précieuses, et puisque ses lecteurs en profitent ils auraient tort de se plaindre. Du reste, son attitude dans la question d'Orient a été fort correcte, les intérêts anglais s'étant trouvés, fort heureusement pour eux, du même côté que les intérêts du *Daily Telegraph*. En matière religieuse, ce journal affecte également une grande latitude. Toutefois, quand les libres-penseurs parisiens se réunirent dans un ignoble banquet pour manger de la charcuterie le jour du Vendredi-Saint, le *Daily Telegraph* protesta contre ces saturnales dans un article indigné. Les ancêtres de M. Lévy ont pu s'oublier au point de danser autour du veau d'or, mais quant à lui, il ne veut pas qu'on adore le cochon. Et il a raison.

Le *Standard* est l'heureux rival du *Daily Telegraph*. Ce dernier se vantait « d'avoir la plus grande circulation du monde, » le *Standard* a voulu se glorifier d'avoir « le plus grand format, » — et il y a réussi. Du reste, sa publicité égale aujourd'hui à peu près celle de son émule. Créé en 1857 pour soutenir les doctrines du parti conservateur, le *Standard* était d'abord une édition à un penny du *Morning Herald*, mais il a fini par se substituer entièrement à ce journal. Il est rédigé dans un style plus sobre, plus sérieux et surtout plus digne que le *Daily Telegraph* : on y rencontre souvent des articles très remarquables. Quoiqu'il soit l'organe attitré des conservateurs, le *Standard* conserve, à l'égard des chefs de son parti, une grande indépendance et leur dit parfois des vérités un peu dures. Sous le rapport religieux, il s'efforce de concilier entre elles les trois sections de l'église anglicane, — la Haute Église, la Basse Église et

l'Église Large ; — nous reconnaissons volontiers que la tâche n'est pas facile. Pendant la guerre désastreuse de 1870-71, seul à peu près parmi les journaux anglais, le *Standard* prit généreusement parti pour la France, dont il soutint la cause avec un talent et un enthousiasme extraordinaires. Il fut récompensé de cette noble attitude par une vente inouïe : la majorité de la nation anglaise sympathisant avec la France, tout le monde achetait le *Standard* dont plusieurs éditions étaient rapidement enlevées chaque matin. De cette façon, les principes conservateurs dont ce journal était l'organe se répandaient partout, — comme le pollen des fleurs porté sur l'aile des vents. Bientôt une connaissance plus approfondie de la doctrine des tories jointe au mépris qu'inspiraient l'attitude du gouvernement de M. Gladstone vis-à-vis de la France et sa politique étrangère complètement effacée, amenèrent la réaction conservatrice de 1873. Le *Standard* est le seul journal qui ait une édition du soir.

Le *Daily News* a été fondé le 21 janvier 1846, si nous ne nous trompons, sous l'inspiration et par l'influence du comte Russell, — alors Lord John Russell. Aujourd'hui, il est la propriété de M. Labouchère et il a pris rang dans la presse à un penny. Les doctrines qu'il défend sont celles du libéralisme avancé. Bien que rédigé avec un talent incontestable, ce journal végète aujourd'hui et peut-être avant peu finira-t-il par disparaître. C'est qu'il a fait deux fois fausse route. Pendant la guerre franco-allemande, il a pris parti avec acharnement contre la France ; et, malgré le talent de ses correspondants particuliers, notamment de MM. Forbes et Reay, le public anglais a prouvé qu'il avait peu de goût pour la cause ainsi soutenue. En 1873, à l'époque de la grève des laboureurs du Staffordshire, le *Daily News* eut un regain de popularité, grâce au même M. Forbes qui explora en personne les districts habités par les grévistes et fit connaître au peuple anglais qui ne la soupçonnait pas, la misère affreuse des travailleurs des campagnes. Les lettres de M. Forbes, écrites d'un style à la fois sobre et imagé et avec une émotion sincère, obtinrent un vif succès. Malheureusement pour le *Daily News* la question d'Orient surgit. Ce journal prit fait et cause pour les Russes, avec autant de passion qu'il l'avait fait naguère pour les Allemands, et le résultat de cette campagne, c'est qu'on voit aujourd'hui le *Daily News* s'empiler sur le comptoir des marchands de journaux, ou pendre mélancoliquement sous le bras des industriels qui vendent les feuilles publiques dans les rues : personne ne l'achète plus. Il est juste d'ajouter que, depuis 1873, les idées libérales avancées ne sont plus en faveur en Angleterre.

Le *Morning Advertiser* remonte à l'année 1794 et se vend 3 pence : néanmoins, nous avons cru devoir ne parler de lui qu'après les journaux qui précèdent, parce qu'il leur cède de beaucoup en influence et en publicité. D'après son programme, cette feuille serait libérale, indépendante et constitutionnelle : mais elle est l'organe reconnu des cabaretiers, ce qui revient à dire qu'elle attaque ou défend le gouvernement, selon que les cabarets sont ou ne sont pas contents de lui. Elle se distingue aussi par son animosité contre le catholicisme, ce qui s'explique parfaitement, attendu que la doctrine catholique ne pousse pas précisément les gens à fréquenter les tavernes. Du reste, le *Morning Advertiser* a mérité un bon point la semaine dernière : il a refusé de publier le projet de Memorandum que le copiste Charles Marvin offrait de lui livrer.

Nous arrivons maintenant aux journaux du soir qui, à Londres, sont au nombre de cinq. Laissant de côté la *Shipping and Mercantile Gazette,* qui s'occupe exclusivement des intérêts du commerce et de la navigation, nous parlerons d'abord du principal journal du soir, qui tend à devenir l'un des plus importants du Royaume-Uni, la *Pall Mall Gazette*. Cette feuille offre un grand avantage qui la recommande tout d'abord aux lecteurs: elle a un format commode, elle se compose d'un fascicule d'environ 16 pages in-octavo. Mais ce n'est là que le moindre de ses mérites : elle est rédigée avec un rare talent et évidemment destinée à la partie cultivée de la population. On pourrait lui reprocher un léger pédantisme, en politique comme en littérature. Du reste, elle est d'une indépendance parfaite et pourrait prendre pour épigraphe ce vers d'Horace :

Nullius addictus jurare in verba magistri.

Dans le fait, ce sont les libéraux qui reçoivent la meilleure part des coups de boutoir que cet organe du libéralisme distribue avec impartialité à droite et à gauche. En religion, elle affecte de soutenir l'Église établie d'Angleterre; mais elle rappelle en cela « l'ombre du cocher frottant l'ombre d'un carrosse avec l'ombre d'une brosse. » Son christianisme est des plus nébuleux et ressemble à celui de M. Renan. La *Pall Mall Gazette*, comme on le voit, est le *Journal des Débats* de Londres : elle se rapproche également de cette feuille qu'elle semble avoir pris pour modèle par la large place qu'elle donne aux sujets littéraires. Ceci s'explique par le fait que la *Pall Mall Gazette* est la propriété de MM. Smith Elder et Cie, qui sont à la tête d'une des principales maisons de librairie de Londres. Ces négociants

sont aussi en relations d'affaires avec l'Inde. C'est pour cette raison que leur journal s'occupe beaucoup des intérêts indiens et soutient en Orient la politique traditionnelle de l'Angleterre. La *Pall Mall Gazette* publie en général trois éditions et se vend 2 pence (20 centimes). A l'instar du *Times*, elle donne tous les samedis, sous le titre de *Pall Mall Budget*, une compilation de ses principaux articles de la semaine.

L'*Evening Standard* appartient à la même administration que le journal du matin du même nom : il professe donc en tout les mêmes doctrines.

Le *Globe*, qui date de 1805, soutient la cause du parti constitutionnel et conservateur. Il est la propriété de M. Cubitt, membre du Parlement. Ce journal a toujours demandé l'extension du suffrage et l'application de toutes les réformes constitutionnelles. L'administration fait preuve d'une grande énergie pour se procurer les dernières nouvelles, — trop grande peut-être, car elle a accueilli les offres de Marvin au sujet du Memorandum anglo-russe, après que le *Morning Advertiser* les avait rejetées. L'opinion publique a été également étonnée de ce double fait. Le prix du *Globe* est d'un penny, son format est celui de la *Pall Mall Gazette* et il s'imprime sur un papier teinté de rose.

L'*Écho*, fondé en 1865, est le plus petit des journaux de Londres, c'est aussi le moins cher, puisqu'il ne coûte qu'un demi-penny, un sou. Il donne toutes les nouvelles du jour et aussi un résumé des principaux articles des journaux du matin. Du reste, cette petite feuille est fort terne : elle appelle cela être indépendante. Mais, si nous en croyons certains bruits, l'administration ne fait pas de brillantes affaires.

Parmi les autres journaux de Londres, quatre paraissent trois fois par semaine et onze deux fois. Au nombre de ces derniers, il faut compter la *London-Gazette*, qui est à l'Angleterre ce que le *Journal officiel* est à la France. Trente-sept autres publications sont mensuelles ou bi-mensuelles. Tout le reste se compose de journaux hebdomadaires, dont l'immense majorité sont des feuilles locales ou vouées aux intérêts particuliers d'une secte, d'une science, d'un commerce ou d'une industrie. Tous les métiers, l'épicerie, la boulangerie, la cordonnerie ont chacun leur organe spécial ; quelques-uns en ont deux. Cependant quelques-uns des journaux hebdomadaires sont aussi politiques, et parmi ceux-là on en distingue quatre dont nous croyons devoir dire quelques mots.

L'*Examiner*, fondé en 1808, et qui paraît le samedi, au prix ds 6 pence (60 c.), est consacré à la défense des doctrines radi-

cales. Cependant, il est rédigé avec un talent et un sentiment d'équité qu'on est pas habitué à associer sur le continent avec l'idée du radicalisme.

L'*Observer*, établi en 1794, offre cette particularité qu'il est le seul journal qui publie, le dimanche matin, les dernières nouvelles de l'intérieur ou de l'étranger. C'est dans ses colonnes qu'on cherche invariablement la dernière rumeur politique, le dernier « on dit. » Ajoutons qu'il est souvent favorisé de communications officieuses, sinon officielles. Pendant la guerre de 1870-1871, il publiait, chaque dimanche, plusieurs éditions qu'on s'arrachait dans les rues. Ses critiques théâtrales jouissent d'une grande autorité. Le prix est de 4 pence (40 c.).

La *Saturday Review* n'est pas un journal proprement dit. Elle ne donne pas de nouvelles, elle commente celles de la semaine. Dès son apparition en 1855 cette publication attira l'attention par le caractère acerbe de ses critiques et par le mystère légèrement théâtral dans lequel ses rédacteurs cherchaient à s'envelopper. On a pu les comparer à une troupe d'écoliers mutins se cachant derrière un mur pour arroser les passants d'éau sale.

Le *Spectator* (qui date de 1828) publie en tête de ses colonnes un résumé des nouvelles de la semaine rédigé dans un style fort original, avec une pointe de ce que les Anglais appellent « Dry humour, » laquelle est à l'esprit ce que le champagne sec est aux vins mousseux. On peut ne pas partager les idées du *Spectator*, on ne saurait trouver à redire à la manière dont il les expose. C'est un journal essentiellement littéraire et artistique, dont les jugements s'éloignent également d'une louange fastidieuse et d'un dénigrement systématique. Comme le *Saturday Review*, le *Spectator* coûte 6 pence (60 c.).

Un journal hebdomadaire financier, *The Economist*, fondé en 1843, publie aussi des articles politiques, lesquels étaient fort remarqués quand le célèbre M. Bagehot dirigeait cette publication, — qui est aujourd'hui un peu déchue de son ancienne splendeur. Une nouvelle feuille financière, *The Statist*, s'élève en ce moment à côté d'elle et le premier résultat de cette concurrence sera probablement de faire baisser le prix de l'*Economist*, lequel est de 8 pence (80 c.)

Nous hésitons à mentionner ici un nouveau journal hebdomadaire qui s'est fondé, en 1874, sous le titre *The Englishman*. On regrette les quatre sous qu'on donne pour cette feuille, véritable *Père Duchêne* britannique, — moins la verve du vieux jacobin. Le bon sens et l'honnêteté du peuple anglais font bonne justice de cette publication, qui est en train de mourir d'inanition. Encore quelques jours et elle aura vécu.

C'est dans la presse hebdomadaire qu'il faut chercher en Angleterre les organes du catholicisme. Certes, dans un pays comme celui-ci où la presse quotidienne joue un rôle si important, où chaque matin l'Anglais déploie, entre sa tasse de thé et sa tartine beurrée, son journal qui fait partie intégrante de son déjeuner, il eût été à souhaiter que les catholiques possédassent une feuille à eux, jouissant d'une influence égale à leur nombre et à leur importance politique. Un publiciste éminent, M. Kent, l'avait compris; et, par suite de la retraite de son beau-père, le *Sun* passa entre ses mains, — il s'efforça d'en faire un journal catholique. Malheureusement il fut faiblement soutenu par l'épiscopat et point du tout par les laïques, — de telle sorte que le *Sun* ne tarda pas à disparaître.

Mgr Capel ne voulut pas que les talents de M. Kent, qui est non seulement un journaliste éminent mais un poète distingué, fussent perdus pour la cause catholique, et, quand il fonda le *Weekly Register*, sorte de phénix né des cendres du *Catholic Standard* avec lequel il se confond aujourd'hui, — il mit ce publiciste à la tête de son œuvre. Sous cette habile direction, le *Weekly Register* ne tarda pas à devenir une publication importante qui ne coûte que quatre pence. Il forme un gros fascicule d'environ vingt-quatre pages de texte, dans lequel on trouve non-seulement toutes les nouvelles importantes politiques et religieuses, mais une foule de détails intéressants, d'anecdotes piquantes et des revues littéraires et artistiques d'un vrai mérite. Le style du *Weekly Register* rappelle celui du *Spectator*. Ce qui fait le charme de ce journal c'est qu'il est animé d'un véritable esprit catholique et que, sans rien sacrifier de son patriotisme, il tend la main à toutes les nations qui partagent sa foi, et qu'il professe en particulier pour la Fille aînée de l'Église une sympathie qui va jusqu'à l'admiration.

Le *Tablet*, qui est le second journal catholique, se distingue par un esprit opposé. Il semblerait qu'il ait pris à tâche de renverser le mot célèbre du conte de Denbigh et qu'il dise : « Je suis Anglais d'abord et catholique ensuite, si vous le voulez à bien. » Hâtons-nous de dire que nous ne cherchons nullement à porter atteinte à la parfaite orthodoxie de ce journal qui, sous le rapport du dogme et de la morale, est en communion complète avec l'Église. Nous voulons seulement dire qu'il ne manifeste pas à l'égard des autres nations catholiques ces sentiments de fraternité, ces effusions de charité qui semblent dans l'essence de notre foi. De là, une certaine raideur de style, une certaine sécheresse de rédaction qui rend la lecture du *Tablet*, moins attrayante qu'elle pourrait l'être. Mais nous devons rendre

hommage à la persévérance consciencieuse avec laquelle ce journal défend tous les intérêts et tous les droits des catholiques anglais. Le *Tablet* se vend cinq pence.

La *Westminster Gazette* qui paraît le vendredi (prix quatre pence) a été fondée en 1866 sous l'influence, dit-on, de S. E. le cardinal Manning et passe pour être l'organe de l'éminent archevêque de Westminster. C'est un journal sérieux et bien rédigé.

L'*Universe* coûte un penny. C'est le journal des Irlandais de Londres. Sous le rapport de l'orthodoxie religieuse il est irréprochable, mais au point de vue politique nous le soupçonnons d'être entaché de fénianisme.

On parle d'un nouveau journal catholique qui paraîtrait le mercredi et qui serait destiné à défendre la cause libérale, — car les autres feuilles catholiques (à l'exception de l'*Universe*) sont conservatrices. Nous avons vu le premier numéro de ce journal, mais nous ne savons s'il en a eu un second : en tout cas, étant donnée son opinion, il est probable qu'il n'aura pas une longue existence.

LA PRESSE QUOTIDIENNE

DANS LES PAYS DE LANGUE ALLEMANDE

par M. C. Reichenbach.

En déduisant environ mille à quinze cents périodiques des cinq mille journaux ou revues édités en pays de langue allemande, il reste au moins trois mille cinq cents journaux politiques, religieux, commerciaux, etc., paraissant de une à treize fois par semaine.

Dans ce nombre s'en trouvent quatre cent trente-neuf catholiques, dont quatre cents imprimés en Allemagne, en Autriche, en Suisse ; trente-sept aux États-Unis et deux au Brésil. L'ancienne Confédération Germanique, réduite, avant 1848, à de simples bulletins diocésains, vit, à partir de cette époque, créer de véritables journaux dévoués à la défense de l'Église. Cependant jusqu'en 1866 et jusqu'à la persécution, ils atteignirent à peine le chiffre de vingt-cinq ; en ce moment l'Empire allemand en compte plus de trois cents.

La « Gazette de la poste, » datant du XVIIIe siècle, est à la fois la plus ancienne des publications de ce genre et l'une des plus anciennes de toutes celles qui existent ; mais, au point de vue de l'importance, la « Germania » de Berlin, fondée depuis 1870, occupe le premier rang.

La « Gazette populaire, » autrefois « les Feuilles périodiques de Cologne, » la « Deutsche Reichszeitung » de Bonn, le « Journal de Mayence, » « l'Echo der Gegenwart » d'Aix-la-Chapelle, le « Badische Beobachter » de Carlsruhe, le « Volksblatt de Stuttgart, » le « Westfaelische Merkur » de Munster, la « Schlesische Volkszeitung » de Breslau, ainsi que la « Germania, » de Berlin et la « Gazette de la Poste, » d'Augsbourg, paraissent deux fois par jour ou chaque jour une fois ; ils comptent de dix mille à trois mille abonnés et coûtent de trente-cinq à vingt-huit francs par an. Leurs lecteurs appartiennent surtout aux classes instruites, au parlement, à la noblesse, au clergé, à la bourgeoisie aisée des capitales et des villes de province.

Le reste se compose de journaux destinés au peuple et publiés six, quatre, trois, deux et une fois par semaine à un prix in-

signifiant : quinze, dix, huit et cinq francs par an. Rédigés presque tous par le clergé, qui est très populaire, ils ont obtenu le résultat étonnant de faire envoyer au Reichstag un parti catholique d'une centaine d'hommes d'élite, élus par un million et demi de voix sur les treize millions de catholiques qui habitent l'Allemagne.

Le « Vaterland » de Vienne, le « Recht » de Prague, deux journaux autrichiens dans le genre de « l'Union, » de Paris, sont soutenus par la noblesse et le clergé qui leur fournissent jusqu'à trois mille et même six mille abonnés. Leur ligne de conduite est suivie par vingt-cinq à trente journaux populaires des pays catholiques de l'Autriche allemande.

Le « Vaterland » de Luzerne et « l'Ostschweiz, » paraissant soit sept, soit quatre fois par semaine, dirigent l'opinion publiques des cantons allemands de la Suisse.

La Russie compte une soixantaine de journaux en langue allemande à Moscou, Saint-Pétersbourg, Odessa et quelques autres villes. L'élément allemand domine dans la presse russe, comme dans l'administration, à la grande colère de l'élément moscovite.

Le parti socialiste, avant d'être persécuté au moment des élections de 1878, possédait en Allemagne une cinquantaine de journaux, dont quelques-uns quotidiens atteignent quarante mille abonnés, tandis que d'autres ne dépassent guère trois mille.

Il en publie, en langue allemande, neuf en Autriche, d'assez médiocre importance; une dizaine, environ, aux États-Unis et en Suisse.

La langue allemande contribua à la diffusion des idées socialistes, en 1878, dans quatre-vingt journaux et revues pour la plupart hebdomadaires.

Le parti évangélique de l'Allemagne du Nord fonda d'abord la « Neue preussische Zeitung, » dite la « Gazette de la Croix. » D'autres organes exclusivement consacrés au même but furent ensuite créés à Munich, à Francfort, à Leipzig.

Le parti conservateur, sous la direction de l'infatigable conseiller intime Wagener, fut le premier à constituer la presse sur de larges assises; il déploya beaucoup d'activité et fit de grandes dépenses. Tant d'efforts pour des réformes chrétiennes et sociales auraient certainement eu du succès, si la cour et le gouvernement n'avaient pas mis à trop forte épreuve les convictions d'hommes qui font, avant tout, profession de royalisme prussien quand même. La politique, les triomphes de 1866 et de 1870 perdirent ces braves gens. Ils ont une peine infinie à se remettre sur pied : la fondation de quelques nouveaux organes

dans l'Allemagne centrale ou méridionale n'a pas suffi jusqu'à cette heure pour rétablir leurs affaires.

La Confédération germanique, en permettant, par son article XIII de 1815-1818, à chacun des États, de donner une constitution parlementaire à ses peuples, ouvrit une source intarissable de discussions et de querelles politiques. Les théoriciens, les professeurs, les avocats, les légistes en profitèrent largement malgré la censure qui les gêna cependant assez fort jusqu'en 1848. La jeunesse universitaire accueillit avec enthousiasme les opinions préconçues, les critiques hardies et passionnées, les idées brillantes, exprimées dans ces circonstances; la presse allemande y recruta bien des écrivains à partir de 1830.

Quelques grands journaux se sont toujours maintenus : tels sont la « Post de Francfort, » la « Gazette de Voss, » la « Weser Zeitung, » le « Journal de Francfort, » le « Merkur de Stuttgart, » mais avant tout la « Gazette générale d'Augsbourg » dont le renom fut européen, soit à cause de ses correspondances si bien renseignées, soit à cause de ses suppléments littéraires et scientifiques.

Les années qui précédèrent le mouvement de 1848 et 1849, virent surgir une foule de journaux politiques. Les anciens changèrent parfois de couleur. Le télégraphe, les chemins de fer, une organisation postale excellente, permirent à la presse allemande de se développer de bonne heure.

L'agitation des guerres de 1854, 1859 et 1863 favorisa ce développement, d'autant plus que chaque guerre fut une occasion de discussions sur des changements à introduire dans toute l'organisation politique, sociale et religieuse de l'Allemagne. La question religieuse ou confessionnelle était toujours au fond de toutes les rivalités politiques entre la « petite » et la « grande » Allemagne ; entre l'Autriche et la Prusse, la conservation et le progrès, les fédéralistes et les centralistes.

Les sympathies et les antipathies à cet égard décidèrent de la conduite de la presse allemande ; du républicanisme, des idées démocratiques, il ne fut guère question plus après 1851.

La presse se sentit quelques velléités d'opposition lors de l'avènement de M. de Bismarck au pouvoir, quand les professeurs osèrent injurier à la tribune parlementaire le désespérant « Junker » de la Poméranie. Cette attitude dura jusqu'en 1866. Mais le succès a converti la grande masse des écrivains politiques d'ancienne couleur libérale, progressiste, démocratique. L'année 1870-1871 et la période des milliards ont fini par les pervertir et les corrompre.

Les journaux libéraux que nous avons mentionnés plus haut,

« la Gazette générale d'Augsbourg » comprise, sont à la solde ou du fonds des reptiles, ou de la finance, ou des sociétés secrètes.

On assure que le seul banquier Bleichrœder, souvent chargé de nombreuses missions par le prince de Bismarck, est en relation avec une cinquantaine de grands journaux, tant en Allemagne qu'en Autriche, en Suisse et en France. La « Nouvelle Presse libre » de Vienne, et la vieille « Presse » sont subventionnées par l'étranger et fort répandues dans toute l'Allemagne. D'un autre côté, la Suisse lui envoie de Bâle : les « Basler Nachrichten » — les Nouvelles de Bâle — la « Grenz post » ; de Berne : « le Bund »; de Zurich : « la Zurcher Zeitung » et la « Neue Zurcherzeitung. »

L'attitude de ces journaux est bien étrange depuis 1866. Faut-il l'attribuer aux sympathies entre membres des sociétés occultes ; à la haine contre le catholicisme et à l'attrait de la Prusse persécutrice ; ou plutôt aux millions distribués entre les faiseurs de l'opinion publique, en Suisse et sur les frontières, pour avoir travaillé à la réussite de l'affaire si lourde du Saint-Gotthard ?

Les grands journaux du parti libéral-national de l'Allemagne ont été nombreux et largement soutenus depuis 1863 jusqu'à nos jours. Nommons, outre ceux que nous avons cités comme les plus anciens, la « Gazette générale du Nord, » la « Spenersche Zeitung, » le « Tagblatt, » la « Boersenzeitung » à Berlin; la « Gazette de Magdebourg, » le « Courrier du Hanovre, » la « Gazette de Cologne, » le « Journal de Francfort, » la « Gazette de Carlsruhe, » le « Correspondant de Hambourg, » la « Weserzeitung » à Brême. Une foule de feuilles dans les villes de province en reçoivent le mot d'ordre.

A Francfort, la « Gazette de Francfort, » à Stuttgart, le « Beobachter, » à Nuremberg, le « Correspondant, » aidés par la revue la « Waage, » la « Balançoire, » de Guido Weiss à Berlin, sont les organes démocratiques, comme la « Gazette de Voss » et la « Gazette populaire » servent, dans la même ville, d'organes aux progressistes.

Ces journaux ont, à peu d'exceptions, beaucoup profité de l'agiotage et ont tiré de riches revenus des nombreux faiseurs d'affaires, des annonces et des fonds secrets. Quelques-uns d'entre eux comptent de dix à cinquante mille abonnés dans la bourgeoisie commerçante et la bureaucratie.

La « Gazette de Cologne » et la « Gazette de Francfort, » ainsi que : la « Nouvelle Presse libre » ont établi des services télégraphiques spéciaux entre Berlin, Francfort et Cologne ; et on trouve dans leurs colonnes les discussions parlementaires télégraphiées au moment même des débats.

Quant à leur service de correspondances, il est excessivement bien organisé dans tous les grands centres de l'Europe, et même de l'Amérique. Celui de Paris coûte à la « Gazette de Cologne » plus de 100,000 frs.; on n'en saurait être étonné quand on apprendra que son correspondant paya près de 1,000 frs. pour dépêches lors les funérailles de M. Thiers.

L'espace dont ces feuilles disposent est 3 à 4 fois plus considérable que celui des grandes feuilles de Paris ; on y trouve souvent 6, 8 et 10 pages d'annonces à 8 et 10 colonnes de 30 à 50 centimes la petite ligne.

L'abonnement est infiniment moins élevé en Allemagne, où la poste se charge de la distribution à très bas prix, qu'en France. Ainsi la « Gazette de Francfort » par exemple, paraît 13 fois par semaine à 52 pages grand format avec de nombreux suppléments ; or, elle ne coûte que 45 fr. en Allemagne ; si elle coûte 90 frs. à Paris, c'est parce qu'il faut 14-18 centimes de port chaque jour. Le service se fait en Allemagne sans bandes ni adresses imprimées, mais tout journal distribué doit être inscrit dans le catalogue de la poste.

Des feuilles de Bourse, comme la « Gazette générale d'Augsbourg, » se font payer leurs annonces et les articles financiers jusqu'à 10 francs et plus la ligne.

On a fondé une espèce de Congrès de journalistes permanent, dont les membres se réunissent tous les ans dans une ville quelconque de l'Allemagne fixée à l'avance. On n'y voit guère figurer que les rédacteurs des feuilles libérales. Francfort et Berlin ont leurs cercles de journalistes et d'écrivains. Bien que ces associations aient souvent discuté les intérêts de la presse, bien que des hommes de lettres et des publicistes aient arrêté, entre autres choses, que tous les journaux représentés dans les Congrès refuseraient désormais toute annonce immorale, il n'en est rien résulté: l'immoralité s'étale largement dans les colonnes d'annonces et le gouvernement de Berlin n'a pas moins fait des lois qui imposent les plus lourdes entraves à la presse.

Les procès faits aux journaux d'opposition, catholiques ou socialistes, dépassent 10,000 depuis huit ans. Les amendes, les peines et le temps d'emprisonnement sont incalculables.

La presse en Allemagne, malgré sa propagande et son étendue, n'est ni aussi respectée, ni aussi redoutée qu'en France ou en Angleterre. Les causes en sont multiples, mais il en est une fondamentale, c'est que les journalistes eux-mêmes n'ont pas cet esprit de corps ni cette unanimité nationale de la presse anglaise ou française. La diversité de religion et de races y est pour beaucoup : elle est depuis si longtemps une cause de

faiblesse qu'elle sera peut-être un jour la ruine de l'Allemagne. A moins d'être une exception au point de vue de l'intégrité du caractère, le journaliste ne saurait encore se constituer une position sociale solide en Allemagne.

Les catholiques ont commencé à proposer, aux deux derniers congrès des comités catholiques, de créer une association, ou, pour mieux dire, une corporation de journalistes catholiques des pays de langue allemande.

Tous les écrivains, d'une capacité constatée par des travaux notoires ou par les examens publics d'une université, tous les éditeurs, en feraient partie, et payeraient une cotisation annuelle fixe. Les aspirants auraient à faire un certain apprentissage sous la direction d'un maître indiqué par le comité central. L'association choisirait comme patron, soit saint Paul, soit saint Augustin. La caisse corporative pourvoirait dans une certaine mesure aux nécessités résultant de décès, d'incapacité de travail, de vieillesse, etc. La corporation surveillerait aussi la conduite et la direction des publications périodiques associées, et devrait représenter la presse là où il y aurait lieu. Une commission de cinq membres a été nommée *ad hoc*. Comme il n'y a pas eu de congrès des comités pour 1878, nous ne saurions dire où en est le projet. Espérons qu'une si bonne idée sera comprise et mise en pratique. Lors du prochain congrès bibliographique international, nous en rendrions compte de grand cœur.

ADDITION AU RAPPORT SUR LES PÉRIODIQUES DES PAYS DE LANGUE FRANÇAISE.

(Voir ci-dessus, p. 325).

De bienveillantes communications, parvenues au rapporteur pendant l'impression des travaux du Congrès, lui permettent d'ajouter ici quelques renseignements sur les périodiques du Canada. A la *Revue canadienne*, mentionnée dans le texte, il faut joindre le *Journal de l'instruction publique*, de Québec, le *Naturaliste canadien*, le *Nouveau Monde*, la *Revue de Montréal*, l'*Opinion publique*, journal illustré de Montréal, et la *Minerve*. Mensuels, hebdomadaires ou quotidiens, ces recueils soutiennent dignement l'honneur du nom catholique en face de la presse protestante.

J. DE B.

DEUXIÈME SECTION.

PUBLICATIONS POPULAIRES

LES LIVRES POPULAIRES

PUBLIÉS DEPUIS DIX ANS

par M. le comte A. DE MOUSTIER.

Les organisateurs de ce Congrès ont cru devoir faire une part spéciale à la littérature populaire. Il leur a semblé, à bon droit, que dans les sphères où les occupations manuelles tiennent la place principale, un livre, pour être compris, goûté, doit remplir d'autres conditions que là où les esprits sont familiarisés avec les travaux de la pensée.

La seconde section est donc appelée à étudier tout ce qui, dans le vaste champ d'observation ouvert devant le Congrès, se rapporte aux publications populaires, et j'ai reçu la mission de vous parler des livres édités en France, à l'exclusion des journaux, des revues, des tracts, dont vous entretiendront d'autres rapporteurs.

Quels sont les signes caractéristiques auxquels un livre populaire est reconnaissable ? Cette question se présente à nous tout d'abord.

Délimiter d'une manière fixe le genre de littérature dont nous avons à mesurer les récents développements, est chose impossible, et il n'est pas douteux que plus d'un ouvrage cité par nous comme étant de notre domaine, aura passé en même temps sous les yeux de nos collègues de la première section.

Nous ne pouvons et ne voulons pas, en effet, confiner les lecteurs de la classe populaire dans une sphère trop étroite; si beaucoup de livres élémentaires leur sont spécialement des-

tinés, un grand nombre, parmi ceux qui ont de l'attrait pour les esprits les plus cultivés, leur conviennent également. Nous sommes heureux, nous qui cherchons les moyens de donner satisfaction à leurs besoins moraux et intellectuels, nous sommes heureux chaque fois que nous trouvons, au-dessus de leur niveau habituel, un degré plus élevé où, sans trop de témérité, nous puissions les inviter à monter, un mets bon à savourer en commun, pour réaliser de plus en plus ce rapprochement fraternel des âmes qui est l'essence du christianisme, et que nous appelons de tous nos vœux.

D'ailleurs, parmi les lecteurs peu lettrés, il y a bien des catégories. Les uns savent lire ; ils possèdent un instrument dont ils usent rarement ; la langue littéraire leur est inconnue, beaucoup de notions élémentaires leur font défaut ; on ne peut pas attendre d'eux une attention très soutenue ; ils ont besoin qu'on leur parle avec une grande clarté, en termes simples, et qu'on leur explique une foule de choses.

D'autres, au contraire, ont reçu une instruction primaire complète, parfois même un enseignement professionnel d'une certaine valeur. Doués d'un esprit naturellement ouvert, curieux, appliqué, ils ont lu, causé, réfléchi et, sans être des lettrés, comme ils le supposent trop volontiers, ils sont en mesure d'étendre utilement le champ de leurs lectures et se montrent parfois plus aptes à en tirer profit que certains bacheliers éloignés depuis longtemps de la saine pratique du travail intellectuel.

Nous ne devons pas perdre de vue cette classe de lecteurs, de jour en jour plus nombreuse, appelée particulièrement à recueillir le fruit des efforts de ceux qui propagent les moyens d'instruction, et à en faire profiter indirectement les compagnons de leur vie journalière.

On ne s'étonnera donc pas si nous considérons comme étant à la portée du peuple beaucoup de livres que leurs auteurs ne lui ont pas destinés.

Je vous demande encore la permission, messieurs, avant d'aborder l'étude dont vous m'avez confié la préparation, de vous expliquer comment j'ai compris ma mission.

Je n'ai point supposé que mon devoir fût de mettre sous vos yeux un catalogue complet de livres plus ou moins populaires ; ce travail serait fort long et assez fastidieux ; j'ai cru répondre mieux à vos intentions en traçant largement un tableau du mouvement littéraire, pendant la période fixée, dans ses rapports avec les besoins de la classe populaire, besoins compris de manières si diverses et parfois si opposées.

Je citerai des exemples, je mentionnerai les œuvres les plus marquantes, je ne m'astreindrai pas à tout énumérer.

Quant aux divisions de mon travail, elles me semblent devoir répondre à celles adoptées en pareille matière; je vous parlerai donc successivement des œuvres relatives à la religion et à la morale, à l'histoire, à la géographie, à la littérature proprement dite, à l'économie sociale, aux sciences et aux procédés techniques.

I. — RELIGION. — MORALE.

Hélas! au début de cette première partie de notre enquête, il faut constater le fait le plus douloureux des temps modernes, fait qui n'est poit exclusivement propre à notre pays, mais qui s'y manifeste à l'heure présente avec un rare éclat; je veux parler, vous l'avez compris, de la prédication, au sein des foules, de doctrines jadis voilées sous d'obscures formules, dans le cercle étroit de certaines écoles philosophiques, que Voltaire lui-même n'avouait pas publiquement et dont il voulait préserver le peuple; c'est-à-dire non-seulement de doctrines hostiles aux enseignements de la foi révélée, mais de l'athéisme se résumant dans la proclamation du matérialisme le plus nettement et le plus crûment accentué.

A la fin de la période précédente, dans un livre tristement célèbre et dont l'influence a été plus considérable qu'on ne le pense généralement, la divinité de Jésus-Christ avait été niée; le naturalisme, le panthéisme, c'est-à-dire le matérialisme déguisé, apparaissaient trop souvent dans des ouvrages destinés à faire connaître à la jeunesse et au peuple les merveilles de la nature, les procédés de l'industrie. Mais, dans ces dernières années, lorsque notre pays sortait à peine des plus rudes épreuves et que tant de cœurs généreux, impatients de voir se relever la France, comprenaient qu'il fallait la ramener à Dieu, la retremper dans les œuvres de foi et de charité, il se produisit, d'autre part, contre le catholicisme, contre le christianisme, contre tout sentiment religieux, un déchaînement de passions et d'attaques plus violent que jamais.

La tactique des partis qui ne ménagent rien, qui pousseraient sans scrupule le monde aux abîmes pour satisfaire, par la possession du pouvoir, non seulement leurs aspirations, mais bien souvent la plus mesquine vanité, cette tactique a été, en grande partie, l'origine et le motif de ces efforts sataniques, car l'homme religieux n'est pas un instrument docile dans la main des Cati-

lina. Aussi cette propagande s'est exercée surtout par les journaux, engins à tir rapide, auxquels est réservé le rôle principal sur les champs de bataille de la politique.

Cependant on a eu recours aussi à la diffusion de livres éminemment populaires par leur format et par leur prix; on a publié un *Catéchisme de morale universelle*, un *Catéchisme républicain* qui a eu plus de vingt éditions, et des collections variées de brochures énumérées et trop bien jugées dans un rapport récent de MM. de Luçay et de Beauffort pour que j'aie à m'y arrêter.

Du côté de ceux que le blasphème attriste, mais que les menaces n'épouvantent pas, qui restent fidèles à ce premier mot d'ordre envoyé d'en haut aux chrétiens : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, » les travailleurs de la pensée ne sont point demeurés inactifs; de grandes intelligences, des hommes zélés et pieux, ont mis au jour de nombreux écrits très propres à réfuter l'erreur, à éclairer les âmes, à les fortifier dans la foi et dans l'amour du beau et du bien.

Le christianiame mûrit les esprits, rapproche les petits des grands ; aussi les œuvres religieuses les plus graves peuvent être goûtées souvent de modestes lecteurs, et je n'hésite pas, bien qu'appelé à vous entretenir ici de publications populaires, je n'hésite pas à mentionner des ouvrages d'une haute portée que l'on ne doit pas craindre de placer dans toutes les bibliothèques. Ils sont dûs, pour la plupart, à des écrivains qui comptent depuis longtemps parmi les champions de la cause du juste et du vrai, les plus énergiques, les plus respectés, les plus aimés. Je serais entraîné trop loin si je voulais caractériser chaque ouvrage, je dois me contenter d'en citer quelques-uns.

L'histoire du dogme chrétien et les origines du christianisme, par feu Mgr Ginoulhiac, archevêque de Lyon, qui luttait encore lorsqu'il ne tenait déjà plus à la terre.

Le christianisme et les temps présents, par M. l'abbé Bougaud, l'un des ouvrages les mieux appropriés aux besoins du moment parmi ceux d'une publication récente.

L'exposition du dogme catholique, par le P. Monsabré, digne continuateur des Lacordaire, des Ravignan, du P. Félix.

Jésus-Christ, introduction à l'Évangile, par M. Auguste Nicolas.

Le chemin de la vérité par M. le comte de Champagny. *La vie future et la science du bonheur*, par le R. P. Lescœur. *La paternité chrétienne* par le R. P. Matignon. *Le bon sens et la foi*, par le R. P. Caussette. *Dieu et les malheurs de la France*, du même auteur.

Plusieurs écrits pleins de chaleur ont été inspirés, comme ce dernier, par ces grandes épreuves au sortir desquelles on put croire un moment, sinon que le jour de la réconciliation générale était venu et qu'allait commencer le règne de la sagesse et de la vertu, du moins que le patriotisme et le bon sens l'emporteraient enfin sur les sentiments contraires. Tels sont : *La restauration de la France*, par M. de Margerie, *Les paroles de l'heure présente* du R. P. Perraud, *L'appel aux hommes de bien*, par M. Léon Gautier.

Parmi les œuvres plus spécialement populaires et destinées à porter la lumière sur des questions controversées fort intéressantes, on peut citer : *L'Étude sur la franc-maçonnerie*, de Monseigneur Dupanloup, *Le repos du dimanche*, par M. le marquis de Ségur, *Les sociétés secrètes*, par M. Claudio Jannet, *La question de Galilée*, par M. de Lépinois, *L'histoire de la charité*, par M. Léon Gautier, *Les enterrements civils*, par MM. Roux et de Claye, *Le mariage civil et le mariage religieux*, par M. Sauzet, *Où allons-nous ?* par Monseigneur Dupanloup.

Une vive polémique touchant aux intérêts de la foi, est engagée depuis quelques années sur le terrain des questions géologiques, anthropologiques, préhistoriques. Au temps de Cuvier, l'accord entre les récits de la Bible et les données de la science avait été proclamé ; plus récemment, de nouvelles observations, des découvertes commentées parfois d'une manière assez fantaisiste, ont semblé, sur quelques points, compromettre cet accord. Les adversaires des livres saints en font aujourd'hui grand bruit ; mais la question est loin d'être tranchée ; il a fallu revenir déjà sur plus d'une conclusion précipitée. Les vrais savants continuent à étudier patiemment les faits, très obscurs le plus souvent, que révèle l'examen des couches inférieures du sol et des anciens tombeaux, et ceux pour qui la Bible est un livre sacré, attendent sans inquiétude le résultat de leurs travaux. Bon nombre d'écrivains catholiques y prennent part ; leurs ouvrages ne sauraient passer pour des livres populaires proprement dits, plusieurs cependant sont à la portée de tout lecteur, intelligent et attentif ; et comme les controverses auxquelles ils se rapportent, sortent quelquefois du domaine de la science pour descendre sur la place publique, il peut être utile d'en pourvoir les bibliothèques populaires. Je citerai donc parmi ceux publiés depuis dix ans :

Le monde primitif, par Monseigneur Meignan, *La terre et le récit biblique*, par M. Pazzi, *Le déluge mosaïque*, par l'abbé Lambert, *Le Darwinisme*, par le docteur Constantin James, *L'accord de la Bible et de la géologie*, par M. l'abbé Gainet.

Parmi les ouvrages destinés à lever les objections tirées, contre les livres saints, des études archéologiques, je ne puis résister au désir de mentionner *la Bible et les découvertes modernes en Égypte et en Assyrie*, par M. l'abbé Vigouroux, bien qu'il soit au-dessus de la portée de la plupart des lecteurs de la classe populaire. D'autres ouvrages éclairent, non plus les origines du monde, mais celles du christianisme. Tels sont ceux publiés par MM. de Richemont et de Lépinois sur les *Catacombes de Rome.*

Mgr Dupanloup a ajouté une nouvelle histoire de N.-S. Jésus-Christ à celles assez nombreuses qui avaient été éditées avant 1868.

L'Hagiographie s'est enrichie de publications très recommandables.

Les *Vies de Saint Jean* et de *Saint Ambroise* par M. l'abbé Baunard.

Saint Paulin de Nole par M. l'abbé Lagrange.

Vie et vertus de Saint Louis, d'après Guillaume de Nangis par M. de Lespinasse.

Vie de Saint Jean de Dieu par M. l'abbé Saglier.

Vie de Saint Charles Borromée par Mme Colombel-Gabourd.

Vie de Saint François de Sales par M. le marquis de Ségur.

Histoire du vénérable de la Salle par M. Ravelet.

Vie du Bienheureux Fourier et plusieurs autres vies de pieux personnages par M. le comte de Lambel.

Les Saints du XVIIIe *siècle* par M. l'abbé Darras.

La *Vie de la Bienheureuse Marie Alacoque* par M. l'abbé Bougaud.

Une *Vie de Saint Alphonse de Liguori*, etc.

Puis, le récit d'existences marquées par de sublimes dévouements, par la pratique de toutes les vertus :

Les volumes consacrés au père Lacordaire par M. Foisset et par le R. P. Chocarne, près desquels il convient de placer le recueil des *Lettres du père Lacordaire à des jeunes gens*, de M. de Montalembert ; à un ami de collège, de l'abbé Péreyve, et la *Vie d'Augustin Cochin* par le comte de Falloux.

La *Vie de la Marquise de Barol*, du regretté vicomte de Melun, qui a su faire aimer la charité par ses écrits et surtout par l'exemple de sa vie.

Elisabeth Seton par Mme de Barberey.

La *Vie du Frère Philippe* par M. Poujoulat.

Les *Souvenirs de jeunesse* du père Gratry.

La *Vie du grand pontife Pie IX* par M. Villefranche.

Le *Père Captier* par le R. P. Reynier.

L'Abbé Hamon par M. l'abbé Branchereau.

La *Sœur Natalie Narischkin* par Mme Craven.

J'omets de mentionner des ouvrages de moindre importance, des recueils de traits édifiants, des récits de mission qui offrent cependant une mine excellente où peuvent puiser les lecteurs pieux.

Il y a encore de courts traités de morale, écrits spécialement pour répondre aux exigences de certains programmes officiels. C'est une tâche difficile que de prêcher la saine morale en la détachant plus ou moins de l'enseignement religieux. Elle a été remplie assez heureusement par M. Bonne dans plusieurs petits volumes édités par la maison Hachette.

Je dois faire connaître aussi une bonne collection d'écrits religieux, presque des tracts, à deux centimes pièce, destinés surtout aux enfants et que publient à Toulouse MM. Souyeux et Resplandy.

Avant de clore ce paragraphe, il me semble convenable d'y donner place à des ouvrages excellents, faits pour développer dans les âmes les plus nobles sentiments, tels que *L'Héroïsme en soutane* et *Les Soldats français* du général Ambert, *La Vie domestique* et *La Famille d'après la Bible* de M. Charles de Ribbe.

En résumé, messieurs, vous voyez par ces citations, trop nombreuses peut-être et cependant incomplètes, que si les livres hostiles à la religion catholique, on peut même dire à toute religion, se sont multipliés pendant la dernière période décennale, d'un autre côté la vérité a été dignement défendue.

A notre point de vue spécial, celui des publications populaires, il nous sera peut-être permis d'exprimer le désir de voir s'accroître le nombre des écrits courts, substantiels, alliant la verve à ce bon goût qui préserve de toute vaine déclamation, et destinés à rendre plus accessibles au peuple les grands et salutaires enseignements qu'il n'a pas toujours la faculté et le loisir d'aller puiser dans les gros livres.

II. — HISTOIRE. — BIOGRAPHIE.

S'il est nécessaire, avant tout, de mettre à la portée du peuple les ouvrages les mieux faits pour éclairer son esprit sur les hautes vérités de l'ordre surnaturel et pour développer dans son cœur le sentiment religieux, il importe à un degré presqu'égal de lui procurer les moyens de porter un jugement sain sur les événements de l'histoire.

Il a trop peu de loisirs pour s'intéresser, en général, à celle

des peuples anciens, et, dans l'obligation où je suis de resserrer ce travail qui, sans sortir des limites de notre programme, comporterait une énorme étendue, je vous entretiendrai seulement de ce qui touche à l'histoire moderne, et spécialement à celle de notre pays.

Ici encore, le nombre des pamphlets inspirés par l'esprit de parti et tendant à émouvoir les masses à l'approche des scrutins, a été considérable pendant la période agitée que nous venons de traverser. Pour les connaître, pour les apprécier, je vous renvoie de nouveau au rapport si consciencieux qu'ont rédigé MM. de Luçay et de Beauffort.

Il y aurait peu à ajouter au tableau qu'ils ont esquissé, car la production de ces pamphlets semble s'être ralentie depuis que le but auquel tendaient leurs auteurs a été en partie atteint. J'en viens de suite à l'examen d'ouvrages d'un caractère plus sérieux, d'un intérêt moins passager.

La plupart des livres d'histoire placés jusqu'ici dans les bibliothèques populaires ne sont autres que ceux rédigés d'après les programmes officiels pour les écoles, et surtout pour les établissements d'instruction secondaire.

Leur composition première remonte, en général, à une époque antérieure à celle que nous étudions, et les éditions plus récentes, les publications nouvelles ont conservé presque toutes l'empreinte du moule primitif.

Ce moule, vous ne l'ignorez pas, messieurs, date d'un peu moins de vingt ans.

On a donné alors à l'enseignement historique destiné à la jeunesse une plus grande importance, une plus grande extension ; on l'a prolongé, contrairement aux règles adoptées précédemment, jusqu'au temps présent.

Vous connaissez les auteurs de cette réforme, parfois historiens eux-mêmes; je ne citerai pas les noms, je jugerai seulement les œuvres, qui ont toutes pour ainsi dire un même air de famille.

Certes, je ne saurais confondre les écrivains dont j'ai parlé d'abord avec ceux auxquels je fais allusion maintenant; mais il est malheureusement évident que ceux-ci, parmi lesquels il y a des hommes d'un vrai talent, n'appartiennent pas encore à cette école calme, complètement impartiale dont nous saluerons avec joie l'apparition et qui doit être l'école de l'avenir.

Qu'ils l'aient voulu, ou que cela ait été le résultat de préoccupations inconscientes, de la force des préjugés, des exigences du moment, ils ont cédé à une tendance : exalter le présent, spécialement le règne du jour, en abaissant le passé; mettre en

relief les qualités de l'un et faire surtout ressortir les défauts de l'autre; s'emparer de quelque parole amère, de quelque boutade découverte dans les écrits d'un ancien auteur et lui donner plus de portée qu'elle n'en peut avoir, la présenter comme une peinture applicable à une classe d'hommes, à tout un ensemble de siècles pourtant si différents entre eux, sans faire attention que les pamphlets contemporains, si l'on voulait y fouiller, montreraient, peintes sous des couleurs encore plus sombres, les injustices de l'ordre social actuel.

Généraliser trop certains jugements particuliers, et ne pas tenir assez compte de jugements contraires, noircir ainsi les temps ou les hommes qu'on veut déprécier, c'est un manque d'équité facile à couvrir de justifications apparentes, car de tout temps les historiens ont, comme les artistes, cherché le côté dramatique des événements et mis en relief les crimes et la misère plus que la vertu et le bien-être. Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, et il faut prendre plus de peine pour découvrir le bien que pour enregistrer le mal.

Il m'est impossible ici d'entrer dans les détails et de multiplier les exemples, ils se présentent, sans doute, en foule à votre esprit.

Certes il n'est personne parmi nous qui n'aime sincèrement le siècle où nous vivons et qui veuille remonter le cours des âges ; qui entende prêter à une civilisation formée au milieu des plus étranges circonstances, des invasions de peuplades du nord, des Huns, des Sarrasins, des Hongrois, des Normands, sous l'empire d'institutions nées spontanément des nécessités du temps et dont la dureté alla s'atténuant sans cesse, qui entende, dis-je, lui prêter les charmes de la civilisation contemporaine ; mais celle-ci a ses dangers aussi, et pour les conjurer il faut rechercher équitablement comment elle s'est formée et ne pas repousser avec un faux orgueil les leçons que le passé bien compris peut lui fournir.

Il faut, surtout, que grands et petits soient mis enfin à même de juger sainement les acteurs des événements mémorables qui, sur les limites du dernier siècle et de celui-ci, ont amené l'une des plus subites, sinon des plus profondes transformations qu'ait traversées la France. C'est le seul moyen de la faire tourner au profit du pays et de prévenir le retour d'agitations stériles qui pourraient nous rejeter vers les âges de la barbarie.

Eh bien ! ici surtout nos historiens officiels et populaires nous tiennent en pleine légende, stigmatisant parfois quelques monstres, mais célébrant encore la vertu de vulgaires agitateurs, et laissant croire à la nécessité des révolutions.

Les livres élémentaires d'histoire, mis depuis trop longtemps entre les mains de la jeunesse, n'ont pas dû lui suggérer des idées fort justes ; espérons qu'ils subiront bientôt d'utiles modifications. Il est facile de les opérer, car aucune époque, à côté des erreurs que nous avons signalées, n'a offert le spectacle d'efforts plus généreux pour reconstituer la vérité historique.

Il n'entre pas dans mon cadre de rappeler les travaux de nos devanciers, les Ozanam, les Montalembert, les Le Normand, les Gorini, les Mortimer-Ternaux ; mais, sans parler des innombrables mémoires, souvent très instructifs, qu'un chercheur peut rencontrer dans les bulletins des sociétés savantes de nos provinces, je citerai quelques-uns des ouvrages récemment publiés par de consciencieux écrivains.

L'*Histoire de France* de M. Dareste, œuvre étendue, complète, d'un caractère sérieux et impartial, la meilleure des histoires de France dont le public dispose aujourd'hui.

Les travaux de M. Léopold Delisle, de M. Wallon, de M. Camille Rousset, de M. Boutaric si prématurément enlevé aux études historiques. Ceux de M. Vuitry sur le régime financier de l'ancienne France.

Les œuvres de M. Le Play, mine abondante où l'on peut puiser tant d'utiles matériaux et de jugements solides ; et les ouvrages où M. Ch. de Ribbe a fait revivre, d'après les plus touchants documents, les *Familles et la Société en France avant la révolution*.

Les études de M. Gérin sur les rapports de l'Église et de l'État au temps de Louis XVI ; l'*histoire du règne de Louis XIV* par M. Casimir Gaillardin. L'*Histoire de Bertrand du Guesclin et de son époque* par M. Siméon Luce, qui contient de précieux renseignements sur la vie privée au moyen-âge. *Les libertés populaires au moyen-âge* par M. Demolins ; *Le village sous l'ancien régime* par M. Babeau.

Les travaux de M. Sémichon sur la trève de Dieu et les réformes au temps de Louis XVI. L'*Histoire des assemblées provinciales sous Louis XVI* par M. le comte de Luçay. Le *Département des affaires étrangères pendant la Révolution*, de M. Masson Les *Origines de la France contemporaine* par M. Taine dont le second volume a produit, lors de son apparition, il y a quelques jours, une si profonde sensation en faisant, pièces en mains, complète justice de la légende révolutionnaire.

Cet auteur, qui n'a pu écrire ce livre que sous l'empire de la plus profonde conviction, avait déjà éclairé l'histoire de la Révotion en traduisant de l'anglais, il y a quelques années, *Un séjour en France de* 1792 *à* 1795.

M. Dauban a publié aussi de précieux documents sur l'histoire de la Révolution.

Il convient ici de faire une place d'honneur à la belle étude de M. Camille Rousset sur *les Volontaires de* 1791 *à* 1794, qui aurait dû mettre fin une bonne fois à de grandes phrases invariablement reproduites dans la plupart de nos histoires populaires, et qui sont de nature à égarer les esprits relativement aux conditions essentielles d'une bonne organisation militaire.

Je ne résiste pas au désir de citer à ce propos un passage de l'article de la *Revue des deux mondes* dans lequel M. Saint-René-Taillandier rendait compte, récemment, d'un nouvel ouvrage de M. Rousset, l'*Histoire de la guerre de Crimée :*

« J'ai entendu dire que M. Rousset, armé comme il l'était de documents irrécusables, aurait dû nous donner une peinture bien autrement vive du mal fait aux armées de la révolution par le système des volontaires.

« Il était trop mesuré, disait-on, il épargnait trop la vieille légende révolutionnaire et surtout les écrivains qui trompent la France depuis quatre-vingts ans avec cette rhétorique déclamatoire..... Il a fait mieux ; il a rédigé un rapport, et je ne sais rien de plus accablant que ce rapport pour la routine déclamatoire qui s'obstine à glorifier l'anarchie. »

L'*Histoire de Louis XVII* par M. de Beauchêne avait paru il y a plus de dix ans, mais, depuis, cet auteur nous a donné celle de Madame Elisabeth.

A la même époque ont paru les Mémoires de MMmes de Montagu, de Béarn, de Lafayette et les histoires de Marie-Antoinette, du comte de la Rocheterie et de M. James de Chambrier.

Parmi les écrits récents relatifs à la Révolution, on peut encore citer la *Révolution de Thermidor* par M. d'Héricault ; *Fouquier-Tinville et le tribunal révolutionnaire* par M. Domenger. *Paris capitale pendant la révolution* par M. Thureau-Dangin. Puis, concernant des temps plus rapprochés de nous, la *Terreur blanche* par M. Daudet qui réduit très impartialement à sa juste valeur un grand mot mis en évidence dans beaucoup de nos histoires contemporaines.

Enfin, je ne puis passer sous silence les belles études de M. Maxime du Camp sur nos troubles civils d'hier, ceux de 1848, ceux de 1871.

Mais, en traçant ce tableau très incomplet des sources récemment ouvertes à ceux qui voudront refondre nos traités élémentaires d'histoire, j'ai empiété peut-être sur le terrain réservé aux rapporteurs de notre première section.

Je veux en revenir aux historiens qui ont spécialement écrit

pour les lecteurs de la classe populaire et j'ai la satisfaction d'avoir à constater de louables efforts, de vrais succès.

Notre histoire, par M. Hubault, est un excellent résumé, présentant ce qu'il y a de plus saillant dans nos Annales nationales, faisant bien saisir le caractère de chaque époque ; un livre très bon à substituer à la plupart des ouvrages classiques précédemment en vogue.

Notre histoire en cent pages est un abrégé du même ouvrage. M. Hubault a encore publié une *Histoire contemporaine*, digne complément des deux précédentes.

L'*Histoire populaire de la révolution* de M. Rastoul qui me semble écrite un peu précipitamment, sera un bon livre quand l'auteur lui aura fait subir quelques retouches.

J'en dirai autant de l'*Histoire de la restauration* de M. de Lépinois, un peu trop concise et un peu trop sérieuse pour que la lecture en offre de l'attrait au lecteur des classes populaires.

Les éditeurs, MM. Mame, Lefort, Hachette, Mégard poursuivent la publication de leurs biographies historiques, princes, guerriers, hommes d'état, magistrats, savants, artistes, artisans célèbres, et des histoires d'époques particulières ou de nations étrangères. Ces collections sont très nombreuses déjà et offrent un grand choix de lectures variées. Ces livres ont l'avantage d'être d'un prix peu élevé.

Au point de vue de la composition, leur mérite est très variable ; beaucoup sont à recommander, pas tous. Trop souvent ces résumés d'histoire sont des compilations faites à la hâte et qui présentent une agglomération assez indigeste de noms d'hommes et de lieux, et de récits de combats fatigants pour le lecteur, surtout pour le lecteur peu instruit, et qui ne peuvent lui laisser une salutaire impression, ni former son jugement. Les mœurs, les institutions, les caractères sont bien plus importants à mettre en relief que des événements dont les détails, dans d'aussi minces volumes, ne peuvent être présentés d'une manière attachante.

En dehors de ces collections, d'intéressantes biographies ont été publiées, telles que celles de *Jean de Vienne*, amiral de France, par M. le Mis de Loray ; de *Montcalm*, par M. de Bonnechose, du *Dauphin fils de Louis XIV*, par le prince Emmanuel de Broglie, du *duc de Penthièvre*, par M. Honoré Bonhomme, de *Marie Leckzinska*, de *Marie Antoinette et de sa mère*, par madame la comtesse d'Armaillé ; d'*Un homme d'autrefois*, par le marquis Costa de Beauregard, du *général de Lamoricière*, par M. Keller ; les limites de ce travail me permettent seulement d'en indiquer quelques-unes.

Les événements de 1870 et 1871 ont fourni matière à un très grand nombre de publications parmi lesquelles il y en a de très recommandables. A côté des Histoires générales comme celles de MM. Dussieux et de Mazade, il y a une foule de récits particuliers, journaux du siège de Paris, souvenirs d'officiers et de soldats, d'aumôniers des régiments et des ambulances, d'hommes de toutes conditions mêlés aux événements de la guerre étrangère et de la guerre civile. Il m'est impossible de les énumérer. Beaucoup reflètent de nobles sentiments, contiennent de salutaires leçons, et l'on aura raison, quelque navrants que soient ces souvenirs, de s'y arrêter longtemps encore.

J'ai réservé pour la fin de ce paragraphe, consacré aux ouvrages historiques, la mention d'une entreprise importante, celle dont s'est chargée la Société qui vient d'organiser le Congrès auquel nous assistons, la *Société bibliographique*. Combler les lacunes, réagir contre les préjugés, contre les injustices, porter la lumière sur les points obscurs, fournir, sous un format économique, une série complète d'écrits répondant aux besoins actuels des intelligences, tel est le but vers lequel elle tend, auquel elle n'est pas éloignée d'atteindre. J'ai déjà cité, parmi les ouvrages relatifs à la religion, plusieurs de ses publications; il me suffira de mentionner ici les plus marquantes d'entre celles qu'elle a consacrées aux questions historiques. Leurs titres en indiquent assez la nature et la portée.

Bibliothèque à vingt-cinq centimes :

Histoire de France, par M. Demolins, six volumes en cours de publication;

Histoire de la révolution, par M. de Saint-Albin, trois volumes;

Histoire des paysans, par M. de Loray, un volume;

Histoire d'une commune, par M. Louis Gossin, un volume;

Histoire des corporations ouvrières, par M. Léon Gautier;

Jeanne d'Arc, par M. Marius Sepet;

L'instruction primaire avant la révolution, par M. l'abbé Allain;

La Saint Barthélemy, par M. Gandy;

La révolution jugée par les révolutionnaires, par M. Xavier Roux.

Cette collection est complétée par une autre, à vingt centimes l'exemplaire, dont chaque volume contient le récit de l'une des journées ou la biographie de l'un des acteurs de la révolution.

Ainsi, messieurs, après avoir rappelé que, dans la période décennale antérieure à celle étudiée ici, les bons ouvrages his-

toriques, destinés au peuple, faisaient presqu'entièrement défaut, j'ai la satisfaction de pouvoir constater que, dans la période actuelle, cet état de choses s'est très favorablement modifié.

De ce côté surtout doivent se porter les énergiques efforts des écrivains décidés à s'opposer à la perversion de l'esprit public sous l'influence d'une foule d'idées erronées, trop facilement acceptées pendant longtemps.

Ils ont bien commencé, qu'ils persévèrent. Mais un péril est à éviter. Dans la chaleur de la lutte on est souvent entraîné à imiter les procédés de ses adversaires : ils sont excessifs dans un sens, on est porté à se montrer excessif dans le sens opposé ; ils ont été injustes pour une époque, pour un homme, on devient panégyriste outré de celui dont on soutient la cause. Il faut savoir résister à ce penchant pour acquérir une autorité incontestée. C'est en dominant tout entraînement, même généreux, ressemblant à de la passion, que la jeune école, aux premiers succès de laquelle vous applaudissez certainement, pourra devenir une puissance.

J'ai dû, messieurs, tout en m'efforçant d'être concis, donner un certain développement aux deux premières sections de ce rapport consacrées aux études religieuses et historiques, à cause de leur importance prépondérante. Mais je m'aperçois qu'ayant encore un vaste champ à parcourir j'ai pourtant dépassé déjà les limites assignées à chacun des rapporteurs de ce Congrès, je me vois donc contraint à m'en tenir, pour le reste, à une très rapide esquisse.

Je caractériserai de mon mieux, en quelques mots, les progrès accomplis depuis dix ans, dans chacun des genres de littérature populaire que je dois encore examiner avec vous, m'abstenant de toute citation.

Pour les ouvrages que vous avez intérêt à connaître, vous qui voulez mettre à la disposition du peuple des livres vraiment utiles et ne portant surtout aucune atteinte ni à la foi du catholique ni aux bonnes mœurs, permettez-moi simplement de vous rappeler que vous pourrez en trouver les titres, même l'analyse, dans les catalogues raisonnés ou dans le catalogue sommaire qu'en a dressé la *Société des publications populaires*.

Ces explications fournies, j'en viens à la troisième section.

III. GÉOGRAPHIE ET VOYAGES.

Vous le savez, messieurs, à tort ou à raison, on a taxé les Français d'insouciance à l'égard des études géographiques. Si nous n'avons pas encore réformé tous nos défauts, nous avons certainement tenu compte de cette critique, et de sérieux efforts ont été faits sur un terrain où tous les partis peuvent se donner la main. On a publié, récemment, de nombreux traités de géographie répondant aux besoins des différents degrés de l'enseignement.

Les éditeurs Delagrave, Hachette et d'autres encore, ont rivalisé de zèle ; MM. Levasseur, Cortambert, Lavallée ont écrit de bons livres élémentaires dont la partie historique doit cependant, çà et là, être l'objet de quelques réserves ; des atlas, des cartes murales d'un prix relativement peu élevé garnissent maintenant les tables ou les murs de nos écoles.

En même temps les relations des explorateurs qui, depuis quelques années, ont scruté si hardiment les profondeurs du continent africain et visité les autres parties du monde, ont été abrégées et mises à la portée des bibliothèques populaires. Les collections éditées par MM. Hachette et Plon sont spécialement remarquables par le bon choix des voyages et par l'exécution soignée des volumes qui les composent.

Les récits, un peu fantastiques mais contenant toujours un fond de vérité et des éléments d'instruction, dûs à la plume de M. Jules Verne, charment les lecteurs de toutes les classes.

Ainsi, dans cette catégorie d'ouvrages, le progrès est sensible, et les voyages sont l'un des éléments les meilleurs des bibliothèques populaires.

IV. LITTÉRATURE.

Je n'ai pas à parler de notre littérature classique, de nos poètes ; les âges passés ont ici presque tout fait. Cependant, les années récentes qui ont vu paraître *La fille de Roland*, *Pernette*, *Les chants du soldat*, *La Maison*, et quelques autres œuvres pleines du vrai feu sacré, n'ont pas été des années sans éclat.

Mais le genre dans lequel se manifeste le plus prodigieusement la fécondité des écrivains contemporains, c'est le roman ; et, reconnaissons-le aussi, c'est de ce côté que se porte avec le plus d'ardeur le lecteur de la classe populaire.

Quel homme sensé n'éprouve une profonde tristesse quand il voit sur les marchés de nos petites villes, des mères de famille, des jeunes filles, après avoir tiré quelques francs de la vente de leurs denrées, entrer, avant de regagner le hameau, chez l'épicier-libraire, et s'y pourvoir d'une de ces feuilles dont le titre provoquant leur promet des émotions aussi vives que malsaines.

Je lisais dernièrement dans un des grands journaux de Paris, sous la signature d'un écrivain dont les articles ont en général un caractère assez marqué de frivolité, les réflexions suivantes qui doivent être l'expression d'une conviction bien profonde :

« Il y a des gens qui prétendent que l'essentiel est d'habituer le peuple à lire, n'importe ce qu'il lit. Je ne suis pas de cet avis : mieux vaut ne rien lire que de lire de mauvais livres.

« Certes, il y a des romans admirables, excellents ; des chefs-d'œuvre qui, sous une apparence frivole, ont un sens très sérieux, mais la lecture exclusive du roman est une mauvaise chose pour les gens instruits, et à plus forte raison pour les ignorants. Elle fausse le jugement, emplit l'imagination de chimères, sème souvent dans le cœur de dangereux sentiments, éloigne du sens réel de la vie, altère la netteté de la perception. »

Oui, la lecture des romans est ordinairement périlleuse et je n'ai pas besoin de vous dire à quel point pullulent aujourd'hui les romans infâmes. Il fallait bien offrir des aliments plus sains à ces esprits pour qui les récits imaginaires ont tant d'attrait. Ils sont nombreux dans les rangs du peuple, parce que ce genre de lecture exige peu de préparation, peu d'attention, tout en procurant un très réel plaisir.

Aussi, il y a longtemps que des écrivains recommandables s'appliquent à composer des romans honnêtes. On en compte des centaines, très dissemblables au point de vue du mérite littéraire, mais dont la lecture est inoffensive et peut même provoquer chez le lecteur d'utiles réflexions, réveiller de bons sentiments.

La verve des romanciers qui portent ce titre avec honneur, ne s'est pas ralentie depuis dix ans ; les uns siègent à l'Académie ; on en rencontre d'autres dans les rangs des modestes institutrices ; il y a des chefs-d'œuvre, il y a des compositions qui sentent encore l'inexpérience ou la précipitation. Je ne citerai aucun nom d'auteur, aucun nom d'éditeur, parce qu'ici surtout la liste complète serait d'une longueur démesurée et que les omissions pourraient contrister certaines bonnes volontés encore éloignées du succès.

Je me permettrai seulement de vous rappeler, pour nous en

réjouir ensemble, l'heureuse évolution, disons le mot, conversion à laquelle nous devons d'avoir vu dernièrement l'un des romanciers les plus féconds de ce temps, des plus aimés du public, mettre sa plume, jadis un peu légère, au service de la vérité, de la justice, de la religion.

Disons, en finissant, aux éditeurs qui publient habituellement les œuvres d'imagination destinées aux lecteurs chrétiens, mettez la qualité avant le nombre. Mieux vaut pour vous, comme pour le public, un roman digne d'obtenir dix éditions que dix romans dont pas une édition ne s'écoulera complètement.

V. — SCIENCES ET ARTS.

Il me reste à vous parler, messieurs, dans une dernière section, des ouvrages qui se rapportent à l'économie sociale, à la législation, aux sciences, aux procédés agricoles et industriels ; je puis seulement, cela est évident, toucher aux principaux points d'un sujet encore si vaste.

Toute une école a cru, et croit encore qu'on peut prévenir les égarements de la multitude, si dangereux pour l'ordre social, par un enseignement largement répandu de l'économie sociale ou de l'économie politique, et on a multiplié, depuis vingt ans, les ouvrages relatifs à ces sciences. Malheureusement, l'esprit chrétien en est presque toujours absent, et, dès lors, ils risquent presqu'à coup sûr de manquer leur but.

En effet, les vérités économiques sont d'un autre ordre que les vérités mathématiques ; tout le monde accordera qu'un et un font deux ; mais pour confesser que la propriété est sacrée, que l'inégalité des conditions est inévitable, il faut, quand on n'est pas propriétaire ou lorsqu'on est relégué aux derniers rangs de la société, il faut adhérer du fond du cœur aux décrets du souverain législateur, il faut user de sa conscience et réfréner ses passions mauvaises, la paresse, la sensualité, l'envie; il faut être un homme religieux, il faut placer le catéchisme catholique avant le manuel d'économie politique. Quelques écrivains l'ont compris, et nous disposons heureusement d'un certain nombre d'ouvrages populaires, tels, par exemple, que les *Mémoires d'Antoine* de M. Rondelet, *l'Ouvrier économiste* de M. d'Armailhac, les œuvres de M. le Play, où la démonstration des vérités de l'ordre social se lie à celle des vérités de l'ordre divin.

Pour la législation, les livres élémentaires de MM. Bonne, Delacourtie, Cadet, peuvent guider utilement ceux qui n'ont pas le loisir de pénétrer bien avant dans l'étude des lois.

Nous avons, pour la classe populaire, d'excellents travaux sur l'hygiène dûs aux docteurs Descieux, Fonssagrive, Riant.

Quant à l'industrie et à l'agriculture, les livres populaires abondent. La *Bibliothèque du cultivateur* de M. Louis Gossin, aussi bon chrétien qu'agronome distingué, est à répandre en toute confiance ; la librairie de *la Maison rustique*, les éditeurs Hachette, Rothschild, Gouin et d'autres augmentent chaque jour leurs collections qui contiennent d'utiles ouvrages techniques.

Je m'arrête, messieurs ; et, parvenu à la fin de ce travail, je crois pouvoir affirmer que la France n'est en retard sur aucun des peuples voisins sous le rapport des moyens d'instruction offerts au peuple. Des livres d'histoire inspirés par une saine critique, par un esprit impartial, mis avec art à la portée des lecteurs peu lettrés, voilà ce qui faisait le plus défaut ; vous l'avez vu, de généreux efforts sont tentés aujourd'hui de ce côté.

Que nous faut-il pour que les conditions favorables où notre pays semble placé se développent de plus en plus et produisent des résultats solides et durables ?

Il faut que les pouvoirs de qui dépendent les écoles et les bibliothèques des communes comprennent qu'en proscrivant l'enseignement chrétien, ils ruineraient la civilisation par sa base. Il faut que les hommes animés d'un zèle pieux considèrent les œuvres de charité morale et intellectuelle comme les plus urgentes à l'heure actuelle ; qu'ils s'emploient activement à encourager les écrivains sainement inspirés, à répandre leurs livres ; il faut, avec la grâce de Dieu, que leur bonne volonté ne soit pas brisée par la force des événements et qu'ils conservent la plus précieuse des libertés, la liberté de faire le bien.

NOTE. — On ne peut pas ne pas mentionner au moins les almanachs agricoles, si largement répandus dans les campagnes.

Parmi ceux qui ont été présentés au Congrès l'un des plus appréciés a été l'*Almanach du colon limousin*, par le Dr A. Le Play, agriculteur à Ligoure (Haute-Vienne. Il serait fort à désirer que l'exemple donné par M. A. Le Play, dans cette propagande du bien, fût suivi ailleurs. Il faudrait que dans chaque région naturelle quelque propriétaire agriculteur se dévouât ainsi à combattre l'ignorance et la routine dans les travaux agricoles, en même temps que l'erreur ou l'oubli dans les principes sociaux.

LA LITTÉRATURE POPULAIRE

EN ANGLETERRE

par M. G. Masson.

En rendant un compte sommaire de la situation actuelle du journalisme anglais, j'ai déjà donné à entendre que les différentes sectes religieuses avaient profité et profitaient encore du développement extraordinaire de la presse périodique pour répandre leurs opinions et se faire un public. Mais ce n'est pas là assez : la gazette quotidienne ou hebdomadaire, le *Magazine* qui paraît tous les mois, la revue trimestrielle ont une tâche à remplir et ils la remplissent à merveille ; il faut en outre songer à fonder et à soutenir les bibliothèques populaires, il faut mettre entre les mains des classes les plus humbles des livres et non pas seulement des comptes-rendus critiques ; de bons et beaux volumes et non pas des périodiques dont le défaut est toujours d'être essentiellement éphémères, quel que soit d'ailleurs leur mérite. N'oublions pas, en outre, qu'un article, une série d'articles ne saurait jamais aspirer à traiter tel ou tel sujet d'une manière systématique et complète ; le scepticisme moderne encombre le marché de publications sur l'histoire, l'astronomie, la géologie, etc. Il est urgent d'opposer livres à livres, et de montrer à nos adversaires que nous venons leur disputer pied à pied le terrain de la science, de la littérature et des beaux-arts. Voilà ce qui se fait avec le plus grand succès, et je n'en veux pour preuve que les rapports annuels de deux sociétés religieuses, fondées en Angleterre depuis longues années, et dont je dirai quelques mots ici.

Je préviendrai d'abord mes lecteurs que les sociétés dont je vais les entretenir sont protestantes, et que la controverse occupe une part assez importante dans leurs publications ; mais elles s'attaquent de préférence à l'incrédulité sous toutes ses formes, et elles font au rationalisme une guerre assidue.

Fondée en 1799, la *Religious Tract Society* a donc soixante-dix-huit ans d'existence ; elle s'appuie sur la sympathie non seulement de l'Anglicanisme, mais de la dissidence, et par une mesure assez récente le comité directeur se compose par moitié de membres de l'Église établie et de non conformistes. L'intention des fondateurs était de publier et de distribuer uniquement des traités religieux de six ou huit pages tout au plus ; mais ils se virent bientôt obligés d'élargir le cercle de leurs opérations,

et aujourd'hui ils éditent livres, pamphlets, versions des Saintes-Écritures, ouvrages à gravures, atlas, *tracts*, affiches, almanachs, etc... Il n'y a pas une seule spécialité qui ne soit représentée dans le catalogue que j'ai sous les yeux, et dont voici le rélevé :

Nombre d'exemplaires mis en circulation chaque année,	62,000,000
Nombre d'exemplaires mis en circulation depuis 1799,	1,770,000,000
Publications nouvelles pendant l'année finissant le 31 mars 1877,	456
Ouvrages imprimés et mis en vente depuis 1799,	13,932

Je n'hésite pas à dire que le rapport de la *Religious Tract Society* pour l'année 1877 est un des volumes les plus instructifs et les plus intéressants qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps ; je voudrais pouvoir en reproduire ici au moins les principales conclusions, mais le loisir me manque, et je ne saurais qu'y renvoyer ceux qui voudraient savoir ce que peut réaliser en Angleterre l'esprit d'initiative, quand il s'agit d'arrêter les progrès de l'incrédulité et du matérialisme scientifique.

On sait que M. Charles Knight tenta vainement, il y a près de cinquante ans, par l'établissement du *Penny Magazine*, de fonder la littérature populaire ; au bout de quelques années, il se vit obligé d'abandonner une publication qui ne faisait pas ses frais, et, dans une espèce d'oraison funèbre, il prit congé de ses lecteurs, regrettant, dit-il, que des centaines de rames de papier noirci d'encre fussent mises chaque semaine en circulation sous le prétexte d'instruire le prolétariat, tandis que le *Penny Magazine* mourait, faute d'abonnés. Le comité de la Société des Traités religieux prit immédiatement la résolution d'occuper le terrain ainsi abandonné par M. Charles Knight, et deux journaux illustrés furent annoncés, contenant à très bon marché de quoi instruire et amuser le public. Le *Leisure hour*, commencé en 1852, se continue aujourd'hui avec un succès de plus en plus prononcé, et peut être considéré comme le journal des classes ouvrières ; histoire, problèmes scientifiques, articles de biographie, notices de voyage, tout s'y trouve ; c'est notre *Magasin pittoresque* avec une tendance religieuse nettement accentuée. Le *Sunday at Home* est essentiellement le journal du dimanche ; les études bibliques y occupent une place importante, les biographies religieuses aident à remplir chaque livraison, et de jolies gravures sur bois contribuent au succès de l'entreprise. La *Tract Society* est un véritable magasin de librairie, sur une échelle gigantesque : on peut s'y fournir de toutes sortes d'ouvrages, et la liste de ses publications comprend des brochures ou des *tracts* en

chinois, en arabe, en persan et en turc. Du reste, il n'y a rien d'étonnant dans une telle activité quand on juge que, d'après le dernier rapport annuel, la *Religious Tract Society* a un budget de 152,529 livres sterling, sept schellings et neuf pence (plus de 2,000,000 de francs!).

Le magnifique bâtiment dans lequel sont installés les bureaux de la Société des Traités religieux est situé à Paternoster-Row, la rue classique des libraires et des éditeurs, ou plutôt ruelle obscure et sale où le gaz brûle presque constamment, même en plein midi. Traversez, vous verrez s'ouvrir devant vous, presque vis-à-vis, un petit passage conduisant par un perron à la boutique et aux salons de M. Partridge qui se charge spécialement des ouvrages de tempérance. La question de l'ivrognerie occupe beaucoup l'attention publique en Angleterre, et une croisade énergique a été organisée, non-seulement contre l'abus mais même contre l'usage de la bière, du vin et des boissons alcooliques. De là toute une littérature spéciale : — traités, journaux, placards, almanachs, petits feuillets de papier à mettre sous enveloppe, livres de tous les formats et de tous les prix. Le *British Workman* et le *Band of Hope* sont les deux périodiques en titre des sociétés de tempérance; quatre pages grand in-folio tous les mois, illustrées de gravures sur bois; la première page est ordinairement absorbée par une gravure due aux premiers artistes en ce genre, et qui coûte souvent à elle seule 40 livres sterling (1000 fr.); c'est du moins ce que m'a dit l'éditeur. Les salons de M. Partridge regorgent toujours de visiteurs; on trouve sur les tables des assortiments complets de publications à bon marché, et les principales sociétés religieuses y sont représentées. Livres pour les garçons, pour les filles, pour les domestiques, pour les ouvriers, pour les soldats et les matelots; affiches illustrées, historiettes destinées à la *nursery;* ouvrages à l'usage des écoles, *tracts* contre l'intempérance et le tabac, hymnes et chants religieux ; — rien n'y manque. Le *British Workman* traduit en onze langues, les *Wall-papers* (papiers des murs, affiches) traduits en quinze, imprimés par millions d'exemplaires et distribués sur toute l'étendue du globe, répandent d'excellents conseils, racontent des traits de courage, de piété et d'industrie, et servent à contrebalancer la pernicieuse influence des publications malsaines qui, en Angleterre comme ailleurs, trouvent aussi un écoulement trop rapide.

Il est difficile, on le comprendra facilement, d'obtenir un relevé statistique de la littérature dangereuse; ce sont de ces choses qui se tiennent à l'ombre, et les seules personnes qui pussent vous donner des renseignements précis sont les libraires

eux-mêmes, gens intéressés à faire le moins de bruit possible. Il y a quelques années le commerce des publications anti-religieuses et obscènes n'était que très imparfaitement surveillé; dans certaines rues de Londres, les gravures et les photographies s'étalaient aux vitrines des magasins mal famés, et tout ce qu'il y a de révoltant en littérature se vendait publiquement sans la moindre difficulté. Lord Campbell, élevé à la dignité de chancelier d'Angleterre, mit fin à cet état de choses; il réussit à faire passer une loi, connue aujourd'hui sous le nom de *Lord Campbell's act*, et qui facilite singulièrement les procès intentés aux éditeurs, colporteurs et distributeurs de livres ou gravures contraires aux mœurs. Une société pour la suppression du vice, fondée vers cette époque, a résolu de réclamer l'application sévère d'une loi aussi opportune, et maintenant on ne court pas le risque de voir des ordures littéraires solliciter l'attention sur la voie publique. Le premier *policeman* venu, muni des instructions nécessaires, peut entrer chez un éditeur ou libraire suspect, le sommer de lui exhiber tel ou tel ouvrage, et le magistrat amplement informé ordonne la destruction de l'édition entière. Je suis bien loin de dire que le mal a été coupé dans sa racine; par exemple il se publie encore à Londres des journaux à sensation, illustrés de gravures mal faites et imprimés sur du papier détestable, qui racontent les hauts faits des voleurs de grand chemin, et décrivent en un langage exagéré les exploits des héros de la cour d'assises; les biographies de *Jack Sheppard* et de *Claude Duval* se vendent toujours; mais ce sont là des publications qui échappent aux termes du *Lord Campbell's act*, parce qu'elles ne constituent pas, strictement parlant, le cas d'outrage aux mœurs. Du reste, si l'on veut se former une idée de ce qu'est aujourd'hui la littérature dangereuse, on ne saurait mieux faire que lire le *City Mission Magazine*, périodique mensuel à très bon marché, et qui relate souvent d'une manière singulièrement frappante les travaux de la mission intérieure de Londres parmi les maisons d'arrêt, les prisons, les cabarets et les autres rendez-vous des vagabonds dont la grande capitale de l'Angleterre regorge.

Je parlais un peu plus haut de la *Religious Tract Society;* le catholicisme, de son côté, lutte d'activité et de zèle avec les diverses sectes religieuses; les non-conformistes, les Baptistes, les Wesleyens, les unitaires ont leur littérature à bon marché; avec une énergie qui ne se dément jamais, ils écrivent, impriment, publient; les unions ouvrières ont leur journal et leurs traités; les disciples de Swedenborg eux-mêmes sont représentés dans ce mouvement intellectuel, et il n'y a guère

d'éditeur qui, en dehors de ses ouvrages de fonds, ne puisse vous montrer un assortiment de petites brochures élégamment cartonnées et embellies d'attrayantes images.

Mais pour terminer par quelque chose de vraiment monumental, arrêtons-nous un instant dans Great Queen Street, Lincoln's Inn fields, et inspectons les magasins de la *Society for promoting Christian knowledge*. C'est un coup-d'œil qu'on ne saurait oublier. Il y a plus de quarante ans, Lord Brougham et quelques autres hommes distingués, essayèrent de fonder sous le titre de *Useful knowledge Society* une association dont le but serait la propagation des connaissances utiles, indépendamment de toute idée religieuse distincte; des comités furent organisés dans les principales villes de l'Angleterre et de l'Irlande, et on se mit à l'œuvre d'abord avec assez d'énergie; mais au bout de dix ans l'affaire tomba, et la *Christian knowledge Society* à laquelle ces messieurs voulaient faire une active concurrence survit encore; il y a plus, elle ne donne aucun signe de décrépitude ni de fatigue. Le dernier rapport des travaux de la Société est le 179e. Plus d'un siècle et demi d'existence! et quelles ressources financières! Quand on a plusieurs millions à sa disposition on peut bâtir des églises et des écoles, fonder des bourses, pensionner des ecclésiastiques et des maîtres, publier et imprimer. La *Christian knowledge Society,* fondée à une époque où la dissidence n'était pas tolérée en Angleterre, représente exclusivement l'Église établie; au point de vue littéraire elle se compose de quatre comités, savoir 1° comité des traités (bibles, histoire ecclésiastique, commentaires sur les Écritures, traités religieux); 2° comité de littérature générale (histoire, archéologie, sciences physiques et mathématiques, biographie, etc.); 3° comité de publications apologétiques (réfutations du scepticisme, du matérialisme, etc.); 4° comité de traductions en langues étrangères (ici se placent les publications destinées aux colonies anglaises, et traduites dans les divers dialectes des Indes).

Je n'en dirai pas davantage; les quelques faits groupés dans ce rapport serviront, j'espère, à prouver surabondamment que l'Angleterre comprend à merveille le pouvoir de la presse, et qu'elle en fait le meilleur usage possible; sous ce rapport comme sous bien d'autres, elle donne un exemple qu'il serait bon d'imiter, et elle a résolu le problème de l'étroite alliance entre une liberté complète et le respect le plus délicat des convenances, de la religion et de la morale.

LES LIVRES ET LES JOURNAUX POPULAIRES

EN ALLEMAGNE

par M. C. Reichenbach.

La grande masse du peuple allemand n'était point assez travaillée avant 1830, soit par les partis politiques et sociaux, soit par le malaise et les tendances d'instabilité, pour chercher avidement la solution des problèmes du temps dans une littérature faite par des novateurs, ou pour s'envoler dans le pays des rêves découvert par des esprits chagrins, des philosophes ou des poètes anti-chrétiens.

La Confédération germanique procura incontestablement à l'Allemagne quelques dizaines d'années de paix et de tranquillité. Cependant, la vérité nous oblige d'ajouter qu'une censure sévère, parfois même un peu partiale ou arbitraire, ne laissa pas de contribuer beaucoup aussi à un tel résultat.

Organisé selon les intérêts, préservé de ces agitations que la « civilisation » fit plus tard pénétrer dans toutes les vallées et dans toutes les montagnes, le peuple chrétien et laborieux se contentait de son paroissien, de la légende des Saints et de la Sainte Écriture. Un génie immortel, le grand écrivain P. Goffiné, capucin, avait su si bien trouver les accents du peuple, si bien mettre les vérités de l'Évangile, les beautés de la liturgie catholique, à la portée de tout le monde, que son « Explication des évangiles et des épîtres de chaque dimanche et jour férié » se répandit partout où l'on savait lire.

Le « Goffiné » pour les besoins religieux et moraux, un almanach populaire avec une chronique de l'année écoulée, peut-être encore un livre de lecture acheté pour l'école primaire, « l'ami de l'école » : voilà ce qui suffisait à la famille allemande de cette époque. On ne trouvait du reste le temps de lire que dans les longues veillées de l'hiver. Et encore ! Jamais la tradition ne fut plus vivante, plus respectée dans ses représentants, les vieillards, mieux entretenue qu'en ces jours où les aïeux de la famille instruisaient les jeunes générations.

On avait tant à raconter des grandes guerres, de Napoléon,

du saint empire, des bons vieux temps! Le grand-père, la grand'mère, la vieille tante, assis au même foyer de la famille souche savaient dire ces choses mieux que tous les livres. Ne les avaient-ils pas vues? n'avaient-ils pas vécu au milieu d'événements si extraordinaires?

Les feuilles officielles des petits et des moyens États allemands, du cercle, des communes urbaines, portaient chaque jour à la connaissance des intéressés les nouvelles officielles. Des suppléments ou « feuilles d'intelligence, » joints une ou deux fois par semaine à la feuille quotidienne, offraient, en outre, aux dames et aux jeunes filles de quoi s'attendrir ou de quoi s'égayer.

La poésie se transmettait plutôt de vive voix par le maître d'école, par la jeunesse mûre, dans des fêtes populaires ou dans les fêtes des corporations ouvrières. Quiconque avait des goûts littéraires plus développés trouvait près du curé et de l'instituteur le moyen de les satisfaire. En tout cas, l'organisation sociale du temps permettait le contrôle de ce qui se lisait dans le peuple, et on peut assurer qu'il en était ainsi dans les villages et les campagnes de l'Allemagne entière.

Les villes avaient, pour les classes aisées de la bourgeoisie et pour les lettrés, des muséums ou salons de lecture auxquels étaient annexées des bibliothèques, où l'on empruntait au besoin des livres pour les membres de la famille.

Ce fut la soi-disant jeune Allemagne, qui la première travailla le peuple par des pamphlets, des journaux, des brochures, des poésies politiques, attaquant « l'ancien régime, » le « régime féodal, » la dîme, etc.

Les villes, les grandes agglomérations, les pays du Rhin, les frontières de la France, de la Suisse, de la Belgique furent surtout en proie à cette propagande radicale. C'est là, et avec ces moyens, c'est quelque peu aussi dans les sociétés secrètes, dans la jeunesse universitaire, que se prépara la révolution de 1848. Cette révolution et les guerres qui s'en suivirent, eurent pour effet, en enhardissant le parti du mouvement, d'imposer de nouveaux besoins intellectuels aux masses troublées jusqu'au fond. Les chemins de fer et les autres moyens de communication, joints à l'abolition de toute censure, permirent de jeter le poison à pleines mains dans le peuple.

Jamais pays n'eut plus de poètes, de romanciers, de nouvellistes que l'Allemagne, de 1840 à 1860. Si la littérature qui fleurit après les guerres contre Napoléon Ier, était rêveuse, aspirait même vers un christianisme poétique, la littérature de tout genre que produisit la jeune Allemagne, fut franchement athée et animée du même souffle que la révolution française. Le peuple

en subit l'influence ; à partir de 1850, il fut prêt à voir s'accomplir des nouveautés politiques et sociales.

Le paroissien, le « Göffiné, » le paisible almanach, la poésie populaire naïve ou bouffonne, les bons romans et les contes de Christophe Schmidt, de Jérémie Gotthelf ne suffirent plus. La politique, le parlementarisme étaient descendus dans tous les rangs ; la feuille, l'almanach, la poésie, le roman devaient être appropriés aux exigences des masses. Elles aussi se divisèrent en camps politiques — rouges et noirs, comme on dit naïvement dans le peuple. — Il y avait autrefois les confessions religieuses, il y eut alors les divisions politiques et sociales : les progressistes, les réactionnaires. Les uns et les autres eurent leurs goûts et leurs préférences, leurs apôtres et leurs propagateurs, enfin, leurs écrivains qui s'adressèrent à toutes les classes. Les chemins de fer, un service postal très bien organisé, portèrent partout les brochures, les livres à nouvelles tendances. Les feuilles, qu'on avait invariablement intitulées « amusantes, » les « feuilles d'intelligence, » prêchèrent désormais sur un autre ton.

A partir de 1860, furent fondées des bibliothèques populaires, avec des succursales dans les maisons d'école et chez les instituteurs. C'est aussi l'époque où ceux-ci s'affranchirent du prêtre, conformément à la mode de l'ère qui s'inaugurait. Des libraires spéculateurs, qui avaient bien saisi le goût du temps, jetèrent dans les masses les Schiller, les Göethe, jusqu'au Shakespeare traduit. Poètes et prosateurs devinrent tout à coup classiques, dignes de figurer dans « les bibliothèques populaires allemandes » éditées par quelques maisons de Berlin, de Leipzig, de Stuttgart. Le monopole de Cotta finit avec la Confédération ; la liberté du commerce fut proclamée ; bientôt les Américains-Allemands nous inondèrent aussi, par les voies d'Hambourg et de Brême, de leurs contrefaçons et de leurs misérables produits littéraires.

Le colportage une fois organisé, la réclame introduite dans les journaux pénétrant partout, de puissants établissements, la plupart juifs, créèrent dans les villes de Hambourg, de Berlin, de Brême, de Francfort, de Leipzig, à Zurich en Suisse, à Vienne en Autriche, de véritables fabriques de romans et de nouvelles à effet. Les guerres, les accidents, les grandes calamités, les grands crimes, les opéras classiques des théâtres, plus tard les jésuites, les prêtres, des personnages historiques mal famés de par le bon vouloir d'une historiographie partiale et superficielle, l'inquisition, enfin tout ce qui pouvait émouvoir les imaginations, attiser les haines populaires, fut exploité. Eugène Sue fut tra-

duit, ainsi que les plus misérables célébrités de l'étranger ; mais bientôt ces célébrités furent surpassées.

Les classiques. mis d'abord entre les mains des collégiens, puis des commis voyageurs, à un bon marché incroyable, pénétrèrent dans tous les villages, grâce à Hempel de Berlin, et à Cotta de Stuttgart, qui lui aussi se vit forcé de se joindre au mouvement par des éditions populaires et par l'institut bibliographique de Hildburghausen.

A peine imprima-t-on des traductions de romans exotiques et de récits de voyages écrits par des Anglais, ou même des travaux de romanciers et de voyageurs allemands : cela finit par être trop sérieux, trop coûteux. Car si déjà les classes supérieures, fatiguées de la lecture des journaux, des revues, des pamphlets politiques, en étaient arrivées au point d'avoir perdu tout goût pour un livre solide, bien fait, instructif, demandant de la réflexion et de l'étude, est-il étonnant que les classes inférieures en fussent à réclamer tout ce qu'il y avait de plus piquant, de plus émouvant, dans les littératures de tous les temps et de tous les pays ?

D'ailleurs, le paysan, l'homme du peuple fut inondé, pendant quinze à vingt ans, de nouvelles lois, de nouveaux décrets, de nouvelles constitutions : il fallait les lire et s'en occuper. La bourse à ménager en faisait un devoir : n'encourait-on pas une amende si on ne s'était pas mis au courant de la dernière législation sur les écoles, sur l'état civil, sur l'armée, sur les poids, mesures et monnaies, sur le commerce, sur les élections, sur les corporations d'arts et métiers? Il ne faut pas oublier que l'Allemagne a dépassé en moins d'un quart de siècle les limites à peine atteintes par la France en plus de cinquante ans. Elle a fait ce pas révolutionnaire avec des moyens, avec une unanimité de sentiments, sous la pression de forces, que la révolution française n'a jamais connues. De telles conditions devaient profondément troubler les masses. Combien n'avaient-elles pas besoin qu'on les instruisît par la lecture, pour qu'une fois jetées hors d'un ancien état social, elles pussent se plier dans le cadre d'une tout autre organisation, s'y mouvoir, s'y trouver à leur aise de suite !

On conçoit facilement que le temps n'était guère favorable aux romans de pure imagination ; aussi la littérature populaire fut-elle complètement pénétrée de tendances politiques et sociales. Depuis qu'on a commencé à bafouer, à dénoncer, à punir et à mettre au pilori d'une soi-disant opinion publique, quiconque ose médire de cette révolution parce qu'il en a souffert — et ce sont les classes populaires et les apôtres de la charité, les prêtres

et les religieux qui en ont souffert le plus — la littérature populaire n'est qu'une tribune de querelles publiques où les partis se jettent à la figure leur haine et leurs récriminations.

Les catholiques allemands et autrichiens-allemands ont organisé, à partir de 1853, des œuvres destinées à contrôler ce mouvement d'offre et de demande, en fait de littérature spécialement populaire. On fonda d'abord, à Bonn, l'Association de Saint-Charles Borromée pour la propagation des bons livres. Un bureau central fut chargé d'entrer en relations avec les libraires, de faire examiner les livres, de créer des bibliothèques régionales et provinciales dont les curés et les maîtres d'école chrétiens de la campagne reçurent la garde ou la surveillance. Les abonnés étaient assurés d'une prime annuelle choisie dans un catalogue spécial. Ils avaient, en outre, gratuitement à leur disposition une liste des livres recommandables, au besoin fournis à bon marché par l'Association même. Cette liste contenait 2 à 3,000 numéros embrassant des ouvrages d'histoire, de théologie, des classiques choisis, des traductions des chefs-d'œuvre étrangers, des collections de nouvelles, de romans, de poésies chrétiennes, etc.

Les congrès des comités catholiques appuyèrent cette œuvre, et celles de Munich, de Salzbourg, de Breslau, de Vienne, qui avaient le même but. Sans plus tarder, on fonda des bibliothèques paroissiales, on en dota les cercles d'ouvriers catholiques, on en établit dans les casinos ou maisons de réunion des comités à Fribourg, à Mayence, à Munich, à Crefeld, à Cologne, à Berlin, à Vienne, à Wurzbourg et en d'autres endroits.

Le Goerresverein s'y est joint depuis 1876. Quelques écrivains distingués, des prêtres et des pédagogues éminents, tels que les Drs Rolfus et Pfister furent chargés par les congrès des comités catholiques de se constituer en commission afin d'élaborer un catalogue de livres et de brochures populaires dont la seconde édition a paru en 1876 chez Herder, à Fribourg en Bade. Déjà, en 1852, K. Bernhardi avait publié un volumineux « Guide à travers les livres populaires de l'Allemagne. » Il fut continué par Suben jusqu'en 1862. D'autres pédagogues, Hopf, Detmer, par exemple; des associations d'instituteurs et d'hommes voués à l'éducation morale, telles que celles de Berlin, de Vienne, de la Suisse allemande et de la Westphalie, ont tenté de semblables entreprises. Ces guides et catalogues furent malheureusement toujours partiaux, exclusifs, dictés par un esprit de préférence et de race, composés en vue de telle ou telle confession religieuse, de telle ou telle opinion politique et sociale.

M. l'abbé Dr Rolfus, si autorisé par ses travaux et son « Dic-

tionnaire pédagogique, » se prononce très fortement contre l'introduction de toute littérature polémique en matière religieuse, politique et sociale, dans les classes populaires et dans la jeune génération. Il est fort à regretter que ses conseils n'aient pas été suivis. Les encouragements et les approbations que le savant prêtre a reçus des hautes autorités religieuses et laïques, nous imposent le devoir de parler plus explicitement de son petit volume de 213 et XVI pages in-12. Les 26 premières pages renferment la liste de ce qui peut être mis entre les mains des enfants jusqu'à dix ans; les pages 29 à 83 sont consacrées à l'énumération et à la critique minutieuse de cent cinquante-quatre livres et collections de contes, de poésie, nouvelles, voyages, propres aux enfants de dix à quatorze ans; enfin les 103 pages suivantes indiquent tout ce qui est à recommander à la jeunesse et à l'âge mûr en fait de lecture agréable et instructive. On y trouve sous 273 numéros tous les noms des bons auteurs allemands, français, anglais, italiens, espagnols, russes, américains. Les bonnes revues y sont signalées et critiquées sans distinction de pays ou de confession religieuse. Ce travail énorme, continué pendant de longues années, était bien nécessaire pour connaître, contrôler, suivre tout ce qu'ont mis en vente des libraires entreprenants. Les « bibliothèques de jeunesse, de famille, d'amusement, de romans classiques » et toutes sortes de productions inondent le public au point de ne plus lui permettre de se retrouver dans ce courant débordant.

Il y a eu cependant en Allemagne des publications populaires dues à des associations d'hommes qui ne méritaient point de tels reproches. « L'Association de Francfort pour la propagande de bonnes brochures » fit beaucoup de bien pendant quelque temps.

Les « Weckstimmen » — « Les voix du réveil » parurent à Vienne aussitôt après le Saint Concile du Vatican. Dès que Herder de Fribourg eut renoncé à la « Sonntags Freude » « La joie du dimanche, » Benziger d'Einsiedeln y substitua l' « Alte und Neue Welt » — « L'ancien et le nouveau monde. » — Ces deux revues populaires illustrées, répandues par dizaines de milliers dans l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse et l'Amérique allemandes, furent bientôt aidées dans leurs louables efforts par une troisième, le « Haüsschatz » — « le trésor de la maison » publiée par Pustet à Ratisbonne. Elle compte, assure-t-on, au moins cent mille lecteurs.

Les journaux catholiques populaires, sont à trois et cinq centimes. Les « Feuilles du dimanche » de Mayence, la « Voix catholique, » organe central de l'ancienne association des catho-

liques à Mayence, la « Feuille noire, » la « Feuille de Sainte Monique, » l' « Ange gardien, » la « Feuille de Saint Boniface, » « de Saint Sevérin, » l' « Ami de l'ouvrier, » la « Question sociale, » et deux cent cinquante autres, paraissent une fois par quinzaine, tous les dimanches, deux, trois, quatre fois par semaine à un excessif bon marché. Le système postal de l'Allemagne se prête très bien à la propagande, puisque c'est la poste qui se charge à bas prix de l'abonnement et de la distribution des imprimés.

La presse catholique des pays de langue allemande ne comptait guère que dix journaux et revues avant la persécution de l'Église : elle en compte aujourd'hui plus de trois cents avec deux millions de lecteurs à peu près.

De même, la presse socialiste, qui n'existait pas avant 1866, possède aujourd'hui une soixantaine de journaux et de revues en langue allemande, paraissant une, deux, trois, quatre, six fois par semaine ou deux fois par quinzaine. Ses abonnés peuvent être évalués à trois cent mille, ses lecteurs à un million et demi.

Les brochures socialistes « les almanachs, les bibliothèques socialistes, » les livrets de poésie populaire ne contiennent en somme que la quintessence des œuvres radicales et révolutionnaires, produites en pays étrangers aussi bien qu'en langue allemande.

Les journaux illustrés, tels que la « Gartenlaube » de Keil à Leipzig, « Neber Land und Meer » de Hallberger à Stuttgart, « Daheim », la « Illustrirte Zeitung » et autres, qui ont 100,000, 200,000 à 500,000 lecteurs, sont matérialistes, évolutionnistes, imbus de toutes les mauvaises tendances du jour.

Il n'en est guère autrement des « bibliothèques populaires » organisées par les soi-disant classes intelligentes. Elles offrent presque uniquement de mauvais romans, des livres qui exaltent l'esprit et les découvertes modernes, mais qui attaquent le christianisme. La majeure partie de la nourriture intellectuelle qu'on sert au peuple allemand n'a d'autre effet, depuis longues années, que d'augmenter les tendances opposées à l'ordre religieux, moral et social, et de l'avilir au point de vue politique.

Les feuilles officielles et communales sont, sous le rapport littéraire, aussi misérables que possible. Elles contiennent des feuilletons, des suppléments, des études littéraires, philosophiques, sociales, politiques, qui bravent tout sentiment de loyauté et d'honnêteté. Des protestations s'élèvent sans cesse dans le parlement, dans la presse des partis opprimés, dans les comités chrétiens des deux confessions, contre cette odieuse tyrannie de l'abonnement forcé à de telles ignominies.

Parmi les almanachs composés pour les catholiques, 12 à 15 jouissent d'une grande notoriété, et sont édités par Herder à Fribourg, par Benziger à Einsiedeln, par Pustet à Ratisbonne, par L. Woerl à Würzbourg. Peut-être s'en écoule-t-il un million par an dans les pays de langue allemande de l'Europe et de l'Amérique. Les socialistes en ont fondé deux, vendus à 60 ou 80,000 exemplaires. Le radicalisme modéré en a un surtout qui fait un mal énorme. C'est le « Messager boîteux » de Schauenbourg à Lahr — « Lahrer Hinkende Bote » — dont le tirage dépasse un demi million. Ces almanachs atteignent le chiffre de 100 à 125, contiennent de 50 à 100 pages in-folio, et coûtent de 25 à 80 centimes.

Les éditions populaires de poésies et les recueils de chansons populaires de tout genre, répandus dans toute l'Allemagne, vendus surtout dans les foires, s'élèvent aussi à un nombre considérable.

Il n'est guère fait usage des tracts en Allemagne, excepté par les comités de la Société biblique à Bâle, à Cologne, à Hambourg. Leurs colporteurs en distribuent volontiers gratuitement dans les chemins de fer, dans les foires, parfois de maison en maison, partout où ils sont envoyés pour introduire la Bible luthérienne à un bon marché incroyable. Cette Bible du reste est encore assez souvent offerte, dans les pays allemands à population mixte, par le pasteur protestant comme cadeau de baptême ou de noces; le curé catholique est obligé de faire la même chose s'il en a les moyens.

La Bible et l'almanach, contenant des feuilles blanches, constituent dans bien des cas le livre de chronique de la famille, le *livre de raison* dont nos ancêtres firent un si admirable usage.

LA PRESSE POPULAIRE

EN SUISSE

par M. PHILIPONA.

Appelé par la bienveillance du comité d'organisation à exposer l'état de la presse populaire en Suisse, je ne puis que m'adresser, messieurs, à votre indulgence, en faveur de la forme de ce rapport un peu rapide. Je me bornerai à vous citer des actes; ils parleront, d'ailleurs, plus éloquemment que je ne saurais le faire.

La Confédération suisse se compose, vous ne l'ignorez pas, de vingt-deux cantons formant vingt-cinq États souverains, car trois de ces cantons sont partagés en deux parties gouvernées séparément.

La presse est très répandue en Suisse, car, malgré les récents changements opérés par la révision de notre Constitution fédérale, elle n'a pas été atteinte dans sa liberté.

Avant 1870, la presse catholique suisse ne possédait pas l'organisation et le développement qui la distinguent aujourd'hui. Elle comptait cependant de vaillants représentants parmi lesquels je suis heureux de nommer le *Landbote* de Sursée, le *Botschaft* d'Argovie, le *Volksblatt* d'Utznach, l'*Ami du Peuple* et le *Chroniqueur* de Fribourg, le *Credente cattolico* du Tessin. Ces journaux vraiment catholiques ont soutenu, sans faiblir un instant, une lutte disproportionnée pendant les vingt années qui suivirent la crise du Sonderbund. Honneur à ces valeureux champions qui ont servi de phare au peuple catholique à cette époque de restauration sociale, et qui ont ouvert la voie à de nouveaux combattants.

Mais les idées répandues parmi les populations par la propagande chaque jour plus active de la presse libérale, et aussi l'introduction du Kulturkampf amené en grande pompe de l'autre côté du Rhin, en même temps que de lugubres accents nous arrivaient d'une nation voisine, exigeaient de la part des catholiques une force de résistance plus considérable. Ils ne devaient pas rester, pour me servir d'une expression connue, en arrière d'une idée et d'une armée.

A ce moment-là même se levait pour la Suisse un apôtre qui

s'en alla dans toutes les réunions du Pius-Verein prêcher la croisade par la presse. Son appel incessant fut entendu. De cette époque (1870-1871), en effet, date la création d'une douzaine de journaux catholiques. La presse fut ainsi mieux pourvue, plus développée; et elle se trouva en état de tenir tête à la crise que le Kulturkampf faisait éclater bientôt dans notre pays.

Parmi les nouveaux organes créés, permettez-moi de mentionner la *Liberté* et le *Vaterland*, premiers journaux quotidiens catholiques parus en Suisse. Leurs noms m'amènent à vous parler du canton de Fribourg, et un peu d'histoire devient ici nécessaire, messieurs, pour faire mieux ressortir l'action de la bonne presse dans un pays. Je remonte aux années antérieures à 1870. Alors, des hommes soucieux de l'avenir entrevoyaient l'abîme que creusait à la longue, dans le canton de Fribourg, la lecture de journaux étrangers. Le *Journal de Genève* et la *Gazette de Lausanne*, entre autres, se propageaient activement parmi nos populations, et leur faisaient accepter, avec leurs nouvelles, leurs tendances et leurs doctrines. De plus, deux petites feuilles antireligieuses, à la portée des classes populaires, partaient de la capitale pour aller porter, trois fois par semaine, dans les campagnes le venin de leur haine et de leur impiété. Quelques prêtres zélés avaient, il est vrai, paré à ce dernier danger en créant un petit journal populaire, intéressant, accessible à toutes les bourses et à toutes les intelligences : l'*Ami du peuple* de Fribourg. Néanmoins le péril existait encore et même se montrait grandissant. Pour arrêter les progrès du *Journal de Genève*, de la *Gazette de Lausanne* et répondre chaque jour à leurs attaques, il fallait un journal catholique et quotidien dans la Suisse française. Pendant quelques années, des professeurs, des hommes de bien avaient recherché le moyen de conjurer les difficultés de la situation; mais les forces vives étaient dépensées en de stériles discussions, et le mal faisait des progrès; il menaçait de devenir irrémédiable.

M. le chanoine Schorderet, après avoir gagné à sa cause quelques personnages marquants et des hommes dévoués, saisit l'occasion d'une grande réunion de catholiques tenue à Fribourg pour fonder les deux journaux que j'ai signalés, la *Liberté* pour la Suisse française, le *Vaterland* de Lucerne, pour la Suisse allemande.

C'était au lendemain de la proclamation du dogme de l'Infaillibilité. Quatre évêques étaient présents. Deux devaient connaître plus tard le chemin de l'exil. Vous vous souvenez, messieurs, des décrets qui ont expatrié Mgr Agnozzi, nonce apos-

tolique en Suisse, et Mgr Mermillod, vicaire apostolique de Genève. Un autre éprouvait des persécutions plus douloureuses encore : j'ai nommé le doux évêque de Bâle, Mgr Lachat. Ce fut Mgr Mermillod qui annonça au milieu d'universelles acclamations la création des deux journaux catholiques. Mais, ce beau projet, il fallait le réaliser, et l'honneur de cette difficile campagne revient à M. le chanoine Schorderet. Il prit dans ses bras ce nouveau-né qui s'appellait la *Liberté*, et le fit grandir à travers tous les obstacles et toutes les difficultés.

Je vous étonnerais, messieurs, si je vous disais que l'existence de ce journal a été une longue série de luttes qui, bien souvent, venaient de ceux dont on était en droit d'attendre appui et protection... Heureusement, l'œuvre avait la vie dure. Je ne vous parlerai donc ni des difficultés inhérentes à tout début, ni des étreintes financières, ni des critiques amères des censeurs de profession, etc. Une fois arrivé au port, on ne mesure du regard la distance parcourue que pour mieux apprécier le bonheur d'avoir évité les écueils et surmonté les souffrances.

Au bout de quatre années d'efforts désespérés, M. le chanoine Schorderet, dont l'héroïque dévouement et le zèle infatigable s'étaient constamment soutenus, entrevoyait, à travers les exigences grandissantes et les conditions de plus en plus dures de la Société typographique internationale, la chute prochaine de la *Liberté*.C'était à l'époque où une malheureuse révision allait nous être imposée et où l'on cherchait à bâillonner son adversaire le plus puissant, la *Liberté*. On soudoya notre personnel typographique, qui devint menaçant. L'*Œuvre de Saint-Paul* attendait ce signal pour naître. Elle était, depuis nombre d'années déjà, incarnée dans l'âme de son fondateur. M. Schorderet réunit alors, dans une conférence solennelle, les quelques personnes qu'il avait initiées à leur future mission et leur fit entrevoir le champ qu'elles auraient à parcourir. Elles prenaient, le lendemain, la route de Lyon pour faire un apprentissage typographique, et, un mois plus tard, elles arrivaient providentiellement dans les ateliers de la *Liberté* à l'heure précise où l'Internationale les désertait par une grève... De ce jour, la *Liberté* était sauvée et la première pierre de l'Œuvre de Saint-Paul était posée.

Depuis, l'*Imprimerie catholique suisse*, gérée par l'Œuvre de Saint-Paul, a pris de grands développements. Elle publie actuellement huit périodiques ; elle a une librairie importante, une bibliothèque florissante, et son action sur le pays est prépondérante ; elle dirige nos élections ; elle est à la tête de toutes les

œuvres, elle a son *Cercle catholique*, qui est le rendez-vous de la jeunesse catholique, du clergé, etc.

Enfin, messieurs, l'action de la *Liberté* s'est manifestée récemment par ce grand et imposant pèlerinage fait à la chapelle du B. P. Canisius. En moins de quinze jours, par ses seules ressources et sa seule influence, elle réunissait vingt mille pèlerins venant demander à l'apôtre qui avait préservé le canton de la Réforme du XVIe siècle, de le préserver aujourd'hui de la nouvelle hérésie qui s'appelle le vieux-catholicisme et qui désole notre chère patrie.

Mais j'ai hâte de rentrer dans le plan qui m'a été tracé. La fondation de la *Liberté* et du *Vaterland* a été suivie de près par celle de deux autres organes quotidiens, l'*Ostschweiz*, à Saint-Gall, le *Solothurner-Anzeiger*, à Soleure. A côté de ces capitaines de troupe, prirent place une quantité de tirailleurs, petites feuilles populaires, paraissant deux ou trois fois par semaine; je signalerai tout spécialement le *Sargasländer* de Mels; l'*Anzeiger* de Wyl; la *Wochenzeitung* de Thurgovie; le *Volksblatt* de Bâle; le *Volksfreund* de Sarnen; le *Pays* de Porrentruy; le *Fribourgeois*, etc., etc.

Le canton de Genève a vu surgir aussi dans son sein un vaillant athlète qui, déployant une énergie persévérante, soutient depuis quelques années, de concert avec le *Pays* de Porrentruy, une lutte acharnée contre le vieux-catholicisme et ses adeptes. Rédigés avec beaucoup de tact et de fermeté, les deux excellents journaux ont contribué pour une bonne part à mettre en fuite ces malheureux intrus.

Le chiffre des publications catholiques et conservatrices paraissant actuellement en Suisse est de cinquante-sept; elles atteignent, dans leur ensemble, un tirage de 98,000 exemplaires. Une revue illustrée intitulée: l'*Alte und neue Welt*, sort des presses de la maison bien connue de MM. Benziger, à Einsiedeln. Cette maison livre, en outre, à la publicité, une imagerie de bon goût qui a produit d'excellents résultats.

Laissez-moi, messieurs, vous faire remarquer que les journaux catholiques sont très aimés de la population en Suisse et qu'ils exercent sur elle une influence presque supérieure à celle des gouvernants.

J'ignore si, en France, on verrait, comme chez nous, le peuple prendre fait et cause, avec autant d'ardeur que d'intelligence, pour les journaux qu'il lit. Nous avons été témoins de faits bien édifiants dans le canton de Fribourg. Lors de la création de la *Liberté*, nous avons vu, notamment, un paysan vendre sa vache afin de souscrire une action en faveur de cette Œuvre.

Et récemment, alors que la *Liberté* avait été condamnée dans trois procès que lui avaient intentés des adversaires haineux, les campagnes fribourgeoises se sont levées en masse et ont apporté avec leur nom l'obole de la charité, jusqu'à concurrence des frais des procès. Magnifique témoignage de la sympathie qui unit le journal et ses lecteurs! N'a-t-on pas aussi établi, dans toutes les paroisses, l'Œuvre de Saint-François de Sales destinée à venir en aide à la presse catholique par les prières et par les deniers des fidèles ?

Ces actes magnanimes ne se rencontrent pas seulement dans le canton de Fribourg ; je pourrais vous raconter ici l'histoire d'un héros de la presse catholique mort dans le canton d'Argovie. Il s'appelait Schlenniger. Avec son journal, le *Botschaft*, il a soutenu pendant trente années la résistance des catholiques argoviens ; par deux fois même il les a fait lever en armes à sa suite. Cet intrépide rédacteur a voulu, sur son lit de douleur, écrire un dernier article ; il a été saisi par la mort, la plume à la main : le peuple entier l'a pleuré et un monument a été élevé sur sa tombe par souscription populaire (1875).

L'énumération des faits de ce genre m'entraînerait trop loin. Je me bornerai là. Permettez que je vous signale, en terminant, messieurs, une lacune importante dans la presse suisse. C'est le manque de sources d'informations sûres et autorisées. Nous sommes à la merci d'une agence télégraphique vouée à la franc-maçonnerie ; elle crée le courant de l'opinion en jetant dans le domaine de la publicité la primeur des nouvelles qu'elle a auparavant falsifiées et altérées selon les besoins de sa cause. La création d'une agence catholique d'informations n'est-elle pas au premier rang des nécessités urgentes de l'époque ? L'Œuvre de Saint-Paul s'en occupe depuis quelques années déjà. Elle a fondé à Berne un bureau de publicité qui a rendu d'incontestables services. Ne pourrait-on rien faire à Paris ?

J'ai fini, messieurs, heureux si j'ai réussi à appeler votre sollicitude sur la presse catholique suisse en général, et sur l'Œuvre de Saint-Paul en particulier.

Cette œuvre avait sept membres au début ; aujourd'hui elle en a soixante-dix. Une colonie a pu s'installer sur cette noble terre de France. La Suisse catholique était fière autrefois de donner le meilleur de son sang à la garde du roi martyr ; elle n'est pas moins fière aujourd'hui de donner à la France du Christ l'expression de son dévouement le plus pur dans ces âmes immolées à la cause de Notre-Seigneur, pour la restauration de son règne ici-bas.

LES PÉRIODIQUES

ET LES JOURNAUX POPULAIRES

par M. DE BESANCENET.

Le but de ce rapport est de faire connaître les publications périodiques et les journaux qui, par leur bas prix, sont destinés à être populaires. Nous pouvons les classer en trois catégories : 1° Les publications illustrées, en livraisons de dix à vingt centimes; 2° les journaux illustrés hebdomadaires, à cinq et dix centimes; 3° les journaux politiques quotidiens ou hebdomadaires, à cinq centimes le numéro.

La propagation des romans et des récits se rattachant à des faits historiques est le but que poursuivent les publications illustrées en livraisons; elles ont donc un caractère particulièrement littéraire, mais, comme vous le verrez, elles se rapprochent de certains journaux politiques, par le désir bien marqué de détruire la morale chrétienne et de fausser les notions du bien et du mal, telles que les enseigne la religion. Le goût de la lecture, que généralisait l'instruction, ne pouvait manquer d'être bien vite exploité par la spéculation, et comme il n'est que trop vrai que ce qui plaît le mieux, c'est le fruit défendu, les éditeurs, cherchant, non pas à instruire et à moraliser, mais bien à réaliser des bénéfices, ont pensé qu'en diminuant sensiblement la valeur typographique, en se servant d'un papier commun, en publiant des romans qui exciteraient ou la curiosité, ou même les rancunes et les jalousies populaires, en leur donnant surtout l'attraction des images, ils feraient eux-mêmes une excellente affaire tout en livrant la marchandise à très bas prix.

C'est d'après cette combinaison, que parut, il y a quelques années, une collection de romans brochés, format in-quarto, dont la périodicité n'était pas régulière et qui fut connue sous le nom de *romans à quatre sous*. On publia ainsi, avec gravures grossièrement faites, Eugène Sue, puis Balzac, puis Alexandre Dumas. Chaque livraison contenait un roman complet, et même quelquefois on avait soin de mettre sous la même couverture des œuvres diamétralement différentes, afin que pour avoir l'une on fût forcé d'acheter l'autre. C'est ainsi que le *Lépreux de la cité d'Aoste* s'est trouvé côte à côte avec *le Juif-Errant*.

Ce genre de publications eut-il le résultat pratique qu'on en espérait? Nous ne saurions le dire; mais depuis quelques années on ne voit plus que très peu de ces brochures, elles ont fait place à un nouveau mode de publicité, c'est la livraison illustrée de 8 ou 16 pages, à dix, quinze ou vingt centimes, donnant le roman par fractions. Ces livraisons n'ont pas de couverture, mais comme la première page porte toujours une image à sensation, elles se suspendent derrière la vitrine du libraire pour laquelle elles sont un ornement et une réclame. Leur format grand in-8° permet de les relier et de les transformer en volumes de bibliothèque; tandis que la mince brochure in-4° qu'il fallait plier ou rouler ne pouvait être que le passe temps d'un moment.

Ce nouveau mode de publicité donné aux romans aura-t-il pour résultat de les répandre à l'infini? Nous ne le croyons pas. Pour acheter chaque semaine ou chaque mois la livraison parue, il faut être d'une ville et avoir la librairie à sa portée; il faut aussi mettre de la suite, de la persévérance dans l'acquisition. Si le roman ne plaît plus, si on s'en lasse, on l'abandonne. Aussi comme l'insouciance et le caprice sont un des travers de l'esprit humain, on a pensé que pour tenir le lecteur en éveil il fallait, permettez-moi le mot, corser les publications et c'est ce qui vous explique pourquoi vous n'apercevez guère aux devantures des boutiques que des livraisons dont les titres suffiront pour vous faire connaître l'ouvrage; en voici quelques-uns : Les *Amours d'un Jésuite*, le *Bâtard de Borgia*, les *Pieuvres de Paris*, *Ninon de Lenclos*.

Puis, à côté de ces publications, œuvre de pure imagination révélant la volonté systématique de déconsidérer, de rendre odieux même certains hommes ou certaines classes d'hommes, vous voyez figurer d'autres publications bien autrement perfides, parce qu'elles se présentent avec le masque de l'histoire.

Fausses quant aux faits, mensongères quant à l'appréciation des événements, elles font sciemment le mal; vous pouvez en juger par trois citations prises au hasard dans les livraisons mises actuellement en vente.

Ouvrez l'*Histoire de Robespierre* et lisez : « Si l'on considère la marche lente de la civilisation depuis la venue du christianisme, on verra que pendant les huit premiers mois de la session de l'Assemblée constituante, l'humanité a accompli plus de progrès que dans les quinze siècles qui l'ont précédée; et parmi les immortels défenseurs du droit, de la justice et de la liberté, qui plus que Maximilien Robespierre a payé de sa personne? »

Voici maintenant l'*Histoire des décrets du Vatican;* on y apprend que Léon X avait d'avance fait présent d'une partie du prix des indulgences à sa sœur qu'il aimait beaucoup.

Enfin si vous jetez les yeux sur les livraisons qui ont pour titre : *Le droit du Seigneur*, vous y verrez, au milieu de prétendus faits que je ne veux pas répéter, qu'Anne de Montmorency ne fut pas ce que les historiens ont dit, mais un *vrai brigand* qui interrompait la récitation de son chapelet pour donner des ordres sanguinaires.

Vous devez être suffisamment édifiés, messieurs, après ce rapide exposé, sur le genre, l'esprit et le but des œuvres qui se publient par livraisons périodiques ; j'examinerai donc maintenant les publications populaires de la seconde catégorie, c'est-à-dire les journaux illustrés hebdomadaires distribués soit par abonnement, soit par la vente à cinq et dix centimes le numéro. Le nombre de ces journaux est grand à Paris, on peut en compter vingt. Les uns ne cherchent qu'à amuser et publient exclusivement des romans; les autres veulent en même temps instruire et donnent des articles d'histoire, de voyages, des actualités. A une très petite exception, on peut dire que le désir d'attirer l'attention et de se faire acheter passe avant le respect de la morale; l'intérêt de boutique prime l'honnêteté.

Nous citerons pourtant, parmi les journaux à dix centimes qui ne demandent pas le succès à l'excitation des passions : le *Clocher*, le *Voleur;* et, parmi ceux à cinq centimes : l'*Ouvrier*, les *Veillées des chaumières*, les *Feuilletons du dimanche*, les *Romans du jeudi*, le *Camarade*. Enfin, s'il nous est permis de parler de nous-mêmes, nous indiquerons l'*Illustration pour tous*, qui espère, avec votre concours, messieurs, parvenir à faire un peu de bien.

Je ne vous parlerai que pour mémoire des journaux à caricatures dont le nombre s'accroît tous les jours, et qui tous, à l'exception de la *Jeune garde*, tendent, les uns, et c'est le plus grand nombre, à rendre les prêtres ridicules ou odieux, les autres, à faire du plaisir sans limites la fin suprême de l'homme ici-bas.

Arrivons maintenant à la troisième catégorie des publications populaires, aux journaux politiques à cinq centimes. Voyons d'abord ceux qui s'éditent à Paris.

Le plus important par son format, le plus soigné par sa rédaction, c'est le *Soleil;* il a sa place parmi les grands journaux. — Il n'est pas douteux qu'il n'existe qu'au prix de sacrifices sérieux. Nous n'avons pas à rechercher la source qui le fait vivre, mais il nous est permis de regretter que ce journal, qui devrait être une grande force s'il s'appuyait sans hésitation sur des principes, varie souvent au milieu des nuances diverses dont se compose cette chose désunie et multicolore qu'on nomme le parti conservateur.

Tous les autres journaux à cinq centimes ont un format plus petit et à peu près identique. Voici leurs noms :

Le *Petit moniteur,* qui prend ses inspirations dans le grand *Moniteur* et fait partie de ces publications qu'on nomme la collection Dalloz. Ni monarchique ni républicain, il cherche un moyen terme, un juste milieu, un équilibre entre les partis.

Le *Petit caporal,* journal bonapartiste.

Le *Petit parisien,* qui ne dépasse pas beaucoup les limites de Paris, et qui contient plus de faits divers que de politique.

La *Petite presse,* nuance conservatrice indécise.

Enfin et surtout la *France nouvelle,* qui venge tous les jours nos vieilles traditions religieuses et monarchiques des calomnies amoncelées par la Révolution.

Tous les autres journaux populaires sont républicains avec des nuances différentes.

La *Petite République française,* qui soutient la politique opportuniste de son aînée.

Le *Petit National,* le *Petit Journal,* le *Bulletin français,* dont les tendances sont radicales.

Le *Nouveau Journal,* dont le nom du rédacteur en chef, M. Pascal Duprat, vous dira l'esprit.

Le *Petit Radical,* même nuance.

La *Lanterne,* qui se vend de grand matin, afin que les ouvriers puissent l'emporter à l'atelier, le plus révolutionnaire, et en même temps, il faut le reconnaître, le plus répandu.

Enfin l'*Égalité,* qui ne paraît que toutes les semaines, s'adresse particulièrement aux classes ouvrières, et fait entrevoir le nivellement social comme le seul moyen pratique d'arriver au bonheur.

Si nous examinons maintenant la situation de la presse dans les trois plus grandes villes de France, nous la rencontrerons partout développant un système de radicalisme plus ou moins accentué, et surtout ennemie déclarée du catholicisme.

A Lyon, il n'existe pas de journal conservateur à cinq centimes, en revanche vous trouvez à ce prix :

Le *Petit Lyonnais,* journal radical quotidien qui tire à cent vingt mille exemplaires.

Le *Peuple Lyonnais,* plus avancé encore, quotidien qui tire à vingt mille.

La *Tribune des Travailleurs,* socialiste hebdomadaire dont le tirage dépasse vingt huit mille.

A Marseille, vous avez un journal conservateur à cinq centimes, le *Citoyen* qui tire à sept mille, et à côté de lui :

Le *Petit Marseillais,* républicain opportuniste, au tirage de

trente-cinq mille; la *Jeune République*, très radicale au tirage de quinze mille.

A Lille, quatre journaux ont des éditions à cinq centimes :

L'*Écho du Nord*, républicain opportuniste ; le *Progrès*, extrême gauche ; le *Courrier populaire*, sans couleur bien tranchée, enfin la *Vraie France*, journal catholique.

Vous le voyez, la Presse dite populaire, le journal à un sou n'existe en réalité parmi les organes conservateurs que dans la proportion de un contre cinq, et encore n'est-ce que dans les grands centres ; ailleurs, nous les comptons bien vite ; aussi devons-nous signaler les efforts persévérants faits à Nancy par des hommes de mérite et d'énergie pour soutenir une de ces feuilles populaires que nous voudrions trouver partout. Mais ce sont là, je le répète, des exceptions. Est-il permis alors de s'étonner des progrès rapides de certaines doctrines qui faussent le sentiment public ? Ce progrès est la conséquence forcée de la diffusion à bon marché de ces doctrines. Mais, me direz-vous peut-être, pourquoi les principes d'ordre moral et religieux n'ont-ils pas des organes, aussi nombreux, plus nombreux même ? Permettez-moi, pour vous répondre, de m'appuyer sur l'auguste parole que nous a fait entendre au début de ce Congrès Monseigneur l'Archevêque de Paris : « On ne s'agite plus guère pour des doctrines, mais on les remue beaucoup pour gagner de l'argent. »

Un journal est avant tout une affaire ; on se dit : cette doctrine, cette théorie peut plaire à beaucoup ; en exploitant cette passion on peut avoir un grand nombre de lecteurs, on gagnera cinquante ou cent mille francs, donc la doctrine, la théorie, la passion est bonne à exploiter. Au contraire, s'il s'agit de défendre la vérité, la raison, la patience, l'obéissance, la résignation, toutes choses qui déplaisent à notre nature révoltée, on se dit : mauvaise opération commerciale, on perdra de l'argent. Voilà, en termes moins éloquents mais pratiques, l'idée si vraie que l'illustre prélat émettait devant nous. Elle est vraie, malheureusement. Peut-elle et doit-elle l'être pour ceux qui combattent en vue du devoir accompli ? Le travail du bien est comme celui du temps, il est lent, mais il est sûr ; ce n'est pas le résultat de demain qu'il faut envisager mais celui de l'avenir. Le manque de confiance est souvent une défaillance ; soyons donc de ceux qui disent : le ciel nous aidera.

LES MOYENS DE DIFFUSION

DE LA VÉRITÉ

par M. le marquis DE BIENCOURT.

Messieurs, pour les catholiques, et nous sommes tous des catholiques, la charité est un devoir et une passion.

Nos pères disaient les *Œuvres de miséricorde* et les anciens graveurs, Abraham Bosse et Sébastien Bourdon, figuraient en tableaux les sept œuvres de miséricorde, dont notre cher collègue et ami, M. Léon Gautier, nous a donné une charmante monographie.

— Donner à manger à ceux qui ont faim.
— Donner à boire à ceux qui ont soif.
— Vêtir les nus.
— Etre hospitalier pour les étrangers, ou loger les pèlerins.
— Visiter les prisonniers.
— Soulager les malades.
— Ensevelir les morts.

Eh bien, messieurs, il est une huitième œuvre de miséricorde que nos pères ne connaissaient pas et ne pouvaient pas connaître, mais que nous devons pratiquer aujourd'hui : c'est l'œuvre de *charité intellectuelle*, l'œuvre qui consiste à *donner à lire la vérité à ceux qui ne lisent que l'erreur et le mensonge*.

Messieurs, permettez-moi de le dire ici, cette huitième œuvre de miséricorde, cette œuvre de charité intellectuelle n'est pas encore suffisamment comprise par beaucoup de ceux qui comprennent et qui pratiquent si admirablement toutes les autres charités.

Il fut un temps dans lequel certains philosophes exprimaient le vœu que le peuple *ne sache pas lire*. Et, messieurs, parmi ces prétendus philosophes, parmi ces prétendus sages, le plus odieusement célèbre, celui que l'école philosophique du XVIIIe siècle reconnaissait pour maître, celui que nos adversaires viennent d'avoir l'impudence d'essayer vainement de glorifier — Voltaire — écrivait à ses confrères en philosophie et en athéisme :

« — Il est à propos que le peuple soit guidé et non pas qu'il » soit instruit, il n'est pas digne de l'être.... »

« — J'entends par peuple, la populace qui n'a que ses bras » pour vivre.... il me paraît essentiel qu'il y ait des gens » ignorants. Ce n'est pas le manœuvre qu'il faut instruire, c'est » le bon bourgeois, quand la populace se mêle de raisonner, tout » est perdu.... »

« — A l'égard du peuple il sera toujours sot et barbare. Ce » sont des bœufs auxquels il faut un joug, un aiguillon et du » foin.... »

Messieurs, détournons la tête avec dégoût de cette philosophie athée du XVIIIe siècle. Catholiques, nous faisons les vœux les plus ardents pour que tous les enfants du peuple de France sachent lire. Travaillons seulement à leur donner à lire la vérité, toujours la vérité, rien que la vérité.

L'imprimerie, messieurs, a changé tout d'un coup la face du monde. On peut discuter éternellement sur la question de savoir si la presse a produit plus de mal que de bien ; mais enfin cette puissance existe ; et nous sommes dans l'obligation d'être entraînés par elle. Nos ennemis ont su s'en faire une arme redoutable : nous devons nous servir de la même arme ; et rien ne nous empêche de nous en servir aujourd'hui pour nous défendre, demain pour attaquer.

Il y a dix-huit cents ans les apôtres n'avaient ni la presse ni les chemins de fer ; et cependant nous savons ce qu'ont fait les apôtres ! J'ai souvent entendu demander ce qu'ils auraient pu faire si l'imprimerie eût existé.... Messieurs, je crois que nous ne pouvons pas nous permettre de dire qu'ils eussent mieux fait. Ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'ils se fussent servis de l'imprimerie pour annoncer la vérité divine. Ils n'ont reculé devant rien, ni devant la persécution ni devant le martyre ; ils n'ont considéré ni les difficultés ni les obstacles ; ils se sont avancés au nom de la vérité. S'ils eussent consulté *l'opportunité*, au lieu d'être aujourd'hui des chrétiens, nous serions des idolâtres ; au lieu d'adorer notre Dieu et de prier la sainte Vierge, nous en serions encore à offrir nos sacrifices à Jupiter et à Vénus !

L'imprimerie est donc, dans le temps présent, le grand moyen de faire connaître et pénétrer partout la vérité.

Je dois m'incliner tout d'abord devant le zèle et le talent que nos adversaires apportent à leur œuvre de destruction, de haine et de mensonge. Alors que nous n'agissons pas, ils agissent eux : et ils ont fait un mal immense que nous ne pouvons réparer que par un travail proportionné. Est-ce une raison pour reculer devant la tâche ? Non, mille fois non ! il faut redoubler d'efforts. Mais c'est là que le découragement s'empare de quel-

ques-uns d'entre nous; que de fois n'entendons-nous pas dire:— à quoi bon? est-ce avec des petits livres, avec des petites brochures, avec des feuilles volantes, que nous arriverons à amender, à guérir le peuple de France, dans le sang duquel le virus révolutionnaire a été inoculé à si haute dose?.....

Il est toujours plus facile et plus commode, sans doute, de ne rien faire et de se croiser les bras; mais l'abstention n'a jamais pu passer pour un système ou un principe : l'abstention n'est qu'une des formes du découragement.

D'ailleurs, croyons-le bien, la vérité n'est peut-être pas si difficile à faire pénétrer. Et le peuple, trompé aujourd'hui par les apôtres de l'œuvre du mensonge et de la haine, n'est pas aussi rebelle à la vérité que notre découragement peut nous le faire supposer.

Je pourrais vous en citer des exemples, j'ai vu des hommes, fascinés par les mensonges révolutionnaires, venir me redemander de ces écrits dont tout à l'heure nos collègues et nos amis vous faisaient la consolante énumération. Ils avaient été frappés par l'accent de vérité de ces écrits : ils m'apportaient ce qui leur est distribué avec une si malsaine prodigalité et me demandaient si c'était bien *la vérité?*.... Ils étaient devenus petit à petit en méfiance contre l'erreur au lieu de l'être contre la vérité. Oh! messieurs, quelle jouissance, alors, de voir le travail qui se fait dans l'esprit de ces hommes! Quelle récompense des efforts accomplis! Quel hommage rendu à la vérité!

Messieurs, à côté de cette propagande toute personnelle que chacun de nous peut et doit faire autour de lui, il y a la propagande collective et organisée; et c'est de celle-là surtout que je dois vous entretenir. Si, tous, nous sommes bien pénétrés du devoir de faire la *charité de la vérité*, il nous semblera plus facile que nous ne le pensons, de pratiquer cette charité. L'association décuple, centuple nos forces. Commençons donc à nous associer dans le but de faire pénétrer la vérité partout où le mensonge a creusé son sillon.

Il est évident que l'écrit le mieux fait, le plus intéressant, le plus de nature à faire connaître et aimer la vérité, est inutile si nous n'avons pas les moyens de le faire connaître, de le répandre, de le faire lire, en un mot. Quelquefois on peut le vendre, plus souvent il faut le donner.

Pour la vente il importe que des comités départementaux se mettent en rapport avec des libraires, des débitants et des colporteurs. Là, alors, le comité local peut aisément s'entendre avec les colporteurs et petits libraires pour leur faire des remises avantageuses. Il est tel écrit, telle brochure, tel almanach que

l'on est certain de faire vendre dans les foires et marchés d'un département, en consentant par exemple à supporter une perte de quelques centimes par chaque exemplaire vendu, et en prenant vis-à-vis du dépositaire et du colporteur l'engagement de reprendre tous les exemplaires non vendus. Ce mode de vente à perte est peu onéreux pour un comité et donne de bons résultats. De semblables comités de propagande et de diffusion, vous le comprenez, messieurs, ne sont pas faits pour gagner de l'argent, mais, au contraire, pour en perdre.

A côté de la vente, sous ses diverses formes, il y a la propagande gratuite. Là, encore, en regard de l'action personnelle, cette propagande ne peut être largement pratiquée que par des comités. Les comités seuls peuvent décider quelle est la diffusion utile et opportune à faire. Tel écrit est destiné plus particulièrement aux ouvriers des villes, tel autre aux ouvriers des campagnes; celui-ci aux enfants de nos écoles, celui-là aux soldats; tel écrit est fait pour la classe oisive; permettez-moi de vous citer un exemple entre mille.

Nos adversaires viennent, à propos du centenaire de Voltaire, de publier un gros volume de mille pages qu'ils ont intitulé : *Monument du Centenaire*. Ce recueil des morceaux choisis des œuvres de Voltaire n'a pas été fait dans un autre but que celui de consacrer, sous le titre *religion*, les trois cents dernières pages du volume à un exposé de toutes les attaques les plus infâmes de Voltaire contre la religion. Cet extrait a été fait par l'athéïsme révolutionnaire, il faut en convenir, avec un art infernal. Voltaire, dans les 70 gros volumes de ses œuvres complètes, a bavé sa moquerie et sa haine sur les dogmes et les mystères de la religion, sur les miracles, sur l'évangile, sur la révélation, sur les sacrements, sur tout enfin. Toutes ses impiétés les plus obscènes sont là, méthodiquement classées : rien n'a été oublié, et le révolutionnaire athée et ignorant trouvera dans ces 300 pages un manuel complet d'athéïsme et d'irréligion. Il est évident que les organisateurs de la glorification de Voltaire n'ont pas destiné ce livre à être répandu dans la classe populaire. Non, leur but a été de mettre ce gros volume, avec le poison qu'il renferme, dans les mains de ce qu'ils appellent leur classe révolutionnaire dirigeante. Il faut à ce livre une réfutation; l'assemblée des comités catholiques a émis, cette année, le vœu que cette réfutation fût faite. Messieurs, je vous demande d'émettre le même vœu. Mais alors, cette réfutation nécessaire, il faut que nous sachions nous organiser pour la faire parvenir entre les mains de ceux pour qui elle est faite. Vous voyez donc, messieurs, que l'organisation, l'association sont nécessaires. La

Société bibliographique qui, comme vous le savez, est avant tout une société de vérité, a déjà publié les admirables lettres de Mgr l'évêque d'Orléans contre la fête anti-nationale projetée du centenaire de Voltaire et il m'est bien permis de citer ici le jugement porté par l'illustre prélat sur le livre dont je viens de vous dire un mot. Mgr l'évêque d'Orléans, dans sa dixième lettre, écrit : « Comment, un livre est publié, qui est appelé un *Monu-* » *ment du Centenaire*, qui exprime, dit-on, la vraie significa- » tion du centenaire ; et il y a dans ce livre tous les outrages, » toutes les attaques possibles contre le christianisme. Bref, il » y a là, condensé, tout ce que Voltaire a vomi pendant vingt » ans d'impiétés immondes. Je dis immondes, messieurs, c'est » le mot, car sur l'Eucharistie, la sainte Vierge et le Saint- » Esprit, les outrages sont tels, sans cesse répétés, et si ob- » scènes, que nul, de quelque religion qu'il soit, et ne fût-il » d'aucune religion, s'il n'est pas le dernier des hommes, ne » pourrait les citer devant une assemblée quelconque d'hon- » nêtes gens.

» Et c'est là ce dont vous voulez faire le Monument du cen- » tenaire ; c'est là ce qu'on veut porter, comme le proclament » vos journaux, dans *toutes les bourgades* et toutes les chau- » mières ! Et dans le but avoué de *vider les églises* et de rempla- » cer par là le catéchisme pour les enfants !.... »

Messieurs, j'ai fini. Vous le voyez, la propagande et la diffusion de la vérité sont pour les catholiques une nécessité et un devoir. Pour que cette propagande soit générale et atteigne l'enfant dans l'école, l'ouvrier dans la ville, le cultivateur dans son village, le soldat dans la caserne, le convalescent dans l'hôpital, le propriétaire aisé dans sa maison, il faut que nous sachions nous organiser et consacrer de l'argent à cette propagande. Voyez, messieurs, ce que savent faire les sociétés bibliques et avec quelle prodigalité elles dépensent et répandent ! Sortons de notre indifférence et de notre torpeur. Le jour, messieurs, où les catholiques et les honnêtes gens comprendront que donner à lire la vérité à ceux qui ne lisent que l'erreur et le mensonge, que la *charité intellectuelle* est une œuvre de miséricorde, ce jour là les catholiques sauront bien pratiquer cette charité.

La Société bibliographique qui a organisé ce Congrès nous offre, messieurs, toutes facilités. Son programme est *la vérité :* vérité historique, vérité sociale, vérité nationale, vérité religieuse, rien que la vérité, toujours la vérité, toute la vérité !

A l'œuvre donc. Nous sommes les plus honnêtes, soyons les plus forts. Nous le pouvons si nous le voulons. Enrôlons-nous sous la bannière de la vérité, proclamons la, répandons la, et à son tour la vérité *écrasera l'infâme.*

MODES DE PROPAGANDE ET DE DIFFUSION.

— Choisir dans chaque ville le libraire le plus zélé et le mieux achalandé pour y établir un dépôt des publications de propagande. Surveiller les dépôts afin que les publications soient placées en évidence et que celles qui s'épuisent promptement, soient renouvelées.

— Il importe de distinguer entre le commerçant du chef-lieu du département ou de l'arrondissement, et le petit commerçant de canton, de petite ville ou de village, papetier, mercier, épicier. On peut faire chez ce débitant un dépôt d'écrits de propagande lorsqu'il est patenté; mais il doit (s'il n'a déjà rempli cette formalité qui ne donne lieu à aucun frais), faire une déclaration de librairie à la préfecture. Il faut l'intéresser à la vente en lui faisant les plus fortes remises possibles. Un comité organisé en vue de la propagande peut, sans s'imposer de charges bien considérables, consentir une perte de quelques centimes par livre ou brochure vendue. Ce minime sacrifice viendrait augmenter le bénéfice du petit débitant et l'intéresserait davantage à la vente des écrits jugés utiles à répandre. De temps à autre, on peut même lui remettre gratuitement des tracts.

— Ces mêmes procédés s'appliquent au *colportage* : malgré les entraves apportées par la législation, le colportage est le mode de diffusion et de propagande le plus utile, et celui dont nos adversaires savent le mieux se servir ; faisons comme eux. Il s'agit avant tout de trouver un colporteur autorisé par la préfecture ; il faut que l'écrit qu'on lui donne soit revêtu ou de l'estampille bleue du ministère de l'intérieur qui lui donne le droit de circuler dans toute la France, ou de l'estampille rouge du préfet qui lui assure la circulation dans le département. Il faut intéresser largement le colporteur à la vente en lui faisant de fortes remises et souvent en lui donnant gratuitement les écrits à répandre.

— On peut également faire vendre dans les foires. Il importe d'abord de s'assurer le concours d'un commerçant patenté et ayant fait la déclaration de librairie : on s'adresse ensuite à la municipalité pour obtenir un emplacement sur la foire, et on fera au préfet une demande (sur papier timbré) pour avoir l'autorisation de vendre telles ou telles publications. On peut faire aussi une démarche auprès du commissaire central de police. Dans les emplacements de vente, on peut alors distribuer gratuitement des tracts aux passants et aux acheteurs.

— La propagande gratuite peut se faire de mille manières : nous n'en indiquerons que quelques-unes. Les œuvres générales telles que l'association catholique de Saint François de Sales, l'œuvre des campagnes, les comités catholiques, les bibliothèques populaires, les dames de charité, la visite des pauvres et des malades, des hôpitaux et des prisons peuvent apporter un utile concours à cette propagande des écrits de vérité. Il faut donner partout, donner toujours : aux enfants dans les écoles comme encouragements, et comme prix ; aux malades et aux convalescents ; aux soldats par la main des aumôniers militaires ; aux ouvriers dans les usines, à leurs femmes et à leurs enfants par la voie des patrons chrétiens..... etc., etc. Chacun de nous peut exercer autour de soi d'une façon plus ou moins étendue cette propagande de la vérité sociale, religieuse, historique, nationale. Il faut la vouloir et la pratiquer.

On peut également de temps en temps encarter certains écrits d'actualité dans le journal catholique et conservateur du département. Cet encartage est peu dispendieux et l'écrit ainsi distribué est certain d'attirer l'attention du lecteur. Il importe, on le voit, avant tout, de créer et de conserver des ressources à cette propagande de la vérité. La Société bibliographique et d'autres Sociétés se chargent de publier et d'indiquer les écrits bons à répandre pour faire connaître et aimer la vérité à ceux qui ne connaissent jusqu'à présent que l'erreur et le mensonge.

LA BIBLIOGRAPHIE

DES PUBLICATIONS POPULAIRES.

Par le Vicomte R. de Saint-Mauris.

La bibliographie des publications populaires est encore à faire et nous croyons pouvoir ajouter, sera toujours à faire. Ce n'est point à dire que les matériaux et les bonnes volontés fassent défaut : cela tient à la nature même du sujet.

Le *populaire* est une désignation excessivement vague ; il est impossible d'en fixer les limites ; elles varient suivant les lieux, suivant certains milieux, certains courants. Le populaire des campagnes n'est pas celui des villes ; celui de l'homme de service, n'est pas celui du commerçant ; celui de l'écolier n'est pas celui de l'instituteur, et dans chaque catégorie, il y a une foule de variétés, peu s'en faut autant que d'individualités ; tel ouvrage excellent pour l'un présente plus d'un danger pour l'autre.

On ne peut pas composer un catalogue de livres populaires, comme s'il s'agissait de livres scientifiques ; quand on s'adresse aux hommes d'étude, on leur indique le bon et le mauvais, le fort et le faible ; c'est à eux à discerner. Mais une bibliographie de publications populaires vise un public qui n'a pas les moyens de choisir et accepte tout ce qu'on lui donne ; c'est trop tard qu'il s'aperçoit de la qualité de ce qu'on lui offre, soit que l'ennui et le dégoût l'aient gagné, soit qu'une blessure plus profonde lui ait été faite par l'ouvrage qu'il aura lu. Si ce n'est pas le peuple que vous désirez éclairer directement, mais les « autorités sociales » pour les guider dans leur action, une bibliographie n'est qu'un document à consulter, mais dont il ne faut suivre les indications qu'avec beaucoup de réserve et de discernement.

Quelque soin, quelque scrupule qu'on ait mis à la rédaction d'un catalogue, il y aura toujours un choix à faire dans le choix suivant les personnes. Une bonne bibliographie d'ouvrages populaires devrait toujours donner sur chaque ouvrage une appréciation générale faisant connaître son caractère, ses tendances, sa manière, afin que l'on sache réellement ce que l'on

donne. Dans la pratique beaucoup de personnes, par nécessité de temps, défaut d'aptitude, ou autres motifs, reculeront devant le travail nécessaire pour connaître la valeur des ouvrages et accepteront de confiance tout ce qu'on leur proposera. Elles prendront, les yeux fermés, sur un catalogue de bon libraire tant de livres, de tel format et pour telle somme. Pour elles, on dressera utilement un catalogue ne donnant que les indications techniques : titre, format, prix; et, malgré ses inconvénients, ce procédé sera encore meilleur que celui du choix fait au hasard sur un catalogue de libraire qui, si bien intentionné qu'il soit, est toujours, plus facilement qu'une œuvre, accessible à l'influence mercantile et qui sera tenté de recommander des ouvrages plutôt en considération du profit qu'ils peuvent procurer que du bien qu'on peut en attendre. Une bibliographie peut bien indiquer que tel livre est ou non contraire à la religion et à la morale; mais elle ne pourra jamais, sans un article développé sur chaque volume, préciser son caractère de popularité. C'est un peu comme si un pharmacien croyait suppléer au médecin en publiant un catalogue de médicaments applicables à telle ou telle maladie : la science sera toujours nécessaire pour déterminer quel sera le meilleur, le plus efficace à employer suivant la complexion du malade et le degré de la maladie.

Voici quels sont, à notre connaissance, les travaux bibliographiques faits en France sur les publications populaires :

— La *Bibliographie catholique* fondée en 1841 par M. l'abbé B. des Billiers, dirigée par M. l'abbé Duplessis jusqu'en 1877, depuis par Monseigneur Paul Guérin, et arrivée à son cinquante-huitième volume, résume à la fin de chaque année les comptes-rendus critiques publiés dans ses livraisons mensuelles par une table des ouvrages analysés avec une désignation de la classe de lecteurs à laquelle ils conviennent; il y a une catégorie pour les lecteurs populaires.

— La *Société des publications populaires* publie, dès ses débuts, (1862) chaque mois, un *Bulletin* donnant l'appréciation des ouvrages populaires à recommander : ces bulletins sont condensés à la fin de chaque année dans un catalogue où se trouve reportée l'analyse de chaque ouvrage. C'est certainement ce que nous connaissons de mieux, de plus sûr et de plus complet en fait de bibliographie populaire.

La rédaction du Bulletin et des comptes-rendus présente même une garantie qu'il est utile de signaler. Chaque ouvrage, lu par un membre de la commission de lecture, est l'objet d'un rapport fait par lui, discuté par la commission, et souvent même révisé avant de paraître dans le Bulletin. Pour condes-

cendre aux nécessités de notre temps, elle a, d'après son catalogue général, composé des catalogues spéciaux ne portant plus aucune appréciation.

Catalogue raisonné de livres pour la formation des bibliothèques scolaires, communales, paroissiales et pour les distributions de prix dans les écoles dressé par la Société pour l'amélioration et l'encouragement des publications populaires. (Paris, au siège de la Société, 1865, in-8° de xx-111 p.). On y trouve réunis et classés dans l'ordre méthodique les articles publiés dans le *Bulletin mensuel* depuis sa fondation (1862). Un supplément est donné chaque année ; le onzième a paru au commencement de l'année.

Catalogue général de livres pour la formation des bibliothèques scolaires, communales, paroissiales et pour les distributions de prix dans les écoles.... (Paris, 1873, in-8°, 1-48 p.) Il n'y a aucune appréciation des ouvrages ainsi que dans les catalogues qui suivent.

Bibliothèques des soldats et des marins. Catalogue de livres spécialement recommandables pour la formation de ces bibliothèques et, en général, pour toute bibliothèque populaire d'adultes. Extrait du catalogue général raisonné de la Société des publications populaires. (Paris, 1874, in-8° de 51 p.)

Catalogue des livres propres à être donnés en prix, spécialement dans les écoles primaires, dressé par la Société des publications populaires. (Paris, 1876, in-12 de 52 p.)

Catalogue de livres de choix pour la formation des bibliothèques paroissiales, communales, scolaires, militaires, d'usines, de patronages, de cercles d'ouvriers, etc., et pour les distributions de prix. (Paris, 1877, in-8° de 110 p.)

— *L'Œuvre des Bibliothèques des sous-officiers et soldats,* fondée par M. le comte de Madre, a aussi publié un catalogue ; mais ce n'est que celui des ouvrages qu'elle donne ; il est naturellement très limité : *Œuvre des Bibliothèques des sous-officiers et des soldats fondée par le comte de Madre d'accord avec le ministère de la guerre.* Paris, imprimerie Pougin, 1875, in-8°, de 64 p.

— *L'Œuvre des Cercles catholiques d'Ouvriers* a confié à M. Léon Gautier la rédaction d'un *Catalogue d'une bibliothèque ouvrière* (Paris, 1874, in-8° de 32 pages), d'une incontestable valeur ; mais, ce n'est qu'un choix où il y a certainement des lacunes et où l'on verra avec quelle largeur on peut comprendre « le populaire. »

— *Le Bureau central de l'Union des œuvres ouvrières catholiques* (32, rue de Verneuil) a donné à la suite du *Recensement général des œuvres de militaires, de marins et de mousses,* un

catalogue pour les Bibliothèques populaires.(Paris 1874, in-8°, de 36 pages sur lesquelles trois seulement sont consacrées au catalogue.) Il a mis au concours pour le prix La Rochefoucauld-Doudeauville un catalogue de bibliothèques populaires. Le travail couronné au congrès du Puy, 7 août 1877, vient d'être publié sous son patronage et sous celui de l'*Œuvre de Saint-François de Sales*. L'auteur s'est surtout inspiré du choix fait par l'Œuvre de Saint-François de Sales pour sa propagande et marque chaque ouvrage d'un signe indiquant la classe de lecteurs à laquelle il convient: *Catalogue de bibliothèques populaires. Paroisses, cercles, patronages, associations, confréries, hommes, jeunes gens, enfants, femmes, jeunes filles*. (Paris, secrétariat de l'Association catholique de Saint-François de Sales, 11bis passage Sainte-Marie ; — de l'Union des œuvres ouvrières catholiques, 32, rue de Verneuil, in-8° de 156 p.)

— *L'Œuvre de Saint Michel* pour la publication et la propagation des bons livres à bon marché a aussi un catalogue ; mais il ne comprend pas exclusivement les ouvrages populaires.

— La *Société Franklin*, qui est bien loin de partager nos convictions, publie, comme la Société des publications populaires qu'elle imite en plus d'un point, un bulletin mensuel, *Journal des Bibliothèques populaires*, donnant des comptes-rendus d'ouvrages et des renseignements sur les bibliothèques populaires ; elle a aussi un catalogue. Nous aurons suffisamment caractérisé l'esprit de cette société en constatant qu'elle a, en 1878, pour président M. Ad. d'Eichthal ; pour vice-présidents, MM. Edouard Charton et Henry Faré; pour secrétaire, M. Charles Robert, ancien secrétaire général du ministère de l'instruction publique sous M. Duruy ; et qu'elle recommande dans son catalogue, pour la philosophie les ouvrages de MM. Victor Cousin et Jules Simon ; pour l'histoire, MM. Henri Martin, de Bonnechose, Duruy et Thiers ; pour les romans, Erckmann-Chatrian et une partie des œuvres de Georges Sand; pour la poésie, le *Béranger des Familles*. C'est donc un guide aussi peu sûr que possible, nous ne tenions qu'à constater son existence.

Nous citerons encore, à titre de simple renseignement, un document plus curieux à consulter pour exercer le critique que pour s'éclairer, c'est le *Catalogue général d'ouvrages de lecture indiqués au choix des instituteurs pour les élèves des écoles, les adultes et les familles* (Paris, Paul Dupont) rédigé par une commission instituée au ministère de l'instruction publique pour entrer dans la composition des bibliothèques scolaires et populaires.

LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES

par M. le Vicomte de Saint-Mauris.

Divers rapporteurs qui devaient traiter la question des bibliothèques populaires ayant été empêchés de remplir cette mission, nous avons été pris à l'improviste pour les remplacer. Nous espérons qu'on voudra bien trouver dans cette circonstance un motif d'indulgence de plus et une excuse pour l'imperfection de ce rapport condamné à être très incomplet.

D'après un renseignement fourni par l'administration au Congrès des bibliothécaires tenu à Londres en 1877, il a été créé depuis dix ans 1,000 bibliothèques populaires et 17,000 bibliothèques scolaires. Ajoutez-y toutes les bibliothèques existant auparavant, les bibliothèques paroissiales, les bibliothèques d'œuvres et de congrégations, vous arriverez à un chiffre considérable qui, à lui seul, révèle l'importance de la question. Ce sont, suivant leur composition, autant de foyers de lumière et de moralisation, ou d'erreur et de corruption. Dans les unes, il faut empêcher l'introduction d'ouvrages contraires aux bonnes mœurs et à la religion ; dans toutes, on doit se préoccuper de relever le niveau des lectures par un choix intelligent et scrupuleux qui fasse rejeter toutes les fadaises et les nullités.

Pour la composition des bibliothèques, nous devons renvoyer au rapport fait sur la bibliographie populaire, bien qu'il n'ait pas épuisé le sujet. Nous ne pouvons ajouter ici que quelques indications sur les moyens d'intervenir pour faire entrer de bons ouvrages dans les bibliothèques. Il faut faire connaître les ressources bibliographiques qui existent déjà, les œuvres qui publient des catalogues, celles qui fournissent des livres gratuitement ou à prix réduit, mettre les bibliothécaires en relation avec ces œuvres. Quand l'occasion se présente d'entrer dans un conseil d'administration d'une bibliothèque, on doit la saisir avec empressement. Enfin, on peut fonder des bibliothèques ou en provoquer la fondation, et alors on jouit de la plus grande liberté pour le choix des ouvrages.

Rien n'est simple comme la fondation d'une bibliothèque populaire. Achetez quelques bons livres; prêtez-les dans votre

voisinage; allez les réclamer quand ils sont lus en en portant d'autres; si vos livres sont intéressants, vous verrez bientôt la clientèle venir à vous; il vous faudra de nouveaux livres, peut-être un local, peut-être un agent, des heures régulières de distribution, un petit règlement. Vous arriverez sans vous en douter à une organisation régulière et complète.

De tous les systèmes, le plus fécond en résultats nous paraît être celui des bibliothèques circulantes : l'expérience en est faite à Alby, à Bordeaux, à Châlons-sur-Marne, à Gien, à Nancy et dans bien d'autres villes. Un vœu en faveur de son extension a été émis l'année dernière par le Congrès des œuvres ouvrières catholiques tenu au Puy. Ce système permet, avec un petit nombre de livres, de satisfaire beaucoup de lecteurs et d'alimenter en même temps plusieurs bibliothèques qui, sans cela, s'encombreraient de livres devenus inutiles parce que tout le monde les aurait lus.

C'est, croyons-nous, dans le diocèse de Nancy que cette idée a été le mieux appliquée. C'est aussi à ce diocèse que nous demanderons les renseignements pratiques les plus propres pour bien connaître les moyens de la réaliser. Nous les empruntons à une note de M. Wagner.

— C'est en 1847 qu'un mandement de Mgr l'évêque de Nancy fonda l'Œuvre des bibliothèques cantonales, appelées aussi Bibliothèques circulantes ou roulantes. L'avantage de ces bibliothèques, c'est qu'avec un nombre de volumes peu considérable, on peut, par un échange annuel, procurer de bonnes lectures simultanément à un grand nombre de paroisses.

Un conseil fut formé, composé d'un président, pris parmi les vicaires généraux, d'un vice-président laïc, d'un secrétaire, d'un trésorier et de plusieurs conseillers.

Pendant quelques années, il s'est fait, dans toutes les paroisses du diocèse, une quête, à jour fixe, au profit des bibliothèques. Mais, en raison des nombreuses œuvres qui font appel au dévouement des paroisses, la quête cesse de leur être imposée, et les ressources se bornent aujourd'hui à des souscriptions, à des dons particuliers, et au produit d'une quête faite à la suite d'un sermon de charité, prêché chaque année à la cathédrale de Nancy.

Dès sa formation, le conseil s'occupa du soin de choisir, dans chaque canton, une personne d'intelligence et de zèle, chargée de la correspondance officielle avec lui, du dépôt des livres du canton, de la répartition dans les communes, de l'échange à faire chaque année des volumes entre les communes.

Au lieu d'opérer par canton, on le fait souvent par section de canton, en groupant les communes dont les relations sont le plus faciles entre elles.

Le conseil fit ensuite l'acquisition d'une grande quantité de livres. Pour le choix, on peut aujourd'hui se servir très utilement des catalogues composés par la Société des publications populaires.

Quand la série des volumes d'un canton ou d'une section de canton a fait le tour de toutes les paroisses de la circonscription, elle est renvoyée tout entière au Conseil qui en dispose en faveur d'une autre circonscription dont les livres sont eux-mêmes adressés au premier qui lui a cédé les siens.

De cette manière avec 500 volumes, en supposant 25 communes dans le canton et 20 volumes confiés annuellement à chaque commune, le service peut se faire pendant 10 ans, sans que le même volume paraisse deux fois dans la même commune. Au bout de 10 ans, de ce premier canton, les 500 volumes passent dans un second et ainsi de suite. Il est évident qu'on n'est pas dans l'obligation d'organiser tous les cantons à la fois. On procède graduellement, suivant les ressources disponibles.

Voici quel est le fonctionnement d'une Bibliothèque cantonale.

Quand les volumes de la bibliothèque sont réunis, il faut, pour organiser l'Œuvre :

1° Couper les feuillets des livres brochés ;

2° Recouvrir tous les livres d'un papier gros bleu, ou d'une autre couleur foncée ;

3° Écrire les titres des volumes sur le dos, de bas en haut, en laissant au commencement de la ligne, la place du numéro qu'on inscrira ultérieurement, et avoir soin de mettre tous les titres dans le même sens ;

4° Classer tous les livres en quatre catégories : 1° Livres d'histoire, y compris les vies de personnes illustres et les voyages, 2° livres religieux, y compris les vies des saints; 3° nouvelles; 4° livres de sciences ou arts à la portée des ouvriers ou des habitants des campagnes ;

5° Diviser tous les volumes en lots de 20 livres, si les bibliothèques paroissiales doivent se composer de 20 et de 40 volumes, et avoir soin de répartir également ou à peu près les livres de chaque catégorie dans les différents lots; par exemple : si, dans 400 volumes, il se trouvait 200 livres d'histoire, 40 de nouvelles, 120 de religion, 40 de sciences ou arts, en composant les lots, on mettrait dans chaque lot 10 ouvrages d'histoire, 2 de nouvelles, 6 de religion, 2 de sciences ou arts;

6° Numéroter tous les livres dans l'ordre où ils sont placés, après leur division en lots séparés de 20 volumes;

7° En faire une liste générale ;

8° Dresser une liste des communes, en donnant un numéro d'ordre à chaque commune, et en indiquant le nombre des volumes qui lui sont assignés chaque année, ainsi que les numéros de ces volumes.

9° Donner des numéros d'ordre qui se suivent aux communes qui demandent le même nombre de livres. Par exemple, si dans le canton, 12 communes veulent par an 40 livres et que 10 autres n'en demandent que 20, donner depuis le numéro 1 jusqu'à 12 aux communes de 40 volumes, et depuis le numéro 13 jusqu'au numéro 22 aux communes de 20 volumes. Cette précaution a pour but de faciliter les échanges ;

10° Dresser, pour chaque commune, une liste particulière des livres qui lui sont confiés pendant l'année ;

11° Faire parvenir à chaque commune son paquet de livres et sa liste.

Direction cantonale. — La mission de la personne chargée de diriger l'Œuvre dans le canton consiste chaque année :

1° A faire rentrer les livres de toutes les communes ;

2° A en changer les couvertures salies ou déchirées ;

3° A faire relier ceux qui en ont besoin, et à remplacer ceux qui sont égarés, en choisissant de préférence les bons ouvrages récemment publiés ;

4° A assigner un nouveau lot à chaque commune. Pour renouveler les séries de chaque paroisse, il convient d'échanger d'abord entre eux les lots de 40, et entre eux les lots de 20. Plus tard, on dédoublera un lot de 40 pour en faire deux de 20, et on en réunira deux de 20 pour en faire un de 40 ;

5° A dresser une nouvelle liste pour chaque commune ;

6° A renvoyer les différents lots aux communes auxquelles ils sont destinés.

Ces diverses opérations se font généralement du 1er juillet au 1er septembre.

Direction communale. — La personne qui, dans une commune, accepte la mission de prêter et de faire rentrer les livres, est invitée :

1° A ne prêter aucun livre sans avoir préalablement inscrit sur la liste le nom de l'emprunteur et la date du prêt ;

2° A veiller à ce que les lecteurs ne conservent pas les livres plus d'un mois, à moins qu'ils n'y aient été autorisés, et à inscrire sur la liste la date de la rentrée ;

3° A s'efforcer de bien connaître les lecteurs et les lectrices,

de prendre sur eux quelque influence et de les amener à lire les livres instructifs et sérieux, capables de produire sur leur esprit et sur leur cœur une salutaire impression ;

4° Enfin, à réunir chez elle tous les volumes pour le moment où ils doivent être reportés chez la personne chargée de la direction de l'Œuvre dans le canton.

Nous n'avons pu recueillir de documents sur ce qui se fait à l'étranger à ce point de vue. Nous savons seulement qu'il existe en Angleterre une bibliothèque circulante, *S. Joseph Catholic Library*, qui prête des livres à un prix déterminé, et à laquelle sont joints des *Catholic Book Clubs* pour fournir aux associés des livres à bon marché.

Il existe aussi une *Mudie's Select Library*, créée, en 1842, pour développer la circulation des bons livres. Elle a des catalogues et est en communication avec des sociétés établies sur presque tous les points du pays.

Nous ne nous écarterons pas de notre sujet en parlant des distributions de prix, car elles peuvent bien être considérées comme le premier élément des véritables bibliothèques populaires, de celles qui existent dans la famille, où tout est lu et relu parce qu'il y a peu de chose, et qui se composent des Heures, de l'Almanach, des livres que les enfants rapportent de l'école ou du catéchisme, quand le colporteur n'y a pas introduit quelques productions malsaines. Il est certainement inutile de s'arrêter à démontrer l'importance des livres donnés en prix et, en même temps, nous craignons de ne pas trouver de contradicteurs lorsque nous dirons que c'est le dernier échelon de la littérature populaire. Après avoir signalé le mal, nous éprouvons quelque embarras à indiquer le remède, car nous nous trouvons en face de difficultés pratiques très sérieuses.

Il ne faut pas demander à des enfants et peut-être encore moins à leurs parents, d'apprécier tout d'abord le livre qui leur est donné, autrement que par son extérieur. On ne peut le juger qu'après l'avoir lu ; le titre et le nom de l'auteur sont pour des gens peu lettrés des indications sans valeur. Voulant donc que la distribution des prix produise tout d'abord une heureuse et agréable impression, vous donnez à l'écolier le livre le plus séduisant de forme que vous ayez pu rencontrer ; vous traitez de même le voisin ; et pour ne pas blesser le sentiment d'égalité qui ne nous empêche pas d'être jaloux de nos égaux et même de nos supérieurs, vous en venez malgré vous à des catégories de livres de même prix, même format, même couverture pour tel genre de prix, pour telle division. Puis la question d'argent

vient s'y mêler aussi. Qui que vous soyez, vous tenez à donner beaucoup, beau, bon et à peu de frais ; et souvent le bon marché prime tout. Comme dans le commerce le plus honnête on n'en a jamais que pour son argent, et qu'il est de principe que ce qui est bon marché ne vaut pas cher, vous n'avez que des ouvrages insignifiants se présentant sous une forme agréable.

Comment faire mieux ? Ne pourrait-on pas réduire raisonnablement le nombre des prix pour les donner meilleurs ? Ne devrait-on pas réagir contre la frivolité que l'on flatte ici, tandis qu'on la condamne ailleurs, ce qui est une déplorable méthode d'éducation, en attachant soi-même moins d'importance à la forme et plus au fond ? Ne devrait-on pas aussi ramener à de justes bornes l'amour de l'égalité qui n'existe nulle part, en ne se faisant pas une obligation de donner à chacun le même format, la même couleur, quand on se trouve dans la même catégorie. Il serait essentiel de faire soi-même le choix des livres, ou tout au moins de prendre un guide sûr et éclairé. Nous indiquerons ici le catalogue spécial de la Société des publications populaires.

Il y aurait encore à faire un appel aux éditeurs qui ont en quelque sorte le monopole de ce genre de littérature afin d'obtenir d'eux un choix plus sévère dans les manuscrits qu'ils impriment et des efforts plus constants pour relever le niveau intellectuel de leurs publications.

TROISIÈME SECTION

BIBLIOGRAPHIE PROPREMENT DITE

BIBLIOLOGIE

par M. F. Escard.

La Bibliologie est à la Bibliographie ce que la théorie est à la pratique; elle traite de ses règles, de ses méthodes, de ses moyens scientifiques, et elle doit lui servir de préliminaire; en d'autres termes la Bibliologie est la connaissance des livres en général : fabrication et histoire ; — classement et conservation ; — propagation.

A ces divers titres, la Bibliologie raconte l'histoire des Livres sous leurs formes même les plus anciennes : celle de leur production à l'aide des matières et des procédés les plus divers; celle des combinaisons qui ont été proposées pour les mettre dans un ordre logique, celle de la fondation, à travers les âges, des collections célèbres qui en ont été faites, ce qui est presque toujours l'histoire de la destruction des plus précieuses par la violence, depuis le brûlement de la bibliothèque d'Alexandrie jusqu'à l'incendie de la bibliothèque du Louvre; en résumé, la Bibliologie étudie d'abord les progrès matériels ou esthétiques qui se sont produits à l'avantage de cet instrument particulier de l'activité humaine qu'on appelle un livre, manuscrit, gravé ou imprimé.

C'est encore la Bibliologie, qui, après avoir fait l'historique de la pensée écrite ou typographique, est chargée de placer méthodiquement, en des bâtiments édifiés à cette fin, toutes ces productions d'intentions et d'apparences différentes, de les y conserver, d'y prendre telles mesures propres à en rendre la

communication facile aux hommes d'étude : à ce point de vue, la Bibliologie est la science même du bibliothécaire.

Enfin, à la Bibliologie revient aussi la fonction de propager la doctrine tout-à-fait spéciale du bon usage des livres, et de faire que le bibliothécaire soit, en vérité, ce que les Américains ont l'habitude d'appeler si justement un « professeur de livres, » c'est-à-dire le maître d'un enseignement apte à rendre la pratique de la lecture plus féconde, par l'ordre des études, leur développement logique, la préférence à accorder à tel de ces produits de l'esprit de l'homme sur tels autres moins utiles ou même dangereux.

Si ce fut la rareté des premiers écrits, en effet, qui donna l'idée de les réunir et de les garder dans des lieux de dépôt, on peut dire que, à l'époque moderne, c'est la surabondance des livres imprimés qui justifie la multiplication des bibliothèques, et la variété des méthodes proposées pour leur utilisation.

En réalité, toutefois, deux ou trois systèmes seulement sont, de nos jours, en présence. Je vais en rappeler brièvement les lignes principales avant de passer à l'analyse des ouvrages qui y correspondent ou qui ont proposé des innovations pendant le dernier espace de dix ans qu'il s'agit d'examiner.

L'une de ces méthodes consiste à classifier les livres dans l'ordre de valeur des sentiments les plus élevés de l'homme, qui est heureusement le même, je le crois, que celui de leur apparition dans sa conscience. — L'homme sent en lui, d'abord, la « religiosité » (un rapport, lu dans l'une de vos précédentes réunions, le rappelait devant vous en étudiant un beau traité de M. de Quatrefages) : l'homme voit d'abord en lui son Dieu ; auprès de lui, au dessus de lui, partout, son Père créateur ; de là, la pensée ancienne et légitime de donner à la *Théologie* la première place dans une coordination complète de livres ; et, Dieu merci ! la Théologie n'a pas cessé d'être la science des sciences. —L'âme humaine aperçoit ensuite, vivant en elle, le sentiment de la moralité, de la justice ; dans cet ordre, l'étude du *Droit* et des lois se place immédiatement au-dessous de la science de Dieu. — Ayant pris ainsi conscience de la noblesse de son origine et de ses devoirs, si l'homme regarde autour de soi, il peut alors utilement observer, étudier la création toute entière ; les *Sciences* naturelles, physiques et spéculatives, naissent, et prennent leur rang en cette troisième place. — Par ce travail d'investigation l'homme apprend à créer lui-même, ou du moins à transformer pour sa commodité ce monde que Dieu lui a donné ; les *Métiers* apparaissent, puis les *Arts ;* ils affinent l'esprit de l'homme, développent des facultés qui se produisent par les

Lettres d'une façon plus éminente et lui font connaître, par un échange chaque jour plus étendu de sentiments, des pensées nouvelles qui, jointes aux pensées primordiales de son âme, forment ce qui s'appelle proprement la culture intellectuelle.—Enfin la vie de l'homme s'accomplit : chemin faisant, il donne cours en tout sens à sa liberté naturelle par des faits nombreux et étendus qui seront son *Histoire ;* et son esprit cultivé les traduit en récit de ces faits et gestes individuels, sociaux, nationaux qui font de l'humanité, considérée dans son ensemble, comme la suite, le prolongement de la création. — Ainsi, il a tout étudié, approfondi ; il a vu sous toutes leurs faces chacune de ses pensées ; son travail se généralise ; à ce moment se forment ces ensembles synthétiques ou analytiques que nous nommons *Encyclopédies.*

Ce système de classement, élevé, digne, vous le reconnaissez : c'est à peu près celui qu'a vulgarisé le « Manuel du libraire, » de Brunet, celui qui est plus spécialement appelé la « Méthode des libraires de Paris, » et que « le Polybiblion » a adopté avec quelques différences dans l'application.

Un autre système de coordination consisterait à classer les bibliothèques en plaçant les livres selon un ordre ascendant qui serait à peu près l'inverse du précédent et dans lequel l'homme serait considéré comme créateur du savoir dans la progression suivante : d'abord les « arts » proprement dits et les « lettres, » regardés comme la manifestation la plus spontanée de l'esprit humain ; — ensuite « l'histoire, » moyen légitime pour l'homme de se donner témoignage de sa valeur et de son rôle ; — puis le « droit, » par lequel il règle sa marche et ses relations ; — en quatrième rang, les « sciences, » coopératrices de l'homme dans les étapes accidentelles de la vie ; — au sommet, la « connaisnaissance de Dieu, » but suprême et récompense de son esprit et de son cœur.

Entre ces deux systèmes principaux, s'efforçant de les concilier, se placent une foule de combinaisons, empruntant plus à l'un ou plus à l'autre du principe qui les a créés, soit qu'elles s'attachent, comme le premier, à marquer le prix relatif des connaissances humaines en mettant à la base la Théologie, soit qu'elles se caractérisent par la hiérarchisation des objets de la science selon la capacité progressive des facultés de l'homme, allant du travail intellectuel le plus simple à l'étude la plus compliquée, comme le second, que je retrouve avec de grands perfectionnements dans le seul traité général de bibliologie de la période décennale que nous étudions. — L'analyse que je vais en faire, avec celle de deux autres ouvrages plus spéciaux, va

me permettre de faire passer de nouveau devant vous les trois grands aspects de la bibliologie; la classification méthodique des livres, leur installation dans les bibliothèques, leur inscription dans des catalogues propres à guider biliothécaires et lecteurs.

Le premier de ces ouvrages est le travail le plus étendu que mes recherches m'aient fait rencontrer sur ces matières, dans ce laps de temps. Il a pour auteur M. Tommaso Gar, qui lui a donné modestement pour titre : *Lectures de bibliologie faites dans l'Université royale des études de Naples pendant le premier semestre de l'année* 1865[1]. L'auteur y propose le classement des livres en douze divisions, dans cet ordre : encyclopédie, philologie, littérature, beaux arts, histoire, droit et politique, sciences naturelles, sciences médicales, sciences mathématiques et techniques, philosophie, théologie, polygraphie. « Mon système, dit-il, est sorti des lois immuables des facultés de l'esprit humain et de leur action sur la marche réelle de la littérature universelle. Toutes les branches du savoir s'y constituent dans une suprême unité sous laquelle se rangent dans leur ordre raisonnable toutes les parties constituantes; chaque classe y a sa place déterminée, et l'une y suit l'autre par une logique déduction. » Sachons gré à M. Tommaso Gar de cette tentative, car il y a plus d'un désideratum dans la méthode des libraires de Paris, par cette raison que, selon le mot de Barbier je crois, si rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais catalogue, rien n'est plus difficile que d'en faire un bon; mais le système proposé par l'auteur des « *Lectures de bibliologie* » ne fera pas abandonner celui du Manuel de Brunet. La classification est d'ailleurs le côté le moins important du livre de M. T. Gar, et c'est à un autre point de vue que nous devons en signaler le mérite. D'abord, il traite savamment de toutes les questions qui se rapportent à la science des livres : de l'écriture et des manuscrits; de l'imprimerie et de ses progrès successifs depuis le xve siècle jusqu'à nos jours; des bibliothèques dans l'antiquité et dans le moyen-âge, en Europe et en Amérique; de la construction de ces édifices, de leur disposition, de leur administration; des livres rares et précieux; du commerce des livres depuis les temps anciens; enfin, et surtout, il contient la plus noble des doctrines sur le rôle et le caractère du bibliothécaire modèle du siècle actuel. — « Une bibliothèque, dit-il, ne doit pas être seulement

[1] Letture di Bibliologia fatte nella Regia Università degli studi in Napoli, durante il primo semestre del 1865 da Tommaso Gar. — Torino, stamp. del Unione tipogr. editr., gr. 8°, xvii-240 pag.

le dépôt bien conservé des monuments de l'esprit humain, mais aussi un institut de féconde et progressive culture... Il faut, au bibliothécaire de notre époque, un savoir général peu ordinaire; une connaissance précise de l'histoire, des lettres, des beaux-arts; des notions spéciales d'archéologie, de paléographie et de diplomatique; la connaissance des classiques anciens, et des premiers parmi les modernes; il faut en même temps qu'il soit doué d'une mémoire tenace, d'un esprit d'ordre rigoureux, d'une sûreté de conscience à toute épreuve,... d'affabilité... Heureux si, en récompense, il lui est donné de sentir qu'il a contribué à faire mûrir tels fruits de sagesse qui pourront être un jour l'aliment vital de milliers de ses semblables ! »

On ne peut hésiter à s'associer à de si hautes considérations, et à les publier pour y applaudir, en se rappelant qu'un Bacon, qu'un Leibnitz et qu'un Ampère, entr'autres, n'ont pas dédaigné de mettre leurs éminentes facultés et toute leur science au service de la classification bibliologique.

En effet, il ne suffit pas d'avoir entrevu une méthode droite et claire de coordination pour avoir complètement répondu aux besoins des hommes studieux. Pour l'appliquer, il faut la subordonner à une autre nécessité : le placement matériel des livres dans des lieux ayant cette destination. Le format, le sujet traité, la langue, combien d'autres différences en rendent la pratique difficile ! M. Alfred Dantès, — à la fin d'une Introduction aux connaissances humaines [1], mieux inspiré dans sa méthode, disons-le en passant, que dans l'esprit qui a présidé à ses choix, — s'est essayé à résoudre le problème en détail.

Sa solution est ingénieuse, et le tableau qu'il donne à l'appui, « tout en émanant d'une conception spéculative, » se plie, assez bien, selon l'espoir de l'auteur, aux exigences de l'usage : en voici l'exposé.

Etant donnée la distribution d'une salle ou d'un meuble-bibliothèque en compartiments parallèles verticaux, on commencera par distinguer ces divisions à l'aide d'indications en quelque sorte ethnologiques, placées en tête de chacun, de gauche à droite : Orient, Grèce, Italie, France,... par exemple ; de même on désignera le contenu des rayons horizontaux, par des noms placés dans un ordre descendant, selon la classification qu'on aura adoptée : Théologie, Jurisprudence, Sciences... avec leurs subdivisions.

[1] Tirée à part (1871-1872) puis jointe au Dictionnaire biographique et bibliographique, alphabétique et méthodique des hommes les plus remarquables dans les lettres, les sciences et les arts chez tous les peuples et à toutes les époques, par Alfred Dantès. — Paris, 1875. Gr. in-8° de 1423 et 154 pages.

Si, dans cette disposition, on considère la direction verticale, on aura, dans leur ordre successif, d'abord l'Orient, puis la Grèce, l'Italie, la France..., théologiques, juridiques, scientifiques... ; si c'est la direction horizontale qui est suivie, on trouvera successivement la théologie de l'Orient, de la Grèce, de l'Italie, de la France.... A l'heure de la recherche, on devra donc rencontrer le livre demandé au point d'intersection des deux lignes verticale et horizontale : et, pour faire une application, les œuvres d'Aristote devront être prises dans la case de rencontre de la 2e ligne verticale (Grèce) et du 3e rayon horizontal (Sciences), en un mot dans la série des Savants Grecs.

Une difficulté, que M. Dantès n'a pu résoudre avec autant de bonheur, est celle de la mesure et du rang à donner au format : il continue à faire une place à part aux in-folios en les reléguant aux rayons inférieurs, ce qui, on le sait, n'est pas précisément surmonter l'embarras, mais le déplacer pour le retrouver sans cesse devant ses pas. Hâtons-nous de dire que l'obstacle paraît invincible, et que le peuple le plus pratique, en science « livresque » comme en toute autre, le peuple américain, n'en est pas plus quitte que nous avec sa « méthode décimale » ; si nous l'avons bien comprise, elle consisterait, en effet, à mesurer les volumes au centimètre carré, procédé qui nous semble donner presque autant de formats que d'ouvrages, ou tout au moins autant que d'éditeurs ; et ce n'est pas peu dire pour l'Amérique même, qui a su ajouter plusieurs éditions de poche-gilet aux dimensions européennes déjà si variées.

A travers de si minutieux détails, on atteint enfin, après la synthèse bibliologique, et après la mise en place des livres, à la question dont tous ces travaux préliminaires n'ont été à vrai dire que la préparation : il reste à faire l'énumération des richesses que possède chaque collection particulière ou publique; il faut en dresser le bilan avec unité, en accomplir l'inscription exacte et complète dans le but d'en rendre la connaissance et la communication aisées et promptes à tout lecteur, même non érudit.

Personne n'ignore que ce sont les catalogues qui pourvoient à ce besoin; mais il faut avoir mis la main à la rédaction de l'un de ces recueils pour bien sentir l'insuffisance de la plupart des procédés connus jusqu'à présent.

Une bibliothèque de quelque importance doit pouvoir être représentée par deux, au moins, de ces répertoires : 1° le catalogue par ordre de Matières, auquel on demande quelle somme de richesses possède la collection qu'on vient utiliser: (la seconde partie du Manuel de Brunet en est le prototype); 2° le catalogue

dans l'Ordre alphabétique, où le lecteur peut s'assurer si tels ouvrages, dont il ne sait que les noms des Auteurs, ou dont il possède seulement une portion des titres, s'ils sont anonymes, se trouveront parmi les livres de la bibliothèque consultée : c'est ce dernier catalogue surtout qu'il était jusqu'ici très embarrassant d'organiser.

Le répertoire alphabétique doit remplir, en effet, deux sortes de conditions contradictoires : se composer d'éléments à demeure, fixes, et garder cependant la faculté de recevoir à toute heure de nouveaux compléments ; rester toujours sous la surveillance du bibliothécaire, et pouvoir être manié, par le public, sans danger. Pour résoudre la première partie du problème, feu M. Pinçon, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, avait déjà trouvé une pratique commode.

Sur des fiches, taillées en forme de cartes à jouer, il inscrivait les renseignements bibliographiques utiles : titre de l'ouvrage, avec le nom de l'auteur ; lieu et date de publication, format, etc., et ces cartes insérées dans des boîtes oblongues, où elles gardaient séparément toute leur mobilité, y étaient fixées, dans leur ensemble, à l'aide d'une tige métallique qui traversait chacune d'elles et la boîte dans toute sa longueur ; il était ainsi possible de les éloigner l'une de l'autre pour les lire, sans crainte de troubler l'ordre réglé par les mille et une combinaisons successives de l'alphabet. Mais, quand il s'agissait d'insérer entr'elles de nouvelles fiches, comme la sécurité et la commodité étaient moins grandes ! Ne fallait-il pas d'abord retirer de la boîte, et détacher de la tige métallique qui les y maintenait à leur rang, les cartes appelées à livrer passage aux nouvelles venues pour ne reprendre place que derrière elles ; dans ce cas, qu'une méprise, qu'un accident survinssent, tout était brouillé et pour longtemps. — Il était donné à M. Bonnange, archiviste du Ministère de l'agriculture et du commerce, d'adapter à cette invention le dernier perfectionnement; les détails en ont été exposés dans un livre [1] et je les résume en ces termes : à l'ouverture circulaire, percée dans la partie inférieure de la carte Pinçon, M. Bonnange a heureusement substitué une échancrure en arcade qui permet de placer chaque nouvelle fiche à cheval sur la tige métallique, par le simple écartement des fiches déjà placées, et sans recourir à un déplacement dangereux ; de plus, la tige métallique est une vis de pression, mise en mouvement

[1] Projet d'un catalogue universel des productions intellectuelles. Mémoire... par Ferdinand Bonnange... précédé d'une préface de M. E. Littré... Paris, Gauthier-Villars, 1874. In-8° de 35 pp. avec une pl. in-f°.

par une clef, et munie d'un écrou qui avance ou recule et presse ou desserre les cartes casées devant lui dans des boîtes-tiroirs ; ainsi donc, fixité et mobilité alternatives, ces deux nécessités du catalogue alphabétique sont satisfaites d'un même coup. « Tournez une clef à droite, je suppose, — a très bien dit le regretté bibliothécaire de l'École des Beaux-Arts, M. E. Vinet, — et le classement que vous venez de terminer deviendra immuable ; vos cartes, disposées de façon à pouvoir être lues comme les feuillets d'un livre, ne pourront être arrachées qu'avec violence ; tournez la clef à gauche, et ces mêmes cartes, desserrées et obéissantes sous votre main, se placeront où vous voudrez. » Il restait, en effet, à rendre plus dociles à la main les cartes ainsi assujetties : c'est M. Bonnange qui a réalisé encore ce progrès.

Grâce à une brisure articulée, réservée au bas des cartes dont il propose l'emploi, le talon seul des fiches devient tout-à-fait immobile lorsque l'écrou les tient pressées les unes sur les autres, et la partie supérieure, seule garnie d'écriture, est facilement parcourue, puis rejetée, en arrière ou en avant sur ce pli, pour la continuation des recherches d'un bout à l'autre du casier. Ces innovations, d'une application rapide, ont été déjà adoptées pour le dépôt des cartes et plans de la marine, et par l'Observatoire de Paris. « Toutes les bibliothèques, dit l'auteur, pourraient, et j'ajoute, devraient suivre cet exemple. »

Je me fais sans effort l'écho de ces vœux par lesquels je termine cette analyse, et qui me conduisent naturellement à exprimer les autres souhaits, et les conclusions pratiques que le Congrès bibliographique doit vouloir tirer de nos travaux: Par le Congrès international des bibliothécaires à Londres, la France a étendu le cercle de ses rapports bibliologiques ; or, ne serait-il pas utile, — et je soumets très humblement cette proposition à notre Congrès,— ne serait-il pas nécessaire même de penser à présent à remplir cette vaste circonférence qui va de la France à l'Amérique, en commençant par notre centre intellectuel propre, en essayant de remplir quelques-unes des nombreuses lacunes que nous pourrions y signaler?... Je précise mon vœu sous cette forme : Un Congrès de tous les bibliothécaires français serait réuni à Paris, l'année prochaine, dans le but de s'entendre pour la solution de ces trois questions : 1° la rédaction d'un « Manuel de Bibliologie » dans un système uniforme, consenti par eux ; 2° la mise en œuvre des voies et moyens propres à obtenir l'élaboration, d'après ce manuel, des « Catalogues de toutes les Bibliothèques départementales » ; 3°, la création d'une « Chaire de Bibliologie auprès de la Bibliothèque nationale de Paris » pour la formation d'une génération de

bibliothécaires qui puissent répondre au parfait idéal que Tommaso Gar nous a présenté. Il serait digne de la Société bibliographique de prendre l'initiative de cette réforme ; elle pourrait ainsi concourir une fois de plus à faire entrer dans la pratique la véritable distinction qui s'impose, dans le monde des livres, à tout esprit élevé : la séparation des livres en bons et en mauvais écrits, selon qu'ils s'unissent ou s'attaquent à ce Livre par excellence, dont Dieu même tient ouvertes sur le monde les deux parties, la Loi, la Foi, comme les deux ailes lumineuses de son Esprit Saint.

INDEX SOMMAIRE DES OUVRAGES DE BIBLIOLOGIE.

BRUNET (G.). — Études sur la reliure des livres et sur les collections de quelques bibliophiles célèbres. Paris 1868 ,in-8°.

DELISLE (Léopold). — Le cabinet des manuscrits de la bibliothéque impériale, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie, Paris 1869-74, 2 vol. in-4°.

OTTINO (G.). Brevi cenni di bibliografia. Firenze, 1870. Petit in-8° de 37 p. (Tiré à 60 exemplaires. Extrait de la *Cronica della Bibliografia italiana*, 1870, n° 21. — Contient des chapitres consacrés à la bibliologie, aux systèmes bibliographiques, etc.)

JANIN (J.). — Le Livre. Paris, 1870, in-8°.

ZENTI (Ignazio). — Elementi di bibliografia, ossia regole per la compilazione del catalogo alfabetico di una pubblica biblioteca. Verona, 1872. Petit in-8°, XI-59 pp.

OTTO ANDREUCCI. — Delle biblioteche più specialmente italiane, e del loro ordinamente : considerazioni storico-critiche, 1873.

Établissement d'une bibliothèque. Conservation et entretien des livres... Des abréviations usitées dans les catalogues pour

indiquer les conditions de la collation des livres. Paris, 1877, Rouveyre, in-8°.

QUESADA (G.). — Las Bibliotecas europeas y algunas de la America latina. Buenos-Aires, 1877, in-8° [tome I].

MORTREUIL (T.). — La Bibliothèque nationale, son origine et ses accroissements jusqu'à nos jours, notice historique. Paris, 1878, in-8°. Champion.

Enfin, nous citerons aussi parmi les recueils : *Le Bibliophile français*, gazette illustrée des amateurs de livres, d'estampes et de haute curiosité. Paris, 1868-1873, 7 vol. grand in-8° avec planches.

F. E.

LES REVUES CRITIQUES DE BIBLIOGRAPHIE

par M. Ch. Dejace.

La question sur laquelle le comité organisateur du Congrès m'a chargé de présenter un rapport, exclut, par sa nature même, les publications de pure bibliographie qui ne sont que de simples catalogues plus ou moins méthodiques. Le cadre de ce travail n'embrassera que les recueils exclusivement critiques de la France, de la Belgique, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Nous eussions désiré l'élargir en y faisant entrer les périodiques de l'Italie et de l'Espagne, mais les indications nécessaires à ce sujet nous ont fait défaut; nous ne croyons point, d'ailleurs, que les recueils critiques soient nombreux dans les pays du midi.

S'il est inexact d'affirmer que la critique est « fille de notre siècle, » comme on s'est plu souvent à le répéter, il est juste toutefois de reconnaitre qu'elle a pris dans ces derniers temps un développement considérable. Née de ce prodigieux mouvement d'idées, d'opinions, de croyances que propagent les livres, elle a bientôt franchi les limites étroites du monde des érudits, pour se produire au soleil de la grande publicité. Philosophes, historiens, romanciers, hommes de sciences et de lettres, tous ont désormais à compter avec elle; ses investigations portent sur un domaine dont l'immensité ne semble point l'effrayer et où rien n'échappe à son analyse pénétrante.

Je désirerais, dans les quelques lignes qui vont suivre, d'une part, mettre en relief la puissance et l'activité de cet esprit critique dans les principaux pays de l'Europe, de l'autre, dresser un tableau des ressources que fournit aux travailleurs la connaissance de ces nombreuses revues, destinées à tenir le public au courant de toutes les productions du monde des lettres, des sciences et des arts.

I

Commençons par la France. La patrie de Bayle, possède trois organes critiques. Le premier et le plus ancien, je crois, est la *Bibliographie catholique* (1842) dirigée autrefois par Mgr Duplessis, actuellement par Mgr Guérin. C'est une revue critique mensuelle

des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation etc., etc. Elle s'est assuré le concours de collaborateurs distingués, parmi lesquels nous nous contenterons de citer le savant continuateur du « Gallia christiana », dom Paul Piolin, prieur de l'abbaye de Solesme. Les comptes-rendus très développés, mais souvent d'inégale valeur, semblent avoir pour but d'attirer spécialement l'attention sur les ouvrages dont l'influence peut être bienfaisante au point de vue moral et religieux. Ils sont suivis d'une chronique du mois et d'un index des articles publiés par les principaux recueils périodiques. C'est là, une innovation heureuse, que nous verrons réalisée d'ailleurs par la plupart des organes critiques; en indiquant les travaux épars çà et là, et en signalant aux lecteurs la source où ils pourront les consulter, elle leur épargne souvent des recherches longues et fastidieuses, et leur permet de disposer rapidement d'une riche bibliographie sur un sujet donné.

Vient ensuite la *Revue critique d'histoire et de littérature*, publication hebdomadaire sous la direction de MM. Bréal, Monod et G. Paris. Cette revue est entrée dans sa douzième année d'existence; elle doit son succès et au crédit dont jouissent ses directeurs dans le monde savant, et à la sévérité qui préside à la rédaction et à l'adoption des articles. Ces articles ne se bornent pas à donner le résumé incolore d'un ouvrage : ce ne sont pas de ces fruits insipides que l'on obtient en greffant la table des matières sur une préface ou une introduction. Loin de là, ils se distinguent par leur concision comme par l'esprit vraiment critique qu'ils respirent. Tout ouvrage important est soumis à un examen sévère mais consciencieux.

La critique en effet, pour être féconde, ne doit pas se borner à l'exposé des opinions, des doctrines, des théories d'un auteur ; elle doit en discuter la valeur et l'autorité, relever les erreurs, signaler les lacunes. Exposer et discuter, tel est son double rôle; le méconnaître ce serait abaisser la critique au simple rang d'annonces-prospectus de librairie.

Mais tout en remplissant ces conditions essentielles, il est un écueil à craindre, écueil que plusieurs périodiques allemands ne savent point éviter et contre lequel la revue dont nous nous occupons en ce moment, va parfois se heurter.

Il arrive qu'en faisant de la critique trop savante, en élevant la discussion à des hauteurs accessibles aux seuls initiés, ou en spécialisant trop les points en litige, on produit des articles dont la portée échappe même aux gens lettrés; seuls l'auteur de la critique et celui du livre analysé sont à même de les comprendre, et le public assiste à la joûte sans connaître les armes

des combattants. J'accorde qu'il faut maintenir une certaine aristocratie dans le domaine de la critique sous peine d'aboutir fatalement à la platitude et à la vulgarité ; rien ne contribue davantage à l'abaissement de l'esprit scientifique d'une revue que la prétention de se mettre à la portée de tout le monde, je le sais; mais je ne puis non plus oublier que le premier et le plus impérieux devoir du critique est de faire connaître au public le livre dont il rend compte et de le renseigner sur sa valeur. Tout en dominant la matière et en conservant à son analyse un caractère sérieux et élevé,il doit éviter la sécheresse et l'aridité, se garder autant que possible des controverses de détail et ne point compliquer le sujet par un étalage inutile d'érudition. Quoi qu'il en soit, et telle qu'elle se présente, la *Revue critique d'histoire et de littérature* a contribué pour une large part à la rénovation de l'esprit critique en France, elle l'a guidé et développé par ses articles sérieux et jouit sans conteste aujourd'hui d'une autorité légitimement acquise. Il est seulement regrettable que les tendances souvent rationalistes de cette revue ne nous permettent pas de lui accorder une approbation que nous eussions désirée sans réserves.

J'arrive au *Polybiblion*, le troisième des recueils en question. Vous parler du *Polybiblion*, messieurs, c'est vous parler de l'œuvre la plus chère et la plus importante peut-être de cette vaillante Société bibliographique à l'initiative de laquelle nous devons l'organisation de notre Congrès actuel.

Ce qui fait la force du *Polybiblion*, c'est que la critique y est l'œuvre collective d'une réunion d'hommes attachés aux mêmes croyances et animés d'un même esprit. Elle représente dès lors plus qu'une manière de voir individuelle ; ellè s'impose pour ainsi dire comme l'expression de tout un groupe avec lequel il faut compter.

Le *Polybiblion, revue bibliographique universelle* paraît depuis 1868. Il se compose de deux parties bien distinctes et qui peuvent être l'objet d'abonnements séparés.

La première, *partie littéraire*, paraît par fascicules de six feuilles d'impression, et forme à elle seule deux volumes semestriels, de près de sept cents pages. Elle comprend : 1° Des *Articles d'ensemble* sur les différentes branches de la science et de la littérature ; 2° des *Comptes-rendus* des principaux ouvrages publiés en France et à l'étranger ; 3° un *Bulletin* faisant connaître les ouvrages récents de moindre importance; 4° des *Variétés* littéraires, historiques, bibliographiques ; 5° une *Chronique* résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du recueil ; 6° une *Correspondance* offrant des renseignements biblio-

graphiques et circonstanciés sur tel ou tel sujet; 7° des *Questions et réponses*, sur des points d'histoire, de littérature, de bibliographie, etc.

La seconde, *partie technique*, contient : Une *Bibliographie méthodique* des ouvrages publiés en France et à l'étranger, avec indication de prix ; 2° les *Sommaires* des principales revues françaises et étrangères ; 3° les *Sommaires* des mémoires publiés par les Sociétés savantes; 4° les *Sommaires* des articles littéraires des grands journaux de Paris. La partie *technique* forme, par mois, une livraison de deux à trois feuilles d'impression, et au bout de l'année, un volume de quatre à cinq cents pages.

Cette partie *technique* mérite tous les éloges ; c'est un précieux répertoire où chacun trouve sous la main des informations qu'il chercherait vainement ailleurs.

Quant à ce qui concerne la partie *littéraire*, il est possible, croyons-nous, de réaliser encore quelques progrès. Tous les articles ne sont point marqués au coin d'une critique assez sûre ; parfois l'on donne le pas dans les comptes-rendus à des ouvrages de médiocre importance, alors que l'on néglige des œuvres capitales, surtout en dehors du pays.

La *Bibliographie étrangère*, voilà ce qui laisse encore à désirer dans le *Polybiblion*. En signalant, en toute franchise, cette partie faible, je ne puis m'empêcher d'applaudir aux efforts qui déjà ont été faits pour l'améliorer. L'extension qu'a prise la Société bibliographique à l'étranger, notamment en Belgique, lui permettra de disposer de collaborateurs nouveaux et de signaler avec promptitude tous les ouvrages utiles qui paraissent en dehors de la France.

Dans ce Congrès même, on a formulé un vœu dont la réalisation contribuerait largement au succès et au développement du *Polybiblion*. Il s'agirait de disposer, dans chaque capitale et dans chaque grande ville de l'Europe, d'un correspondant chargé de faire connaître la Société bibliographique et de lui gagner des adhérents. Ces correspondants auraient en même temps pour mission d'envoyer au *Polybiblion* un bulletin mensuel des productions littéraires et scientifiques de ces différents pays.

Il serait également à désirer que l'analyse des ouvrages de théologie, de philosophie, d'histoire, de littérature, etc., fût l'œuvre exclusive de collaborateurs auxquels des travaux et des études plus particulières ont donné une sorte de spécialité dans chacune de ces branches ; la critique y gagnerait ainsi en ampleur et en solidité.

Pour réaliser ces *desiderata*, le *Polybiblion* serait amené à certains frais de rémunération ; mais ces frais, en donnant plus de

consistance à la rédaction, auraient précisément pour résultat de transformer la collaboration un peu aléatoire de la Revue en collaboration persévérante et efficace.

Outre les trois recueils dont il vient d'être question nous avons encore à mentionner en France le *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, revue mensuelle publiée par Léon Téchener, et le *Bulletin du bouquiniste*, fondé par A. Aubry, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Le premier contient des notices bibliographiques, philologiques, historiques et littéraires, ainsi qu'une chronique intitulée: *Nouvelles et variétés*.

Le second affecte déjà un caractère plus spécial, mi-littéraire, mi-commercial. Il donne des renseignements sur les ouvrages rares et curieux.

Disons un mot également d'une innovation dont le mérite revient au journal l'*Univers*. Depuis deux ans, ce journal publie un bulletin mensuel de bibliographie sous le titre de *Revue littéraire*. Chaque numéro (de 16 à 24 pages) se compose d'articles critiques, d'un bulletin bibliographique avec courtes notices et d'un catalogue avec sommaires des principales revues françaises. Parfois on y trouve des correspondances étrangères, intéressantes quoiqu'incomplètes, sur le mouvement littéraire en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, etc. Les lecteurs de la *Revue* sont autorisés à soumettre à la rédaction différentes questions sur des points d'histoire, de littérature, de bibliographie, etc. La *Revue littéraire* n'affecte point un caractère encyclopédique comme le *Polybiblion ;* son cadre est beaucoup plus restreint. Réduite toutefois à ces proportions, elle ne laisse point que de suivre attentivement les principales productions et de tenir ses lecteurs au courant de toutes les nouvelles du monde littéraire en France. Qu'il nous soit permis de désirer un exclusivisme moins absolu dans le choix des ouvrages recensés ; ce défaut est assez apparent dans les dernières livraisons.

La plupart des grandes revues françaises telles que le *Correspondant*, la *Revue des questions historiques*, la *Revue historique* et autres, réservent une place à un *bulletin bibliographique* ou à un *courrier* destiné à mettre leurs lecteurs au courant du mouvement littéraire dans chaque pays.

II

Mais ceci sort déjà du cadre qui nous est assigné, et nous nous hâtons d'y rentrer en attirant l'attention sur l'*Atheneum belge*, publication bi-mensuelle, qui a vu le jour, cette année, en Belgique.

Cette revue, fondée en dehors de tout esprit de parti, est encore trop jeune pour qu'il soit permis de l'apprécier en connaissance de cause. Elle a déjà publié quelques bons articles critiques dûs à la plume d'écrivains belges distingués,et je ne puis, en bon patriote, que formuler le vœu ardent et sincère de voir cette revue relever le niveau intellectuel et moral de mon pays et l'arracher à la préoccupation trop exclusive des spéculations industrielles et commerciales.

Il nous faut encore citer en Belgique le *Journal des beaux arts et de la littérature*, dirigé depuis vingt ans par M. Siret, membre de l'Académie royale et homme de lettres distingué. Sans être exclusivement réservé à la critique bibliographique, ce journal, paraissant deux fois par mois, fait une part assez large aux ouvrages de littérature et aux nouvelles du monde artistique, pour qu'il ne soit pas permis de le passer sous silence.

Il en est de même du *Vlaamsche School*, revue flamande des beaux arts paraissant à Anvers.

Nous citerons au même titre le *Bibliophile belge*,bulletin mensuel destiné surtout aux indications sur les raretés bibliographiques.

De même qu'en France, plusieurs revues ont un bulletin critique sous le titre de mélanges ; signalons comme telles, l'excellente *Revue générale*,et plus spécialement encore la *Revue de Belgique*. Cette dernière suit attentivement le mouvement de la production littéraire en Belgique,dans la langue française et dans la langue flamande. Elle réaliserait un progrès marqué si elle abandonnait cet exclusivisme regrettable qui la porte à signaler surtout les livres écrits dans un esprit hostile à la religion, et à passer sous silence les ouvrages des écrivains catholiques.

III

Je passe à l'Allemagne, le pays par excellence de la critique. Depuis l'époque où le libraire Nicolaï et le groupe des fondateurs de la bibliothèque universelle allemande, ont laissé tomber de leurs mains le sceptre de la critique, une foule de revues se sont empressées de le relever. Les unes (et ce sont les seules dont nous ayons à faire mention) s'occupent indistinctement de tous les ouvrages à quelque branche de l'activité intellectuelle qu'ils appartiennent ; les autres sont des recueils plus spéciaux et se bornent à rendre compte d'une certaine catégorie de livres seulement. On ne s'étonnera point du nombre et de la diversité des organes de critique bibliographique en Allemagne, en réfléchissant à l'énorme production littéraire du pays, à ses nombreuses universités, et à la puissante vitalité qu'entretiennent et développent dans la nation ces centres d'études.

Indiquons d'abord les deux recueils catholiques intitulés : l'un, *Litterarischer Handweiser*, l'autre, *Litterarische Rundschau*. Le premier, fondé à Münster en 1862, compte environ quatre mille deux cents abonnés et publie dix-huit livraisons par an; le second, paraissant à Aix-la-Chapelle, s'adresse à deux mille trois cents abonnés. Tous deux sont d'ailleurs distribués sur le même plan. Ils se composent : 1° d'*articles critiques* assez développés sur les ouvrages les plus récents ; 2° de *comptes-rendus* sommaires pour les livres de moindre importance ; 3° d'une *chronique*.

Ils jouissent d'une grande réputation dans l'Allemagne catholique, et rendent des services signalés à nos frères en religion de la Westphalie et du pays Rhénan.

Voici ce que dit M. Woerl de ces deux recueils dans sa *Revue universelle de la presse catholique*.

« La critique si fine du *Handweiser* analyse avec profondeur et sévérité les productions de la bibliographie catholique, aussi bien que les ouvrages les plus importants en dehors du monde catholique, sans jamais tomber dans l'aigreur ou blesser quelqu'un. L'analyse des *ouvrages scientifiques* et la *Nécrologie* occupent une place très réduite, afin de laisser l'espace nécessaire à de courts articles, aux *Mélanges* d'une lecture toujours très attrayante, et à une intéressante *Chronique*.

« L'autre organe critique catholique, le *Litterarische Rundschau*, parait une fois par mois; il dispose de nombreux et savants collaborateurs. Ses analyses critiques ont de la valeur par elles-

mêmes; le recueil est bien organisé et offre un cadre très-fourni. Cependant la critique des ouvrages scientifiques semble assez faible en comparaison avec celle des ouvrages de théologie et d'histoire. Depuis quelque temps les livres de politique religieuse sont également soumis à la critique du recueil. Si le bulletin bibliographique qu'on y ajoute ne parvient pas à être complet, il serait préférable de le laisser de côté comme parfaitement inutile. Il serait aisé d'éviter toute rivalité entre ces deux organes catholiques, si le *Rundschau* voulait se borner uniquement à la critique scientifique, tandis que le *Handweiser* s'adresserait à la masse du public instruit. Au demeurant, il se peut que l'émulation, du moment qu'elle ne dégénère point en jalousie ou en rivalité de métier, ait une heureuse influence pour les préserver du danger de relâchement. »

Quelques universités dirigent elles-mêmes des revues critiques; nous citerons spécialement Göttingue et Iéna.

Les vieilles et célèbres *Göttingische Gelehrte Anzeigen* sont bien connues; de format modeste, d'extérieur pauvre, elles ne parlent pas à l'œil; mais le proverbe prétend que dans les petits flacons, l'on conserve les fines odeurs, et le proverbe s'applique avec raison aux annales de Göttingue.

C'est une triste ville que cette ville de Göttingue; petite, sale, monotone, elle n'offre aucune ressource au touriste; par contre, c'est un séjour des plus favorables pour les hommes d'étude.

L'université y attire et y retient nombre de professeurs distingués; les étudiants, trouvant moins de sujets de distractions que dans les grandes villes, ou dans les universités des bords du Rhin et du Neckar, s'adonnent avec plus de zèle à l'étude; la bibliothèque enfin, avec ses riches collections, offre aux travailleurs des trésors inépuisables. Le recueil dont il s'agit se divise en deux parties distinctes : Les *Göttingische Gelehrte Anzeigen* proprement dites se composent d'analyses critiques; s'il faut en admirer la valeur et l'érudition, on peut se plaindre, d'autre part, du peu d'ordre avec lequel les articles appartenant aux sphères les plus différentes y sont mélangés. L'autre partie prend le titre de *Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften und der Georgia Augusta Universität zu Göttingen.* « Nouvelles de la Société royale des sciences et de l'université G. A. de Göttingue. » Elle comprend une série d'*articles scientifiques*, écrits le plus souvent par des professeurs mêmes de Göttingue, une *chronique universitaire*, et des *renseignements* sur les fondations, concours, prix, etc.

La *Ienaer Litteratur Zeitung* im Auftrag der Universität Iéna herausgegeben Von Klette, jouit également d'une grande renom-

mée. Cette feuille critique (grand in-4°) paraît une fois par semaine; elle contient de nombreux articles, courts mais très-précis; son grand mérite consiste dans l'abondance et la rapidité des renseignements bibliographiques.

L'université de Heidelberg possédait également une revue sous le titre de : *Heidelberger Jahrbücher der Litteratur*. Nous croyons que cette publication a cessé de paraître.

Le reproche de manque d'ordre que nous adressions au bulletin de Gottingue peut s'appliquer aux *Wissenschaftliche Monats-Blätter* du docteur Schlade, professeur à l'université de Königsberg. Ce recueil mensuel est entré dans sa sixième année d'existence.

Une des revues critiques de l'Allemagne dirigées avec le plus de soin est le *Litterarisches Centralblatt für Deutschland*, de Zarnke à Leipzig, publication hebdomadaire (grand in-4°) s'inspirant d'un esprit à la fois protestant et conservateur. Les ouvrages de théologie, de philosophie, de littérature, de beaux-arts, d'histoire, de géographie, de droit, de politique, de sciences, de médecine, etc., y sont analysés. Tous les articles critiques concernant une science particulière sont groupés dans une section que termine un sommaire des revues consacrées à cette science. Un bulletin signalant les ouvrages les plus récemment parus en Allemagne et à l'étranger, ainsi que les nouveaux catalogues d'antiquaires, termine ordinairement chaque livraison.

A Leipzig paraissent encore hebdomadairement les *Blätter für litterarische Unterhaltung*. Cette revue, spécialement consacrée à la littérature, l'histoire et la philosophie, est dirigée par M. Rudolf von Gottschall, publiciste distingué et rédacteur en chef d'un autre périodique intitulé : *Unsere Zeit*. La partie réservée à la critique littéraire (romans, drames et poésies) nous semble supérieure aux deux autres. Un feuilleton très-court destiné à faire connaître aux abonnés le mouvement littéraire en Allemagne complète la revue.

Citons enfin le *Magazin für die Litteratur des Auslandes* fondé par Lehmann (Berlin, 47e année). Comme le titre l'indique, ce recueil hebdomadaire appelle l'attention sur les ouvrages publiés à l'étranger, sur les articles des principales revues de l'Europe, bref, sur tout ce qui se passe dans le domaine intellectuel en dehors de l'Allemagne. Parmi les périodiques non exclusivement consacrés à la critique bibliographique, une mention spéciale est due à l'*Historische Zeitschrift* de M. Von Sybel. Chaque numéro apporte un large contingent à l'examen des principales productions historiques de l'Europe.

Il est à regretter que les *Historische Politische Blätter* de

Münich, revue fondée par l'illustre Görres, ne fassent point une part plus importante à la critique; ce recueil, déjà si intéressant, doublerait ainsi de valeur et d'autorité.

IV

La critique bibliographique s'exerce en Angleterre, par l'organe de deux revues célèbres : *the Athenæum*, et *the Academy*[1].

Toutes deux paraissent à Londres le samedi et ont le même format (grand in-4°). Dans l'une comme dans l'autre un quart environ de la feuille est pris par les annonces et réclames de librairie.

L'Athenœum s'intitule: *Journal of English and Foreign Literature, Science, the Fine Arts, Music, and the Drama ;* l'Academy : *A Weekly Review of Literature, Science and Art.*

Qu'il nous soit permis d'entrer quelque peu dans le détail de ces subdivisions.

1° *Literature.* Chaque livraison débute par l'analyse des productions littéraires du jour. Le sens très large donné en anglais à ce mot *Literature*, permet de ranger dans cette subdivision une foule d'ouvrages. Les romans, spécialement les romans anglais, sont dans les deux recueils l'objet d'une critique toute particulière.

Sous la rubrique d' *Our library table*, l'*Athenæum* publie un bulletin de comptes-rendus des plus concis ; la partie correspondante dans l'*Academy* prend le nom de *Current Literature.* Le titre de *List of news books* ou de *Selected books* est réservé, dans l'une et l'autre revue, au catalogue des livres publiés pendant la semaine ; celui de causeries littéraires : *Literary Gossip* ou de *Notes and News*, à la chronique relative aux sociétés savantes, aux instituts, aux bibliothèques, ou bien aux nouvelles concernant les personnalités marquantes du monde savant, les ouvrages importants en préparation, etc., etc.

L'*Academy* réserve en outre, à la fin de cette première partie, un chapitre, *Notes of Travel*, pour ses correspondances de l'étranger.

2° *Science.* Les ouvrages scientifiques sont analysés dans la seconde partie. Tandis que l'*Athenæum* n'accorde guère son

[1] Nous devons cette note à l'obligeance de M. Keuffer, philologue distingué à Trèves.

attention qu'aux ouvrages de sciences naturelles et médicales, l'*Academy* semble faire une place plus large aux sciences abstraites, à la philosophie, à la philologie, à l'exégèse des livres sacrés, etc., etc.

Les livres de moindre importance sont analysés sous le titre de *Minor scientific literature*. L'*Academy* conserve encore dans cette seconde partie les subdivisions de *Current scientific literature* et de *Science notes* que nous avons déjà signalées ci dessus.

3° *Fine Art*. Ce chapitre reçoit des développements plus considérables dans l'*Athenæum* que dans l'*Academy*. Il se compose d'appréciations sur les chefs d'œuvre de peinture, de sculpture et de gravure, de revues des *salons* de l'année, et de comptes-rendus d'ouvrages d'esthétique. Nous trouvons ici de nouveau dans l'*Academy* les sections de *Minor art literature* et de *Notes on Art and Archaeology*. L'*Athenæum* intitule sa causerie *Fine art gossip*.

4° *Music*. Partie consacrée à la critique des œuvres musicales et de la manière dont elles ont été exécutées.

5° *Drama*. Cette dernière section de l'*Athenæum* n'a point de partie correspondante dans l'*Academy*. Le titre indique suffisamment qu'il s'agit de la littérature dramatique du jour.

Ces deux revues anglaises occupent une place éminente dans le monde de la critique; elles sont très répandues à l'étranger et se complètent réciproquement.

V

Arrivé au terme de cette étude dont l'aridité contribuera, je le crains, à faire ressortir davantage l'incapacité de votre rapporteur, qu'on nous permette de résumer brièvement l'impression qu'elle nous laisse dans l'esprit et de dégager une double conclusion.

Le rôle de la critique, on aura pu en juger par cette rapide esquisse, est immense; aucune production littéraire n'échappe à son attention. Les ouvrages appartenant aux domaines les plus différents sont analysés, commentés et jugés dans les nombreux recueils que nous avons passés en revue. La connaissance de ces recueils critiques de bibliographie est devenue désormais indispensable; ce sont de précieux instruments de travail, d'utiles auxiliaires qu'aucun homme d'étude ne voudrait et ne pourrait négliger.

Comment, sans l'aide de ces collaborateurs périodiques, se tenir au courant des innombrables publications du jour? Comment surtout démêler promptement et sûrement dans cette foule confuse les ouvrages dont la lecture et l'étude concordent davantage avec les travaux que l'on poursuit, et sont les plus profitables à consulter?

Mais si telles sont les ressources qu'offre la critique bibliographique, qui ne voit immédiatement l'influence énorme qu'elle est appelée à exercer et la nécessité de s'emparer de cette influence pour l'employer au bien?

De même que le journalisme, la critique est un véritable pouvoir; c'est elle qui fait et défait les réputations, qui encourage ou rebute les talents naissants, qui dicte le choix des lectures et détermine l'acquisition des ouvrages.

Il importe qu'une arme aussi puissante ne reste point exclusivement dans des mains indifférentes ou irréligieuses.

Tout en se montrant scrupuleusement impartial, et sans compromettre nullement par là son caractère scientifique, la critique peut et doit avoir une base, un point d'appui. Cette base inébranlable, les catholiques la trouvent dans leurs convictions et leurs croyances religieuses.

Réaliser l'alliance féconde de la foi et de la science, montrer qu'il n'y a point incompatibilité entre ces deux domaines, quelle tâche plus noble, plus belle et plus digne de nos efforts! Cette tâche, messieurs, elle incombe spécialement à notre siècle. Le jour qui la verra réussir, verra clore également l'ère des luttes, des malentendus et des incertitudes douloureuses.

LE MOUVEMENT DE LA PRODUCTION

DANS LES DIFFÉRENTS PAYS

Par M. Ernest BABELON.

Le rapport que j'ai l'honneur de présenter sur le *Mouvement de la production dans les différents pays*, devrait être, en quelque sorte et à un certain point de vue, le résumé des travaux de notre Congrès, puisque nous nous sommes occupés du mouvement bibliographique dans tous les pays, et que ce mouvement ne se manifeste que par la production. Mais c'eût été une tâche au-dessus de mes forces que d'entreprendre de résumer la production littéraire depuis dix ans, sans compter qu'il est bien difficile d'apprécier exactement le nombre et la nature des publications, avec les seuls renseignements de la statistique. Je n'apporte donc devant vous, que de simples notes qui suffiront néanmoins, je l'espère, à montrer combien la production s'est accrue partout depuis dix ou vingt ans, et dans quel sens elle s'est plus particulièrement manifestée.

J'ai envisagé la question à un double point de vue : le mouvement de la production des livres, et le mouvement de la production des journaux et recueils périodiques. C'est sous ces deux aspects que je considère successivement la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Russie, l'Espagne et les États-Unis.

Voyons d'abord la France.

La phase dans laquelle la librairie est entrée depuis vingt ans, pourrait s'appeler la phase démocratique. Sa principale préoccupation a été, en effet, de populariser les auteurs classiques, et de faire des livres de polémique à la portée du peuple et au meilleur marché possible ; on a voulu rendre la lecture accessible à tous par la commodité du format et l'attrait de la lecture : de là, la profusion des romans et des livres de science vulgarisée. Les formats in-12, in-18 et même in-32 sont devenus les formats courants. Par suite de cette tendance, la typographie a singulièrement baissé, et la librairie n'est plus devenue qu'une affaire commerciale. L'art a éte relégué dans le

passé : j'en excepte pourtant la rénovation qui s'est produite, ces dernières années, dans les maisons Didot, Hachette, Palmé, et particulièrement dans la grande librairie catholique d'Alfred Mame à Tours. Mais je ne veux que signaler ce point de vue, et j'arrive tout de suite à la statistique, à l'éloquence des chiffres.

Le nombre des libraires est à Paris environ de 1098, et dans les départements de 4520; l'Algérie en compte 42, les colonies françaises 14.Les États étrangers en ont 3819 connus chez nous et en relation avec notre commerce. La librairie musicale figure à Paris pour 128 et dans les départements pour 319; celle des estampes et gravures pour 134 à Paris et pour 117 dans les départements. Les imprimeurs typographes sont 162 à Paris, 1,197 dans les départements, 23 en Algérie et 17 dans les colonies. Les imprimeurs lithographes sont 144 à Paris, 1,162 dans les départements, 18 en Algérie; les imprimeurs en taille douce, 132 à Paris, 88 dans les départements. Les fabricants de papier sont au nombre de 500 environ, les marchands en gros au nombre de 59, les marchands papetiers, 1,000 à Paris et 677 dans les départements. Joignez à cela les brocheurs, les coloristes, les doreurs, les fabricants d'encre, les graveurs, les fondeurs de caractères, les relieurs; ajoutez-y les ouvriers typographes de ces 3,000 imprimeries, les employés de ces 10,000 librairies et vous aurez une idée de l'effrayante masse de livres, de brochures, de journaux, de feuilles volantes que chaque année voit éclore dans notre pays. L'Imprimerie nationale seule, avec ses cent presses manuelles et ses presses mécaniques, imprime, chaque année, environ 200,000 rames de papier de divers formats, soit 100 millions de feuilles. En réduisant ce nombre en volumes in-8°, composés chacun de 30 feuilles, on trouve que l'Imprimerie nationale produirait par an 3,330,000 volumes, et en comptant 300 jours de travail par an, 11,100 volumes par jour.

Voilà, messieurs, ce que représente la somme des travaux de l'administration française; plus de 11,000 volumes sortent par jour, des bureaux officiels,et l'on rencontre encore des gens qui se plaignent de la bureaucratie française et disent qu'elle ne travaille pas.

A côté de l'immense atelier officiel, il est peut-être bon, messieurs,de vous dire en peu de mots ce que pouvait produire, naguère encore, un atelier catholique qui a cessé de fonctionner depuis la mort de son fondateur. L'Imprimerie catholique de l'abbé Migne avait une force de production telle qu'il pouvait s'y enfanter 2,000 volumes in-4° toutes les vingt-quatre heures. On a calculé que la main d'un moine d'autrefois aurait mis

trois ans à copier ce qu'on faisait en une seule minute dans l'Imprimerie catholique. On y voyait, comme vous le savez, messieurs, se commencer, se poursuivre et se terminer, sans payer tribut à aucune industrie étrangère, les plus vastes publications que, non-seulement des particuliers, mais des congrégations et même des gouvernements aient entreprises, depuis l'invention de l'Imprimerie, en quelque pays que ce soit.

Pour établir la statistique des livres qui paraissent annuellement en France, je me suis servi principalement des renseignements fournis par M. Léopold Delisle, dans le rapport qu'il adresse chaque année au ministère de l'Instruction publique sur la Bibliothèque nationale. Il donne le nombre des volumes déversés chaque année à la Bibliothèque par le dépôt légal. Je sais bien que la liste peut être incomplète, et qu'un certain nombre de volumes échappent au contrôle administratif. Les chiffres que je vais donner ne sont donc qu'approximatifs et toujours au-dessous de la vérité. Je dois aussi faire remarquer que M. Léopold Delisle emploie le mot *article*, c'est-à-dire *ouvrage*, et qu'un ouvrage peut contenir un certain nombre de volumes.

En 1851, la production, en France, n'était que de 8,326 articles; dix ans plus tard, de 9,566; en 1869, elle était de 11,305. En 1875 le dépôt légal a fait arriver à la Bibliothèque nationale environ 29.500 articles, dont 4.000 ou environ appartiennent à des publications périodiques. De ces 29.500 articles, 11.100 ont été fournis par la ville de Paris; — 1.372 par Seine-et-Oise; — 1.118 par la Gironde; — 1.002 par le Nord; — 891 par la Haute-Vienne; — 769 par le Rhône; — 553 par Meurthe-et-Moselle; — 516 par Indre-et-Loire; — 471 par Seine-et-Marne; — 451 par la Somme; — 442 par les Bouches-du-Rhône; — 426 par la Seine-Inférieure; — 381 par l'Oise; — 370 par Vaucluse; — 362 par l'Hérault; — 345 par la Seine, Paris excepté. A ce nombre il faut ajouter les acquisitions et les dons, ce qui fait monter les entrées annuelles à la Bibliothèque nationale au chiffre de 40.000. Dans un rapport dont je n'ai pas la date exacte, mais qui ne remonte pas à plus de quinze ans, elles n'étaient que de 12.000. Elles ont donc plus que triplé dans un espace de quinze ou vingt ans. En supposant qu'elles augmentent dans une proportion, non pas analogue mais normale, on peut croire qu'elles doubleront dans un même espace de temps, et qu'elles atteindront un chiffre de 80 peut-être de 100.000, ce qui, au bout de 20 ans, augmenterait les collections de la bibliothèque, de 2 millions de nouveaux articles. Cette proportion croissante semble, en effet, en voie de se réaliser puisqu'en 1876, au lieu

des 29.500 articles de 1875, il en est entré à la Bibliothèque 45.300, dont 5.100 environ appartiennent à des publications périodiques ; il est vrai qu'il faut attribuer cette énorme différence aux brochures publiées lors du mouvement électoral de 1876.

Nous allons constater que pour les revues et journaux, la proportion n'est pas moins effrayante. La nouvelle édition du *Catalogue des journaux publiés ou paraissant à Paris*, éditée par Otto Lorenz en 1876, malgré quelques inexactitudes et quelques omissions, fournit les renseignements suivants. Le nombre des journaux et revues publiés ou paraissant à Paris, qui, en 1875, n'était que de 754, était au commencement de 1877, de 836, c'est-à-dire 82 en plus. Ils se répartissent ainsi qu'il suit : 49 journaux religieux, 66 de jurisprudence, 85 d'économie politique et de commerce, 20 de géographie et d'histoire, 74 de lecture récréative, 20 d'instruction, 52 de littérature, philologie et bibliographie, 15 de beaux-arts, 3 de photographie, 9 d'architecture, 4 d'archéologie, 8 de musique, 7 de théâtre, 68 de modes (dont 3 de coiffure), 77 de technologie et industries diverses, 74 de médecine et de pharmacie, 43 de sciences, 22 d'art militaire et marine, 31 de sciences agricoles, 16 de sciences hippiques et 17 divers, qui ne rentrent spécialement dans aucune catégorie. Ainsi, on constate que, depuis 1875, les journaux politiques ont augmenté de 15 ; il y en a 51 au lieu de 38; les journaux des beaux-arts sont montés de 11 à 15 ; ceux de géographie de 2 à 8; ceux d'économie politique et de finances de 67 à 85; les journaux illustrés et de lecture de 35 à 54; enfin ceux de sport de 12 à 16. Cependant, dans cet espace de deux années, un bon nombre de recueils ont disparu : on voit qu'ils ont été remplacés avantageusement ; les années 1875 et 1876 ont vu disparaître 160 journaux anciens et nouveaux, ce qui n'a pas empêché leur nombre d'augmenter, comme je vous l'ai dit, de 82.

Voilà, messieurs, un résumé rapide de ce qu'a été la production littéraire dans notre pays pendant les dernières années. Il y aurait un travail intéressant à faire encore : ce serait de défalquer, pour les livres, ceux qui sont consacrés à telle ou telle branche de la science : les livres de philosophie, d'histoire, etc. Mais ce travail m'entraînerait trop loin sans compter qu'il rencontrerait de grandes difficultés ; je passe immédiatement aux pays étrangers.

Voyons d'abord l'Allemagne.

Au mois d'avril 1875, le *Journal Officiel* donnait, d'après les journaux allemands, des renseignements statistiques intéressants sur le mouvement de la librairie en Allemagne depuis

vingt ans, c'est-à-dire depuis 1855. En 1875, la grande association des libraires allemands célébrait un jubilé à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation ; c'est, en effet, en 1825 qu'a été créée, à Leipzig, la société dite *Bourse des libraires*, qui comptait à la fin de 1874, 1,156 membres. C'est à propos de ce jubilé que les journaux allemands publièrent les renseignements statistiques que je vais donner. En 1855, époque à laquelle la Société prit la résolution de publier annuellement une revue statistique du commerce général de librairie, le nombre des maisons de librairie inscrites dans l'Annuaire, était de 2,160, dont 1,821 dans les différents États allemands, 59 en Autriche, 258 dans le reste de l'Europe, sans compter 21 maisons en Amérique et une en Australie. En 1870, l'Allemagne et l'Autriche comptent 2,083 librairies de détail en relation avec Leipzig. Elles se répartissent sur 39 États et 705 villes ; la Prusse en a 826, l'Autriche 285, la Saxe 207, la Bavière 152, etc. Berlin compte 99 librairies de détail, Leipzig 88, Hambourg 36, Vienne 35, Breslau 26, Dresde 24, Prague 24. Le nombre des librairies a énormément augmenté depuis l'abolition des brevets. Leipzig a expédié : en 1865, 124,900 quintaux de livres ; en 1866, 116,900 ; en 1867, 129,800 ; en 1868, 138,200. En 1865, il a paru 11,719 ouvrages nouveaux ; en 1866, 10,756 ; en 1867, 12,064 ; en 1868, 12,936. La vente au comptant a été : en 1865, de 1,876,000 thalers ; en 1866, de 1,767,000 thalers ; en 1867, de 2,282,000 ; en 1868, de 2,297,000. La vente à Brême s'est élevée en 1865 à 3,510.000 thalers ; en 1866 à 3,150,000 ; en 1867 à 3,549,000 ; en 1868, à 3,607,000. La vente au comptant augmente donc plus rapidement que l'autre. En 1865 elle était à la vente à terme comme 0,53 à 1 ; en 1868, comme 0,64 à 1.

En 1875, le nombre des librairies est de 4,531, et avec les succursales il se monte à 4,616. Les 4,616 maisons faisant le commerce de la librairie sont réparties : 3,473 dans l'empire allemand ; 563 dans tous les pays d'Autriche, 4 dans le Luxembourg, 497 dans le reste de l'Europe ; 75 en Amérique ; 3 en Asie ; 1 en Australie. Aujourd'hui le nombre des librairies de l'Allemagne est évalué à 5,500.

Le commerce spécial, dit de commission, se partageait, en 1855, entre les villes d'Augsbourg, de Berlin, de Francfort, de Leipzig, de Nuremberg, de Stuttgard, de Vienne, de Zurich, et était représenté par 180 maisons. En 1875, dans les seules villes de Berlin, Leipzig, Stuttgard, Vienne et Zurich, on compte 186 commissionnaires ; de nouvelles villes sont entrées dans l'association, et l'augmentation du nombre des maisons peut être calculée à raison de 16 1/2 pour 100. A Leipzig, centre du mouve-

ment et de l'organisation de la librairie allemande, on signale 29 maisons nouvelles; 4,202 maisons étrangères y sont représentées et sur ces 4,202 maisons, 1,414 ont un dépôt à Leipzig et y remettent leurs livres de fond. En 1840, il se publiait déjà 7,900 articles annuellement en Allemagne.

En 1868 la marche de la production littéraire au delà du Rhin atteignit et dépassa pour la première fois le chiffre de 10,000 volumes. L'année suivante en vit naître 11305. Pendant les années de la guerre 1870-1871, il y eut naturellement diminution dans le chiffre de la production, qui fut de 10108 et de 10669 volumes. Mais en 1872 on reprit avec 11127 articles; en 1873, on en comptait 11351, en 1874 il y en a eu 12070; enfin en 1876 on en trouve 13356, sans compter les productions musicales. Malgré cette progression, on constate une diminution dans la production des livres de théologie, de belles lettres, d'architecture, d'industrie. La branche qui occupe aujourd'hui le premier rang dans la production littéraire de l'Allemagne est la pédagogie; il en est ainsi depuis plusieurs années

D'après un relevé officiel fait en 1872, l'Empire austro-hongrois possédait : 1016 journaux dont 204 exclusivement politiques, 170 politiques et littéraires, 642 non politiques; 600 sont rédigés en allemand, 170 en hongrois, 79 en tchèque, 58 en polonais, 50 en italien, 22 en slovène, 9 en ruthène, 8 en roumain, 6 en croate, 5 en serbe, 3 en hébreu, 2 en grec, 2 en slovaque, 2 en français.

Je n'ai pu me procurer des renseignements plus complets en ce qui concerne l'Autriche ; mais ce pays rentre d'ailleurs, pour les journaux comme pour la librairie, dans le mouvement de l'Empire d'Allemagne.

En 1875, il paraissait à Berlin 353 journaux ou recueils périodiques. Dans ce nombre, on en compte 37 officiels et 316 non officiels. Ces derniers se subdivisaient à leur tour en 53 journaux traitant de matières politiques et sociales; 221 consacrés à la science, aux arts, au commerce et à l'industrie, 21 s'occupant des questions religieuses et ecclésiastiques, et 19 de pur agrément. Parmi les feuilles politiques, trois paraissaient deux fois par jour. Le bilan de 1877 dans l'Empire allemand est ainsi composé d'après le *Catalogue de la presse périodique* paru récemment : 1591 journaux, non compris les feuilles officielles, administratives, d'annonces, etc. Dans ce nombre de 1591 journaux, le contingent de la Prusse est de 815; celui des autres États de l'Empire de 776. En Prusse, c'est la province du Rhin qui produit le plus de journaux, à savoir 158; et Hohenzollern qui en produit le moins, c'est-à-dire 4. La province de Brande-

bourg vient au quatrième rang avec 81 journaux ; à Berlin même, il en parait 29. Après la Prusse, c'est la Bavière qui a le plus de journaux; il y sont au nombre de 200; puis viennent la Saxe, 141; le Wurtemberg, 100; Bade, 88; la Hesse, 58; etc. A côté de ces 1591 journaux, il faut encore compter 31 autres feuilles qui sont des recueils tout à fait spéciaux.

Comme vous pouvez, messieurs, le constater par ce résumé, l'Allemagne est loin d'atteindre à cette fureur de production qui nous anime; cependant elle marche bon train dans la voie des améliorations à cet égard, et on constate, à Berlin comme à Paris, le même mouvement progressif.

L'Angleterre semble rester un peu en arrière de ce mouvement, au moins pour les livres. En 1876, près de dix mille publications (premières et nouvelles éditions) ont paru dans ce pays. Il s'y est édité 477 ouvrages nouveaux en théologie et 216 œuvres rééditées traitant de discussions bibliques, de prières, de sermons. La littérature d'imagination ne vient qu'en seconde ligne avec 352 ouvrages nouveaux et 205 réédités. Pour l'année 1877, ces chiffres sont un peu augmentés.

D'après le *Catalogue of Periodicals*, le nombre des revues publiées à Londres, en 1870, était de 364 se répartissant en 70 trimestrielles et 294 hebdomadaires; on comptait en plus 41 recueils de diverses sociétés; ce qui formait un total de 769 publications périodiques; le nombre de ces publications a peu augmenté depuis cette époque.

Pour les journaux, il y en avait, en 1846, seulement 549 ; en 1855, 966 dans tout le royaume-uni d'Angleterre et d'Irlande; en 1869, le nombre était de 1372. A cette dernière date, il en paraissait 1039 dans l'Angleterre proprement dite : 260 à Londres et 779 dans les provinces. Ce fut vers cette époque qu'on installa dans les ateliers du *Times* une nouvelle presse typographique capable d'imprimer 46,000 feuilles, soit 23,000 numéros complets à l'heure. En 1875, le nombre de journaux publiés en Angleterre était de 1609, ainsi répartis : 308 à Londres, 939 dans les provinces anglaises, 58 dans le pays de Galles, 149 en Écosse, 127 en Irlande, et 38 dans les îles du canal. Dans ce nombre 133 sont quotidiens, savoir : 98 en Angleterre, 2 dans le pays de Galles, 14 en Écosse, 17 en Irlande et 2 dans les îles du canal.

Je n'insisterai pas, messieurs, sur les journaux anglais, puisqu'ils ont fait, dans notre Congrès, l'objet d'un rapport spécial. Je ferai seulement remarquer, à propos de la production générale de l'Angleterre, que, pour les journaux surtout, ce pays se rachète, si j'ose ainsi parler, par la qualité sur la quantité.

Les journaux anglais sont, généralement, beaucoup plus sérieux et mieux rédigés que les nôtres ; ils sont aussi beaucoup plus compactes et plus volumineux. Enfin je me permettrai encore d'attirer votre attention sur un point important pour notre Congrès : c'est la prédominance des écrits religieux en Angleterre : ce peuple essentiellement stable, qu'on aime à citer partout comme un peuple modèle, est un peuple profondément religieux. Ce sont les publications religieuses, théologiques et morales qui dominent ; je vous ai dit qu'il avait paru, en 1876, près de 700 ouvrages de théologie ou traitant des questions religieuses ; je vous ai fait aussi remarquer que sur 643 recueils périodiques, 240 étaient spécialement consacrés à la religion. A ce propos, je dois entrer dans quelques détails au sujet de la *Société Biblique* qui n'est pas, il est vrai, spéciale à l'Angleterre, mais dont le siège principal est à Londres. On verra, par ce tableau, à quel degré d'activité est arrivée la propagande protestante.

En 1870, la *Nation* de New-York a publié une statistique curieuse sur la diffusion d'exemplaires de la Bible et du Nouveau-Testament. Deux Sociétés, l'une anglaise, l'autre écossaise, ont distribué, en 1869 seulement, 2.310.000 exemplaires de la Bible. Depuis sa fondation, le *British and foreign Bible Society* en a envoyé 5.645.000 exemplaires en France. Dans l'Inde, la Bible a été traduite en cinquante-un dialectes différents et 57.000 exemplaires ont été distribués dans ce pays par la *British Society*. En Italie, sous le règne de Victor Emmanuel, 85.000 exemplaires ont été mis en circulation par les sociétés bibliques anglaises, et un nombre au moins aussi considérable, a été répandu, dans le même espace de temps, en Espagne. Une annexe de la Société de Londres, la Société danoise a répandu de son côté 300.000 exemplaires ; enfin, les Sociétés américaines et les presses du Saint Synode de Russie contribuent aussi à cette formidable propagande.

Aucun pays n'a marché plus rapidement que les États-Unis dans la voie de la production littéraire. En 1834, il y avait aux États-Unis seulement 1390 journaux ; en 1860, il se publie 3242 journaux politiques, 277 journaux religieux, 298 journaux et revues littéraires et 234 traitant de matières diverses, ce qui donne un total de 4051 écrits périodiques. Ils imprimaient annuellement 927.951.548 exemplaires. Dans la seule ville de New-York, à la fin de 1867, il paraissait 184 journaux, dont 16 étaient quotidiens, savoir, 10 en anglais, 4 en allemand et 2 en français.

En 1869, il paraît aux États-Unis 542 journaux quotidiens, 4425 journaux hebdomadaires et 277 feuilles mensuelles. En

outre, il se publie 56 feuilles semi-quotidiennes, 63 feuilles semi-hebdomadaires, 46 semi-mensuelles, 297 mensuelles, 24 trimestrielles, ce qui fait un total de 5734 publications périodiques.

Parmi les journaux catholiques hebdomadaires, un des plus anciens et le plus important est *The Pilot*, fondé à Boston en 1838, et dont le tirage est de 80.000 exemplaires. Après lui vient le *New-York Tablet* fondé en 1848 plus sérieux que le *Pilot* et qui a 25.000 abonnés appartenant principalement au clergé et aux classes éclairées des États du Nord. Le *Catholic Telegraph*, qui paraît à Cincinnati depuis 1832, est l'organe de l'archevêque de cette ville ; c'est le plus ancien journal catholique de l'Union ; il est moins répandu que les précédents. Après ces journaux viennent les feuilles qui s'adressent spécialement aux habitants de telles ou telles régions, comme le *Catholic Standard* à Philadelphie, le *Freeman's journal* et l'*Irish People*, à New-York, etc.

Depuis que la revue trimestrielle du célèbre converti Brownson a cessé de paraître, les catholiques américains n'ont plus qu'une revue sérieuse, le *Catholic World* (Le Monde catholique). Cette revue paraît tous les mois à New-York ; elle a été fondée en 1867 par un converti, le P. Hecker, l'éloquent supérieur des Paulistes. Une nouvelle revue mensuelle paraissant à Philadelphie est venue se joindre cette année (1869) à la Revue des Paulistes ; elle porte le titre assez bizarre de *Our own* (Notre revue à nous) et a pour rédacteur en chef une femme, écrivain distingué, Miss Fanny Warner.

En 1875, selon l'*Almanach des Adresses pour la presse périodique* par Rowell, il se publiait aux États-Unis et au Canada 8.348 journaux et revues périodiques. On en compte aujourd'hui 9000. Les journaux publiés en langue française aux États-Unis sont au nombre de 23 ; ceux du Canada au nombre de 32. En langue scandinave, il paraît aux États-Unis 26 journaux ; en espagnol 23 ; en hollandais 8 ; en italien 1. En langue allemande il s'en publie aux États-Unis, 338, et au Canada 9. Tous les autres journaux et revues périodiques, au nombre de 7950 environ, se publient dans la langue anglaise. A l'Exposition internationale de Philadelphie en 1876, il y avait une salle spéciale pour les journaux américains ; on y voyait l'histoire aussi complète que possible de la presse aux États-Unis. On constatait qu'en 1870, il y avait 5871 journaux, tirant au chiffre effrayant de 1 milliard 500 millions d'exemplaires. Jamais en aucun pays, ce que j'appellerai volontiers la littérature mercantile, n'est arrivée à un aussi haut degré de développement. Pour les livres, la production est beaucoup moins grande aux États-Unis que

pour les journaux : le marchand n'a jamais été un homme d'étude. Au reste, mes renseignements à cet égard sont beaucoup moins complets. Tout ce que je puis dire, c'est qu'en 1877, le dépôt légal aux États-Unis a produit seulement 4.476 volumes, sans compter bien entendu les publications périodiques dont j'ai parlé plus haut.

Je vais maintenant donner quelques renseignements, malheureusement fort incomplets, sur la Russie, l'Italie et l'Espagne.

Pour ce qui concerne la production des livres, il a été publié en Russie, durant les années 1873 et 1874, 5206 ouvrages; 679 concernant la théologie et la religion, 322 les lois, 113 l'agriculture, 247 l'histoire, 247 la géographie et l'ethnographie, 195 les mathématiques, 135 les questions militaires, 224 la médecine, 438 la philologie, 94 les beaux arts; enfin 1851 appartenaient à la littérature et 447 étaient des traductions. Je ferai ici la même remarque que pour l'Angleterre : les livres religieux sont beaucoup plus nombreux que les autres.

Quant aux journaux et aux revues de la Russie, leur nombre était de 73 seulement en 1830 ; en 1854, il s'élevait à 161 et en 1865 à 328 ; il s'est probablement beaucoup accru depuis cette époque, mais je n'ai pu me procurer de renseignements précis. Il est à remarquer, pour la Russie, qu'on lit dans ce pays un grand nombre de journaux et recueils étrangers. Ainsi, par exemple, voici pour l'année 1868, le bilan des journaux de langue française répandus en Russie : *Indépendance belge*, 260. — *Nord*, 151. — *Journal des Débats*, 94. — *Figaro*, 66. — *France*, 26. — *Temps*, 23. — *Moniteur universel*, 9. — *Opinion nationale*, 7. — *Constitutionnel*, 6. — *Mémorial diplomatique*, 5. — *Monde*, 4. — *Patrie*, 3. — *Union*, 2. — *Presse*, 2. — *Siècle*, 2. — *Pays*, 1. — Recueils périodiques de journaux spéciaux : *Revue des Deux Mondes*, 271. — *Revue britannique*, 23. — *Revue contemporaine*, 15. — *Revue moderne*, 6. — *Correspondant*, 1. — *Gazette des hôpitaux*, 18. — *Bibliographie de la France*, 10. — *Journal d'agriculture pratique*, 14. — *Union chrétienne* 23. — *Droit* 10.

Journaux illustrés : *Illustration*, 197. — *Journal amusant*, 137. — *Monde illustré*, 55. — *Journal pour tous*, 27. — *Univers illustré*, 25. — *Semaine des enfants*, 20. — *Magasin pittoresque*, 18. — *Musée des familles*, 13.

Journaux de mode : *Mode illustrée*, 77. — *Modes parisiennes*, 50. — *Journal des Demoiselles*, 37. — *Moniteur de la mode*, 28. — *Moniteur des Dames*, 22. — *Petit Courrier des Dames*, 17. — *Modes françaises, journal des tailleurs*, 14. — *Conseiller des Dames*, 9. — *Patrons modèles*, 9. Ces deux dernières spécialités sont, on le voit, très brillamment représentées. C'est donc par

la *gravure* et par la *mode* que nous conservons le plus d'empire sur le public russe. C'est le peuple français que les Russes considèrent comme le plus artiste en frivolités.

J'arrive maintenant à l'Espagne dont je ne pourrai dire que quelques mots. Un statisticien de ce pays, M. Hartzenbuch compte, en 1870, 302 périodiques de tous genres publiés à Madrid. Malgré cette affluence de journaux, cet auteur avoue naïvement que la rougeur lui monte au front quand il voit la capitale de l'Espagne occuper un rang inférieur, sous le rapport de la quantité, à celui auquel se sont élevées d'autres capitales, Paris en particulier. Pour les livres, je ne puis que donner la statistique du mouvement littéraire en Catalogne en l'année 1877. Le nombre des œuvres catalanes publiées en 1877 s'élève à 116, dont 79 appartiennent au théâtre, ce qui donne une augmentation de 26 œuvres sur 1876 et de 62 sur 1875.

Mes renseignements sont un peu plus complets pour l'Italie. Une brochure de Mgr Grambattista Giulani, de Vérone, publiée en 1869 sous ce titre *Coup-d'œil sur les bibliothèques d'Italie*, peut nous fournir quelques renseignements sur la production des livres dans ce pays. L'auteur prétend établir que les bibliothèques d'Italie présentent un chiffre total de volumes plus considérable que celles d'aucun autre état du monde. Ce chiffre, d'après Mgr Giulani, serait de six millions de volumes. La France n'en possède que 4.389.000; l'Autriche 2.400.000; la Prusse 2.040.000; la Grande-Bretagne 1.774.493; la Bavière 1.268.600; la Russie 882.000; la Belgique 509.100. L'auteur de cette brochure constate avec regret que les collections scientifiques et les ouvrages concernant les littératures étrangères sont en trop petit nombre en Italie. Il fait remarquer que Paris compte un tiers des volumes de toute la France, et que dans les autres États, les capitales sont proportionnellement à peu près aussi riches, tandis que la grande ville d'Italie la plus favorisée, Milan, ne compte que 250.000 volumes à la bibliothèque de Brera, et 155.000 à l'Ambrosienne.

Pour la production des livres, on constate en Italie le même mouvement progressif que dans les autres pays. En 1835, il ne parut dans toute l'Italie que 2.819 ouvrages; en 1842, il y en eut 3.024; en 1863, 4.243; en 1872 enfin, 15.973. Le nombre des journaux et autres recueils périodiques s'élevait pour toute l'Italie en 1836 à 185; en 1864, à 450; en 1870, à 723; en 1871, à 765, en 1873, à 1.127. Une statistique publiée en 1877 dépasse un peu ce dernier chiffre; la province de Milan seule produit 138 journaux ou revues. D'après la circulation de ces journaux, on a calculé qu'il se publie en Italie un journal par 32.000 âmes,

et un exemplaire de journal par 15 habitants. On constate dans ce pays, plus peut-être que dans tout autre, que la mauvaise presse est bien plus répandue que la presse catholique. C'est à peine si un quart des rares journaux catholiques peut se soutenir par ses propres ressources. Ils ont besoin de l'appui d'un riche patronage. La plupart ne tirent qu'à quatre ou cinq cents exemplaires. Pour l'Allemagne, c'est en Bavière que la presse catholique est la plus florissante ; elle y compte 76 organes et près de 4 millions d'abonnés. Il est à remarquer que le nombre des champions du catholicisme croît dans un pays, en proportion des efforts du culturkampf. Par exemple, le million de Suisses catholiques compte 50 journaux et un tirage considérable, tandis que l'Autriche-Hongrie, avec trente fois plus de catholiques, ne possède que 90 journaux. La Belgique avec ses 117 journaux et revues, l'emporte sur tous les autres États, tandis que, dans la catholique Espagne, la presse religieuse meurt de faim ou fait triste mine.

De tout cet ensemble, il résulte que la propagande du mal se fait avec une activité plus grande que celle du bien. Au commencement de ce travail, je signalais les tendances démocratiques et exclusivement mercantiles de la librairie. Or le moyen de vendre plus, c'est de flatter les passions du lecteur. Voilà ce qui explique l'immense succès de certains livres, de certains journaux où les passions les plus basses de la foule sont journellement excitées. C'est aussi ce qui explique les difficultés que l'on éprouve pour faire une simple brochure moralisatrice et surtout pour la répandre.

Il suit de là que les catholiques ont fort à faire pour lutter contre l'envahissement des mauvais livres et des mauvais journaux : pour vingt publications défendant la religion, il en est cent, au moins, qui n'ont pour but que de combattre et de saper par la base tous les principes moraux et religieux.

LA CONFÉRENCE DES BIBLIOTHÉCAIRES

DE LONDRES EN 1877

par M. le Comte de Marsy.

Le premier Congrès international des bibliothécaires tenu en Europe a eu lieu l'an dernier à Londres, au mois d'octobre, et s'est réuni dans le local du *London Institution*, sous la présidence de M. Winter Jones, directeur de la bibliothèque du British Museum.

Sa durée a été de quatre jours. Il réunissait plus de cent-cinquante membres, pour la plupart anglais.

Un certain nombre des bibliothécaires américains, qui s'étaient déjà réunis en 1876 à Philadelphie, et quelques autres représentant la France, la Belgique, l'Allemagne et l'Italie, ont également pris part aux travaux de ce Congrès.

Dans le discours d'ouverture, le président a retracé l'histoire des différentes bibliothèques publiques, fait connaître l'état dans lequel se trouvent les catalogues entrepris dans les plus grandes bibliothèques, et insisté sur l'utilité qu'il y aurait à rédiger : 1° un catalogue général de tous les livres imprimés, ou pour parler plus exactement, une bibliographie universelle ; 2° un catalogue général des manuscrits conservés dans toutes les bibliothèques publiques. Je n'ai pas besoin d'insister sur l'utilité de ces deux travaux, dont l'importance, la difficulté et la dépense pourraient seules nous effrayer.

L'impression d'un catalogue général ou bibliographie universelle, dont le premier type avait paru être le catalogue du British Museum pour les séries générales, et les catalogues de la Bibliothèque Nationale de Paris pour l'histoire de France, de celle de Pétersbourg pour l'histoire de Russie, etc., offrirait l'avantage d'éviter à toutes les autres bibliothèques la peine de dresser leur catalogue ; en effet, des exemplaires de cet ouvrage en nombre suffisant (quatre par exemple), serviraient à chaque bibliothèque à former un catalogue général par ordre de matières, un inventaire, un catalogue par nom d'auteurs, etc. Il y

aurait lieu le plus souvent de découper les indications de chaque ouvrage et de les reporter sur des fiches ou des registres. On pourrait même simplement, ainsi que cela a lieu, par exemple, à Sion College à Londres, pointer sur le catalogue les ouvrages possédés par la bibliothèque et mettre en marge les numéros de référence des salles et rayons. — Des feuillets intercalaires permettent d'ajouter à leur place les livres nouveaux du British Museum ; les indications du catalogue sont transcrites en quadruple copie à l'aide d'un papier chimique sur des feuilles de papier pelure qui servent à composer quatre séries, le catalogue mis à la disposition du public, celui du directeur, celui de l'administration et le répertoire.

Je signalerai la proposition faite par M. Henri Stevens de dresser des catalogues par la photolithographie, en photographiant à une même échelle les titres des livres les plus rares, de ceux surtout sur l'existence desquels il est important d'être fixé. Le compte-rendu du Congrès renferme quelques exemples de ces spécimens.

Je ne ferai que signaler d'autres discussions et lectures relatives aux Bibliothèques populaires et à leur composition, à la disposition des corps de bibliothèque, aux matières à employer pour les élever, à la reliure des livres, et enfin aux moyens de garantir ceux-ci contre les atteintes du feu et du gaz.

Le Congrès s'est occupé, en outre, de la situation des bibliothécaires, de l'introduction des femmes dans le service, ainsi que cela a lieu en Amérique, et des règlements applicables à toutes les bibliothèques, heures d'ouverture, prêt des livres, etc...

Le Congrès a visité les principales bibliothèques de Londres, et d'abord dans les plus grands détails celle du British Museum qui était alors fermée, ainsi que cela a lieu pendant les huit premiers jours de chaque trimestre. Le compte-rendu renferme sur chacune d'elles une courte notice qu'il pourrait être utile de reproduire, ou au moins de signaler.

M. Edward Nicholson, un de ses secrétaires, avait organisé, dans une des salles de London-Institution, une exposition des catalogues des principales bibliothèques et du matériel qui y est employé.

Avant de se séparer, le Congrès qui avait d'abord pensé à former une association internationale permanente de tous les bibliothécaires du globe, voyant les difficultés qui s'opposent à la réalisation actuelle de ce projet, a décidé, à l'imitation de ce qui se passe en Amérique, la formation d'une association des bibliothécaires anglais ; M. le baron de Watteville a annoncé qu'il se proposait de faire mettre à l'étude un projet analogue

pour la France, et que peut-être pourrait-on, en 1878, réunir aussi à Paris, un second Congrès des bibliothécaires.

NOTE — En terminant ce rapport, j'ai eu l'honneur de déposer sur le bureau l'exemplaire du compte-rendu officiel du Congrès de Londres, qui permet de juger du luxe avec lequel a été publié ce livre. Il a pour titre : « Transactions and proceedings of the Conference of Librarians held in London, october 1877, edited by the secretaries of the conference Edward B. Nicholson, librarian of the London-Institution, and Henry R. Tedder, librarian of the Athenæum Club. — London, printed at the Chiswick press, by Charles Wittingham. 1878 — Petit in folio, XI et 276 p. [1].

M.

[1] M. l'abbé Mondino, sous-bibliothécaire de Palerme, a publié, sous forme de rapport au ministre de l'instruction publique d'Italie, un intéressant résumé des travaux du Congrès. Palerme, 1878.

LES TRAVAUX BIBLIOGRAPHIQUES

DE 1867 A 1878

par M. G. PAWLOWSKI

Les débuts de la science bibliographique remontent sans doute à une époque reculée et doivent coïncider avec le moment où l'agglomération, dans une même bibliothèque, d'un nombre considérable d'ouvrages écrits, imposa la nécessité d'un classement méthodique et la rédaction d'un inventaire. Il est clair que les célèbres bibliothèques publiques de l'antiquité, dont l'histoire nous a conservé le souvenir, ne pouvaient rendre des services réels qu'à cette condition.

Pour rentrer dans le domaine des faits acquis, nous constaterons que la bibliographie a précédé l'invention de l'imprimerie, comme le prouve, entre autres, le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Emmeran à Ratisbonne, dressé en 1347 (voir *Serapeum*, 1841, nos 16-18), dans un ordre systématique, divisé en douze classes : c'est le premier système bibliographique connu.

L'acception du mot *bibliographe* a varié dans le courant des siècles. Dans l'antiquité, il désignait un copiste de manuscrits, et c'est dans ce sens que sa signification est la plus conforme à son étymologie (celui qui *écrit* des livres). Depuis l'invention de l'imprimerie, on donnait quelquefois le nom de bibliographe aux imprimeurs; plus tard, il s'appliquait aux personnes habiles à déchiffrer les vieilles écritures, et correspondait à celui de *paléographe*. Ce n'est qu'au milieu du siècle dernier que son acception a été fixée en France dans le sens qu'il a conservé depuis, et qui serait peut-être mieux rendu par le mot *bibliodiagraphe* (celui qui *décrit* les livres).

La propagation rapide des livres par l'invention de l'imprimerie donna naissance, dès le XVIe siècle, à des travaux bibliographiques, et le nombre toujours croissant d'ouvrages imprimés fit aux bibliographes l'obligation de créer une classification systématique. L'esprit analytique de nos devanciers s'est large-

ment exercé sur ce terrain, au point qu'à l'heure actuelle on connaît près de cent cinquante systèmes bibliographiques différents (au point de vue des grandes divisions, bien entendu, les subdivisions d'une classe pouvant être modifiées ou multipliées suivant l'opportunité), systèmes dont certains ne sont que l'application des divisions des connaissances humaines proposées par des philosophes.

A partir du siècle dernier, la bibliographie a pris un développement considérable, et, de nos jours, elle occupe une place très large dans l'ensemble des travaux intellectuels, et cela à bon droit. Pour le travailleur qui s'aventure dans le labyrinthe des livres que les presses gémissantes depuis plusieurs siècles ont amoncelés autour de nous, et dont les sinuosités se compliquent de plus en plus, le secours de la bibliographie est aussi indispensable que la boussole au navigateur ou le guide à celui qui veut voyager utilement et sans déceptions. Qu'il nous soit permis ici de rendre un hommage de reconnaissance, au nom de tous ceux qui labourent péniblement le sol intellectuel, aux bibliographes de tous les siècles et de tous les pays, à ces modestes et infatigables pionniers qui défrichent le champ que d'autres viennent exploiter, et qui consacrent souvent leur vie à cette tâche aride et ingrate, pour épargner aux érudits de longues et laborieuses recherches, sans ambitionner pour eux-mêmes ni la gloire d'un nom retentissant, ni les approbations bruyantes de la foule. Et cependant, l'histoire le démontre, il n'y a que des intelligences d'élite qui parviennent à marquer sérieusement dans ce domaine. Il faut, en effet, avoir un feu sacré, une vocation réelle, des connaissances multiples, et surtout un tempérament particulier pour devenir un bibliographe de mérite. Ceux qui croient que cette science consiste à savoir copier convenablement les titres des livres et à les grouper au besoin dans un ordre donné, ne se rendent pas un compte exact de l'idéal bibliographique à l'heure actuelle.

Le rapport sur les travaux bibliographiques que je suis chargé de présenter au Congrès, remonte en général à l'année qui a suivi la grande exposition internationale de Paris de 1867, et qui est aussi celle de la fondation de la Société bibliographique, au nom de laquelle je prends la parole. J'ajoute que ce moment coïncide presque avec le décès du plus grand bibliographe de notre siècle, de l'éminent Jacques-Charles Brunet (mort le 14 novembre 1867), auteur du *Manuel du libraire et de l'amateur des livres*, ouvrage le plus célèbre, le plus considérable et le plus utile entre tous, véritable monument de bibliographie, et d'autant plus surprenant qu'il est l'œuvre d'un seul homme.

Le sujet qui nous occupe n'a point été abordé dans le recueil de rapports sur les progrès des lettres et des sciences en France, rédigés sous les auspices du ministère de l'instruction publique, à l'occasion de l'exposition de 1867. Ce rapport sera donc le premier en ce genre et il embrassera les travaux les plus importants du monde entier. Il a pour devancier un ouvrage extrêmement remarquable, dû au savant docteur Julius Petzholdt, bibliothécaire du roi de Saxe, et le doyen des bibliographes contemporains. Ce précieux volume, intitulé *Bibliotheca bibliographica* (Leipzig, 1866 ; gr. in-8°, XII-939 pp.) offre un catalogue méthodique et raisonné d'ouvrages de bio-bibliographie et de bibliographie pure publiés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1865.

Je commencerai par passer d'abord en revue les bibliographies nationales ou spéciales, dont la périodicité n'excède pas une année.

A.

BIBLIOGRAPHIES PÉRIODIQUES CONTEMPORAINES.

I

BIBLIOGRAPHIES PÉRIODIQUES UNIVERSELLES.

Allgemeine Bibliographie. Leipzig, F. A. Brockhaus. In-8°.

Publication mensuelle, rédigée avec beaucoup de soin (actuellement par le Dr Édouard Brockhaus), dans un ordre systématique, avec une table alphabétique annuelle. C'est la seule bibliographie périodique universelle qui existe actuellement hors de France ; elle remonte à 1856. Elle est jointe, en guise de complément, au *Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekwissenschaft*, recueil mensuel habilement dirigé par le Dr J. Petzholdt (Dresden, Schönfeld ; in-8°), spécialiste distingué dont nous avons déjà parlé ; cette petite revue, unique en son genre, offre, entre autres, un catalogue raisonné, aussi complet que possible, de ce qui se publie en fait de travaux de bibliographie, de bibliologie, de bibliothéconomie, etc., sans exclure même les catalogues de livres d'occasion dont l'utilité pour les bibliographes est considérable. Cette précieuse revue compte déjà trente-huit ans d'existence (depuis 1840). Je crois

devoir mentionner aussi deux revues étrangères, de date récente, contenant, entre autres, des listes raisonnées de travaux de bibliographie et de bibliothèconomie. L'une, en langue hollandaise, intitulée : *Bibliographische Adversaria* ('s Gravenhage, M. Nijhoff; pet. in-8°), commencée en 1873, et paraissant par fascicules environ tous les deux mois; l'autre : *The American Library Journal*, paraissant par fascicules mensuels, depuis le 30 septembre 1876, sous la direction de Melvil Dewey (New-York, Leypoldt; in-4°), et fondée principalement pour servir d'organe aux bibliothèques des Etats-Unis. Elles offrent beaucoup d'intérêt l'une et l'autre.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle (partie technique). Notre revue, qui contient deux fois autant d'indications bibliographiques que l'*Allgemeine Bibliographie*, sans en exclure toutefois la grande utilité, lui est encore supérieure par ses *sommaires* des revues françaises et étrangères, etc. Elle s'efforce de réaliser des améliorations progressives, et compte arriver prochainement à mériter sans conteste le titre de bibliographie *universelle*.

II

BIBLIOGRAPHIES PÉRIODIQUES NATIONALES.

Les moyens d'information sur les productions contemporaines des presses du monde entier sont aujourd'hui très abondants, sans être satisfaisants sous tous les rapports. Sauf de rares exceptions, chaque pays possède au moins un organe spécial consacré à enregistrer périodiquement, avec plus ou moins de perfection et de soin, les livres, cartes, estampes, musique, etc., qui paraissent sur son territoire. Nous avons déjà traité cette question il y a plusieurs années, dans deux articles insérés dans le *Polybiblion* (1870, pp. 214-217 et 271-273) et publiés aussi à part (*Les Bibliographies nationales contemporaines. Petit guide de bibliographie périodique à l'usage des gens de lettres;* Paris, aux bureaux du Polybiblion, 1870; in-8°, de 10 pp.; tiré à 60 ex.). On y trouvera non seulement une liste raisonnée des bibliographies nationales qui paraissaient à cette date, mais aussi des renseignements sur des publications semblables publiées antérieurement, dont nous omettons ici l'indication, nous bornant aux limites fixées pour notre Congrès.

1. — Allemagne et Suisse allemande.

Allgemeine Bibliographie für Deutschland. Leipzig, Hinrichs. In-8°.

Paraît depuis 1842. Hebdomadaire, classée d'abord par ordre alphabétique des noms d'auteurs, et, depuis 1871, dans l'ordre systématique. Rédigée avec un soin particulier, elle peut servir de modèle de précision et d'exactitude bibliographiques.

La librairie Hinrichs publie aussi (depuis 1846) un catalogue trimestriel (*Vierteljahrs-Catalog*) des publications contemporaines en langue allemande, par ordre systématique, avec une table alphabétique, et (depuis 1856) un catalogue semestriel (*Verzeichniss*, etc.), par ordre alphabétique, avec une table systématique, catalogue qui est la continuation d'une bibliographie semestrielle commencée en 1798; il donne en appendice une bibliographie des principales publications en langue hollandaise.

On peut joindre à l'*Allgemeine Bibliographie*, au point de vue des renseignements plus rapides et plus circonstanciés sur les livres allemands paraissant dans l'Amérique du Nord, la revue mensuelle (*Literarischer Monatsbericht*) publiée par Steiger à New-York, depuis le mois de mai 1869.

2. — Amérique, Australie, Indes et Orient.

Trübner's American and Oriental Literary Record. London, Trübner. In-4°.

Paraît depuis mars 1865. Mensuel. Contient : un compte-rendu bibliographique et littéraire des principales publications, et quelquefois des articles spéciaux de littérature et de bibliographie; un sommaire des revues et publications périodiques de l'Amérique anglaise; une liste, par ordre alphabétique des noms d'auteurs, des nouvelles publications de l'Amérique anglaise, de l'Amérique latine, de l'Australie, des Iles de l'Océan, des Indes et de l'Orient entier, chaque pays séparément. Sans table systématique et annuelle. Ce précieux bulletin, unique en son genre, donne aussi très souvent des renseignements de bibliographie rétrospective.

The Publishers' Weekly. The American Book Trade Journal. New-York, F. Leypoldt. Gr. in-8°.

Hebdomadaire. Il contient : un bulletin bibliographique

pour les publications anglaises de l'Amérique, un autre pour celles de la Grande-Bretagne, une chronique bibliographique et littéraire, etc. C'est l'organe officiel de la librairie américaine. Sa rédaction mérite de grands éloges. Il a absorbé en lui l'*American Literary Gazette* et le *Publishers' Circular*, fondé en 1852. Commencé en septembre 1869, sous ce titre : *The Trade Circular and Publishers' Bulletin*, il est devenu hebdomadaire, de mensuel qu'il était, en 1872, et prit alors cet autre titre : *The Publishers' and Stationers' Weekly Trade Circular*, qu'il abandonna en 1871.

Le même éditeur publie aussi un catalogue annuel de publications américaines.

The American Bookseller. New-York, The American News Company. In-8°.

Paraît deux fois par mois depuis janvier 1876, date à laquelle il a remplacé le recueil mensuel : *The American Booksellers' Guide*, fondé en 1869 par la même Compagnie. Il complète utilement le *Publishers' Weekly*, car, en dehors de la bibliographie courante, il donne une liste méthodique, mensuelle, de tous les articles insérés dans les revues, publications des sociétés savantes et autres recueils des États-Unis, de l'Angleterre, et, incidemment de ceux des autres pays.

Catholic Book News at home and abroad. New-York, Benziger. Pet. in-8°.

Paraît tous les deux mois depuis janvier 1874, mais s'adresse plutôt aux libraires qu'aux bibliographes.

3. — Amérique du Sud.

Boletin bibliográfico de la libreria franco-americana. Buenos Aires. Pet. in-4°.

Ce recueil hebdomadaire, classé par ordre systématique, et rédigé avec peu de précision bibliographique, a été inauguré en 1870. Nous ignorons s'il continue à paraître, de sorte que pour les renseignements sur les publications faites dans l'Amérique du Sud c'est encore à l'*American Record* de Trübner et aux revues locales qu'il faut recourir.

4. — Angleterre.

The Publishers' Circular. London, Sampson Low. In-8°.

Paraît depuis 1837, deux fois par mois. Classé par ordre alphabétique. Il donne une chronique de librairie, une petite biblio-

graphie étrangère et des annonces. Il est préféré au *Bookseller* au point de vue bibliographique.

Le même éditeur publie aussi un catalogue annuel qui, depuis 1837, a plusieurs fois modifié son titre.

The Bookseller. London, J. Whitaker. In-8°.

Paraît depuis 1858. Mensuel, classé par ordre systématique, ce qui le distingue du bulletin précédent, avec une table alphabétique pour chaque numéro. On y trouve une chronique de librairie très étendue, etc.

5. — Autriche.

Oesterreichische Buchhändler-Correspondenz. Wien, Buchhändler Verein. In-4°.

Paraît depuis 1860. Hebdomadaire. C'est l'organe de l'Association des libraires autrichiens. La bibliographie y est partagée en deux grandes classes, dont l'une comprend les livres en allemand, en latin, en français et en italien publiés en Autriche, et l'autre, les livres en langues slaves : le tout classé par ordre alphabétique des noms des éditeurs. Une rubrique spéciale est réservée aux estampes, aux cartes et à la musique. Depuis 1872 on y joint, tous les six mois, un index alphabétique pour chacune de ces sections, index qui ne peut nullement tenir lieu de l'excellent catalogue annuel (*Oesterreichischer Catalog*), alphabétique et systématique, inauguré en 1860 par le même Cercle de librairie, et mort d'inanition, paraît-il, après onze années d'existence.

6. — Belgique.

Bibliographie de la Belgique, ou catalogue de l'imprimerie et de la librairie belge. Bruxelles, Muquardt. Gr. in-8°.

Commencée en 1838, interrompue de 1869 à 1874, cette bibliographie mensuelle a été ressuscitée en 1875 (3e série ; 32e année de la collection). Elle est classée par ordre alphabétique, et pourvue d'une table alphabétique et systématique à la fin de l'année. On y ajoute maintenant un feuilleton de bibliographie belge rétrospective.

7. — Bohême.

Véstnik bibliograficky. Prague, Kober (puis Urbanek). In-8°.

Ce bulletin mensuel, dont la partie bibliographique est rédigée

par le savant libraire Fr.-A. Urbanek, remonte au mois de juillet 1869. Il donne non-seulement l'indication, par ordre alphabétique, des ouvrages publiés en langues tchèque et slovène, mais aussi la bibliographie des publications en langues étrangères sur la Bohême, la Moravie et la Silésie autrichienne. Une chronique littéraire riche en renseignements, et une partie critique ajoutée depuis 1873, complètent cette feuille excellente à tous égards.

Le même bibliographe, qui a rédigé pendant plusieurs années la partie bibliographique tchèque-slovène dans le catalogue annuel autrichien (voir ci-dessus), publie, depuis 1869 (1870) un catalogue annuel, alphabétique et systématique, consacré aux mêmes littératures (*Obraz činnosti v literatur[z]e národu českého a slovenského*).

8. — Danemark et Norvège.

Dansk bogfortegnelse. Kjöbenhavn (Copenhague), G. E. C. Gad, Pet. in-8°.

Paraît depuis 1851, presque tous les mois, et forme huit à dix numéros par an. Classé par ordre alphabétique des noms d'auteurs, avec une table générale annuelle. La liste des ouvrages publiés en Norvège constitue un appendice spécial et annuel.

Dansk Boghandlertidende. Kjöbenhavn, Guldendal. In-4°.

Paraît depuis 1854. Hebdomadaire, classé par ordre systématique. C'est l'organe de la librairie danoise. On y trouve aussi un bulletin bibliographique des principales publications en suédois et en finlandais.

9. — Espagne.

Boletin de la libreria. Madrid, Murillo. Gr. in-8°.

Paraît depuis juillet 1873. Mensuel, classé par ordre alphabétique. Il a succédé à la *Bibliografia española*, publiée depuis 1870 par une société des libraires et éditeurs de Madrid, bibliographie qui a remplacé le *Boletin bibliográfico español*, rédigé par M. F. Hidalgo depuis 1860.

10. — France.

Bibliographie de la France. Journal général de l'imprimerie et de la librairie. Paris, au Cercle de la librairie. Gr. in-8°.

Paraît depuis 1811, une fois par semaine. Classée par ordre alphabétique des noms d'auteurs, avec trois tables annuelles : l'une alphabétique des ouvrages, une autre, alphabétique, des noms d'auteurs, et une troisième, celle-ci systématique. Depuis 1857 elle a agrandi son format et ajouté une chronique contenant : des comptes-rendus des procès de librairie, des règlements de librairie et des conventions littéraires, des comptes-rendus bibliographiques, des notices nécrologiques, un sommaire des comptes-rendus bibliographiques publiés dans les journaux, des annonces des ventes de bibliothèques, de temps en temps une petite bibliographie étrangère et la liste des ouvrages publiés à l'étranger et dont le dépôt a été effectué au ministère (avec une table annuelle). La table systématique annuelle, supprimée à cette date, ne fut rétablie qu'en 1865, de sorte que la série de 1857 à 1864 est d'une utilité fort restreinte pour les travailleurs. Chaque numéro contient aussi un *Feuilleton*, consacré aux annonces de librairie.

Puisque l'occasion m'en est fournie, je la saisis avec empressement pour signaler les améliorations qu'il serait urgent d'apporter à la rédaction de ce journal, le plus important entre tous en raison de son cadre excellent, mais qui ne répond plus aux exigences actuelles en matière de bibliographie. J'ose espérer que notre Cercle de la librairie voudra examiner attentivement mes observations et qu'il en tiendra compte autant dans son intérêt que dans celui de la science.

Ma première objection porte sur le système de classement suivi dans ce journal. L'ordre alphabétique, dans une bibliographie périodique, ne répond à aucun besoin, et s'il offre peu d'inconvénients dans une bibliographie danoise ou hollandaise qui compte une cinquantaine d'articles par numéro, il n'en est pas de même pour la *Bibliographie de la France* où les articles se chiffrent par centaines dans chaque numéro. Dans un ouvrage de bibliographie *rétrospective*, l'ordre alphabétique peut avoir sa raison d'être, attendu qu'en s'en servant on procède souvent *du connu à l'inconnu ;* une table systématique répondra dans ce cas à un autre ordre d'investigations. C'est tout autre chose dans un bulletin de bibliographie *courante*, où l'on procède toujours

de l'*inconnu au connu*. J'imagine que personne aujourd'hui n'ouvre un épais numéro de l'organe du Cercle de la librairie pour chercher si M. X ou Z a publié quelque chose de nouveau, mais bien pour se renseigner sur les nouvelles publications dans telle ou telle branche des connaissances humaines. La spécialisation des études à l'heure actuelle, et aussi la spécialisation introduite dans le commerce des livres indiquent suffisamment les préoccupations auxquelles un journal de bibliographie sérieux a le devoir de donner satisfaction. Si je m'occupe, par exemple, exclusivement de l'*Économie politique*, dans le domaine de laquelle il paraît en France deux ou trois ouvrages par semaine, je suis obligé, pour trouver ce qui m'intéresse, de parcourir deux cent cinquante ou trois cents articles du numéro hebdomadaire de la *Bibliographie de la France*, ce qui est passablement fastidieux. Il en est de même de toute autre spécialité. Un libraire qui vend exclusivement des ouvrages d'histoire ou de sciences exactes, est obligé aujourd'hui de s'imposer cette sorte de recherche d'une aiguille dans une botte de foin, s'il veut se tenir au courant des nouveautés. Cet inconvénient est tellement grave, que dans les deux pays où la production des livres est aussi considérable que chez nous, c'est-à-dire en Angleterre et en Allemagne, les bibliographies périodiques sont classées dans l'ordre systématique : le *Bookseller* a toujours suivi cette méthode, et l'*Allgemeine Bibliographie für Deutschland* a introduit cette réforme à son système primitif en 1871. *La Bibliographie de la France* a le devoir d'en faire autant; le sacrifice ne serait pas grand, et l'utilité en serait considérable. Pour répondre à tous les besoins, il suffirait de joindre à chaque numéro un index alphabétique très sommaire, comme le fait le *Bookseller*.

La seconde observation est relative aux retards considérables qu'apporte la *Bibliographie de la France* à annoncer les publications faites en province. Je sais que cela résulte de notre système vicieux du dépôt légal des livres, système dont on ne cesse de se plaindre, mais qui a la vie bien dure. Tous ceux qui s'occupent de livres savent que l'organe de notre Cercle de la librairie publie sa partie bibliographique à l'aide des renseignements officiels fournis par le ministère de l'intérieur; personne n'ignore aussi que le dépôt des livres imprimés en province se fait au chef-lieu du département, d'où les articles déposés sont expédiés au ministère selon le bon plaisir de messieurs les employés de préfecture ; bon nombre de ses articles n'arrivent même point à leur destination, de telle sorte que la *Bibliographie de la France* est réduite, d'un côté, à n'enregistrer les publications

provinciales que plusieurs mois après la date de leur dépôt; et, de l'autre, à ne faire aucune mention de celles qui s'égarent dans les circuits des préfectures. Il est clair que ces retards et ces omissions sont fort préjudiciables à la science, aux auteurs de ces écrits, aux éditeurs ou aux libraires chargés de leur vente : le Cercle de la librairie ne doit point l'ignorer, mais il ne semble pas avoir songé à y porter remède. Ce remède serait pourtant bien simple. Pourquoi ne pas recourir directement aux éditeurs ou aux dépositaires pour avoir rapidement des renseignements sur la production des livres en province, que les uns et les autres ont tout intérêt à faire connaître sans retard? Quoi de plus facile que d'adresser aux éditeurs et aux imprimeurs de la province des formulaires où il n'y aurait qu'à inscrire les renseignements bibliographiques demandés et à les envoyer au Cercle de la librairie le jour même où le dépôt du livre serait effectué? Les indications fournies par le ministère de l'intérieur ne serviraient alors qu'à réparer les oublis et les négligences des personnes intéressées. Je suis même d'avis qu'il serait utile d'étendre ce système aux éditeurs de Paris, ne fût-ce que pour éviter ces discordances choquantes de voir constamment annoncés dans le feuilleton de l'organe du Cercle de la librairie un grand nombre d'ouvrages bien avant leur indication dans la partie bibliographique du journal, qui quelquefois n'a même point lieu, on ne sait pas pour quel motif. Le système que j'ai l'honneur de proposer est pratiqué à l'étranger partout où le dépôt légal n'existe pas, et les bibliographies périodiques n'en sont que mieux faites. Nous seuls avons, en toute chose, l'habitude de tout attendre de l'initiative gouvernementale, oubliant que l'initiative privée est en général bien plus féconde.

Je passe maintenant à une dernière observation concernant la rédaction elle-même des renseignements bibliographiques donnés par la *Bibliographie de la France*. Ici, les principaux intéressés ce sont les bibliographes d'aujourd'hui et ceux de l'avenir, mais il me semble que l'intérêt de la science mérite aussi d'être pris en considération. Je passe sous silence les transcriptions des titres souvent incomplètes, et j'insiste surtout sur deux points : le premier est relatif à l'omission de la date de publication que portent les volumes ; le second touche à l'habitude prise d'indiquer en bloc le nombre de pages des ouvrages composés de plus d'un volume. Trois cas se présentent en ce qui concerne le premier point : l'ouvrage porte la date réelle de l'année de sa publication, ou bien il porte la date de l'année suivante, lorsqu'il paraît vers la fin d'une année, ou enfin il n'en porte aucune, et l'on aurait le droit de qualifier d'un

mot sévère ce petit subterfuge ayant pour but de pouvoir présenter avec l'attrait de la nouveauté des livres ayant déjà quelques printemps d'existence.

Voyons maintenant à quoi l'omission du millésime d'un livre dans la *Bibliographie de la France* expose les bibliographes. Prenons par exemple un ouvrage annoncé dans un numéro du mois de décembre 1877, et qui ne porterait pas de date. En faisant le dépouillement de ce numéro pour un travail bibliographique quelconque (car il n'est pas toujours facile de recourir au livre même), l'un, ne tenant compte que de l'année dans laquelle l'annonce est faite, lui appliquera cette date (1877); un autre, sachant qu'en général les ouvrages publiés depuis le mois d'octobre portent la date de l'année suivante, l'inscrira avec celle de 1878; un troisième enfin, qui aura vu le livre, l'indiquera comme étant sans date. Quelqu'un se trouvant en présence de ces trois indications aura le droit de croire à l'existence de trois éditions, tandis qu'en réalité il n'y en aurait qu'une. Une longue pratique m'a permis de constater la fréquence de ces méprises. Et pourtant rien n'est plus facile à celui qui copie les titres pour la *Bibliographie* qui nous occupe que d'indiquer aussi la date que porte le volume, ou de la remplacer par l'abréviation : *s. d.*, s'il n'en porte aucune. Cette précision vaudrait encore mieux, en n'exposant pas à des omissions involontaires, que le système pratiqué par certaines bibliographies périodiques de n'indiquer la date que lorsqu'elle n'est pas celle de l'année courante. J'ajoute que la bibliographie allemande a l'excellente habitude de désigner par une mention spéciale tout ouvrage déjà en circulation et qui a été rafraîchi au moyen d'un titre portant le millésime courant, ce qui a lieu journellement chez nous.

En ce qui concerne l'habitude introduite dans la *Bibliographie de la France* d'indiquer en bloc le nombre de pages des ouvrages composés de plus d'un volume, elle est très malheureuse et ne fait nullement honneur à la perspicacité bibliographique de son inventeur. On chercherait vainement à en deviner le motif : ce n'est point par raison d'économie de frais d'impression et de place dans un journal où les articles finissent constamment par des bouts de lignes; ce n'est pas non plus comme moyen de simplification du travail pour le rédacteur, puisque, au contraire, l'obligation qu'on s'impose inutilement d'additionner le nombre des pages de plusieurs volumes (et très souvent ces additions sont inexactes), crée un surcroît de besogne. Cette singulière méthode n'est pratiquée que dans les bibliographies anglaises (les Américains l'ont rejetée), mais les Anglais n'ont nullement aujourd'hui la prétention de passer pour des bibliographes modèles, con-

trairement à leurs devanciers sur ce terrain, sauf de rares exceptions. La précision dans l'indication du nombre de pages n'a nullement pour but de nous faire connaître l'étendue d'un ouvrage, où l'à-peu-près serait suffisant, mais de nous renseigner exactement sur la composition individuelle de chaque volume. Dans la pratique cela sert au besoin à savoir jusqu'à quel point un volume est incomplet et ce qui lui manque, et aussi à nous rendre compte, par exemple, sur le vu d'une annonce bibliographique, de l'étendue des augmentations introduites dans une édition *augmentée* de tel ou tel livre. La méthode suivie à cet égard dans l'organe du Cercle de la librairie est absolument fautive : il nous sera toujours indifférent de savoir que tel ou tel ouvrage en dix volumes a 3,800 pages en chiffres ronds ou 3,862 pages, puisqu'il nous sera impossible, en cas de besoin, de décomposer ce chiffre de façon à connaître l'étendue respective de chaque volume, ce qu'on appelle le *collationnement* exact. En maintenant son système actuel, la *Bibliographie de la France* s'interdirait l'avantage considérable de constituer des matériaux parfaits pour les travaux bibliographiques de l'avenir.

Je crois devoir ajouter aussi qu'en ce qui concerne le côté technique de la rédaction des articles, une grande licence règne encore dans les bibliographies périodiques. Il n'y a que la *Bibliografia italiana* qui suive un ordre rigoureusement rationnel. On ne paraît pas faire attention que la description d'un livre se compose de deux parties bien distinctes : l'une, qui doit offrir la transcription complète du titre, et c'est l'œuvre du *copiste;* l'autre, qui doit fournir toutes les indications du format, du nombre des pages, du prix, etc., etc., et c'est l'œuvre du *bibliographe.* La seconde doit suivre la première, sans aucun enchevêtrement, et, comme elle constitue une phrase indépendante, elle doit être précédée d'un point. En un mot, ce n'est qu'après la copie du titre, jusques et y compris la date, que doit venir l'indication du format, etc., c'est-à-dire ce qui est du bibliographe lui-même.

Toutes ces améliorations ne sauraient être obtenues sans quelques sacrifices, mais il nous est permis d'espérer, leur nécessité absolue une fois démontrée, que le Cercle de la librairie, qui dispose de moyens d'action très puissants, s'empressera de les exécuter.

M. Ch. Reinwald, libraire à Paris, a publié, pour les années 1858 à 1869, un *Catalogue annuel,* alphabétique, avec une table systématique, catalogue destiné exclusivement aux libraires, attendu qu'on n'y trouve insérés que les titres des livres qui sont entrés dans le commerce. Le collationnement n'y est pas indiqué

non plus. Après une lacune de six années, un autre libraire parisien et bibliographe consciencieux, M. Otto Lorenz, a exprimé l'intention de reprendre cette publication, mais après avoir publié le catalogue pour l'année 1876, il n'a pas cru devoir aller plus loin, faute d'acheteurs, paraît-il, ce qui ne semble nullement consolant pour l'avenir des travaux bibliographiques en France.

11. — Grèce.

Ἐφήμερις τῶν Βιβλιοφίλων. Athènes, N. B. Nakis. In-4°.

Ce bulletin, créé en avril 1871, dans le format in-8°, avec la périodicité mensuelle, fut suspendu pendant quelque temps, et a reparu en septembre 1874, dans un format agrandi, avec la périodicité hebdomadaire. Il est rédigé avec soin. Il a succédé au bulletin mensuel : *Μμνιαῖον Δέλτιον τῆς Ἑλληνικῆς Βιβλιοπωλεσίας* (Athènes, Wilberg), fondé en 1862.

12. — Hollande.

Nederlandsche Bibliographie. La Haye, M. Nijhoff. Pet. in-8°.

Paraît depuis 1856, une ou deux fois par mois (12 à 16 numéros par an), par ordre alphabétique, avec un index et une liste annuelle des périodiques, mais sans chronique ni feuilleton.

Depuis 1846, la librairie Brinkman, d'Amsterdam, publie un catalogue annuel (*Alphabetische Naamlijst van Boeken*, etc.), alphabétique, mais pourvu d'une table méthodique. Une liste annuelle des principales publications en langue hollandaise est jointe, comme nous l'avons dit, au catalogue semestriel allemand de Hinrichs (voir plus haut.)

13. — Hongrie.

Magyar Könyv-szemle (Revue bibliographique hongroise). Budapest. Gr. in-8°.

Cette revue, fondée par l'Académie nationale, et dirigée par l'académicien Wilh. Fraknoi, paraît depuis 1876, tous les deux mois, et a pour but principal de servir d'organe aux bibliothèques de la Hongrie. Une rubrique spéciale y est réservée à la bibliographie courante de livres publiés en Hongrie ou sur ce pays. — Voir aussi **Autriche**.

Plusieurs bulletins de bibliographie périodique qui ont vu le jour en Hongrie depuis 1867, tels que *Magyar Könyvészet* (depuis 1869), rédigé par J. Szinnyi ; *Irodalmi értesitö. Könyvészeti Szaklap* (depuis 1874), dirigé par A. Marki ; etc., etc., n'ont joui que d'une courte existence.

14. — Italie.

Bibliografia italiana. Giornale dell' Associazione Tipografico-Libraria Italiana. Milano, tip. Bernardoni. Rédacteur (en 1878) : Giov. Ponzoni. Gr. in-8°.

Fondée en 1867, sous le titre de *Bibliografia d'Italia*, par les libraires Bocca et Lœscher, à Florence, cette bibliographie devint en 1870 l'organe de l'Association des libraires et imprimeurs italiens, et prit le titre qu'elle porte maintenant. Elle paraît deux fois par mois. Calquée sur la *Bibliographie de la France*, elle offre à peu près la même disposition pour la partie bibliographique, et contient une chronique (depuis 1870) ainsi qu'un feuilleton d'annonces.

La même Association publie aussi tous les deux mois un catalogue systématique des principales publications italiennes (*Catalogo bimestrale della Libreria italiana*).

Norvège. Voir **Danemark.**

Orient. Voir **Amérique.**

15. — Pologne.

Przeglad krytyczny (Revue critique). Krakow, Gebethner. Gr. in-8°.

Cette revue mensuelle, fondée en 1875 et rédigée par des professeurs de l'Université de Cracovie, contenait dans chaque numéro une liste alphabétique des principales publications en langue polonaise. Elle n'a duré que trois ans et aujourd'hui il n'existe aucun organe spécial pour la bibliographie de ce pays. La *Bibliothèque de Varsovie* (*Biblioteka Warszawska*) donne, comme par le passé, une bibliographie des livres publiés dans le royaume de Pologne ; ceux du Grand-Duché de Posen se trouvent indiqués dans les revues locales ; ceux de la Gallicie, dans la bibliographie autrichienne (voir plus haut).

On annonce toutefois la publication prochaine d'une feuille de bibliographie polonaise (*Przewodnik bibliograficzny*), comme devant paraître à Cracovie sous la direction du Dr Wisloçki, secrétaire de l'Université.

16. — Portugal.

Boletim de bibliographia portugueza. Lisboa. In 8°.

Rédigé par Annibal Fernandes Thomaz. Mensuel. Paraît depuis peu de temps. Il laisse beaucoup à désirer.

Le *Boletim bibliographico*, inauguré en 1862, par la librairie Moré à Porto, a cessé de paraître vers 1875.

17. — Russie.

Oukazatiel pa diélam pietcháti (Indicateur de la Presse). Saint-Pétersbourg. In-4°.

Ce bulletin bimensuel paraît depuis 1872, sous les auspices du ministère de l'intérieur ; c'est aussi en même temps l'organe de la censure officielle pour les publications étrangères, et, sous ce rapport, il offre une curiosité unique en son genre, et de précieux documents pour l'histoire de la civilisation. Les livres de cette dernière catégorie y sont répartis en trois classes : livres dont la circulation est autorisée sur le territoire de l'empire russe ; livres autorisés après suppression des passages condamnés, suppression qui est faite à l'encre typographique, au moyen d'un rouleau, par les soins du bureau de la censure; livres dont la circulation est absolument interdite. Les publications faites dans les limites de l'empire y sont enregistrées sans distinction de langue, et avec une insigne négligence.

Journal Ministiérstva narodnavo prosviestchéniia (Journal du ministère de l'instruction publique). Saint-Pétersbourg. In-8°.

Cette importante revue mensuelle donne, dans chaque numéro, une bibliographie méthodique des publications russes, rédigée avec beaucoup de soin.

18. — Serbo-Croatie.

Cetvrtgodisnji viestnik o novosti hrvatsko-srpske literature (Bulletin trimestriel des nouveautés de la littérature serbo-croate). Zagreb (Agram), Fr. Zupan (Albrecht et Fiedler). Petit in-8°.

Paraît depuis le mois de janvier 1877. Ordre alphabétique. On y trouve aussi la liste des publications en langues étrangères relatives aux pays slaves.

Antérieurement à ce bulletin, une bibliographie annuelle serbo-croate était donnée par Stoïan Novakovitch, depuis 1868, dans la revue *Glasnik*, publiée à Belgrade.

19. — Suède et Finlande.

Svensk Bokhandels-Tidning. Stockholm, impr. L. A. Normans. In-4°.

Organe de la librairie suédoise, paraissant une fois par semaine depuis 1863. Chaque numéro donne une liste alphabétique des publications en langue suédoise, et une autre de celles en danois et en norvégien.

Depuis 1867, il paraît aussi à Stockholm un catalogue annuel (*Arskatalog*), alphabétique et systématique.

20. — Suisse.

Bibliographie (und Literarische Chronik der Schweiz) et Chronique littéraire de la Suisse). Bâle et Genève, H. Georg. In-8°.

C'est la première bibliographie périodique que la Suisse ait jamais possédée. Fondée par la Librairie ancienne (Schweizerisches Antiquariat) à Zurich, en 1871, elle fut d'abord dirigée par E.-C. Rudolphi; au commencement de cette année (1878), elle passa entre les mains de l'éditeur H. Georg, et changea en un in-8° le format in-4° adopté à l'origine. Elle paraît une fois par mois et embrasse toutes les publications de la Suisse, sans distinction de langue, et sans excepter les écrits périodiques dont elle donne les sommaires. Son cadre d'ailleurs est excellent. En dehors de la bibliographie, chaque numéro offre des Comptes-rendus, rédigés tantôt en français, tantôt en allemand, des livres ayant trait à la Suisse, imprimés dans ce pays ou à l'étranger; une Chronique, contenant des articles relatifs à l'histoire littéraire, à l'histoire de l'imprimerie et à celle des bibliothèques de la Suisse, etc.; enfin, des annonces de librairie. La nouvelle direction promet un index alphabétique annuel qui n'existait pas auparavant.

III

BIBLIOGRAPHIES PÉRIODIQUES PAR SPÉCIALITÉS.

Depuis un assez grand nombre d'années, il est extrêmement facile de se tenir périodiquement au courant de tout ce qui se publie, dans le monde entier pour ainsi dire, sur presque toutes les branches des connaissances humaines, grâce aux bibliographies spéciales, le plus souvent semestrielles, excellentes sous tous les rapports, dont on est redevable exclusivement à des

savants allemands, parmi lesquels se place au premier rang le Dr W. Müldener, conservateur de la bibliothèque de l'Université de Gœttingue. Chacune de ses bibliographies est classée dans l'ordre systématique, et pourvue d'une table alphabétique annuelle. Ce qui est particulièrement précieux, c'est qu'on y trouve aussi des sommaires des revues périodiques consacrées à la spécialité dont on s'occupe, et l'indication des articles dispersés dans les revues générales, dans les recueils des sociétés savantes, etc.

Je vais indiquer ces bibliographies dans l'ordre méthodique de leur sujet.

THÉOLOGIE CATHOLIQUE.

Bibliotheca catholico-theologica, oder systematisch geordnete Uebersicht der in Deutschland und dem Auslande auf dem Gebiete der katholischen Theologie neu erschienenen Bücher, etc. Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Rédigée par W. Müldener, et commencée en 1867, elle n'a pas été poursuivie au-delà d'une année, de sorte qu'actuellement, pour les travaux courants de théologie catholique, il faut recourir à de certaines revues spéciales.

THÉOLOGIE PROTESTANTE.

Bibliotheca theologica, oder systematisch geordnete Uebersicht aller auf dem Gebiete der evangelischen Theologie in Deutschland und dem Auslande neu erschienenen Bücher... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Rédigée par W. Müldener. Semestrielle. Paraît depuis 1848.

JURISPRUDENCE, SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES.

Allgemeine Bibliographie der Staats-und Rechtswissenschaften.... Berlin, Puttkammer et Mühlbrecht. In-8°.

Rédigée par Otto Mühlbrecht. Paraît tous les deux mois depuis 1867. A partir de 1869, elle est en outre refondue, pour faciliter les recherches, dans une liste annuelle (*Uebersicht*....). Le titre indique assez que cette bibliographie embrasse non seulement la jurisprudence, mais aussi les sciences politiques.

Bibliotheca œconomico-politica et statistica... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8.

Rédigée par W. Müldener. Semestrielle. Il n'en a été publié, sous cette forme, que deux années : 1869 et 1870. Antérieure-

ment (depuis 1852), elle embrassait aussi les publications relatives à la géographie (*Bibliotheca geographico-statistica et œconomico-politica*) qui en ont été détachées depuis pour former un bulletin spécial (voir ci-dessous).

Der Beobachter der socialen Literatur. Bibliographischer Specialbericht..... Zürich, Franz. In-8°.

Cette publication mensuelle, commencée en octobre 1877, sous la direction de Fr. et Ch. Moor, donne une bibliographie et une revue critique des écrits relatifs aux sciences sociales, ainsi qu'une chronique du mouvement socialiste et anti-socialiste.

SCIENCES PHYSIQUES, NATURELLES ET MATHÉMATIQUES. TECHNOLOGIE.

Bibliotheca historico-naturalis, physico-chemica et mathematica.... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Rédigée d'abord par le Dr H. Guthe et ensuite (depuis 1871) par le Dr A. Metzger. Semestrielle. Paraît depuis 1851.

Botanischer Jahresbericht. Systematisch geordnetes Repertorium der Botanischen Literatur aller Länder.... Berlin, Borntraeger. In-8°.

Revue bibliographique annuelle, commencée en 1874 (pour 1873), sous la direction du Dr L. Just, professeur à l'École polytechnique de Carlsruhe.

Repertorium annuum literaturæ Botanicæ periodicæ. Harlemi, Erven Loosjes, 1873-77. 3 vol. gr. in-8°, 2 ff., XVI-223; XX-200; XXII-271 pp.

Ces trois volumes correspondent aux années 1872 à 1874. Le premier a été redigé par J.-A. Van Bemmelen ; les deux autres, par G.-C.-W. Bohnensieg et W. Burck.

Bibliotheca mechanico-technologica.... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Rédigée par W. Müldener. Semestrielle. Paraît depuis 1871 sous cette forme. Auparavant (depuis 1862), elle donnait aussi la bibliographie des écrits relatifs à l'économie domestique, etc. (*Bibliotheca mechanico-technologica et œconomica*), qui ont fait l'objet d'un bulletin spécial (voir ci-dessous).

Polytechnische Bibliothek.... Leipzig, Quandt et Händel. In-8°.

Ce bulletin mensuel, commencé en 1866, donne la liste des écrits relatifs aux Mathématiques, à l'Astronomie, à la Physique, à la Chimie, à la Mécanique, à la Construction des machines, à l'Architecture, au Génie, à la Minéralogie et à la Géologie, à l'Exploitation des mines et à la Métallurgie, etc., et les sommaires des principales revues spéciales.

SCIENCES MÉDICALES.

Bibliotheca medico-chirurgica, pharmaceutico-chemica et veterinaria.... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Rédigée par Ch. Ruprecht. Semestrielle. Paraît depuis 1848.

AGRICULTURE, ÉCONOMIE DOMESTIQUE, ETC.

Bibliotheca œconomica..... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Rédigée par W. Müldener. Semestrielle. Consacrée à l'Agriculture, à l'Horticulture, à la Sylviculture, à l'Économie domestique, à la Chasse, etc. Il n'en a paru sous cette forme, qu'une année, 1871 ; auparavant, elle était réunie à la *Bibliotheca mechanico-technologica* (voir ci-dessus).

SCIENCES MILITAIRES.

Allgemeine Bibliographie der Kriegs-Wissenschaften. Leipzig, Buchhandlung für Militair-Wissenschaften. Gr. in-8°.

Rédigée par le Dr Fr. Luckhardt. Mensuelle. Paraît depuis 1872 (à partir de 1876, le mot *Kriegs* a remplacé le mot *Militär* de l'ancien titre). Elle sert de complément au Journal militaire (*Militair-Literatur-Zeitung ;* Berlin, Mittler ; in-4°) qui, depuis 1820, date de sa fondation, donnait non seulement des articles de critique, mais aussi une bibliographie.

De 1866 à 1872, M. A. Büchting a publié une *Bibliotheca militaris et hippologica*.... (Nordhausen, Büchting ; in-8°), semestrielle, conçue sur le plan des bibliographies analogues énumérées ci-dessus.

MUSIQUE.

Musikalisch-literarischer Monatsbericht neuer Musikalien, musikalischer Schriften und Abbildungen.... Leipzig, Hofmeister. In-8°.

Ce bulletin mensuel, rédigé jusqu'en 1870 par A. Hofmeister, ensuite par Fr. Jost (1871), Fr. Hofmeister (1872), A. Dörffel (1873), Rich. Noske (1874), et depuis par un rédacteur anonyme, est une continuation du *Handbuch der musikalischen Literatur*, inauguré en 1838. Il est pourvu d'un répertoire systématique annuel.

LINGUISTIQUE ET ARCHÉOLOGIE CLASSIQUE.

Bibliotheca philologica..... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Fondée en 1848 par Ch. Ruprecht, et successivement rédigée

par L. Ruprecht, Gust. Schmidt, et actuellement par W. Müldener (depuis 1868), cette bibliographie semestrielle s'occupe non seulement de linguistique et d'histoire littéraire universelle, mais aussi de tout ce qui touche à l'antiquité classique : philosophie, littérature, géographie, histoire, mythologie, etc.

Pour la philologie classique, il paraît aussi, depuis 1874, une bibliographie annuelle : *Bibliotheca philologica classica. Verzeichniss....*, rédigée par C. Bursian (Berlin, Calvary ; in-8°).

Je dois mentionner ici qu'une excellente bibliographie de publications en toutes les langues, relatives à la linguistique et à l'histoire littéraire des pays néo-latins et de l'Angleterre, a été donnée annuellement, depuis 1859 jusqu'en 1874, dans le *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur*, fondé par A. Ebert et continué par L. Lemcke. Le *Zeitschrift für romanische Philologie*, dirigé par G. Gröber, et qui a remplacé en 1877 la revue précédente, continue cette bibliographie annuelle, mais en se bornant à la philologie romane.

GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE.

Bibliotheca geographica.... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Rédigée par W. Müldener. Semestrielle. Elle n'a paru sous cette forme que de 1870 à 1874 ; auparavant (depuis 1852), les travaux géographiques étaient indiqués dans la *Bibliotheca geographico-statistica et œconomico-politica*. Elle a cessé de paraître depuis 1875, mais une excellente bibliographie critique des ouvrages de géographie se trouve dans les *Mittheilungen* du Dr Petermann (Gotha, Perthes) et une autre, non moins riche, rédigée par W. Koner, dans le *Zeitschrift für Erdkunde* (Berlin, Reimer).

Bibliotheca historica.... Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht. In-8°.

Rédigée par W. Müldener. Semestrielle. Paraît depuis 1852.

Une bibliographie mensuelle consacrée aux sciences historiques et politiques (*Historisch-politische Bibliographie;* Berlin, Adolf; in-8°), inaugurée en 1869 par F. Jaerschkerski, n'a pas été poursuivie au-delà d'une année.

JUDAÏSME.

Hebräische Bibliographie. Berlin, Benzian. In-8°.

Fondée en 1858 par M. Steinschneider, cette bibliographie bimensuelle est consacrée à la littérature judaïque et rabbi-

nique, ancienne et moderne. Elle a été suspendue de 1866 à 1869, et fut ressuscitée à cette dernière date sous la direction actuelle de J. Benzian. Le premier rédacteur lui fournit encore néanmoins un supplément littéraire.

ORIENT.

Bibliotheca orientalis. Leipzig, Schulze. In-8°.

Publiée depuis 1876 par Ch. Friederici. Elle est consacrée aux publications faites dans l'Orient ou sur l'Orient.

Après avoir passé en revue ces différentes bibliographies périodiques par spécialités, on constate qu'il n'y a guère que la *philosophie moderne*, les *beaux-arts*, et les œuvres littéraires d'imagination (*poésie, théâtre, romans*) qui soient absents de cette liste. Les travaux relatifs aux deux premières branches sont en général enregistrés, avec plus ou moins de soin, tant en France qu'à l'étranger, dans des revues consacrées à ces spécialités. Chaque revue spéciale, d'ailleurs, offre une rubrique réservée à la bibliographie contemporaine des publications qui l'intéressent.

B.

BIBLIOGRAPHIES RÉTROSPECTIVES.

I.

BIBLIOGRAPHIES GÉNÉRALES UNIVERSELLES.

Nous n'avons guère à signaler sous cette rubrique que le volume supplémentaire (t. VII) du *Trésor de livres rares et précieux*, par J.-G.-Th. Grässe (Dresde, R. Kuntze, 1869; in-4°), ouvrage entrepris en concurrence avec le célèbre *Manuel du libraire*, de feu J.-Ch. Brunet, qu'il copie souvent et auquel il est inférieur par l'absence d'une table systématique, tout en lui restant supérieur pour l'abondance des renseignements sur les livres rares ou importants, publiés en langues étrangères.

Le *Manuel* de Brunet va à son tour recevoir un complément en deux volumes, rédigé par MM. Pierre Deschamps et Gustave Brunet, et annoncé comme devant paraître prochainement à la librairie Firmin Didot [1].

[1] Le premier volume de ce supplément a paru quelques mois après la réunion de notre congrès.

Je dois aussi signaler une importante notice de M. C. Castellani, conservateur de la bibliothèque dite de Victor-Emmanuel à Rome, notice où sont minutieusement décrits, d'après les exemplaires de cette bibliothèque, vingt-sept ouvrages ou éditions du xve siècle inconnus jusqu'à présent des bibliographes (*Notizia di alcune edizioni del secolo XV*, etc.; Roma, tip. Romana, 1877; gr. in-8°, xv-38 pp.). Ces livres, en latin, en italien, en espagnol et en français, appartiennent aux impressions de Florence, Messine, Milan, Mondovi, Rome, Venise, Lyon, Paris, Salamanque, Tolède et Tolosa.

II.

BIBLIOGRAPHIES NATIONALES, GÉNÉRALES OU PARTIELLES.

1. — Allemagne.

L'Allemagne ne possède pas encore d'ouvrages de bibliographie embrassant sa littérature d'une manière régulière depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'au commencement du siècle dernier. Panzer, auteur des Annales de la littérature allemande (*Annalen der ältern deutschen Litteratur*) depuis l'invention de l'imprimerie, ne l'a conduite que jusqu'en 1526. Elles se complètent en partie au moyen du *Repertorium* de Hain, qui donne la bibliographie universelle jusqu'en 1550. Emile Weller y a ajouté un complément pour le premier quart du xvie siècle (*Repertorium typographicum;* Nördlingen, Beck, 1864; in 8°), suivi d'un supplément publié en 1874, chez le même éditeur. Des rectifications et des additions fort importantes au travail de Weller ont été insérées par M. Curtze, de Thorn, dans le *Neuer Anzeiger für Bibliographie* (1875, pp. 56-66 et 89-99).

Depuis le milieu du xvie siècle jusqu'en 1700, l'Allemagne possède d'énormes matériaux bibliographiques, entre autres les catalogues des célèbres foires de Leipzig et de Francfort, dont le plus ancien remonte à 1564, mais aucun ouvrage régulier, général ou partiel.

Il n'en est pas de même depuis 1700. Wilh. Heinsius a publié, en 1793, une bibliographie allemande de toute la période comprise entre ces deux dates, formant quatre volumes auxquels Fr. Bruder a ajouté un cinquième, donnant une continuation jusqu'en 1798. Heinsius a refondu son travail et l'a poursuivi jusqu'en 1810 dans une nouvelle édition de ce livre, en quatre volumes (Leipzig, 1812-1813), auquel il ajouta en 1817

un cinquième volume, pour les publications des années 1811 à 1815. Son œuvre a depuis été régulièrement continuée par Kayser, Schulz, Schiller et Heumann, chaque volume embrassant en général une période de six années. Le tome XV de cet ouvrage, pour les années 1868 à 1874, a été rédigé par H. Ziegenbalg, et publié sous le titre primitif d'*Allgemeines Bücher-Lexikon*, etc. (Leipzig, Brockhaus, 1875-78; 2 part. gr. in-4°).

En 1833, l'ancien continuateur de Heinsius, Chr.-G. Kayser, a commencé, pour son propre compte, une bibliographie semblable, à partir de l'année 1750, sous le titre de *Vollständiges Bücher-Lexicon*, etc. Les six premiers volumes de cet ouvrage nous conduisent, dans un ordre alphabétique unique, jusqu'à la fin de l'année 1832 (Leipzig, 1833-38; 6 vol. in-4°). Un index méthodique, rédigé par A. Bliedener, y a été ajouté en 1841, et c'est là l'avantage le plus essentiel que cette bibliographie a sur sa rivale. Kayser a encore pu donner deux continuations de son grand travail, de 1833 à 1840 et de 1841 à 1846, formant quatre volumes. Son œuvre a été continuée d'abord par Zuchold (1847-52), ensuite par G.-W. Wuttig (1853-64). Ce dernier s'est associé R. Haupt pour la rédaction des tomes XVII et XVIII (années 1865–1870), et Haupt seul a publié les tomes XIX et XX, qui enregistrent les publications des années 1871 à 1876 (Leipzig, T. O. Weigel).

Ces deux grandes bibliographies sont rédigées sur le même plan, et elles sont également recommandables, de sorte qu'on ne s'explique pas parfaitement la raison d'être de cette concurrence, très louable d'ailleurs, et dont l'Allemagne offre l'exemple unique au monde. Assurément il vaudrait beaucoup mieux éviter ce double emploi, et appliquer à autre chose le temps disponible. Dépourvus de tables méthodiques, les ouvrages de Heinsius, de Keyser, et de leurs continuateurs, ne sont pas en mesure de rendre tous les services, et les bibliographes, ainsi que les studieux, ne pourront pas se passer, à partir de 1833 (année à laquelle s'arrête la table systématique de l'ouvrage de Kayser), de l'excellent catalogue semestriel dont nous avons déjà parlé (p. 489), continué avec tant de zèle et de compétence par la librairie Hinrichs, laquelle, afin d'en rendre l'usage plus commode, l'enrichit encore, malgré la présence d'une table méthodique annuelle, d'un répertoire méthodique collectif pour chaque période de six années (depuis 1857). Les trois premiers volumes de ce répertoire (*Repertorium*), pour les années 1857 à 1870, ont été rédigés par A. Büchting (Nordhausen, Büchting, 1863 (réimpr. en 1868), 1867 et 1871); le dernier (1871-1875) est l'œuvre d'E. Baldamus (Leipzig, Hinrichs, 1877; in-8°).

Là ne s'arrête pas l'activité des bibliographes allemands dans la rédaction des inventaires de leur littérature contemporaine. A. Kirchhoff a commencé en 1856 la publication d'un catalogue quinquennal, prenant pour point de départ l'année 1851, et il l'a poursuivi jusqu'en 1860. La librairie Hinrichs a continué cette œuvre : le tome III (1861-1865) a été rédigé par A. Büchting et G. Herre; le tome IV (1866-1870) par Büchting seul (Leipzig, Hinrichs, 1871; gr. in-4°) et le tome V (1871-1875) par R. Haupt (*ibid.*, 1876). Au surplus, les trois premiers volumes de cet ouvrage ont été refondus dans un ordre alphabétique unique, par A. Büchting et E. Baldamus (*Hinrichs' Bücher Catalog* 1851-1865; Leipzig, Hinrichs, 1874; 2 vol. in-4°). Ces catalogues s'adressent plus particulièrement aux libraires.

2. — Amérique anglaise.

The American Catalogue of Books (original and reprints) published in the United States... Compiled and arranged by James Kelly. New-York, Wiley. Tome II. Gr. in-8°, 488 pp.

Ce volume embrasse les années 1866 à 1870 inclusivement; le volume précédent, publié en 1866, contenait la bibliographie des cinq années précédentes. L'ouvrage entier fait suite à la *Bibliotheca americana* de Roorbach, en 4 vol. (New-York, 1852-1861), qui enregistre les livres publiés de 1820 à 1860 inclusivement. Pour les publications antérieures à 1820, il n'existe pas de bibliographie spéciale.

A l'occasion du centenaire de l'indépendance des États-Unis, P. Rowell, libraire de New-York, a publié une bibliographie des journaux et revues de son pays (*Centennial Newspaper Exhibition* 1876; New-York, 1876; in-12°, 300 pp.).

3. — Angleterre.

The English Catalogue of Books.... Vol. II. *Jan.* 1863 *to Jan.* 1872. *Compiled by* Sampson Low. London, Low, 1873. In-8°, 450 pp.

Le premier volume de cet ouvrage (1864) donne la bibliographie anglaise de 1835 à 1862. Avec une série de catalogues annuels ou réunissant plusieurs années, qui remontent au siècle dernier, et avec le *Bibliographer's Manual of English Literatur*, de Lowndes, pour les siècles précédents, on a à peu près l'ensemble des travaux pour la bibliographie de la Grande-Bretagne, mais tous ces ouvrages laissent beaucoup à désirer au point de vue scientifique.

4. — Bulgarie.

La bibliographie néo-bulgare a été dressée par J.-Const. Ireczek, depuis 1806 jusqu'en 1870 (*Knigopis*, etc.; Vienne, Sommer, 1872; in-8°, 48 pp.). Elle enregistre 550 ouvrages, classés par ordre alphabétique, avec une table systématique.

5. — Danemark et Norvège.

J. Vahl a publié une bibliographie (*Dansk Bogfortegnelse*) pour les années 1859-1866 (Kjöbenhavn, (1870-) 1871; in-4°, 229 pp.) qui fait suite à un ouvrage de F. Fabricius, portant le même titre, et embrassant la littérature danoise de 1841 à 1858. Malheureusement ces deux ouvrages, par le manque de précision, sont plutôt des catalogues de librairie que de véritables bibliographies, comme l'est par exemple celle publiée par la Société des libraires de Copenhague (*Almindeligt Dansk-Norsk Forlagscatalog*), remontant au siècle dernier et s'arrêtant en 1855, bibliographie classée par ordre alphabétique, avec des tables systématiques.

M. Ch. von Bruun, bibliothécaire de Copenhague, a entrepris de doter son pays d'une bibliographie bien complète de sa littérature, dressée méthodiquement. Les deux premières parties de ce grand travail ont paru : la première contient la Théologie ; la seconde, la Jurisprudence et les Sciences médicales (*Bibliotheca Danica. Systematisk Fortegnelse over den Danske Literatur fra* 1482 *til* 1830 ; Kjöbenhavn, Gyldendal, 1872; in-4°, LVIII-878 col.).

Pour la littérature norvégienne seule, il y a à signaler deux ouvrages ; le premier, rédigé en français : *La Norvège littéraire ; catalogue systématique et raisonné de tous les ouvrages de quelque valeur imprimés en Norvège ou composés par des auteurs norvégiens au XIXe siècle, accompagné de renvois, notes et explications historiques* (Christiania, 1868 ; in-8°, 1 f., XII-272 pp.), offre un intérêt spécial, surtout pour les étrangers ; le second, rédigé par P. Botten-Hansen et Siegward Petersen (*Norks Bogfortegnelse ;* Kristiania, 1870 ; in-8°, 1 f. et 302 pp.), donne la bibliographie des années 1856 à 1865, pour faire suite à l'ouvrage de Nissen (années 1814 à 1847), continué par Arnesen jusqu'en 1855.

Il ne faut pas oublier non plus le travail de E. Collin sur les anonymes et pseudonymes dans les littératures danoise, norvégienne et islandaise, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1860 (*Anonymer og Pseudonymer....* ; Kjobenhavn, 1869; in-8°, 216 pp.).

6. — Espagne.

La bibliographie générale espagnole (*Diccionario general de bibliografia española*) de Dionisio Hidalgo, commencée en 1865, est terminée en tant que dictionnaire (Madrid, 1867-72; t. II à V, gr. in-8°, 528, 528, 528 et 513 pp., plus 1 f.). Elle a le défaut d'être classée par ordre alphabétique des titres des ouvrages, mais le dernier volume (t. VI) doit offrir un index des noms d'auteurs.

7. — France.

Bien que notre pays soit loin d'avoir une bibliographie générale de sa littérature, des travaux partiels considérables ont vu le jour dans les dix dernières années. En première ligne se place le *Catalogue de la librairie française*, de M. Otto Lorenz, divisé en deux séries, dont la première (Paris, 1867-71 ; 4 vol. in-8°) embrasse les années 1840 à 1865, et la seconde (*ibid.*, 1876-78, 2 vol. in-8°), les dix années suivantes. Comme le titre le fait déjà pressentir, ce n'est point une bibliographie de notre littérature contemporaine, mais bien un catalogue de la librairie française. Fidèle à son plan de ne s'occuper que des besoins de cette dernière, M. Lorenz a exclu de son travail tous les écrits qui ne sont pas entrés dans le commerce : de là, l'absence d'une foule de brochures, de dissertations, de tirages à part dont l'importance spécifique est souvent considérable. D'un autre côté, la source principale où M. Lorenz a puisé ses indications bibliographiques ayant été le *Journal de la librairie*, il en résulte, sauf exception, que ce qui n'y a pas été enregistré ne figure pas non plus dans le *Catalogue de la librairie*. Il est regrettable que M. Lorenz n'ait pas voulu servir en même temps les intérêts de la science et qu'il se soit imposé cette restriction bibliopolique peu usitée, qu'il ne faudrait nullement encourager pour l'avenir ; travailleur consciencieux et infatigable, il était de taille à nous doter d'une œuvre de bibliographie sérieuse. Il ne fallait pas au moins supprimer l'indication du nombre de pages, afin de nous dispenser de recourir pour le même livre à deux ouvrages : à celui dont je parle, et au *Journal de la librairie*. Ce qui sera le plus précieux, c'est une table alphabétique des matières contenues dans le *Catalogue* de M. Lorenz. C'est l'absence d'un index semblable qui ôte la plus grande part d'utilité aux ouvrages de Quérard et de ses continuateurs, Louandre et Bourquelot, ouvrages auxquels celui de M. Lorenz fait suite, et qui réunis nous donnent à peu près la bibliographie

des livres français depuis 1700 jusqu'à nos jours. Pour toute la période antérieure au siècle dernier, le *Manuel du libraire*, de J.-Ch. Brunet, avec son supplément, et avec la *France littéraire au* XVe *siècle*, de notre savant confrère, M. Gustave Brunet, offriront un ensemble assez satisfaisant pour la littérature française des XVe et XVIe siècles, et aussi pour les travaux les plus importants du siècle suivant, lequel, en définitive, restera le moins bien partagé, jusqu'à ce qu'un bibliographe veuille combler cette lacune.

Un précieux complément aux ouvrages de Quérard, Bourquelot et Lorenz a été donné par M. Gr. Ghennady, sous ce titre : *Les Écrivains franco-russes; bibliographie des ouvrages français publiés par des Russes* (Dresde, impr. d'E. Blochmann, 1874; gr. in-8°, IV-89 pp.).

Il faut encore mentionner deux volumes publiés par M. Gust. Brunet d'après les papiers de Quérard. Le premier donne pour la France la bibliographie des *Livres perdus et exemplaires uniques* (Bordeaux, Lefebvre, 1872; in-8°, 2 ff. et 102 pp.); le second, celle de *Livres à clef* (*ibid.*, 1873; in-8°, 4 ff. et 224 pp.).

C'est aussi dans notre période décennale qu'ont été publiés ou réédités des dictionnaires des pseudonymes et des anonymes de toute la littérature française, ouvrages qui constituent des compléments indispensables de nos grandes bibliographies. Pour les pseudonymes, MM. Gust. Brunet et P. Jannet ont donné une nouvelle édition, considérablement augmentée, des *Supercheries littéraires dévoilées*, de Quérard (Paris, Daffis, 1869-70; 3 vol. in-8°), à la fin de laquelle on a ajouté un dictionnaire des pseudonymes latins de tous les pays, tiré de l'ouvrage de Barbier dont il va être question, et de celui de Melzi. A ce propos, il faut citer le *Dictionnaire des noms, surnoms et pseudonymes latins de l'histoire littéraire du moyen âge* (1100-1530), par A. Franklin (Paris, Firmin-Didot, 1875; in-8°, X pp. et 684 col.). La nouvelle édition des *Supercheries littéraires* n'a pas complètement utilisé les indications fournies par le *Dictionnaire des pseudonymes* recueillis par G. d'Heylli, publié en 1867, et dont une nouvelle édition, entièrement refondue et augmentée, a été donnée en 1869 (Paris, Dentu; in-18 j., XXXVI-427 pp.). Il est essentiel d'y ajouter une petite plaquette, tirée à cent exemplaires : *Une Poignée de pseudonymes français recueillis dans la* Bibliotheca personata *du P. Louis Jacob de Saint-Charles*, par P. Clauer (Lyon, impr. Pitrat, 1877; in-8°, 27 pp.).

En ce qui concerne les anonymes dans la littérature française, MM. Ol. Barbier, R. et P. Billard ont donné une troisième édition, revue et augmentée, du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*

d'A.-A. Barbier (Paris, Daffis, 1872-78; 4 vol. in-8°, ouvrage bien fait et qui ne sera susceptible que de peu d'additions.

8. — Hollande.

La Hollande peut se vanter de posséder aujourd'hui une bibliographie régulière de sa littérature depuis 1600 jusqu'en 1875, grâce aux travaux de J. Van Abkoude, de R. Arrenberg et de J. de Jong, auxquels font suite deux ouvrages nouveaux (*Alphabetische Naamlijst van Boeken*, etc.) dont l'un va de 1850 à 1862 (Amsterdam, Brinkman (1866-)1868; pet. in-4°, 1010 pp.) et l'autre de 1863 à 1875 (*ibid.*, (1876-) 1878; pet. in-4°; 2 ff. et 1249 pp.). Ils sont rédigés avec soin, et R. Van der Meulen y a ajouté une table systématique (*ibid.*, 1878; XVI-464 pp.).

Comme complément, il faut citer le Dictionnaire des anonymes et des pseudonymes (*Bibliothek van Nederlandsche Anonymen en Pseudonymen*) de J.-J. Van Doorninck ('s Gravenhage, Nijhoff, (1867-) 1870; gr. in-8°, XII pp. et 838 col.), ouvrage qui a la réputation d'être excellent.

9. — Hongrie.

Déjà en 1862, M. Ch. Kertbeny avait annoncé la publication prochaine d'une bibliographie hongroise sur une vaste échelle, qui devait comprendre non seulement tous les livres et journaux publiés en hongrois depuis l'invention de l'imprimerie, mais aussi tous les ouvrages traduits de cette langue, ainsi que tous ceux relatifs à la Hongrie et publiés en langues étrangères. L'ensemble devait former neuf volumes. Comme il y a loin de la coupe aux lèvres, ce n'est que quatorze ans après cette annonce, qu'une première livraison de ce grand travail a vu le jour; elle contient la bibliographie des ouvrages hongrois traduits en langues étrangères (*A Magyar nemzeti es nemzetközi irodalom Könyvészete*. 1441-1876; Budapest, Tettey, 1876; in-8°, 4 ff. et 75 pp.). La suite est encore à venir, de sorte que de ce train le XIXe siècle n'en verra probablement pas la fin.

10. — Italie.

L'Italie est le pays dont la bibliographie nationale est la moins avancée. En effet, elle ne possède réellement qu'un seul ouvrage dans cette spécialité : la *Bibliotheca italiana* de Haym, complétée par F. Giandonati, ouvrage fort utile, quoique bien incomplet, et qui, même dans la dernière édition (1803), n'épuise pas complètement le siècle précédent.

D. Gius. Bertocci a entrepris une bibliographie systématique de la littérature italienne du XIXe siècle (*Repertorio bibliografico delle opere stampate in Italia nel secolo XIX*), et en a déjà publié un premier volume consacré aux travaux historiques divisés en sept classes (Roma, tip. del. Salviucci, (1871-)1876; gr. in-8°, 24, 80, 32, 168, 144, 56, 56 et 40 pp., plus 40 pp. (index) et 1 f.)

D'un autre côté, Oscar Greco a publié une bibliographie des œuvres écrites en italien au XIXe siècle par des femmes (*Bibliografia feminile italiana del XIX secolo*; Mondovi, tip. Issoglio, 1875; in-8°, XXVI-536 pp.). Je mentionnerai à ce propos qu'un travail semblable, mais portant sur l'ensemble de la littérature italienne, avait déjà été mis au jour, sous le même titre, par le comte P.-L. Ferri (Padova, 1841; in-8°).

11. — Orient.

Peu de travaux de bibliographie locale ont été publiés dans le domaine des littératures de l'Orient. Les voici :

Trübner's *Bibliotheca sanscrita. A Catalogue of sanskrit Literature, chiefly printed in Europa. To which is added : A Catalogue of sanskrit works printed in Italia, and a Catalogue of Pali Books;* London, Trübner, 1875; in-8°, 2 ff. et 84 pp.

Catalogue of native publications in the Bombay Presidency.... by J.-B. Peile; Bombay, 1870; in-4°.

Ce catalogue, publié par ordre du gouvernement local, embrasse une période de deux ans et demi, du 1er janvier 1865 au 30 juin 1867, et fait suite à un catalogue général dressé par A. Grant, et dont une deuxième édition a été donnée en 1867, à Bombay (gr. in-8°, 35 et 239 pp.).

12. — Pologne.

Le Dr Charles Estreicher, ancien professeur de bibliographie à l'Université de Varsovie, et actuellement directeur de la bibliothèque de l'Université des Jagellons à Cracovie, a résolu de doter la Pologne d'une bibliographie générale dans la plus large acception de ce mot, car elle doit embrasser non seulement toute la littérature polonaise, mais encore tout ce que les Polonais ont écrit en langues étrangères et aussi tout ce que les étrangers ont écrit sur la Pologne. On le voit, le cadre est large, et on aurait le droit de croire qu'une entreprise aussi colossale est au-dessus des forces d'un seul homme. Et cependant, la moitié de cette tâche est déjà accomplie. Le savant bibliographe a divisé son travail en trois périodes séculaires, dans l'ordre ascendant,

et a commencé par le XIXe siècle, on verra pourquoi. Cette première parite (*Bibliografia polska. Czesc I. Stolecie XIX*), publiée sous les auspices de la section bibliographique de l'Académie des sciences de Cracovie, et dont la première livraison a vu le jour en 1870, touche presque à sa fin au bout de huit ans (Cracovie, 1870-78, t. I à V, in-8°, 2 ff., XVIII, LVIII-523 et 46 pp.; 1 f., IV-634 pp.; V, II-608 pp.; 2 ff. et 659 pp.; et pp. I-335). L'ouvrage est conçu sur un plan nouveau et très ingénieux. L'ordre alphabétique par noms d'auteurs, ou des titres pour les ouvrages anonymes, y est habilement combiné avec l'ordre des matières à l'aide de renvois, de manière que toute espèce de recherche se fait avec une extrême facilité, ce qui n'a lieu dans aucune autre bibliographie. Ainsi au mot *Anatomie*, par exemple, vous trouverez la liste de tous les écrivains polonais du siècle qui ont écrit sur cette matière, et vous n'avez alors qu'à consulter, dans l'ordre alphabétique, l'article spécial consacré à chacun d'eux; sous une autre rubrique, vous rencontrerez les noms de toutes les femmes-auteurs de la Pologne, etc. Cette première partie, consacrée au siècle actuel, offrira l'inventaire d'environ 50,000 articles. La seconde, embrassera les XVIIe et XVIIIe siècles, avec 60,000 imprimés ; la troisième, les XVe et XVIe siècles, avec 10,000 imprimés. Cette dernière étant la plus difficile à reconstituer, l'éminent bibliographe en a déjà mis en circulation un essai préparatoire, sous forme d'une liste chronologique de 7,200 imprimés, dans le but de recevoir des rectifications et des additions (*Bibliografia polska XV-XVIe stolecia. Zestawienie chronologiczne* 7,200 *drukiw* ; Krakow, 1875; in-4°, 2 ff., XVI pp., 1 f. et 227 pp.).

C'est avec raison que l'auteur a commencé par le XIXe siècle, car dès aujourd'hui la Pologne possède déjà une bibliographie très satisfaisante de l'ensemble de sa littérature, grâce au remarquable ouvrage d'A. Jocher, contenant la bibliographie systématique de la littérature polonaise depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1830 (*Obraz bibliograficzno-historyczny literatury i nauk w Polsce;* Wilno, 1840-57 ; 3 vol. in-4°), ouvrage pour lequel le Dr Estreicher a publié un index alphabétique (*Spis abecadlowy..;* Krakow, 1873 ; in-8°, 2 ff. et 77 pp.), qui n'est qu'un extrait de sa grande Bibliographie. On est vraiment émerveillé de cette infatigable activité du savant bibliothécaire de Cracovie, et, si Dieu daigne lui prêter vie, il aura érigé pour la littérature polonaise un *monumentum ære perennius*, unique au monde, ce dont je suis on ne peut plus fier pour ma mère-patrie, et heureux pour mes études de prédilection.

Les écrivains nationaux et les savants allemands ont rendu

un juste tribut d'hommages aux qualités maîtresses du grand bibliographe polonais : la scrupuleuse exactitude et une rare précision. Il me suffira d'ajouter qu'en dehors de son énorme travail, il a encore trouvé le loisir de publier plusieurs monographies d'une grande utilité, entre autres : une Liste de 1,400 écrits périodiques on recueils de travaux de divers auteurs (1,400 *Pism peryodycznych i zbiorowych;* Krakow, 1871 ; pet. in-4°, 1 f. et 27 pp. ; tiré à 30 ex.), chiffre qui n'a encore été atteint par aucun autre peuple slave ;— une Table systématique de 136 volumes de la *Biblioteka Warszawska* (1841 à 1874), la plus importante des revues polonaises contemporaines (*Zestawienie przedmiotow... ;* Krakow, 1875 ; gr. in-8°, VII, 2 et 319 pp.),et une semblable Table systématique pour le *Tygodnik illustrowany* (Varsovie, Unger, 1877 ; in-8°, 276 pp.), premier journal polonais illustré, fondé à Varsovie par l'éminent éditeur Unger en 1859, et régulièrement poursuivi, avec zèle et compétence, par son successeur.

13. — Portugal et Brésil.

De 1852 à 1865, I.-F. da Silva a publié un *Diccionario bibliographico* pour l'ensemble de la littérature portugaise et brésilienne (Lisboa ; 7 vol. gr. in-8°), publication très précieuse, malgré ses lacunes et ses imperfections, mais fort incommode à consulter en raison de la bizarrerie de son classement, les livres étant inventoriés dans l'ordre alphabétique des *prénoms* de leurs auteurs. Depuis, il y a ajouté deux volumes supplémentaires, qui forment les tomes VIII et IX de l'ouvrage (Lisboa, 1867-1870 ; gr. in-8°, XXXI-428 et XVI-452 pp.).

14. — Russie.

La Russie s'élève aujourd'hui graduellement au rang des nations les mieux partagées sous le rapport des travaux bibliographiques. Elle possédait déjà une bibliographie générale de sa littérature, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'en 1813, rédigée par Basile Sopikov et terminée par G. Anastassiévitch (*Opyt rossiiskoï bibliografii ;* Saint-Pétersbourg, 1813-21 ; 5 vol. in-8°), à laquelle servent de complément les catalogues systématiques de la librairie Smirdine (1828, 1829, 1832, 1858 et 1859) qui enregistrent les livres publiés depuis le commencement de ce siècle. Le savant conservateur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, M. Vladimir Méjov, a fourni à ces ouvrages un excellent complément par la publication d'un cata-

logue systématique des livres en langue russe imprimés de 1825 à 1869, sous forme de Catalogue de la librairie Bazounov (*Sistematitcheskii katalog rouskime knigam;* Saint-Pétersbourg, Bazounov, 1869; in-8°, 1 f., VIII, XIII, 995 p. et 2 ff.), rédigé avec un soin digne des plus grands éloges, et particulièrement intéressant en ce qu'il mentionne les articles de critique dont un livre a été l'objet, et aussi les traductions des ouvrages russes en langues étrangères. M. Méjov poursuit et complète son grand travail à l'aide des suppléments dont il y a déjà huit de publiés (1870, 1872, 1873, 1875, 1877; 1 f., X, CXVI-199 pp.; 1 f., VIII, LIX, XX-180 pp.; 1 f., VII, XVI, VI, XIX-328 pp.; XI, XIX, IV, VI, XXXII-414 pp.; 2 ff., XX-584, XX, II, IV, XLVII pp.).

On peut y ajouter, en guise de complément, un catalogue (*Spisok*) des livres imprimés en langue russe hors de la Russie (Berlin, Stuhr, 1875; gr. in-8°, 2 ff. et 44 pp.).

Un autre bibliographe d'une haute compétence, M. Grég. Ghennady, a commencé la publication d'un Dictionnaire rectificatif (*Spravotchnyi Slovar*) pour les biographies et bibliographies russes du XVIIIe et du XIXe siècle, avec un catalogue des livres russes de 1725 à 1825. Il n'a encore paru de cet excellent ouvrage, pouvant servir d'introduction à celui de M. Méjov, que le premier volume, contenant les lettres A-E (Berlin, impr. Rosenthal, 1876; petit in-4°, 1 f., VII-352 pp.). Le même savant avait déjà publié un travail sur les raretés bibliographiques de la littérature russe (*Rouskija knijnyia riedkosti;* Saint-Pétersbourg, 1872; gr. in-8°, 2 ff., IV-151 pp., et 1 f.), et on lui doit aussi un Dictionnaire des anonymes russes (*Spisok rouskikh anonimnykh knig..;* Saint-Pétersbourg, 1874; in-8°).

Il est essentiel de signaler encore un ouvrage d'une grande valeur, par A.-N. Néoustroïév, consacré à la bibliographie historique des journaux et revues russes publiés depuis leur origine (1703) jusqu'en 1802, avec une table des articles insérés dans ces journaux et revues (*Istoritcheskoié rozyskaniié o rouskikh povremiennykh izdaniakh i sbornikakh;* Saint-Pétersbourg, 1875; gr. in-8, LXXII-878 pp.). Ce travail se complète à l'aide d'une série d'articles de MM. Lambine et Méjov, insérés dans de diverses revues.

15. — Serbo-Croatie et Lusace.

Sous les auspices de la Société des sciences de Serbie, Stoian Novakovitch a publié une bibliographie de la littérature serbo-croate de 1741 à 1867 (*Srpska bibliografia za novinou knijev-*

nost ....; Belgrade, 1869; in-8, 2 ff., XXIV-644 pp.), mais où il n'est tenu compte que des ouvrages imprimés en caractères cyrilliques, à l'exclusion de ceux en caractères latins, bien que la langue soit la même dans les deux cas, d'où proviennent des lacunes bien volontaires. L'ouvrage est classé dans l'ordre chronologique, et pourvu d'une table alphabétique des noms d'auteurs et d'une table par matières, système excellent et instructif.

La bibliographie des publications serbo-croates antérieures à 1741 a été donnée par Schafarik dans son *Histoire de la littérature des Slaves méridionaux*.

En ce qui concerne la littérature du petit peuple slave, connu sous le nom de Serbes de la Lusace ou des Vendes, elle a maintenant sa bibliographie, non seulement pour les imprimés, mais aussi pour les manuscrits, depuis 1659 jusqu'en 1869, grâce à H. Doutchman (*Pismowstwo katholskich Serbow;* Budysin [Bautzen], Smolar, 1869; gr. in-8, 2 ff. et 104 pp.).

16. — Suède et Finlande.

La bibliographie suédoise de Hjalmar Linnstrom (*Svenskt Boklexicon*), pour les années 1830 à 1865, dont la première livraison remonte à dix ans, ne paraît pas devoir être continuée (Stockholm, 1869-72; in-4°, 1 f. et pp. I-288).

Plus rapide a été la publication d'une autre bibliographie, destinée à continuer la précédente jusqu'en 1875; elle est pourvue d'une table systématique (*Svensk Bok-Katalog för aren* 1866-1875; Stockholm, Samson et Wallin, 1878; in-4°, 4 ff. et 331 pp.).

On avait déjà un *Svensk Bokhandels-Katalog* (Stockholm, Norstedt, 1845-52; in-8°), où l'on trouve d'abord la bibliographie de la littérature de la Suède depuis le commencement de ce siècle jusqu'en 1844, dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, avec une table systématique; et ensuite une continuation jusqu'en 1851, à l'aide de deux suppléments. Néanmoins c'est plutôt un catalogue de librairie qu'une véritable bibliographie. Pour les années 1855-58, on a un catalogue semblable dressé par A. Bonnier (Stockholm, 1856-59; 4 part. in-8°).

III.

BIBLIOGRAPHIES UNIVERSELLES OU NATIONALES PAR SPÉCIALITÉS.

Les bibliographies générales s'adressent plus particulièrement aux biographes et aux libraires, mais ne peuvent pas rendre de

services réels aux érudits et aux spécialistes, surtout lorsqu'elles sont dépourvues de tables systématiques. Pour répondre à ce besoin d'un autre ordre, le plus important dans l'espèce, on a, depuis le XVIe siècle, publié un nombre considérable d'ouvrages, d'abord sous forme de bio-bibliographies et ensuite sous celle de bibliographies pures. Toutes les branches des connaissances humaines ont ainsi été abordées, avec plus ou moins de talent et de compétence, mais c'est surtout depuis une cinquantaine d'années que ce genre de travaux a été le plus cultivé.

S'il est impossible d'exiger qu'une bibliographie générale, plus ou moins étendue, contienne autre chose qu'une liste exacte des livres, avec l'indication de leur prix d'émission ou de leur valeur commerciale, il n'en est pas de même d'une bibliographie spéciale, par cette raison qu'elle s'adresse à un tout autre public et que sa portée est bien différente. Son but principal devant être celui de servir de guide pour les études spéciales et de renseigner non seulement sur l'existence d'un livre, mais surtout sur son intérêt et sa valeur intrinsèques, ce but ne saurait être entièrement atteint par un simple magasin d'étiquettes, sans aucun commentaire. Certainement, c'est déjà bien précieux d'avoir sous la main un catalogue d'écrits relatifs à une spécialité ou à une question quelconque, mais les bibliographies spéciales vraiment méritoires sont celles dites *raisonnées*, où l'on apprend que tel livre est bon et tel autre mauvais, que celui-ci offre un travail original et celui-là une compilation plus ou moins réussie, sans avoir besoin de faire cette expérience par soi-même. Il est clair que si, pour rédiger une bibliographie dépourvue de toute note critique, il suffit d'être un chercheur patient et un copiste consciencieux des titres, en revanche, pour aborder une monographie bibliographique raisonnée, il faut un bibliographe doublé d'un savant bien au courant de la matière qu'il se propose de traiter. Un livre de cette nature devient une sorte d'histoire littéraire et un puissant auxiliaire d'enseignement.

Les Allemands, si féconds en travaux bibliographiques, n'ont pour ainsi dire pas encore abordé les bibliographies raisonnées, et c'est principalement en France que ce genre commence à être cultivé sur une assez grande échelle. C'est aussi dans cette voie, croyons-nous, que se trouve l'avenir de la bibliographie, si elle veut intéresser et instruire.

Nous allons maintenant passer en revue, dans l'ordre des spécialités, les travaux bibliographiques les plus récents.

THÉOLOGIE ET HISTOIRE RELIGIEUSE.

Bibliotheca Novi Testamenti græci cujus editiones ab initio typographiæ ad nostram ætatem impressas quotquot reperiri potuerunt, collegit, digessit et illustravit Ed. Reuss, *Argentoratensis*. Brunsvigæ, Schwetschke, 1872. Gr. in-8°, VII-314 pp.

Bibliographia Catholica Americana. A List of Catholic Books published before 1825, *with Sketches of the Authors*. New-York, Catholic Publication Society, 1872. In-8°.

Elle contient probablement autre chose qu'une bibliographie des livres de théologie catholique.

Baldamus' *fünfjährige Fachkataloge*. IV b. *Katholische Theologie*, 1865-1869. Reudnitz, Baldamus, 1870. In-8°, 2 ff. et 104 p.

Pour les seuls écrits allemands. Il en a été publié une suite, embrassant les années 1870 à 1874 (Leipzig, Hinrichs, 1875; in-8°, 2 ff. et 112 pp.).

Une bibliographie semblable a été consacrée à la *Théologie protestante*, pour la même période de dix ans (*Protestantische Theologie*, 1865-69; Reudnitz, 1870, 3 ff. et 152 pp; — suite : 1870-1874; Leipzig, Hinrichs, 1875, 2 ff. et 192 pp.).

JURISPRUDENCE ET SCIENCES POLITIQUES

Bibliotheca juridica. Handbuch der juristischen und staatswissenschaftlichen Literatur. Leipzig, Schulz, 1867 (nouveau titre avec la date de 1877). In-8°, IV-330 pp.

Rédigée par Wilh. Wuttig, cette bibliographie de livres de droit, publiés en Allemagne et dans les pays circonvoisins depuis 1849 jusqu'au milieu de l'année 1867, fait suite à la *Bibliotheca juridica* d'Enslin, complétée par Engelmann, qui embrasse presque toute la littérature juridique allemande, et principalement à partir de 1750. Le travail de Wuttig a été continué par L. Rossberg jusqu'en 1876 (*ib.*, 1877 ; in-8°, 2 ff. et 249 pp.).

Otto Mühlbrecht a donné, dans cette spécialité, une monographie concernant la Prusse seule (*Die Literatur der preussischen Staats-und Rechtswissenschaft* [1849-1867]; Berlin, Kallmann, 1868; in-8°, 1 f. et 120 pp.).

Il faut encore citer un livret fort utile, contenant le catalogue des principales publications, allemandes et autres, relatives à toutes les branches de la jurisprudence et des sciences politiques, livret dont la dernière édition (la 5e) s'arrête au 31 juillet 1871 (*Bibliotheca juridica.*.; Wien, Manz, 1871; gr. in-8°, 1 f. et 144 pp.).

En fait de publications françaises en ce genre, il n'y a guère

à mentionner qu'une nouvelle édition de l'ouvrage bien connu de Warée (*Répertoire bibliographique des ouvrages de législation, de droit et de jurisprudence... publiés spécialement en France..*; Paris, Cotillon, 1870; in-8°, 320 pp.), continué jusqu'en 1870, mais qui est plutôt un catalogue de libraire qu'une bibliographie.

On annonce toutefois comme devant paraître prochainement (à la librairie Firmin-Didot) une *Bibliographie raisonnée du droit civil*, par M. E. Dramard, président du tribunal d'Arbois, bibliographie qui doit enregistrer non seulement les ouvrages séparés, mais aussi les articles de journaux et revues[1].

En Belgique, il a paru une *Bibliographie juridique belge* (Bruxelles et Liège, Decq et Duhent, 1877; in-8°, 68 pp.), et un auteur anonyme a doté son pays d'un ouvrage semblable pour les livres de droit et de jurisprudence publiés en Hollande depuis 1837 (*Bibliotheca juridica. Catalogus van alle Boeken*, etc.; 's Gravenhage, M. Nijhoff, 1874; gr. in-8°, 3 ff. et 289 pp.).

SCIENCES ET ARTS.

1.—*Généralités.*

C'est à la sollicitude de la *Royal Society* de Londres qu'on doit la publication d'un précieux catalogue des travaux relatifs à la Physique, à la Chimie, aux Sciences naturelles et mathématiques, disséminés dans les mémoires des sociétés savantes et dans les recueils périodiques du monde entier, depuis le commencement du siècle jusqu'en 1863 (*Catalogue of scientific papers*; London, 1867-72; 6 vol. gr. in-4°, LXXIX-960, IV-1012, V-1002, IV-1006, IV-1000 et XI-763 pp.). Une continuation, pour les travaux publiés de 1864 à 1873, est en cours de publication (t. VII, ou Ier de la suite : *ibid.*, 1877; XXXI-1047 pp.). Le seul défaut de cette immense compilation est d'être classée par ordre alphabétique des noms d'auteurs, défaut auquel ne remédie pas complètement un index alphabétique des matières.

2. — *Philosophie.*

Dans cette section, on n'a que deux travaux à signaler. Sous le titre de *Bibliotheca philosophica* (Nordhausen, Büchting,

[1] Cette *Bibliographie raisonnée* et méthodique a paru au commencement de l'année 1879. Faite avec soin et compétence, surtout dans la partie critique, car le côté bibliographique a été un peu négligé, elle rendra de grands services aux jurisconsultes.

1872; in-8°, 43 pp.), A. Büchting a donné un supplément, pour les années 1867 à 1871, à sa bibliographie des ouvrages de philosophie publiés en Allemagne de 1857 à 1866 (*ib.*, 1867; in-8°, 50 p.).

D'un autre côté, Raphaël Pompa a mis au jour un essai de bibliographie critique de la littérature philosophique contemporaine en Italie (*L'Italia filosofica contemporanea;* Salerno, tip. del Progresso, 1875; in-16, 102 pp.).

3. — *Sciences naturelles.*

Plusieurs ouvrages de bibliographie fort importants ont été publiés pour cette branche des sciences. En voici l'indication :

ZOOLOGIE.—*Thesaurus Ornithologiæ. Repertorium der gesammten Ornithologischen Literatur.* Von Dr C. G. Giebel; Leipzig, Brockhaus, 1872-77; 3 vol. in-8°, IX-868, 787 et 861 pp.).

Travail remarquable de bibliographie critique.

— *Proeve van eene Ichthyologische Bibliographie...* Door D. Mulder Bosgoed; Haarlem, Loosjes, 1871; gr. in-8°, 1 f. et VI-247 pp. Ce premier essai a été ensuite développé sous le titre de : *Bibliotheca ichthyologica et piscatoria. Catalogus van Boeken en Geschriften*, etc. (*ibid.*, 1874; gr. in-8°, 2 ff., XXVI-474 pp.

BOTANIQUE. — G. A. Pritzel a donné une nouvelle édition de sa bibliographie de tous les écrits relatifs à la botanique, au nombre d'environ 15,000, ouvrage consciencieux et qui a la réputation d'avoir épuisé la matière (*Thesaurus Literaturæ Botanicæ omnium gentium*, etc. ; Lipsiæ, Brockhaus (1872-) 1877 ; in-4°, 2 ff. et 577 pp.).

Un autre travail sur le même sujet, très important aussi au point de vue bibliographique, est dû à L. Pfeiffer (*Nomenclator botanicus ;* Cassellis, Fischer, 1872-75 ; 2 vol. in-4°, 1 f., 1876 pp., et 1698 pp.).

Il faut y ajouter encore une monographie de la Lichénologie, très étendue et très bien faite, par A. von Krempelhuber, dont les deux premiers volumes embrassent la littérature de cette spécialité depuis les temps les plus anciens jusqu'en 1865 (*Geschichte und Literatur der Lichenologie*, etc. ; München, Kaiser, 1867-1869 ; 2 vol. gr. in-8°, XV-616 pp. et 1 lith. ; VIII-776 pp. et 1 lith.), tandis qu'un volume complémentaire la conduit depuis cette date jusqu'à la fin de 1870 (*ibid.*, 1872, XVI-261 pp.).

4. — Sciences médicales.

C'est assurément la branche la plus favorisée en travaux bibliographiques. L'ouvrage le plus important dans cette section et de l'intérêt le plus général est la *Bibliographie des sciences médicales*, par Alphonse Pauly (Paris, Tross, (1872-)1874 ; gr. in-8°, XIX pp., 1758 col. et 36 ff.), dont la première partie offre la bibliographie, la biographie et l'histoire générale des sciences médicales, tandis que les deux suivantes comprennent l'histoire des écoles, des corporations et des sociétés médicales en France et à l'étranger, l'histoire des doctrines, enfin les spécialités médicales, etc. Il a été l'objet des plus grands éloges.

Au moment où Wilhelm Engelmann publiait un supplément à sa *Bibliotheca medico-chirurgica et anatomico-physiologica* (1848), supplément qui embrasse les travaux des années 1848 à 1867 (Leipzig, Engelmann, 1868; gr. in-8°, 1 f. et 350 pp.), de sorte que les deux ouvrages réunis offrent l'inventaire de la littérature médicale allemande depuis 1750, A. Büchting avait déjà inauguré une série de bibliographies de chacune des principales branches de la médecine, également pour les seuls écrits allemands, y compris les périodiques, ayant paru dans une période de vingt ans, soit de 1847 à 1866, soit de 1848 à 1867, soit de 1849 à 1868. Plusieurs de ces bibliographies ont reçu un complément conduisant jusqu'à l'année 1871. En voici d'ailleurs une indication sommaire :

— *Bibliotheca anatomica et physiologica* (1848-1867) ; Nordhausen, Büchting, 1868; in-8°, 85 pp.

— *Bibliotheca balneologica et hydrotherapeutica* (1847-1866) ; *ibid.*, 1867 ; 106 pp. — Supplément (1867-1871) ; *ibid.*, 1872 ; in-8°, 41 pp.

— *Bibliotheca chirurgica* (1848-1867) ; *ibid.*, 1868 ; 41 pp.

— *Bibliotheca gynæcologica et obstetricia* (1847-1867) ; *ibid.*, 1867 ; 45 pp.

— *Bibliotheca medicinæ publicæ* (1848-1867) ; *ibid.*, 1868 ; 92 pp.

— *Bibliotheca medico-generalis* (1848-1867) ; *ibid.*, 1868 ; 42 pp.

— *Bibliotheca medico-historica, -geographica et statistica* (1848-1867); *ibid.*, 1868 ; 35 pp.

— *Bibliotheca odontiatrica* (1847-1866) ; *ibid.*, 1867 ; 14 pp.

— *Bibliotheca ophtalmiatrica* (1847-1866) ; *ibid.*, 1867 ; 30 pp. — Supplément (1847-1871) ; *ibid.*, 1872 ; 22 pp.

— *Bibliotheca otiatrica* (1847-1866) ; *ibid.*, 1867 ; 14 pp.

— *Bibliotheca pathologica et therapeutica* (1848-1867); *ibid.*, 1868; 91 pp.

— *Bibliotheca pharmacologica et toxicologica* (1848-1867); *ibid.*, 1868; 36 pp.

— *Bibliotheca pharmaceutica* (1849-1868); *ibid.*, 1869; 81 pp.

— *Bibliotheca praxeos medicæ* (1848-1877); *ibid.*, 1868; 23 pp.

— *Bibliotheca psychiatrica* (1847-1866); *ibid.*, 1867; 23 pp.

— Supplément (1867-1871); *ibid.*, 1872; 14 pp.

Le même bibliographe a aussi publié une *Bibliotheca veterinaria* (*ibid.*, 1867; gr. in-8°, 68 pp.), pour les travaux allemands dans cette spécialité depuis le milieu de 1842 jusqu'à la fin de 1866; elle fait suite à un ouvrage de W. Engelmann qui s'arrêtait à la première de ces dates.

De son côté, E. Baldamus a donné, dans la série de ses catalogues quinquennaux par spécialités, une bibliographie des écrits allemands du domaine des sciences médicales publiés de 1866 à 1870 (Baldamus' *fünfjährige Fachkataloge*. VI. *Medicin und Pharmacie;* Reudnitz, Baldamus, 1871; in-8°, 3 ff. et 104 pp.), et ensuite une continuation pour les années 1871-1875 (Leipzig, Hinrichs, 1876; in-8°, XXIX-114 p.).

Je signalerai encore une monographie semi-médicale, très curieuse, mais non achevée, due à la plume du Dr A. Dureau : *Histoire de la médecine et des sciences occultes. Notes bibliographiques pour servir à l'histoire du magnétisme animal. Analyse de tous les livres, brochures, articles de journaux publiés sur le magnétisme animal en France et à l'étranger à partir de* 1766 *au* 31 *décembre* 1868; Paris, 1869; in-8°, 206 pp. La partie publiée est consacrée aux livres imprimés en France.

Un autre travail français encore plus digne d'attention est un *Répertoire bibliographique des travaux des médecins et des pharmaciens de la marine française*, 1696-1873; *suivi d'une table méthodique des matières* (Paris, Baillière, 1874; in-8, IV-284 pp.), par les docteurs Ch. Berger et H. Rey. Il forme un appendice aux *Archives de médecine navale*.

5. — *Chimie.*

Sous le titre de *Bibliotheca chemica et pharmaceutica* (Göttingen, Vandenhoeck et Ruprecht, 1872; in-8°, 1 f. et 125 pp.), Rud. Ruprecht a continué, de 1858 à la fin de 1870, la *Bibliotheca chemica* de Zuchold, un très bon travail de bibliographie universelle pour les écrits sur la chimie publiés depuis 1840.

6. — *Agriculture, Sylviculture, Viticulture, etc.*

La librairie Gerold, à Vienne, a donné une bibliographie des publications allemandes, françaises et anglaises des années 1866 à 1872, relatives à l'Agriculture, à la Sylviculture, à l'Économie domestique et à la Chasse (*Die Literatur der letzten sieben Jahre* (1866-1872) *aus dem Gesammtgebiete der Land-und Forstwissenschaft...*; Wien, Gerold, 1873; in-8°, 2 ff. et 278 pp.), qui fait suite à une bibliographie semblable donnée par la même maison en 1866, pour les années 1856 à 1865.

D'un autre côté, la librairie Faesy et Frick, à Vienne, avait déjà, trois ans auparavant, mis au jour une bibliographie plus restreinte, relative aux seules publications allemandes, dans le domaine de l'Agriculture et de la Sylviculture, pour les années 1855 à 1869 (*Bibliothek für den Land-und Forstwissenschaften*; Wien, Faesy et Frick, 1870; in-8°, XVI-110 pp.), et une publication semblable, pour les années 1866-1870, fait partie de la série de catalogues spéciaux de Baldamus (*Fünfjährige Fachkataloge. V. Forst-, Haus-und Landwirthschaft;* Reudnitz, Baldamus, 1871; in-8°, 2 ff. et 78 pp.).

Les travaux sur la Culture de la vigne, sans distinction de langue, représentant environ 1500 articles, ont été inventoriés par A. Blankenhorn, E. Wagenmann et autres, dans une *Bibliotheca Œnologica* (Heidelberg, Winter, 1875; gr. in-8°, 1 f. et 98 pp.), qui n'est qu'un extrait tiré à part des *Annalen der Œnologie,* où depuis on a inséré trois suppléments à cette curieuse monographie.

Enfin, il y a lieu de mentionner une deuxième édition, augmentée, de l'ouvrage de Louis Bouchard-Huzard : *Bibliographie. Ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur les constructions rurales et sur la disposition des jardins* (Paris, Vve Bouchard-Huzard, 1871; in-8°, 106 pp.).

7. — *Sciences mathématiques et physiques.*

Plusieurs bibliographies nationales, plus ou moins développées, sont à signaler dans cette section.

Sous le titre de *Bibliotheca mathematica,* A. Erlecke a donné un excellent catalogue systématique des travaux allemands dans le domaine des Mathématiques pures, de l'Astronomie, de la Navigation, de la Mécanique, etc, publiés depuis l'origine jusqu'en 1870 (Halle a. S., Erlecke, 1872; in-8°, 4 ff. et 307 pp.). On l'a rajeuni depuis (London, Erlecke, 1875) au moyen d'un

titre trompeur indiquant que cette bibliographie y est poursuivie jusqu'en 1875.

A. Büchting a publié en même temps une *Bibliotheca astronomica et meteorologica* (Nordhausen, Büchting, 1872; in-8°, 55 pp.), pour les travaux allemands dans ces spécialités mis au jour de 1862 à 1871.

Le Dr Pietro Riccardi a doté l'Italie d'un ouvrage précieux, intitulé : *Bibliotheca matematica italiana dalla origine della stampa ai primi anni del sec. XIX* (Modena, (1870-)1872; in 8°, XXIX pp., 3 ff., 650 col., 2 ff. et 16 col.), dressé par ordre alphabétique des noms d'auteurs, et la littérature polonaise s'est enrichie, à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance du célèbre astronome Kopernik, d'une bibliographie nationale raisonnée des sciences mathématiques et physiques rédigée avec le plus grand soin par le Dr Théophile Zebrawski et publiée sous les auspices du comte Jean Dzialynski, bibliophile éminent et protecteur zélé des lettres et des sciences (*Bibliografia pismiennictwa polskiego z dzialu matematyki i fizyki oraz ich zastosowan;* Krakow, druk. Uniwersytetu, 1873; in-8°, III-617 pp. et 4 pl.); classée par ordre chronologique, elle embrasse tous les travaux en langue polonaise, depuis le XIIIe siècle jusqu'en 1830.

Il y a aussi lieu de mentionner, pour l'hydrographie française, de nouvelles éditions de deux publications faites par le Ministère de la marine et des colonies ; l'une est un *Catalogue, par ordre géographique, des cartes, plans, vues des côtes, mémoires, instructions nautiques,* etc., *qui composent l'Hydrographie française* (Paris, P. Dupont, 1869; gr. in-8°, VIII-298 pp., réimprimé et complété en 1873; Paris, (Challamel); in-8°, VIII-296 pp.); l'autre offre le même *Catalogue,* mais classé par ordre chronologique (*ibid.*, 1869; gr. in-8°, 2 ff. et 244 pp., réimprimé et complété en 1873; Paris, (Challamel); in-8°, VIII-286 pp.).

8. — *Art militaire.*

Le lieutenant-général baron Théodore von Troschke a publié un excellent travail de bibliographie des publications sur l'art militaire depuis environ 1815 jusqu'en 1868 (*Die Militair-Litteratur seit der Befreiunskriege;* Berlin, Mittler, 1869; in-8°, XXII-346 pp.), qui peut être considéré comme faisant suite à une bibliographie générale de la littérature militaire depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1822, par Rumpf (*Littérature universelle des sciences militaires,* etc.; Berlin, 1824; in-8°), mais qui n'exclut pas le travail partiel antérieur, fait avec beau-

coup de compétence, par F. L. Scholl (*Tableau systématique de la littérature militaire*, etc.; Darmstadt, 1842; gr. in-8°), et qui embrasse les écrits publiés de 1830 à 1841.

Le libraire Baldamus a compris aussi dans la série de ses catalogues spéciaux les écrits allemands relatifs aux sciences militaires publiés de 1865 à 1869, et ensuite ceux de 1870 à 1874 (*Fünfjährige Fachkataloge*. I. *Kriegswissenschaft*; Reudnitz, 1870; in-8°, 3 ff. et 64 pp.; — suite : Leipzig, Hinrichs, 1875; in-8°, 2 ff. et 110 pp.).

9. — Génie, Technologie, Arts industriels.

R. von Zahn a donné une bibliographie des publications allemandes, françaises et anglaises, faites de 1865 à 1870, dans le domaine de l'Architecture, du Génie civil et des Arts industriels (*Die Literatur der letzten fünf Jahre*, etc.; Dresden, Schönfeld, 1870; gr. in-8°, 2 ff. et 173 pp.), qui a été continuée ensuite par la librairie Gerold jusqu'en 1876 (*Die Literatur der letzten sieben Jahre*, etc.; Wien, Gerold, 1877; gr. in-8°, VII-242 pp.). Ces deux ouvrages font suite à une bibliographie antérieure, rédigée par le même R. von Zahn, et contenant les publications des années 1855 à 1864 (Wien, Gerold, 1864; in-8°), laquelle se rattache à un travail plus général sur les mêmes matières, qui comprend les ouvrages en toutes les langues européennes, publiés de 1821 à 1851, et que l'on doit à A. Malberg (Berlin, 1852; in-8°).

Dans la série déjà mentionnée de catalogues spéciaux de Baldamus, on trouve un catalogue d'écrits allemands sur la Construction des machines et sur les Chemins de fer, de 1865 à 1869 (*Bau-Maschinen und Eisenbahnkunde*; Reudnitz, 1870; in-8°, 3 ff. et 68 pp.), avec une suite pour ceux publiés de 1870 à 1875 (Leipzig, Hinrichs, 1875; in-8°, 1 f. et 86 pp.). Il en est de même des Sciences commerciales et des Arts industriels, mais seulement pour la période de 1865 à 1869 (*Handelswissenschaft und Gewerbskunde*; Reudnitz, 1870; in-8°, 2 ff. et 40 pp.; 1 f et 46 pp.).

En ce qui concerne la littérature technologique, l'Allemagne s'est enrichie d'un ouvrage très soigné de Bruno Kerl, pour les travaux publiés de 1854 à 1868 (*Repertorium der Technischen Literatur*; Leipzig, Felix, 1870-73; 2 vol. in-8°, IV-696 et LXIX-656 pp.), qui fait suite au *Repertorium* de Schubarth, contenant l'inventaire des écrits allemands des années 1823 à 1853, lequel à son tour a pour ascendants les travaux de Rosenthal, de Krieger et de Leuchs. Kerl a donné ensuite, toujours sous les auspices du Ministère du commerce et des tra-

vaux publics de Prusse, une continuation de son ouvrage jusqu'en 1873 (*ibid.*, 1875; in-8°, VIII-1088 pp.), et, depuis, des suppléments annuels, jusques et y compris l'année 1876 (*ibid.*, 1875-77; 3 vol. in-8°, VIII-150; VIII-178 et XIV; VIII-210 pp.).

On doit encore à la librairie Quandt et Händel, de Leipzig, la publication d'une monographie bibliographique des travaux allemands et étrangers ayant vu le jour de 1866 à 1870, et relatifs à l'exploitation des Mines, à la Métallurgie, à la Minéralogie, à la Géognosie, à la Géologie et à la Paléontologie, y compris les écrits périodiques et les cartes (*Montanistische Bibliothek*, etc.; Leipzig, 1871; in-8°, XVI-71 pp.).

Enfin, la Hollande possède aujourd'hui une bibliographie nationale de sa littérature dans le domaine des sciences techniques et des arts, de 1850 à 1875, grâce à R. van der Meulen (*Bibliografie der Technische Kunsten en Wetenschappen*; Amsterdam, Brinkman, 1876; gr. in-8°, 2 ff. et 226 pp.).

BEAUX-ARTS.

Dans cette section vient se placer en première ligne la *Bibliographie méthodique et raisonnée des beaux-arts* (*esthétique et histoire de l'art, archéologie, architecture, sculpture, peinture, gravure, arts industriels*, etc., etc.), par Ernest Vinet, bibliothécaire de l'École nationale des Beaux-Arts, mort au moment de la publication de la seconde livraison de cet ouvrage qui doit en avoir quatre (Paris, Firmin-Didot, 1874-1878; in-8°, XII-288 pp. à 2 col.). Ayant eu l'honneur d'être associé à cette œuvre considérable et difficile, je serais mal placé pour proclamer sa haute valeur scientifique, si je n'avais pas été devancé dans l'expression de ce jugement par le sentiment unanime des critiques compétents. C'est la première bibliographie des beaux-arts vraiment critique, et qui peut servir de modèle à d'autres bibliographies spéciales de l'avenir. Elle embrasse les publications les plus importantes de tous les pays, et les deux livraisons mises au jour donnent l'indication ou l'analyse de 2,362 ouvrages. Elle sera achevée, en partie à l'aide même des matériaux laissés par le défunt.

A côté de cette bibliographie savante, il y a lieu de signaler l'*Universal Catalogue of Books on Art* (London, Champan et Hall, 1870; 2 part. en 1 vol. gr. in-8°, IX, XVI-2188 pp.), publié par le comité d'éducation auprès du Musée South Kensington. C'est une simple liste alphabétique de titres, trop abondante même, car elle offre souvent l'indication des ouvrages qui n'ont

qu'un rapport fort éloigné avec les beaux-arts. Ayant été fait avec le concours de toutes les personnes de bonne volonté qui ont répondu à l'appel du comité, ce catalogue se ressent de cette collaboration sans contrôle, mais comme il n'a été publié que sous forme d'épreuves à corriger (*the first proofs*), on n'est pas en droit de se montrer trop sévère pour ce premier essai, et il n'y a qu'à louer l'excellente initiative de ses promoteurs.

Les deux ouvrages dont je viens de parler ne s'occupent que des arts plastiques, mais la musique est largement représentée, d'autre part, dans la série des travaux bibliographiques de notre période décennale. Le plus important est le *Manuel de la littérature musicale* d'A. Hofmeister (*Handbuch der musikalischen Literatur*, etc.; Leipzig, Hofmeister, 1868; in-4°, 561 pp.), qui embrasse les publications musicales ou sur la musique faites en Allemagne et dans les pays voisins de 1860 jusqu'à la fin de 1867. Ce travail, remarquable sous tous les rapports, forme le VIe volume du grand *Manuel* de Whistling, remontant à l'origine de l'imprimerie, et dont une troisième édition, complétée et continuée jusqu'en 1859, avait été donnée par le même A. Hofmeister de 1844 à 1860.

Dans un cadre plus restreint, il y a à mentionner la *Bibliotheca musica* d'Adolphe Büchting, qui ne s'occupe que des écrits publiés en Allemagne de 1865 à 1871 (Nordhausen, Büchting, 1872; pet. in-8°, 48 pp.), et qui fait suite à l'ouvrage du même auteur pour les années 1847 à 1866 (*ibid.*, 1867; pet. in-8°). Elle est classée par ordre alphabétique et pourvue d'une table systématique. Une bibliographie semblable, mais classée méthodiquement, est représentée par le *Musikalischer Wegweiser*, dont le point de départ est l'année 1857, et qui, depuis son apparition en 1867, a successivement été complété, de sorte que, dans sa quatrième édition (Leipzig, Pfeil, 1872; gr. in-8°, 1 f. et 45 pp.), il va jusqu'à la fin de l'année 1871.

En fait de monographies du domaine de la bibliographie musicale, il y a à enregistrer d'abord un travail sur la musique religieuse, divisé en trois parties : la première embrasse toutes les compositions musicales pour orgue, et tous les livres relatifs à cet instrument; la seconde, tout ce qui a rapport à la musique chorale ; la troisième est consacrée à l'indication des oratorios, de messes en musique, etc. (*Musica sacra. Vollständiges Verzeichniss*, etc.; Erfurt, Körner, 1867-1872; 3 part. gr. in-8°, 56 pp. et supplément de 16 pp.; 47 et 26 pp.); ensuite un catalogue des éditions modernes des œuvres musicales composées depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1800, rédigé par Rob. Eitner (Berlin, Trautwein, 1871 ; gr. in-8°, 2 ff. et 208 pp.).

BELLES-LETTRES.

Dans cette section, c'est encore la philologie et la linguistique qui comptent le plus de travaux bibliographiques. Wilhelm Engelmann a donné un second supplément, pour une période de vingt ans, depuis le milieu de l'année 1849 jusqu'au milieu de 1868 (*Bibliothek neuer Sprachen*, etc. ; Leipzig, Engelmann, 1868 ; gr. in-8°, IV-210 pp.), faisant suite à sa *Biblioteca philologica*, qui offre l'inventaire de tous les travaux allemands publiés sur les langues européennes depuis le commencement du siècle (Leipzig, 1842-50 ; 2 part. in-8°).

D'un autre côté, Ch.-H. Herrmann a entrepris dans ce domaine un travail plus étendu, dont le titre général est aussi *Bibliotheca philologica*. La première partie est consacrée aux publications allemandes des années 1850 à 1868 sur la littérature de l'Orient et la philologie comparée (*Bibliotheca orientalis et linguistica ;* Halle a. S., Herrmann, 1870 ; in-8°, 3 ff. et 184 pp.) ; — la seconde partie s'occupe des travaux sur la littérature classique, grecque et latine, de 1858 à 1869 (*Bibliotheca scriptorum classicorum*, etc. ; *ibid.*, 1871 ; in-8°, 2 ff. et 221 pp.); le Dr R. Kluszmann a publié pour cette partie une continuation jusqu'au milieu de l'année 1873 (*ibid.*, 1874 ; in-8°, 2 ff., XXI-181 pp.) ; — la troisième partie embrasse les publications allemandes, depuis 1852 jusqu'au milieu de l'année 1872, relatives à la philologie et à la linguistique en général (*Verzeichniss*, etc. ; (1873-)1874 ; in-8°, 2 ff. et 229 pp.), et offre des additions et des rectifications aux deux parties précédentes ; — enfin, la quatrième partie est spéciale à la philologie allemande (*Bibliotheca Germanica*, etc. ; *ibid.*, 1876 ; in-8°, pp. 1 à 96).

Une mention rapide est due à la *Bibliographie des ouvrages écrits en patois du midi de la France et des travaux sur la langue romano-provençale*, par Rob. Reboul (Paris, Techener, 1877; in-8°, 89 pp.), publiée d'abord dans le *Bulletin du Bibliophile*.

M. Ch. Asselineau a très bien traité un chapitre spécial dans sa *Bibliographie romantique*, contenant un *Catalogue anecdotique et pittoresque* des éditions originales des œuvres des principaux écrivains français de l'école romantique (Paris, Rouquette, 1867 ; — 2e édit., revue et très augmentée; *ibid.*, 1872; in-8°, XXXII-335 pp., y compris un *Appendice* (1874).

Grâce à W. Carew Hazlitt, la littérature anglaise s'est enrichie d'une curieuse *Bibliography of the Popular, Poetical, and Dramatic Literature of England previous to* 1660 (London, Smith, 1869 ; in-8°, 716 pp.), et Ad. Büchting a donné une seconde continuation, de 1865 à 1869, à son *Catalog* des œuvres

d'imagination de la littérature allemande (romans, nouvelles, pièces de théâtre, etc.), catalogue remontant à l'année 1850 (Nordhausen, Büchting, 1870; in-8°, VII-224 pp.).

Enfin, G.-A.-F. Van Rhyn a publié un catalogue raisonné de ce que les littératures anglaise et américaine offrent de plus intéressant dans les belles-lettres, pendant cinq ans, de 1870 à 1874 (*What and how to read : a Guide to recent English Literature*, etc.; New-York, Appleton, 1875; in-16°, XXX-221 pp.).

HISTOIRE.

Je ne m'occuperai dans ce chapitre que des travaux généraux d'histoire nationale, en me réservant de parler des autres aux monographies bibliographiques.

M. Alfred Franklin, bibliothécaire à la Mazarine, nous a donné, sous ce titre : *Les Sources de l'histoire de France* (Paris, Firmin-Didot, 1877; gr. in-8°, 2 ff., XVII pp., 1 f. et 681 pp.), une bibliographie analytique des inventaires et des recueils de documents relatifs à l'histoire de France, au point de vue politique, ecclésiastique, juridique, généalogique, financier, littéraire et scientifique. Une table alphabétique des matières, très détaillée, permet de tirer un excellent parti de ce travail fort utile, mais dont l'étendue aurait pu être réduite de moitié par l'emploi d'une autre méthode bibliographique.

Un ouvrage semblable pour l'histoire d'Allemagne est celui de F.-C. Dahlmann, remanié par G. Waitz à partir de la 3e édition (1869), et mis au courant des travaux du jour dans l'édition suivante qui compte 3,215 articles (*Quellenkunde der Deutschen Geschichte*, etc.; Göttingen, Dieterich, 1875; in-8°, XX-295 pp.). Il mérite des éloges sans restriction.

La Suisse peut s'enorgueillir d'un bon travail d'Egbert-Fr. von Mülinen, consacré à la bibliographie raisonnée des travaux historiques sur tous ses cantons, contenant treize cents notices (*Prodromus einer schweizerischen Historiographie*, etc.; Bern, Huber, 1874; in 4°, IX-240 pp.).

En Italie, Luigi Manzoni a entrepris un ouvrage analogue pour l'histoire de son pays, ouvrage qui doit former quatre volumes. A en juger par le premier, consacré à l'histoire municipale (*Bibliografia statutaria e storica italiana... Vol. I. Leggi Municipali* (parte I); Bologna, Romagnoli, 1876; gr. in-8°, XXV pp., 1 f. et 571 pp.), ce travail sera très précieux pour les historiens.

En Hollande, la collaboration de plusieurs savants, tels que R. Fruin, J.-T. Bodel Nijenhuis, J.-E.-H. Hooft van Iddekinge, W.-J.-C. Rammelman Elsevier, W.-N. du Rieu et J. de Wal, a produit un excellent volume, contenant un répertoire de travaux

relatifs à l'histoire des Pays-Bas, disséminés dans les journaux et revues jusqu'en 1870 (*Repertorium der verhandelingen en bijdragen, betreffende de Geschiedenis des Vaterlands*, etc.; Leiden, Steenhoff, 1872; gr. in-8°, XVI-271 pp.).

Il faut y ajouter un ouvrage de J.-C. Hooykaas, revu par W.-N. du Rieu, contenant une bibliographie systématique des travaux relatifs aux colonies hollandaises, insérés dans les journaux et revues des Pays-Bas et de ses possessions d'outre-mer, depuis 1595 jusqu'en 1865 (*Repertorium op de Koloniale Litteratuur*, etc.; Amsterdam, van Kampen, (1874)-1877 ; gr. in-8°, XII, VIII-652 pp.); il peut servir de complément à l'intéressante monographie faite par G.-M. Asher sur le même sujet, mais qui ne s'occupe que des écrits publiés séparement, et des cartes, plans, etc. (*A Bibliographical and historial Essay on the Dutch Books and Pamphlets relating to New-Netherland and to the Dutch West-India Company, and to its possessions in Brazil, Angola*, etc. ; Amsterdam, Müller, 1854-67; in-4°, LII-238, 22 et 23 pp., avec 3 grav. et 1 carte).

Ed. Winkelmann a publié une bibliographie systématique des travaux relatifs à l'histoire des provinces baltiques (*Bibliotheca Livoniæ historica*, etc.; Saint-Pétersbourg, (1869-) 1870; gr. in-4°, X-404 pp.), qui a obtenu un succès légitime, et dont il vient de paraître une seconde édition, très augmentée (Berlin, Weidmann, 1878 ; gr. in-8°, XVIII-608 pp.). Enfin, grâce aux travaux d'une certaine périodicité de M. Vladimir Méjov, nous avons la bibliographie des publications locales relatives à la géographie, à la statistique et à l'ethnographie russes, depuis 1859 jusqu'en 1874 (6 vol. in-8°), et pour l'histoire de la Russie, une autre bibliographie de 1859 à 1868 ; sous ce dernier rapport, il y a aussi un travail semblable annuel, par les frères Lambine, dont le neuvième volume, consacré aux publications de l'année 1863, a paru en 1877.

IV.

MONOGRAPHIES BIBLIOGRAPHIQUES.

Notre période décennale a vu surgir un grand nombre de monographies bibliographiques, soit publiés séparément, soit insérées dans des revues ou dans des recueils de travaux, soit accompagnant des ouvrages consacrés à une spécialité, à une question ou à un écrivain. Très souvent ces monographies sont enrichies de notes critiques et littéraires, très précieuses, et on

ne saurait trop encourager ce genre de travaux, dans les limites duquel la bibliographie vraiment savante peut se développer à son aise et rendre d'énormes services. Je ne m'occuperai ici que des monographies séparées. Elles se partagent en plusieurs catégories : les unes ont pour sujet une branche quelconque d'une spécialité plus large, branche restreinte à une seule contrée; d'autres ne s'occupent que d'un ou de plusieurs écrivains, envisagés tantôt au point de vue de leurs œuvres personnelles, tantôt à celui de leur rayonnement dans la littérature universelle; d'autres, enfin, sont consacrées à une région, à tous les points de vue. Nous les passerons en revue successivement, autant que possible dans l'ordre même des grandes divisions scientifiques, pour les deux premières catégories.

SCIENCES.

La philosophie est redevable à Ezra Abbot d'un curieux travail de bibliographie raisonnée touchant l'*Ame, son origine et ses destinées futures*, classée dans l'ordre chronologique des publications, méthode excellente au point de vue du développement historique de cette question, la plus importante de toutes pour le genre humain; elle est, en outre, accompagnée de tables alphabétiques et systématiques indispensables pour les recherches (*The Literature of the Doctrine of a Future Life : or, a Catalogue of Works*, etc.; New-York, 1872; in-8°, 913 pp.).

Un zélé admirateur de **Montesquieu**, M. Louis Vian, caché sous le pseudonyme de Dangeau, a consacré au célèbre publiciste une excellente étude bibliographique (*Montesquieu. Bibliographie de ses œuvres;* Paris, Rouquette, 1874; in-8°, 33 pp.).

Trois écrivains du domaine de la science ont été l'objet de travaux spéciaux de bibliographie : **Galilée, B. Spinoza** et **Darwin**. P. Riccardi s'est occupé du premier (*Bibliografia Galileiana;* Modena, tip. Gaddi, 1872; in-4°, 72 pp.); le Dr A. Van der Linde a consacré au second une monographie sérieuse, composée de 441 articles (*Benedictus Spinoza Bibliografie;* 's Gravenhage, Nijhoff, 1871; gr. in-8°, VIII, II-113 pp.); le troisième a trouvé son bibliographe en la personne de J.-W. Spengel (*Die Darwinsche Theorie. Verzeichniss*, etc.; Berlin, Wiegandt et Hempel, 1872; gr. in-8°, 2 ff. et 36 pp.; 2e édit., augmentée).

Les hygiénistes et les amateurs seront peut-être bien aises d'apprendre que William Bragge a donné une bibliographie des écrits relatifs au *Tabac*, publiés depuis 1547 jusqu'en 1872, sans distinction de langue, au nombre de 163 (*Bibliotheca Nicotiana*, etc.; Shirle Hill, Sheffield, 1874; pet. in-8°, 46 pp.), à

laquelle M. O. Verlage a ajouté un complément pour les publications faites en Allemagne, dans le *Neuer Anzeiger*, de Petzholdt, année 1875 (pp. 132-139 et 262-269).

BEAUX-ARTS.

L'iconographie étant exclue du cadre de ce rapport, je passerai sous silence les nombreux catalogues descriptifs d'œuvres d'artistes, peintres, sculpteurs ou graveurs, et je n'en excepterai que les bibliographies de Michel-Ange, publiées à l'occasion de son centenaire, car elles enregistrent aussi les écrits relatifs à l'immortel artiste florentin et dont le nombre est considérable.

Le savant Luigi Passerini lui a consacré un gros volume, contenant, entre autres, une bibliographie biographique de ce maître, classée à tort par ordre alphabétique et dépourvue d'une table méthodique (*La Bibliografia di Michelangiolo Buonarroti*, etc.; Firenze, tip. M. Cellini, 1875; in-4°, XII-332 pp.). M. Anatole de Montaiglon a cherché à remédier au défaut de méthode de ce travail, et il a donné, à son tour, un *Essai de bibliographie Michelangelesque*, classé dans l'ordre systématique (*Gazette des Beaux-Arts*, janvier 1876, pp. 301-312).

M. Gr. Ghennady a publié un catalogue de livres d'architecture en langue russe (*Spisok arkhitektournykh sotchiniénii*, etc.; Saint-Pétersbourg, 1873; gr. in-8°, 33 pp.), tirage à part d'un article inséré dans une revue russe d'architecture.

Au point de vue de la gravure dans les livres, il n'a paru depuis dix ans que des monographies relatives à l'art français, telle que le *Guide de l'amateur des livres à vignettes du XVIIIe siècle*, par Henri Cohen (Paris, Rouquette, 1870; in-8°, XX-156 pp. et 2 ff.), augmenté du double d'articles à la seconde édition (*ibid.*, 1873; in-8°, XVI-273 pp.), et développé dans des proportions considérables à la troisième édition, entièrement refondue par M. Ch. Mehl (*ibid.*, 1877; in-8°, XXI-618 pp.). Comme pendant de ce Guide fort utile, se place un excellent travail de M. le baron Roger Portalis sur *Les Dessinateurs d'illustrations au XVIIIe siècle* (Paris, Morgand et Fatout, 1877; 2 vol. in-8°, XXXII-792 pp.), qui doit être suivi d'un travail semblable sur *les Graveurs d'illustrations* à la même époque.

Je signalerai encore un petit volume fort curieux de Ferd. Pouy : *Recherches sur les almanachs et calendriers artistiques, à estampes, à vignettes, à caricatures, etc., principalement du XVIe au XIXe siècle, avec notices bibliographiques*, etc. (Amiens, imp. Glorieux; Paris, Claudin, 1874; in-8°, 147 pp.).

BELLES-LETTRES.

A. Sujets généraux.

A l'actif de la littérature française il y a à inscrire la *Bibliographie de la Chanson de Roland*, par M. J. Bauquier (Heilbronn, Henninger, 1877; in-8°, 24 pp.), qui offre une liste à peu près complète de tout ce qui a été publié sur cette belle épopée du moyen âge, et un remarquable *Essai d'une bibliographie raisonnée de l'Académie française*, par M. René Kerviler (Paris, librairie de la Société bibliographique, 1877; in-8°, 111 pp.), travail qui a d'abord été inséré dans le *Polybiblion*.

Je suis bien obligé de citer aussi une monographie fort épicée, publiée sous le pseudonyme du comte d'I***, et qui, au bout de dix ans, est arrivée à la troisième édition, formant six volumes (*Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes, au mariage, et des livres facétieux, pantagruéliques, scatologiques, satyriques*, etc.; Turin et San Remo, Gay, 1871-73; 6 vol. pet. in-8°).

Il paraît que les lauriers de M. le comte d'I. (lisez Jules Gay) empêchaient de dormir M. H. Nay qui a doté la littérature allemande d'un ouvrage analogue, mais dans des proportions moins vastes (*Bibliotheca Germanorum erotica. Verzeichniss der gesammten deutschen erotischen Literatur*, etc.; Leipzig (Minde), 1875; in-8°. 2 ff. et 152 pp.).

Le Dr Ch. Estreicher, dont nous avons déjà parlé, a publié une bibliographie du théâtre polonais, original ou traduit, de 1750 à 1871 (*Repertoar sceny polskiej*, etc.; Krakow, Friedländer, 1871; in-8°, 76 pp.), plaquette fort curieuse pour l'histoire littéraire générale (tirée à 50 ex.).

Le Dr J.-J. Hanusz, bibliothécaire de l'Université de Prague, a doté son pays d'une importante monographie consacrée aux travaux touchant l'histoire des littératures tchèque et slovène, de 1348 jusqu'en 1868 (*Quellenkunde und Bibliographie der Böhmisch-Slovenischen Literaturgeschichte...*; Prag, Tempsky, 1868; gr. in-8°, 2 ff. et 254 pp.).

Enfin, on est redevable au zèle et à l'activité de M. Vladimir Méjov, d'un précieux volume de *Bibliographie de la littérature russe et générale* de 1855 à 1870 (*Istoria rouskoï i vsiéobstchéi slovesnosti : Bibliografitcheskiié materiali;* Saint-Pétersbourg, 1872; in-8°, XXIII-710 pp. à 2 col.), contenant un catalogue méthodique de 15,705 articles, qui embrasse tous les écrits publiés en langue russe pendant seize ans tant sur ce qui touche à l'histoire littéraire nationale, que sur ce qui se rapporte à celle

du monde entier. Un grand nombre de ces articles sont accompagnés de curieuses annotations.

B. Monographies individuelles.

1. — Allemagne.

L'Allemagne ne s'est encore occupée, dans ce genre de travaux bibliographiques, que de ses trois grands littérateurs : **Lessing**, **Gœthe** et **Schiller**. Salomon Hirzel, qui avait déjà publié sur Gœthe, deux essais bibliographiques (en 1848 et en 1862), a complété sa monographie dans une nouvelle édition (*Neueste Verzeichniss einer Göthe-Bibliothek*, 1767-1874; Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1874; in-8°), à laquelle le baron Woldemar von Biedermann fit de nombreuses additions dans l'*Archiv für Literaturgeschichte*, tome VI (1876), pp. 179-214. D'un autre côté, le *Neuer Anzeiger für Bibliographie* insère tous les ans, depuis 1868, la liste de tous les écrits nouveaux relatifs à Gœthe, Lessing et Schiller. Ludwig Unflad, après avoir fait paraître séparément une bibliographie de tout ce qui a paru en Allemagne sur Gœthe, de 1781 à 1877 (*Die Göthe-Literatur in Deutschland*, etc.; München, Unflad, 1878; gr. in-8°, 2 ff. et 57 pp.), et une autre sur Schiller (*Die Schiller-Literatur*, etc.; *ibid.*, 1878; gr. in-8°, 2 ff. et 49 pp.), les a refondues ensemble dans une seconde édition (*Die Schiller-und Göthe Literatur in Deutschland*, etc.; *ibid.*, 1878; gr. in-8°, 2 ff. et 105 pp.). Néanmoins ce ne sont toujours que des listes, plus ou moins complètes et exactes, mais nullement des bibliographies savantes.

2. — Angleterre.

En passant à l'Angleterre, on ne peut songer qu'à **Shakespeare**, le seul pouvant fournir matière à un travail bibliographique d'une certaine étendue.

Sous le titre de *Shakspeariana*, Fr. Thimm avait publié, en 1865, une bibliographie de toutes les éditions du grand dramaturge, ainsi que de tout ce qui a été écrit sur lui, dans le monde entier, depuis 1564 jusqu'en 1864. Dans une seconde édition (London, Thimm, 1872; gr. in-8°, 4 ff. et x, 81 et 119 pp.), il l'a continuée jusqu'en 1871.

Depuis l'année 1865, date de la publication du premier Annuaire de la Société allemande d'admirateurs de Shakespeare (*Jahrbuch der Deutschen Shakespeare-Gesellschaft*; Berlin,

Reimer), chaque volume presque de cet Annuaire contient une bibliographie Shakespearienne contemporaine, empruntée aux littératures de tous les pays et consciencieusement recueillie par M. Albert Cohn.

Une mention est due à un ouvrage de luxe publié par les soins de J. Winsor, directeur de la bibliothèque de Boston (*A Bibliography of the original Quartos and Folios of Shakspeare, with particular reference to copies in America;* Boston, 1875; in-4°, avec 62 fac-sim.), et aussi à un petit opuscule de Karl Knortz : *An American Shakespeare bibliography* (Boston, Schoenhoff et Mœller, 1876; in-16, 16 pp.).

3. — Espagne.

Les deux plus grands écrivains de l'Espagne, **Lope de Vega** et **Cervantès**, ont trouvé leur bibliographe en la personne d'E. Dorer, mais à un point de vue par trop restreint, car ses monographies se bornent aux seuls travaux allemands (*Die Cervantes-Literatur in Deutschland. Bibliographische Uebersicht*; Zurich, Orell et Füssli, 1877; gr. in-8°, 29 pp. — *Die Lope de Vega-Literatur in Deutschland*, etc.; *ibid.*, 1877; gr. in-8°, 19 pp.).

4. — France.

La France est la mieux partagée au point de vue de monographies bibliographiques consacrées à ses gloires littéraires, non-seulement par leur nombre, mais surtout en raison de leur valeur scientifique. Nous les examinerons dans l'ordre chronologique des écrivains qui en ont été l'objet.

Corneille. — *Bibliographie Cornélienne*, etc., par Emile Picot. Paris, Fontaine, 1875. In-8°, xv-552 pp. et portrait.

M. E. Picot est un modèle de bibliographes, et ceux qui désirent conquérir une place dans cette spécialité n'ont qu'à marcher sur ses traces. Il se fait un devoir de creuser profondément le sujet qu'il aborde, de sorte qu'il n'y a presque rien à glaner derrière lui. La bibliographie raisonnée qu'il a consacrée au créateur de l'art dramatique en France est un chef-d'œuvre du genre, et, grâce à l'abondance et à l'attrait de ses notes critiques et littéraires, son ouvrage cesse d'être purement un livre de consultation, pour devenir un livre de lecture, chose d'une insigne rareté dans le domaine de la bibliographie.

Molière. — *Bibliographie Moliéresque*, etc., par Paul Lacroix (Bibliophile Jacob). Paris, Fontaine, 1875. In-8°, xix-412 pp. et portrait.

Il serait superflu d'insister sur les services éminents rendus à la bibliographie par l'infatigable conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Il y a déjà six ans (1872) que le plus grand auteur comique des temps modernes fut de sa part l'objet d'une monographie bibliographique, dont l'ouvrage ci-dessus offre une seconde édition, qui surpasse de beaucoup le premier essai, et qui, tant par ses annotations que grâce à son caractère d'universalité, occupera une place d'honneur avec la *Bibliographie Cornélienne*. N'oublions pas non plus que M. Lacroix a consacré un travail spécial à l'*Iconographie Molièresque*, arrivée aussi à sa seconde édition (*ibid.*, 1876; in-8°).

Racine. — *Les Éditions illustrées de Racine*, etc., par A.-J. Pons. Paris, Quantin, 1878. In-8°, 91 pp. et 2 portraits.

Le titre indique assez que le cadre de cette monographie est très restreint. Certes c'est un bon commencement, mais nous attendons néanmoins une *Bibliographie Racinienne* très complète, qui nous a été promise par M. E. Picot.

Regnard. — *Bibliographie et iconographie des œuvres de J.-F. Regnard.* Paris, Rouquette, 1877. Pet. in-12°, 66 pp.

Prévost (l'abbé). — *Histoire du chevalier de Grieux et de Manon Lescaut. Bibliographie et notes pour servir à l'histoire du livre.*. Par Henry Harrisse. Paris, Rouquette, 1875. In-8°, 65 pp.

Ce premier essai bibliographique dont le sujet est fourni par un seul livre, mais dont le succès ne fait que grandir, a eu les honneurs bien mérités d'une seconde édition, revue et augmentée (*Bibliographie de Manon Lescaut et notes pour servir*, etc.; Paris, Morgand et Fatout, 1877; in-8°, 80 pp.).

Marivaux. — *Théâtre de Marivaux. Bibliographie des éditions originales et des éditions collectives données par l'auteur.* Par A. Poulet-Malassis. Paris, Rouquette, 1875. In-8°, III-32 pp.

Restif de la Bretonne. — *Bibliographie et iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne.* Par Paul Lacroix (Bibliophile Jacob). Paris, Fontaine, 1874. In-8°, XV-514 pp. et portrait.

On peut se demander si ce travail énorme n'est pas hors de proportion pour le sujet qu'il traite, et s'il n'eût pas mieux valu l'appliquer à un écrivain dont l'influence a été plus bienfaisante sur la société, comme par exemple au bon Lafontaine, au profit duquel nous avons même l'engagement public de M. Lacroix.

Surville (Marguerite-Clotilde de). — On a rompu bien des lances pour ou contre l'authenticité des poésies attribuées à Clotilde de Surville, qui aurait vécu au XVe siècle, poésies reconnues définitivement pour être un élégant pastiche de la fin du siècle dernier. M. Henry Vaschalde y a trouvé la matière d'une *Bibliographie*

Survillienne, contenant la *Description de tout ce qui a été écrit sur Clotilde de Surville* (Paris, Aubry, 1876; in-8°, 23 pp. — Extrait du Bulletin de la Société des sciences naturelles et historiques de l'Ardèche). Un premier essai de ce travail avait déjà été tenté par M. l'abbé ***, sous ce titre : *Marguerite de Surville. Etude bibliographique* (Paris, Douniol, 1875. In-8°, 16 pp.).

Béranger. — Le grand chansonnier a trouvé son bibliographe en la personne de P. Jules Brivois (*Bibliographie de l'œuvre de P.-J. de Béranger ;* Paris, Conquet, 1876; in-8°, 129 pp.).

Mérimée (Prosper) et **Gautier** (Th.) — M. Maurice Tourneux a consacré une étude bibliographique à chacun de ces deux charmants écrivains (*Prosper Mérimée. Sa bibliographie ;* Paris, Baur, 1876; in-8°, 32 pp. — *Théophile Gautier. Sa bibliographie; ibid.*, 1876; in-8°, 45 pp. et portrait.).

5. — Italie.

Lorsqu'on aborde les grands écrivains de l'Italie, la première place appartient au **Dante**. Bien des travaux ont déjà été consacrés à la bibliographie des œuvres manuscrites et imprimées de ce poète, dont le plus important est celui de Colomb de Batines, continué jusqu'en 1865 par D.-C.-F. Carpellini. Une nouvelle suite a été donnée par le Dr J. Petzholdt, dans la *Bibliographia Dantea ab anno* 1865 *inchoata* (Dresdæ, Schönfeld, 1876; gr. in-8°, VI-90 pp. et 2 ff., 32 pp.), où ont été refondus trois premiers essais, imprimés en 1868, 1869 et 1872, ainsi que trois suppléments insérés dans le *Neuer Anzeiger für Bibliographie*. C'est aussi dans cette petite revue que le Dr J.-A. Scartazzini a publié deux chapitres d'additions à la monographie du Dr Petzholdt (1876, pp. 340-344, 372-381, et 1877, pp. 86-91).

La patrie du Dante n'a pas voulu rester en arrière, et le Prof. Giuseppe-Jacopo Ferrazzi, dans son *Manuale Dantesco* (Bassano, 1865-77 ; 5 vol. in-8°), a consacré plusieurs chapitres à la bibliographie de l'auteur de la *Divine Comédie*.

C'est aussi au même écrivain qu'on doit une bibliographie de **Pétrarque** (*Bibliografia Petrarchesca;* Bassano, 1878 ; in-8°, XXVIII-206 pp.), qui manquait totalement à la littérature italienne, et qui fait aussi partie du tome V du *Manuale Dantesco*, ci-dessus.

Boccace doit sa première bibliographie à F. Zambrini et A. Bacchilega (*Bibliografia Boccacesca;* Bologna, Romagnoli, 1875; in-8°, 162 pp.), insérée d'abord dans *Il Propugnatore*.

Le **Tasse** a été l'objet d'un travail semblable de la part d'Ulisso Guidi (*Annali delle edizioni e delle versioni della Gerusa-*

lemme liberata e d'altri lavori al poema relativi; Bologna, Guidi, 1868; in-8°, x-163 pp.).

Pour faire pendant à la Bibliographie de B. Gamba, consacrée aux Nouvellistes-prosateurs italiens, G.-B. Passano a donné une bibliographie des Nouvellistes-poètes (*I Novellieri italiani in verso, indicati e descritti;* Bologna, Romagnoli, 1868; in-8°, VIII-306 pp.), très bonne, mais incomplète.

Enfin, les deux plus célèbres parmi les romanciers italiens contemporains, A. **Manzoni** et Massimo **d'Azeglio**, ont été l'objet de monographies bibliographiques de la part d'Ant. Vismara (*Bibliografia Manzoniana*; Torino, Paravia, 1875; pet. in-4°, XVI-87 pp. et portrait). — *Bibliografia di Massimo d'Azeglio;* Milano, tip. Bernardoni, 1878; in-8°, 29 pp.).

6. — Pologne.

En dehors de la bibliographie des œuvres du grand poète polonais Adam **Miçkiewicz**, jadis professeur au Collège de France, bibliographie dressée par son fils, M. Ladislas Miçkiewicz et insérée dans l'édition de sa correspondance (Paris, 1874, t. II), il n'y a à mentionner que deux monographies relatives à Joseph-Ignace **Kraszewski**, le plus fécond des écrivains contemporains de la Pologne, dues l'une et l'autre à l'érudition bibliographique de M. Ch. Estreicher, bibliothécaire de l'Université de Cracovie. L'une a été publiée à l'occasion du quarantième anniversaire de l'entrée de l'éminent romancier dans la carrière littéraire (*Jozef-Ignacy Kraszewski;* Krakow, 1871, in-4°, 12 pp.), l'autre, pour le cinquantième anniversaire (*Jubileusz Jozefa Ignacego Kraszewskiego;* Lwow, 1878; in-8°, 24 pp.). Il résulte de ce dernier travail que Kraszewski, dont l'activité est loin de se ralentir, a déjà publié environ deux cent cinquante ouvrages, formant près de quatre cent cinquante volumes en tout genre : poésie, théâtre, roman, critique littéraire, archéologie, etc., etc.

HISTOIRE.

Dans la section des *Voyages*, il y a à signaler deux ouvrages d'une grande importance. Le premier offre un tableau bibliographique, disposé chronologiquement, de tous les voyageurs italiens depuis 1246 à 1873, rédigé par P. Amat di San Filippo (*Bibliografia dei Viaggiatori italiani*, etc.; Roma, tip. del Salviucci, 1874; in-8°, XXII-145 pp.); le second est consacré à la bibliographie des voyages dans les régions polaires (*Die Literatur über die Polar-Regionen der Erde*, etc.; Wien, 1878; gr. in-8°, XVI-335 pp.). Cet excellent travail, publié sous les auspices de la Société de géographie de Vienne, et qui passe en revue

6,617 articles, est dû à la collaboration de Jos. Chavanne, du Dr Alois Karpf et du chevalier Fr. von Le Monnier.

Dans l'*Histoire religieuse*, je n'ai à mentionner qu'un précieux catalogue contenant la liste de 3,690 ouvrages ou brochures relatives à l'histoire de la réforme, principalement en Allemagne (*Thesaurus libellorum historiam Reformationis illustrantium*, etc.; Leipzig, Weigel, 1870; in-8°, IV-262 pp., et suppl., *ibid.*, 1874; 1 f. et 79 pp.), dressé par Arnold Kuczynski et destiné à servir de complément aux ouvrages bibliographiques généraux de Panzer, Weller, Gœdeke et Heyse. — A. Erlecke a commencé une bibliographie des écrits relatifs au dernier Concile, mais il s'est arrêté à la partie concernant la littérature allemande (*Die Literatur des römischen Concils* 1869... I. *Die deutsche Literatur bis ultimo* 1870; Gohlis-Leipzig, Wolff, 1871; pet. in-8, IV-24 pp.).

L'*Histoire politique* a donné lieu à plusieurs monographies bibliographiques, toutes relatives aux grandes guerres qui ont désolé le monde depuis la Révolution française. Les écrits touchant celles de la première République et du premier Empire ont été inventoriés dans le *Neuer Anzeiger für Bibliographie* (1868); *La Guerre de* 1812 a fourni à P. Liprandi le sujet d'un travail développé (*Opyt kataloga vsiém otdielnym sotchiniéniame po* 1872 *god ob otietchestviennoï voïnié* 1812 *goda;* Moskva, 1876; in-8°, 2 ff., VI-116 pp.); — *la Campagne austro-prussienne de* 1866 a été traitée au point de vue bibliographique dans une série d'articles insérés dans le *Neuer Anzeiger für Bibliographie*, années 1867 à 1870 et 1873, où l'on trouve également une autre série d'articles sur la *Guerre franco-allemande* de 1870-1871 (années 1870 à 1874); — enfin M. Firmin Maillard a donné la bibliographie de la littérature parisienne politico-satirique pendant le siège et la Commune (*Les Publications de la rue pendant le siège et la Commune*, etc.; Paris, Aubry, 1874; in-18, XII-198 pp.).

En fait de monographies individuelles des personnages historiques, on ne trouve guère qu'une bibliographie des Panégyriques de **Jeanne d'Arc** (*Liste chronologique des orateurs qui ont prononcé le panégyrique de Jeanne d'Arc dans la chaire chrétienne depuis l'an* 1460 *jusqu'à nos jours, avec la nomenclature bibliographique des éloges qui ont été imprimés;* Orléans, Herluison, 1869; gr. in-8°, 16 pp. et grav.), dressée par M. Herluison (réimprimée dans le *Polybiblion*, t. III, pp. 297-299, et t. IV, pp. 62-63); un ouvrage capital de bibliographie critique sur **Pierre le Grand**, par R. Minzloff (*Pierre le Grand dans la littérature étrangère*, etc.; Saint-Pétersbourg, 1872; in-8, XV-691 pp.), et une bibliographie consacrée à Abraham **Lincoln**, l'infortuné président des États-Unis (*A Memorial Lincoln Bibliography;* Albany, 1870; in-8°).

POLYGRAPHIE.

Deux ouvrages d'une importance capitale sont à enregistrer sous cette rubrique. Le premier est une nouvelle édition de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus, ou notices bibliographiques : 1° de tous les ouvrages publiés par les membres de la Compagnie de Jésus depuis la fondation de l'Ordre jusqu'à nos jours ; 2° des apologies, des controverses religieuses, des critiques littéraires et scientifiques suscitées à leur sujet* (Liège, Louvain, Paris et Lyon, l'auteur, 1869-1876 ; 3 vol. in-fol. à 3 col., 2 ff., 2352 col. et 2 ff. ; 1 f. et 2214 col. ; 1 f., 2520 col., 1 f. et LXIII col.), par Augustin de Backer, de la Compagnie de Jésus, avec la collaboration d'Alois de Backer et de Charles Somervogel, de la même Compagnie, œuvre colossale et faite avec la plus consciencieuse exactitude.

A côté d'elle, se place le *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, par notre savant confrère l'abbé Ulysse Chevalier, publié sous les auspices de la Société bibliographique.

Il fallait vraiment une grande somme de courage et un rare dévouement à la science, pour entreprendre un travail d'une telle étendue. Trois parties distinctes doivent le composer : la première, consacrée à la bio-bibliographie ; la seconde, aux localités et aux faits ; la troisième, aux œuvres littéraires. Chacune d'elles sera régie par l'ordre alphabétique. La première partie, en cours de publication, indiquera les sources à consulter sur tous les personnages qui ont obtenu une notoriété quelconque pendant le moyen âge chrétien, dans tous les pays du globe. Ces sources offrent par le détail l'ensemble des travaux dont un personnage a été l'objet, et, à côté des monographies spéciales et des ouvrages généraux, on y trouve cités même les articles insérés dans les journaux, revues et recueils de mémoires. Une moitié de cette première partie (lettres A-I) est déjà livrée au public (Paris, Librairie de la Soc. bibliog., 1877-78 ; 2 fasc. gr. in-8° à 2 col., 1 à 1132), et lorsque l'œuvre entière sera terminée, nous aurons, pour tout ce qui concerne l'histoire du monde chrétien pendant les quinze premiers siècles, un guide unique, contenant de centaines de mille de renseignements, et d'autant plus précieux qu'il brille par l'exactitude la plus rigoureuse, l'auteur s'étant attaché, autant que cela était possible, à voir tout par lui-même.

BIBLIOGRAPHIES RÉGIONALES OU MUNICIPALES.

Les travaux de ce genre se divisent en deux classes bien distinctes. Les uns ont pour but de faire connaître ce qui a été

écrit sur un pays, une province, une région ou même une seule ville, à un point de vue restreint ou général; les autres offrent des inventaires bibliographiques des ouvrages dus à la plume des écrivains d'un pays ou d'une localité. Je vais les énumerer dans l'ordre géographique.

A. — EUROPE.

1. — France.

Boulonnais. — *Bibliographie géographique et historique du Boulonnais.* Par E. Dramard. Paris, Dumoulin, 1878. In-8°, 212 pp.

Ce n'est qu'une première partie et il est regrettable que ce bon travail n'ait pas été achevé.

Lille. — *Essai de bibliographie lilloise contemporaine* (1800-1869, *augmenté d'un supplément et accompagné de notes historiques et bibliographiques.* Par Hipp. Verly. Lille, Leleu, 1869. In-8°, IV-254 pp.

Compiègne.—*Bibliographie Compiégnoise.* Compiègne, impr. Edler, 1874. In-8°, 112 pp.

Après avoir, dès 1869, esquissé un *Projet de Bibliographie Compiégnoise* (Arras, 1869; in-8°, 9 pp.), notre savant confrère M. le comte A. de Marsy, a publié la monographie ci-dessus dans le *Bulletin de la Société historique de Compiègne,* t. II, et il l'a fait tirer à part à 140 exempl. C'est un travail sérieux, composé de 525 articles, souvent accompagnés de notes fort intéressantes.

Noyon. — *Bibliographie Noyonnaise.* Par le comte de Marsy. Paris, Champion, 1877. In-8°, 57 pp.

Extrait du *Bulletin du Comité archéologique de Noyon,* t. III, tiré à 100 exemplaires. Conçue sur le même plan que la précédente, elle compte 331 articles.

Alsace. — *Bibliographie alsatique comprenant l'histoire naturelle, l'agriculture et la médecine, la biographie des hommes de science et les littératures scientifiques de l'Alsace.* Par le Dr Faudel. Colmar, impr. Decker, 1874. Gr. in-8°, 282 pp., et deux suppléments (... et 44 pp.).

Cette monographie a d'abord été insérée dans le *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar.*

Champagne. — *Recherches bibliographiques en forme de dictionnaire sur les auteurs morts et vivants qui ont écrit sur l'ancienne province de Champagne, ou Essai d'un manuel du bibliophile Champenois.* Par Aug. Denis. Châlons s. M., impr. Martin, 1870. In-8°, VI-95 pp.

Orléanais. — *Plan d'une bibliothèque Orléanaise, ou Essai*

de bibliographie locale. Par H. Herluison. Orléans, Herluison, 1868. In-8°, VIII-44 pp.

Étampes. — *Essai de bibliographie Étampoise, avec notes historiques, biographiques et littéraires*. Par Paul Pinson. Paris, Willem, 1875. In-8°, 59 pp. Tiré à 50 exemplaires.

Basses-Pyrénées. — *Essai d'une bibliographie du département des Basses-Pyrénées*, 1789-1800. Par Soulice. Pau, Lafon, 1874. Gr. in-8°, 115 pp.

L'auteur, bibliothécaire de la ville de Pau, y a analysé 467 documents.

2. — Angleterre, Hollande, Suisse, Italie, Russie.

Cornouailles. — *Bibliotheca Cornubiensis. A Catalogue of the writings, both manuscript and printed, of Cornishmen, from the earliest Times, and of Works relating to the County of Cornwall*, etc. By George C. Boase and W. P. Courtney. London, Longmann, 1873. Gr. in-8°, 470 pp.

Monographie d'une grande valeur, accompagnée de notes biographiques et littéraires.

Harlem. — *Catalogus van Boeken, Pamfletten... over de Geschiedenis van Haarlem*. Door Dr C. Ekama. Haarlem, Erven Loosjes, 1874-75. 3 part. gr. in-4°, 4 ff. et 136 pp.; 2 ff. et 103 pp.; 2 ff., 20 et 14 pp.

Cet excellent travail offre l'inventaire de tous les documents relatifs à l'histoire de la ville de Harlem depuis 1188.

Suisse (Tessin). — *Bibliografia storica Ticinese. Materiale raccolta* da Emilio Motta. Zurich, Herzog, 1878. Gr. in-8°, 160 pp.

San-Marino. — *Dizionario bibliografico e istorico della republica di San-Marino, contenente le indicazioni delle opere...* Da Carlo Padiglione. Napoli, tip. della Gazzetta di Napoli, 1872. In-4°, XVI-492 pp.

Monographie digne des plus grands éloges.

Modène (la **Lunégiane**). — *Saggio di una bibliografia storica della Lunigiana*, di Giov. Sforza. Modena, Vincenzi, 1874. T. 1er. In-4°, 266 pp.

Toscane (Pistoie). — *Bibliografia Pistoiese*, di Vitt. Capponi. Pistoia, tip. Rossetti, 1874. In-8°, X-354 pp.

Sicile.—*Bibliografia siciliana, ovvero gran dizionario bibliografico delle opere edite e inedite, antiche e moderne, di autori siciliani o di argomento siciliano stampate in Sicilia e fuori*. Da Gius. M. Mira. Palermo, tip. Gaudiano (1873-)1875. T. 1er. In-4°, VIII pp., 2 ff. et 540 pp.

Il n'a paru de ce grand travail que la première moitié contenant les lettres A.-L.

La ville de **Trapani**, en Sicile, et son territoire, a eu les honneurs d'une bibliographie spéciale, grâce à Fort. Mondello (*Bibliografia Trapanese;* Palermo, tip. di Giornale di Sicilia (1876-)1877; in-8°, 490 pp.).

Russie. — *Catalogue de la section des Russica ou écrits sur la Russie en langues étrangères.* Saint-Pétersbourg, impr. de l'Académie imp. des sciences, 1873. 2 vol. in-8°, 2 ff., VIII-845 pp., et 2 ff., 772 p.

Feu le comte Modeste de Korff, directeur de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, s'est imposé la tâche de réunir, dans l'établissement dirigé par lui, tous les écrits en langues étrangères ayant trait à la Russie sous un rapport quelconque. A cette initiative originale est due une collection unique en son genre, inventoriée dans le catalogue ci-dessus, qui compte 28,461 articles.

Caucase. — *Bibliographia Caucasica et Transcaucasica. Essai d'une bibliographie systématique relative au Caucase, à la Transcaucasie,* etc., par M. Miansarov. Tome I. Saint-Pétersbourg, (1874)-1876. In-8°, 3 ff., XLII-804 pp.

Ouvrage d'une valeur exceptionnelle.

B. — ASIE.

Palestine. - *Bibliographia geographica Palæstinæ ab anno CCCXXIII usque ad annum M.* Auctore Tito Tobler. Dresdæ, Schönfeld, 1875. In-8°, 27 pp.

Petite monographie très instructive, extraite du *Neuer Anzeiger für Bibliographie.*

— Les écrits en langue russe touchant Jérusalem et la Palestine ont été inventoriés par S. Ponomarev (*Iéroussalime i Palestina v rouskoï litiératourié;* Saint-Pétersbourg, 1877; in-8°, 1 f., 20 pp., 1 f. et 128 pp.).

Perse.— *Bibliographie de la Perse.* Par Moïse Schwab. Paris, Leroux, 1876. In-8°, 152 pp.

Cette monographie a obtenu la moitié du prix Brunet à l'Académie des inscriptions et belles lettres.

Chine. — *Notes on Chinese Literature with Introductory Remarks on the progressive advancement of the art and a list of translations from the Chinese into various European languages.* Schanghai and London, 1867. In-4°, 260 pp.

— *Manual of Chinese Bibliography, being a List of Works and Essays relating to China.* By P. G. and O. F. von Möllendorff. London, Trübner, 1877. Gr. in-8°, VIII-378 pp.

Excellent ouvrage, rédigé par deux hommes compétents, interprètes à Shangaï et à Tientsin.

D'un autre côté, la librairie Leroux annonce la publication très prochaine d'une *Bibliotheca Sinica, dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire Chinois*, par M. H. Cordier.

C. — AFRIQUE.

Bibliographie des ouvrages relatifs à l'Afrique et à l'Arabie. Catalogue méthodique de tous les ouvrages français et des principaux en langues étrangères, traitant de la géographie, de l'histoire, du commerce, de lettres et des arts de l'Afrique et de l'Arabie. Par Jean Gay. San Remo, Gay, 1875. In-8°, XII-312 pp.

Cet ouvrage peut servir de complément à celui de Ternaux-Compans. On y trouve refondue une bibliographie Tunisienne, par M. le comte de Marsy, qui avait d'abord paru séparément (*Essai de bibliographie Tunisienne, ou indication des principaux ouvrages publiés en France sur la régence de Tunis*; Paris, 1869; in-8°, 2 ff. et 44 pp.).

Les publications hollandaises sur l'Afrique ont été inventoriées par P. J. Veth et C. M. Kan (*Bibliographie van Nederlandsche Boeken, Brochures... over Afrika*; Utrecht, Beijers, 1876; gr. in-8°, 2 ff., 98 pp. et 1 p.).

D. — AMÉRIQUE.

L'Amérique est la partie du monde dont on s'occupe le plus, depuis bien des années, au point de vue bibliographique. Après les excellents travaux de Warden, de Rich, de Faribault, de Ternaux, de Stevens, de Smith, de Trömel, etc., vient en première ligne la *Bibliotheca Americana vetustissima* de Henry Harrisse (New-York, Philes, 1866; gr. in-8°), contenant une description très détaillée, voire même des analyses et des extraits des livres relatifs à l'Amérique, publiés de 1492 à 1551. L'auteur y a ajouté depuis un volume entier d'additions (Paris, Tross, 1872; gr. in-8°, 2 ff., XL-199 pp. et 2 ff.). C'est un ouvrage parfait sous tous les rapports.

L'ambition de M. Joseph Sabin est plus grande encore. Sa *Bibliotheca Americana*, commencée en 1867 (New-York, Sabin; in-8°), doit offrir un catalogue alphabétique complet de tous les écrits touchant l'Amérique depuis sa découverte jusqu'à nos jours. La dernière livraison publiée (la 56e) va au mot *Leland*. Ceux qui ont eu l'occasion de se servir de cet ouvrage d'un prix inabordable, n'expriment pas une opinion très favorable à sa valeur bibliographique.

A côté de ces travaux méthodiques, il y a lieu de signaler

certains catalogues spéciaux de libraires, tous publiés sous le même titre de *Bibliotheca americana*. Tels sont, par exemple, deux catalogues de la librairie Clarke (Cincinnati, Clarke, 1876; in-8°, x-243 et 60 pp. ; — *ibid.*, 1878 ; in-8°, 326 pp.) ; tel est surtout le catalogue raisonné d'une vente de livres sur les deux Amériques, faite par la librairie Maisonneuve, à Paris, catalogue rédigé par M. Ch. Leclerc (Paris, 1867 ; in-8°, VII-407 pp.) et qui offre 1647 articles. Mais ils sont surpassés par un nouveau catalogue des *Americana* dressé par le même M. Ch. Leclerc, et qui vient de paraître (Paris, Maisonneuve, 1878 ; in-8°, XX-737 pp.). Ce grand travail, où sont scrupuleusement décrits 2638 ouvrages relatifs à l'histoire, à la géographie, à l'archéologie et à la linguistique des deux Amériques et des îles Philippines, mérite une place à part à cause d'une richesse exceptionnelle de renseignements bibliographiques et littéraires; avec celui de M. Harrisse, ils offrent la bibliographie à peu près complète de toutes les publications les plus intéressantes sur ces contrées.

On doit en outre à M. Harrisse une monographie complémentaire, très précieuse, consacrée aux écrits relatifs au Canada et à sa cartographie (*Notes pour servir à l'histoire, à la bibliographie et à la cartographie de la Nouvelle-France et des pays adjacents*, 1545-1700; Paris, Tross, 1872 ; in-8°, 3 ff., XXXIII pp., 1 f., 367 pp. et 2 ff.), et Th-W. Field, libraire de New-York, a publié en même temps un catalogue raisonné de 1800 ouvrages environ se rapportant à l'histoire, à l'archéologie, à la linguistique, aux religions, aux mœurs et coutumes et à la littérature des Indiens de l'Amérique (*Field's Essay towards an Indian Bibliography*, etc.; New-York, Scribner, 1872 ; in-8°, IV-430 pp.).

V.

CATALOGUES DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES.

Les catalogues de bibliothèques publiques ou particulières constituent des contributions importantes à la bibliographie, lorsqu'ils sont rédigés avec soin. Le nombre de ceux qui ont paru dans notre période décennale est très considérable, et leur énumération nous entraînerait trop loin. Je me bornerai donc à une simple mention de celles des bibliothèques publiques en France dont les catalogues, tant pour les manuscrits que pour les imprimés, ont été soit complètement publiés, soit seulement commencés.

Parlons d'abord des imprimés. La Bibliothèque nationale, de **Paris**, n'a vu augmenter son catalogue que du t. X de celui de l'Histoire de France, et d'un second volume de celui des Sciences médicales. Les villes de France qui ont vu les leurs sortir des presses, soit en totalité, soit en partie, sont :

Amiens (rédigé par J. Garnier), **Angers** (par A. Lemarchand), **Douai, La Rochelle** (par L. Delayant), **Marseille** (par J.-B. Reynier), **Montpellier** (par L. Gaudin), **Nantes** (par E. Péhant), **Nevers, Niort, Reims** (par Ch. Loriquet), **Troyes** (par E. Socard), **Versailles** (par J.-A. Le Roi,) **Vienne** (par J.-T. Leblanc).

Une mention spéciale est due au t. Ier du *Catalogue des incunables de la bibliothèque de Toulouse*, par le Dr Desbarreaux-Bernard (Toulouse, Privat, 1878 ; in-8°, avec pl.), catalogue qui constitue une œuvre de bibliographie d'une haute valeur, en raison des notices dont les articles y sont accompagnés.

Je ne puis me dispenser de mentionner le *Catalogue méthodique de la Bibliothèque de l'Ecole nationale des Beaux-Arts*, par Ernest Vinet (Paris, 1878 ; in-8°), et celui de la bibliothèque de l'Académie des Beaux-Arts de Vienne, rédigé par le Dr Ch. von Lützow (*Katalog der Bibliothek der k. k. Akademie der bildenden Künste ;* Wien, Gerold, 1876 ; in-8°), qui pourront en quelque sorte tenir lieu d'une Bibliographie des beaux-arts, tant que celle de feu M. Vinet n'aura pas été achevée.

Passant aux manuscrits, je dois signaler d'abord deux volumes du catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque nationale, ainsi que celui des manuscrits syriaques et sabéens conservés dans le même dépôt. L'éminent directeur général de cet établissement, M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, a commencé en outre un *Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque nationale*, qui rend des services inappréciables, et dont les deux volumes publiés embrassent la Théologie, la Jurisprudence, les Sciences et les Arts.

Pour les manuscrits conservés dans les bibliothèques départementales ou municipales, nous avons d'abord le t. IV du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, publié par le gouvernement et comprenant les manuscrits des bibliothèques **d'Arras**, **d'Avranches**, et de **Boulogne**, et ensuite des publications séparées pour ceux des bibliothèques suivantes : **Chaumont** (par J. Carnandet), **Poitiers** (par P. de Fleury), **Rouen** (par E. Frère), **Salins** (par B. Prost), **Tours** (par A. Dorange), et **Vitry-le-François** (par G. Hérelle).

En ce qui concerne les catalogues des bibliothèques privées, je ne signalerai que celui de la bibliothèque de Salvá, rédigé

par D. Pedro Salvá y Mallen (*Catalogo de la bibliotheca de Salvá ;* Valencia, 1872 ; 2 vol. gr. in-8°), avec un grand luxe de notes littéraires et bibliographiques, et à cause de cela on ne peut plus précieux pour l'ancienne littérature espagnole ; et ceux de F.-J. Fétis (Bruxelles, Muquardt, 1877 ; in-8°) et de Ch.-E.-H. de Coussemaker (Bruxelles, Ollivier, 1877 ; in-8°), très importantspour la littérature musicale.

VI.

HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE.

La bibliographie est étroitement liée avec l'histoire de l'imprimerie, de sorte qu'on ne saurait passer sous silence les travaux consacrés à cette spécialité, dont plusieurs même sont d'une valeur exceptionnelle. Obligé de me restreindre, je ne puis que les signaler rapidement.

Je placerai en tête les *Lettres d'un Bibliographe*, par M. J.-P.-A. Madden,dont il a déjà paru cinq séries (Paris, 1868-78; 5 vol. in-8° et atlas), et qui offrent une suite de savantes dissertations touchant de nombreux points obscurs de l'histoire de la typographie dans tous les pays.

Il a été publié un certain nombre de monographies sur l'imprimerie dans les provinces et villes de France ; en voici l'indication : **Arras** (par L. Cavrois), **Bourg-en-Bresse** (par A. Vayssière), **Bretagne** (par Dom Fr. Plaine), **Bordeaux** (par E. Gaullieur), **Dijon** et **Côte-d'Or** (par Cl. Janin), **Orléans** (par H. Herluison), **Périgord** (par N. Fourgeaud-Dagrèze), **Toulouse** (par le Dr Desbarreaux-Bernard), **Touraine** (par le comte L. Clément de Ris), **Vivarais** (par H. Vaschalde).

La Belgique s'est enrichie d'un bon travail sur l'imprimerie plantinienne à **Anvers** (par L. de George) ; des deux derniers volumes du grand ouvrage de Ferd. Vanderhaegen sur la typographie à **Gand** (*Bibliographie Gantoise;* t. VI et VII); et d'un mémoire sur celle d'Ypres (par A. Diegerick).

A l'actif de la Hollande il faut inscrire un très remarquable ouvrage de F.-A.-G. Campbell sur les productions des presses néerlandaises au xve siècle (*Annales de la typographie néerlandaise*, etc. ; La Haye, M. Nijhoff, 1874 ; gr. in-8°).

Pour l'Allemagne, le Dr L. Götze a consacré un premier mémoire à l'histoire de l'imprimerie à Magdebourg au xve siècle. (*Aeltere Geschichte der Buchdruckerkunst in Magdeburg;* Magdeburg, Baensch, 1872; gr. in-8°), et, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du fondateur de la célèbre librairie Brockhaus, à Leipzig, cette maison a publié un magnifique

volume contenant ses Annales (*Verzeichniss*, etc., Leipzig, Brockhaus, 1872-75; gr. in-8°, XI, LXXII-1048 pp.), disposées selon l'ordre chronologique, et qui constituent de précieux matériaux pour la bibliographie et l'histoire littéraire.

W. Blades a consacré au premier imprimeur de l'Angleterre une belle monographie (*Biography and Typography of William Caxton;* London, Trübner, 1877; in-8°).

L'Italie s'est montrée très soucieuse pour ce genre de travaux. Tout d'abord le savant bibliographe G. Ottino a dressé la liste de tout ce qui a été publié sur l'imprimerie dans la péninsule (*Biblioteca tipografica italiana;* Firenze, 1871; in-8°). C'est à lui aussi qu'on doit deux opuscules, l'un sur l'imprimerie à **Ancône** (*La Stampa in Ancona;* Milano, 1878; in-24°), l'autre sur celle de la ville de **Florence** (*Di Bernardo Cennini e dell' arte della stampa in Firenze,* etc.; Firenze, 1871, gr. in-8°). — L'histoire de l'imprimerie dans le **Piémont** jusqu'en 1835 a été esquissée par A. Brofferio (*Cenni storici intorno all' arte tipografia e suoi progressi in Piemonte,* etc.; Milano, 1876; gr. in-8°); — Gius. Clerico a dressé les annales des imprimeries de **Trino** aux XVe et XVIe siècles (*Catalogo delle edizioni dei tipografi di Trino;* Torino, 1870; in-8°); — G.-B.-C. Giuliari s'est consacré avec grand succès à l'étude de l'histoire de l'imprimerie à **Vérone** (*Della Tipografia Veronese;* Verona, 1871; in-8°. — *Della Letteratura Veronese al cadere del secolo XV, et delle sue opere a stampa;* Verona, 1876; gr. in-8°).

Enfin, je signalerai plus particulièrement la *Storia tipografico-letteraria del secolo XVI in Sicilia,* par le savant conservateur de la bibliothèque de Palerme, Fil. Evola (Palermo, tip. Lao, 1878; in-8°, VI-356 pp. et 8 p.), qui contient un catalogue raisonné des livres imprimés dans les deux Siciles au XVIe siècle, dont les bibliographes auront à tirer grand profit.

En terminant ce long rapport, que j'ai cherché à rendre aussi complet que possible, je demande humblement pardon à ceux de mes confrères en bibliographie dont j'ai pu omettre les travaux, ou bien au sujet desquels je n'ai pas parlé avec assez de développement. Il m'a été impossible de tout examiner, vu la difficulté qu'on éprouve à se procurer certaines publications tirées à un très petit nombre d'exemplaires, et d'ailleurs j'ai dû songer aux limites qui m'ont été tracées. Je promets néanmoins de faire mieux à notre prochain Congrès.

QUATRIÈME SECTION

SOCIÉTÉS ET RELATIONS INTERNATIONALES.

LES SOCIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES

EN FRANCE

Par M. de Beaucourt.

Messieurs,

En passant en revue les différentes Sociétés bibliographiques existant à Paris, je ne vous parlerai ni de la *Société des livres utiles et du colportage*, fondée en 1866, sous la présidence de M. le marquis d'Audiffret, alors sénateur, et qui avait reçu du souverain régnant une avance de fonds de 40,000 francs — cette société n'a plus donné signe de vie depuis longtemps, — ni de la *Société Franklin pour la propagation des bibliothèques populaires*, fondée en 1864, dont le caractère éclectique ne fait que voiler des tendances anti-catholiques assez accentuées, et qui, d'ailleurs, n'est point une société de production.

Les trois Sociétés qui doivent fixer votre attention et dont je m'occuperai ici, sont par ordre de dates :

1° *La Société des Publications populaires ;*
2° *L'Œuvre de Saint Michel ;*
3° *La Société Bibliographique.*

I. LA SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS POPULAIRES.

La Société des publications populaires a été fondée au commencement de 1862. Elle est donc la plus ancienne des Sociétés bibliographiques existant actuellement à Paris.

Ses fondateurs furent le vicomte Armand de Melun, de regrettable mémoire; le comte de Moustier, qui a succédé récemment

comme président à M. de Melun ; le comte Sérurier, le prince de Chalais, etc.

Née du besoin de relever le niveau de notre littérature populaire, d'éclairer le public sur les livres joignant à une incontestable valeur littéraire une garantie solide d'instruction et de moralisation, elle s'est proposée un double but : 1° « favoriser la production, la publication et la diffusion d'ouvrages propres à instruire et à moraliser le plus grand nombre, » 2° « contribuer, par tous les moyens en son pouvoir, à la propagation des saines doctrines et prêter son concours aux œuvres fondées dans le même but. »

La Société des publications populaires comprend :

1° Des membres *fondateurs* qui font un apport de 200 francs au minimum, ou qui payent une cotisation annuelle de 30 francs au moins ;

2° Des membres *souscripteurs* dont la cotisation ne peut être moindre de 6 francs.

Le nombre des membres de ces deux catégories s'élève aujourd'hui à environ 500.

La Société est administrée par un conseil de dix-huit membres, renouvelable par tiers et nommé par l'assemblée générale qui se tient chaque année.

Pour procéder à l'examen des livres remplissant les conditions du programme, le conseil a institué une commission de lecteurs qui se réunit tous les quinze jours et qui, sur un rapport écrit présenté par un de ses membres, conformément à un formulaire imprimé, prononce l'admission ou le rejet des ouvrages.

Ceux qui sont adoptés par la commission sont mentionnés, avec un bref compte-rendu, dans un *Bulletin*, dont le prix d'abonnement est de trois francs, mais qui est envoyé gratis à tous les membres de la Société. Puis ces renseignements sont recueillis et coordonnés dans des catalogues par ordre de matières, dont il est parlé plus amplement dans un rapport présenté à la deuxième section.

L'agent-bibliothécaire de la Société est à la disposition des membres pour leur fournir, soit isolément, soit réunis par catégories de lecteurs, les ouvrages que j'appellerai *du fonds*, c'est-à-dire ceux qui figurent sur les catalogues, avec d'importantes remises. On a ainsi, non seulement des ouvrages destinés à être donnés en prix ou distribués pour la propagande, mais encore des bibliothèques toutes faites, destinées soit aux écoles, soit aux paroisses, soit à l'armée.

La fusion de l'œuvre spéciale des Bibliothèques militaires, créée il y a cinq ans environ, par M. le comte de Madre, avec

l'œuvre générale poursuivie par la Société, a permis de donner une heureuse impulsion à cette branche importante.

Une union conclue entre la Société des publications populaires et la Société bibliographique, dont nous parlerons tout à l'heure, permet d'espérer de nouveaux et féconds résultats pour la diffusion de la saine littérature : tout en restant distinctes au point de vue de l'administration, elles auront, à partir du 1er octobre prochain, un local commun, 35 rue de Grenelle. « Sans se confondre, » comme l'a dit récemment M. le comte de Moustier, dans une note communiquée à l'Assemblée générale des catholiques, « ces deux sociétés, dont les opérations ne sont pas semblables, bien qu'elles tendent à un même but d'amélioration intellectuelle et morale, pourront à l'avenir, grâce à ce rapprochement, se prêter mieux que jamais un mutuel et fraternel appui [1]. »

II. L'ŒUVRE DE SAINT MICHEL.

L'*Œuvre de Saint Michel pour la publication et la propagation des bons livres à bon marché* a été fondée, en 1866, par le R. P. Félix, qui en est resté, comme l'indique une note imprimée qui porte la signature de l'éminent religieux, « le directeur spirituel et propagateur spécial. »

Aux termes de ses statuts, « toute publication d'ouvrages nouveaux ou anciens, traitant de matières religieuses, philosophiques, historiques, littéraires ou scientifiques, peut être l'objet de ses encouragements. »

L'œuvre de Saint Michel est administrée : 1° par un directeur; 2° par un conseil d'administration, nommé par le directeur.

Le trésorier, le secrétaire général et les membres des divers bureaux sont également nommés par le directeur.

Une assemblée générale a lieu chaque année pour entendre un rapport sur la situation de l'œuvre.

Dans vingt-cinq ou trente villes de France, il existe des comités de dames, dirigés par un ecclésiastique à la nomination du directeur.

Les membres de l'œuvre sont, ou *fondateurs* (payant une somme de 100 francs au minimum, une fois versée, et une coti-

[1] Depuis la date de ce rapport, et par décision prise au mois de février 1879, la Société des publications populaires s'est fondue avec la Société Bibliographique, et forme dans son sein une *Section des publications populaires*, qui continue à fonctionner comme par le passé en ce qui concerne l'examen des livres et la fondation des Bibliothèques.

sation annuelle de vingt francs), ou *associés* (payant au moins cinq francs par an), ou *souscripteurs* (payant au moins trois francs).

Indépendamment des apports, des cotisations et des dons, l'œuvre tire, croyons-nous, ses principales ressources des sermons de charité qui sont prêchés chaque année, à Paris et dans plusieurs villes, par le R. P. Félix, des quêtes faites aux assemblées annuelles des comités de dames, et de la vente de charité qui a lieu chaque année à Paris.

Elle a un fonds de réserve qui ne s'élève pas à moins de 30,000 francs.

Les publications de l'œuvre de Saint Michel sont pour la plupart dans le même format (grand in-18), et constituent une collection dite *Bibliothèque Saint Michel*, qui compte à l'heure présente cent cinquante volumes environ.

Après avoir eu successivement plusieurs libraires pour représentants, l'œuvre de Saint Michel a, depuis quelques années, un agent libraire chargé d'éditer les ouvrages de la *Bibliothèque Saint-Michel* et de fonrnir à la fois, à prix réduits, aux comités et aux membres les publications de l'œuvre et celles qui lui sont étrangères.

III. LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

Fondée le 6 février 1868, la Société bibliographique a pour but, aux termes de son règlement :

1° De réunir, dans une pensée et dans une action communes, tous les hommes d'intelligence et de cœur, qui, ne séparant pas les intérêts de la Religion des intérêts de la Science, veulent s'opposer aux progrès de l'erreur et travailler à la diffusion des saines doctrines ;

2° De publier et de répandre au plus bas prix possible, tous ouvrages, brochures, recueils périodiques, etc., rentrant dans le programme de la Société ;

3° De faciliter la connaissance des sources : dans le présent, par la publication d'une Revue bibliographique universelle tenant au courant de tout ce qui paraît en France et à l'étranger; dans le passé, en fournissant aux membres de la Société les indications bibliographiques qui peuvent leur être utiles.

La Société a pour organe un *Bulletin* qui est envoyé gratuitement à tous ses membres.

Elle se compose de membres titulaires (faisant un apport de cent francs au moins) et d'associés correspondants qui paient tous indistinctement une cotisation annuelle de dix francs.

Elle est administrée par un Conseil de quarante membres, choisis parmi les titulaires,et nommés par eux dans l'assemblée générale qui a lieu chaque année.

C'est du Conseil d'administration qu'émanent le Bureau et les divers comités chargés de régler la marche générale ou de présider au fonctionnement des différentes branches de l'œuvre et à la gestion de ses ressources financières.

Ces comités sont au nombre de quatre :

Comité des fonds ;

Comité de publication ;

Comité de propagande ;

Comité de rédaction pour le *Polybiblion*.

Ils sont composés de cinq membres au moins.

La cotisation de dix francs donne droit, à tout sociétaire :

1° D'acquérir à des prix de faveur toutes les publications, scientifiques et de propagande, de la Société ;

2° De faire faire par l'intermédiaire de l'agent de la Société toutes les acquisitions de livres neufs ou d'occasion, abonnements aux journaux et revues, etc., avec une remise considérable ;

3° De s'adresser à la Société pour obtenir des renseignements bibliographiques ;

4° De faire faire des insertions dans les *Demandes et offres* du *Bulletin d'annonces* du *Polybiblion;*

5° De recevoir gratuitement le *Bulletin de la Société*, paraissant chaque mois.

La Société bibliographique a pour doctrine la *doctrine catholique*. Docile aux enseignements du Saint-Siège, elle s'honore d'avoir reçu de précieux témoignages d'approbation des papes Pie IX et Léon XIII, et le bref du 14 mai 1877, déclarant que le souverain pontife juge l'œuvre qu'elle remplit, « non seulement opportune, mais véritablement nécessaire, pour la défense de la foi, pour le renouvellement de la science, pour l'illumination des intelligences, » constitue pour elle de véritables lettres de noblesse.

La Société bibliographique a pour programme de *placer les catholiques à la tête du mouvement intellectuel*, en leur fournissant des lumières pour étudier, des armes pour lutter.

La Société bibliographique est tout ensemble : 1° Un *centre d'informations* pour les écrivains catholiques, et *d'étude* pour la jeunesse, qui forme dans son sein une pépinière de travailleurs; 2° un *centre de production* d'œuvres de science sérieuse et de saine littérature; 3° un *centre d'action* qui doit rayonner sur tous les points de la circonférence, afin que chacun se fasse ouvrier

et apôtre de l'œuvre, que les facilités pour l'étude, données à un petit nombre, s'étendent à tous, que les publications faites pour la défense de la vérité se répandent de toutes parts.

Les publications de la Société comprennent :

1° Un recueil périodique, le *Polybiblion, revue bibliographique universelle*, qui est dans sa onzième année d'existence et est arrivé à un tirage de 2000 exemplaires ;

2° des ouvrages de Bibliographie, tels que le *Répertoire des sources historiques du moyen-âge*, de M. l'abbé Ulysse Chevalier, en cours de publication, et le *Catalogue des travaux relatifs à l'histoire des corporations et confréries ouvrières*, qui sera prochainement imprimé ;

3° des ouvrages de fonds, comme *les Assemblées provinciales sous Louis XVI et les divisions administratives de* 1789, par M. le comte de Luçay ; la *Critique de l'histoire de France de M. H. Martin*, par M. de L'Épinois ; l'*Histoire des Français dans l'Inde*, par le colonel Malleson (traduit de l'anglais); l'*Étude sur Jeanne d'Arc et les principaux systèmes qui contestent son inspiration surnaturelle et son orthodoxie*, par le comte de Bourbon-Lignières ; le *Jean de Vienne*, du marquis de Loray ; enfin les remarquables travaux du R. P. Tondini sur l'*Église russe* et le *Règlement ecclésiastique de Pierre le Grand ;*

4° des ouvrages de vulgarisation, comme l'*Histoire de France* de M. Demolins, en ce moment sous presse ; l'*Histoire de la Restauration*, de M. de L'Épinois, et l'ouvrage du même sur les *Catacombes de Rome ;* comme aussi la *Collection de petits mémoires sur l'histoire de France*, publiée sous la direction de M. Marius Sepet, et la *Collection des classiques pour tous ;*

5° des séries de brochures s'adressant plus particulièrement aux classes dirigeantes, comme les *Questions du jour*, la *Collection des discours prononcés aux chambres*, la *Collection des documents pontificaux et épiscopaux ;*

6° des séries de brochures s'adressant à la masse des lecteurs, comme la *Bibliothèque* à 25 *centimes*, la *Collection de brochures sur la Révolution française*, la *Petite bibliothèque illustrée ;*

7° des *Tracts ;*

8° un *Almanach illustré ;*

9° un journal à un sou, l'*Illustration pour tous*.

En même temps que de la *production*, — qui est son œuvre principale et qui ira se développant au fur et à mesure que les ressources seront plus abondantes — la Société s'occupe de l'*étude :* — elle a formé dans son sein une *Conférence d'études*

historiques, dirigée par M. B. Terrat, et elle aspire à répartir ses membres en sections de travail par spécialités, — et de l'*organisation :* — elle a divisé la France en un certain nombre de régions, qui ont chacune leur chef au sein du comité de propagande, afin de travailler d'une façon active et pratique au recrutement et de provoquer sur tous les points l'action collective.

La Société bibliographique compte aujourd'hui 3400 sociétaires [1], en tête desquels elle est justement fière de voir figurer trente évêques et archevêques, qui sont pour elle, dans chaque diocèse, autant de protecteurs attitrés ; elle a en outre l'insigne honneur d'avoir pour protecteur, à Rome, Son Éminence le cardinal Pitra, nommé par le pape Léon XIII cardinal-protecteur de la Société.

[1] Au moment où le rapport s'imprime (juin 1879) le nombre des sociétaires est de 4346.

LES SOCIÉTÉS BIBLIOGRAPHIQUES

EN ALLEMAGNE

par M. Just de Bernon.

Bien que je n'aie pu trouver, sur les Sociétés bibliographiques en Allemagne, que des indications insuffisantes, voici du moins quelques associations qui, soit pour la production, soit pour l'étude, peuvent être regardées comme des Sociétés bibliographiques :

L'Association des éditeurs de périodiques de la Thuringe et du Harz ;

L'Académie chrétienne de Prague, qui fait paraître un bulletin mensuel signalé avec éloge dans le *Litterarischer Handweiser*, n. 224, p. 186 ;

Plusieurs grandes sociétés de librairie : celle de Leo Woerl, à Wurzbourg en Bavière, celle de Herder, à Fribourg, en Brisgau, toutes deux catholiques ; celle de Cotta, à Stuttgart, protestante ;

Enfin plusieurs associations catholiques ayant pour objet la propagande de la doctrine sacrée et la protection religieuse du peuple chrétien par tous les moyens d'action dont on dispose : la *Gœrresgesellschaft*, le *Bonifaciusverein*, et spécialement pour la Suisse, le *Piusverein*

Sur la *Gœrresgesellschaft*, je puis, grâce à l'obligeance de M. Dejace, membre belge du Congrès, donner les indications suivantes : A l'occasion du centenaire de Gœrres, il s'est fondé en Allemagne une société destinée à favoriser le développement de la science dans l'Allemagne catholique. Cette société a pris le nom de *Gœrresgesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im katholischen Deutschland*. Elle doit sa naissance à M. le baron de Hertling, qui aujourd'hui encore se trouve à la tête du comité d'administration. Elle compte quatre sections :

Philosophie, — Sciences naturelles, — Histoire, — Droit.

Afin d'encourager l'activité de ses membres, la Société organise des concours et accorde des bourses de voyage aux jeunes gens catholiques.

Le *Bonifaciusverein* est signalé par la revue catholique de Leo Woerl, *Katholische Bewegung*, comme ayant pour but de soutenir, surtout par des missions, la foi des catholiques dissé-

minés au milieu des populations protestantes. Les missions lyonnaises subventionnent généreusement cette œuvre allemande : c'est ainsi que la charité catholique, tout en respectant profondément les nationalités, ne connaît pas de frontières.

Le *Piusverein* m'est connu davantage. Les journaux catholiques de France en ont parlé souvent, et tous les renseignements techniques m'ont été obligeamment adressés par son vénéré président, le comte Scherer-Boccard, qui, n'ayant pu venir au Congrès, a voulu du moins contribuer à nos travaux. Le *Piusverein* existe depuis 1857. Solennellement fondé le 21 juin de cette année à Beckenried, et placé sous le haut patronage de la Vierge Marie Immaculée, du Bienheureux Nicolas de Flue, patron du pays, et de saint Charles Borromée, il s'est donné pour mission de défendre la Foi par la pratique des œuvres de charité et par la culture de la science et de l'art. Prière commune à tous les membres de l'œuvre, cotisation mensuelle, assemblées générales et locales, travaux scientifiques, diffusion des bons livres, fondation de maisons d'école et d'éducation : tels sont les moyens d'action du *Piusverein*. D'autres associations se groupent autour de lui : ce sont l'union pour les missions intérieures, même but que le *Bonifaciusverein;* l'union bibliographique pour la Suisse catholique ; l'*Archive pour l'histoire de la réforme en Suisse*, collection de documents publiés sous la direction du comte Scherer-Boccard ; les bourses des Etudiants (Studenten-Stipendien); le patronat des émigrants pour l'Amérique ; l'union des femmes pour l'assistance des enfants pauvres catholiques dans les missions intérieures ; enfin l'union de saint François de Sales, qu'il ne faut pas confondre avec l'œuvre française de saint François de Sales : elle n'a qu'un but analogue, le développement de la presse catholique. Son directeur est le chanoine Schorderet.

Entre le *Piusverein*, tel que je viens de le décrire, et la Société bibliographique de France, il existe de frappantes analogies. La Société bibliographique néglige les œuvres de charité corporelle ; mais, dans notre pays, d'autres associations s'en occupent déjà. Du moins, comme le *Piusverein*, elle pratique activement la charité intellectuelle. Je n'ai pas à faire connaître son programme : on sait ce qu'elle a fait, on sait ce qu'elle veut faire. Grouper et former des travailleurs, organiser par des publications populaires et scientifiques la défense religieuse et sociale : tel est son but. Une conférence d'études historiques réunit déjà pour cette spécialité un bataillon de travailleurs jeunes et laborieux. Un salon de lecture reçoit les journaux et les périodiques de tous les pays. Une revue bibliographique universelle, le *Po-*

lybiblion, est l'organe du mouvement intellectuel contemporain. Voilà ce qui se fait. Mais que de choses il reste à faire! On voudrait voir les publications se multiplier, le salon de lecture étendre ses relations parmi les périodiques, et se munir d'une bibliothèque comprenant au moins les ouvrages de première nécessité pour les travailleurs : dictionnaires, lexiques, recueils divers. A côté de la Conférence historique, on voudrait qu'il se formât des groupes consacrés aux autres branches des connaissances humaines : sciences religieuses et philosophiques, sciences sociales, sciences naturelles. Ce serait une sorte d'Institut libre, mais exclusif à l'égard des principes, subdivisé en sections de travail, moins destiné d'ailleurs à produire directement qu'à rapprocher les hommes d'étude, surtout les jeunes gens, qui partagent nos convictions et veulent mettre leur intelligence au service de la Foi.

Mais, pour mieux concevoir ce qui nous reste à faire, revenons à ce que fait le *Piusverein*. Tout d'abord je dois signaler son organisation en comité central et comités locaux. Ce que la Société bibliographique cherche avec tant de persévérance à établir fonctionne régulièrement en Suisse. Des assemblées locales, mensuelles ou trimestrielles, entretiennent la vie de l'association, dont les comités locaux, en correspondance avec le comité central, assurent le développement et la fécondité.

Parmi les travaux inspirés par le *Piusverein*, il est une œuvre dont j'ai déjà parlé et dont il est bon de parler encore pour montrer comment l'association fonctionne: c'est la collection des documents originaux sur l'histoire de la Réforme en Suisse, *Archiv für die schweizerische Reformations-Geschichte*. L'idée en remonte à une assemblée générale tenue à Einsiedeln en 1863. Le Comité central fut chargé d'en préparer l'exécution. Une circulaire lancée par lui s'exprime ainsi : « Nous Catholiques, nous voulons faire là ce que les corps officiels et protestants ont déjà fait avec plus ou moins d'impartialité. » Par l'entremise des comités locaux, des collaborateurs ont été recrutés dans tous les cantons de Suisse. Voilà dix ans et plus que l'entreprise est commencée, et trois gros volumes in-4° ont déjà paru en 1868, 1872 et 1876.

Telle est l'activité féconde du *Piusverein* en Suisse sous la direction du comte Scherer-Boccard. La Société bibliographique de France peut suivre sans témérité de si glorieux exemples, car je pense à bon droit que la direction ne lui fera pas défaut.

L'INSTITUT SMITHSONIEN

par M. VAESEN.

On peut considérer l'Institut Smithsonien à deux points de vue : comme société scientifique d'abord, et, en second lieu, examiner ce qu'elle a produit comme telle. Nous ne nous préoccuperons pas, dans ce rapport, du premier de ces caractères, car l'objet des études de cette société, les sciences physiques et naturelles, la géologie, la zoologie, la botanique, l'ethnologie rentrent plutôt dans les attributions d'autres sections du Congrès. Son organisation seule, ses moyens de correspondance internationale qui en font une des sociétés scientifiques les plus considérables et les mieux informées du monde entier, seront l'objet de notre examen. L'Institut Smithsonien a son siège à Washington; il eut pour fondateur James Smithson, fils naturel de Georges IV mort en 1837, aux États-Unis qu'il s'était choisis comme patrie d'adoption. Il laissait au Congrès toute sa fortune, à la charge de fonder une institution destinée à favoriser le développement scientifique. Ce legs, appliqué aux intentions du donateur, dix ans seulement après sa mort, se montait au 10 août 1846, date de la fondation de l'Institut, en capital et intérêts à la somme de 757,298 dollars. Cette fortune considérable diminuée de tous les frais d'établissement de l'Institut, mais alimentée en revanche par la générosité des particuliers qui s'intéressent à la science aux États-Unis, s'élevait d'après le dernier rapport que j'ai eu entre les mains, celui de 1874, à la somme de 506,815.02 dollars. L'administration de ce capital est confiée, en dehors du président et du vice-président des États-Unis, du premier juge de la cour suprême et du maire de Washington, membres de droit du comité exécutif de l'Institut, à douze autres membres, dont trois sénateurs, trois représentants et six citoyens élus par les deux chambres. Chaque année, ce comité publie un rapport sur la situation et les travaux de la société et un volume de mémoires format in-4°, présentés, soit par ses propres membres, soit par des étrangers. Le rapport renferme les informations suivantes : 1° Exposé fait par le secrétaire des opérations de la société, de l'état de ses collections scientifiques, de ses bibliothèques, des échanges, etc. 2° Le bilan de la société, ses recettes et ses dépenses pour l'année courante, son budget pour l'année suivante; 3° un compte-rendu de l'administration des régents; 4° un appendice général

composé de rapports sur certains ouvrages, de traductions d'articles de revues ou de journaux étrangers sur des sujets scientifiques. Quant aux mémoires dont nous avons indiqué la nature, ils portent le titre de *Contributions to kwowledge;* vingt volumes avaient paru en 1874. Outre cet instrument de propagande scientifique, l'Institut Smithsonien met à la disposition des savants des collections appartenant à l'Union, et dans lesquelles arrivent, de toutes les parties du monde, des squelettes d'oiseaux, de reptiles, de poissons, de mammifères, des insectes, des œufs, des plantes, des minéraux, etc., toutes choses destinées à servir d'instruments d'étude. En 1866, sa bibliothèque a été versée dans celle du Congrès, la bibliothèque nationale des États-Unis, et en forme la section scientifique : c'est peut-être comme bibliothèque spéciale de sciences, la plus importante qu'il y ait au monde.

Les règles suivantes ont été adoptées pour la distribution des publications. On les échange avec les mémoires des autres Sociétés savantes, et avec les grandes bibliothèques de l'Union, qui envoient en retour leurs catalogues, leurs publications et leurs doubles; on les envoie aux États et aux Territoires qui répondent par l'expédition de tous les documents publiés sous leur direction; aux bibliothèques renfermant quinze mille volumes, et aux bibliothèques moins importantes établies dans des pays où n'arriveraient pas ces publications ; enfin, aux Sociétés dévouées au développement de telle ou telle branche de la science. Les *Rapports annuels* sont adressés à tous les observateurs de phénomènes météorologiques qui prennent part aux recherches de l'Institut.

Pour les échanges internationaux, l'Institut s'est assuré le libre transport de ses publications, et de celles qui lui sont adressées sur les paquebots de toutes nations qui relient les États-Unis à l'Europe. Elle a ses agents à Londres, à Paris (G. Bossange rue du 4 septembre 16), à Leipzig, à Saint-Pétersbourg, à Amsterdam, Milan, Harlem, Christiania, Stockholm, Copenhague ; elle est en relation avec deux mille cent quarante-six Sociétés savantes d'Europe ou d'Amérique (moins les États-Unis). Elle avait reçu, en 1873, quatre mille trois cent vingt-six ballots de livres ou d'objets, elle avait expédié elle-même cent quarante et une caisses d'un volume de sept pieds cubes en moyenne.

De pareils résultats obtenus par une institution qui n'a qu'une trentaine d'années d'existence, méritaient d'être signalés ; ils sont d'un bon exemple, même pour l'Europe plus avancée dans la carrière scientifique, qui ferait bien de s'approprier, dans la mesure du possible, les moyens par lesquels ils ont été obtenus.

TYPE D'UNE SOCIÉTÉ D'ÉTUDE

ET DE PRODUCTION

par M. Just de Bernon.

Il n'est pas inutile de rappeler quelle est, pour ceux qui veulent exercer autour d'eux une action sérieuse, la nécessité d'unir leurs efforts. Tous les mouvements de l'opinion, tous les changements dans les institutions, résultent de l'action commune de quelques hommes entreprenants. Au siècle dernier, la réunion des encyclopédistes a été l'un des agents les plus actifs de l'esprit révolutionnaire, et, de nos jours, c'est à l'association catholique dirigée par O'Connel que l'Irlande doit son affranchissement pacifique. « C'est par les classes lettrées, dit M. Henri de L'Épinois (*Revue des questions historiques*, octobre 1875, XVIII, 641), que les idées s'infiltrent dans un pays et se répandent bientôt parmi le peuple : les Italiens ne peuvent avoir oublié que ce sont les érudits réunis autour de l'*Archivio storico italiano*, fondé en 1843, qui ont contribué puisamment à insinuer dans tous les rangs, l'idée qui ne sut pas, par malheur, se montrer assez respectueuse de la religion, qu'il fallait susciter la régénération de l'Italie, conquérir une patrie italienne, une unité italienne. »

C'est donc aujourd'hui un heureux symptôme pour l'avenir des sociétés chrétiennes de voir partout les catholiques former, contre les envahissements du rationalisme et de l'athéisme, ce que j'ose nommer des ligues intellectuelles : à Naples l'Académie de Saint Thomas d'Aquin que dirigeait naguère avec tant d'éclat le chanoine Sanseverino; en Allemagne, la *Görresgesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im katholischen Deutschland*; en Espagne, et jusqu'au Mexique[1], diverses Sociétés bibliographiques, auxquelles la Société bibliographique de France, leur aînée, a

[1] Au moment où ce rapport a été rédigé, MM. Garcia Aguirre et Raphael Linares s'occupaient de constituer à Mexico une Société bibliographique sous le patronage de Notre-Dame de Guadeloupe. La Société bibliographique de Mexico, comme celle de Paris, a pour objet de publier et de répandre les bons livres; son principal organe sera une revue catholique à la fois religieuse, sociale, politique, scientifique et littéraire.

peut-être donné l'exemple. Autant de foyers d'étude et de production, autant de centres d'action pour le progrès de l'esprit chrétien dans le monde moderne. Quelles conditions ces associations doivent-elles réunir pour remplir leur mission? Comment, dans des sociétés de ce genre, donner à l'étude et à la production une organisation efficace? A cet égard, sans chercher à être complet, il paraît convenable de donner sur ce qui se fait déjà quelques indications.

Et d'abord on peut commencer par ouvrir un salon de lecture où se trouveront les journaux et les revues de toutes les nuances et, autant que possible, de tous les pays. Par ce moyen on attirera non seulement les simples curieux, mais tous les hommes soucieux de recueillir des renseignements utiles.

A côté du salon de lecture, il importe de placer une bibliothèque comprenant, outre les collections des principales publications périodiques, certains livres usuels, tels que dictionnaires, lexiques, documents publiés par les sociétés savantes, etc. Si l'institution se développe, les nouveautés proprement dites, s'adressant à un public moins restreint, devront y trouver place. On fera bien, dans ce cas, d'organiser un système de bibliothèque circulante, pareil à ce que réalisent en Angleterre le *Mudie's select library*, et le *S. Joseph catholic library*.

Le *Mudie 's select library*, établi en 1842 pour développer la circulation des bons livres, a un double objet : la vente et la location à prix réduits. Des sociétés en communication directe avec la librairie sont établies dans presque toutes les parties du Royaume. Deux ou trois personnes, représentées par une seule souscription, peuvent former des sociétés de ce genre et obtenir continuellement des livres aux prix les plus modérés.

Le *S. Joseph catholic library* présente une organisation analogue. Voici quels sont les avantages offerts aux souscripteurs :

1	volume	pour	1	mois	2 sh.
3	—	—	3	—	6 sh.
1	—	—	6	—	6 sh.
3	—	—	6	—	1/2 guinée
1	—	—	12	—	1/2 guinée
3	—	—	12	—	1 guinée
4	—	—	12	—	1 guinée (en prov.)

Au *S. Joseph catholic library* sont joints des *Catholic Books Clubs* pour fournir aux associés des livres à bon marché.

On peut ainsi, dans les localités les plus reculées, dans toutes les classes de la société, faciliter la lecture des bons livres, relever le niveau intellectuel et corriger l'opinion. En France, les bibliothèques circulantes fonctionnent déjà dans quelques can-

tons : il n'y aurait qu'à généraliser l'institution et à en centraliser la direction.

Outre le salon de lecture, la bibliothèque proprement dite et la bibliothèque circulante, il sera bon d'organiser des sections d'étude pour la philosophie, l'histoire, la science sociale, l'apologétique, etc. Ces sections d'étude seront ouvertes à tous ceux qui, membres ou non de la société, partagent ses convictions et veulent coopérer à son action pour le bien. Elles auront pour objet, non point de refaire en petit ce qui se fait en grand dans les Universités, mais d'offrir aux travailleurs déjà unis par la communauté d'idées un centre matériel d'action, et surtout de grouper pour les former au travail et à la production les jeunes gens dont le talent encore inconnu est pour l'avenir le meilleur espoir de l'Église et de la société.

A côté des sections d'étude, qui ne doivent comprendre que des travailleurs, il ne serait pas inutile d'établir, chaque hiver pour le public, des séries de conférences.

Enfin, un service de correspondance fournirait à tous les membres de province ou de l'étranger les renseignements utiles à leurs travaux.

Mais ces différentes ressources ne suffisent pas : pour avoir une action plus étendue et plus efficace, la Société devra produire, et produire pour la classe populaire aussi bien que pour la classe lettrée, produire des livres et des brochures, des journaux et des revues, des gravures et du texte. Ses diverses publications ne feront pas à ce qui existe déjà une concurrence regrettable : à côté de ce qu'elle pourra faire, il y aura toujours place pour les entreprises animées du même esprit. Mais, je le répète, il est à souhaiter que les forces se réunissent au lieu de s'isoler, et, au lieu d'agir séparément, se combinent pour exercer une action collective. C'est là, dans cette matière comme en tout, la première condition du succès.

NOTE SUR UN PROJET

DE PUBLICATION INTERNATIONALE

par le Rév. H. Formby.

Il semble que Dieu veuille punir les nations chrétiennes d'une faute dont elles sont toutes coupables : l'idolâtrie de leur propre nationalité. Cette idolâtrie inspire aux incrédules la haine de l'Église ; aux fidèles, l'idée de chercher surtout, dans le christianisme, le moyen politique de sauver leur pays. A cause de cette idolâtrie, Dieu paraît donner à l'esprit du mal le pouvoir de vexer les nations chrétiennes, sans toutefois lui permettre encore de les anéantir. Ces vexations procurent le réveil de l'esprit chrétien, et par là le mal est transformé en apôtre et en prédicateur du christianisme.

Puisqu'aujourd'hui l'action de l'esprit du mal est internationale, que les œuvres chrétiennes suscitées par l'Esprit de Dieu pour lui résister le soient aussi. Le mot d'ordre de son armée, ce sont les quatre-vingt principales erreurs du monde moderne ; le nôtre sera le *Syllabus* qui les condamne.

Une des premières choses à entreprendre dans cet ordre d'idées serait une publication internationale, dont les gravures parleraient à tous les yeux, dont le texte serait reproduit en plusieurs langues, et qui offrirait à toutes les familles qui la recevraient le signe matériel de l'unité internationale de l'Église catholique. Comme autrefois dans les croisades, les différentes nations prendraient part à cette œuvre ; comme alors, elles ont à s'unir pour conjurer un péril commun ; comme alors, elles ont à faire un effort qui serait au-dessus de leurs forces isolées. Ce péril, c'est la propagation des quatre-vingts erreurs condamnées par le *Syllabus;* cet effort sera une publication internationale au sujet de laquelle devront s'entendre les écrivains catholiques. Le *Symbole des Apôtres*, avec tous les commentaires exégétiques ou historiques qui s'y rattachent, pourrait en devenir le sujet; il serait bon d'y donner une large place aux origines du christianisme, à ses luttes avec l'Empire romain, à l'histoire de la vieille Rome dont la fortune a été la préparation de l'Église.

Une telle publication serait soumise à l'approbation du Souverain Pontife, dont les encouragements ne sauraient manquer d'attirer des collaborateurs.

LE BUREAU SCIENTIFIQUE INTERNATIONAL

NÉERLANDAIS

par M. le Comte de Marsy.

A propos des échanges internationaux, il y aurait lieu de consacrer une mention spéciale au Bureau scientifique international néerlandais, institué à Harlem par le Dr Van Baumher.

Cette institution privée a pour but de faciliter l'envoi des publications scientifiques aux diverses sociétés savantes et aux savants de la Hollande. Des bureaux organisés dans les capitales des différents pays centralisent les productions destinées à la Hollande et envoyent à des époques fixes à Harlem des ballots. — Ces ballots sont ouverts au bureau, répartis dans la direction des différentes villes, et leur contenu, adressé au secrétaire de la principale Société de chaque ville, est distribué par lui aux associations scientifiques et aux savants de la localité.

Les frais de cet établissement sont fort peu considérables, et consistent presque exclusivement dans le payement d'un employé et la location d'un magasin.

Le port des ballots est à la charge des Sociétés savantes et la distribution aux savants est faite gratuitement.

D'après un système analogue, les publications des Sociétés de la Hollande et des savants de ce royaume sont périodiquement adressées dans diverses capitales et réparties par les soins d'un correspondant spécial. (A Paris, la librairie Baillière est chargée de ce service.)

L'Association française pour l'avancement des sciences avait conçu, il y a quelques années, à la suite d'un communication du Dr Van Baumher, la pensée de rendre un service analogue à la France ; mais cette idée paraît avoir été abandonnée.

Le ministre de l'Instruction publique a créé, depuis 1875, une commission des échanges internationaux, mais elle aura surtout pour but de répartir, sous sa responsabilité, les publications étrangères envoyées en France en échange des publications françaises, ou acquises par le ministère, ou enfin obtenues par suite de concessions gratuites.

Peut-être la Société bibliographique pourrait-elle, mieux que toute autre, prendre aujourd'hui l'initiative d'un semblable service. Grâce à ses nombreux correspondants, il lui serait facile de devenir le centre le plus étendu et aussi le plus économique pour l'échange et la distribution des publications étrangères et même provinciales [1].

Chaque société agrégée, ou chaque ville pourrait recevoir ainsi des envois périodiques et faire faire aussi dans des conditions de sécurité le service d'envoi des livres, publications et brochures destinés aux sociétés, aux bibliothèques, ou aux particuliers [2].

[1] Le ministère de l'Instruction publique sert bien d'intermédiaire aux échanges entre les sociétés savantes, mais il ne rend pas le même service aux particuliers.

[2] La création des nouveaux tarifs pour les compagnies de *chemins de fer français*, la combinaison des *Transports parisiens*, et d'autres moyens trop longs à énumérer faciliteraient encore l'exécution de ce service, qui, dans de nombreuses circonstances, se combinerait utilement avec les commissions de librairie faites par la Société.

L'ORGANISATION PROVINCIALE

DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

ET LA CRÉATION DE SECTIONS D'ÉTUDE

par M. JUST DE BERNON.

Depuis quelque temps divers comités bibliographiques se sont constitués dans plusieurs départements. Composés le plus souvent de membres de la Société qui se réunissent afin de lui recruter de nouveaux membres et de répandre ses publications, ces comités correspondent avec elle pour les affaires communes, et agissent d'ailleurs au point de vue local avec une entière indépendance. Leur initiative est complète.

Au point de vue du travail ce sont de précieux auxiliaires : à eux revient la tâche de fournir des renseignements pour le *Polybiblion*, d'établir, s'il y a lieu, les échanges avec les publications locales, d'obtenir le concours de collaborateurs spéciaux.

Au point de vue de la diffusion des publications, c'est à eux d'organiser les dépôts chez les libraires, le colportage, les distributions gratuites. Leur concours est indispensable pour surveiller à cet égard les intérêts matériels de la Société.

Ce sont donc pour ainsi dire des mandataires collectifs, agissant partout au nom et dans l'esprit de la Société. On peut avoir, dans les différents documents de la Société, de plus grands détails sur leur rôle et leur organisation.

A côté de cette organisation locale qui multiplie son action par une décentralisation intelligente, la Société bibliographique cherche à grouper autour d'elle des travailleurs : tel est l'objet de ses sections d'étude. Une conférence d'études historiques fonctionne déjà depuis novembre 1875 : entre autres tâches, elle a entrepris la rédaction d'un *Manuel des sources historiques du Droit français*, et, malgré les lenteurs inévitables dans l'exécution d'une telle œuvre, il n'est pas douteux qu'elle ne la mène à bonne fin. D'autres sections sont en voie de formation pour

des spécialités différentes. Exclusives au point de vue des principes, conformément aux statuts mêmes de la Société, ces réunions font d'ailleurs appel à tous les esprits dévoués aux travaux sérieux. Il est sans doute éminemment utile de rapprocher ainsi des hommes qui, peut-être divisés sur d'autres terrains, savent du moins se réunir dans la communauté de la foi religieuse et de la culture scientifique.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 5

INTRODUCTION

ORGANISATION DU CONGRÈS 7
STATUTS 8
PROGRAMME DES TRAVAUX :
1re section : Mouvement scientifique et littéraire . 11
2e section : Publications populaires 13
3e section : Bibliographie proprement dite . . . 13
4e section : Sociétés et relations internationales . 14
LISTE DES MEMBRES :
Bureau du Congrès. — Membres du Conseil . . . 15
Bureaux des sections 16
Délégués.— Membres fondateurs.— Membres adhérents 17
EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES :
Séance générale d'ouverture 25
Séances de la première section. 27
ALLOCUTION DE **S. E. Mgr le cardinal-archevêque de Rouen** 30
Séances de la deuxième section. 35
Séances de la troisième section 38
Séances de la quatrième section 39
Séance générale de clôture.
DISCOURS DE M. **de Lapparent**. 41
VŒUX DU CONGRÈS 51

TRAVAUX DU CONGRÈS

PREMIÈRE SECTION.

Mouvement scientifique et littéraire.

Exégèse et histoire biblique 55
Les études sur le droit depuis 1867, par M. **B. Terrat.** 61
Philosophie et morale, par M. **Antonin Rondelet** . . 70
De l'importance de la philosophie et de l'accord entre les philosophes chrétiens, par le **R. P. Tondini** . . 77
Les progrès de la science sociale, par M. **Claudio Jannet.** 94
Les progrès de la géologie depuis dix ans, par M. **de Lapparent** 114
Les progrès de la chimie dans les dix dernières années, par M. **G. Lemoine** 121
L'anthropologie et l'archéologie préhistorique, par M. **Adrien Arcelin** 140
L'archéologie préhistorique de la Suède depuis 1867, par M. **E. Beauvois** 151
Les études de linguistique et les rapports des langues indo-européennes avec les langues sémitiques, par M. **d'Arbois de Jubainville** 158
Les études relatives a la littérature ancienne, par M. **Ch. Huit.** 162
Les études relatives a la littérature française du moyen-age, par M. **Marius Sepet** 172
Les littératures méridionales depuis dix ans, par M. **le Comte de Puymaigre** 186
Le mouvement littéraire en Finlande, par M. **E. Beauvois** 193
La littérature slave depuis dix ans, par le **R. P. Martinov** 201
La littérature canadienne, par M. **E. Rameau** . . 213

Le roman contemporain, par M. **Firmin Boissin**. . . 220
Les études géographiques, explorations et voyages, depuis dix ans, par M. **A. Delaire** 231
Le progrès des études sur les antiquités chrétiennes, par M. **l'abbé Duchesne** 248
Les sources de l'histoire de France, par M. **J. Vaesen**. 256
Les publications relatives a la révolution, par M. **Maxime de la Rocheterie**. 268
L'histoire de l'instruction primaire, par M. **l'abbé Allain** 276
L'épigraphie romaine en France et ses progrès depuis dix ans, par le **R. P. Thédenat** 287
Les progrès de la numismatique, par M. **A. de Barthélemy**. 305
Les congrès scientifiques, par M. **le Comte de Marsy**. 310
Les périodiques français et des pays de langue française, par M. **Just de Bernon** 319
Les périodiques allemands, par M. **C. Reichenbach** . 328
Les périodiques anglais, par M. **G. Masson** 336
Les périodiques méridionaux, par M. **le comte de Puymaigre** 339
Les périodiques russes, par le **R. P. Martinov** . . . 347
Les périodiques polonais, par M. **B. Zaleski** 362
La presse en Angleterre, par M. **F. de Bernhardt** . 372
La presse quotidienne dans les pays de langue allemande, par M. **C. Reichenbach** 384
Addition au rapport sur les périodiques des pays de langue française, par M. **J. de Bernon** 389

DEUXIÈME SECTION.

Publications populaires.

LES LIVRES POPULAIRES PUBLIÉS EN FRANCE DEPUIS DIX ANS, par M. **le comte A. de Moustier** 390
LA LITTÉRATURE POPULAIRE EN ANGLETERRE, par M. **G. Masson** 408
LES LIVRES ET LES JOURNAUX POPULAIRES EN ALLEMAGNE, par M. **C. Reichenbach** 413
LA PRESSE POPULAIRE EN SUISSE, par M. **Philipona** . . 421
LES PÉRIODIQUES ET LES JOURNAUX POPULAIRES EN FRANCE, par M. **de Besancenet** 426
LES MOYENS DE DIFFUSION DE LA VÉRITÉ, par M. **le marquis de Biencourt** 431
LA BIBLIOGRAPHIE DES PUBLICATIONS POPULAIRES, par M. **le vicomte de Saint-Mauris** 438
LES BIBLIOTHÈQUES POPULAIRES, par M. **le vicomte de Saint-Mauris** 442

TROISIÈME SECTION.

Bibliographie proprement dite.

BIBLIOLOGIE, par M. **F. Escard** 448
LES REVUES CRITIQUES DE BIBLIOGRAPHIE, par M. **Ch. Dejace** 458
LE MOUVEMENT DE LA PRODUCTION, dans les différents pays, par M. **E. Babelon** 470
LA CONFÉRENCE DES BIBLIOTHÉCAIRES DE LONDRES EN 1877, par M. **le comte de Marsy**. 482
LES TRAVAUX BIBLIOGRAPHIQUES, DE 1867 A 1878, par M. **G. Pawlowski** 485

QUATRIÈME SECTION.

Sociétés et relations internationales.

Les sociétés bibliographiques en France, par M. **de Beaucourt**. 551
Les sociétés bibliographiques en Allemagne, par M. **Just de Bernon** 558
L'Isntitut smithsonien, par M. **J. Vaesen**. 561
Type d'une société d'étude et de production, par M. **Just de Bernon** 563
Note sur un projet de publication internationale, par le **Rev. H. Formby** 566
Le bureau scientifique international néerlandais, par M. **le comte de Marsy** 567
L'organisation provinciale de la société bibliographique et la création de sections d'études, par M. **Just de Bernon** 569

ERRATA

Pages.	lignes.				
26	31	*au lieu de*	demi,	*lisez*	demie
38	21	—	hindoustane	—	hindoustani
58	34	—	*Lehrbuch, der*	—	*Lehrbuch der*
67	16	—	venu,	—	venue
86	15 et 18	—	sous,	—	dans
95	6	—	à la quelle.	—	auquel
96	29	—	par,	—	et par
150	36	—	*Zeitzchrift,*	—	*Zeitschrift*
247	8	—	devants,	—	devant
266	7	*supprimez*	qui		
269	19	*au lieu de*	des,	—	de
272	12	—	Stael,	—	Staël
281	38	—	Nante	—	Nantes
320	28	—	libre-penseuses	—	libres-penseuses
356	38	—	L'Eveilleur,	—	le Réveil-matin
370	30	—	toute,	—	tout
382	34	—	conte,	—	comte
386	32	—	question plus	—	plus question
394	15	—	Lépinois,	—	L'Épinois,
395	34	—	Péreyve	—	Perreyve.
399	8	—	Le Normand,	—	Lenormant
400	23	—	Beauchéne,	—	Beauchesne
"	31	—	Domenger,	—	Domenget
401	14	—	Lépinois	—	L'Épinois
401	38	—	Louis XIV	—	Louis XV
456	29	—	1873	—	Torino, 1873, in-8°.
479	30	—	de	—	et
480	17	—	Grambattista	—	Giambattista

BRUXELLES. — A. VROMANT, IMP.-ÉDIT., RUE DE LA CHAPELLE, 3.